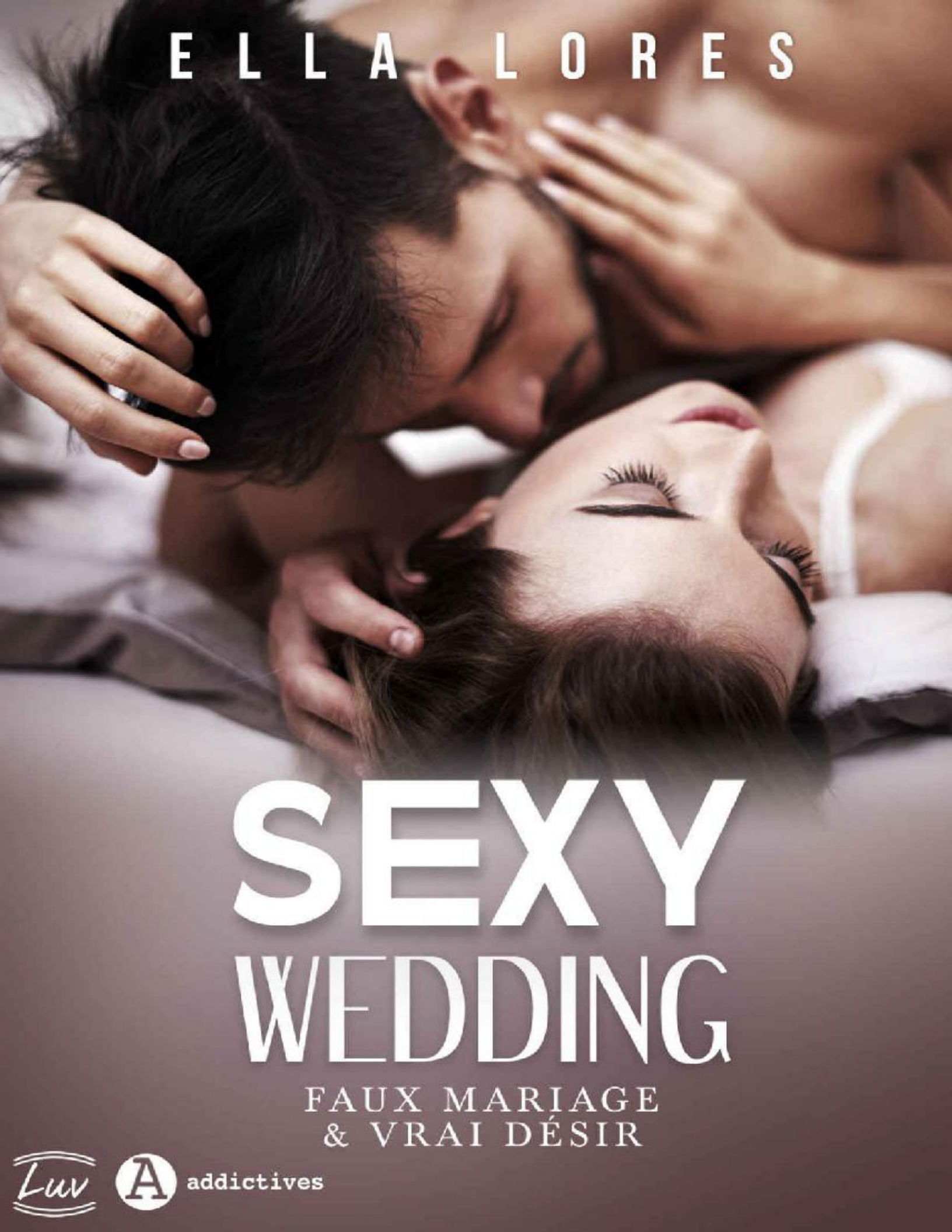




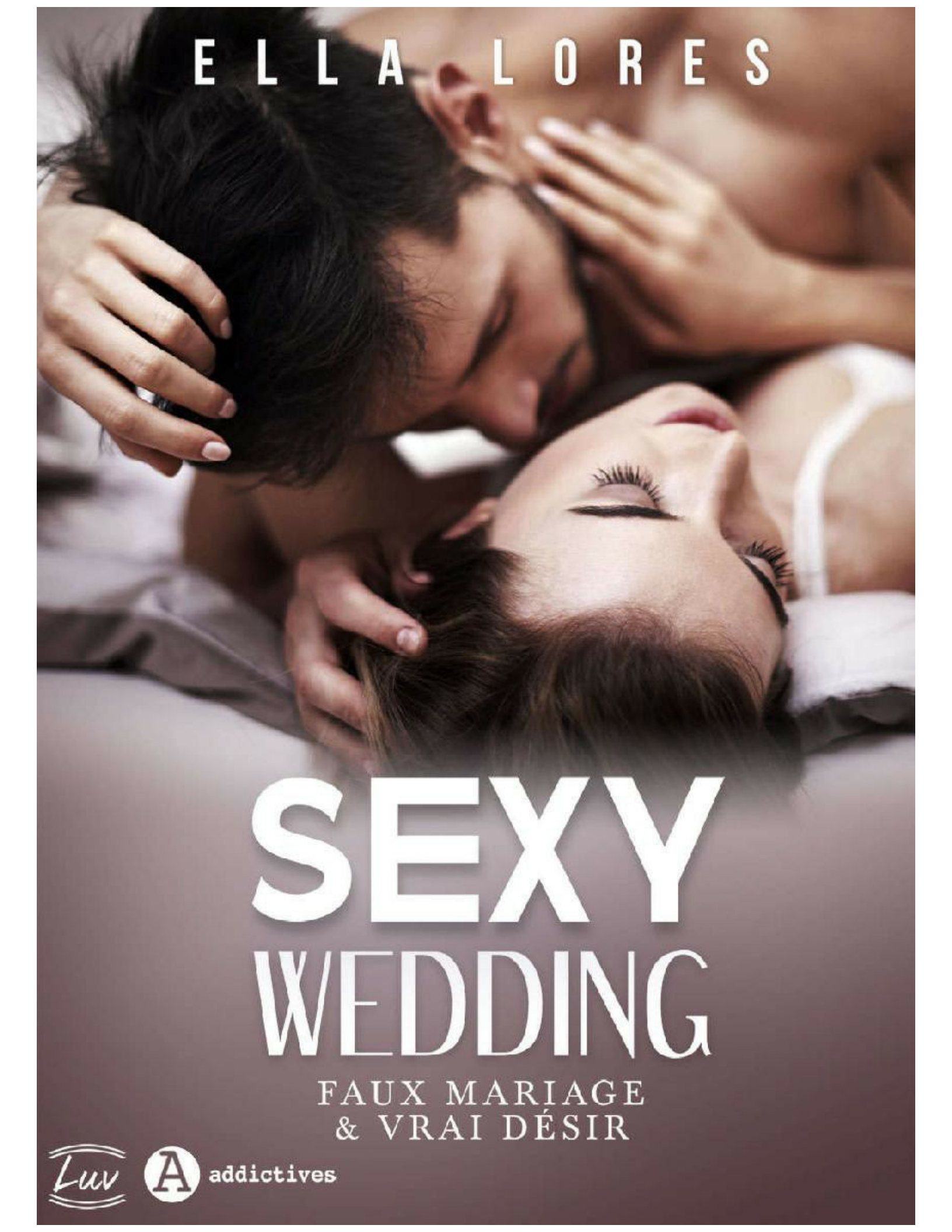
ELLA LORES

SEXY WEDDING

FAUX MARIAGE
& VRAI DÉSIR



addictives

A romantic couple is shown in a close embrace, lying in bed. The woman is lying on her back, looking up at the man, who is leaning over her. They are both smiling and appear to be in a state of bliss. The lighting is soft and warm, creating a intimate and sensual atmosphere. The woman has long, dark hair and is wearing a white bra. The man has dark hair and is wearing a white shirt. Their hands are gently touching each other's hair and faces.

ELLA LORES

SEXY WEDDING

FAUX MARIAGE
& VRAI DÉSIR



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Disponible :

Close Protection

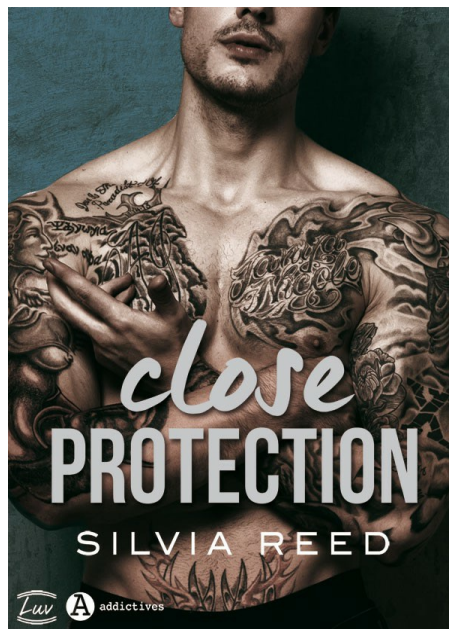
Témoin-clé d'un crime atroce, Lily-Rose doit précipitamment tout quitter pour sauver sa vie. Soumise au programme de protection des témoins, elle devra cohabiter avec un garde du corps, le temps que l'assassin soit retrouvé et mis sous les verrous.

Sauf qu'elle le connaît déjà. Jake a été son premier quand elle avait 15 ans : son premier amour, son premier amant... et son premier cœur brisé.

Aujourd'hui, c'est un homme, puissant, sensuel, et déterminé à la protéger comme à la séduire de nouveau.

Un homme menace sa vie, l'autre menace son cœur... Lequel est le plus dangereux ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

My Hipster Christmas

À Liverpool, le Barbershop Hipster Maniac est une institution. Tenu par trois amis barbus et tatoués, c'est l'endroit idéal pour écouter du bon rock, se faire tailler la barbe et boire un coup !

Sauf que pour Line, c'est aussi le début des ennuis. Pour commencer, à son arrivée dans le quartier, elle a embouti la voiture de Jordan, l'un des trois barbiers. Ensuite, elle a découvert qu'ils étaient voisins de commerce... et de palier !

Impossible donc d'échapper à cet homme au regard de braise, au corps imposant de muscles et de tatouages... et au caractère insupportable !

Il l'attire, la repousse, joue avec elle, mais le pire, c'est qu'il déteste Noël... alors que c'est la période préférée de Line !

À coups de décorations lumineuses, de baisers enflammés et de répliques cinglantes, la guerre est déclarée !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

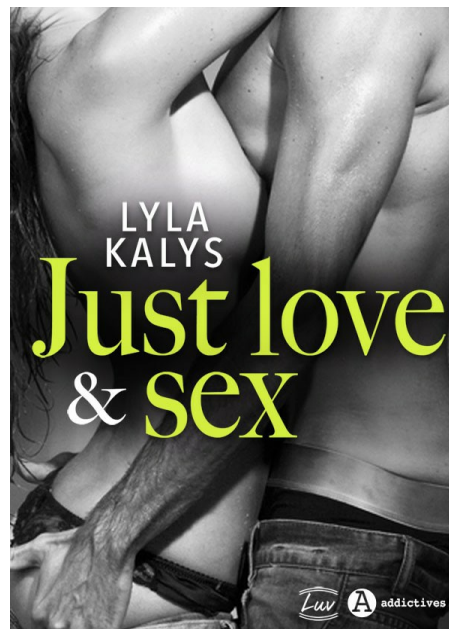
Just Love & Sex

« Si tu veux me revoir... à toi de me retrouver ! »

Depuis qu'elle a rencontré Matt, Alicia ne sait plus où elle en est. Qui mène la danse ? Qui domine qui ? Et y en a-t-il au moins un des deux qui est sincère ?

Tour à tour dominants et dominés, menteurs et trompés, Matt et Alicia se perdent et se retrouvent. Mais comment Matt va-t-il accepter la relation qu'Alicia entretient avec Erik, son ami intime, son confident, son protecteur ? Et comment Alicia va-t-elle gérer les conquêtes de Matt, le DJ le plus en vogue du moment, ainsi que ses secrets ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

Alpha Player

Camille a joué beaucoup de rôles dans sa vie. Mais « fausse fiancée pour boxeur arrogant », c'est une première !

Elle devrait refuser cette proposition et ne pas suivre Jared aux États-Unis, elle le sait. Mais si elle reste, elle sera à la merci de son ex, et elle a bien trop peur de lui pour ça.

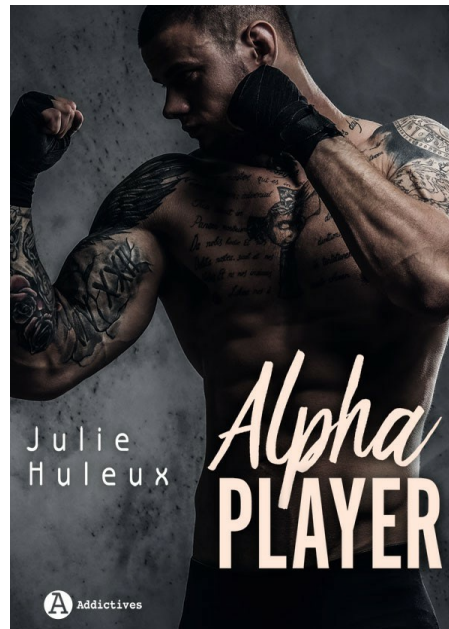
Alors après tout, changer de continent, c'est une bonne idée, et puis le sourire charmeur de Jared est irrésistible.

Sauf que le bad boy de la boxe souffle le chaud et le froid, prend un malin plaisir à contrarier tous les plans de Camille, il la rend folle !

Mais ce n'est qu'un rôle, après tout, c'est pour de faux.

Pas vrai ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

Conviction – Mon emprise, ton désir

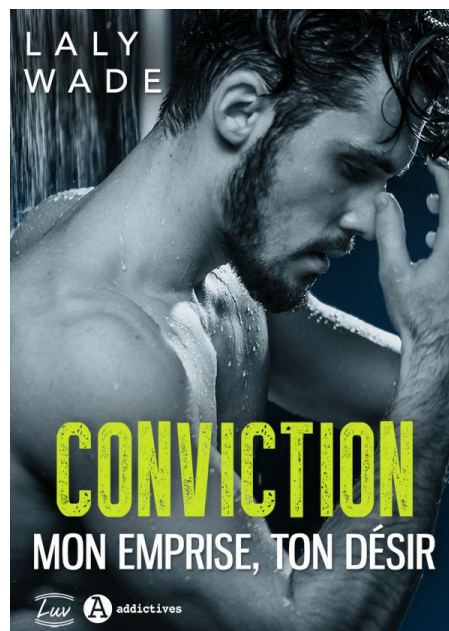
Braxton mène une vie qui semble sans histoires. Sa rencontre dans une boîte de nuit avec Kathleen, jeune et insouciante, bouleverse son existence.

La passion qu'ils ressentent l'un pour l'autre est puissante, leurs nuits sont torrides et l'alchimie entre eux est évidente...

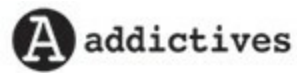
Seul problème : Braxton est marié à Callie. Et cette dernière, qui veut lui nuire, a le pouvoir de le détruire.

Alors, quand elle lui déclare la guerre, Braxton est bien décidé à ne pas se laisser faire. Mais sa relation avec Kathleen sortira-t-elle indemne de cette lutte acharnée ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



SEXY WEDDING FAUX MARIAGE & VRAI DÉsir



Prologue

Soleil. Paupières closes, je m'éveille. Lentement... Nageant dans une brume opaque, mon esprit tente de reprendre conscience. Mais j'ai un mal de crâne épouvantable.

Un doux rayon de lumière frôle ma joue. J'ai soudain très chaud, je transpire et je ne me sens pas bien du tout. Je peux à peine bouger. Qu'est-ce qui m'arrive ? Des odeurs étrangères, un mélange d'océan et de bois, parviennent jusqu'à mes narines. Mais où est-ce que je suis ?

Je me rends alors compte qu'un bras est posé autour de ma taille et qu'une jambe lourde m'empêche de remuer les miennes. Mais, mais... ?! Qu'est-ce que je fous là ? Mon cerveau envoie immédiatement un scanner sur mon corps. Ultime horreur ! Je suis entièrement nue !!

Je suis secouée par de fortes palpitations et la panique s'empare de moi.

J'ouvre brusquement les yeux et je découvre une tête avec des cheveux noir jais, posée à côté de la mienne. Je ne vois pas le visage de l'homme endormi près de moi.

Bon sang, mais qui c'est ?

Chapitre 0

On frappe à ma porte. Je suis sûre que c'est Moke. Lui seul peut tambouriner ainsi à cette heure. Mon bruyant voisin est devenu mon ami depuis mon premier jour à la résidence Seagull.

Ce garçon pourtant discret ne passe jamais inaperçu avec sa carrure imposante, ses longs cheveux noirs attachés en tresse et sa voix de ténor ; ses trois coups dans ma porte donnés avec ses énormes poings résonnent dans tout mon logement. Un jour, M. Levingstone, notre propriétaire, aura à remplacer la vitre.

– Bonjour Moke.

– *Hi* Lisa. Désolé de te déranger si tôt, mais je voulais voir avec toi si c'était toujours bon ce soir ?

– Oui Moke. Pas de problème. Je t'ai promis mille fois déjà que Karen venait avec nous à The Bank.

– Tu ne lui as rien dit, n'est-ce pas ?

– Non. Rien. Promis, juré. Tu veux un café ? J'ai encore cinq minutes avant de me rendre au bureau.

– Volontiers. Je suis tellement nerveux que je ne peux rien avaler de solide.

Moke qui ne mange pas ? Il doit être plus que stressé parce que j'ai rarement rencontré quelqu'un qui dévore autant que lui, il est capable de vider un litre de crème glacée en trois minutes.

La semaine dernière, je lui ai promis de ne rien révéler de son secret : il projette de déclarer son amour à Karen ce soir même. Il a sollicité mon soutien, que je lui ai apporté avec plaisir ; je me réjouis d'apporter mon grain de sel à cette nouvelle histoire d'amour.

Depuis trois mois donc, Amy et moi manigançons pour que ces deux-là puissent se retrouver dans des circonstances propices à la romance. Et la soirée d'aujourd'hui nous semble adéquate : super discothèque hyper chic, bar servant de délicieux et onéreux cocktails et musique géniale parce que The Bank, privatisé cette nuit par une importante société d'équipements de sport où seront présents de beaux sportifs sculptés comme des statues grecques et de splendides top-modèles, a engagé une star des platines. Ambiance favorable à l'éveil des sens en perspective.

Je lui sers son horrible café allongé à l'américaine ; pendant qu'il le boit, j'enfile mes chaussettes.

– Karen te trouve génial et toi, tu la trouves belle.

– Et intelligente.

– Oui et toi tu es un garçon charmant. Vous êtes faits l'un pour l'autre, je t'assure.

Je fais les cornes avec mes doigts dans mon dos en lui parlant. Précaution supplémentaire

indispensable pour leur porter chance.

Ensuite, je n'ai plus le choix : je le mets à la porte.

– Moke ! Les journaux ne vont pas se livrer tout seuls ! Alors file sinon je vais être en retard au travail et je déteste ça.

J'ai rendez-vous à six heures du matin à la réception de l'Excalibur et je dois d'abord passer par le garage de l'agence où mon chauffeur Dan termine de préparer son car. Mes quinze clients du jour, un groupe de Français en voyage organisé, nous attendent équipés de leur sac à dos, de baskets confortables et de l'indispensable appareil photo.

Dan nous laisse à l'aéroport. En quarante-cinq minutes, nous avons survolé le lac Mead et le désert appartenant à la nation des Indiens Hualapai. Ce que je préfère est la côte ouest du Grand Canyon. Je viens régulièrement ici et pourtant à chaque fois je suis impressionnée par les dimensions du site. C'est tellement vaste ! Je suis née sur une île à peine deux fois plus grande que ce parc national et mon champ de vision s'est longtemps limité à une petite vallée coincée entre mer et montagne.

Un époustouflant gigantisme.

Cette première vue à Mather Point sur la faille creusée par le fleuve Colorado laisse mes clients sans voix. Même l'adolescent grognon s'émerveille devant les beautés de la nature.

– Lisandrina, peut-on faire du rafting sur la rivière ? me demande un monsieur d'une quarantaine d'années originaire de Normandie.

– Oui bien sûr. Mon agence organise aussi des sorties nature. Si vous êtes intéressé, je peux vous donner notre brochure, j'en ai dans l'autocar.

– N'y compte même pas ! s'écrit sa femme horrifiée.

Son mari prend un air résigné :

– Ne vous mariez pas mademoiselle, car après vous n'êtes plus libre de vos mouvements !

– Ce n'est absolument pas mon intention ! J'ai d'autres choses à faire dans ma vie que de me chercher un mari potentiel ! je réplique vivement en lui faisant un clin d'œil.

– Le plus tard sera le mieux, croyez en mon expérience !

Pour le déjeuner avec Alan, nous avons nos petites habitudes : par beau temps, nous mangeons nos sandwiches sur un tronc d'arbre face à l'époustouflant panorama sur ces failles dévoilant parfois jusqu'à quarante couches de roches, d'où ces teintes si variées, ces grottes et ces plateaux, une faune et une flore exceptionnelles. J'ai travaillé dur pour en apprendre le plus possible sur le site, mais je conseille toujours à mes clients de discuter avec les locaux et les agents du parc car eux seuls peuvent leur offrir une perception juste du Grand Canyon. Née sur une île à forte identité, je tente chaque jour de m'imprégner de la culture américaine et de comprendre les diverses cultures amérindiennes, cependant jamais je ne pourrai remplacer un guide local. J'écoute avidement les

anecdotes d'Alan, un homme d'une cinquantaine d'années avec un stetson vissé sur ses longs cheveux gris, qui connaît le Grand Canyon comme sa poche. Il s'amuse de mes questions incessantes, il m'a surnommé « the Little Weasel », la petite fouine.

À quatorze heures, rassemblés autour du ranger, nous l'écoutons expliquer l'écosystème complexe et fragile du parc national. À la fin de la visite, il fait jurer solennellement aux clients de respecter tout au long de leur vie la nature de notre Terre Mère. Je souris devant le visage sérieux des enfants qui, à chaque fois, prennent leur rôle d'assistants-rangers très à cœur.

Avec regrets, nous rejoignons l'aéroport. Dans l'avion, quelques têtes vacillent sur les sièges et les enfants s'assoupissent. Les jeunes mariés semblent comblés et papotent doucement en se tenant la main. Leur complicité est touchante, mais je ne les envie absolument pas.

Ma tête est remplie de projets multiples qui n'incluent en aucun cas une vie amoureuse stable. Une relation de quelques semaines me suffit amplement et encore faut-il que le garçon ne soit ni collant ni autoritaire. Ceux qui se prennent pour mon saint protecteur ou pire pour mon père essuient un refus catégorique et cinglant avec interdiction de m'approcher. Je tiens à mon indépendance par-dessus tout. Fil rouge de mon éducation maternelle.

Une fois les clients déposés à leur hôtel, Dan et moi revenons au garage puis je cours à ma voiture. Pas une minute à perdre. Karen m'attend à la maison afin de nous préparer pour notre fameuse soirée. J'ai hâte de voir Moke et elle enfin ensemble. Elle se précipite sur moi dès que je gare ma voiture.

– Ah Lisa, enfin tu arrives ! Il faut que tu m'aides ! Je ne sais pas si je dois mettre ma robe rouge ou mon pantalon noir !

– Laisse-moi descendre d'abord, je lui réponds en riant.

Elle fait un bond en arrière quand j'ouvre ma portière. Elle est surexcitée, je ne l'ai jamais vue dans cet état. Je la suis jusqu'à son studio. Sur sa table, elle a étalé sa panoplie entière de maquillage, ses brosses à cheveux et ses bijoux.

– Donne-moi ton avis, je veux être très chic ce soir. Alors quelle couleur ? Rouge ou noir ?

Elle me présente ses deux tenues, dilemme qu'elle n'a pas réussi à résoudre en trois heures.

– La rouge, indéniablement. Avec tes cheveux bruns et ton teint mat, elle devrait t'aller à ravir. Essaie-la.

Deux minutes après, elle ressort de sa chambre : choix judicieux, elle est jolie comme un cœur avec cette robe.

– C'est une robe neuve ?

– Oui je l'ai achetée hier. Je me suis dit que Moke l'aimerait peut-être.

– Moke ? je lui demande avec un petit sourire en coin.

Elle baisse la tête pour me cacher la rougeur qui s'étale sur ses joues.

- Je le savais ! Je le savais ! je m'exclame en sautant de ma chaise.
- Oh Lisa, arrête de te moquer de moi. Tu sais bien ce que je pense de lui.
- Ce que tu penses ou ce que tu ressens pour lui ?
- Ah, ah... C'est sûr, toi la célibataire farouche, tu ne vas pas t'enticher du premier venu.
- Oh que non ! Mais Moke n'est pas le premier venu pour toi à ce que je sache.

Karen rougit maintenant jusqu'à la racine des cheveux : elle a des sentiments pour lui, plus que je ne le croyais. La soirée s'annonce plus que bien pour mes deux tourtereaux. Je suis aux anges.

Karen termine de se préparer puis c'est ensuite mon tour, cette fois dans mon studio. Depuis le matin, ma robe rose pâle est posée sur ma couette, mes ballerines blanches au pied de mon lit. J'opte pour un maquillage plus soutenu que celui de la journée ; je demande l'avis à mon amie qui me trouve sobre et sophistiquée. Pas vraiment l'impression que j'ai en me regardant dans le miroir ; je n'y vois qu'une simple jeune fille blonde.

En attendant nos cavaliers du soir dans notre salon de jardin, nous sirotons un jus de fruit si chimique que je me demande s'il y a même une vraie orange dedans. De retour chez moi, je me ferai une cure de clémentines directement cueillies dans l'arbre !

Nous discutons de notre journée quand Paul et Gary font leur apparition. Ils travaillent dans la même boutique de musique et leurs conversations tournent en permanence autour de ça. Je ne m'en plains pas : je baigne dans les chants corses depuis ma naissance, mon père est lui-même un excellent guitariste. La musique fait donc partie de notre vie familiale, chacun d'entre nous respectant les goûts des autres.

Jack débarque bruyamment en hurlant mon prénom :

- Lisa ! Darling ! Comme je suis content de te voir. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vu !
- Jack, nous avons déjeuné ensemble il y a deux jours.

Je lui réponds un peu sèchement en lui ôtant son bras enroulé autour de mon épaule. Jack est le beau gosse de la bande, il me fait penser à Liam Hemsworth avec ses yeux bleus, ses cheveux blonds savamment coiffés en bataille et un sourire charmeur. Un tombeur de première, obnubilé par le sexe à un point qu'il ne sait pas toujours le prénom de la fille avec qui il a couché en se réveillant le matin. Gentil mais un vrai boulet !

Pour lui échapper, je rentre chez moi et je prends un pack de bières dans mon frigo. Quand je me retourne, je sursaute : il est planté juste derrière moi.

- Pourquoi ne veux-tu pas sortir avec moi Lisa ?
- Parce que tu es un dragueur invétéré.
- Oui. C'est pour ça que tu devrais être fière que je m'intéresse à toi.

J'éclate de rire.

– Je suis plus que flattée mon seigneur.

Je lui fais une révérence digne d'une courtisane qui le fait rire.

– Tu es une fille très drôle Lisa. Dommage que tu refuses d'aller dans mon lit. Tu ne sais pas ce que tu perds.

– Non, mais je sais ce que j'y gagne : ma tranquillité !

Jack est un type sympa, intelligent, cependant sa désinvolture permanente m'agace. Il ne prend rien au sérieux et tourne tout en dérision. C'est un peu pénible au bout d'un moment. Je ne me vois pas avec un mec si peu fiable.

Dehors, notre bande attend que Moke se change. Il a à peine dit bonjour en arrivant, se précipitant chez lui. Il est très nerveux : quand il vient s'asseoir à côté de moi, des vêtements neufs sur le dos, je sais que j'ai raison : sa jambe sautille et il débite mille paroles à la seconde. Une façon bien à lui de cacher son anxiété.

Vers dix-neuf heures, nous partons avec trois voitures : j'embarque Jack et Amy dans ma petite Chevrolet. Le cœur joyeux, nous chantons sur « Renegades » des X Ambassadors jusqu'au restaurant espagnol le Serrano où nous avons réservé une table quinze jours avant.

D'accord, cette soirée s'annonce plus chère que d'habitude, mais cela en vaut la peine vu l'attitude explicite de mes deux tourtereaux. Moke tient la portière à Karen lorsqu'elle descend de sa voiture puis la porte de l'établissement. Il lui tire sa chaise pour qu'elle s'assoie en face de lui. Jack se colle à ma gauche et me murmure dans l'oreille :

– Aurais-je loupé un épisode ou Moke est-il en train d'essayer de séduire Karen ?

– C'est bien Jack, la nouvelle a enfin atteint ton cerveau.

– Ah, ah, que de sarcasmes dans une si belle bouche... En tout cas, ils ont bien caché leur jeu.

– Je crois surtout qu'ils n'ont vu l'évidence que très récemment.

– Ils sont bien assortis.

– C'est ce que je pense alors ne fais pas l'idiot ce soir et laisse-les tranquilles.

– Promis. Je vais te prouver que je peux être raisonnable. Et peut-être que toi aussi ce soir tu tomberas dans mes bras.

– Même pas en rêve !

Nous sommes interrompus par le serveur qui nous apporte les cartes. Mon choix se porte sur des tapas à l'agneau du Colorado et une salade aux poivrons. J'aime cuisiner et j'adore encore plus manger. Alors Las Vegas est pour moi une source inépuisable de goûts nouveaux avec sa multitude de restaurants. Mes amis me demandent régulièrement de préparer des plats typiquement français. Mes œufs mayonnaise maison sont devenus un incontournable de nos apéros.

Je regarde ma petite bande attentivement. Mon cœur se serre à la pensée que bientôt, je les

quitterai. Je suis heureuse de revenir en Corse, même si ici je me suis construit une vie agréable, entourée d'amis chers. Ils sont drôles et généreux. Avec eux, je vis pleinement ma nouvelle autonomie de jeune célibataire. Mon retour à la maison signifie recherche rapide d'emploi et d'appartement, car je ne me vois plus habiter chez mes parents, habituée maintenant à être seule. Donc pas question pour moi de squatter plusieurs mois chez papa-maman ! Ma liberté m'est devenue précieuse.

À la fin de notre succulent et calorifique repas, Moke aide Karen à remettre sa veste, ils sortent du restaurant en tête, sans vraiment s'occuper de savoir si le reste du groupe suit. Bon signe, ils sont dans leur bulle.

Avec ma voiture, nous rejoignons le parking du Bellagio. Une fois à l'intérieur de l'hôtel, deux armoires à glace qui ne sourient pas du tout se tiennent bras croisés à la porte. Je montre mes sésames : Priscilla ma patronne a reçu des invitations pour la soirée de promotion d'une grande marque de sport parce qu'elle a organisé le court séjour de luxe du PDG à Vegas. Elle s'était elle-même occupée du couple pendant trois jours, mais comme elle ne pouvait pas venir ce soir elle m'a proposé d'en profiter : j'ai sauté sur cette occasion de participer à ce genre d'évènement hors norme avec DJ renommé, champagne qui coule à flots et sportifs célèbres en prime. Ça sera comme d'avoir le calendrier des Dieux du Stade en live ! Quelle fille ne saliverait pas devant de beaux corps musclés ?

L'immense salle commence à se remplir et la musique résonne à fond. Quel endroit ! La piste de danse au centre est entourée d'élégantes banquettes, de tabourets douillots et de petites tables rondes qui disposent chacune d'un seau à glace avec des bouteilles de champagne. Nous préférons les canapés qui peuvent nous accueillir tous les sept. Des escaliers permettent l'accès aux alcôves réservées aux VIP. La lumière tamisée provenant de longs lustres dorés donne un aspect intime à cet espace pourtant gigantesque. Nous allons nous éclater ! Mes amis sont aussi subjugués que moi. Nous commentons chaque détail et chaque nouvel arrivant, pire que les commères de mon village : les garçons sont surexcités car deux basketteurs viennent d'entrer. Moi, à part Joachim Noah, je n'y connais rien, mais apparemment ils sont des stars ici, même Amy et Karen sont aux anges.

– Allons danser, je propose aux filles enthousiastes.

Nous nous faufilons jusqu'à la piste, nous trémoussant entre les gens au son de « Crazy People ». Après plusieurs morceaux, Moke décide enfin de rejoindre Karen qui ne semble pas vouloir se rasseoir de sitôt. Il n'est pas du tout house music mais pour elle, il bouge sa grande carcasse avec une souplesse étonnante. Il danse bien en fin de compte et Karen est sous le charme de toute évidence : elle se frotte contre lui de façon très suggestive. Avec Amy, nous nous éloignons d'eux ; leur attitude rappelle à mon corps frustré que je n'ai pas eu de relation sexuelle depuis deux mois. Nous nous mettons dans un coin de la piste de plus en plus encombrée. Quelques sportifs se mêlent à la foule. Je dois avouer qu'ils sont plus qu'agréables à regarder. L'ambiance électrique devient endiablée ; le DJ est fantastique. Nous nous éclatons à chanter à tue-tête et à danser à en perdre haleine. Au bout d'une heure, mes pieds échauffés réclament du répit. Je reviens sur le canapé, épuisée. Gary me sert une coupe de champagne :

- Tu as l’air essoufflée.
- Je n’en peux plus ! Il fait tellement chaud.

Je bois une gorgée rafraîchissante.

- Tu ne veux pas danser ?
- Non. Tu sais, ce n’est pas trop mon type de musique.
- Oui à moi non plus, mais ce n’est pas grave. C’est juste pour s’amuser entre amis... Où est passé Jack ?
- Là-bas.

Il pointe son doigt de l’autre côté de la piste : Jack est collé à une splendide blonde qui lui sourit béatement, ses mains bien à plat posées sur ses fesses. Il ne rentrera pas avec moi en voiture...

Amy s’écroule à côté de Gary :

- Il y a beaucoup de monde ! C’est génial... Tu ne veux pas danser Gary ?
- Non et non. Pourquoi tenez-vous tant à ce que je danse ?
- Pour que tu t’amuses !

Nous lui répondons en chœur.

- Rien qu’à vous regarder, je m’amuse. Vous êtes complètement cinglées toutes les deux.

Il a raison, nous nous amusons comme des folles.

- J’en profite car demain ma fille va me faire payer cher cette sortie : elle ne veut pas que je m’amuse sans elle, s’esclaffe Amy en sueur.

Qu’est-ce que j’ai chaud et surtout très soif ; je ne peux décemment pas boire un autre verre d’alcool sinon je ne pourrai jamais rentrer en voiture. Je vais aller me chercher une eau pétillante au bar. J’essaie de m’approcher du comptoir bondé quand j’aperçois un petit espace entre une bimbo blonde et un brun assis sur un tabouret. Je me faufile entre eux mais, manque de chance, je n’ai pas vu la marche et je dois me rattraper à la chemise du type qui a vraiment les épaules larges.

Quand il tourne la tête vers moi, je plonge mes yeux dans les siens. Il me fusille du regard, furieux que je l’aie dérangé.

Pourtant, au fond de ses incroyables yeux verts comme les lacs de mes montagnes, je peux y lire un je-ne-sais-quoi... Un soulagement ? Comme si nous venions de nous secourir mutuellement.

Il fronce encore plus les sourcils et mon cerveau enregistre alors l’ensemble de son visage.

Oh mon Dieu, c’est... !

Chapitre 1

Je n'ose plus bouger. Je regarde autour de moi à la recherche d'un repère familier. Rien. Je suis dans une vaste chambre, luxueuse, avec d'immenses baies vitrées à ma gauche, un miroir couvrant tout le mur à droite et une ouverture vers ce qui semble être la salle de bains. Le lit, démesuré, est surélevé au milieu de la pièce. Je ne reconnais pas l'endroit.

Déconcertée, je remue pour me dégager. Mais l'homme se met aussi à bouger et grommelle quelque chose d'inaudible. Il tourne alors sa tête vers moi et me regarde avec effarement, l'incompréhension se lisant sur son visage autant que sur le mien.

Et là d'un coup, les choses se précipitent.

J'attrape la couette, je saute du lit et me propulse contre le miroir. Ce n'est pas possible ! Je vais me réveiller et sortir de ce cauchemar. Bizarrement, il a fait pareil que moi, il s'est enroulé dans le drap. Les yeux hagards, il se tient debout, contre la baie vitrée, raide comme un I. Les sourcils froncés, il secoue la tête plusieurs fois comme s'il essayait de remettre ses idées à l'endroit puis il se pose sur moi un regard complètement perdu.

Il n'y a pas que vous qui êtes perdu ! je m'écrie dans ma tête.

Je suis sous le choc, complètement ahurie par ma vision : je suis face à une star planétaire ! Un des hommes les plus séduisants sur cette terre... Un des acteurs les plus connus du cinéma, chanteur de talent et musicien surdoué... Bref, mon idole...

Je voudrais trouver une logique à tout ça, un souvenir. Mais rien... Que le vide, le noir total. Qu'est-ce que nous faisons dans cette chambre, et qui plus est *nus* ?

– Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai parlé tout haut, sans m'en rendre compte. Je le vois alors me regarder, encore plus énervé, ses sourcils froncés étirant ses yeux d'un vert profond...

– Vous n'êtes même pas Américaine ? rétorque-t-il d'un air écoeuré.

Il tourne la tête pour inspecter la chambre comme s'il essayait de trouver une explication à la situation. Mais chez moi, rien ne peut plus bouger, mon corps refuse de se mouvoir d'un centimètre.

J'ouvre la bouche pour lui répondre et je la referme immédiatement. Je lui ai parlé en français, le choc ayant sûrement permis à ma langue natale de refaire surface. Cela fait plus d'un an et demi que je travaille à Vegas, pour me perfectionner. Et depuis quelques mois, à ma grande fierté, je rêve même en anglais.

– Non, Française, je lui réplique en anglais, avec mon je-le-crois plus bel accent.

– Qui êtes-vous ? me demande-t-il en se tournant à nouveau vers moi, soulagé de voir qu’il peut communiquer avec moi.

Parmi toutes les questions qui se bousculent dans ma tête, celle-là au moins, je n’ai pas besoin de la poser. Je sais très bien qui il est.

Hace O’Keefe.

Il réitère sa question.

– Qui êtes-vous ?

– Lisandrina Marini.

Et je sais automatiquement qu’il ne comprend pas mon nom... Je le vois secouer la tête... *Diù*, une si jolie tête !

– Je suis comme vous... Je ne comprends rien.

Je dois continuer à parler, il faut que mon cerveau se réveille. Mais aucun son ne sort de ma bouche engourdie.

– Vous... êtes... quoi... Qui ? me jette-t-il à la figure.

Une idée jaillit probablement sous ses cheveux à la coupe courte impeccable, car il se reprend tout de suite :

– Une fan qui a traversé l’océan pour me droguer et me mettre dans son lit ? Je suis un de vos fantasmes ? Ou...

– Non, mais ça ne va pas !

Il me prend pour qui ? Une folle obnubilée et immorale, qui cherche à le persécuter ? Même si, sans le savoir, il a raison sur un point – mais je ne peux l’admettre devant lui – il est bien mon fantasme...

Comment peut-il m’accuser d’une chose d’aussi irrationnelle et vicieuse ?

– Je... Je ne suis pas... comme ça...

Je bafouille, je me sens humiliée sous son regard scrutateur. Je m’agite, lance mon bras libre en l’air, l’autre tenant fermement la couette autour de mon corps, mon sang méditerranéen revient, je parle ou plutôt je hurle en gesticulant...

– Je ne comprends rien de ce qui se passe ! C’est le noir total ! Je ne sais pas ce que je fais ici. Comme vous, il me semble !

J'articule à nouveau correctement. Enfin.

Et là encore, le monde s'accélère.

Il saute sur le lit et, d'un bond digne d'un félin, retombe de l'autre côté sur le sol, avec toujours le drap enroulé autour de ses hanches. Il s'approche dangereusement de moi. Je me plaque encore plus contre le miroir, effrayée par son attitude menaçante. Il attrape ma main gauche et met sa main droite, très bronzée, à côté de la mienne. Je suis ses pupilles, mon souffle alors me manque, je suffoque sous la surprise, totalement abasourdie.

Je fixe nos deux mains, je m'arrête de respirer en voyant deux magnifiques alliances en or blanc, simples et rehaussées délicatement d'un mince trait d'or jaune ciselé au milieu. Je n'ose pas lever les yeux vers lui, je n'aperçois que son torse sculpté, magnifique, certainement suite à des heures de musculation... Je frissonne... De plaisir ?

Ne divague pas Lisandrina, reste concentrée.

Il resserre sa pression sur mon bras ; je sens son stress m'envahir, comme s'il le faisait passer à travers moi. J'avale difficilement ma salive.

– Je ne vais pas vous tuer... N'ayez pas peur, me dit-il en grinçant des dents.

Ouf, il croit qu'il me fait peur... Alors qu'en réalité, je suis bouleversée par sa présence qui envahit toute la pièce. Ce n'est pas sa célébrité qui me trouble, c'est lui. Lui seul.

Il s'écarte de moi et s'assoit sur le lit, ses yeux constamment rivés sur mon visage. Je tremble de la tête aux pieds, mes jambes flageolent, je m'écroule sur le sol, enserrant mes genoux dans mes bras. La couette fait office de rempart parce que là où il a touché mon bras, ma peau s'est embrasée. Mon cerveau, lui, ne veut toujours pas fonctionner. À l'exception de cette idée qui me paraît absolument inconcevable : je me suis mariée à Vegas avec le célibataire le plus convoité de la planète ! Comment est-ce que ça a pu arriver ? Et pourquoi diable je ne me souviens de rien ?

Je veux, je dois réagir, assembler les pièces du puzzle. Je cherche mes vêtements. Tout est éparpillé sur le sol, sur les chaises, et même la commode. Ses affaires, les miennes, partout. Une vraie pagaille comme s'il y avait eu une urgence... Je deviens cramoisie... Oh non... Je le regarde. Il a suivi le mouvement de mes yeux et a aussitôt compris. Il secoue encore la tête, le doute s'étant vraiment dissipé sur ce qui s'est passé cette nuit. Désabusé, il met sa tête entre ses mains, les coudes posés sur ses genoux.

Je réussis à me lever ; les jambes tremblantes, j'atteins mon sac à main posé sur un guéridon. Je fouille dedans et en sors mon portable. Il y a peut-être des réponses dedans. J'ai reçu un appel de mon ami Moke. Je m'en souviens, il m'a averti que le reste de notre bande d'amis était arrivé au night-club The Bank, au Bellagio. Je venais de garer ma voiture sur le parking, j'avais même trouvé une place facilement grâce à la carte d'identité de Jack, ce qui m'avait étonné vu le monde qui faisait la queue à l'entrée. Maintenant, je comprends mieux... Beaucoup devaient savoir qu'il était à

l'intérieur de la discothèque. Contrairement à moi qui ai dû avoir une sacrée surprise en le voyant. Bordel ! Ça m'énerve de n'avoir aucun souvenir !

Je vérifie l'heure sur l'écran, vingt-trois heures trente-six, après notre dîner au Serrano.

– Vous pensez trouver quoi là-dedans ? me demande-t-il, sarcastique.

– J'essaie de trouver des réponses, figurez-vous !

– Il me semble que la réponse est : nous sommes mariés !

Il hurle. Et mon crâne n'est pas encore en état pour supporter ça.

– Merci, j'ai bien compris...

Son ton méprisant m'agace prodigieusement.

– Mais ce n'est pas logique, il doit y avoir une autre explication. Et puis, ne criez pas, j'ai mal à la tête.

Je me masse le crâne pour me soulager.

Soudain, il se lève et se précipite hors de la chambre. Qu'est-ce qui lui prend ? Je l'entends descendre un escalier en courant... Un escalier ?... Nous sommes dans son appartement ? Ouh là là ! pas bon, pas bon...

Je le suis. Je me trouve alors au-dessus d'un immense salon avec trois grands sofas, une grande table basse, un écran géant intégré dans un long meuble et un billard violet ! Dessus mon gilet blanc d'hier soir et un blazer en cuir. Je surplombe l'ensemble d'un balcon en verre. L'escalier est à moitié caché par des colonnettes en bois. Le parquet est brun veiné beige tandis que les murs sont gris taupe et lie-de-vin, le plafond gris clair. Très impersonnel comme intérieur.

Je le vois prendre un papier roulé dans la poche de sa veste. Il le lit et, désabusé, laisse tomber une feuille au sol. Il doit sentir ma présence parce qu'il relève la tête et la hoche négativement. Ses yeux ne reflètent plus que dégoût. Je recule, le froid se répandant dans mon corps et mon cœur.

– Nous sommes mariés ! crie-t-il de toutes ses forces.

À ce moment-là, je perçois une sorte de douleur dans sa voix, un désespoir dont je ne peux pas être l'unique cause. J'en suis sûre, c'est plus profond.

Je dois le voir pour le croire. Je descends les escaliers quatre à quatre et cours ramasser le papier. C'est bien un acte de mariage américain.

– Nous sommes à Vegas. Nous pouvons faire annuler rapidement ce mariage.

Je murmure, plus pour moi-même que pour lui.

– Je ne divorce pas, rétorque-t-il durement.

Il repart alors vers l’escalier, me laissant seule au milieu de ce salon, clouée au sol par ces quelques mots. Je le vois rentrer dans la chambre et claquer la porte violemment. Ma bouche est sèche, Je suis effarée par ce que je viens d’entendre. *Je ne divorce pas...* Mais, mais... on ne peut pas rester comme ça ! Ce n’est pas possible ! Il ne peut pas être marié avec une inconnue ! Je ne peux pas être mariée. Je ne VEUX pas être mariée. Je ne suis pas prête pour ça et encore moins avec lui... Je ne le connais même pas... Enfin, pas personnellement car pour ce qui est de sa carrière, je suis incollable. LA fan de Hace O’Keefe, c’est moi.

Je me secoue.

Réveille-toi Lisandrina, sors-toi de cette situation abracadabrante.

Je décide de remonter, la couette toujours derrière moi. Ironie du sort : elle forme une traîne de jeune mariée... Je souris, mais intérieurement je suis désespérée. Il faut que je lui parle, qu’il m’explique sa réaction absurde, à une circonstance absurde.

Quand je rentre dans la chambre, j’entends la douche couler. Une vision de lui nu me traverse l’esprit. Je ne sais pas si c’est un réel souvenir ou un stupide fantasme, mais mon corps s’enflamme instantanément.

Argh, argh, OK, mieux vaut que j’attende ici.

J’observe un peu plus la pièce, je remarque des papiers sur la commode que je n’avais pas vus auparavant. Il faut dire aussi que tout s’est passé tellement vite ! Maintenant je suis un peu plus calme. Enfin, en apparence. Je lis la première feuille : c’est en fait un set d’écriture à l’en-tête de l’hôtel Nobu, un des hôtels du Caesar Palace. Autre question résolue : je sais où je suis, à l’hôtel et non chez lui. C’est mieux. Je vois également une énorme valise ouverte posée sur le porte-bagages. Comment ai-je pu atterrir ici, dans sa chambre d’hôtel ? Je ferme les yeux, essayant de trouver dans un coin de mon cerveau une lueur d’explication. Quand je les ouvre, il est planté devant moi, semblant très décontracté ; il se sèche les cheveux avec une serviette-éponge. *Diù*, qu’il est beau ! Trop beau... Ma vue se brouille, mes seins se dressent sous l’épaisse couette, mon corps réagit indépendamment de ma volonté.

– Vous devriez aller prendre une douche, me dit-il froidement.

J’acquiesce d’un mouvement de tête. Je ne peux plus articuler un mot. Sa présence me trouble tandis que son assurance me paralyse. Lui semble à l’aise dans cet environnement luxueux. Normal, il est riche. Pas moi...

Je collecte rapidement mes vêtements et marche le plus dignement possible vers la salle de bains. Je ferme la porte à clé. J’ai besoin de mon intimité. Je rentre dans la douche à l’italienne presque aussi grande que la salle de bains de mon studio. Je fais couler de l’eau bien chaude sur mon corps fatigué. Je respire doucement, lentement. Mon pauvre cœur essaie de ralentir sa course folle. De

longues minutes passent... Je dois absolument me ressaisir pour me sortir de ce pétrin. Où que mes neurones aillent dans mon sombre cerveau, ils tournent en rond dans un labyrinthe aux murs infinis, sans issue de secours.

Il faut que j'appelle Moke ou Karen, peut-être qu'ils m'ont vu avec lui ou même partir. N'importe quelle réponse sensée me conviendrait à cet instant !

Après avoir avalé une longue bouffée d'air brûlant, je sors enfin de la douche. Je prends mon temps pour m'habiller, je redoute le moment de croiser son regard dédaigneux, je suis tellement normale...

Je m'examine dans la glace : mes longues boucles blondes mouillées tombent sur mes épaules endolories, mes yeux dorés sont cernés par le manque de sommeil et ma bouche... Quoi ? Elle est enflée ? Nouveau soupir. Si mon esprit ne se souvient de rien, mon corps, lui, a des preuves. J'enroule ma chevelure dans une serviette et je reviens dans la chambre.

- Mes lèvres sont enflées, je lui assène sur un ton revêche.
- Et moi, j'ai des griffures dans le dos, me répond-il d'un ton moqueur.

Il ressemble à un dieu grec. Il sourit et le soleil se lève dans ma tête...

- Des griffures ?

Je redis ses mots, incrédule. Je n'ai jamais fait ça auparavant... Avec aucun de mes copains. Ce n'est pas normal cette histoire ! Je ne me reconnais même pas ! Je suis avec l'homme qui est, à mon avis, l'icône parfaite de la beauté masculine. J'ai passé la nuit à faire... Bref, je-sais-très-bien-mais-ne-veux-y-penser, avec lui et, pour couronner le tout, nous sommes mariés. Je suffoque.

- Ça va ? me demande-t-il en s'approchant encore un peu plus de moi.

S'il continue d'avancer, je me liquéfierai sur la moquette.

- Non.

Un seul mot suffit. Je le regarde directement dans les yeux : il pense la même chose que moi. Rien ne va.

Je recule de quelques pas et lui demande :

- Vous vous souvenez de quoi ?

Il s'est sûrement déjà posé plein de questions. Comme moi. Je remarque alors que quand il réfléchit sérieusement, il fronce les sourcils en tordant sa délicieuse bouche.

Non mais franchement Lisandrina, comment sais-tu qu'elle est délicieuse ?

Ouais, quelques neurones doivent s'en souvenir parce que je fais une fixation sur ses lèvres.

– Hier soir, je ne travaillais pas. C'était relâche.

Ah oui, ses quatre concerts exceptionnels ! J'étais effondrée de ne pas pouvoir y aller, mais la soirée avec mes amis était plus importante ! Moi qui ai toujours rêvé de le voir sur scène, au moins une fois dans ma vie, j'étais désolée de n'avoir pas pu obtenir de billet. Bon, j'ai bien réalisé le plus fou de mes fantasmes : rencontrer mon idole, mais ce n'est indubitablement pas ainsi que je l'envisageais !

– Oui, les concerts...

Je répète, pour mieux raviver mes souvenirs.

– Moi, j'ai travaillé jusqu'à dix-huit heures. Mes amis et moi sommes ensuite allés dîner et puis nous nous sommes rendus au Bank. Cela m'est revenu quand j'ai regardé mon portable.

– Comment ça travailler ? Vous travaillez ici, à Vegas ?

Je hausse les épaules. Il est franchement étonné. Je ne dois plus correspondre à l'idée qu'il se faisait de moi, la groupie aliénée de passage dans la cité du jeu...

– OK... Bon, donc c'est là que nous avons dû nous voir.

Il devient encore plus suspicieux :

– C'était une soirée privée sponsorisée par un équipementier de sport. Comment avez-vous fait pour y être invitée ?

– Grâce à mon travail, j'ai obtenu des invitations.

– Ah...

Il n'approfondit pas et continue :

– Je me souviens d'y être allé avec mon manager... Dom ! Mais oui !

Brusquement, il marche jusqu'à la table de chevet, prend son portable et compose un numéro. Il soupire de soulagement, quelqu'un décroche aussitôt. Dom ? Son manager ?

– Dom, c'est Hace... Oui je vais bien... Quoi ? Putain, non je n'ai pas été à l'hôpital !... Qu'est-ce qui t'a fait croire que j'avais disparu ?... La police ? Tu as appelé la police ? Rappelle-les de suite !... Je ne sais pas comment je suis revenu à l'hôtel, mais oui bordel j'y suis encore !

La police ? Le manager l'a fait porter disparu ! Bon sang, cela se complique...

– Stop Dom !

Il coupe son interlocuteur d'un ton très péremptoire.

– Écoute-moi. Quand m’as-tu vu pour la dernière fois hier soir ?... Oui réponds !... Vers une heure ? OK. Et j’étais avec qui ?... Une fille... Oui. Décris-la-moi... Et je suis parti avec ?... Tu n’as pas vu ? Et où étais-tu alors ?... Et les gardes du corps ?

Après un long silence, la conversation reprend :

– Je vois... Non, non, pas de journaliste, pas de police. Tu gères tes conneries ! Je vais bien, je te dis.

Il raccroche brutalement.

– Merde...

Il se parle tout seul puis lève les yeux vers moi.

– Alors ? Qu’est-ce qu’il vous a dit ?

– J’ai bien discuté avec une fille, mais ce n’était pas vous car Dom me l’a décrite comme une grande brune très sexy.

C’est clair, ce n’est pas moi. Je suis de taille moyenne, pas vraiment sexy. Je baisse la tête, observant mes orteils profondément enfoncés dans la moquette bouclée. La serviette glisse sur mes cheveux. J’en profite pour les essorer et passer mes mains dedans afin de leur donner un peu de volume. Ou plutôt pour me donner une contenance. C’est horrible la façon dont il me perturbe. Je n’ai jamais été une godiche face à un homme, mais lui bouleverse mon équilibre d’un simple regard.

Il continue, heureusement sans s’apercevoir de ma panique.

– Et vous, vous êtes une adorable blondinette... Donc, d’après mes estimations, nous nous sommes vus après une heure du matin. Dom m’a dit que j’avais bu. Et je bois rarement... L’effet a dû être rapide.

Blondinette ? Il me prend pour une gamine ma parole !

– Je bois un peu quand je sors, mais jamais au point d’être dans un brouillard total ! Je travaille. Je dois faire attention... Je... J’ai dû aussi dépasser la limite...

– Dépasser la limite ! Nous sommes mariés !

Il crie à nouveau. Je n’en peux plus, ma tête va exploser.

– Je vous répète que j’ai compris et, pour l’amour du ciel, arrêtez de croire que c’est uniquement de ma faute ! je lui hurle en retour. Et moi aussi, je peux crier !

Je suis furieuse. Pourquoi serai-je la seule fautive ? Parce qu’il est une célébrité mondiale, il se croit irréprochable ? Pour qui il se prend, Dieu en personne ?

Il hausse un sourcil, il n’apprécie pas ma réflexion, tant pis pour lui. Oh, Mister O’Keefe se

remettrait-il en cause ? Cela n'a pas l'air de lui arriver souvent, ni de lui convenir vu sa mine renfrognée.

– Calmons-nous et mettons en commun nos souvenirs, me dit-il plus posément, mais en conservant sa condescendance insupportable.

– Je suis d'accord. Mais d'abord, quelle heure est-il ? Nous aurions une idée de la longueur de notre « trou noir », lui répondis-je en simulant des parenthèses avec mes doigts.

– NOTRE trou noir ?... Oui, on peut dire ça comme ça. Pour ma part, il semblerait que j'ai oublié qui j'étais quand j'étais déjà avec la fille brune. Donc vous seriez arrivée après. D'une façon ou d'une autre, à mes yeux, vous êtes loin d'être innocente dans toute cette foutue histoire.

Il me jette tous ces reproches à la figure, les lèvres serrées et les yeux furibonds.

Je n'en reviens pas ! Il me considère comme une criminelle... Mais alors pourquoi m'a-t-il lancé en bas dans le salon : je ne divorce pas ? Illogique.

– Je ne suis pas une séductrice ! Regardez-moi voyons ! Je n'ai rien d'un top-modèle qui cherche à épouser un brillant acteur milliardaire !

Je m'insurge contre lui, mes mains montrant mon corps.

– Vous êtes pourtant charmante dans cette petite robe rose pâle.

Il arbore un air mi-sarcastique, mi-interrogatif qui m'horripile, mais qui a néanmoins comme effet de me faire rougir jusqu'à la racine des cheveux. Se reprenant d'un coup, il soupire et poursuit ses déductions :

– OK admettons... Nous avons dû discuter là-bas et nous sommes partis. A priori, nous sommes allés dans une chapelle de mariage entre une heure du matin et voyons...

Il jette un œil à son portable toujours dans sa main :

– Et environ deux heures de l'après-midi.

Nos regards se croisent et je sais que nous pensons la même chose. Et en même temps.

– L'acte de mariage !

Nous nous précipitons ensemble en bas. J'ai laissé le document sur la table basse. Il le prend et s'assoit sur le canapé. Je me mets à côté de lui, nos genoux se touchent et je sens un frisson de plaisir me parcourir. *NON, concentre-toi.* Je dois me disputer avec moi-même pour ne pas faiblir devant lui, il est vraiment trop attirant, trop arrogant, trop... tout !

– C'est bien nos noms sur ce document, me dit-il en me les soulignant de son index.

Je lis à mon tour et fais oui de la tête, étonnée qu'il ait correctement retenu mon nom...

– Little Church of the West. 4617 South Las Vegas Boulevard. Je lis tout haut. Révérend Bradley. Il faut y aller.

Je pense cependant à la police, aux groupies ou encore aux paparazzis qui doivent le poursuivre partout. Il ne doit pas pouvoir sortir comme il veut. Quoi qu'il en soit, hier, il a échappé à toute surveillance, du moins j'espère, car je n'ai aucune envie de me retrouver en première page des tabloïds !

– Je peux y aller seule si vous voulez... Pour vous éviter d'être vu avec moi, je continue d'une petite voix. Je ferai le nécessaire pour l'annulation.

Je serre mes mains fortement sur mes genoux pour les empêcher de trembler.

– Je vous le répète pour la dernière fois : je ne divorce pas !

Sa réplique est implacable. Je ne comprends vraiment rien à son attitude.

– Mais... C'est ridicule ce que vous dites ! Nous sommes des inconnus l'un pour l'autre, nous ne pouvons pas rester mariés. Et je ne le peux pas ! lui dis-je d'un air désespéré. Je dois continuer ma vie !

Il me fusille du regard, sa poitrine se soulève par à-coups, il tente de se calmer, mais moi je n'y arrive pas, je suis à cran tellement ses lèvres sont proches des miennes. Je n'ai qu'une envie à cette seconde : me coller à sa bouche.

– Écoutez-moi bien. Si nous nous sommes mariés, c'est qu'il y avait une raison, et une bonne car même complètement ivre, je ne PEUX pas m'être mis la corde au cou par hasard ! Je veux savoir pourquoi. Et pourquoi avec vous, qui, comme vous le dites si bien, êtes une parfaite inconnue.

Je me lève et fais les cent pas devant lui.

– Je m'en moque du pourquoi, je veux partir.

– Vous êtes libre. Nous sommes dans un pays libre, vous savez. Je ne vous retiens pas.

Je fulmine.

– Ah oui ? Je peux partir mais je dois rester mariée avec vous ? Je le regarde droit dans les yeux. Comme vous le dites si justement, je peux aussi demander le divorce !

Je le vois se lever tranquillement et se rapprocher. Je suis pétrifiée, mon regard ne pouvant se détacher de son visage, incroyablement séduisant. Les bras croisés, il me toise d'une bonne tête.

– Ma petite demoiselle, sachez que je dispose d'une armée d'avocats prêts à tout pour me satisfaire. Si je ne veux pas quelque chose, tout ce petit monde travaillera jour et nuit pour suivre mes ordres. Et me prendre mon argent que j'ai quasiment en illimité.

Je suis soufflée par sa prétention.

– Mais pourquoi ? Pourquoi me vouloir du mal ?

– Je ne vous veux pas de mal, me répond-il, surpris. Je me protège.

– De quoi ? Je ne suis pas une menace pour vous.

– Je ne sais pas si vous êtes une menace. Pas encore du moins. Ainsi, tant que je suis dans le noir, je vous garde près de moi et puis après, je...

Il suspend sa phrase. Derrière cette froideur, je crois percevoir une profonde tristesse. Illusion qui se dissipe immédiatement quand il serre son poing dans sa main. Il est en colère.

– Après quoi ?

Je retiens ma respiration.

– Je ne suis pas quelqu'un qui divorce...

Je secoue vivement la tête. C'est le genre d'idée qui ne m'est jamais venu à l'esprit, de divorcer, tout simplement parce que je n'ai jamais déjà pensé à me marier. Du moins pas maintenant, pas à 25 ans !

Le sang me monte à la tête, ma rage est à son comble quand mon ventre se met subitement à gargouiller.

– Vous avez faim ?

– Je crois bien, je lui réponds avec une moue grimaçante, l'air confus.

– Pas étonnant, vu l'heure. J'ai également faim. J'appelle le room service. Que voulez-vous ? me demande-t-il en se dirigeant vers un téléphone accroché au mur d'entrée.

Comment peut-il changer de sujet si rapidement ? Je veux vite conclure cette histoire hallucinante, mais mon estomac me rappelle à l'ordre. J'ai vraiment faim. Mon dernier repas remonte à hier soir. Je n'ai pas déjeuné, ça, j'en suis sûre, une première pour moi qui ne loupe jamais un petit déjeuner. Je rougis encore en me disant que j'ai dû apaiser ma faim cette nuit avec lui. Mon corps s'échauffe rien que d'y penser.

- Que voulez-vous ? me répète-t-il

Je veux manger quoi d'abord ? Je ne sais même pas ce qu'il y a.

– Dans la salle à manger, sur la table, il y a la carte des menus.

Devant mon hésitation, il me désigne d'un hochement de tête une autre pièce à l'opposé du billard. Bien sûr, une salle à manger dans une suite qui mesure au moins deux cents mètres carrés... Rien de plus normal... Pour lui.

J'ai besoin de légèreté à cet instant. Cette atmosphère pesante, ce luxe, cet homme me donnent l'impression de tomber dans le néant. Sans réfléchir, je lance mes ballerines à travers la pièce et avance pieds nus sur le parquet. Je me sens aussitôt plus à l'aise. Je l'entends s'esclaffer derrière moi. Au moins, je l'amuse.

Le menu est posé sur une table laquée noire où dix personnes peuvent dîner. La salle à manger est dans le même style que les autres pièces. Zen, couleurs chaudes et apaisantes. Malgré moi, un semblant de sérénité s'empare de mon être. Je consulte la carte et me retourne vers lui, mon choix établi. Il est au fond du salon, grand et svelte, si élégant avec un simple jean gris clair et une chemise beige en lin. J'ai juste envie de courir vers lui et de sauter dans ses bras.

NON ! *Diù*, c'est ce que j'ai dû faire hier soir et voici où j'en suis maintenant ! Ressaisis-toi Lisandrina !

Je me redresse et marche d'un pas assuré jusqu'à lui.

– Vous croyez qu'ils vont encore nous servir à cette heure-là ?

Il hausse les épaules. Il prend le combiné du téléphone et appelle directement un des restaurants.

– Bonjour. Hace O'Keefe. Je veux parler au chef Matsushita.

Il patiente et là, un vrai sourire illumine son visage.

– Bonjour chef. Comment allez-vous ? Et la famille ?...

J'entends quelqu'un répondre avec un fort accent japonais. Il connaît le chef en personne !

– Oui, tout va bien. Je souhaite déjeuner dans ma suite, deux personnes...

Il me fait un signe de tête et je lui montre mon choix sur la carte, un *yaki udon* aux crevettes. Je ne sais pas ce que c'est, mais j'aime les crevettes. Je suis si proche de lui, que je sens son odeur, parfum qui envoûte tous mes sens. Je m'éloigne d'un bond. Il transcrit à son interlocuteur ma sélection et commande pour lui une soupe épicée aux fruits de mer. Quand il raccroche, il m'examine en détail. J'ai l'impression d'être une bête de foire.

– Je vous fais peur, n'est-ce pas ?

- Vous me terrorisez, je lui réplique franchement.

Il grimace en se pinçant les lèvres. Il est contrarié, cela se lit sur son visage fatigué. Pourtant, il est éblouissant de beauté. Les magazines de mode n'ont pas besoin de retoucher les photos avec lui ; d'ailleurs, aucune image ne peut rendre justice à cet adonis tout droit sorti du paradis.

– Le repas sera servi dans vingt minutes. Poursuivons notre enquête en attendant. Où en étions-nous ?

Bon, je vois, il ne perd pas le fil contrairement à moi qui m'éparpille dans mon cerveau éteint.

– Vous ne voulez pas divorcer, je lui réponds sur un ton acide.

– Pour la dernière fois, ça, c'est une question réglée ! riposte-t-il durement. Nous en étions à la chapelle et à votre volonté stupide d'y aller seule.

– MA volonté stupide ? J'essaie de vous épargner la horde des paparazzis ou toute autre hystérique attachée à vos baskets et vous me trouvez stupide ? Je rêve !

– Ou vous cauchemardez, me dit-il doucement après quelques secondes de silence.

– C'est clair, oui.

Une lueur indéfinissable passe alors dans ses yeux verts et limpides tel un lac de montagne de mon île natale.

– Autre question réglée. Nous y allons ensemble. Je ne vous fais pas confiance, vous risquez de trouver une solution pour annuler ce mariage.

Je lève les bras au ciel, parcourant le salon en tous sens.

– Vous êtes quand même incroyable vous ! Vous vous retrouvez un matin, dans votre chambre d'hôtel, avec une inconnue, avec qui vous vous êtes mariés sans en avoir un seul souvenir et vous voulez préserver cette union ? Vous êtes un grand malade ! Je ne peux pas moi. Ce n'est pas possible. Je n'ai pas été élevée ainsi. Ma conception de la vie, de la famille ne ressemble pas à ça !

Je lui montre l'ensemble de la suite puis je le pointe du doigt. Il recule d'un pas ; on dirait que j'ai touché un point sensible, mais je m'en fous, il m'énerve trop. Mes bras lourds s'affaissent le long de mon corps. Je suis épuisée par tout ce stress.

– Vous ne croyez pas au mariage ?

– Bien sûr que si ! Mes parents sont mariés depuis presque trente ans. Et là d'où je viens, le mariage est sacré.

– Je pensais qu'en France, le mariage avait perdu de son intérêt. Votre réaction serait normale.

– Je suis Corse. Je viens d'une île où les traditions sont le socle de la société. Mais MA réaction est normale, face à une situation anormale !

– La Corse ?

Il écarquille les yeux. Et il continue de parler pour lui-même.

– L'île de Napoléon. Des montagnes, des plages magnifiques et un nom de village... J'ai un nom au fond de ma mémoire... Un sentier.

– Nous avons dû en discuter. Mais c'est étrange, je n'ai pas parlé de mon île depuis longtemps. En général, personne ne connaît vraiment à part Napoléon. Et je n'aime pas en parler. J'apprécie mon séjour ici. Mais j'adore la Corse et il m'est douloureux d'en parler alors que je n'ai pas vu ma famille depuis plus d'un an...

– Calenzana, c'est ça, hein ?

Ses yeux pétillent de joie d'avoir enfin trouvé un indice dans sa mémoire. Et moi, je suis scotchée ! Comment peut-il se souvenir du nom de mon village natal et pas du reste ?

- Je vais me rappeler et tout ira bien.
- Bel optimisme... lui dis-je, brutale.
- Je ne peux pas en...

Ma phrase est interrompue par des coups à la porte.

- Déjeuner servi ! lance-t-il, enthousiaste.

Pourquoi tout d'un coup est-il moins abattu tandis que, sous moi, le sol se dérobe lentement mais sûrement ?

Le serveur pénètre dans le salon ; d'un ton très professionnel, ne laissant rien paraître au fait d'être en présence d'une des plus importantes stars au monde et d'une illustre inconnue, il nous demande où poser les assiettes. Apollon lui montre la table basse. Une fois le couvert installé, le serveur s'éclipse sans bruit avec son chariot.

- Asseyez-vous et mangeons tranquillement tout en discutant entre adultes.

Mince, il croit que je me comporte comme une ado attardée ? Mais je suis on ne peut plus raisonnable vu les circonstances ! C'est lui qui est irrationnel avec cette obstination sur le divorce. J'ai toujours été quelqu'un de posé, ce n'est pas aujourd'hui que je vais changer, mais franchement, comment pourrais-je rester calme dans cette histoire ?

Il a certes quelques années de plus, mais ce n'est pas une raison pour me traiter comme une enfant. Il faut qu'il arrête avec ses sous-entendus.

- Deux adultes non consentants, je lui rétorque, contrariée.

Il éclate de rire, un rire direct, contagieux qui réchauffe mon esprit.

- Vous avez très bien résumé la situation !

Quand il sourit, il paraît si gentil, seulement voilà, j'ai vu aussi son côté irascible tout à l'heure, je n'ai pas apprécié.

Il soulève la cloche posée sur son assiette et commence à manger de bon appétit. Vu la quantité, je doute que cela lui suffise... Je lorgne ensuite vers mon plat, dont j'ai oublié le nom... Pas grave, c'est la journée de l'oubli. Je mets le couvercle de côté. Ouf, des nouilles japonaises... Hum, cela a l'air délicieux et j'ai une de ces faims !

- Vous étiez vraiment affamée !
- Hum, Hum.

Je marmonne en avalant une crevette bouillante. Et mon soleil explose une nouvelle fois devant son sourire charmeur.

– Après le déjeuner, nous irons à la chapelle. Je vais appeler mon chauffeur...

Il réfléchit :

– Je ne sais même pas où il est... On dirait que vous avez fait le vide autour de vous mademoiselle.

Il se lève et part à la porte d'entrée.

Je n'ai pas saisi le sens de sa réflexion. Je l'entends discuter avec des personnes dans le couloir. J'entraperçois un homme en costume sombre, de dos avec une oreillette. Un garde du corps je suppose.

Je finis mon délicieux déjeuner avant de remonter à la chambre. Je suis ici, réveillée depuis à peine deux heures, et j'ai déjà l'impression d'être chez moi... Sympathique idée mais je vais vite devoir revenir à la réalité de mon studio. Une fois à l'étage, je vérifie si je n'ai rien oublié, je vais quitter cette suite royale bientôt, à jamais... Mon cœur se serre... Je ne veux pas me demander pourquoi.

La valise de Hace est encore ouverte. Ma curiosité l'emporte sur la politesse. Je soulève d'un doigt une de ses chemises en lin naturel d'après l'étiquette, l'odeur de son parfum océanique dans mes narines me fait frissonner. Ses vêtements sont d'une très grande marque, réputée pour fabriquer des vêtements « commerce équitable ». Bon point pour vous Mister la Star. Puis, mon œil est attiré par une liasse de feuilles. Un manuscrit ou plus exactement un scénario avec en haut de la page le titre et le nom du réalisateur, Walt Cortese, l'homme maintes fois oscarisé. Ouah... Je touche de près le monde mythique du cinéma.

Ressaisis-toi Lisandrina.

Je dois me fustiger pour revenir au concret... Rassembler mes affaires, mon âme...

Des éclats de voix me parviennent d'en bas. Je cours vers la porte et observe la scène qui se déroule dans le salon. Hace discute avec un grand chauve baraqué et, incontestablement, en colère. Lui est posté les bras croisés devant l'escalier comme s'il voulait bloquer le passage. Je recule instinctivement dans la chambre, me cachant derrière la porte.

– Dom, tout va bien. Je te le dis et te le répète, ce n'est pas parce que tu m'as perdu pendant vingt-quatre heures, et encore même pas, que tu dois paniquer. Je ne suis plus un enfant et depuis très longtemps ! Je suis capable de m'occuper de moi tout seul ! martèle-t-il, exaspéré.

– Merde, Hace, tu te rends compte de ce que tu as provoqué ? La police de Vegas était sur les dents, les journalistes se sont emparés de l'histoire, le scoop de la semaine ! Et ne parlons pas de tes amis, de moi qui te laisse une demi-heure au bar et pouf, plus personne. Une des plus grandes

célébrités du monde disparaît, dans la nature. Personne n'a de nouvelles. Comment peux-tu penser une seule seconde qu'il n'y aurait pas de conséquence ? Où étais-tu, bordel ?!

– C'est une longue histoire, répond-il, planté devant l'escalier.

– Il y a quelqu'un là-haut ? Hein ?

Dom a tout de suite saisi et tente de mettre un pied sur la première marche, mais il le repousse. Dom est abasourdi par cette réaction.

Il parle d'une voix assurée et tranchante :

– Dom, laisse-la tranquille.

– Bien sûr, ça ne pouvait être que pour une femme !

Dom sourit et, goguenard, s'éloigne vers la porte :

– La prochaine fois, avertis-moi. Ça évitera toute cette pagaille. Et apprend à te servir de ton portable.

– Il n'y aura pas de prochaine fois.

Sa réplique est tellement abrupte que Dom sursaute. Il se retourne instantanément, il s'aperçoit comme moi que quelque chose cloche.

– Elle est ma femme.

Je manque de m'évanouir en entendant ses paroles, je dois m'accrocher à la poignée de la porte. Ni l'un ni l'autre n'avons poussé notre conversation aussi loin. Pour ma part, j'ai évité soigneusement ces mots, les réprimant aux tréfonds de mon cerveau. Mais là, prononcés à haute voix, ils deviennent si réels et si... si douloureux...

Dom est hébété, la bouche ouverte. Il cramponne ses deux mains au meuble de l'entrée. Il respire profondément et étudie le visage de son ami.

– Je vois... Rapide comme mariage.

L'adonis hausse les épaules, en un geste d'impuissance. Dom continue :

– Donc, pas de divorce...

C'est plus une affirmation qu'une question... Comment ce Dom sait-il que son ami ne veut pas divorcer ? Ma première impression était donc la bonne, il y a quelque chose de plus profond dans ce refus de séparation... et j'en subis les conséquences. Ce n'est pas juste !

– Non et tu le sais.

Il lui répond avec cette même lassitude que j'éprouve depuis mon réveil.

– Du moins, cela ne viendra pas de moi.

Et là, je suis perdue. Je lui ai dit que je voulais divorcer, le plus vite possible. Il a refusé, il a même menacé de lancer sur moi ses super-puissants-implacables avocats ! J'ai une subite envie de sortir de ma cachette mais un je-ne-sais-quoi m'en empêche. Car dans cette dernière phrase, une cicatrice s'est rouverte chez lui, je la perçois, je la ressens dans tout mon être.

– Raconte. Lui ordonne Dom.

En peu de paroles, il synthétise la matinée, il lui donne les quelques informations que nous avons déjà récoltées sur cette nuit noire. Dom écoute, rendu muet et stupéfait par ces révélations. Ensuite, il lui explique ce qu'il sait. Il reparle de cette grande brune sexy, mais cela ne nous aide pas : les faits remontent à avant... Je n'arrive même pas à formuler mes pensées convenablement. Certains mots sont devenus tabous.

– Nous devons aller à cette chapelle Dom. J'ai besoin... Nous avons besoin de réponses.

Nous ?

Hace poursuit :

– Trouve-moi une voiture de location, peu voyante et gare-la sur le parking des employés. Tu m'apportes les clés ici. Fais-en sorte que la sécurité me dégage le passage.

– Tu ne peux pas partir tout seul !

– Je ne serai pas seul.

– Ce n'est pas ce que je veux dire, insiste Dom. Il te faut une protection.

– OK, OK... Mais que Wyatt et Chris soient discrets, qu'ils restent à distance. Je ne veux pas éveiller les soupçons.

– Ce sont des pros, Hace. Ils feront ce que tu veux.

– Je sais...

Il soupire. La situation commence à lui peser. À moi aussi. Je vais être obligée de me promener avec des gardes du corps... Aucune idée du comportement à adopter. De toute façon, il sera avec moi. Étrangement, ça me rassure.

– Bon, ne t'inquiète pas. Je m'occupe de tout. Mais promets-moi de faire attention à toi. Ne te laisse pas piéger... Laisse-moi trente minutes et tu as ta voiture.

– Merci Dom. Je savais que je pouvais compter sur toi.

– Les amis servent à ça.

Dom quitte la suite. Je vais m'asseoir sur le lit puis, vannée par tous ces événements, je tombe en arrière, le bras sur mes yeux fermés. Je tente de vider mon esprit, en vain.

– Dure journée, hein ?

Il s'est assis sur le bord du lit et me sourit tristement. Je hoche la tête pour approuver. Il est aussi fatigué que moi, il a les traits tirés, des cernes noirs plus prononcés que les miens. Depuis quand n'a-t-il pas dormi correctement ?

Il s'étend sur le lit. Malgré nos yeux fermés, malgré notre grosse fatigue, une tension palpable s'installe entre nous. Je la sens et je sais qu'il la sent aussi. Nous restons là, allongés l'un à côté de l'autre, évitant de nous toucher. J'entends sa respiration ralentir à l'unisson avec la mienne. Je suppose que nous avons somnolé quand nous sursautons à la sonnerie de son portable.

– Prenez vos affaires, nous y allons.

Il me tend la main pour m'aider à me relever. Sa peau contre ma peau a un effet inattendu, un courant électrique me transperce de part en part. Je ne sais pas s'il l'a également senti, mais il resserre ses doigts sur les miens. Il m'entraîne vers la porte, j'attrape mon sac au passage et nous descendons l'escalier, toujours main dans la main. Une fois dans le salon, il me prend l'autre main et me regarde d'un air grave :

– Lizzy, vous devez m'écouter attentivement. Je suppose que vous n'avez jamais été encadrée par des gardes du corps ou harcelée par des photographes.

Lizzy ? Jamais personne ne m'avait donné ce diminutif. J'adore sa façon de le prononcer. Je secoue la tête, je ne peux plus parler.

– Vous devez rester collée à moi, me suivre pas à pas à travers l'hôtel. Nous irons jusqu'au parking des employés et nous montrons dans une voiture. Dom va m'apporter les clés. Nous irons à la chapelle. Ne vous inquiétez pas, mes gardes du corps nous suivront dans une autre voiture.

– Je dois passer chez moi me changer.

– Chez vous ? Non, ce n'est pas prévu !

Il me lâche les mains et se met à marcher de long en large. Je voudrais qu'il reprenne ma main dans la sienne, je voudrais qu'elle glisse sur mon corps, je voudrais... Non, non et non ! Je veux rentrer chez moi !

– Je ne peux pas rester dans mes vêtements d'hier.

Je me redresse pour me donner de l'assurance tandis qu'il soupire profondément, en proie à un dilemme.

– D'accord, nous passerons par chez vous avant. Où habitez-vous ?

– Monterey Avenue, au 2004... C'est presque au coin de East St Louis Avenue.

– Je n'habite pas à Vegas, figurez-vous. Aucune idée où cela se trouve, me répond-il ironiquement.

Quelqu'un frappe et crie à travers la porte :

- C’est moi !
- Entre ! jappe le beau ténébreux.

Dom stoppe net en me voyant. Ses yeux ébahis passent de l’un à l’autre. Il ne s’attendait sûrement pas à voir sa star d’ami avec une fille aussi quelconque que moi. Ce type ne m’aime pas, c’est évident. Moi non plus. S’il croit m’impressionner avec sa carrure de footballeur américain, son crâne chauve et ses tatouages sur ses avant-bras, c’est raté.

- Bonjour, me dit-il d’une voix antipathique.

La star se contracte au ton de son manager, mais ne relève pas.

- Bonjour, je lui réponds poliment, évitant toute animosité.

Le manager se reprend :

- Tiens, voilà les clés. C’est une Hybrid Sedan rouge métallisé, devant la porte de service du restaurant.
- Merci. Je t’appelle.

En voyant l’air dubitatif de Dom, il rajoute :

- Promis.

Il se tourne vers moi. Je pense une fraction de seconde qu’il veut reprendre ma main, mais il met les siennes très ostensiblement dans les poches de son jean.

- On y va.

Obéis et tais-toi Lisandrina...

De toute manière, je suis trop fatiguée pour répondre.

Dès le couloir, deux hommes nous suivent. Certainement les fameux Wyatt et Chris, des types en costume-cravate qui semblent sortis tout droit d’un film d’action avec leur carrure de balèze, une coupe rase façon *marines* et sans aucune émotion sur leurs traits taillés à la serpe.

Nous montons dans l’ascenseur le plus proche. Je remarque que nous sommes au dernier étage. D’où la splendide vue de la chambre... Une fois sortis, nous nous dirigeons vers un restaurant, puis une porte s’ouvre, nous laissant pénétrer dans une pièce, où trois serveurs, leur tasse à café à la main, nous regardent éberlués traverser en silence leur salle de repos. Nous empruntons ensuite un couloir et un des deux gardes pousse la porte de secours.

Après vérification à l’extérieur, il nous fait signe de sortir. La voiture est bien garée juste devant. Je suis impressionnée car tout a été nécessairement préparé avec minutie et en un temps record ! En apparence, aucun intrus n’est sur ce parking, ou alors il a été évacué avant notre arrivée. Quoi qu’il

en soit, je me retrouve assise dans cette voiture qui sent le neuf et lui est au volant. Il enregistre les coordonnées de notre destination dans le GPS et, sans un regard pour moi, démarre.

Malgré une tension tangible entre nous, je l'entends fredonner au son de la radio. Je reconnais une chanteuse country que j'ai appris à apprécier depuis que je suis ici, Carrie Underwood et son tube « Blown Away ». Le titre est adapté à mon état d'esprit, mais lui semble attristé par les paroles...

Hace parque la voiture devant chez moi.

– C'est votre maison ?

– Bien sûr que non ! je lui réponds sur un ton railleur. Avec mon salaire, je ne peux louer qu'un studio. Mais il est parfait pour moi et les propriétaires sont des gens charmants. Ils me laissent l'accès à leur piscine quand ils ne sont pas là.

– Vous aimez nager ?

– Heureusement ! Je suis née sur une île !

– Vous vous êtes trompée de ville : il n'y a pas la mer à Vegas.

Il a un sourire moqueur aux lèvres qui me fait fondre. Je me sauve de la Sedan, j'ai peur de flancher et de ressembler à ses millions de fans qui se pâment devant lui... Quoique... Hier, j'en faisais partie... Aujourd'hui, tout me paraît différent. L'homme m'attire irrésistiblement. Pas la star.

Moke et Karen, ne sont pas là, leurs voitures ne sont pas garées dans la rue. Tant mieux, je craignais d'être confrontée à un interrogatoire. Je rentre dans mon « chez moi », mais j'ai l'impression d'en être partie depuis des mois.

– Ça ne fait même pas vingt-quatre heures ! Je marmonne tout haut.

Le studio est intégralement peint en blanc avec un carrelage au sol gris moucheté ; les meubles de récupération ont été également repeints en blanc. Le clic-clac neuf est d'un gris tout aussi uniforme. M^{me} Levingstone a heureusement mis une touche de couleur dans la cuisine avec d'originales poignées de porte vert fluo. Je m'y sens bien, avec mes quelques livres, mes trois photos de Corse accrochées aux murs et mon « bordel organisé », c'est-à-dire ma paperasse pas rangée, mes habits sur les chaises ou mes chaussures au milieu de la pièce... Ma mère râlerait si elle voyait mon désordre.

Je file vers mon armoire en me déshabillant. Sous-vêtements propres, top léger blanc, ma jupe courte taupe, très fluide (agréable ici avec les chaleurs torrides). Bon voilà pour la tenue. Dans ma salle de bains, que je trouve maintenant franchement minuscule, je me brosse les dents ; je me coiffe vigoureusement les cheveux avant de les attacher en queue-de-cheval ; je pose un léger fond de teint sur mon visage et j'applique une touche finale de maquillage. Le miroir me renvoie une image de jeune femme encore fatiguée, mais plus présentable. Du moins, je le crois.

Je m'étales sur mon canapé-lit en serrant mon oreiller dans mes bras. Je sais que je n'ai rien à prouver à personne, surtout pas à lui. Je me suis toujours considérée comme une jeune femme

indépendante et libre de ses choix. Néanmoins, là, je suis dans une impasse... coincée contre un mur infranchissable... Je ne comprends pas pourquoi je ne peux pas lui claquer la porte au nez et annuler le divorce moi-même. Une force supérieure semble me retenir. Elle m'empêche d'agir et même de réfléchir avec lucidité. Ai-je peur qu'il se venge si je m'en vais ? Non. Il ne veut pas de scandale et je sais au fond de moi qu'il ne me fera pas de mal non plus. Alors ? Qu'est-ce que j'attends pour stopper cette histoire ?

Excellente question.

Sans réponse.

Ou peut-être m'a-t-on jeté un sort ? Ma grand-mère pourrait m'enlever le mauvais œil, si elle était là...

Allez ! Debout Lisandrina !

Je me lève d'un bond, bois un grand verre d'eau fraîche puis ferme mon studio à clé – ce que je ne fais jamais en Corse – avant de retourner à la voiture.

– J'ai failli perdre patience ! me jette-t-il en démarrant. On n'a pas le temps de traîner. J'ai des obligations à respecter ce soir !

– Ah oui ? Et moi non peut-être ?! Je dois retrouver des clients à dix-neuf heures à...

Je suis projetée sur le pare-brise par un brusque coup de frein.

– QUOI !?

Il me regarde les yeux exorbités, livide. Son regard me détaille ensuite de la tête aux pieds et s'attarde sur mes genoux découverts. Il tremble de colère. Je me pousse contre la portière, terrifiée.

– Vous êtes une call-girl !

Je blêmis. Ce n'est même pas une question, mais une affirmation. Cette méprise me met dans une rage folle.

– Comment osez-vous ? Vous êtes... vous êtes... insultant !! je lui hurle en le frappant sur le biceps de mes deux poings. Vous ne me connaissez pas et vous vous permettez de m'injurier ? De quel droit ? Pour qui vous prenez-vous pour me traiter de call-girl ?

J'avale péniblement ma salive, je joins mes mains pour ne pas le gifler. J'ai rarement été aussi hors de moi. S'il continue, ce n'est pas son dos que je vais griffer mais son magnifique visage !

Ma violente réaction le surprend. Il se tait.

– Non Monsieur Je-sais-tout. Je ne suis pas ce que vous pensez ! Je travaille pour une agence de voyages spécialisée dans la clientèle française. Ce soir, je dois accueillir des VIP au Mirage à dix-

neuf heures. Il n'est pas dans mes habitudes d'être en retard au travail alors oui, effectivement, nous ne devons pas perdre de temps. Et si vous voulez tout savoir, je suis là pour leur expliquer l'hôtel, la ville, les excursions que nous organisons. Bref, ce genre de choses. Je leur sers aussi de guide touristique dans la région !

Je m'écroule sur le dossier du siège, essoufflée et dépitée d'avoir à me justifier.

Il redémarre aussi vite qu'il s'est arrêté et m'assène :

– Je préfère. C'est un métier beaucoup plus convenable pour ma femme.

Alors là, à mon tour de me taire, je ne sais plus quoi dire. Il repart dans son délire :

– Pendant deux secondes, j'ai cru que vous aviez réellement tenté de me piéger.

Sa respiration est saccadée, les jointures de ses mains sont blanches tellement il cramponne le volant. Je crois que j'ai évité l'explosion nucléaire. Il se méfie de moi. Je ne peux pas le blâmer, je me dis que les circonstances l'y obligent, mais je suis quand même attristée par le peu de confiance qu'il m'accorde.

Il conduit vite à travers ces rues toutes droites, bordées de maisons individuelles et de palmiers. Pendant les deux premiers mois de mon arrivée, je trouvais que les pâtés de maisons se ressemblaient tous. Par peur de me perdre, je roulais à vingt à l'heure, les yeux en permanence sur l'écran de mon portable, merci Google Maps. Quant à l'autoroute, j'ai mis six mois avant de la prendre : il n'y en a pas en Corse et je n'en ai jamais emprunté sur le continent non plus, alors conduire ici a été pour moi un véritable défi que je n'ai pas encore tout à fait remporté, je dois l'avouer.

Il suit les instructions du GPS et bifurque après sur Sahara Avenue avant de monter sur l'I-15 S, l'Interstate de Los Angeles qui longe un grand nombre d'hôtels célèbres de Vegas, du Mirage jusqu'au Mandalay Bay. Je m'accroche à mon siège, pas habituée à cette conduite sportive. Il a certainement dû prendre des cours avec des cascadeurs, vu la façon qu'il a de slalomer entre les véhicules. Quelques minutes plus tard, nous sommes devant Little Church of the West. Cette jolie église en bois située près de l'aéroport McCarran est entourée d'un agréable jardin avec des buissons bien taillés et des arbres qui donnent un aspect de fraîcheur à cet univers désertique. Aucun rapport avec les églises de ma Corse natale.

Quand je sors de la voiture, une chaleur sèche me prend à la gorge. Ou alors, c'est le stress qui me serre la trachée... Une voiture noire aux vitres teintées se gare à côté. D'un geste autoritaire, il ordonne à ses gardes du corps de rester à l'intérieur. Tous doivent lui obéir au doigt et à l'œil, l'homme au costume-cravate impeccable referme immédiatement sa portière sans broncher. Ce comportement de gosse pourri gâté m'horripile.

Je marche vers l'entrée ne me souciant pas qu'il me suive ou non. Je suis obnubilée par les milliers de questions qui se bousculent dans mon cerveau et la seule chose que je veux maintenant,

c'est une réponse : qu'est-ce qui s'est passé cette nuit ?

Quand je mets la main sur la poignée, un flash surgit dans ma tête qui me fait vaciller. Désorientée, je m'accroche à la porte. Il me retient par le coude.

– Lizzy ! Ça va ? S'inquiète-t-il

– C'est bizarre. Je viens d'avoir un flash. Une photo avec des roches rouges. Pas comme celles de chez moi, plutôt orangées, en forme de vague avec une personne dessus... Et des tulipes blanches...

Il reste muet une longue minute, mâchoires crispées, avant de parler :

– Les roches orange, je sais ce que c'est. Mais les tulipes... et blanches ? Aucune idée.

Il sort son portable de sa poche sur lequel il fait défiler des photos. Il s'arrête sur une et me la présente. Celle de ma vision.

– Oui, c'est bien celle-là !

Je saute de joie. Lui en revanche ne paraît pas ravi. Il s'éloigne vite de moi en me tournant le dos, ses épaules s'affaissent. Je l'entends respirer lourdement en secouant la tête. Il se racle la gorge plusieurs fois puis il me fait à nouveau face. Il est encore plus sur la défensive.

– C'est une photo ancienne que j'ai numérisée pour l'avoir dans mon portable... C'est chez moi, enfin le lieu de mon enfance... et cette personne est ma mère.

Sa mère ? N'est-elle pas morte quand il était jeune ? Du moins, c'est ce que j'avais lu sur Internet. Mince, j'ai ravivé de tristes souvenirs.

– Je ne comprends pas pourquoi je me souviens de cette photo, ici et maintenant. Vous me l'avez peut-être montré.

Je m'en veux de lui causer de la peine. Peine qu'il tente de cacher sous un masque d'insensibilité, mais que je peux pourtant lire dans ses yeux soudain sombres.

– Une autre question mademoiselle Marini... Sans réponse. Je ne la montre jamais. Elle est très, très personnelle. Mais vu les circonstances...

Il s'arrête et reprend sur un ton un peu rude :

– J'ai pu éprouver le besoin de vous la faire voir avant de rentrer dans l'église.

Mais qu'est-ce qu'on a bien pu se raconter cette nuit pour qu'il en vienne à partager avec moi ses photos de famille ?

– Vous savez ce que je crois ? Et en tant que Corse, les croyances sont très ancrées dans notre perception du monde... Bref, je crois que si notre mémoire nous a lâchés... Nos émotions, elles,

persistent à exister à l'intérieur de notre esprit. Elles remontent à la surface petit à petit. Et bientôt, nous comprendrons ce qui s'est passé hier.

À mon tour d'être optimiste. Je veux que cette tristesse disparaisse de son visage, elle me rend triste aussi.

Il revient vers moi. Il est si grand qu'il m'intimide, mais en même temps je me sens en sécurité. Ses longs doigts me soulèvent le menton, je frémis sous ce délicat geste.

– Vous êtes une petite demoiselle étonnante... Et perspicace.

Nous rentrons main dans la main dans la chapelle. Un révérend se tient au bout de l'allée.

– Monsieur et madame O'Keefe ! Comment allez-vous depuis ce matin ?

Chapitre 2

Nous nous immobilisons sur-le-champ tous les deux. Nos yeux se croisent, incrédules. Le révérend, un homme d'un soixante d'années, ne s'aperçoit pas de notre trouble et continue :

– Nous avons justement terminé votre album.

Au son d'une musique religieuse, il traverse en quelques enjambées la petite chapelle au style colonial entièrement en bois du sol au plafond et crie :

– Shirley, ferme la grande porte, M. O'Keefe est revenu.

L'homme d'Église revient vers nous tandis qu'une petite dame d'une cinquantaine d'années trotte vers l'entrée pour fermer à clé. Elle nous adresse un sourire timide et s'éclipse vers la salle arrière. Le révérend en a profité pour aller chercher cet album je ne sais où. Nous sommes toujours des statues de marbre devant les marches de l'autel. Sur l'estrade trônent aussi un piano antique, un micro et des candélabres sur pied. Il nous tend un livre relié, content de lui.

– Nous avons suivi toutes vos instructions. Tenez, voici également vos négatifs.

Je me saisis de l'album, mon voisin prend les négatifs. Il les examine minutieusement. Il est le premier à recouvrer la parole.

– Je vous ai demandé des photos en argentique ? Et leurs négatifs ?

Le révérend est étonné :

– Non, c'est madame. Elle ne voulait pas que des photos puissent circuler sur le Net. Elle s'inquiétait pour vous, c'est pour ça qu'elle a demandé des photos argentiques. Elle nous a bien spécifié qu'il fallait vous remettre les négatifs... Vous, vous vouliez des tulipes blanches car ce sont ses fleurs préférées...

Le révérend fronce ses sourcils broussailleux aussi blancs que ses cheveux ; son regard inquisiteur navigue sur nous, augmentant mon malaise.

– Vous ne vous en souvenez pas ?

Ne recevant pas de réponse, il poursuit :

– Je sais que c'était tôt ce matin, mais au point d'avoir oublié cet important moment de votre vie ?

– Quelle heure était-il ? je lui demande avec impatience.

Le révérend nous observe alternativement. Il essaie de comprendre la situation.

N'essayez par révérend, même nous, on n'y arrive pas...

Il secoue sa tête, dubitatif puis nous fournit les explications que nous attendons avec impatience :

– OK... donc... Euh, bon... Voyons... Vous êtes arrivés peu après l'ouverture, vers sept heures quinze. Nous avons organisé les préparatifs et signé tous les formulaires. Comme vous madame, vous êtes Française, il y avait un peu plus de papiers à remplir avec le bureau des licences de mariage du Clark County. Le mariage a eu lieu vers huit heures trente. Ensuite, je vous ai fourni le certificat mais vous n'aviez pas le temps d'attendre l'album, vous nous avez dit que vous repasseriez le prendre avec...

Il s'arrête. Il doit voir que nous découvrons cette histoire en même temps qu'il nous parle. Nous sommes tous les deux suspendus aux mots du révérend Bradley.

– Tout s'est parfaitement bien déroulé. Vous sembliez si... amoureux.

– Pas ivres ? demande mon compagnon d'infortune.

– Ivres ? Non, pas du tout ! s'exclame le révérend, plus qu'étonné. Je sais malheureusement reconnaître les personnes ivres. J'aide tous les soirs au dispensaire. J'y vois beaucoup de misère et d'alcooliques. Non, non, vous étiez... Comment vous dire ?... Sur un nuage, dans votre bulle. Très détendus. Et je vous le redis, très amoureux... Mais vraiment, vous ne vous souvenez de rien ?

Nous ne répondons ni l'un ni l'autre, solidaires dans cette mésaventure. Le regard du révérend passe de l'un à l'autre et démontre son incompréhension totale avec un brin d'accusation dans ses prunelles noires. Je me sens fautive devant cet homme d'Église. Mon éducation m'a toujours appris à respecter les religions, quelles qu'elles soient, et je me retrouve à cacher la vérité à l'intérieur même d'un édifice religieux, lieu où je devrais normalement ne jamais mentir. Je me sens de plus en plus mal à l'aise.

Mais à mes côtés, l'apollon devient Arès, dieu de la guerre :

– Révérend, vous me semblez être un brave homme. Mais je vous préviens, je ne veux absolument pas que cette histoire soit rapportée à quiconque et surtout pas à la presse. Ou je fais raser votre église !

Le pauvre révérend se tasse sur lui-même :

– Non, non, soyez rassuré monsieur O'Keefe. Nous garantissons la discrétion la plus totale à tous nos clients, vous en particulier...

Il cherche une aide de mon côté.

Je suis impuissante, je n'ai aucun pouvoir sur lui, ai-je envie de lui crier.

– Bien, dans ce cas, nous ne vous importunerons plus... Je vous envoie mon assistance pour régler les frais, dirons-nous extras, de ce mariage. Et merci...

Il tend la main à l'ecclésiastique qui la serre avec réticence.

– Que Dieu vous bénisse, bafouille le révérend Bradley.

Assise dans la voiture, je pose mon front sur le tableau de bord, l'album photo sur les genoux. Il ne dit rien non plus. L'air dans l'habitacle semble se raréfier, j'étouffe, IL m'étouffe. Je tourne ma tête vers lui :

– Vous êtes toujours aussi agressif ?

– Agressif ?

– Oui, vous avez menacé de raser une église !

Je suis encore sous le choc de ses paroles blasphématoires.

– Je me protège.

Encore ces mots !

– Je dois être sur mes gardes en permanence. La célébrité n'a pas que de bons côtés, croyez-moi.

– Cela n'excuse en aucun cas votre attitude !

Qu'est-ce qu'il peut être cynique !

– Quelles sont vos conclusions après cette édifiante entrevue, mademoiselle l'enquêtrice ?

Il détourne la conversation, soulignant ainsi qu'il n'acceptera aucune remarque sur son comportement plus que déplaisant envers un homme de foi. Je soupire.

– Eh bien... Je trouve étrange qu'il ait dit que nous n'étions pas ivres. Qu'est-ce qui peut provoquer une amnésie totale sur deux personnes, à part l'alcool ? Une drogue ?

– Possible. Mais comment aurions-nous pu être drogués en même temps ? Et pourquoi ?

– Nous devrions faire une prise de sang.

– Non, non... Trop risqué pour moi. Si cela s'apprend... Je pense que nous devrions aller là où tout à commencer.

– Au Bank ? Oui, je suis d'accord avec vous. Mais...

Je vérifie l'heure sur mon portable.

– Je dois aller travailler dans deux heures et j'ai mille choses à faire avant. Et merde, je dois aussi récupérer ma voiture ! Je ne sais même pas où elle est !

Je panique. Sans voiture ici, on ne peut rien faire !

- Calmez-vous. Où l’avez-vous laissée ?
- Au Bank.
- Très bien, on y va.

Sans attendre, il démarre et part en trombe vers le Bellagio, la radio à fond sur Chris Cornell, je crois d’ailleurs que le sort s’acharne, le titre de la chanson est « Doesn’t Remind Me ». Je jette un coup d’œil à la couverture de l’album. Ma gorge se serre. Nos deux noms et la date d’aujourd’hui sont écrits avec en dessous une belle photo en noir et blanc de nous, enlacés, les yeux dans les yeux et visiblement seuls au monde. Ouah... Comment ai-je pu oublier un moment pareil ?

Il me sort de ma rêverie :

- Nous sommes devant le Bellagio. Où dois-je aller ?

Je lui indique l’endroit où ma voiture est supposée être. Mais après trois passages dans le parking, rien.

- Vous êtes sûre qu’elle était là ?

– Certaine. Cela veut dire que je l’ai conduite hier soir ou ce matin... Oh *Diù*, j’espère que je n’ai blessé personne vu dans l’état où j’étais !

– Je ne crois pas, je suis encore là, bien vivant. Dom m’a dit que les gardes du corps ont perdu ma trace à la sortie du night-club. Je n’ai que des pros autour de moi. J’ai dû leur fausser compagnie dans une voiture qu’ils ne connaissaient pas.

- Ça fait un moment que vous cogitez sur votre disparition du club, n’est-ce pas ?
- Toujours aussi perspicace, mademoiselle.

Il sourit et le soleil se lève.

- Elle est peut-être au Caesar Palace ?

– Oui, mais je n’ai pas non plus le temps de la chercher avec vous... Vous savez quoi ? Nous allons à l’hôtel. Et vous prenez la Sedan pour ce soir. Nous verrons pour votre voiture demain.

- Demain ?

– Vous imaginez quoi ? Que je vais vous laisser repartir dans la nature ? Nous devons terminer nos recherches !

Il s’énervé :

- J’appelle Dom pour qu’il vous fournisse un passe.
- Un passe ? Pour ?

Nouveau soupir exaspéré :

- Pour que vous me rejoigniez en coulisses ce soir ! Quand vous aurez terminé de travailler, vous

venez directement au Colosseum. Enregistrez votre numéro dans mon portable (il me tend son téléphone) et je dirai à Dom qu'il vous envoie un message pour vous donner toutes les instructions. Vous me laissez vos clés de voiture, mes gardes du corps la retrouveront.

Mon cerveau a cessé de fonctionner. Mécaniquement, je note mon numéro dans son téléphone. Dans SON téléphone. Mon idole a mon numéro ! Et je vais aller dans les coulisses de son spectacle, le voir chanter avec sa voix si chaude et si envoûtante...

Pourquoi ne suis-je pas ravie ? Je devrais hurler de joie et pourtant... je suis abattue. Il me donne des ordres, il veut me surveiller. Je suis prisonnière.

Avec le Bluetooth de la voiture, il appelle Dom. Il lui explique ses volontés, le manager est obligé d'obéir malgré ses réticences vis-à-vis de moi. Cinq minutes plus tard, je reçois un long texto. Les instructions.

– Vous avez compris ?

– Je ne suis pas idiote...

– Je sais Lizzy. Mais je ne veux pas que vous ayez des problèmes... Vous avez essayé de me protéger à l'église en demandant les négatifs. Je sais que vous ne vous en souvenez pas, mais c'était gentil de votre part.

Versatile, ça lui convient très bien comme qualificatif.

Arrivé sur le parking des employés de l'hôtel, il se gare et descend de la voiture sans un regard pour moi. Entouré de cinq gardes du corps en alerte, Dom l'attend, les bras croisés, l'air renfrogné. Qu'ils aillent au diable ! Je n'ai rien voulu de tout ça ! Je me mets au volant et démarre illico.

– Moke, c'est Lisandrina.

– Lisa, enfin ! Mais où es-tu ? Nous nous sommes fait un sang d'encre avec Karen ! Tu as disparu quand nous étions sur la piste de danse. Nous t'avons cherchée mais rien. Nous avons failli appeler la police ! Mais quand on a parlé au barman, il nous a dit que tu étais partie avec un type. Il n'a pas voulu nous dire qui c'était malgré mes menaces. Après, il a dit qu'il le connaissait et que tu n'avais rien à craindre. Alors on est parti nous aussi.

Je réfléchis à mille à l'heure et lui réponds :

– Je l'ai rencontré au bar, nous sommes ensuite allés dans un pub tranquille. Ça a été tellement rapide que je n'ai pas pensé à vous avertir. J'en suis désolée.

– Qui c'est ? On le connaît ?

– Euh... Non, non ! Il s'appelle...

Je cherche subitement un nom et je lis sur la carte celui du propriétaire du snack.

- Matt. Il s'appelle Matt.
- Il est sympa ?
- Oui, très...

Parfois. Me dis-je mentalement

- Tu vas le revoir ou c'est juste un coup d'un soir ?
- On a décidé de se revoir.

Je dois lui dire une partie de la vérité sinon il va trouver mon absence étrange.

- Tu nous le présenteras ? Il pourra peut-être s'intégrer à notre bande. Enfin, s'il aime la musique sinon tu le gardes loin de nous !
- Eh bien... Euh, oui il aime la musique. (*Il est devenu millionnaire grâce à elle...*) Mais, tu sais, il travaille beaucoup, il n'est pas souvent disponible, alors on verra.

L'avantage avec Moke, c'est qu'il n'est pas envahissant, il n'insiste jamais.

- Lisa, je dois te dire une chose très importante... Karen et moi, ça y est, nous sommes ensemble.
- Enfin ! Vous en aurez mis du temps ! Je te le répète, vous êtes faits l'un pour l'autre.
- Je sais, je sais... Demain soir, je l'invite au restaurant The Stratosphère. Mais je veux d'abord l'emmener boire un verre dans un bar sympa, comme le Double Hélix. Toi qui connais tous les bons coins, qu'est-ce que tu en penses ? Tu as un autre endroit à me conseiller ? Je ne veux pas brûler les étapes avec elle. Je veux me comporter comme un vrai gentleman.

Je ris. Ne pas brûler les étapes ? Ce matin, j'ai commencé par la dernière, le mariage !:

- Moke, c'est un programme parfait. Vous pouvez aller au Double Helix pendant le « happy hour », l'ambiance y est très cosy Et pour The Stratosphère, le restaurant a un cadre très romantique, la vue est d'enfer. Vous passerez une excellente soirée, j'en suis sûre.

Je regarde ma montre.

- Je te laisse, je dois y aller. Bisous à vous deux.
- Bye Lisa, amuse-toi bien et fais attention à toi.

Je me réjouis pour mes amis ; ils forment un beau couple : ils ont beaucoup de points communs comme l'amour des livres, des voyages et bien sûr la musique. Ils sont d'un tempérament tranquille l'un et l'autre ; ils peuvent discuter, argumenter pendant des heures sans s'énervier. Ça m'a fait drôle au début que je les connaissais, car dans ma famille le ton monte toujours très vite ; nous avons la fâcheuse habitude de parler très fort, comme la plupart des Corses, ce qui déconcerte en général les Continentaux. Mais j'aime cette ambiance de pagaille et de discussions enflammées.

Pendant que je mange ma salade trop assaisonnée, je fais défiler des images de Hace sur le Net. Même sur des photos volées par les paparazzis, il est incroyablement beau. Comment, moi, je peux

être mariée avec lui ? Moi ? La petite Corse... Je laisse la moitié de mon dîner dans l'assiette. J'ai une boule au ventre qui m'empêche d'avaler quoi que ce soit. Trop d'ombres tournent autour de moi.

Dix minutes avant le début du concert, je gare la voiture près de l'entrée des artistes. Un géant se tient posté devant la porte. Je décline mon identité en lui montrant mon passeport. Il parle dans un talkie-walkie. Quelques minutes plus tard, sans un mot, il m'ouvre. Un autre homme, petit et mince, avec des lunettes rondes, est juste derrière la porte blindée.

– Bonsoir mademoiselle Marini. Je suis Rod, l'assistant de M. Walker. Je vais vous conduire auprès de lui.

– Bonsoir.

Je ne sais pas qui est ce Walker. Je le suis dans un large couloir encombré de matériel, d'équipements divers et de personnes visiblement très occupées.

– C'est la prochaine à droite, me signale Rod.

Je frappe à la porte et Dom apparaît.

– Ah c'est vous...

Quel accueil glacial...

– Entrez.

Il me tend un passe dans une pochette rigide tenue par un tour de cou.

– Gardez-le en permanence sur vous. Sinon, vous serez jetée comme une malpropre des coulisses.

Quand il prononce cette phrase, j'ai l'impression que cela lui ferait sincèrement plaisir. Il s'approche de moi puis il pointe son doigt vers mon visage.

– Hace tient à ce que je vous laisse tranquille... Mais, je ne peux pas me taire. Je n'ai absolument pas confiance en vous, je ne vous crois pas si innocente... Si jamais il lui arrive quoi que ce soit, je vous démolis, vous pigez ?

Je ne supporte absolument pas ses insinuations désobligeantes et son attitude haineuse.

– Et vous... je riposte en l'imitant avec mon doigt appuyé sur son torse. Vous. Ne. Me. Menacez. Pas !

Il recule d'un pas.

– Je suis ici... Si je lui voulais du mal, j'aurais eu beaucoup d'occasions depuis ce matin, les

journalistes le pourchasseraient déjà !

Je suis sur la pointe des pieds, la tête levée pour le regarder, presque, dans les yeux. Déconcerté par ma subite rébellion, Dom se rétracte sans toutefois se départir de son air rébarbatif.

– Bon point pour vous. Ça ne veut pas dire que nous pouvons vous faire confiance pour autant. Alors je reste vigilant. (Il ouvre la porte et me montre la sortie.) On y va.

– Où ?

– Près de la scène. J’ai pour ordre de vous y emmener dès votre arrivée.

Je frémis. La scène ?

Au fur et à mesure que nous avançons dans les coulisses sombres, j’entends de mieux en mieux sa voix si profonde, si mélodieuse. Une lumière allumée indiquée « *Stage* ». J’approche. Nous arrivons à la limite du plateau, derrière un des deux écrans situés de chaque côté de la scène qui permettent à tous les spectateurs de voir les musiciens.

J’y suis.

Près de mon idole, celui que j’écoute quand je n’ai pas le moral ou quand je suis euphorique. Ou quand j’en ai envie, c’est-à-dire en permanence. J’adore sa voix, elle me fait vibrer comme aucune autre. Depuis toujours. L’entendre en live, c’est mon ultime rêve qui se réalise après tant d’années... Et ma gorge est tellement nouée que je n’ai plus de salive. En fait, j’aurais préféré être sur les gradins, comme n’importe quelle fan normale de cette planète.

Je le vois parler avec son batteur, il s’essuie le visage avec une serviette et prend une bouteille d’eau. Il est fabuleux, en jean moulant noir façon cuir, un tee-shirt noir près du corps, très près du corps, ouvert avec de petits boutons sur son torse très, très musclé... Je rougis de sentir ma culotte se mouiller de plaisir. Heureusement que personne ne peut voir mon agonie dans cette pénombre.

L’immense écran central projette des formes psychédéliques et de la fumée volette autour de lui. Il est terriblement sexy dans cette lumière bleutée... Mon corps bouillonne, mes sens sont en éruption...

Subitement, Hace relève la tête et la tourne vers les coulisses. Mon cœur saute hors de ma poitrine au contact de ses yeux ; un large sourire vient illuminer son visage. Le soleil brille dans la nuit... Je lui adresse un timide signe de la main. Il range délicatement sa guitare sur son support et se replace devant le micro.

– Et maintenant, pour vous, génial public de Vegas, une de mes chansons préférées.

Un murmure d’excitation se propage dans le public.

– « The Desert Heart ».

À l’annonce, la clameur s’amplifie, je retiens ma respiration. Ma préférée aussi...

*« When the sun was burning,
He left her forever,
She couldn't stop running,
Until she had fever
Until she remained
In the desert heart
Where she overcame
This deathly dart »
« Quand le soleil brûlait
Il la quitta pour toujours
Elle ne pouvait plus s'arrêter de courir
Jusqu'à ce qu'elle eût de la fièvre
Jusqu'à ce qu'elle restât
Au cœur du désert
Où elle vainquit
Cette flèche mortelle. »*

Hace est accroché de ses deux mains au micro fixé sur un tripode. La sueur inonde son front. Il est en transe, paupières fermées, loin...

Je chante tout bas, les yeux rivés sur lui. Je suis littéralement emportée par sa voix suave et sa musique lancinante.

C'est seulement à la fin de la chanson que je remarque le public demeuré suspendu à ses paroles, dans un silence religieux. Je ne l'ai jamais vu en live à part en vidéo sur Internet, mais cette interprétation est la meilleure que j'aie entendue.

Il rouvre les yeux, semblant se réveiller. Il regarde son public qui se lève pour applaudir à tout rompre. J'applaudis aussi, émerveillée. Mes angoisses de la journée se sont envolées, je profite de ces instants uniques de pure joie. Demain, tout sera terminé.

Dom revient au moment de la dernière chanson, celle qu'il chante à chaque fin de concert « Sunny Shadows ». Il me chuchote quelques mots, mais je lui fais comprendre que je n'ai rien entendu. Il m'éloigne de la scène et me redit :

- Je vous ai présentée à tout le monde comme ma nièce de France, alors pas de gaffe.
- Hace est au courant ?
- Oui, il n'était pas content, mais nous n'avons pas le choix.
- Je suis d'accord avec vous. C'est une bonne idée. Mais cette situation ne va pas durer. Demain, vous n'entendrez plus parler de moi.

Dom fait une grimace comique.

- Ça, c'est vous qui le dites.

Et il repart.

À nouveau, cette pensée angoissante qui surgit. Je suis prisonnière.

– Lizzy, merci d’être revenue.

Au son de sa voix, je sursaute. Je pivote pour lui faire face. Hâce enlève ses protections auditives avec un sourire craquant sur son visage divin. Je me raidis, système d’autoprotection involontaire que j’ai adopté dès qu’il est à moins d’un mètre de moi.

– De rien... Je...

Mon cerveau court-circuite mes cordes vocales. Je recouvre avec peine ma langue :

– Félicitations pour votre concert. C’était fantastique ! Vraiment merci à vous de m’avoir permis d’y assister.

– Pas de problème... Vous semblez tracassée ? Racontez-moi. Votre travail ?

– Non.

Comment a-t-il décelé mon angoisse ? J’essaie tellement de rester neutre. Et puis en quoi cela l’intéresse-t-il ? Je voudrais lui répondre de s’occuper de ses affaires, que je ne veux pas de sa sollicitude mais ça compliquerait la situation ; pire, je serais encore plus désorientée que je ne le suis déjà.

Nous sommes interrompus par une foule de gens qui accourent autour de lui, avec leurs compliments, des serviettes-éponges, de l’eau, des micros, des caméras. Je ne suis pas à ma place. Il vaut mieux que j’aille dans la loge avec Dom, qui d’ailleurs m’attrape le bras et m’y traîne.

– Asseyez-vous là et attendez, m’ordonne-t-il.

J’obéis sans protester. Je suis dans une vaste pièce blanche avec des plans de travail encombrés de pots de maquillage, des miroirs entourés de spots, une table jonchée de papiers et un sofa moelleux. Je m’allonge dessus, je suis trop épuisée. Recroquevillée sur moi-même, je m’endors.

– Lizzy, réveillez-vous, me susurre un ange.

Pour la deuxième fois de la journée, je me réveille avec lui à mes côtés. Je me redresse vivement.

– Désolée, mais j’étais trop fatiguée.

– Je vous comprends ! Je suis prêt. Rentrons.

– Oui.

Je rafraîchis rapidement mes neurones.

– À quelle heure pouvons-nous nous donner rendez-vous demain pour notre enquête ? Je suis libre le matin.

– Rendez-vous ? Si je vous ai dit de venir, c'est pour que vous restiez ici, au Caesar Palace, près de moi. Je veux avoir un œil sur vous.

– Ah non ! Je rentre à la maison.

– Certainement pas ! hurle-t-il

– C'est absurde. Vous pouvez me faire confiance.

Il secoue la tête vigoureusement.

– Ce n'est pas ça. Je ne veux pas que vous puissiez être ennuyée par cette histoire.

– Hum, ça s'est déjà fait...

Il tressaille.

Je poursuis :

– Mais franchement, mon studio est plus discret.

– Vous n'avez aucune idée de l'ingéniosité et de la perversité dont peuvent faire preuve les paparazzis. Donc, pas de discussion. Vous dormez ici.

– Non.

– Écoutez Lizzy. Je viens de passer deux heures sur scène, je suis mort de fatigue et je n'ai aucune envie de me disputer avec vous maintenant. Facilitez-moi la vie pour une fois et ne discutez pas.

Il dit vrai. Malgré son excellente forme physique, je vois bien qu'il est à bout de forces.

– Je n'ai rien amené pour passer la nuit... Horrifiée, je continue : Il n'y a qu'une chambre !

Hilare, il me rétorque :

– Nous avons dormi dans le même lit cette nuit... Et même plus à en juger de l'état de la chambre ce matin.

Je l'arrête d'un geste de la main :

– Cela ne compte pas !

Il m'attrape par les deux bras, le visage dur et me secoue hors de lui :

– Si, cela compte ! C'est même ce qui est le plus important pour l'instant.

Puis il s'écarte d'un bond comme si j'avais la peste et s'appuie sur une coiffeuse.

– La suite possède plusieurs chambres. Vous pourrez choisir... Et demain matin, nous jouerons aux détectives.

– OK. Mais demeure le problème du pyjama.

Je capitule, beaucoup trop vite en vérité. Il a un ascendant néfaste sur ma volonté.

– Un de mes T-shirts vous conviendrait-il ?

Je rougis.

– Oui, bien sûr.

– Très bien. Nous y allons.

Il ouvre la porte et m'enjoint de le suivre. Avant de sortir dans le couloir, je me recompose un visage et réajuste mes vêtements.

Dom discute avec un groupe de personnes qui nous fixent, surpris de découvrir une inconnue sortir de la loge de la star ; je baisse les yeux, envahie par une inhabituelle timidité.

– Lizzy, je voudrais vous présenter mon assistante personnelle, Cynthia Chesterfield.

De toute évidence, cette grande blonde hollywoodienne n'apprécie pas non plus ma venue : perchée sur ses sandales à mille dollars, elle me toise avec une moue écœurée, comme si je venais tout droit d'une bouche d'égout. Ils forment la paire avec Dom. Je soutiens son regard dédaigneux en guise de salutations. Si elle croit m'impressionner, elle se trompe. Oups, est-elle, elle aussi dans la confidence ? Sait-elle qui je suis vraiment ? Elle me prend peut-être aussi pour une sale petite profiteuse.

– Et vous avez déjà rencontré Rod, l'assistant de Dom.

Qui hoche la tête, distant.

– Et là, Chuck, mon coach sportif et au fond, mes musiciens. Eh les gars, venez que je vous présente à ma fem... la nièce de Dom.

Non et non, ce n'est pas vrai, il a failli nous trahir !

Dom réagit au quart de tour. Il pose sa main autour de mes épaules :

– Oui ma nièce, elle arrive de France. Aujourd'hui, elle est venue rendre visite à sa famille américaine. Je ne l'avais pas revue depuis qu'elle était grande comme ça.

Et il simule la taille d'un nourrisson. Tous s'esclaffent à ses mimiques. Les réflexions fusent :

– Dom, tu vas enfin apprendre à parler français !

– Dom, elle est bien plus jolie que toi.

– Elle, au moins, elle a des cheveux !

Dom rit avec eux et me fait un gros smack sur la joue. Mon regard glisse vers la statue grecque immobile à mes côtés. Impassible.

Quatre hommes s'avancent et me tendent la main. Il cite leur nom avec chaleur. Ce n'est pas la peine, je les connais par cœur :

– Adam McCormick le batteur, Kyle Jefferson le bassiste, David Green le guitariste et Franck Leone au piano et synthé.

Dom, toujours la main sur mes épaules, m'entraîne ensuite dans les méandres de l'hôtel. Hace nous suit, les talons de ses bottes résonnant, malgré la moquette, à chacun de ses pas dans les couloirs. Nous empruntons plusieurs passages de service, nous arrivons devant un ascenseur dans un couloir vide. Pas surprenant, une armada de gardes du corps bloque toute intrusion à chacun de nos pas. Nous nous retrouvons tous les trois dans la cabine qui monte sans bruit vers le *penthouse*.

– Tu peux enlever ta main !

Sa voix acerbe oblige Dom à la retirer promptement. Le manager me lance un regard interrogatif. Je hausse les épaules, incrédule. Le silence devient pesant. Du coin de l'œil, je peux observer son dos, les muscles tendus de son cou, ses poings fermés le long de ses hanches. Son attitude est un mystère.

Comment peut-il être si ouvert et sensible sur scène et si insondable en coulisse ? Son comportement instable m'agace à un tel point que si je m'écoutais, je partirais en courant. Mais évidemment, ma raison n'a pas le dessus sur mon cœur.

Devant la porte de la suite, Dom nous quitte après avoir convenu d'un rendez-vous avec lui pour le lendemain.

Dans le salon, Hace jette ostensiblement son attaché-case sur un canapé et se dirige droit vers le bar où il se sert un verre de whisky qu'il boit d'un trait. Je pose mon sac à main sur la table du salon, j'enlève mes chaussures, et frotte mes pieds endoloris avec délice dans le doux tapis. En même temps, je détache mes cheveux pour masser mon crâne surchauffé.

– Vous voulez boire un verre ?

Ah, il se rappelle que je suis là...

– Non, je veux aller dormir.

– Vous êtes bien silencieuse.

– Vous aussi.

– Toujours après un concert. Je repose ma voix. Je décomprime.

Il est éreinté et ce n'est certes pas notre journée de dingue qui a dû arranger ça.

– Venez, que je vous donne un T-Shirt.

Nous montons une nouvelle fois dans cette chambre... Elle a été nettoyée, plus de trace de la nuit

précédente, comme si rien ne s'était passé.

C'est loin d'être mon cas. Mon corps, mon âme sont en plein désarroi. Je me balance d'un pied sur l'autre pendant qu'il ouvre sa valise. Il est si imperturbable... Aucune trace d'émotion n'apparaît sur son visage quand il me tend un de ses vêtements, blanc avec un logo de marque dessus.

- Merci, bonne nuit, je lui murmure.
- Bonne nuit Lizzy. Dormez bien.

Nous n'aurons échangé que quelques mots ce soir...

Je cours jusqu'à la chambre voisine. La porte refermée, je m'assois sur le sol, repliée sur moi-même. De grosses larmes coulent sur mes joues. Je suis assommée... Tellement mais tellement épuisée par ce que je viens de vivre que je ne peux plus contenir mes émotions. J'ai eu la journée la plus incroyable et la plus angoissante de toute ma vie !

Chapitre 3

Quand je me réveille, la lumière filtre légèrement dans la chambre. Mon portable indique neuf heures quinze. Je saute du lit. Une habitude dans ces chambres d'hôtel... J'ouvre grand les rideaux. Une belle journée d'avril en perspective. Je prends une douche froide stimulante, remets ma robe verte et applique une BB crème qui, j'espère, reboostera mon teint terne. Ce matin, je suis un peu plus sereine. Le sommeil a permis à mon mental de se reconstituer en partie. En revanche, mon cœur est toujours hyper compressé, mon subconscient l'oblige à se terrer dans ma poitrine.

Après une longue hésitation, je me décide à descendre dans le salon.

Hace est plus matinal que moi. Je ralentis mon pas dans l'escalier, au son de l'interprétation par Johnny Cash de la magnifique chanson « Hurt » qui sort de son portable. Belle mais si triste...

J'ai de la peine pour lui, on n'écoute pas ce genre de musique mélancolique sans raison de bon matin. Il a une face sombre qu'il ne veut surtout pas dévoiler.

Il se tourne en m'entendant descendre les marches.

– Bonjour... Vous marchez toujours pieds nus ?

– Oui.

Il hoche la tête, mais ne montre toujours aucune émotion.

– J'ai commandé le petit déjeuner. C'est sur la table de la salle à manger. Je ne savais pas ce que vous preniez, alors j'ai demandé plusieurs plats.

– Merci.

Il me tourne à nouveau le dos et se replonge dans un épais document posé sur ses genoux. Il a les épaules larges et ses muscles saillent sous son T-shirt. J'avale péniblement ma salive. Ce matin encore, cette intense chaleur torride qui me submerge depuis hier des pieds à la tête a pour effet d'aimer mon corps vers le sien, sans que mon cerveau ait son mot à dire. Timidement, je m'approche du canapé.

– Vous déjeunez avec moi ?

Même ma langue n'obéit pas à mon cerveau ! Qu'est-ce qui me prend de lui demander ça ?

Il lève ses beaux yeux verts sur mon visage.

– Pourquoi pas ?... Nous continuerons notre discussion.

Nous nous asseyons l'un en face de l'autre. Il me tend une corbeille remplie de viennoiseries, je prends un croissant. Je lui verse un verre de jus d'orange pressé. Aucune gêne ne vient maintenant s'incruster entre nous, comme si prendre le petit déjeuner ensemble était normal.

Qu'est-ce qui nous prend ?

Je ne veux pas m'habituer à ça, à être à table avec lui, à apprécier sa compagnie, à me réveiller le matin avec lui dans le même appartement...

– Qu'est-ce que vous lisez ? je lui demande en lui montrant la liasse de feuilles posée sur la table et pour changer le cours inquiétant de mes idées.

– Un scénario que Walt m'a envoyé... Walt Cortese.

Oh, celui qui était dans sa valise...

– Il vous plaît ? Je me mords la langue. Enfin... Excusez-moi, je suis indiscreète.

– Non, c'est bon... Au point où nous en sommes... Franchement, je ne sais pas si je vais accepter.

– Pourquoi refuser ? C'est Cortese !

Il est fou !

– Vous vous y connaissez en cinéma ? me demande-t-il sur un ton malicieux.

Je balbutie :

– Non... Mais quand même, c'est Cortese ! Vous n'aimez pas le scénario ?

– Si. Beaucoup. L'histoire est sombre et captivante. Avec en toile de fond une magnifique histoire d'amitié entre une bande d'amis d'enfance. Elle joue sur la psychologie de chacun d'entre eux. Il me propose le premier rôle qui est un personnage avec une vraie profondeur, une personnalité bien construite quoique très ambiguë...

– Parfait pour vous !

Je ne peux m'empêcher d'approuver à haute voix.

– Donc pour vous mademoiselle Marini, je suis bien construit et ambigu ?

Je bafouille. Encore. Il me trouble, je n'arrive pas à me concentrer quand il est si proche de moi.

– Je... Euh... Ce que je veux dire, c'est que jusqu'à maintenant, vous avez fait soit des films d'action soit des films romantiques. Cortese vous propose un rôle totalement différent, où vous pourriez montrer une autre facette de votre jeu d'acteur. Vous ne pouvez qu'accepter.

– Vous feriez un bon coach personnel.

Je me redresse sur ma chaise et cache mon sourire derrière ma tasse à café.

– Vous permettez que nous parlions ensemble du scénario ? J'aimerais votre avis.

– Mon avis ?

Je suis estomaquée.

– Si vous voulez, mais n'est-ce pas confidentiel ?

– Lizzy, vu notre situation... matrimoniale, je sais que vous ne direz rien.

– Oh, merci de votre confiance, je lui réponds en faisant une révérence de la main qui lui tire enfin un franc sourire.

Nous discutons longtemps de ce projet, mais s'il est d'accord sur la qualité du scénario, il hésite à donner son approbation définitive à Cortese.

– Bon sang, qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'êtes pas logique, vous vous êtes déjà approprié le rôle rien qu'en lisant le scénario. Alors pourquoi êtes-vous si réticent ?

– Je lui ai déjà dit oui, mais je ne sais pas si je vais pouvoir tenir mes engagements. Il faut partir un mois au Cambodge.

– Et ?... Où est le problème ?

– Le tournage commence dans deux mois.

– Tuutuu. Ce n'est pas la bonne réponse.

Il a la mâchoire contractée, il semble retenir sa respiration. J'attends...

– Eh bien... Vous avez l'habitude de partir non ? Vous n'avez quand même pas peur de l'avion ?

– Cela n'a rien à voir avec ça.

Il se ressert un café.

– Arrêtez de tourner autour du pot. Qu'est-ce qui vous tracasse sur ce film ? Il n'y a rien dans ce que vous venez de me dire qui justifie un refus.

– Si. Vous.

Bouche bée, je pose délicatement ma tasse. Je hausse mes deux sourcils, complètement abasourdie. Je cherche une émotion sur son visage, mais il est illisible.

– Vous pouvez m'expliquer ? Quel rapport y a-t-il entre le scénario et moi ? Entre vous et MOI ?

Ma voix enfle et je crie le dernier mot. Hace se lève, calme et indifférent à mon stress grandissant, il repousse sa chaise contre la table et part dans le salon.

Je le suis, dans l'attente de ses éclaircissements. Bon sang, j'en ai marre de toute cette mélasse ! Entre hier et aujourd'hui, j'ai l'impression d'être éparpillée, écartelée ; j'ai horreur de cette sensation.

Il ouvre son attaché-case d'où il sort une pochette cartonnée. Il scrute mon regard :

– Je ne vous ai pas tout dit... commence-t-il.

Je n'ai rien à lui cacher moi !

– Pour sûr ! je lui réplique absolument furieuse. Vous êtes l'homme le plus énigmatique et déconcertant que je connaisse !

– Je pensais vous éviter ça.

Il me montre le dossier dans sa main.

– Je dois me protéger en permanence de toute intrusion et être protégé, ainsi que mon entourage.

– Et je suis une méga-géante intrusion dans votre vie.

– Oui, mais pas dans le mauvais sens du terme.

Je veux répondre, mais il ne m'en laisse pas le temps.

– Laissez-moi parler avant de m'interrompre encore une fois. Je sais que malheureusement, je contrarie votre vie. Je ne voulais pas en rajouter et Dom non plus. Cependant... J'estime que vous êtes en droit de savoir.

Je suis dans l'expectative.

– Depuis plusieurs mois, je suis menacé par une fan. Nous pensons que c'est une femme.

Je ne peux me taire, les larmes aux yeux :

– Vous pensez que c'est moi ?

– Non Lizzy, non. Je vous en prie, ne pensez pas ça. J'ai su à la seconde où vous vous êtes jetée sur ce miroir que ce n'était pas vous. Vous sembliez tellement... tellement choquée que vous ne pouviez être cette menace.

J'expire à plein poumons.

– Mais qui est-ce ? Avez-vous une idée ?

– Pas vraiment. La police a établi un portrait psychologique de cette personne : entre 25 et 40 ans, instable, intelligente et très dangereuse. Surtout, elle a de la ressource. Elle a découvert des détails sur ma vie qui n'ont jamais été publiés dans les médias.

– Quelqu'un que vous connaissez ?

– Toujours aussi perspicace mademoiselle Marini... Ce sont en effet les conclusions de la police. Voilà pourquoi vous ne pouviez pas être coupable. Mais Dom et moi craignons qu'elle n'apprenne pour vous. Elle risque de devenir violente à l'annonce de la nouvelle. Je ne veux pas qu'elle s'en prenne à vous...

– Tout s'explique !

Je saisis maintenant pourquoi il voulait me surveiller. Mais mon angoisse augmente : et lui ? Elle

pourrait lui nuire également.

– Double bonne idée de m’avoir fait passer pour la nièce de Dom... Mais hier j’avais raison. La meilleure solution pour que personne ne sache jamais rien et que tout redevienne à la normale, c’est que nous fassions les papiers du divorce. Maintenant.

Hace devient livide. Il se prend la tête dans les mains, se massant les tempes. En proie à un mystérieux conflit intérieur, il arpente le salon d’un bout à l’autre. Son comportement me dépasse.

– Comment dois-je vous le dire ? JE NE DIVORCE PAS ! Hurle-t-il à pleins poumons.

– Vous avez dit à votre ami hier que vous le feriez si ça ne venait pas de vous !

Je hausse moi aussi le ton. Il n’est pas croyable ce type, obstiné à l’extrême, frisant l’absurde.

– Vous écoutez aux portes ?

– Vous n’étiez pas très discrets, je lui réplique, vexée.

– OK, c’est que j’ai dit...

– Alors ? Qu’attendons-nous ?

Je dois le convaincre parce qu’après, il n’aura plus à faire le baby-sitter.

Il se place derrière le billard et appuie ses deux poings fermés dessus. Son regard pointé droit sur moi me transperce l’âme. Je peux y lire la colère, la détermination, la domination mais aussi une supplication silencieuse. Il me lance d’une voix creuse et monocorde :

– C’est vraiment ce que vous voulez ? Divorcer ?

Non ! NON !

Diù, pourquoi mon esprit me dit non ? Pourquoi mon corps tremble de partout à cette simple idée ? Pourquoi diable voudrais-je rester mariée avec lui ? Ma conscience, elle, essaie de résister. J’ai pourtant mille raisons de me séparer de lui. Aucune ne franchit mes lèvres. Personne n’avait encore réussi à me faire taire quand je voulais parler, même pas ma mère. Muette. Je suis muette, figée par cette question insensée. À laquelle je suis incapable de répondre à voix haute.

Nous restons là de longues secondes, peut-être des minutes entières à nous confronter du regard. L’air est soudain lourd, si lourd que nous respirons à peine.

Hace envoie rouler une boule de billard sur le tapis.

– Les dés sont jetés. Notre mariage vous protégera le temps que la police interpelle cette femme... Mais je vous en supplie Lizzy, ne croyez pas que vous êtes liée à moi pour quoi que ce soit. J’ai beaucoup réfléchi et je pense franchement que, même si nous... nous divorcions...

Ce dernier mot semble lui brûler la bouche, il le crache avec dédain. Il respire un grand coup et

poursuit :

– Elle vous trouverait. Elle est possessive à outrance. Dans son esprit, je lui appartiens corps et âme. Elle l’a clairement écrit dans ses nombreux messages. Les profilers de la police ont déterminé qu’elle était un danger potentiel pour moi et mon entourage. J’évite les sorties, les photos avec une femme ou toute insinuation sur une relation personnelle depuis six mois. Ma sécurité a été renforcée et ma maison est devenue Fort Knox.

J’essaie d’analyser ses paroles avec le plus de discernement possible. Ce harcèlement lui pèse de toute évidence, c’est compréhensible. Il souhaite juste me surveiller pour me protéger de cette folle furieuse, c’est gentil de sa part. Ensuite quand les choses se seront calmées, nous nous séparerons. Si je pars maintenant, nous serons l’un et l’autre en danger. Tandis que si je reste, je peux aider, lui et la police.

– Marché conclu. Je reste à vos côtés. Nous devons alors annoncer notre...

Le mot me brûle les lèvres.

– Mariage. Je servirai d’appât pour attraper cette folle.

Maintenant que j’ai compris, je suis contente de pouvoir enfin prendre une décision qui n’appartient qu’à moi. Déterminée, je lui tends ma main pour sceller notre pacte. À son tour d’être surpris.

– Vous êtes insensée !

– Pas plus que vous avec votre volonté de refuser de divorcer. Bon, maintenant que j’ai compris vos raisons, que c’est à cause de cette femme, je vous pardonne.

Il fronce les sourcils, en proie visiblement à un dilemme, mais se tait.

– Vous me montrez ce dossier que je sache à quoi m’attendre...

Pas de réponse.

– Ouh, Ouh... Dites quelque chose.

– Vous êtes toujours aussi insolente ?

– Insolente ? J’ai passé l’âge. Je sais ce que je veux, c’est tout.

– Oui, j’ai remarqué.

De quoi parle-t-il ? Croit-il encore que j’ai obtenu ce que je voulais en le piégeant dans ce mariage ? Il interrompt mes sombres pensées :

– Vous êtes sûre de votre décision ? Parce que c’est vraiment une lourde décision. Que vous avez peut-être pris un peu trop rapidement.

– *Iè*. Si je peux aider...

– Vous aidez souvent les inconnus ?

J'éclate de rire.

– Vous n'êtes vraiment pas un inconnu !

Il s'approche de moi et me serre la main :

– Marché conclu.

Je la prends fébrilement. À nouveau ce courant électrique qui me traverse, de mes oreilles à mes orteils.

– Vous ne savez pas à quoi vous vous engagez, me dit-il, maussade.

– Vous non plus, je lui réponds avec un grand sourire.

Il ne me lâche pas la main et me force à m'asseoir sur le canapé. Mes mains devraient porter des gants de ski, comme ça, elles ne seraient pas brûlées à chaque fois qu'il me touche. Quoique... une combinaison ignifugée me serait plus utile vu l'état de fusion de mon corps...

Il me donne le dossier dont je commence aussitôt la lecture. *Diù*, il ne plaisantait pas. La pochette contient une lettre ou un mail par jour depuis six mois. Parfois courts, d'autres plus longs. Tous parlent de l'amour qu'elle a pour lui, de ses envies sexuelles sadiques, de sa volonté d'en faire sa chose pour son unique plaisir. Elle le fantasme dans une cage dorée... Et effectivement elle décrit des détails intimes sur lui que je ne connais pas, moi, la grande fan... Son deuxième prénom, Silver, original comme le premier. Le nom de sa cuisinière ou la couleur de sa brosse à dents !

– Elle veut vous empailler !

Il a un demi-sourire :

– Effrayant, hein ? J'ai l'habitude des fans depuis le temps que je suis dans le show-business, mais cette femme va trop loin. Il est évident qu'elle a déjà réussi à m'approcher car plusieurs faits n'ont jamais été relatés dans les médias, cela signifie qu'elle a été présente à certains événements. Lisez, là, vous voyez ? Elle était sur le plateau de télévision pour savoir que j'ai bu un café juste avant le début de l'émission. C'est pour ça que je veux être sûr que vous avez pris la bonne décision. Vous êtes sûre de vous ?

– Oui. Je ne reviens pas sur ma décision. Chez moi, une parole donnée est sacrée.

– OK, mais vous pouvez avoir des raisons d'être terrifiée. Elle est dangereuse, armée, vous avez lu ?

Je ne peux pas m'empêcher de rigoler :

– J'habite en Corse ! La majorité des gens sont armés depuis la préhistoire !

– Vous habitez dans une région dangereuse !

– Pas les États-Unis peut-être avec toutes les armes qui circulent ici ? Contrairement à ce que vous pouvez croire, la Corse est en fait une des régions les plus agréables à vivre. Et puis c'est l'Île de beauté !

– Votre île vous manque, n'est-ce pas ? me demande-t-il avec beaucoup de sollicitude.

Ma réaction épidermique dès qu'on critique la Corse a dû faire ressurgir mon sentiment d'exil, il l'a immédiatement senti.

– Oui. Mais je vais y revenir bientôt...

– Ah...

Quelqu'un frappe à la porte. Il regarde l'heure sur sa très onéreuse montre noire Vacheron-Constantin.

– Dom... J'avais oublié...

Moi aussi.

Pendant que les deux hommes discutent à l'entrée, je lis les rapports de police. Elle a effectué des recherches, recoupé des informations et élaboré un profil, mais elle n'a aucun indice précis sur l'identité de cette femme. Dans quoi me suis-je fourrée ?

Dom m'aperçoit avec le dossier.

– Tu l'as mise au courant ?

– Oui. Elle va nous aider.

– Quoi ? Tu es tombé sur la tête ! Hache, tu délirais depuis deux jours !

Je relève la tête vers Dom :

– Exactement ce que je pense. Mais voyez-vous, moi, une anonyme quelconque, j'ai réussi à me faire épouser par LA star.

Mon ton est ironique car je n'y crois pas moi-même. Je poursuis :

– Je suis le parfait appât. Elle va être verte de rage quand elle va l'apprendre. Elle sortira peut-être de son trou.

– Votre stratégie est de tout révéler à la presse ?

– Oui !

Nous avons répondu en chœur. Nous nous sourions, très amusés de la mine déconfite du manager.

Dom s'écroule sur le canapé face à moi. Ses yeux passent de l'un à l'autre.

– Vous avez décidé de me rendre fou ? Vous blaguez ?

– Non. Lizzy a raison. Elle est LA solution. Je ne peux pas continuer à vivre ainsi. La police est

impuissante. Il faut la faire sortir de sa tanière, la faire réagir. Et nous avons besoin de toi. Tu seras un des rares dans la confidence. Il faut que nous nous organisions avant de faire venir les médias. Construire une histoire solide et cohérente. Que personne n'ait de soupçon sur ce mariage. Ce mensonge sur ta nièce peut être un début. Que je l'ai rencontré en France lors de la dernière tournée et qu'elle est venue me voir. Et...

Je continue :

– Nous nous sommes plu, mais nous habitons sur deux continents différents. Donc, quand je suis venue travailler ici, nous nous sommes revus et voilà...

Il lève son pouce en signe d'approbation.

– Vous avez déjà décidé de tout, tout seuls. Je n'ai plus rien à faire quoi... (Dom nous nargue.) Vous faites la paire !

Si seulement... L'apollon s'assoit sur la table basse et continue sa conversation avec son manager sur les personnes à contacter pour la conférence de presse, sur le lieu, sur l'heure... L'heure !

– Je dois aller travailler ! Je dois passer à l'agence.

Je suis soudain très en retard. Les deux hommes se tournent vers moi, étonnés.

– J'ai un salaire à gagner figurez-vous ! Savez-vous où est ma voiture ?

– Vous n'allez pas aller travailler, m'ordonne-t-il.

– Oh que si. Il le faut. Je dois emmener des clients au barrage Hoover.

– Lizzy, voyons...

– Écoutez, personne ne sait rien pour l'instant. Je pars à l'agence, puis avec le chauffeur, nous prenons les clients en charge au Mirage. Nous allons au barrage. En tout, j'en ai pour quatre heures d'excursion. Ensuite, je retourne chez moi. Voilà vous connaissez mon programme. Pas besoin de s'affoler.

Hace se pince les lèvres, mauvais signe :

– Mademoiselle Marini, je vous autorise à aller travailler. Mais après, vous faites une valise et vous vous installez ici. Il vous faut des gardes du corps et vous devez vous préparer pour la conférence de presse. Et une dernière chose avant que vous ne disparaissiez, n'en parlez à personne. Vous m'avez bien compris ?

De rage, je lève les bras au ciel et ravale ma réplique cinglante : il n'a pas besoin de me le préciser, je sais très bien qu'il faut garder le secret pour le moment !

En courant, je monte chercher mon sac à main dans ma chambre. Quand je redescends après un rapide coup de peigne, ils téléphonent chacun dans un coin de la pièce. Il ne se retourne même pas, je suis déçue par son indifférence. Je ne suis à ses yeux qu'un énorme problème à résoudre, une épine

dans le pied...

Dom met sa main sur son portable, il me chuchote de laisser les coordonnées de mon agence. Pressée, je lui pose sur la table une carte de visite. Dans le corridor, je tombe sur les deux gardes du corps d'hier. J'hésite, je ne sais toujours pas où est ma voiture.

– Vous êtes perdue mademoiselle Marini ?

Ils connaissent déjà mon nom !

– Non, mais par hasard, savez-vous où se trouve ma voiture ?

– Oui, nous l'avons retrouvée hier soir grâce aux clés que vous aviez données à M. O'Keefe. Nous l'avons garée sur le parking employé. Vous partez ?

– Oui.

Pourquoi cette question ?

– Chris va vous accompagner jusqu'au parking.

Je vais pour protester mais me ravise. Ils ne font qu'obéir aux ordres.

Cinq minutes plus tard, je suis enfin dans un environnement familier, ma super petite Chevrolet Aveo pas chère ! Pour m'empêcher de trop cogiter, je chante à tue-tête, faux, la chanson de la radio, de Lorde, « Team ».

Habitée à la mer et la montagne, au bleu et vert, ici, je savoure le désert, les tons ocre et marron avec au milieu une eau turquoise, le Lac Mead. Du sable à perte de vue, des falaises terre de sienne érodées et des oasis de verdure artificielle. Quel dépaysement pour moi. Avant de quitter mon île, je craignais l'agoraphobie, mais en fait j'adore le désert. Le barrage, bâti dans le Black Canyon entre le Nevada et l'Arizona, mesure trois cent soixante-dix-neuf mètres de long ; le point fort de l'excursion est la visite des turbines en empruntant un ascenseur sur cent cinquante-deux mètres. Je suis venue là souvent, mais à chaque fois je suis impressionnée par la démesure de l'ouvrage.

Sur le chemin du retour, les quatre compères plaisantent, si enchantés de leur journée qu'ils veulent passer la soirée avec moi. Je décline gentiment leur offre.

Messieurs, ma soirée sera certainement la plus étrange de ma vie.

Je ne veux pas y penser maintenant.

Dan se range devant l'entrée du Mirage. Je sors du Hummer pour les saluer et leur donner des informations sur l'excursion du lendemain en hélicoptère au-dessus du Grand Canyon. Ils me disent au revoir, à la française avec quatre bises sur les joues. Je suis contente de moi, ce qui m'importe est

la satisfaction des clients.

Mais quand j'attrape la poignée de la voiture, Dom apparaît, sa casquette ne dissimulant pas ses yeux anxieux.

- Dom ? Que faites-vous là ?
- Vous avez fini votre journée ?
- Oui. Un problème ?

Il me fait un signe de tête. J'aperçois alors une longue limousine garée de l'autre côté du Hummer, que je n'ai pas vue arriver.

OK, terminé mon après-midi de liberté...

J'explique à Dan qu'il doit rentrer tout seul. Il ne bronche pas et démarre.

Mon sang bout à l'intérieur. Je m'installe sur le fauteuil arrière de la limousine, Dom devant.

- Vous ne faites pas dans la discrétion ! Je peux marcher jusqu'au Caesar Palace.

Je suis contrariée d'être traitée comme une enfant désobéissante.

- Nous sommes pressés. Pas le temps de batifoler avec vos clients.

Il est froid, distant, les yeux rivés sur la rue. Nous sommes censés annoncer notre mariage d'ici quelques heures. Et il me lance des piques.

- Vous allez vous rendre maintenant dans une boutique pour vous acheter quelques vêtements.
- Vous blaguez ?

Il se retourne vers moi, glacial.

- Non, vous ne pouvez pas venir avec vos vêtements à la conférence.
- Ah ? Je ne suis pas assez chic pour vous ?

Je suis furieuse. Il redevient celui d'hier matin, le guerrier, le calculateur. Je n'aime pas.

– Je me moque bien de ce que vous portez ! Vous pourriez être avec un sac à patates que ce serait pareil. Mais la presse examine les moindres détails. Il faut que les journalistes croient à notre histoire.

- Mais oui... Et la clocharde se transforme en top-modèle...
- Vous êtes impossible ! C'était votre idée à la base alors jouez le jeu ! Dom vous accompagnera.

Il a raison, je dois l'admettre. Je dois faire bonne impression. Pas gagné... Je ne suis pas très enchantée par la perspective d'avoir Dom comme chien de garde, mais je comprends qu'il ne puisse pas se montrer au milieu de la Via Bellagio. Ce serait l'émeute. J'ai pitié de lui, il ne peut même pas

aller faire du shopping !

- D'accord, vous avez une boutique en particulier ?
- Armani.
- Je n'ai pas les moyens !

Il souffle. Lentement.

- Vous le faites exprès ? JE paie, réplique-t-il en grinçant des dents.
- Non, je ne suis pas une femme entretenue, figurez-vous !

Il prend son air narquois, le plus détestable :

- Dites-vous que ce n'est qu'un prêt.
- Je vous les rendrai propres et repassés.

Je lui réponds sur le même ton et je claque la portière. Nous sommes devant l'entrée en colonnade du *mall* du Bellagio. Dom est sur mes talons. Le centre commercial est superbe, éclairé le long de l'allée centrale par une belle verrière, du marbre partout, des plantes vertes géantes et des boutiques de luxe identiques à la place des Vosges à Paris. Dans la boutique Armani, la vendeuse nous accueille avec circonspection. Elle nous considère comme des touristes banals, de simples curieux sans sou. Je tape sur l'épaule de Dom, absorbé dans la contemplation de la jeune femme perchée sur les plus hauts talons aiguilles que j'aie jamais vu et moulée dans une robe bleu pétrole.

- Dom, j'ai combien de budget ? je lui murmure à l'oreille.
- Illimité, me répond-il machinalement.

Je ne peux retenir un hoquet de surprise. Une chose est sûre, je vais faire simple et rapide. Je vise les jeans, pour être le plus à l'aise possible. La couleur ? Gardons une traditionnelle, bleu foncé. Coupe près du corps. Avec mon salaire, pourtant correct, je ne pourrais même pas m'offrir une jambe de ce pantalon. Je reste raisonnable, ne voulant pas passer pour une profiteuse. Après, un haut. Je tombe sur un top à manches courtes.

Avant d'entrer dans la cabine, la vendeuse m'interpelle :

- Avez-vous trouvé votre taille ?
- Oui merci.
- Très bon choix. Ces deux pièces s'accordent parfaitement pour une tenue décontractée.

J'hésite. Certes, je veux me sentir moi-même pendant cette maudite conférence, néanmoins je dois aussi correspondre à celle qu'il est censé avoir épousée. Qu'il a épousée...

- Auriez-vous une idée pour que cet ensemble fasse, disons, un peu plus élégant ?
- Élégant ? répète-t-elle en traversant le magasin.

Elle prend un cintre et m'amène une veste classique. Je suis sceptique, mais je passe toutefois dans la cabine avec. Je range mes propres habits et mes chaussures puis j'enfile la parure hors de prix. Je suis agréablement surprise. La vendeuse est très pro ; elle a compris mon style en rajoutant cette touche chic qui manquait. La veste est en laine noire soyeuse avec deux petites poches devant, des boutons en acier discrets et un liseré en argent, parfait sur ce beau chemisier en charmeuse de soie et ce jean foncé. Ravie, j'exécute des pas de danse pieds nus devant le miroir.

– Je vous conseille des bottines avec cette tenue.

Des bottines ? J'ai peur d'abuser. Dom s'interpose alors dans la conversation :

– Oui, avec des talons. Ma nièce est un peu petite. Il lui faut de la hauteur.

– Très drôle... Mon... oncle. Cela doit être de famille.

Je lui envoie une grimace. Le manager s'esclaffe. Tandis que la vendeuse part me chercher des modèles de chaussures, il me dit :

– Vous êtes une fille amusante. Rien ne vous effraie. J'en connais beaucoup qui me craignent, et ne parlons pas de la peur qu'inspire Hace. Mais vous, vous n'êtes pas intimidée.

Je ne réponds pas. S'il savait... Effectivement, je n'ai pas peur de Dom, mais Hace, en revanche me terrifie.

Les bottines sont adorables, noires avec des motifs métallisés. Je marche avec pour voir quelle allure elles me donnent. Des vrais chaussons à l'intérieur ; enfin, vu le prix, elles peuvent être confortables.

– Je vous fais un paquet ?

– Non, emballez les vêtements de mademoiselle et faites-les porter à cette suite au Nobu du Caesar Palace.

– Bien monsieur. Lui dit la jeune femme avec une déférence, qui grandit à la vue de la carte de crédit Centurion Black et de la carte de visite.

Cinq minutes plus tard, nous sommes devant le hall du Palace Casino. Les gens vaquent à leurs occupations, mais j'ai soudain un nœud à l'estomac, l'impression d'être auscultée de la tête aux pieds.

Dom me fait traverser tout le hall tout aussi luxueux que le Bellagio. Nous empruntons l'allée Appian, temple du shopping. Je pensais que nous allions dans une des salles de conférences aux étages supérieurs, celles où se déroulent certains séminaires de mes clients. Mais nous continuons vers la salle des conventions. Je n'y ai jamais été ; elle est réservée aux congrès importants.

Dom s'arrête :

– Vous irez seule. Vous contournez le Garden of Gods par l'allée des palmiers. Au bout, à la

deuxième grande porte, il y a Wyatt et Chris. Ils vous connaissent et vous laisseront entrer, je les avertis de votre arrivée. Je ne peux plus continuer avec vous ; j'aperçois là-bas des journalistes et ils vont me sauter dessus pour savoir ce qui se trame.

Mon anxiété doit se lire sur mon visage :

- Ne vous inquiétez pas Lisandrina. Vous n'avez peut-être pas remarqué, mais nous sommes encadrés par des gardes du corps depuis chez Armani.
- C'est pour ça que je me sentais surveillée.

Dom acquiesce de sa tête chauve.

- Allez-y, c'est l'heure.

D'un pas que je voudrais assuré, je poursuis mon chemin au milieu d'une foule pour qui je suis invisible, trop occupée à profiter des attractions de ce palace, de ses piscines dignes du jardin des dieux avec sa rotonde et son temple. Plus j'avance vers cette maudite porte, plus mon estomac se noue, j'ai les mains moites et une pression artérielle inquiétante. Je n'avais absolument pas envisagé un tel déploiement médiatique. J'étais naïve de croire qu'il se contenterait d'une simple annonce dans le journal local. Quelle galère ! J'organise une soirée pour que mes amis sortent enfin ensemble et voilà où ça me mène : à l'échafaud ! Moi qui ai horreur des mondanités, j'ai bien peur que d'ici une heure, mon anonymat s'évapore comme neige au soleil.

Chapitre 4

À la porte, Wyatt m'ouvre sans un mot. Je pénètre alors dans une salle aux dimensions colossales. Le plafond en caissons est éclairé par les milliers d'ampoules dans des luminaires ronds. La moquette possède des motifs persans qui semblent agrandir encore plus cet espace déjà très vaste. À mon goût, tout est trop grand. Trop d'éclairages directs, trop de caméras de chaînes de télé et d'appareils photos déjà en place sur leur trépied, trop de chaises bien rangées, trop de monde qui sera assis là, à me dévisager...

Je respire un grand coup et, tête haute, je marche jusqu'à la scène. J'ai pris une décision, maintenant je dois m'y tenir même si mon souhait le plus cher à cette seconde est d'enfiler une cape d'invisibilité.

Ne panique pas Lisandrina, reste calme, tout va bien se passer.

Une longue estrade a été installée sur la gauche avec un pupitre et un micro, des fauteuils alignés au milieu ; un large cadre avec la photo de son concert et les noms de ses sponsors couvre le mur du fond. Plusieurs affiches d'Hace grandeur nature ont été accrochées sur les murs blancs ou sur des panneaux. Sur les tables nappées sont posés de magnifiques bouquets aux couleurs d'été et des rafraîchissements. Il y a des plantes à profusion, des ficus, des mini-palmiers et des orangers en pot. Quel tour de force d'avoir organisé cette conférence en si peu de temps ! Le fond sonore composé de ses chansons est couvert par les discussions à voix basse des nombreuses personnes déjà présentes ; je crois en reconnaître quelques-unes, des techniciens du spectacle d'hier comme celui qui s'occupait des guitares, mais aussi son assistante Cynthia qui me lance encore un mauvais regard. Instinctivement, je tente de contrecarrer cette possible malédiction en me faisant les cornes, superstition ancestrale ancrée dans mon subconscient.

Hace m'aperçoit et se précipite vers moi, tout sourire. Il est si craquant quand il quitte son éternel air sombre que mon cœur s'emballe.

– Vous êtes enfin arrivée ! Pas d'encombre ?

Il semble soulagé.

– Avouez que vous pensiez que j'allais changer d'avis à la dernière minute ?

J'essaye de plaisanter, mais je le sens sur ses gardes.

Il a un rictus contrit.

– Je vous l'ai dit, je ne reviens pas sur ma parole, je lui réplique vertement.

– OK Lizzy. Excusez-moi. Je ne voulais pas vous blesser... Très bien la tenue, elle vous

ressemble...

Je suis soulagée que ça lui convienne, en grande partie parce que c'est lui qui a payé, mais aussi parce que ça veut dire que je ne me suis pas trompée dans mes choix.

– Bon, les journalistes vont entrer d'ici... (Il vérifie sur sa montre horriblement dispendieuse) dix minutes. Nous avons expédié les cameramans à l'extérieur pour l'instant en attendant de finir les préparatifs. Ils n'étaient pas contents mais je m'en fous. Bon, question présentation. Nous nous mettrons sur la scène, vous à droite et Dom à gauche. Je leur raconte l'histoire que nous avons concoctée. Après, ce devrait être un mitraillage de flashes et de questions. J'y répondrai.

– Et s'ils ME posent des questions ?

– Je répondrai.

– À ma place ? Non, je peux le faire !

Ses yeux verts lancent des flammes.

– Je m'en doutais ! Vous n'écoutez rien ! Soit vous êtes sourde, soit vous êtes bornée.

– Pourquoi réagissez-vous ainsi ? Je parle toute la journée dans un micro pour mon travail et je côtoie toutes sortes de personnes, pourquoi avoir peur des journalistes ?

– Parce que, petite inconsciente, ils sont là pour nous piéger ! Nous n'aurons pas le temps de réfléchir à chaque fois, il nous faudra être prudents dans nos réponses. De plus, nous avons invité les meilleurs. Nous ne sommes pas en excursion avec des touristes !

Il me met la pression, mais je sais que je peux le faire, pour lui.

– Qui est au courant ? je lui demande sans relever sa dernière phrase, tout en désignant les personnes sur l'estrade.

– Dom bien sûr, mais j'ai aussi averti mon chauffeur personnel.

– Celui de la limousine ?

– Non, lui travaille pour la compagnie de location. Le mien est cet homme là-bas, Peter... C'est aussi mon principal garde du corps et mon ami d'enfance.

Cette montagne est son ami d'enfance ? Je n'aurais jamais cru qu'il soit fidèle en amitié. Pas facile avec une telle célébrité. Mais en même temps, qui suis-je pour porter un jugement si hâtif sur lui ? Je ne le connais pas. En tout cas, je suis agréablement surprise de le voir perdre enfin sa constante méfiance face à son ami.

Nous montons sur la scène et le fameux Peter me tend une main aussi grande qu'une raquette de ping-pong. Il a une carrure de catcheur, coupe rasé, visage carré et cou de taureau. Ses petits yeux noirs sont surmontés de sourcils épais et sa barbe de deux jours accentue son aspect de lutteur.

– Salut. Enchanté. Alors comme ça, vous êtes la petite Lizzy ?

Il se tourne vers son copain, en riant.

– Hace, elle est mignonne comme tout la petite !

J'en ai marre qu'il m'appelle la petite. D'accord, il faut dire que le Peter en question doit frôler les deux mètres et l'adonis un peu moins. Et moi tout juste un mètre soixante-cinq.

– La Petite est enchantée de rencontrer Hercule en personne, je lui réponds en serrant sa main tendue. L'éclat de rire de Peter résonne alors dans toute la salle. Ce géant me paraît d'emblée sympathique.

Une maquilleuse et une coiffeuse se jettent sur moi tandis qu'il m'explique quels journalistes seront présents. À part quelques titres de magazines que je reconnais, le reste n'est pour moi qu'une simple liste de noms ! Je me laisse poudrer, maquiller et tirer les cheveux sans protester, me rendant compte subitement que l'échéance arrive...

J'entends les portes du fond s'ouvrir et des voix parviennent jusqu'à nous. Spontanément, je lui prends la main. Il me la serre et m'apaise :

– Je suis près de vous.

Puis, il me lâche et le stress m'envahit de nouveau. Mes jambes sont en plomb, mes bras pendent sans vie au bout de mes épaules.

Son attitude cool me réconforte, il a l'habitude de ce genre de conférence, je n'ai qu'à l'imiter. Il attend patiemment : les journalistes s'installent, leur carnet ou micro dans les mains, les photographes enclenchent leurs énormes appareils et les caméras des télévisions locales ou nationales plantent leur trépied à trois mètres de nous... L'évènement me semble couvert par toute la presse américaine !

Hace se place au pupitre, nullement intimidé. Il me paraît encore plus grand, plus imposant que d'habitude. Il a posé ses coudes sur la console, les mains jointes. Il balaie du regard la salle, il attend que tous soient assis. Il domine son auditoire avec une écrasante assurance. Son ton ferme montre une parfaite maîtrise de soi :

– Mesdames, messieurs. Je vous remercie d'avoir répondu si rapidement et si nombreux à ma conférence de presse. Je sais, c'est un peu soudain et surtout pas dans mes habitudes. Vous savez tous que je fuis les interviews et surtout à quel point je tiens particulièrement à ma vie privée.

Un murmure d'approbation parcourt la salle, certains ricanent. Mais tous sont aux aguets. Une pensée surgit : est-elle là aussi, à l'affût ? À nous observer ? Je repère, en plus des gardes du corps, des policiers à la porte principale. Je frissonne. Sommes-nous en danger ici ?

– Voilà, l'année dernière, j'ai effectué une tournée en Europe. J'ai donné un concert au Stade de France. Et Dom, mon manager, que voici. (Il tape sur l'épaule de son ami.) Dom m'a alors présenté sa nièce française avec qui j'ai sympathisé. Cette demoiselle travaille depuis quelques mois ici à Vegas. Nous nous sommes régulièrement appelés... Nous nous sommes revus et...

Il tourne sa tête vers moi, ses yeux inquiets cherchent encore dans les miens mon assentiment. Il est têtu et n'a toujours pas confiance en ma décision. Du bout des lèvres, je lui dis « Oui ». Un large sourire apparaît alors sur son visage divin. Il pivote à nouveau vers son auditoire :

– Et elle a dit oui à ma demande en mariage. J'ai donc l'honneur de vous présenter M^{me} Lisandrina O'Keefe.

Il me tire à lui et passe sa main autour de ma taille. Je m'agrippe à sa chemise en jean, l'estomac noué, la respiration courte. Mon corps reconnaît cette merveilleuse sensation de se trouver dans ses bras, je me détends légèrement en collant mes hanches contre les siennes. Un râle presque inaudible sort de sa gorge, sa main se resserre sur moi. Si je m'écoutais, j'oublierais que nous sommes dans une salle bondée et je lui sauterais dessus pour le déshabiller.

Merde, Lisandrina, qu'est-ce qui te prend de fantasmer en pleine conférence de presse ?

Un lourd silence s'est abattu sur l'assemblée puis un brouhaha s'élève, gronde et monte en puissance dans la salle. L'effet de surprise passé, chacun se met à parler en même temps. Les personnes sur l'estrade, son staff, ses musiciens arrivés depuis quelques minutes sont également abasourdis, ils se regardent en essayant de comprendre. Ils ne m'ont jamais vu alors qu'ils passent une bonne partie de leur temps ensemble. Mais ils s'abstiennent du moindre commentaire.

Hace avait raison, les flashes ne cessent de crépiter. Je souris bravement, il est à mes côtés.

– Un baiser ! crie quelqu'un.

Nous nous raidissons, tous les deux indécis. Nous nous fixons droit dans les yeux tandis que nos lèvres, tels des aimants, se rapprochent. Lorsqu'il les pose avec délicatesse sur les miennes j'ouvre instinctivement ma bouche et il s'en empare d'autorité. Ce n'est pas un baiser chaste. Ce n'est pas un premier baiser frileux, c'est un vrai baiser, fougueux, ardent. Sa langue s'entoure autour de la mienne. J'aime ce goût de café sur mes papilles. Il entoure son bras autour de ma taille, ma poitrine s'écrase sur son torse. Un gémissement incontrôlable sort de ma bouche enfiévrée. Je me hisse sur la pointe des pieds pour mieux m'accrocher à ses lèvres. Je sens sa main se crispier dans mon dos quand je viens cette fois enrouler ma langue autour de la sienne. Je ne comprends pas ce qui se passe entre nous, mais une chose est sûre : je voudrais que ce baiser ne s'arrête jamais. Une vague de sensations inconnues s'est emparée de moi, je devrais lutter contre mais je ne le peux pas. Je brûle et le soleil explose.

Des applaudissements nous ramènent brusquement à la réalité. Nous n'osons plus nous faire face, mais il me tient toujours serré contre lui. Les questions fusent les unes après les autres. Il y répond calmement, comme si rien ne s'était passé. Moi, je suis vidée.

– Madame, vous avez un prénom étrange, vous pouvez nous expliquer.

Devant mon silence gêné, il me pince la taille. Je me ressaisis et je prends le micro :

- Mon prénom veut dire Alexandrine dans la langue corse. C’est celui de ma grand-mère.
- Dans quel secteur d’activité travaillez-vous ?
- Le tourisme.

Et j’ai soudain conscience que je n’ai averti personne, ni ma patronne, ni mes amis et encore moins ma famille qui vont bien l’apprendre ! Il est si célèbre, la nouvelle va faire le tour du monde ! *Diù*, je n’y ai pas réfléchi une seule seconde ! Ma mère va me tuer...

La conférence s’achève après ce qui me paraît être une éternité. Les journalistes veulent vraiment avoir les moindres détails, nous improvisons sans trop donner de précisions, mais étrangement nous répondons sans vraiment nous contredire, ce qui me laisse perplexe : de quoi avons-nous discuté pendant notre trou noir ? Je n’ai pas le temps d’approfondir ma réflexion car les photographes s’impatiente.

S’ensuit une séance photo interminable. Nous posons d’un côté, de l’autre, ensemble ou séparément (il ne me quitte alors pas des yeux, vérifiant à chaque seconde que je ne vais pas faire de gaffe ! Il n’a vraiment aucune confiance en moi) et enfin, ils partent. Il ne reste que son équipe et nous, ce qui fait encore beaucoup de gens. Chacun à leur tour, à l’exception de Chesterfield, vient nous congratuler, nous dire un mot gentil ou nous embrasser. Je me sens mal, ce mariage est une vaste imposture, je ne devrais pas recevoir de félicitations.

- Rentrons, me chuchote-t-il à l’oreille.
- Oui, je lui réponds, soulagée.

Dès que nous commençons à avancer main dans la main vers la sortie, Dom et les gardes du corps nous suivent jusqu’aux ascenseurs où un groupe de paparazzis piétine. Il me presse contre lui et ne me lâche pas non plus dans la cabine. Je ne devrais pas autant aimer être scotchée à lui. Je ne suis pas de ces filles qui roucoulent pour un rien dès que leur petit ami les prend dans leurs bras. Pourtant, avec lui, que je ne connais en plus même pas, je n’ai qu’une envie : qu’il me déshabille.

T’es pathétique Lisandrina !

Ce n’est que lorsque nous sommes seuls dans le salon du *penthouse* qu’il retire sa main. La réalité revient fouetter mes neurones. Je m’écroule sur le canapé, la tête dans mes bras.

- Ça va ?
- Ma mère va me tuer.
- Votre mère ?

Je lève la tête vers lui :

- Je suppose que cette annonce ne va pas se limiter aux États-Unis ?
- Non, ça m’étonnerait... Et vous croyez que votre mère va l’apprendre ?
- Oh que oui ! Par la télé, les journaux, Internet, Facebook, Twitter que sais-je encore ! Faites-moi penser à l’appeler avant qu’elle ne le sache autrement que par moi demain matin.

– Lizzy, c’est déjà le matin chez vous.

Ah oui... Je suis trop épuisée pour réfléchir.

– Écoutez, téléphonez à votre mère pendant que je nous commande un bon repas.

Il me tend son propre portable.

– Merci.

Je m’isole au fond de la salle à manger. La ville s’étend à mes pieds, une cité brillante, active jour et nuit. Je compose le numéro de mes parents. Je pleure en entendant la voix de ma mère. Je l’imagine dans la cuisine, occupée à préparer son café.

Entre deux sanglots, je leur raconte la même histoire qu’aux journalistes, à un ou deux détails près (Dom par exemple). Mes parents sont accrochés tous les deux au combiné et sont scotchés par la nouvelle.

– Tu as perdu la tête ma fille ! me hurle ma mère quand elle arrive enfin à reprendre ses esprits. Non mais c’est quoi cette histoire insensée ?

– Maman, calme-toi. Toi et Papa avez eu le coup de foudre l’un pour l’autre. Eh bien pour moi, c’est pareil.

– *Avà !* Tu es complètement inconsciente ! Je connais ton père depuis l’enfance ! Toi, tu me dis que ça fait deux mois. On ne peut pas savoir en si peu de temps si on est fait l’un pour l’autre !

Je suis d’accord, sur tout...

– Je t’assure Maman, je vais bien. Je sais que ma décision peut te sembler un peu rapide, mais je suis heureuse.

Je lui martèle plusieurs fois de suite.

Notre conversation vire en palabres qui n’aboutissent à aucune acceptation de sa part. Constatant que je ne dévie pas de mon histoire, sa voix monte d’un cran :

– Lisandrina Marini, je t’ordonne donc de revenir le plus vite possible en Corse avec lui et de faire un vrai mariage au village. Ton père et moi devons absolument faire sa connaissance !

Je pousse un gros soupir : je suis persuadée qu’elle veut vérifier par elle-même mes dires. Ma jolie maman a un sens pratique aigu que j’envie. Son énergie contamine toute notre famille et elle comprendrait justement vite la supercherie. Les prochains jours, je dois réussir à la convaincre du bien-fondé de ma décision sinon elle serait capable de débarquer ici pour me ramener illico en Corse. Je ne veux pas que ma famille soit impliquée dans cette sordide affaire.

Mon père s’époumone derrière elle :

– Sois heureuse ma chérie !

Je raccroche après mille bisous à tous les deux et je reviens dans le salon. Le repas est servi sur la table de la salle à manger. Quand Hace entend la porte s'ouvrir, il est près de moi en deux enjambées. Devant mon visage décomposé, il m'enserme dans un geste bienveillant.

– Oh Lizzy, cela ne s'est pas bien passé ?

Je passe mes bras autour de sa taille et pleure silencieusement, la tête sur son torse. Comment ai-je pu mentir à mes parents avec un tel aplomb ? Je sais que c'est pour une bonne cause, mais pourrais-je ensuite regagner leur confiance ? Ils ont toujours été les piliers de ma vie. Nous avons toujours eu d'excellents rapports. Je les aime tant... Il caresse en douceur mes cheveux. Petit à petit, je me calme.

– Sur le coup, ils l'ont très mal pris, mais ensuite...

Je m'écarte de lui. Il ne faut pas que je reste dans ses bras. Ce type est un vrai danger pour mon équilibre mental.

– Ensuite, je leur ai dit que j'étais heureuse, que tout allait bien et donc ma mère a décidé de me remettre dans le droit chemin.

– Ce qui signifie ?

– En clair, tout le tralala... Un mariage conventionnel à l'église à la maison ! Elle ne va pas me lâcher, je le crains.

– Si cela lui fait plaisir...

Il continue sur son délire et approuve ma mère ? Qu'ai-je fait pour mériter ça ?

– Stop ! Arrêtez ! Ce n'est que temporaire. Revenez sur terre voyons. Il faut que vous cessiez avec cette histoire de mariage !

Hace se fige, furieux, et tourne les talons. Il s'assoit à table puis commence à manger. Je m'installe en face de lui. Je picore dans la salade et les frites, mais je n'ai plus faim. Il s'obstine dans son mutisme. Moi aussi.

– Écoutez, commence-t-il. Je ne veux pas que vous et votre famille ayez le moindre ennui à cause de mes problèmes. Je veux vous faciliter les choses.

– Ce n'est pas le cas.

– Pourquoi ?

– Avec votre foutue obstination sur le divorce ! Nous aurions dû le faire de suite ! Nous n'en serions pas là. Et nous aurions repris notre route chacun de notre côté.

– Pour la énième fois, Lizzy, je ne divorce pas !

– Mais pourquoi ? Je suis sûre que ce n'est pas uniquement à cause de la folle qui vous poursuit. Expliquez-moi !

Il se ferme sur-le-champ comme une huître. J'ai touché la corde qu'il ne fallait pas, je regrette aussitôt ma question. Merde...

– OK, ne me dites pas, vous avez vos raisons. Je respecte. Mais mettez-vous un peu à ma place. Vous vivez sur une autre planète que la mienne. Et je viens d'y atterrir de façon brutale.

– Je vous le concède. Mais pour moi, c'est aussi un grand bouleversement. J'ai l'habitude de faire ce que je veux, quand je veux. Les gens m'obéissent et je préserve ma vie privée. Depuis trois jours, vous avez envahi mon espace.

À mon tour de me figer. Envahir son espace ? Comme si je l'avais voulu ! Je me mords les lèvres et me lève de table.

– Je vais dormir.

Mais avant que je n'aie atteint l'escalier, Hace a attrapé mon bras.

– Vous me faites mal !

– Lisandrina...

Et il m'embrasse avec cette fois une ferveur non contenue. Qu'est-ce qu'il cherche à la fin ? À me torturer un peu plus chaque jour ? Il n'a pas le droit de jouer avec mes nerfs comme ça !

Il doit sentir mon étonnement parce que ses lèvres se font plus douces et ma bouche s'ouvre sous la caresse sensuelle de sa langue.

Je réponds à son baiser qui me fait un bien fou après toutes ces émotions. Ma langue explore sa bouche avide de mes lèvres. Je pourrais savourer sa langue pendant des heures parce que cette sublime sensation qui descend le long de ma colonne vertébrale jusqu'à mon entrejambe est la plus puissante de ma vie. Pourtant, au fond de moi, je sais que ce n'est pas la première fois que je la ressens. Une impression de déjà-vu que mon cœur cherche à reproduire à l'infini.

Mais il s'arrête et prend mon visage dans ses mains :

– Avez-vous aussi cette étrange impression que nos corps se connaissent alors que nous sommes des inconnus pour nos consciences ?

– Oui, je lui souffle dans un murmure.

Je suis étonnée qu'il ressente la même chose que moi, en même temps en plus. Je ne comprends pas pourquoi il m'embrasse. Je suis une fille si normale...

Et puis, ses mots me reviennent : *Vous avez envahi mon espace*. Je suis une inconnue, qui a déboulé dans sa bulle. Il se protège, il me l'a maintes fois dit et redit. Malgré mon désir charnel de le sentir très, très près, je dois être forte, résister à la tentation pour ne pas subir ses reproches après, pour ne pas souffrir... Je recule, il ne me retient pas.

- J’ai sommeil. Au revoir.
- Bonne nuit.

Il est redevenu glacial, son visage s’est mué en un masque neutre. Il n’apprécie pas mon revirement. Pas habitué à ce qu’une femme lui dise non peut-être ?

Je rejoins ma chambre, je me force à ne pas le regarder en montant les escaliers. Je sais qu’il me suit de ses yeux perçants, son irritation s’insinue dans chacune de mes cellules. J’essaie de fermer tranquillement la porte, mais ma frustration s’est transformée en colère et je la claque. Je cours m’étaler en croix sur mon lit.

Qu’est-ce que j’ai fait ? Je fantasme sur cet homme depuis des années et quand, par miracle, je suis dans ses bras, je fuis ! Je l’entends claquer aussi la porte de sa chambre. Il est, aussi, en colère contre moi.

Ne t’attends pas à ce qu’il vienne dans ta chambre, Lisandrina.

Je me déshabille péniblement, je remets son T-Shirt d’hier. Je voudrais connaître la marque de sa lessive pour l’acheter. Je pourrais ainsi porter des vêtements avec cette odeur marine à défaut d’avoir celle de sa peau qui m’enivre à chaque fois qu’il me touche. Il n’y a pas à dire, je suis aussi tarée que la folle qui le pourchasse. À cause de toutes ces idées débiles et érotiques qui courent dans ma tête, je ne réussis à m’endormir qu’au milieu de la nuit.

Je suis réveillée par la sonnerie de mon portable.

- Allô Lisa ?
- Karen ? Je réponds à moitié endormie.
- Qu’est-ce que c’est que cette histoire avec Hace O’Keefe ?

Elle s’époumone au téléphone et il n’est que huit heures du matin !

- Rien Karen...
- Rien... ? Mais comment ça rien ? Ça fait le buzz sur Internet, toutes les chaînes télé parlent de ton mariage avec lui ! Et d’abord t’es où ? Ça fait trois jours que tu as disparu de la maison ! Tu es avec lui ?
- Oui.

Je soupire. Je suis coincée dans un engrenage enrayé.

– Oh s’il te plaît Lisa, raconte. Tu as dit à Moke que tu avais rencontré un certain Matt. C’était lui en fait ? Aux infos, ils disent que tu l’as rencontré en Europe, mais tu ne nous en as jamais parlé. Et puis tu n’as pas dit non plus que tu l’avais revu ici. Tu m’as même dit que tu regrettais de ne pas aller à son concert. Je ne comprends rien.

J’ai horreur de mentir à mes amis ou ma famille. Pourtant, là, je n’ai pas le choix.

- Nous devons être discrets. Attendre le moment propice pour le révéler à la presse. Désolée.
- OK. OK. Je comprends. Elle s'adoucit. Tu nous le présenteras ? Moke est surexcité.

Non et non... Qu'est-ce que je fais ?

- Je verrai avec lui, lui dis-je prudemment.
- Je te dérange on dirait ?
- Un peu...

Je ne suis plus à un mensonge près.

- Rappelle-moi vite. Je suis au boulot là. Moke et moi attendons de tes nouvelles.

Et elle raccroche.

J'ai besoin d'un café. Fort. Je sors de ma chambre en T-shirt et pieds nus. Du haut de l'escalier, je hume le petit déjeuner déjà servi. Ouah... Je n'ai rien à faire...

Il est à table et lit le journal. Il me fait un simple signe de tête. Toujours en colère on dirait. Moi par contre, je suis plus que troublée, il ne porte qu'un short-pyjama, son torse est nu avec autour du cou un pendentif en argent en forme de lune sur un cordon en cuir tressé. Je me sers en tremblant un grand café et je me prépare des tartines beurre-confiture et des pancakes. Ce matin, j'ai faim.

Il continue de m'ignorer, le nez dans plusieurs journaux étalés sur la table. J'ai terminé de manger qu'il n'a pas encore prononcé un mot. Je me tortille sur ma chaise, ne sachant comment lui présenter ma requête. Hâce s'aperçoit enfin de mon agitation et soupire :

- Vous avez quelque chose à dire ?
- J'ai une faveur à vous demander.
- Une faveur ?

Il pose son journal, l'air intéressé :

- Que puis-je pour vous ?
- Rien d'extraordinaire... Mes colocataires viennent de m'appeler, ils ont appris la nouvelle.

Il me montre la une d'un journal. En gros titre, « Hâce O'Keefe marié ! » et en dessous une photo de nous deux enlacés.

- La Une !

Je grimace.

- Vous vous attendiez à quoi ?
- Pas à un tel tapage médiatique. Je sais que... J'expire d'un coup : Vous êtes le célibataire le plus célèbre et le plus convoité d'Amérique, mais de là à faire le buzz si rapidement.

- Étiez.
- Quoi étiez ?
- J'ÉTAIS célibataire.

Il me montre son alliance. *Oh, stop...* Et puis, je me souviens que la mienne est toujours à mon doigt. Pas une seconde je n'ai pensé à l'enlever...

- Alors cette faveur ?

Je reprends mes esprits :

- Oui. Donc mes colocataires souhaiteraient vous rencontrer.
- Oh. Juste ça... OK.
- Vous êtes d'accord ?
- Oui. Pourquoi je ne voudrais pas ?
- Parce que ce sont des inconnus ! Les amis d'une inconnue...
- Ce sont les amis de ma femme. Je peux les rencontrer. Aujourd'hui.

Il m'énervé avec cette appellation. Ce n'est pas ainsi que je me considère.

- Aujourd'hui ? Voyons... Nous sommes samedi... Moke travaille jusqu'à midi et Karen quinze heures. Après, ça vous va ?
- Entre quinze et dix-huit heures, c'est bon. Ici pour ne pas créer un attroupement.
- Vous avez prévu quelque chose après dix-huit heures ?
- Nous partons.
- Vous retournez chez vous ?

Il pose sa fourchette et me regarde ébahi :

- Franchement Lizzy, parfois je me demande ce qui vous passe par la tête ! Nous sommes mariés. Et hier soir nous l'avons annoncé au monde entier. Il faut absolument que cette folle y croie. Donc, nous allons agir en conséquence. Vivre comme un couple marié et rentrer à la maison.

À moi d'être sous le choc. Un couple marié ? Sous son toit ?

- Mais je pensais que vous alliez rester à Vegas jusqu'à l'arrestation de cette femme ! Je m'écrie complètement paniquée.
- Non, je ne peux pas. J'ai beaucoup d'obligations.
- Moi aussi, je travaille. Ici !
- Dom s'en est occupé.

Je tape sur la table de rage :

- QUOI ? Comment avez-vous osé ? Et comment ?
- J'ai dédommagé votre patronne, me répond-il froidement

- Pardon ?
- Je vous ai embauchée. Comme si vous travailliez exclusivement pour moi.

Il a encore ce sourire narquois qui me donne envie de le lui faire ravalier.

Je bouillonne de rage :

- Vous me prenez pour une prostituée ?
- Une prostituée serait allée dans mon lit hier soir.

Il m'aurait giflée que j'aurais ressenti la même chose. J'en ai les larmes aux yeux. Je repousse vivement ma chaise et m'apprête à sortir de table quand, imperturbable, il poursuit :

– Je ne voulais pas que vous perdiez votre travail. Alors j'ai confié à Dom la signature de ce contrat. Il n'y a rien de dégradant là-dedans. Il est à votre disposition si vous voulez le lire. Mais quoi qu'il en soit, nous devons rejoindre San Francisco ce soir.

C'est un véritable homme d'affaires, sec et calculateur.

– San Francisco, ce soir ? Si vous voulez que nous nous comportions comme un couple marié, commencez aussi à agir comme un mari ! Parlez de vos intentions à votre femme !

Son attitude imperturbable change alors radicalement. Il se lève au ralenti, repousse sa chaise avec un demi-sourire puis il s'approche de moi tel un aigle sur sa proie. Je reste figée sur mes deux pieds : il me tétanise littéralement ! Il se poste à dix centimètres de moi, je ne peux toujours pas bouger, mon corps réagit au quart de tour à avoir le sien si près. Il tire gentiment mes cheveux en arrière pour poser ensuite un baiser délicat sur mes lèvres qui s'embrasent. Il s'écarte aussitôt. Et il me laisse là !

Pantoise, je le regarde repartir dans le salon. Un simple baiser et me voilà toute retournée. Son petit jeu du chat et de la souris ne peut plus durer ou mon cœur n'y résistera pas longtemps ! Je le suis en courant :

- Il est où votre problème ? Une minute vous êtes froid comme la pierre et ensuite... Ensuite, vous m'embrassez ? Je bafouille sous l'émotion.
- Vous avez mis femme et mari dans une même conversation.

Il sourit de toutes ses dents.

Soudain, je comprends : je suis enfin rentrée dans le jeu, je m'approprie mon rôle. Il n'a plus à craindre une gaffe de ma part.

- D'accord, j'ai compris. Je me comporterai en parfaite épouse. Mais vous n'avez pas à jouer votre rôle de mari quand nous sommes seuls.
- Je n'ai pas à jouer mon « rôle » de mari. Je SUIS votre mari.

À nouveau, il reprend ce visage inexpressif en montant l'escalier quatre à quatre. Je frissonne encore quand il rentre dans sa chambre et qu'il claque – encore – la porte.

Je dois bouger. Je suis au bord de la crise de nerfs. Je monte en courant me préparer à mon tour. La douche est une bénédiction sur mon corps brûlant. Quel effet désastreux il a sur moi ! Je pensais naïvement que cela allait se calmer mais pas du tout, tout ne fait qu'empirer heure après heure. Je suis incapable de raisonner lorsqu'il est dans la même pièce que moi. Ouais, enfin, même quand il est dans le même appartement. Oh et puis merde, même le fait qu'il foule la même terre que moi me met en transe. C'en est pathétique !

Je remets mes propres vêtements ramenés de la boutique, déjà lavés et repassés. J'enfouis les autres dans un sac. Je dois aussi faire ma valise, donc rentrer à mon studio... Je frappe à sa porte. Il ouvre et me laisse entrer avec à peine un coup d'œil vers moi.

– Je dois aller chez moi prendre mes affaires.

Je l'observe tandis qu'il ferme ses bagages. Il porte un pantalon en toile noir, une chemise blanche et un blazer sombre. Quelle élégance ! Mais aussi quelle tristesse sur ses traits...

– Vous savez ce dont vous avez besoin ?

– Oui, à peu près. Pourquoi ?

– Je ne veux pas que vous alliez chez vous. Et avant que vous ne protestiez, je ne reviendrai pas sur cette décision. Trop risqué. Faites une liste et Cynthia s'en chargera. Vous lui donnerez vos clés.

Il est très soucieux, trop...

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien.

– Stop. Parlez-moi. S'il vous plaît. Nous n'allons pas nous disputer continuellement à ce sujet.

– Vous et votre perspicacité... Dom m'a appelé. Le bureau a reçu un mail. Ce n'est pas le premier comme vous le savez, mais celui-là est très vindicatif.

– C'est-à-dire ?

Il hésite, se frotte le front, indécis. Je patiente.

– Elle veut vous tuer.

Il me regarde, consterné de prononcer ces paroles terrifiantes.

Je me mets à trembler de tout mon corps. Jamais personne n'a voulu attenter à ma vie... Devinant mon stress, il traverse la pièce en deux enjambées et me prend dans ses bras. Un sentiment de réconfort m'envahit aussitôt. Avec délicatesse, il dépose des baisers sur mes cheveux, mon front, mon nez. Je ne le quitte pas du regard, je sens sa force me traverser, elle me soutient et je me laisse aller contre son torse.

– Je suis là, je te protège Lizzy. N’aie pas peur. Je suis là. Il chuchote à mon oreille, me masse le dos pour me tranquilliser avec ses pouces. Je suis là Lizzy.

– Hace...

Son visage s’illumine. Il met son index sur mes lèvres.

– Enfin, tu prononces mon prénom.

Il baisse la tête vers moi, je sais ce qu’il va faire et une flamme invisible s’allume dans ma poitrine. Il pose ses lèvres sur moi pour m’embrasser, avec un enthousiasme auquel je ne peux plus résister. Mon corps s’abandonne et mon âme aussi.

Je passe mes mains dans ses cheveux souples. Les siennes me plaquent contre lui. Je ne peux ignorer son désir. Le mien se répand dans toutes mes cellules. Sa bouche toujours sur la mienne, il caresse la peau de mon dos. Il descend ses lèvres dans mon cou. Je fonds complètement quand elles frôlent mon oreille. Je veux le sentir, j’en ai besoin. Un par un, je défais les boutons de sa chemise. Mes doigts fébriles courent sur son torse puissant. Il est magnifique... Je promène mes mains avides de ses pectoraux à ses épaules. Sa chemise me gêne pour sentir sa peau lisse et bronzée, donc sans hésiter je la lui enlève. Sa respiration s’accélère en même temps que la mienne quand il m’ôte mon T-shirt. Je suis en soutien-gorge devant lui et je trouve cela normal. C’est ça qui n’est pas normal ! Ma confusion s’évapore quand il me tire vers le lit et me couche sur le dos dessus. Je l’observe jeter ses chaussures et ses chaussettes dans un coin. Accoudée sur la couette moelleuse, je souris béatement alors qu’il baisse son jean. Ses longues jambes sont super musclées aussi. Non mais franchement, qui remarque d’habitude les jambes d’un homme ? Lui est beau de la tête aux pieds. Mon excitation s’accroît à la vue de son boxer : son érection ne laisse aucun doute sur ses intentions. Je me mords les lèvres tellement j’ai envie de lui. Je me débarrasse de mon pantalon par terre. Je n’ai aucune crainte. Mon subconscient me dit que tout cela est déjà arrivé et que je n’ai pas à avoir honte. Il s’allonge à côté de moi.

– Tu es si adorable...

Sa main caresse mon bras, mes épaules, puis descend vers ma gorge. J’avale difficilement ma salive. Je regarde son beau visage, sa mâchoire saillante, ses yeux verts en amande bordés de longs cils bruns, ses doigts... Je tressaille quand ils frôlent mes seins qui me trahissent.

– Hum, magnifiques.

Ses lèvres viennent titiller mes tétons dressés. Il a un murmure gourmand avant d’en prendre un dans sa bouche. Mes doigts dans ses cheveux se crispent à chaque succion. Que c’est bon ! Il s’amuse avec chacun d’entre eux, avec une dextérité hors du commun. Jamais je n’ai été autant excitée grâce à mes seins. À ce rythme-là, je vais crier « pitié, prends-moi » dans une minute, moi qui d’habitude contrôle si bien mon corps. Là, je suis à sa merci. Il continue son exploration vers mon ventre, mon bassin, sur mes cuisses. Je tremble d’un désir irrationnel et enfin, il s’aventure entre mes jambes. Il effleure plusieurs fois mon clitoris, je veux plus, je gémis de frustration...

Je soulève instinctivement mes hanches, il n'hésite donc plus et enfonce un doigt en moi. J'en ai le souffle coupé ! La flamme devient un brasier qui explose quand son index rejoint son majeur dans mon intimité, sa main magique coulisse de plus en plus vite, de plus en plus fort. Il m'observe, guette mes réactions. Cette rare prévenance m'émeut et je ne peux plus lutter. Gagnée par le plaisir, je crie son prénom. Il m'a emmené si haut... Il souffle dans mon cou et se frotte contre ma cuisse. Son érection est impressionnante et, miracle, elle est pour moi. Je passe alors mes mains autour de sa taille, je l'attire sur moi : je veux le sentir en moi. Sa bouche reprend possession de la mienne. Nos sous-vêtements disparaissent. Il en profite pour sortir un préservatif de son portefeuille posé sur la table de nuit. Le voir à genoux sur le lit, l'enfiler sur son beau sexe m'excite au plus haut point. J'attrape son bras et le bascule sur moi, je ne peux plus attendre. Alors doucement, très doucement, il m'envahit, provoquant en moi l'éclosion de tous mes sens. Il s'appuie sur les bras, sans bouger. A-t-il ressenti aussi ce besoin impérieux de fusion entre nos deux corps ? En tout cas, chaque parcelle de ma peau brûlante me remercie d'avoir comblé ce désir. Son membre enfoui au plus profond de moi me procure enfin la satisfaction que j'attends depuis... depuis toujours ? Il rive son regard sur le mien, guettant le moindre souffle, se calant sur mon rythme. Il va et vient dans mon sexe en feu, se cambrant de plus en plus au-dessus de moi. Mes jambes encerclent ses hanches, le poussant de plus en plus loin, et mes mains agrippent ses avant-bras tendus par l'effort. Je reconnais alors cette extraordinaire sensation de pure extase, je l'ai déjà eue, il n'y a pas longtemps.

Le plaisir violent, intense, infini, me projette dans le soleil...

Et nous ne contrôlons plus rien.

Chapitre 5

Nous nous sommes endormis. La lumière crue du zénith filtrant à travers la baie vitrée me réveille. Une autre sensation de déjà-vu m'assaille. Je suis bloquée par un bras sur ma hanche. Je souris en le voyant étendu à mes côtés. Cette fois, je n'ai rien oublié. Tout est plus réel, plus fort. Il ouvre les yeux.

– Je sais qui tu es, me dit-il d'un air joyeux.

J'éclate de rire :

– C'est une question que je ne me suis jamais posée.

Il rit avec moi. J'aime sa gaieté, il fait moins sérieux, moins sur ses gardes. Mais cette minute de béatitude est de courte durée car son tempérament de star ressurgit instantanément.

– Quelle heure est-il ?

Il s'empare de son téléphone posé sur la table de nuit.

– Midi ! Merde ! J'ai un tas de truc à faire ! Tu as faim ?

– Pas vraiment... Je dois envoyer un texto à mes amis.

Je suis tout à coup peu à l'aise. Ce sentiment d'imposture revient. Je m'assois en tailleur sur le lit, je regarde, confuse, la chambre :

– Encore...

– Quoi « encore » ?

– La pagaille. Nos vêtements sont éparpillés partout.

– Je crois que la première nuit s'est déroulée comme cette matinée.

Un coup d'œil sur son visage divin me dit qu'il s'amuse.

Je me lève d'un bond pour m'habiller une deuxième fois. Il m'observe, coude posé sur le lit, la tête dans sa main. Cet empressement subit l'intrigue, il ne me pose cependant aucune question. Je ressens une urgence, je dois fuir cette pièce magique et son regard ensorcelant. Je me sens si mal à l'aise. Je ne me sens pas à ma place. Je cours presque jusqu'à ma chambre dont je referme vite la porte. Je suis si nerveuse que je dois fouiller mon sac à main dix minutes avant de trouver mon portable. Je m'installe sur le sofa, les pieds sur l'accoudoir. Par la baie vitrée, je vois l'ensemble de l'hôtel avec son enseigne en lettres romaines. La même question me taraude : comment ai-je pu atterrir là ? Dans cette suite luxueuse qui paraît dominer le monde ?

Je cherche du réconfort à écrire des textos. Enfin une action du quotidien normal.

[Bonjour Karen. Hace est d'accord pour vous rencontrer.]

Une seconde plus tard, mon amie me répond :

[Génial ! Moke est aux anges !
Où, quand comment ?]

[À l'hôtel Nobu. Demandez sa suite à la réception. À quinze heures. C'est bon pour vous ?]

[Nous ne serons pas en retard !
Moke demande comment il doit s'habiller et ce que nous devons dire.]

Je n'ai pas de réponse. Je ne peux leur donner aucune qui conviendrait car je n'en sais déjà rien moi-même. Il est si lunatique et mystérieux. Je ne sais jamais comment me comporter avec lui, alors conseiller mes amis ? Même pas la peine.

[Soyez vous-même.]

Plus facile à dire qu'à faire mais bon, ils verront bien une fois sur place.

[Cool ! À tout à l'heure !!]

Vu le nombre d'émoticons qui suivent son dernier texto, ces deux-là sont plus qu'enthousiastes de venir ici. Je stresse assez comme ça à l'idée de savoir qu'ils vont se rencontrer. Mes deux mondes vont entrer en collision et je n'aime pas ça.

En plus, il leur faudra passer la sécurité, je n'en connais pas les modalités. Je les rappellerai quand j'aurai les infos. Je repars dans la chambre de Hace, j'entre sans frapper. Il s'est rhabillé.

- Pour mes amis ? Je suppose que nous devons avertir la sécurité ?
- Oui, je m'en occupe, me répond-il, le visage une nouvelle fois fermé.

Il quitte la chambre sans un mot de plus. La cohabitation n'est pas gagnée. Il faut si possible qu'elle soit courte. Je m'allonge sur le lit et enfouis ma tête dans son oreiller. Hum, ce parfum... J'ai des frissons partout à me remémorer ces dernières heures.

Ressaisis-toi Lisandrina.

Je pianote sur mon téléphone pour envoyer des messages en retard à Amy et Gary. Je mets le haut-parleur et écoute mon répondeur. J'ai des messages de ma patronne, de ma famille et un des clients

du congrès qui me demande de venir le rejoindre ce soir. Absorbée par mon portable, je ne l'entends pas rentrer.

– Mademoiselle Marini !

Je sursaute. Il a les mains sur les hanches, il doit être là depuis quelques minutes parce qu'il ressemble à un maître d'école qui réprimande une élève.

– J'ai vu avec la sécurité, mais il me faut le nom de famille de tes amis et leur dire de venir avec une pièce d'identité pour passer les contrôles.

– Les contrôles ? Combien y en a-t-il donc ?

– Cinq. La sécurité a été renforcée depuis ce matin.

– OK. Euh... C'est Moke, enfin Mocketavato Campbell et Karen Robinson.

Je prends un papier à lettres et écris les noms dessus. Je lui tends la feuille. Le simple contact du bout de ses doigts me met en transe.

– Moke, c'est amérindien ? Quelle tribu ?

– Cheyenne. Pourquoi ?

– Oh, juste que je connais bien la culture Navajo... Je reviens. Il faut que nous parlions.

L'inquiétude me gagne. Ma tension artérielle ne va pas bien avec toutes ces émotions. Mon cœur non plus d'ailleurs.

Je préfère l'attendre sur le canapé du salon, zone neutre. Il parle à Wyatt par la porte entrebâillée puis s'assoit près de moi, le visage grave.

– Qui est l'homme qui veut t'inviter à une soirée ? Je pensais que tu étais célibataire.

Cette inquisition a le don de m'énerver ! Pourtant, je me justifie :

– Je n'ai pas de petit ami ! C'est simplement un des clients que j'ai accompagné au Hoover Dam qui souhaite m'emmener au restaurant.

– Trop tard pour lui...

À quoi riment ces remarques sur mon client ?

– Dom a fait son enquête auprès du barman de la première nuit. Poursuit-il

– Qu'a-t-il découvert ?

– Dom m'avait parlé d'une grande brune sexy avec qui j'ai discuté.

– Oui, je m'en souviens.

Elle devait être super jolie pour que Dom s'en souviene si bien. Alors comment se fait-il que je sois là avec lui aujourd'hui ?

- Elle m’a offert un verre. Le barman lui a servi nos deux verres puis il s’est occupé d’un client.
- Oh bien sûr, notre hypothèse sur la drogue.
- Il paraît que je lui ai parlé une minute et tu es arrivée. Tu t’es pris les pieds dans mon tabouret, j’ai failli tomber. Le barman se souvient de ma réaction.
- Tu étais furieux, je parie. Il lève un sourcil interrogateur puis se reprend : Oui. Il a eu peur que je m’emporte, mais tu as ri quand nous nous sommes rattrapés l’un à l’autre.

Déjà... Me dis-je intérieurement.

- La femme brune est partie très dépitée d’après le barman.
- Une admiratrice déçue ?
- Peut-être pas justement. Le barman a raconté à Dom que nous avions entamé tous les deux une longue conversation, mais il n’a évidemment pas écouté. Après, il nous a vus boire dans le MÊME verre, celui qu’elle m’avait offert.
- Deux longues pailles noires...

Il saute du canapé :

- Tu te rappelles ? Tu as un deuxième souvenir, la photo de ma mère et les pailles. Tu recouvreras peut-être la mémoire plus vite que moi.

Je hausse les épaules :

- Ce ne sont que des flashes. J’ai peut-être moins bu que toi et la drogue n’a pas autant agi.
- C’est une explication plausible. Quoi qu’il en soit, nous tenons le début de l’histoire.
- A-t-il vu ce qui s’est passé ensuite ? Parce que nous ne sommes pas allés à la chapelle avant le matin.
- D’après lui, nous sommes restés très longtemps à une table sur la loge VIP. Puis nous sommes partis.
- Je pense avec ma voiture... Mais où ? Une chose est sûre, c’est que ce n’était pas chez moi.
- Pourquoi pas ?
- Rien n’avait été dérangé quand j’y suis retournée.
- Et en regardant le kilométrage de ta voiture ?
- Bien sûr, je vérifie les kilomètres avant d’aller au night-club au cas où je me réveillerai le lendemain matin marié avec une star planétaire !

Il n’apprécie pas mon ironie... Je suis trop irritable aujourd’hui...

- De toute façon, nous n’avons peut-être plus besoin de le savoir puisque nous avons trouvé la cause de notre trou noir. Le barman a donné une description de cette femme ? En dehors de « grande brune sexy » ?
- Dom a fait appel à la police et à son dessinateur. Il a juste évité de donner quelques détails compromettants pour nous. Ils ont réussi à faire un portrait-robot.
- Est-ce que ça confirme ce que vous pensiez ? Que vous la connaissez ?

- Non. C’est une inconnue.
- La police la trouvera.
- J’espère. Mais en attendant...
- Je suis coincée avec toi.

Il s’écarte de moi brusquement, il part s’asseoir à la table où le petit déjeuner n’a pas encore été desservi ; il se verse un café toujours chaud dans son thermos avant de se murer dans la lecture du journal. Le bloc de glace est revenu. Super...

Je décide de le rejoindre. Je m’assois face à lui et me sers un thé.

- Espérons qu’elle sera rapidement arrêtée, je lui dis doucement pour dégeler l’atmosphère.
- Tu as encore bien résumé la situation. Nous sommes coincés ensemble, me dit-il, sarcastique.

Touchée. Je récolte ce que je sème.

- Cynthia va arriver. Il faut lui donner ta liste pour ta valise.

Je hoche la tête. Je ne suis pas particulièrement enchantée que cette femme fouille dans mon studio, mais je n’ai pas le choix : il ne voudra jamais me laisser y aller. Et puis mes amis vont bientôt être là. Je reviens dans le salon en quête d’un papier et d’un stylo. J’écris en musique, les écouteurs de mon portable dans les oreilles. Je fredonne doucement, apaisée par les chants corses que j’ai téléchargés avant de partir. Allongée sur le sofa, je m’évade vers la plage de Calvi, la Méditerranée, le soleil.

Une main sur mon bras me ramène à Vegas.

- Cynthia est à la porte. Elle attend.

Je lui tends mon papier. Il y jette un coup d’œil.

- Oh, quelle précision. Je suis sûre qu’elle n’oubliera rien avec de tels détails !
- J’aime les choses claires et précises, je lui réponds, un peu offusquée.
- J’ai vu, oui.

Il sort dans le couloir quelques minutes avant de revenir s’installer au bout du canapé, à mes pieds. Il semble calmé.

- Qu’est-ce que tu écoutes ?
- Des chants corses.
- Je peux ?

Il me demande un écouteur. Je me mets en tailleur et me rapproche de lui. Mon cœur déjà bien éprouvé par la course folle que je lui impose depuis deux jours se met à faire des soubresauts irréguliers. Le moindre frôlement et me voici toute chamboulée.

Il enfle l'oreillette tandis que je cherche un titre adéquat. Il a lui-même un style très rock alternatif. Aucun rapport avec ma musique corse. J'opte d'abord pour une polyphonie moderne. Hace s'appuie sur les coussins, yeux clos, il est super attentif, sa main rythme le son comme celle d'un chef d'orchestre. Quand la chanson se termine, il reste concentré. Il me fait signe de continuer, j'enchaîne avec le Dio. J'en profite pour l'observer avec attention. Son visage allongé possède de hautes pommettes qui plissent ses beaux yeux verts à chaque sourire. Ses cheveux sont si noirs, si fins, si doux sous mes doigts, quant à sa barbe naissante, elle entoure sa bouche ferme si tentante, *Diù* si, si sexy... Je divague complètement !

Je coupe le son à la fin de mon hymne. Je ne sais pas ce qu'il peut penser des chants corses. C'est si loin de ce qu'il connaît.

– Ils ont des voix... Comment dire ? « Extra-ordinaires ». Leur façon de chanter est vraiment différente de ce que j'ai pu déjà entendre... Ils posent leurs voix en polyphonie. La deuxième s'apparente aux chants grégoriens, c'est un chant religieux, n'est-ce pas ?

Je suis étonnée par son analyse qui démontre une parfaite connaissance de la musique et du chant.

– Oui. C'est l'hymne de la Corse. La première est, disons... plus romantique. Elle est d'un autre groupe qui voyage un peu partout dans le monde.

– Les sons sonnent italiens.

– Le corse ressemble à de l'italien, mais c'est une langue à part entière.

– Ton île me semble avoir une culture intéressante, me dit-il en regardant sa montre. Mais nous verrons plus tard, tes amis vont bientôt débarquer.

Effectivement à cet instant, Chris invite à pénétrer dans la suite Moke et Karen, super impressionnés, je suppose par le service d'ordre ou par la suite ou par lui ! Ils écarquillent les yeux en nous voyant ensemble sur le sofa, un écouteur chacun. Je constate à quel point cette intimité peut leur paraître surprenante. Je m'élance vers eux pour les embrasser. Quel soulagement de voir des visages familiers ! J'en pleurerais presque.

– Bonjour, dit Hace en tendant la main à un Moke bouche ouverte.

– Moke ! le secoue Karen.

– Euh, bonjour.

– Bonjour monsieur O'Keefe, enchantée.

Karen sourit, ravie d'être là. Elle est sous le charme. Oui, comme la totalité des femmes en sa présence, moi comprise. Le problème est que dans le lot se trouve une vraie tarée décidée à me tuer.

– Je vous remercie d'être venus. Lizzy tenait à vous voir avant de partir.

– Partir ? s'étonne Moke

– Oui, nous partons ce soir pour San Francisco. Obligations professionnelles.

Il parle pour moi, je déteste.

– Je sais que je vous prends un peu de court. Désolée. Je vais revenir bientôt mais je dois suivre... Hace.

Je ne comprends pas ma difficulté à prononcer son prénom.

Celui-ci m'enserme la taille et m'assoit à ses côtés, très serrée contre lui... Il entame la conversation avec mes amis et sur leur travail, leur famille. Il est très à l'aise, moi pas. Sa cuisse contre la mienne m'empêche d'aligner plusieurs mots dans une phrase. Je participe peu. Encore moins quand Moke et lui dévient sur les légendes indiennes, les différences entre Navajos et Cheyennes. Mon ami se sent vite à l'aise, une jambe croisée sur l'autre, nonchalamment alangui sur le canapé, ses lèvres épaisses ouvertes sur un large sourire confiant. L'un et l'autre sont intarissables au sujet des Amérindiens. Karen me lance de gros yeux interrogateurs. Je lui fais signe de me suivre. Nous allons dans la salle à manger.

– Tu veux boire quelque chose ? je lui demande, gênée.

– Lisa, comment as-tu fait ?

– Quoi ?

– Pour l'épouser ? Cette suite, ce luxe. Tu es... si étrange. Tu es sûre que tout va bien ?

Merde, elle a deviné qu'il y a un problème. Ouais, elle me côtoie depuis un an et demi, elle a des raisons de se poser des questions sur ma santé mentale, je le fais bien depuis que je me suis réveillée dans cette suite. Je me concentre sur ses jolis yeux en amande bleu-gris. Il faut qu'elle me croie... Elle tortille une mèche de ses cheveux bruns naturellement raides à en faire pâlir toutes les amatrices des plaques lissantes. Signe chez elle d'anxiété. J'ai mal au ventre de lui mentir à elle aussi.

– Je suis sur un nuage.

Ma vie est devenue un indigeste mensonge...

– Tu planes à cent mille oui ! Remarque, c'est normal pour une jeune mariée ! Et à Hace O'Keefe en plus !

Je hausse les épaules. Elle hoche la tête plusieurs fois, elle est contrariée :

– Mais quand même, je ne te reconnais plus !

– Je me sens... très différente. Je lève mes deux pouces en l'air. Je suis si amoureuse que je ne suis pas encore redescendue sur terre.

Je le vois bien, elle est sceptique, mais elle me connaît suffisamment pour savoir que je ne dirai rien de plus, elle respectera mon silence.

- OK, si tu veux me parler, tu sais où me trouver.

- Merci Karen.

Mon amie préfère donc me décrire ses trois derniers jours, la déclaration tant attendue de Moke,

tous les détails de ce premier rendez-vous réussi. Elle est visiblement éprise de lui et lui d'elle. Je suis ravie pour eux : ils sont assortis eux au moins...

Elle me rapporte les potins autour de mon prétendu mariage. Notre bande d'amis les a harcelés depuis ce matin pour obtenir des infos puisque je réapparais mariée à une star internationale après avoir disparu pendant notre soirée. Même leurs parents ou leurs patrons respectifs les ont interrogés. Je n'aurais jamais cru que cette histoire prendrait de telles proportions. Comment vais-je pouvoir m'en sortir après ? Je vais être broyée.

Mon subconscient vient frapper à la porte : eh ! La séparation, ce sera la liberté non ?

La simplicité naturelle dont Hace fait preuve avec mes amis m'étonne d'autant plus qu'il ne les connaît pas du tout. Il discute avec eux comme s'il les avait rencontrés dans des circonstances normales, genre une soirée entre potes. Plus bizarre encore, Moke et lui paraissent avoir créé une vraie complicité basée sur leur passion commune pour la culture indienne. Karen et moi bavardons de notre côté en leur lançant parfois des coups d'œil inquisiteurs. Ils sont tous les deux plutôt solitaires et peu communicatifs, du moins d'après ce que j'ai pu constater de lui... Et là, ils sont intarissables. Nous passons franchement un agréable moment. Nous terminons notre petite réunion amicale à parler de nos goûts musicaux, chacun de nous se lance dans une interprétation plus ou moins réussie notre chanson fétiche respective. Évidemment, Hace gagne haut la main notre mini-concours avec « What A Wonderful World » de Louis Armstrong. Quel choix étrange... J'imagine un lien avec son passé.

Après le départ émouvant de Moke et Karen, la réalité sur laquelle ma vie était basée disparaît avec eux. Je saute à pieds joints et aveuglément dans un monde parallèle. Je n'en sortirai pas indemne, mais je ne reculerai pas non plus.

Il monte aussitôt dans sa chambre et ferme la porte. Message compris, je suis livrée à moi-même. Il en a assez de jouer son rôle de mari attentionné. Je me cale devant la télé. Il est un peu plus de dix-huit heures, heure supposée de notre départ. Je suis si préoccupée que je ne vois même pas l'écran.

Visage neutre, loin de l'homme sympathique qui a discuté avec mes amis une demi-heure auparavant, Hace redescend, son porte-documents à la main, sa veste sur l'épaule.

- Prends ton sac à main. Nous partons pour l'aéroport.
- Et ma valise ?
- Cynthia s'est occupée de tout.

Pratique... Au moins, il n'a pas à se soucier des tâches quotidiennes.

Lorsque nous quittons la suite, j'ai un pincement au cœur. Cet appartement demeurera à jamais un lieu protecteur et magique pour moi.

Dans le corridor, gardes du corps et membres de son personnel nous encadrent jusqu'à l'ascenseur. Hace ne veut plus communiquer ? Moi non plus. Cet homme est une énigme... Je me

serre dans un coin à l'arrière de la cabine, coincée par lui et quatre agents. Quand mon téléphone sonne, je dois me contorsionner pour l'attraper au fond de mon sac.

- Allô... Je répète pensant que la connexion passe mal. Allô.
- Lisandrina Marini ?
- Oui.

Je ne reconnais pas la voix.

– Écoute-moi bien espèce de salope. Tu dégages de mon chemin sale garce ! Il. Est. À. Moi. T'as compris ? Tu te barres ou ta dernière heure est arrivée.

Et elle raccroche. Je m'appuie sur la paroi, livide. Elle vient de me menacer. Cette folle m'a appelée ! Sur MON téléphone !

Remarquant mon désarroi, il m'attrape par les coudes et me secoue vivement :

- Lizzy ? Qu'est-ce qu'il y a ?
- C'est... Oh *Diù* !... C'est... Elle.

Hace devient aussi pâle que moi. Wyatt et Chris se positionnent automatiquement devant nous.

- Comment a-t-elle eu mon numéro ?
- Elle t'a parlé ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?
- Comment a-t-elle eu mon numéro !? Je deviens hystérique.
- Lizzy, qu'a-t-elle dit ?

Il frotte mes bras gelés.

- Elle m'a dit que ma dernière heure était arrivée. Que tu étais à elle.

Je pose mon front sur sa poitrine. Il ne proteste pas, au contraire, il me serre fort contre lui.

- Tout ira bien. Chris est en train d'avertir la sécurité en bas.

Il a raison, les gardes du corps, sur le qui-vive, sont déjà en communication avec l'extérieur.

- A-t-elle dit autre chose ? Un détail dans sa voix ?
- Non, rien. Juste insultante.

Je tremble de tous mes membres ; cette menace qui me semblait jusqu'à maintenant lointaine m'a touchée directement. Elle n'a plus la même signification tout d'un coup.

Avant d'arriver au niveau du hall, il rajoute.

- Écoute-moi bien Lizzy. Il y a beaucoup de monde à l'entrée et dehors. Le public mais aussi des

agents de sécurité et la police. Nous devons suivre le tapis rouge jusqu'à la sortie. Mais nous devons aussi poser pour quelques photos. La presse ne doit se douter de rien, d'accord ? Tu y arriveras ?

J'acquiesce d'un hochement de tête :

– Je crois oui.

– Il le faut. Nous n'avons pas le temps d'organiser un autre chemin pour sortir. Tu es sûre que ça va aller ?

– Oui. Ce n'est qu'un coup de fil après tout.

Je mens de mieux en mieux... Il m'explique ensuite la procédure :

– Après les photos, nous monterons dans la limousine. Elle est stationnée juste devant. Nous devons être rapides, mais sans éveiller les soupçons. Et surtout ne laisser aucune chance à cette femme d'agir. Prête ?

– Oui, mais si elle intervenait maintenant, tout serait enfin terminé.

Il me compresse le bras :

– Je ne prendrai jamais ce risque !

– Il faut la pousser à sortir de sa cachette.

J'essaie de conserver un ton neutre malgré ma peur

– NON ! Il n'est pas question que tu coures le moindre danger ! s'écrie-t-il mais il se ressaisit aussitôt.

Il se mue en un quart de seconde en star intouchable lorsque le bip annonce l'ouverture des portes de l'ascenseur. Les lumières agressives des flashes nous aveuglent brutalement. Journalistes et badauds se ruent sur le cordon rouge de sécurité pour le photographier, l'interpeller ou lui brandir sous le nez des pancartes avec des cœurs roses. Son nom partout, sur des bouts de papier, dans les cris des femmes survoltées par son apparition ou dans les questions inconvenantes des journalistes-parasites.

Je ne réalise pas immédiatement que je suis aussi sous le feu des projecteurs. Pour la première fois depuis le début cette histoire, je prends la mesure des conséquences de ce mariage, d'être la femme supposée de cette star mondiale. Même si, pour moi, je ne le suis pas réellement, je lui dois de jouer ce rôle avec dignité. Je redresse mes épaules puis je marche avec une assurance simulée et un sourire factice sur les lèvres. Je me calque sur lui, imitant ses postures, suivant son rythme. Cependant, je suis franchement soulagée quand nous grimpons dans la voiture.

– C'est toujours ainsi quand tu sors d'un hôtel ? je lui demande en reprenant mon souffle, j'ai été en apnée pendant toute cette foutue traversée du hall.

– C'est toujours comme ça, tout le temps, partout, dès que je mets un pied hors de chez moi.

– *Diù* ! Ce n'est pas une vie !

– Pas toujours très drôle non...

Il y a un fond de tristesse dans sa voix.

– J’espère que je ne t’ai pas trop embarrassé, je lui dis, confuse.

Il paraît surpris :

– Embarrassé de quoi ?

– Je ne suis pas un top-modèle voyons ! Je suis très loin de représenter la femme idéale du type le plus sexy de la planète !

– Oh Lizzy...

Il glisse sur la banquette de cuir de la voiture pour prendre possession de mes lèvres. J’entrouvre ma bouche et je sens sa langue chercher la mienne. Une très agréable plénitude s’empare de moi. Avec cette folle dans la nature et les paparazzis qui le suivent partout, mon horizon s’est considérablement réduit, mais lui réussit à chaque fois à calmer mes angoisses. Il me rassure par sa seule présence. Mes mains se faufilent sous le col de sa chemise ouverte et dans son cou. Sa respiration s’accélère quand l’une d’elles passe sur sa poitrine. Sa bouche se fait plus pressante. Je frissonne de plaisir au contact de ses doigts légers sur mes seins qui se durcissent aussitôt et, instinctivement, mes ongles s’enfoncent dans sa peau. La tension entre nous augmente d’un cran, nous manquons de souffle tous les deux.

– Nous sommes dans une voiture, je murmure, haletante.

– Hum, hum... La vitre est fermée, le chauffeur ne peut pas nous entendre.

– Il peut nous voir.

– Nan. Vitre sans tain.

Ça ne m’aide pas plus à me détendre. Devant ma réticence, il attrape ma cuisse et la pose sur la sienne. Il joue longtemps avec ma poitrine. Il a deviné que c’était un de mes points les plus sensibles. Et je dois reconnaître qu’il est doué, très doué pour réussir à m’approcher d’un orgasme en titillant seulement mes tétons à travers mon T-shirt. D’accord, ses baisers derrière mon oreille contribuent beaucoup à me faire chavirer. Il me rend dingue ! Il se décide enfin à descendre sa main entre mes jambes. Mes hanches se soulèvent de plaisir sous sa friction.

– Je déteste ton jean, me dit-il en mordillant mon oreille.

J’attrape son érection à travers son pantalon.

– Je déteste ton jean, je lui réponds en riant.

Sa bouche dans mon cou :

– Tu t’en es très bien sortie sur le tapis rouge, surtout après ce coup de téléphone inquiétant. Et non, je ne peux pas être embarrassé par toi. Tu es ma femme.

Il dépose un dernier baiser sur mes lèvres gonflées de désir avant que la limousine ne stoppe devant l'entrée VIP de l'aéroport McCarran. Je n'ai même pas le temps de répliquer que je veux qu'il arrête avec cette dénomination erronée !

Deux hôtesse d'accueil plantées devant les portes ne cachent pas leur admiration quand il s'extirpe de la voiture. Un vrai dieu, avec sa chemise gris-perle ouverte sur son torse. Il ne prête aucune attention à ce qui l'entoure. Hace me prend la main et me chuchote à l'oreille :

– Le type le plus sexy de la planète ?

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux :

– Je ne suis pas la seule à le penser ! je lui murmure en pointant du menton les deux splendides hôtesse blond platine.

Il leur jette un vague coup d'œil.

– Pas intéressantes.

Un homme en uniforme arrive droit sur nous. Il lui tend la main chaleureusement.

– Bonjour Ike. Je vous présente ma femme, Lisandrina. Lizzy, voici notre pilote, Ike Brown.

Je serre la main du nouvel arrivant, un grand type – encore un – d'une cinquantaine d'années qui doit être lui aussi un ancien militaire de l'Air Force.

– Pilote ? je demande à Hace, intriguée par la fonction d'Ike. Il hausse les épaules, mais ne me répond pas. Je soupire. Je n'aime pas les mystères.

Nous traversons un hall privé de l'aéroport que je ne connais évidemment pas. Les contrôles s'avèrent n'être qu'une simple formalité pour lui. Nous sommes escortés jusqu'au tarmac directement. Je reste bloquée à la porte de sortie.

– Lizzy, viens. On nous attend ! me dit-il impatientement.

– C'est quoi ça ?

– Un avion, il me répond, très ironique

– Je vois bien que c'est un avion ! Mais... Mais c'est un jet ! je lui crie.

Il s'arrête et se place devant moi :

– Tu as peur de l'avion ? Tu aurais pu me le dire avant !

– Non je n'ai pas peur de l'avion. Mais un jet, tu exagères. Nous aurions pu prendre un vol normal. Je n'ai pas besoin d'être protégée à ce point.

– Lizzy ! C'est MON jet. Je ne voyage pas autrement.

Alors là, je suis clouée au sol. Il possède son propre avion et pas n'importe lequel. Celui-ci est

gros, très gros...

Il me tire par la main, je le suis péniblement. Nous montons l'escalier éclairé par des néons violets. Il y a écrit Lineage 1000 by Embraer sur le fuselage gris argenté. Ce doit être le nom de cet avion trop cher à mon goût. Nous pénétrons dans un premier espace avec une banquette marron foncé et des coussins blancs et rouges, un coin bureau. L'espace aménagé en cuisine et bar nous mène à une cabine avec quatre sièges ultra confortables, des meubles bas de rangement, un écran plat, puis une porte qui s'ouvre sur un autre compartiment, le plus long, qui ressemble à un salon avec d'un côté un sofa blanc cassé trois places et deux fauteuils, ensuite, en quinconce un autre canapé et six autres sièges. Le tout dans des tons très clairs éclairés par des hublots et des lampes intégrées au plafond. Il se dirige droit vers un siège, le sien je suppose, à côté d'un espace bureau ; il me montre où m'asseoir, de l'autre côté de l'allée centrale. Je boucle ma ceinture et attends raide le décollage. Dom, Peter et les quatre musiciens s'installent avec nous. Les autres gardes du corps, cinq au total, restent dans la partie avant de l'appareil. Ils ont dû arriver avec une autre voiture. Chacun se salue, discute. Je suis de trop. Je ne suis pas à ma place.

Cynthia rentre en dernier :

– Vos bagages sont dans la soute, madame O'Keefe.

Je ne comprends pas qu'elle s'adresse à moi. Ce n'est pas mon nom...

– Merci Cynthia, lui répond Hace.

Je réussis à la remercier avec un hochement de tête. Je me replonge aussitôt dans ma bulle d'angoisse. Je m'envole vers un autre monde.

Une hôtesse vient vérifier si tout va bien et si nous souhaitons une boisson. Je ne veux rien. Ma gorge est trop serrée. L'avion décolle quasiment sans bruit. Une fois en l'air, il me dit :

– Nous n'avons qu'une heure trente de vol, mais si tu veux te reposer la chambre est derrière.

Il me montre une porte derrière mon siège.

– Une chambre ?

– Oui. Une chambre.

Il ne prête plus attention à moi. Il travaille sur son ordinateur ou discute avec Dom et les musiciens. Peter, lui, ronfle déjà dans son fauteuil. Brave homme !

Ma curiosité l'emporte. Je décide d'aller visiter cette chambre. En effet, un grand lit est posé le long des hublots à gauche, et à droite il y a un long meuble de rangement. Au fond, une vraie salle de bains avec, luxe extrême, une douche !

Je m'assois en tailleur sur le soyeux couvre-lit. Je feuillette des magazines, la plupart traitent

d'économie. Un seul sur le cinéma avec sa photo en couverture ; il a cette allure faussement décontractée qu'il prend en permanence devant les journalistes, un sourire sexy qui ne laisse aucun doute sur sa volonté de dominer son auditoire et ses yeux... ils n'ont aucune expression, ils sont vides. Je tourne les pages pour trouver l'article le concernant. Pareil, ses yeux ne reflètent rien. Pourquoi ? Alors qu'ils sont si expressifs d'habitude ? Depuis trois jours, le vert de son regard change sans arrêt, de l'émeraude de son sourire au vert forêt de sa colère.

Lisandrina, peut-être parce que c'est un excellent acteur qui ne montre son véritable tempérament qu'à ses proches. Ou à une inconnue avec qui il s'est enchaîné involontairement pour son plus grand malheur...

L'article est un condensé de sa biographie sortie deux mois auparavant. Dedans, rien de personnel. Il raconte sa vie dans l'ordre chronologique, il ne mentionne même pas sa mère. Comme si sa vie avait démarré à son intégration au cours de l'Actors Studio de New York.

De temps en temps, je regarde les nuages gris qui se détachent dans la nuit noire. J'apprécie le répit que m'offre cette chambre, j'avais besoin de ce moment de solitude. J'admets que je ne vais pas en profiter pour faire mon introspection. Sinon, je crois que j'ouvrirais la porte de ce foutu jet et que je sauterais. Sans parachute. Parce qu'à bien y réfléchir, j'aurais plus de chance de m'en sortir indemne qu'en continuant cette mascarade de mariage !

Bon, je suis une ingrate, c'est quand même agréable de voyager dans ces conditions.

– Tu ne dors pas ? me demande-t-il en pénétrant dans la cabine.

– Non, je profite de la vue.

Je n'ose faire un geste vers lui. Il s'assied près de moi.

– Pas trop traumatisée par cet appel ?

– Ça va... Mais elle a l'air franchement déterminée. Elle a une voix sèche et un peu grave ; elle est très sûre d'elle. Plus je réfléchis, plus je me dis que la façon dont elle m'a parlé montre à quel point elle te considère comme sa propriété. Elle est obnubilée par toi.

Il se renfrogne.

– Je n'appartiens à personne !

– C'est évident...

Je voudrais continuer ma phrase, mais je m'arrête aussitôt. Il ne parle plus d'elle, il pense à une autre personne. Un amour perdu ?

– Nous arrivons, il faut venir t'attacher.

Il n'en dira pas plus.

Quand je reviens sur mon fauteuil, tous me regardent, plus ou moins perplexes. Je sens bien qu'ils ne comprennent pas vraiment ce qui se passe entre nous. Je ne les blâmerai pas, moi non plus.

Par le hublot, j'aperçois Oakland et la baie de San Francisco. Un autre rêve qui se réalise... Voir le Golden Gate Bridge. J'espère bien avoir l'occasion d'y aller. Il faudra que je demande...

À l'arrivée, Peter part en premier chercher la voiture.

– Nous allons tous chez toi ?

Il sourit.

– Non. Nous habitons tous dans la région. Cynthia est sur Vallejo au nord de la baie. Les gars dans San Francisco même et Dom... C'est mon voisin.

– Vous êtes donc toujours ensemble ?

– Souvent. Et puis je suis le parrain de son fils aîné.

Dom a une famille ? Je n'aurais jamais cru. Il a l'air si... macho. De toute façon, cela ne me regarde pas.

– Et Peter ?

– Il habite un pavillon dans ma propriété avec sa compagne, qui est, puisque tu es si curieuse, ma gouvernante.

– La gouvernante...

J'appuie sur chaque syllabe. Je tourne les talons, levant les bras en signe de renoncement. Tant de personnes gravitent autour de lui que je me sens de moins en moins à ma place. Je me dirige vers la voiture où Peter s'est installé au volant. Évidemment, cela ne pouvait pas être une simple Chevrolet Aveo... Je n'ai aucune idée de la marque, mais elle est splendide.

Il s'assoit sur le siège arrière pendant que Peter charge les bagages dans le coffre.

– Tu sembles nerveuse, tu n'arrêtes pas de tripoter tes mains.

Il a remarqué mon tic ?

– Oui, je le suis. Chez moi, nous situons les gens par rapport à leur lieu de vie, leur famille ou leurs amis. Ce n'est pas tout à fait de la curiosité, mais une façon de mieux cerner la personne. Mais là, je ne connais personne, je ne sais même pas où nous allons. J'ai l'impression de me jeter dans la gueule du loup.

– Je comprends que tu puisses avoir des inquiétudes. Wyatt et Chris vont faire une reconnaissance des lieux avant que nous arrivions.

Ce n'est pas ma sécurité qui m'inquiète...

Nous quittons l'aéroport par l'Interstate 880. Nous traversons ensuite le Bay Bridge qui mène sur la presqu'île où est bâti San Francisco. Il me commente tout notre trajet en détail. Il semble aimer cette ville qui, paraît-il, est la plus européenne des États-Unis. Je suis comme une enfant devant une vitrine de jouets de Noël. La ville me plaît d'emblée avec ses rues qui montent et qui descendent, ses maisons en bois colorées côtoyant de hauts buildings aux façades de verre. La voiture emprunte une autre Freeway, la 80, puis la Central Freeway. La Fell Street est séparée d'Oak Street par des îlots de verdure avec des jeux pour enfants et débouche sur le Golden Gate Park, le plus grand et le plus beau de tout San Francisco. Nous longeons le parc jusqu'à la 25th Avenue. Nous rejoignons sa rue, El Camino del Mar située dans le quartier huppé de Sea Cliff. Avec toutes ces précisions, il croit que je ne me perdrai pas. Mais oui bien sûr... Je suis à pied de toute façon, je ne peux pas aller bien loin...

Peter stoppe devant un long portail automatique en bois. De là, au loin, je vois le Golden Gate Bridge tout illuminé. Je m'émerveille :

- J'aperçois le sommet du Golden Gate Bridge !
- Oui. Un peu.

Il ricane. Je me retourne vers lui. Il se retient d'éclater de rire. Je ne vois pas pourquoi... Je hausse les épaules.

De beaux arbres masquent la maison de la rue, je n'entraperçois qu'un toit plat noir éclairé par des néons courant sous une corniche.

Peter actionne la même télécommande qui ouvre à la fois le portail et la porte du garage. Nous entrons directement dans le garage et l'auvent se referme derrière nous en quelques secondes. Tout à coup, je ne me sens pas bien. Je n'ai rien à faire ici. Ce n'est pas chez moi ! Je suis, vraiment, mais vraiment mal à l'aise. J'ai soudain un doute sur ma décision. Je me suis lancée dans cette histoire la tête la première, sans vraiment penser à la suite. Maintenant, je suis en train d'en mesurer les conséquences et là, elles sont loin de me plaire : je vais squatter chez un inconnu célèbre...

Peter nous dit au revoir, non sans avoir averti Hâce que la maison était sûre et que la gouvernante, une certaine Wendy, avait tout préparé pour nous. Ah, il ne reste pas avec nous... Je déglutis péniblement.

La star se tourne vers moi :

- Je te fais visiter ? À moi d'être le guide ce soir.

Je hoche la tête et je le suis au fond du garage. La porte s'ouvre sur un long couloir dont les murs sont recouverts de fines plaquettes de pierres noires marbrées de blanc, le sol est en parquet brun foncé. L'entrée de la maison est à gauche, et à droite... Ouah, superbe ! Un hall rond d'où part un élégant escalier en spirale assez large pour deux personnes, l'ensemble en bois ambré est éclairé par une immense coupole à la lumière douce bleutée. Puis nous pénétrons dans un vaste espace

astucieusement délimité. À ma gauche, une porte normale et en continu une pièce avec une large ouverture coulissante. À droite, j'aperçois une belle table en verre et acier avec des chaises à haut dossier. Un mur en cèdre rouge sépare la salle à manger de la cuisine ultramoderne. Mais surtout, une sorte de couloir entièrement vitré longe ses deux zones et permet l'accès à une terrasse bétonnée et à un beau jardin fleuri.

Il me donne quelques informations sur l'agencement des pièces, comme si je venais réellement m'installer ici. Ma gorge devient pâteuse sous l'effet de la terreur qui monte. Cette maison fantastique, ce luxe sobre et beau, son propriétaire incroyablement sexy, tout ça ne me correspond pas du tout.

Nous passons la cuisine avec un îlot central et là, je n'ai pas de mot pour décrire ce que je vois. Je suis bouche bée d'admiration.

Je me trouve dans une pièce uniquement composée de baies vitrées allant du sol au plafond, qui s'ouvrent sur une piscine à débordement tout en longueur. Le plus impressionnant est que la propriété est au bord de la falaise ! Au loin à droite, le Golden Gate Bridge, majestueux au-dessus de la mer sombre à cette heure de la nuit.

Sur ma gauche, trois canapés en cuir, couleur châtaigne font face à un écran hyper-géant. À droite... *Diù* ! Un espace féérique ! Situé sur la partie en L de la maison, le salon principal donne à la fois sur la baie de San Francisco et sur le jardin ; seul le mur du fond est orné de plaques d'acier brossé. Des sofas en cuir ivoire sont disposés autour d'une superbe table basse en verre sculpté. Le sol, uniforme, est en chêne clair, illuminant encore plus l'ensemble. Je n'ai jamais vu ce genre de maison, sauf dans les magazines... Impossible de m'imaginer dedans !

Je m'extirpe de ce panorama extraordinaire :

- C'est splendide ! Tu as une maison fabuleuse... Tu l'as acheté ou tu l'as fait construire ?
- J'en ai conçu les plans avec l'architecte. Comme moi, il est très branché maisons à basse consommation d'énergie. Je me suis engagé depuis longtemps dans le développement durable.
- Une superbe voiture électrique, une gigantesque maison écologique... Je suis impressionnée.
- C'est mon mode de vie. L'argent n'a rien à voir là-dedans !
- Ce n'est pas une critique, Hace. Au contraire. Merci mille fois de m'inviter chez toi.
- Je n'appellerais pas ça une invitation. Disons une nécessité.

Je ne relève pas. Il a raison après tout, nous sommes là pour jouer un rôle et l'aider à se débarrasser de cette folle.

– Où est ma chambre ? je lui demande.

Il a un mouvement de surprise qu'il fait disparaître aussitôt de son visage. Sans un mot, il me fait signe de le suivre. Nous montons le bel escalier aérien qui mène à un large corridor.

– Au fond, ma chambre. Voici celle des invités.

Il m'ouvre la porte et me laisse entrer. La chambre a pour thème la mer, avec des tons bleu ciel, turquoise et sable, des meubles en bois blanc et un tapis en coco. La baie vitrée est cachée derrière des voilages en organza blanc. Une terrasse surplombe la falaise vertigineuse.

- La salle de bains est là. Wendy nous a préparé un dîner. Dans trente minutes en bas ?
- OK.

Je ne peux rien ajouter. Je suis déboussolée. Par sa fortune certes, mais surtout par ce que ce je découvre heure après heure sur lui, ses idées, sa personnalité complexe, si loin de cette photo insipide du magazine de l'avion.

Prendre une douche, voilà ce qui remettra ma cervelle amorphe en ordre. Je me prélasserai longtemps sous l'eau, contemplant la mer par une large baie vitrée. Je m'habille d'un simple legging blanc et d'une chemise en lin beige. Des vêtements cool pour une fille à bout de nerfs. Je redoute le moment de revenir dans la cuisine. Je respire plusieurs fois à fond avant d'ouvrir la porte de ma chambre. Je descends pieds nus.

Je le trouve en train de mettre le couvert sur l'îlot central. Il sursaute en m'entendant m'installer sur le tabouret de bar en cuir brun.

- Encore pieds nus ! Tu ne mets jamais de chaussures dans une maison ?

Pour ne pas rire devant sa moue boudeuse, je me mords les lèvres : pour une star de la pop-rock, il est bien conventionnel.

- Non. Jamais.
- Ta mère ne t'a jamais obligé à en porter ?
- Si, mais sur ça je ne lui ai jamais obéi.
- Je ne suis pas surpris, tu n'en fais qu'à ta tête !
- Si c'était le cas, je ne serais là !

Merde alors ! Moi qui ne crie presque jamais, je n'arrête pas de me mettre en rogne depuis trois jours. Ça me fatigue !

Il a la bonne idée de ne pas relever sinon je crois que je l'aurais étranglé, vu l'état de nerfs avancé où je me trouve.

Je ne devrais pas être là, je ne devrais pas être là... Je suis tellement préoccupée qu'il me répète sa question :

- Salade composée et viande froide ?
- Parfait. Je peux t'aider ?
- Non. Je gère.

Hace n'aime pas être envahi, il me l'a dit. Il s'active dans sa cuisine ultramoderne en pin clair à

préparer les assaisonnements. Je le regarde, toujours en colère et en même temps admirative de sa musculature qui saille sous son T-shirt noir moulant...

Il s'assoit enfin et je peux contempler ses beaux yeux verts, ce qui a pour effet immédiat de calmer mon agacement.

– Demain, je dois travailler. Peter restera ici avec toi. Il t'emmènera où tu veux. Tu m'as bien dit que tu ne connaissais pas San Francisco ?

– En effet. Mais ne dérange pas Peter pour moi, je peux prendre le bus.

Il pose sa fourchette brutalement sur la table. Ses mâchoires crispées me prouvent qu'il se retient d'éclater – encore une fois – de colère :

– Ma femme ne peut pas prendre le bus ! Après toutes ces menaces, tu crois encore que tu ne risques rien et que je vais te laisser sans protection ? Il n'en est pas question, tu m'entends Lizzy ?

Diù, qu'il est beau quand il est en colère...

– J'ai horreur de déranger, c'est tout. Je proteste sans conviction.

– Tu es la bienvenue. Point. Donc demain matin, je vais faire une émission en direct ici aux studios de KGO. Je reviendrai après, tout dépendra de la circulation, même si le dimanche, c'est plus calme.

– C'est sur quelle chaîne ?

– L'émission ? Channel 7. Pourquoi ?

– Pour la regarder.

Il sourit et continue de manger. Cette journée irréelle a été chargée, en émotions trop fortes surtout. Je l'aide à ranger, petite tâche normale rassurante pour mon cerveau malade. Je lui souhaite une bonne nuit. Lâchement, je fuis dans ma chambre. Je l'évite. Il ne faut pas que mon corps me trahisse une nouvelle fois. Je me couche mais le sommeil ne vient pas, malgré le profond silence qui règne dans la maison. La nuit sera mauvaise...

Chapitre 6

Le lendemain matin, je me réveille avec un ciel nuageux. La chaleur sèche du Nevada me semble loin. Le brouillard couronne le sommet du Golden Gate. Quand je descends en pyjama, j'entends une femme chanter. Je ralentis mon pas.

– Oh bonjour Madame ! me lance-t-elle joyeusement.

Madame. Oh non...

– Bonjour, je lui réponds, timide.

– Je suis Wendy. La gouvernante de M. O'Keefe.

– Oh oui, il m'a parlé de vous ! Vous êtes la femme de Peter, n'est-ce pas ?

– Sa compagne, nous ne sommes pas mariés !

Je ris de la façon dont elle dit ces paroles. Elle a des yeux bleus pétillants ; ses cheveux blonds raides tombent en une longue mèche sur son visage rond et gai. Elle me plaît d'emblée.

– Oh, pardon... Je ne devrais pas dire cela à une nouvelle mariée qui croit aux vœux sacrés du mariage ! Mais j'ai déjà donné.

– Ne vous excusez pas. Rien de grave.

Je comprends tout de suite qu'elle n'est pas au courant de la réalité. Sur ce, arrive un Peter tout essoufflé. Il a des yeux inquiets. Je lui tends la main et lui murmure que tout va bien. Il soupire, très soulagé. Il embrasse son amie sur la joue, se sert un café en s'asseyant à mes côtés. Mais pourquoi n'ont-ils rien dit à Wendy ?

– Où voulez-vous déjeuner ?

– Ici, cela me va très bien. Ne faites rien de spécial.

– Je préfère travailler. Thé ou café ?

– Café. Vous savez à quelle heure passe l'émission de M. O'Keefe ?

– À neuf heures.

Wendy me sert mon café dans un mug avec le drapeau californien dessus. Elle me décrit les différents plats qu'elle a préparés pour moi selon les instructions de Hace : pancakes, viennoiseries et tartines. Ce n'est pas possible, il n'oublie jamais rien ou quoi ? Il se souvient même de ce que je prends pour mon petit déjeuner !

Enfin, si. Il a oublié une chose : comment il s'était retrouvé marié à une fille banale comme moi.

Je la remercie et elle monte à l'étage. Je saute sur Peter :

- Pourquoi diable ne l’avez-vous pas mise au courant ?
- Moins il y a de personnes qui connaissent la vérité, moins il y a de risque.
- Elle va le voir maintenant !
- Pourquoi donc ?
- Ma chambre...

Peter me regarde, ne comprenant pas où je veux en venir. Puis son visage se décompose :

- Vous n’avez pas dormi ensemble ?
- Bien sûr que non !
- Et Hace n’a rien dit ?
- Pourquoi voulez-vous qu’il dise quoi que ce soit ? Ce n’est pas comme si nous étions réellement mariés voyons...

Il fronce les sourcils. Une manie chez eux...

- Merde ! Je vais devoir tout dire à Wendy. Elle va être triste.

Je vais avoir une explication avec Hace quand il rentrera. Cette histoire dépasse l’entendement ! Dormir dans sa chambre ? Et pourquoi Wendy serait-elle triste ?

Ils redescendent tous les deux, la gouvernante est furibonde. Je file vers le coin télé pour les laisser régler leur problème. Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Je voudrais bien allumer l’écran, mais je ne trouve pas de télécommande. Beuh... Mon malaise s’accroît, je ne suis pas chez moi, je suis obligée de tout quémander, même pour la télévision.

- Wendy.

J’ose à peine la déranger, mais elle arrive sur le champ.

- Oui ?
- Comment s’allume cette énorme télé ?

Elle rigole devant ma grimace. Elle sort une télécommande digne d’un clavier d’ordinateur de dessous la table basse et me met la chaîne 7.

- L’émission commence dans cinq minutes, me dit-elle. Je vais la regarder avec vous. Ce gros lourdaud n’a qu’à préparer le déjeuner tout seul !

Elle veut me parler, mais elle hésite.

- Donc, vous n’êtes pas véritablement mariés ?

Je ne sais quoi lui répondre. Cependant, elle a le droit à la vérité puisqu’elle habite ici et pas moi.

- Disons que, sur papiers, nous le sommes. Mais pas dans la réalité.

– C’est ce que Peter m’a dit. Ce n’est pas très clair. Il m’a parlé de lettres étranges.

– Je sais, mais les choses devraient s’arranger. Après vous n’entendrez plus parler de moi et vous oublierez ma venue.

Elle me fixe, abasourdie.

– Ça, je ne le pense pas un instant ! S’écrie-t-elle.

La réflexion de Dom me revient en mémoire : « Ça, c’est vous qui le dites ! » quand je lui ai dit que je disparaîtrai de leur vie bientôt. Wendy a la même réaction. Pourquoi ? Je ne suis qu’une aventure de passage, nos signatures sur un bout de papier ne signifient rien.

Le générique de l’émission commence. La présentatrice d’une célèbre matinale, une certaine Caroline Flint, annonce le programme et son invité. Il pénètre sur le plateau, le public l’ovationne debout. Il lève les bras pour remercier avec un grand sourire sur les lèvres qui s’étire jusqu’à ses yeux. Il aime son public qui le lui rend bien. Il s’assoit dans un fauteuil en croisant ses longues jambes l’une sur l’autre. Il a une classe innée qui le rend incroyablement sexy. Je le vois à la télé, comme je l’ai toujours vu. C’est clair, je ne peux pas concevoir que je suis dans SA maison, que j’ai été dans SES bras et encore moins que je suis SA femme. Pour moi, la personne sur cet écran n’est pas l’homme qui a joui en moi hier. Celle-là est une star mondiale, adulée par des millions de fans, inaccessible aux communs des mortels ; lui est doux et puissant à la fois quand il me serre contre lui pour me réconforter.

La journaliste résume en quelques mots sa carrière, l’interroge sur ses projets cinématographiques avant de lui poser la question cruciale qui devait lui brûler la langue.

– Alors, Hace. Maintenant parlez-nous un peu de votre mystérieuse femme.

Il se racle la gorge, l’air embarrassé, mais je m’aperçois qu’il s’y est pourtant préparé. On n’arrive pas là où il en est sans savoir anticiper sur les médias. En particulier quand on a Cynthia en tant que cerbère de sa communication.

– Ma chère Caroline, quelle femme n’est pas un mystère pour son mari ? La mienne me surprend tous les jours.

– Donc, vous la connaissez depuis longtemps ?

– Plusieurs mois, oui. Et...

Et mon cœur s’arrête.

– Hace NON !!

J’ai poussé un cri strident qui me perfore les tympans.

Une personne s’est ruée sur lui, un couteau à la main et le frappe. Il a le réflexe de lever le bras mais il est blessé, du sang coule le long de son poignet. L’affolement général m’empêche de le voir.

L'agresseur, qui porte un sweat à capuche, a filé hors du champ de la caméra. Des secouristes parviennent jusqu'au plateau. Je vois un brancard sortir, l'émission s'arrête, relayée par un flash spécial sur l'agression. Je suis à genoux sur le tapis, tremblant de tout mon corps. Wendy me passe un bras autour de mes épaules.

– Va me chercher un remontant.

Elle doit parler à Peter, qui revient avec trois verres de whisky. Mais je n'en veux pas. Je suis glacée jusqu'aux os.

Wendy avale d'un trait le verre, les yeux fixés sur la télé. Un téléphone sonne, je sursaute. Peter répond, discute un peu et revient avec.

– C'est pour vous. Hace.

Je saisis le combiné d'un geste vif.

– Comment vas-tu ?

Ma voix ne peut cacher mon angoisse.

– Lizzy, je ne veux pas que tu t'inquiètes. Les médecins vont me faire quelques points de suture. Dès qu'ils ont fini, je rentre.

– C'était elle ?

– Je crois, oui. Mais nous en reparlerons à la maison. Je te laisse, l'ambulance m'emmène à l'hôpital.

– Je viens.

– NON ! À plus tard.

Il raccroche. Peter et Wendy, soucieux, attendent que je leur donne d'autres explications. Peter contacte aussitôt Wyatt et Chris tandis que Wendy part préparer des sandwiches. Ce petit bout de femme découpe les aliments à une telle vitesse ! Elle a une sacrée énergie. Elle s'active des heures sans paraître fatiguée.

Je me rassois sur le canapé, le téléphone dans une main et la télécommande dans l'autre. Je zappe, cherchant plus d'informations sur les différentes chaînes.

Le temps passe, lentement. J'erre du canapé à la cuisine, de la terrasse à l'entrée. Je cherche du réconfort dans ma chambre, mais je ne reste allongée que deux minutes dans mon lit avant de redescendre dans le salon. Je suis sur les nerfs d'attendre ici sans nouvelles. J'ai besoin de savoir qu'il va bien. Je tripote mon portable sans arrêt, je scrute les réseaux sociaux à la recherche d'informations. À part l'annonce de son agression, rien. Je reçois des messages de mes amis, mais je ne leur réponds pas : je n'en sais pas plus qu'eux ! Je culpabilise à mort. Wendy ne sait plus quoi me dire pour que je reste tranquille.

Quand, enfin, j'entends la porte de l'entrée s'ouvrir, le soleil commence à décliner sur le Pacifique. Je me précipite à sa rencontre. Je stoppe net dans le hall. Il est pâle, le bras en écharpe et l'autre est autour de la taille de Cynthia. Ils forment un beau couple...

Il lâche son assistante :

- Merci Cynthia. À demain.
- À demain monsieur O'Keefe.

Elle part sans plus attendre, sans un regard pour moi. Je la déteste.

Il s'approche lentement de moi et me serre contre lui avec son bras valide. Je me relaxe aussitôt, entourant sa taille de mes bras. Il m'embrasse sur la tête.

- Tu as eu peur ?

Je m'écarte, incrédule :

- Évidemment ! Elle... Elle aurait pu te tuer... Et tout ça, c'est de ma faute !
- Wendy, s'il te plaît, laisse-nous.

La gouvernante s'exécute et quitte la maison. Il me mène jusqu'au grand salon, nous prenons place sur son beau sofa en cuir clair. Je me mets en tailleur, les bras croisés sur mes cuisses ; je ne sais jamais quelle position adopter face à lui, autant physiquement que mentalement. Il souffre, il se masse le bras blessé. J'ai mal pour lui.

– Lizzy, la seule coupable est cette femme. Elle était déjà dangereuse avant que tu n'entres dans ma vie. Nous ne savions juste pas à quel point elle l'était. Maintenant, l'enquête a progressé. Elle aurait certainement continué à me harceler dans l'ombre pendant des années si nous n'étions pas mariés. La police a d'autres indices dorénavant. Grâce à toi.

- Ne dis pas « Grâce à toi ». Tu es blessé !
- Mieux vaut moi que toi.

Ces mots résonnent péniblement en moi. Je me lève pour aller à la baie vitrée. Je voudrais me perdre dans cette magnifique vue sur la baie. Mais je ne le peux pas. Les catastrophes s'enchaînent, je ne peux rien faire. Je ne supporte pas de le voir souffrir. Je me retourne vers lui.

– Tu sais quoi ? L'ironie dans toute cette histoire, c'est qu'elle ne sait même pas qu'elle est à l'origine de cette situation absurde ! Elle a voulu te droguer et regarde où cela nous a tous mené ! Elle m'a menacée par téléphone. Tu as été poignardé en direct à la télé. Maintenant, moi, je suis condamnée à rester ici jusqu'à ce qu'on l'arrête...

- C'est si pénible que ça d'être ici ?

Je ne peux pas déchiffrer son expression. Il est contrarié, voire plus. En colère ?

– Non... Je veux seulement dire que... Vous êtes tous si gentils et si attentionnés. Je ne suis pourtant qu'une inconnue pour vous. Qui vient de loin, très loin... Je n'ai rien à faire ici. Je débarque et voilà où cela te mène, aux urgences ! Je n'ai pas à me mêler de votre vie quoi ! Tu es... Tu es Hace O'Keefe !

– Lizzy ! Je vais bien. OK ? La police va venir m'interroger. D'après Dom, elle aurait d'autres renseignements. Et je t'en prie, ne me dis plus que tu n'as rien à faire ici. Tu es ma femme !

Qu'il arrête ! Je ne suis pas sa femme !

J'étouffe. De mes deux mains, je pousse avec force la baie vitrée. Je m'agenouille au bord de la piscine et m'asperge le visage d'eau tiède. Je ne réussis pas à évacuer ma colère. J'ai la haine envers cette femme parce qu'elle a osé le blesser, mais je sais que cette colère qui me ronge les intestins est d'abord contre moi, contre ma faiblesse. Je n'aurais jamais dû me laisser enfermer dans cette histoire de mariage. Ça nous détruit.

Je respire à pleins poumons l'air frais d'avril. Le ciel se pare de rose et d'orangé, il se reflète dans la mer calme. Le paysage est époustouflant de sérénité. En d'autres circonstances, j'aurais adoré ce cadre idyllique.

Hace m'a suivi. Il change de conversation :

– Beau coucher de soleil ce soir.

Son ton conciliant me dit que je devrais peut-être me montrer plus souple avec lui. Il m'accueille chez lui, ce serait la moindre des politesses. J'opte pour un peu plus de diplomatie :

– Tu ne dois jamais te lasser du panorama.

– Jamais. Il change tous les jours.

– Comme chez moi. Nous voyons la Méditerranée de la maison. Tous les jours les couleurs de la mer et du ciel changent. C'est une palette infinie de nuances.

– Ça vient de là tes réticences à rester ici ? Tu as le mal du pays ?

– La Corse me manque, oui. Mais j'aime les États-Unis. Les gens, la diversité des cultures, les paysages grandioses. L'immensité me plaît, peut-être parce que c'est l'opposé de mon île. Seulement, je...

Je ne peux plus continuer.

– Oui ?

Je ne sais pas comment aborder ce qui me tracasse depuis que nous sommes à San Francisco. Mais ai-je le choix ? Non, pas vraiment...

– Mon visa expire dans un mois. Je dois repartir en France. L'attaque d'aujourd'hui a prouvé que cette femme est effectivement trop dangereuse pour rester en liberté. Alors si la police n'a pas attrapé cette criminelle avant mon départ, je ne pourrai plus t'aider.

– Ah, je vois... Et tu te fais du souci parce que tu ne seras plus là pour m'aider ?

– Oui. C'est ce que je viens de te dire ! En Corse, la solidarité, l'entraide ne sont pas des vains mots. Je veux t'être utile, mais la loi ne m'autorise pas à étendre la validité de mon visa. Même en étant mariée avec un Américain, je ne peux pas modifier ce visa spécifique.

– D'accord. Je vais mettre mes avocats sur le dossier dès maintenant. Il n'est pas question que tu repartes chez toi.

– Je devrai y retourner un jour !

Il se crispe et marmonne entre ses dents :

– Pas maintenant... Je ne peux rien faire là-bas pour te protéger.

– Tu ne crois tout de même pas qu'elle va me suivre ! Et n'aie aucun doute, je serai sous haute protection en Corse si je le demande.

– Je ne prendrai pas ce risque Lizzy ! Pas après ce qui s'est passé ce matin.

Nous entendons des voix dans l'entrée. Dom arrive avec deux hommes en costume sombre. Hace rentre dans la maison pour les accueillir. Je reste en retrait, mais le manager vient me saluer.

– Vous allez bien ? Hace m'a dit que vous vous êtes fait du souci.

– Il va bien, c'est le principal.

– Vous êtes vraiment inquiète pour lui, n'est-ce pas ?

– Bien sûr ! Quelle question !

Je suis froissée par ses paroles. Comment peut-il penser un instant que je ne me préoccupe pas pour lui ?

Hace s'est installé autour de la table de la salle à manger avec les nouveaux arrivants. Je les rejoins pour éviter Dom et ses interrogations suspicieuses mais aussi, je dois l'avouer, par curiosité. Hace me présente les deux inspecteurs de police.

– Monsieur O'Keefe, M. Walker nous a raconté ce qui s'est passé à Las Vegas avec votre femme. Votre dossier est devenu une priorité depuis ce matin. Notre chef nous met la pression. Nous avons reçu le portrait-robot de nos collègues du Nevada. Je crois que vous l'avez déjà vu, mais essayez de vous souvenir de ce qui s'est passé ce matin. Pouvez-vous le comparer avec la personne qui vous a agressé ?

Ils lui tendent une feuille à dessin ; j'en profite pour y jeter un coup d'œil. Je fronce les sourcils, cherchant dans ma mémoire.

– Messieurs, je ne sais vraiment pas qui c'est. Elle ne me dit rien.

– Pouvez-vous nous décrire l'agression ?

– Il n'y a pas grand-chose à raconter. Tout a été très vite. J'étais assis, je regardais M^{lle} Flint. J'ai aperçu une ombre noire sauter du gradin et grimper sur le plateau. J'ai vu un truc briller dans sa main. Instinctivement, j'ai levé le bras.

- Heureusement pour vous.
- Oui, sinon elle m’aurait touché au cou ou à la tête.
- Vous êtes sûr que c’est une femme ?
- Certain, j’ai vu le visage, brièvement, mais je l’ai vu et senti aussi l’odeur d’un parfum féminin.
- Après ?
- Elle est sortie du plateau. Je ne sais même pas comment elle a réussi à sortir des studios.
- Elle devait connaître les lieux ou les avoir étudiés. Les témoins ont tous dit qu’ils étaient tellement sous le choc que personne n’a pensé à l’arrêter. Elle est partie sans être inquiétée. Nous savons par une caméra vidéo qu’elle a disparu par une des portes de secours. Mais son visage est demeuré caché sur tout son parcours à l’intérieur du bâtiment. Nous pensons qu’elle est très minutieuse. Elle prépare soigneusement aussi bien ses lettres que ses interventions.

La police a affiné son profil. Il leur reste à visionner encore quelques vidéos des boutiques aux alentours des studios. Mais les images de la télé leur ont permis de comprendre qu’elle n’a pas voulu le tuer, juste le blesser. Contrairement à ce qu’Hace a d’abord pensé, son coup était destiné à la base à sa jambe. Pour moi, c’est déjà trop... Elle n’a pas enfoncé son couteau dans son bras. Son entaille a nécessité quelques points de suture, mais elle reste superficielle. Elle aurait pu sans problème le poignarder mortellement, or elle ne l’a pas fait. Ce qui prouve aussi qu’elle a une certaine dextérité avec une arme blanche.

- Pas très rassurant, je ne peux m’empêcher de murmurer.

Il comprime ma main en un geste rassurant.

Quel est donc le but de cette attaque ? Plus les jours passent, plus les questions s’empilent dans ma tête. Voulait-elle tester sa sécurité ? Lui donner un avertissement ? Lui montrer qu’elle est prête à tout ? Ou tout ça à la fois ?

- Nous devrions avoir plus de renseignements demain. Merci de votre collaboration, monsieur O’Keefe, madame, termine le plus âgé des policiers.
- Merci à vous.

Les deux inspecteurs repartent, nous laissant sur le coup silencieux. Dom parle le premier :

- J’ai fait appel à l’agence de sécurité pour renforcer votre protection. Peter a déjà mis au point d’autres mesures avec eux. Il t’en parlera demain. Je rentre. Ma femme est inquiète. Bye.
- Bonne soirée Dom. À demain.

Nous nous retrouvons seuls et exténués. Il est tard. Je ne veux pas déranger Wendy repartie dans son pavillon, j’explore donc sa cuisine. Je fouille dans le frigo américain qui pourrait nourrir une famille de dix enfants pendant une semaine. Ils ont peur de mourir de faim ou quoi ? Je vais préparer le plat de ma mère des « samedis soir », œufs à la tomate. Rapide, simple et délicieux. Je ne remarque pas tout de suite qu’il s’est assis sur un tabouret, il m’observe étrangement. Mes joues rosissent.

- Je fais un peu trop comme chez moi, peut-être ? Mais je me suis dit que tu avais faim. Et comme tu n’as qu’une main...
- Non non Lizzy, pas de problème. C’est juste que je n’ai pas l’habitude de voir quelqu’un d’autre que Wendy ou moi dans la cuisine.
- Ah bon ?... Tes copines ne savent pas cuisiner ?

Je me mords les lèvres. Décidément, je suis trop curieuse.

- Tu n’as pas besoin de me répondre... Désolée.
- Aucune de mes « copines » ne vient dans cette maison.

Le ton sec de sa réplique m’intrigue. Je n’ose plus poser de question. Mieux vaut discuter de sujets plus neutres. Je finis mon plat et dresse la table.

- Demain, qu’est-ce que tu as de prévu ? je lui demande le plus naturellement possible.

Il ne répond pas sur-le-champ, perdu dans ses pensées.

- J’ai une réunion avec des investisseurs. Et après, j’ai un entraînement de stretching. Je ne serai pas là de la journée.
- Je demanderai à Peter de m’emmener au Golden Gate Bridge. Je rêve depuis longtemps de le visiter.
- La dernière fois que j’ai fait la visite, j’étais en primaire.
- Sortie scolaire ?
- Oui.

Il sourit à cette évocation, notre discussion dérive sur nos souvenirs d’école. Je découvre sans surprise qu’il était un élève espiègle, bagarreur et turbulent. Ce que je ne saisis pas tout de suite, ce sont ses anecdotes sur son internat de la Milton Academy dans le Massachusetts. Au fur et à mesure de notre conversation, je démêle une fine ligne chronologique de son enfance qui m’horrifie : il a été envoyé en pension à 11 ans à l’autre bout des États-Unis !

Je n’ose pas poser de question : pour une fois que nous pouvons avoir une conversation normale entre adultes, je ne veux pas gâcher ce moment.

À la fin du repas, je débarrasse et range les couverts dans un super lave-vaisselle high-tech, à l’image de tous les objets de la maison.

- Je vais me coucher, je suis fatiguée.

Ce soir encore, je détaille presque en courant dans ma chambre. J’enfile mon confortable pyjama en coton après m’être démaquillée. Avec volupté, je m’allonge sous la couette douillette. Mais quelques minutes plus tard, j’entends frapper à ma porte.

- Lizzy.

Je me lève et lui ouvre, un peu énervée, pour une fois que je m'endormais paisiblement ! Son air malicieux ne m'échappe pas...

– Je ne vais pas y arriver tout seul.

Et il me montre son bras en écharpe.

– Aide-moi à me déshabiller s'il te plaît.

Je blêmis. Est-ce que je pourrai me contrôler ? Il est trop, beaucoup trop excitant. Je crains de compliquer encore plus la situation. Pourtant, j'acquiesce immédiatement. Je vais pour lui ôter sa chemise quand :

– Non, pas ici, viens...

Il me prend la main pour m'emmener dans sa chambre. Mon estomac est noué par l'appréhension. Il ouvre la porte coulissante. À gauche, un dressing impeccablement rangé et à droite, la salle de bains, en grande partie vitrée, donnant directement sur la chambre et la terrasse végétalisée, située au-dessus du salon. Ouah... Un paradis entre mer et ciel. Mais je n'ai pas le temps d'admirer la pièce très masculine avec des murs en bois foncé et cuir tendu ; il me colle contre lui, sa main sous mon T-shirt. Il est grand, je dois lever les yeux pour voir son visage.

– Tu m'aides ?

Il le fait exprès, il est obligé de sentir l'effet qu'il a sur moi. Il joue avec mes nerfs.

OK, il veut s'amuser ? Je déboutonne sa chemise lentement, très lentement, bouton par bouton. Je ne respire plus, seuls mes doigts sont encore capables de bouger. Son torse musclé se soulève plus fort.

– Je dois défaire l'écharpe.

– Je t'en prie...

Délicatement, je libère son bras et passe la manche sur son biceps vigoureux.

– Voilà, c'est bon, je lui dis, d'un calme trompeur alors que je suis toute secouée à l'intérieur.

– Hum non... Mon jean...

Son sourire railleur me désarme totalement.

Continuons à jouer.

Avec délectation, je glisse mes mains sur ses larges pectoraux jusqu'à son ventre musclé. Sa respiration devient erratique quand j'ôte le bouton de son pantalon. Je descends la fermeture éclair, mes yeux fixés sur les siens. Son regard est incandescent. Il est évident qu'il a envie de moi. Je suis dans le même état que lui, mon corps entier réclame ses caresses, mais je crains de lui faire mal. Je

dépose un léger baiser sur sa poitrine. J'ai déclenché un feu non maîtrisable. Il agrippe mes cheveux et m'embrasse ardemment, réclamant avec sa bouche toute mon attention. Mes émotions prennent alors le dessus sur ma raison. Nos langues entament un dialogue sourd et sensuel, elles s'enroulent, se déploient, se découvrent tandis que mes mains l'aident à quitter son jean, devenu gênant, et que mon pyjama atterrit sur un meuble. Sans vraiment le vouloir, nous nous retrouvons allongés sur son immense lit. De peur qu'il souffre de son bras, je le bascule sur le dos.

– Je ne t'ai pas fait mal ? je lui demande, un peu anxieuse.

– Pas du tout.

J'enserme son visage dans mes mains froides. Je l'embrasse sur le front, les tempes, les paupières et enfin ses lèvres si fines et si agréables. Nos langues s'entremêlent en un ballet harmonieux, je colle mes genoux de chaque côté de son ventre chaud qui se soulève alors plus fort. J'en ai des palpitations entre mes cuisses.

Sa main valide me caresse le dos avec une telle légèreté que mon corps maintenant alangui s'étire de tout son long sur lui. Ses grandes jambes viennent encercler les miennes. Il se frotte à moi, me prouvant à quel point il est excité. J'entends vaguement un bruit de plastique qu'on déchire. Je me redresse pour le voir mettre un préservatif. Je n'avais jamais remarqué à quel point ce geste peut être sexy. Il glisse ensuite une main sur ma nuque et rapproche à nouveau nos têtes. L'odeur océan de son parfum dans son cou me fait chavirer.

– Je crois même que mon bras va guérir encore plus vite si tu continues à jouer les infirmières dévouées comme ça, me murmure-t-il de sa voix suave tout en me mordillant le lobe de l'oreille.

Quelques mots et je frémis de béatitude. Je suis vaguement consciente du pouvoir qu'il a dorénavant sur moi, mais je ne veux pas m'en préoccuper maintenant. Doucement, je me coule sur son sexe en pleine érection. Je reconnais ce violent désir qui nous lie depuis la première nuit. Je bouge d'abord avec lenteur, mais la tentation de le guider vers le plaisir m'oblige à accélérer. J'accroche mes mains à ses abdominaux si fermes et resserre mes cuisses sur ses hanches. Mon intimité se contracte à chaque mouvement sur son membre soyeux. Dans cette course folle vers notre voluptueuse destination, je suis tout d'un coup en manque d'air alors je me focalise sur lui, sur ses yeux à moitié fermés et ses traits divins dominés par ses sens. Il est si beau, là, au bord de la jouissance. Il se cambre à la poursuite de l'ultime satisfaction, m'entraînant avec lui vers le soleil.

Il s'endort, son bras valide sur mon ventre. Je garde les yeux grands ouverts, contemplant la vue sur South Bay, le reflet de la lune dans l'eau. Je sais que je m'enfonce trop loin dans cette histoire. Le danger n'est peut-être pas là où on le croit...

Je me lève, remets mon pyjama. Je veux dormir dans la chambre d'invités. Pas dans la sienne... Beaucoup trop symbolique à mon goût. Mon lit est froid, mais seule je peux m'efforcer de recoller mon corps et mon âme.

Au matin, mon sommeil agité n'a pas pu réparer mon moi intérieur. Je me réveille perturbée. Je ne

sais que penser de nos ébats de plus en plus fréquents et je dois me l'avouer, de plus en plus érotiques. À chaque fois, mes sensations augmentent d'un niveau et à chaque fois je me dis que la chute va être terrible. Je préfère me doucher et m'habiller avant de descendre, comme si j'étais à l'hôtel. Assis dans la cuisine, il lit le journal. Il est si sexy avec son costume et sa cravate impeccablement nouée que je rêve de jeter par la fenêtre. Je voudrais passer mes mains sur son torse, enfouir mon nez dans son cou et humer son parfum, je voudrais...

Stop Lisandrina, tu te fais du mal !

– Bonjour. Comment va ton bras ce matin ? je lui demande d'un ton joyeux pour cacher mon trouble.

– Ça va, merci.

Il a à peine levé les yeux, plongé dans sa lecture. Il n'est pas de bonne humeur.

Fantastique...

Alors que je me verse un café, il s'empare de son attaché-case et rejoint Wendy, qui s'active dans la buanderie.

– Wendy, je rentrerai tard... À ce soir.

Quand il ouvre la porte d'entrée, son regard inexpressif se pose un instant sur moi. Puis, il rejoint Wyatt et Chris qui l'attendent dehors. Je pose ma tasse de café pour éviter de le renverser. Mes mains tremblent à cause de mon agitation interne.

Ressaisis-toi Lisandrina, tu ne peux pas te laisser submerger par tes émotions.

Chapitre 7

Peter déboule dans la cuisine dans son costume bleu marine et sa cravate de Bugs Bunny.

– Bonjour la petite !

Son ton jovial me ramène un sourire aux lèvres.

– Bonjour Peter I^{er} le Grand.

Il rigole en me montrant ses biceps.

– Bon, qu'est-ce que vous voulez faire aujourd'hui ? Vous n'allez pas rester enfermer ici. Il paraît que vous ne connaissez pas la ville.

– Exact. J'aimerais bien visiter le Golden Gate. Je me fie à vous pour me faire découvrir San Francisco.

– D'accord. Je vous organise un petit programme.

– Wendy peut venir avec nous ?

Wendy sort de la buanderie en m'entendant.

– Vous voulez que je vienne ?

Elle est surprise. Je hausse les épaules.

– Cela me ferait plaisir. J'aurai moins l'impression d'être un boulet qu'on promène pour passer le temps.

Ils se regardent tous les deux. Peter me demande :

– Savez-vous qui vous êtes maintenant ?

– Lisandrina Marini, je lui réponds avec force.

Peter plisse ses sourcils très épais, ce qui lui donne un air de boxeur.

– Écoutez-moi ma petite. Pour nous, vous êtes la femme de Hace. Donc, vous n'êtes pas un fardeau, ou un boulet comme vous dites. Hace est mon patron, c'est aussi mon ami d'enfance depuis... Bah, depuis longtemps. J'adore ce type, il est le plus loyal et honnête que je connaisse. Quand il me dit « Tu emmènes ma femme où elle veut », je le fais. Avec plaisir.

– Nous sommes heureux que vous soyez dans cette maison. Même si les circonstances sont particulières, ajoute Wendy.

– Très particulières. Je renchéris.

– Oui. Malgré tout, votre présence amène un peu d’animation dans cette maison.

Je suis étonnée de leur remarque. Et puis, sa réflexion me revient en mémoire à propos de sa cuisine.

– Ne dites pas n’importe quoi ! Sa réputation de séducteur est arrivée jusque chez moi. Je sais bien que toutes les femmes lui tournent autour. Il participe à tellement de soirées qu’il n’a que l’embarras du choix. Alors il doit bien en organiser ici aussi !

Je leur montre le salon, en imaginant ce que doit être une fête autour de cette superbe piscine.

Visiblement, Peter est mécontent de mes propos.

– Bien sûr qu’il a de nombreuses conquêtes. Il est riche, beau, célèbre, célibataire, etc. Bref, tout ce que vous avez pu voir ou lire sur lui est plus ou moins vrai, sur les filles, les fêtes. Mais je pensais qu’il vous avait expliqué pour cette maison.

– Expliqué quoi ?

– Les fêtes qu’il organise se déroulent en général à Los Angeles ou à New York. Jamais, ô grand jamais ici. Cette maison à San Francisco est son sanctuaire. Le seul endroit où il peut vraiment être lui-même.

Je pâlis, je me retiens au mur de la cuisine. Ses mots répétés plusieurs fois resurgissent : « Je ne divorce pas. » Il m’a fait venir dans cette maison parce qu’il la considère comme son véritable foyer. Il a une mentalité du dix-neuvième siècle ! Il se retrouve marié à une inconnue et tant pis si ce n’est pas son choix, mais les convenances avant tout. Il ne revient pas en arrière. Je suis sa femme dans sa maison ! Il le pense vraiment !

Cette constatation m’anéantit littéralement. Je ne peux pas définir pourquoi. Mais ma détermination à provoquer cette folle s’amplifie. Plus vite elle sera derrière les barreaux, plus vite je rentrerai à la maison.

– Lisandrina ? me dit Wendy anxieuse.

– Ça va ?

Non.

Je respire profondément :

– Venez tous les deux avec moi s’il vous plaît ! Et puis après, je vous invite au restaurant quelque part. Laissez-moi faire ça pour vous remercier de votre accueil.

Je les regarde l’un après l’autre et d’un ton suppliant :

– Allez, pour une fois que je peux faire la touriste !

Peter et Wendy se laissent enfin convaincre. Nous prenons la super voiture de l'aéroport. Intriguée, je demande au chauffeur la marque du bolide. Il m'annonce fièrement que c'est une voiture électrique, Fisker Karma. Jamais entendu parler, mais je n'aurais jamais parié qu'elle était écologique.

Lorsque Peter ouvre le portail, une voiture de police stationne devant la maison ; j'aperçois des photographes, qui ne tentent même pas de se cacher dans la rue. Hace n'est pas là, pourtant il y a plein paparazzis !

Voilà l'aspect de sa vie dont je me serais volontiers passée : être le centre d'intérêt. J'ai toujours détesté ça ! Déjà je supporte à peine la présence des gardes du corps, mais les paparazzis ! Des vraies sangsues !

Nous sommes rapidement sur une grande artère, the Veteran Boulevard. Peter m'explique que nous irons d'abord au premier panorama, au Golden Gate Bridge Pavillon où se trouve le point information, avant de le traverser. Je me laisse aller, les yeux sur la route, en écoutant la radio qui diffuse une vieille chanson d'Elvis Presley, « Trouble », j'aime bien le King bien qu'il soit de la génération de mes grands-parents. Et les paroles... Je suis aussi en plein problème !

Quand Peter gare la voiture sur le parking du site, une autre avec quatre gardes du corps se place à côté. Ce n'est pas une sortie à trois...

Nous empruntons un chemin jusqu'à un point de vue superbe sur le pont. Je mitraille avec mon petit appareil numérique. Puis avec mon portable. Je vais l'envoyer tout de suite sur Facebook pour ma mère, elle va être contente.

- Voulez-vous aller à pied sur le pont ? me demande Wendy
- On peut ?
- Oui bien sûr.

Mais avant, nous allons visiter l'ancienne batterie reconvertie en centre d'information. Ce monument est une véritable prouesse technique. Inauguré en mille neuf cent trente-sept, il enjambe un détroit de plus d'un kilomètre. Les pylônes avec leurs deux cent vingt-sept mètres étaient à l'époque les plus hauts du monde. Le gros cylindre exposé dehors est un bout des câbles d'acier, composés de vingt-sept mille cinq cent soixante-douze fils ! Cette visite me permet de revenir à mon métier de guide. De me changer les idées. J'en ai besoin.

Comme le temps le permet, nous allons sur le pont à pied pour admirer l'ouvrage, mais aussi la vue exceptionnelle sur San Francisco et Alcatraz... Une autre excursion en perspective. Nous marchons jusqu'au premier pilier aux côtés de cyclistes, de promeneurs et de militaires en patrouille. Des amoureux se prennent en selfie devant moi. C'est le genre de truc que je n'ai jamais fait avec mes petits copains, mais aujourd'hui je voudrais pouvoir en faire un avec lui, avec le Pacifique en toile de fond.

Oh merde, tu débloques ! Ça n'arrivera jamais !

Nous revenons sur nos pas avec un vent glacé, j'attache mes cheveux qui volent autour de mon visage. De retour au parking, nous remontons volontiers dans la voiture où je me réchauffe un peu.

Un autre rêve qui s'est réalisé... Le premier était de voir mon ido... Non pas maintenant !

Quand nous traversons sur le pont, je remarque que le Golden Gate Bridge a subi l'influence Art déco des années trente, ainsi que l'indiquait le dépliant. Avec ce retour dans l'histoire de l'art, j'ai l'impression de désembuer mon cerveau endormi depuis plusieurs jours...

– Où allons-nous maintenant ?

– À Sausalito, nous allons souvent dans un restaurant au bord de l'eau, le Salito Crab'House. Ça vous tente ? Vous aimez le crabe au moins ? me répond Peter.

– J'adore !

Je suis enthousiaste. Sausalito est très réputé pour son front de mer, ses galeries d'artistes et ses maisons flottantes.

Après Redwood Highway, nous pénétrons dans cette charmante ville côtière, qui sous certains aspects ressemble à celles de Méditerranée. Le restaurant se trouve sur l'artère principale du littoral. Le cadre est agréable avec ses poutres en bois blanc, un carrelage en damier crème et marron et un mobilier en vieux cuir. Détail amusant, des boîtes de conserve de poissons sont accrochées aux murs à côté de poissons ou de tortues.

La serveuse nous installe dehors d'où nous pouvons observer les bateaux aller et venir dans le port. J'ai un pincement nostalgique au cœur en pensant à Calvi et les nombreuses fois où j'ai bu un verre à la terrasse d'un café en contemplant les yachts.

Wendy me conseille la spécialité locale, le crabe Dungeness avec sa sauce au beurre. Nous ne parlons pas de lui. La conversation s'oriente vers mon travail et ma famille. Ils me racontent leur rencontre lors d'une soirée organisée par un réalisateur de film. Wendy y était employée par un traiteur réputé des stars, Peter accompagnait Hace. Ils se sont découverts ce soir-là des points communs sur la gastronomie. Ils se sont croisés plusieurs fois sur Los Angeles. Après un week-end ici à San Francisco, ils ont décidé de vivre ensemble. Alors Peter a proposé à Hace de l'embaucher, vu que la précédente gouvernante allait accoucher et s'occuper de son bébé. Une histoire d'amour simple et sincère.

Je les écoute avec envie, plongée dans mon *cheesecake*. Pourquoi ma vie s'est-elle autant compliquée ?

Au moment de l'addition, je bataille pour payer. Je les ai invités, je ne reviens pas sur ma décision.

Pour digérer, nous décidons de flâner dans les rues. Le côté bohème de cette ville se perçoit partout avec ses terrasses ombragées, ses boutiques chics et ses surprenantes maisons-bateaux. Il y en a de toutes les couleurs, de toutes les formes. Elles flottent sur l'eau mais elles ne bougent pas,

arrimées à jamais à leur ponton. Certaines sont modestes, mais d'autres ont été clairement dessinées par un architecte ; Wendy et Peter m'emmènent jusqu'à la plus surprenante de toute : elle ressemble au Taj Mahal en miniature ! Trop drôle ! Je traîne mes compagnons du jour dans la plus proche galerie d'art. J'en avais vu d'autres à notre arrivée, mais celle-ci a aussitôt attiré mon regard : elle propose des artistes très hétéroclites dont plusieurs œuvres me plaisent beaucoup, les peintures d'eau de Stephanie Eier, les bronzes lumineux d'Aiko Manito, mais je m'immobilise net devant une photo de Loren Soberg : les roches orangées de la photo sur son portable... Que c'est beau !

– C'est chez moi, me dit Peter.

Je comprends alors que leur amitié ancienne se rapporte à cet endroit.

– Où est-ce ?

– Antelope Canyon, dans l'Arizona.

– J'ai vu la photo dans son mobile.

– Il vous l'a montrée ?

– Oui. Le jour du mariage.

– Ça confirme ce que je pense.

– Ce qui veut dire ?

Je suis intriguée, mais Peter s'éloigne, balayant le sujet d'un revers de la main. Sont-ils tous aussi énigmatiques dans l'Arizona ?

Je m'enquiers du prix de la photo. Je tique un peu à l'annonce du tarif car cet extra va plomber mon budget, mais bon, je suis logée, nourrie, blanchie depuis plusieurs jours tout en étant payée, c'est la moindre des choses. La vendeuse l'enveloppe avec soin dans un joli papier cadeau d'un noir brillant. Je rejoins la voiture avec mon volumineux paquet.

Peter longe le littoral pour me montrer les autres docks. Ces maisons flottantes forment un véritable village. Certaines sont très grandes. Il m'explique qu'elles sont maintenant très recherchées et donc devenues très chères.

Nous revenons sur San Francisco par la même autoroute. La lumière rasante de la tombée du soir donne au Golden Gate Bridge une couleur flamboyante. La région est vraiment magnifique. J'ai passé une agréable journée au grand air.

Lorsque le portail s'ouvre, ma tension remonte en flèche. À quel accueil dois-je m'attendre ?

À notre arrivée, Hace est au téléphone dans la cuisine. Dès qu'il nous voit, il se détourne de nous et s'éloigne dans le salon. Sa réaction nous surprend tous les trois. Peter et Wendy préfèrent s'écclipser devant son évidente mauvaise humeur. Merci pour le soutien...

Je demeure patiemment au milieu du salon avec mon paquet. Visiblement, il sort de la douche. Je me souviens alors qu'il devait aller à un entraînement. Il ne l'a apparemment pas annulé malgré son bras blessé. Il porte un jean délavé et un pull très fin blanc qui rehausse sa peau bronzée. Un dieu

irrésistible qui est en train de causer ma perte.

Sa conversation terminée, il s’obstine à fixer la mer.

– Où étiez-vous ?

Il retient sa colère. Pas bon.

– À Sausalito.

– Et personne n’a pensé à m’avertir ?

– Pourquoi ? Tu n’étais pas là et tu as dit que tu rentrerais tard. Comme tu me l’as suggéré, nous sommes allés au Golden Gate et après nous sommes allés déjeuner à Sausalito. C’est tout.

– C’est tout ?! Bon sang, je ne savais pas où tu étais et aucun de vous trois ne répondait au téléphone. Est-ce que vous avez pensé une minute à moi ? J’étais fou d’inquiétude !

Il a à peine desserré les dents en me parlant. Ses sourcils froncés renforcent les éclairs verts de ses yeux, il est très énervé le monsieur.

Tant pis. Moi, je n’ai pas arrêté de penser à toi tout au long de cette belle journée.

Que craint-il merde ? Je suis entourée de gardes du corps, personne ne peut s’approcher de moi à moins de cent mètres !

Je respire un bon coup, et d’une voix plus forte que je ne le voulais – je n’aime pas parler aux murs – je dis :

– Tiens, un petit cadeau pour toi.

Il pivote aussitôt sur ses talons. Je lui tends le paquet en espérant qu’il l’aime. Il le saisit et déchire le papier. Il est troublé par la photo, je ne sais pourquoi.

– Elle est magnifique. Merci beaucoup.

– Peter m’a confirmé qu’elle a été prise au même endroit que la photo de ton portable avec ta mère. C’est pour te remercier de m’héberger.

À ces mots, il comprime le cadre de la photo, il marmonne entre ses dents :

– Ce n’était pas nécessaire.

Il le pose avec précaution sur la table basse. Je m’approche de lui et mets ma main sur son torse. Il se raidit.

– Je m’excuse. Mon portable était au fond de mon sac, je ne l’ai pas entendu. Nous avons passé une très belle journée. Et toi ? Ton bras te fait souffrir ?

– Mon bras va très bien.

Il rompt le contact en s'asseyant sur le canapé. Il passe sa main dans ses cheveux mouillés.

– Ne me refais plus ça ! Peter va m'entendre quand il va oser se pointer devant moi !

– Pourquoi n'as-tu pas appelé les gardes du corps ?

– Je n'ai pas leur numéro. Des nouveaux... Et merde Lizzy, avec ce qui se trame, il faut que je sache où tu es. Je ne peux pas travailler et m'angoisser pour toi en même temps !

– Tu n'as pas à t'angoisser pour moi, je lui rétorque, furibonde.

Je ne veux pas qu'il s'inquiète pour moi. À mes yeux, cela ne peut qu'entraîner une trop grande familiarité entre nous. Je suis bien consciente de ma propre hypocrisie, nos jeux sexuels sont certes très érotiques, cependant je refuse d'y inclure une quelconque implication personnelle.

– J'ai de bonnes raisons. Le bureau a reçu un colis ce matin. Il expire et continue : Dedans, il y avait un cercueil avec ton nom dessus. Le message est explicite. La police l'a emmené pour l'expertiser. Elle affirme que ce type de menace n'est pas à prendre à la légère. Elles sont sérieuses.

– Depuis ton agression, je n'ai plus aucun doute là-dessus ! Mais je ne vais pas non plus me cloîtrer à cause d'elle. Je ne lui ferai pas cet honneur. Au contraire, j'ai bien réfléchi, il faut trouver un moyen pour l'obliger à se dévoiler. Lui tendre un piège.

Il tape le coussin de son poing valide :

– Tu es impossible ! Il se lève brusquement et vient poser sa main sur ma joue. Je ne peux pas tolérer que tu sois en danger.

Que répondre ? J'essaie de cerner sa personnalité, mais à chaque fois il revient avec une autre facette. Agressif ou tendre, glacial ou chaleureux. Mon esprit ne survivra pas longtemps à ce rythme. Plus rien n'est normal depuis quelques jours. Je déglutis péniblement :

– Elle est intelligente, mais elle a vite réagi à notre annonce. Il faut la provoquer une nouvelle fois. Ses pulsions se sont accélérées depuis mon arrivée. Donnons-lui ce qu'elle veut : une occasion.

– Non ! Ce n'est pas une bonne idée.

– Si au contraire ! Tu paies une fortune un service de sécurité et la police est à ta porte. Les risques seront minimums. Il faut juste lui laisser croire qu'elle a une opportunité.

– Tu te rends compte de ce que tu dis !

Il tourne tel un lion en cage autour du salon. Ma proposition gagne du terrain. Il la combat, mais à mon avis elle est la seule valable, la seule qui le libérera de cette dingue... Et de moi.

– Parlons-en avec Dom et Peter. Nous verrons bien ce qu'ils en pensent.

– Non.

– D'accord, si tu ne veux pas, je vais leur demander moi-même.

Et je pars vers la porte d'entrée.

– Tu ne sais pas où habite Dom.

Oh, il est plus que mécontent, sa voix est cassante.

– Exact, mais je sais où trouver Peter.

Avant que je n’atteigne la poignée, il me barre le passage le bras tendu, dos contre la porte.

– Tu ne sors pas toute seule !

– Monsieur Hace O’Keefe ! Je fais ce que je veux ! Je ne suis pas votre propriété !

Mes paroles ont un effet inattendu : toutes les couleurs de son visage disparaissent, il se fige net, ses bras s’affaissent le long de son corps. Il est en proie à un énorme conflit intérieur qui le torture.

Les minutes passent... peut-être seulement des secondes, mais notre combat visuel me paraît durer une éternité.

– Je t’accompagne chez Dom.

Il s’empare d’une veste en jean, qui le rend encore plus sexy, et nous sortons. Aussitôt, deux hommes en noir nous emboîtent le pas. La rue, déjà calme dans la journée, est déserte le soir. Il faut dire que les véhicules au-dessus de huit personnes ne sont pas autorisés à circuler par ici... J’ai dû lire deux fois le panneau de signalisation pour y croire ! Je suis dans un quartier très, très résidentiel.

Nous marchons en silence dans la rue juste en face de son portail. Protégée aussi par un service de sécurité, l’immense maison de Dom est située à moins de trois cents mètres, haute de trois étages, avec une architecture typiquement victorienne de San Francisco. Devant un bow-window, un joli parterre de fleurs blanches et bleues. Les bardeaux blancs, les fenêtres avec ses stores, les jardinières lui confèrent un aspect familial. Ça ne colle pas trop avec l’image que j’ai du manager, dominateur, autoritaire et désagréable... Avec moi du moins. Un haut portail permet l’accès au jardin avec d’immenses arbres qui cachent une partie de la propriété. Il compose un code d’entrée, la grille glisse en silence sur son rail. Dans l’allée en gravier, une trottinette rose m’intrigue. Des enfants vivent là ?

Hace frappe à la porte d’entrée aux vitraux multicolores. Une femme d’origine philippine nous ouvre.

– Bonsoir monsieur O’Keefe, je ne savais pas que vous deviez venir.

– Désolé, Rosalia, de venir sans avertir, mais c’est une urgence. Où sont Dom et Mia ?

– Dans le salon avec les enfants.

Le hall donne sur une vaste cuisine style ranch avec au milieu une énorme table rustique. La pièce principale est un joyeux capharnaüm décoré d’objets chinois manifestement chez les meilleurs antiquaires. Je m’y sens bien tout de suite avec son canapé en U recouvert de plaids ethniques et de coussins colorés, une télé immense, des tapis sur le sol et des jouets partout !

Quatre paires d’yeux nous détaillent, délaissant leur jeu vidéo.

- Hace ? s'étonne Dom en se levant pour nous accueillir.
- Oncle Hace !

Deux enfants lui sautent dessus. Un garçon d'environ 10 ans et une petite fille d'à peu près 6 ans. Il s'agenouille pour les serrer dans ses bras et les embrasser.

- Comment allez-vous mes petites canailles ?

Je suis médusée qu'il aime les enfants. Lui, l'acteur de films d'action, le rocker adulé dans des dizaines de pays, chatouille deux adorables gosses. Un sourire attendri apparaît sur nos deux visages, moi parce qu'il me fait carrément craquer et lui parce que, de toute évidence, il adore ces enfants.

Une grande jeune femme extrêmement élégante s'avance vers moi. Ses longs cheveux ébène sont tressés jusqu'au bas de son dos, ses yeux noirs et sa peau brune trahissent des origines indiennes. Elle est magnifique.

- Vous devez être Lizzy. Je suis Mia, la femme de Dom.
- Bonsoir. Désolée de vous déranger. Vous êtes en famille...
- Hace fait partie de la famille, me lance Dom.

Inutile d'insister, mais je suis contente quand sa femme lui balance un coup de coude dans les côtes.

- Qu'est-ce qu'il y a Hace ? demande le manager.
- Nous devons parler. Allons dans le studio.

Mia recommence à jouer avec ses enfants qui me scrutent de la tête aux pieds. Je leur envoie un sourire d'abord timide puis je leur fais ma grimace de singe ; ils rient de bon cœur en me tirant la langue en retour. Hace me regarde, interloqué. Mais Dom est déjà dans un escalier qui descend au sous-sol. Nous le suivons. Je pensais que le studio était une partie de la maison. En fait, non, c'est un vrai studio d'enregistrement ! Avec des consoles, des instruments, des ordinateurs le long d'un pan de mur. Une fenêtre sépare la salle de la pièce encombrée de micros et de tabourets.

Dom s'assoit sur une chaise à roulettes, nous sur un sofa en tissu élimé, on dirait une relique.

- Je vous écoute... Je suppose que vous n'allez pas arranger mes insomnies...
- Lizzy a trouvé un moyen de faire sortir la folle de son terrier pour que la police puisse l'arrêter.
- N'importe quoi ! Ce n'est pas de son ressort !

Hace lève un poing victorieux et me lance un œil narquois. Il le savait... Il savait que son ami serait de son côté. Je ne m'avoue pas vaincu. Je dois rentrer.

– Dom, écoutez-moi. Elle a craqué à l'annonce du... (Soupir) du mariage. Elle a pris un risque avec l'agression. Il faut qu'elle en prenne un autre. Elle m'en veut. Donnons-lui satisfaction. Tendons-lui un piège. Quand la police l'aura, je repartirai.

Dom me dévisage. Sa résolution vacille devant ma détermination. Après son arrestation, je disparaîtrai à jamais de leur vie. Je sais que cette perspective l'enchanté. En revanche, quand il regarde Hace hocher négativement la tête, il tique.

– Hace, elle n'a pas tort. Nous devons arrêter de surveiller nos arrières en permanence. Cela devient insupportable.

– Non, Dom... Ne me fais pas ça...

Il a posé sa main valide sur l'épaule de son ami, cherchant son soutien. Pourquoi est-il si soucieux ?

J'interviens :

– Vous savez tous les deux que nous n'avons pas d'autre solution. Je crois même savoir comment faire.

Quatre yeux pivotent vers moi.

Chapitre 8

– Nous vous écoutons, me dit Dom.

– Le mariage a été, disons discret. Dans votre milieu professionnel, je suppose que ça ne se fait pas... Chez moi non plus d'ailleurs... Enfin bref, passons. Donc, vous avez sûrement de nombreux amis qui attendent que vous fêtiez dignement l'évènement... Si on peut appeler ça un évènement...

Silence. Ils ruminent mes paroles.

– Fêter l'évènement ? répète Hace.

– Oui. Cette femme est astucieuse. Elle a pénétré d'une façon ou d'une autre dans votre intimité. Elle trouvera un moyen pour s'introduire à la fête. Annoncez l'évènement dans la presse. Et elle viendra à nous.

– Il faudra que ce soit à L.A., ajoute Dom, convaincu.

Je pousse un discret soupir de soulagement.

– Los Angeles ?

– Tu veux dire chez moi à L.A. ? lui demande Hace d'une voix où perce une irritation à peine contrôlée.

Il n'apprécie pas le revirement de son ami et commence à faire les cent pas dans le studio.

– Oui, lui répond Dom, tout sourire.

– Je croyais que ta maison était ici.

– Lizzy, j'habite ici en général. Dom aussi. Mais nos bureaux sont à Los Angeles ainsi qu'une autre de mes propriétés.

– Tu en as beaucoup ?

J'écarterquille les yeux. Difficile de concevoir une telle fortune. Quoique. Le jet aurait dû déjà me renseigner. Dans quoi *Diù* me suis-je engagée ?

– Quelques-unes.

– Je dois vérifier deux ou trois trucs dans l'agenda, mais je pense que nous pouvons fixer la date autour du cinq. De toute façon, nous devons aller là-bas d'ici quelques jours. Je lance dès demain les préparatifs. C'est un peu juste, mais Mia va adorer !

Dom est décidé. Bien.

– Vous êtes résolus à prendre ce risque tous les deux, n'est-ce pas ?

Il ne digère pas notre alliance.

– J’ai confiance en vous deux, je lui rétorque avec conviction.

Il frotte son bras blessé. Je remarque alors ses yeux cernés. Je lui masse sa main, pour la décontracter :

– Tout se passera bien.

– Bel optimisme.

– Hace, arrête de t’inquiéter pour tout et tout le monde ! Plus vite cette histoire sera terminée, mieux nous nous porterons et nous pourrons travailler correctement. Allez, il est tard. Les enfants vont à l’école demain. Je vais leur dire bonsoir. Vous deux, rentrez-vous reposer. Vous paraissez exténués.

Nous remontons dans le salon vide. Mia a dû coucher les enfants. Le retour à la maison se fait dans un lourd silence. Wendy a laissé un mot sur le plan de travail signalant que le repas est juste à réchauffer. Je n’ai pas faim. Mais il allume la plaque et met les couverts. Je n’ose dire non.

– Tu as une maison à Los Angeles même ?

J’entame la conversation puisqu’il persiste dans son mutisme.

– À Bel Air.

OK. Si ma mémoire est bonne, c’est le quartier le plus huppé et le plus cher de L.A... Mon idée n’est peut-être pas si géniale que ça... Qu’est-ce que je vais bien pouvoir faire au milieu de ces milliardaires ?

Je mange le *fish and chips* délicieux de Wendy sans m’en rendre compte. Le repas terminé, je ne souhaite qu’une chose : me réfugier dans ma chambre.

– Lizzy, je veux que tu sois sûre de ta décision. T’exposer ainsi est dangereux. Les choses pourraient mal tourner. Je ne supporterai pas que tu sois blessée à cause de moi.

– Il le faut.

– Non. Il secoue la tête vigoureusement. Non, tu ne me dois rien. Tu n’as pas à risquer ta vie pour moi.

– Depuis notre rencontre, les dés sont jetés. Tu l’as dit toi-même. Nous n’y pouvons rien, ni l’un ni l’autre. Alors faisons en sorte que tout se passe bien pour que nous puissions reprendre notre vie en main.

– Reprendre notre vie en main ?

Il répète ces quelques mots en venant à moi. Il passe sa main dans mon cou, approche mon visage du sien et s’empare délicatement de ma bouche.

Impossible de résister. Mes lèvres acceptent inévitablement les siennes. Son baiser est long, sensuel et tellement provocant. Je fonds et je dois me raccrocher à son cou pour ne pas tomber. Il m’enlace, me serrant très fort contre sa poitrine. Un murmure de plaisir s’échappe de ma gorge en

dehors de ma volonté. Mais il s'arrête.

– Viens.

Ce chuchotement dans mon oreille me donne des frissons. Quatre à quatre, nous grimpons l'escalier, nous arrivons déjà nus dans la chambre. Pour la première fois, je m'autorise à l'observer entièrement. Il est tellement beau ! Son visage, à cet instant, reflète un désir intense qui résonne au plus profond de moi. Son torse et son ventre démontrent une pratique sportive régulière. Il est taillé comme un vrai athlète de natation.

Sur une de ses longues jambes musclées, je remarque une cicatrice. Je me sens si petite à ses côtés... Pourtant il me veut, je peux le constater. Ne pouvant plus attendre, je m'allonge sur son lit et lui fais signe de venir. Il sort un préservatif de sa table de nuit et le met. Il s'agenouille entre mes jambes écartées avec, sur son visage, un air très satisfait que je transforme en franche convoitise quand je frôle mes fesses sur ses cuisses. Il se recule au bord du lit et il se penche ensuite sur mon ventre où il pose des baisers érotiques de mon nombril jusqu'à ma bouche. Nos lèvres semblent scellées par un infernal désir, je le ressens dans la frénésie de nos langues liées, dans ses doigts tirant de plus en plus fort sur mes cheveux comme s'il s'accrochait à une corde de survie. Mes mains autour de son cou, je sais que mes ongles s'enfoncent dans sa chair mais je n'y peux rien, j'ai tout aussi besoin de me cramponner à lui.

J'ai l'impression de tomber quand il rompt notre lien pour redescendre sa bouche jusqu'à mon entrejambe. Mais il me retient par ses doigts qui suivent le même trajet. Je suffoque un peu plus fort à chaque fois que ses lèvres s'approchent de mon clitoris. Quand il arrive dessus après mille tortures sensuelles, je pousse un cri de suppliciée.

– Tu es bien impatiente mademoiselle Marini.

Son air amusé me fait carrément craquer. Pour lui montrer à quel point je suis effectivement fébrile, j'abaisse sa tête sur mon intimité. Notre gémissement simultané me prouve que rien ne pourrait nous arrêter maintenant d'assouvir notre désir. Sa langue experte prend tout son temps, il m'approche petit à petit du plaisir suprême. Mes terminaisons nerveuses sont mises à rude épreuve, il éveille des zones de mon corps que je ne pensais pas sensibles, il sait exactement comment m'amener au bord de l'orgasme pour ensuite me l'interdire en soufflant sur mon sexe. Mes mains froissent les draps à en blanchir les jointures de mes doigts. Comment fait-il pour me rendre si faible ? Quand, enfin, il ne peut plus résister, il se redresse. En un tour de main, le préservatif s'étire sur son sexe magnifique. Puis, il se loge d'un coup entre mes cuisses. Mes jambes encerclent ses hanches pour le retenir, le pousser encore et encore. Nos regards ne se quittent pas une minute. Il prend son temps, il joue avec habileté à me torturer, il me rapproche puis m'éloigne de ma délivrance jusqu'à ce que lui-même atteigne la limite de sa résistance.

L'extase nous saisit ensemble. Le soleil explose.

La tension retombée, il me garde dans ses bras ; il me fait frissonner avec ses baisers dans mon

cou, derrière mes oreilles ou sur mon épaule. Je me ressaisis avec beaucoup de difficulté.

– Je vais aller me coucher, je lui murmure.

– Non... non. Il me serre encore plus fort. Dors avec moi.

Je soupire, je sais que je finirai en mille morceaux. Ces milliards d'émotions qui m'assaillent à chaque caresse finissent par torturer mon âme, je vais m'en aller, perdre à jamais ces moments magiques.

Son souffle régulier m'indique qu'il s'est rapidement endormi. Je sombre moi aussi malgré tout dans de doux rêves...

La clarté me réveille. Il est tôt. Quel bonheur d'être là, avec cette vue extraordinaire, le pont se dévoilant sous la pâle lumière de l'aube. Je m'étire voluptueusement.

– Bonjour.

Son sourire illumine mon matin. Il se glisse sur moi. Ses intentions sont claires et précises : il a déjà mis un préservatif ! Mes mains s'agrippent à son dos tandis que mes jambes le forcent à venir en moi. La violence de mon désir me surprend, mais je le laisse m'envahir pleinement. Mon corps est déjà prêt à l'accueillir ce qui lui provoque ce sourire narquois qui m'horripile et m'amuse à la fois. Je tire sa tête vers moi et plaque mes lèvres sur les siennes. À mon tour de sourire intérieurement quand j'entends son gémissement sortir de sa gorge. Mes mains parcourent son dos puis ses fesses, je l'oblige à aller plus loin, plus fort... et nous succombons tous les deux à la lumière douce du matin.

Après cet intermède plus que charnel, il ne se retire pas. Il pose sa tête à côté de la mienne.

– J'aime ce genre de réveil, je lui confesse à voix basse.

– Moi aussi... Et je comprends mieux pourquoi j'avais des griffures dans le dos le premier matin...

– Oh non...

Je suis écarlate.

Il dépose un baiser sur mon nez :

– Tu recommences quand tu veux...

J'enfouis mon visage dans son cou pour qu'il ne voie pas ma confusion. Hum, son odeur marine... je ne m'en lasse pas. C'est clair, maintenant, c'est mon odeur préférée.

Le téléphone sonne.

– Et merde...

Il saisit son portable sur la table de chevet.

– Allô... Oui. Dans une heure ? OK.

Il raccroche.

– C’est Dom. Il arrive avec Mia.

Il s’allonge sur le dos, le bras sur le front, anxieux.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Ils ont déjà discuté de la fête et veulent nous soumettre leurs idées.

– Déjà ? Ils ne perdent pas de temps ! Mais bon, tant mieux si les choses avancent aussi vite, nous en aurons bientôt terminé avec toute cette histoire.

Il se lève d’un bond. Je me surprends à admirer ses fesses quand il part dans la salle de bains. Je le suis, il doit accepter cette fête, nous n’avons pas le choix.

Il est sous la douche, les yeux fermés, les mains sur la paroi vitrée. Décidée, j’y rentre aussi. La mosaïque blanche et argentée orne les deux murs, les deux autres pans offrent une vue imprenable sur la baie. Elle est assez grande pour quatre personnes. Il est surpris de me voir mais continue à me tourner le dos. Je mets du savon dans ma paume et me faufile entre le mur et lui ; doucement, je masse sa poitrine qui se soulève au contact de ma peau.

– Nous devons organiser cette réception. Je suis persuadée que nous n’avons plus que cette solution pour faire arrêter cette folle. Il faut que tu l’acceptes.

Sa mâchoire crispée et son regard dur me disent qu’il ne veut pas écouter.

– Tu verras, après tout rentrera dans l’ordre. Il faut juste tenir notre rôle encore une petite quinzaine de jours.

– Quinze jours ?

– C’est tout ce que je te demande.

Mes mots ont un double sens et il le sait. Il me prend les mains et embrasse mon alliance.

– OK pour quinze jours.

Sa voix atone transperce mon cœur d’une douleur fulgurante. Mon cerveau bloque alors la moindre étincelle de raisonnement : il est hors de question que je m’interroge sur l’état de mon cœur. Je suis peut-être lâche mais je l’imite, je me préserve.

J’enroule une grande serviette autour de moi pour aller m’habiller dans ma chambre tandis qu’il cherche dans son immense dressing ses vêtements.

Aujourd’hui, le temps est à la pluie. Donc jean et T-shirt à manches longues style marin sont de

rigueur.

Dans la cuisine, Wendy chantonne. Elle allège mon humeur avec son bavardage. Cette femme est décidément très drôle. Mais dès qu'elle le voit, elle comprend que lui, en revanche, est maussade. Si le contexte me pesait moins, je pourrais rire de sa grimace comique, mais une sorte de boule de pétanque m'écrase la gorge.

Il porte un costume sombre et une cravate bleu foncé sur une chemise d'une blancheur immaculée. Sa tasse à café à la main, il s'installe, toujours sans un mot, dans son bureau dont il a fermé ostensiblement la porte coulissante. OK, il ne veut pas être dérangé...

– Quelle humeur ! Qu'est-ce qu'il a ? s'étonne Wendy

– Nous avons décidé d'organiser une fête de mariage pour obliger la personne qui le harcèle à se découvrir.

– N'est-ce pas risqué ?

– Certainement, mais ensuite tout sera fini.

– Oui et tout le monde soufflera ! La réception aura lieu à Los Angeles, je suppose.

– Oui, comment avez-vous deviné ?

– Je vous l'ai dit, ici c'est un refuge. Et puis là-bas, il y a plus de place.

– Plus de place qu'ici ?

Je trouve déjà cette maison spacieuse.

Elle éclate de rire et hoche la tête. Elle écarte les bras :

– Beaucoup, beaucoup plus.

Je cède à ses mimiques, je rigole. Mais des éclats de voix stoppent net notre joie. Il sort de la pièce en furie. Il ouvre sa sacoche d'où il en retire son ordinateur portable. Il le jette à côté de moi. Il jure parce que celui-ci ne s'allume pas assez vite à son goût. Il n'a vraiment aucune patience. Comparé au mien, le sien est une Formule 1. Sur l'écran s'affiche son agenda. *Diù*, il a un emploi du temps de ministre !

– Ce mariage ne te concerne pas !... Jusqu'à maintenant, on ne peut pas dire que tu te sois beaucoup intéressé à ce que je faisais !

Mais à qui parle-t-il ?

– D'accord, d'accord, ne t'énerve pas, nous viendrons... Demain, entre dix heures et onze heures trente ?... Le déjeuner ? Non. Pas le temps... (Long silence). N'attends rien de plus de moi. À demain.

Et il raccroche.

– Sale journée...

Wendy et moi demeurons muettes. La gouvernante nettoie la cuisine, mais je devine qu'elle est aussi impatiente que moi de savoir ce qui se passe.

Sa voix est saccadée sous la colère :

- Mon père. Il veut te voir. Nous lui rendrons visite demain.
- Ton père ? Il habite ici ?

Je suis plus que surprise. Pourquoi son père n'est pas venu tout de suite voir son fils nouvellement marié ? Mes parents auraient squatté la maison pendant des jours.

- Oui, il habite sur Vallejo Street.

Son humeur s'est encore dégradée. Super...

Heureusement, on sonne à la porte d'entrée. Wendy va ouvrir à Dom et Mia, qui me saluent.

- Hace est là ? demande Dom.
- Dans le bureau. L'informe Wendy. Il a eu un appel de son père.
- Ouh là...

Dom pénètre dans la pièce presque à reculons.

Bref, j'en déduis qu'il ne s'entend pas avec son père. Quelques détails ont été publiés sur sa vie privée, mais je me rends compte qu'il n'a jamais rien dévoilé d'important à la presse sur sa famille. À part la photo de sa mère, une belle et joyeuse jeune femme, c'est tout ce que je connais de ses proches. Pour ma part, mon portable est rempli de photos de ma famille et de mes amis. Pas toutes très flatteuses puisque certaines de moi ont été prises par Jack lors d'une soirée un peu trop arrosée.

- Vos enfants sont à l'école ?
- Oui, me répond Mia. Voulez-vous que nous regardions un peu ensemble ce que j'ai fait ? Après tout, c'est votre fête.
- Pas vraiment... Je murmure plus pour moi-même.
- Mia ! crie Dom. On vous attend.

Lorsque nous entrons à notre tour dans la pièce, Hace et Dom sont assis autour d'une table de conférence ovale. Au fond, au-dessus de son bureau, la photo que je lui ai offerte est déjà accrochée au mur. Je suis ravie qu'elle lui plaise.

Mia étale des feuilles imprimées sur le Net, des dossiers, des échantillons de tissus. Comment a-t-elle fait en une soirée pour réunir toutes ces informations ?

Alors qu'elle explique son projet, je comprends vite qu'elle a l'habitude de ce genre de réception. Ouais, évidemment... vu le milieu où elle évolue, elle a dû en organiser des dizaines. En tout cas, elle a des super idées.

– Lizzy, qu’est-ce que tu en penses ? me demande Hace.

Oh, il m’adresse à nouveau la parole...

– Je n’ai rien à dire.

Je crois que je n’ai pas mon mot à dire. À part que cela va coûter très cher...

Il s’exaspère :

– C’est ton idée, je te le rappelle. Tu pourrais au moins t’y intéresser !

– JE suis intéressée mais je TE rappelle que la réception se déroule dans TA maison avec TON argent. Je peux difficilement m’en mêler !

Il m’énervé avec ce ton condescendant...

Dom lève les deux mains :

– Eh, eh ! Si vous voulez, nous retournons à la maison et nous vous laissons à vos querelles de couple !

Querelles de couple ? Je regarde Hace se pincer les lèvres et retenir son irritation. Il ne semble pas apprécier plus que moi cette réflexion.

– Non. Continuons. Mia, tu as fait un excellent boulot comme d’habitude.

– Mia, je ne connais rien à ce genre de soirée. Je ne sais même pas par où il faudrait commencer. Je vous fais confiance. Je ne veux surtout pas que vous me croyiez insensible ou indifférente. Je suis juste incompétente dans ce domaine.

– Vous apprendrez !

– Mia, vous êtes gentille, mais cela ne sera pas nécessaire car...

Je m’interromps parce qu’il repousse sa chaise si fort qu’elle se renverse. Il sort en fermant la porte coulissante qui se rouvre sous l’impact brutal.

– Lizzy, il n’y a pas que son père qui ait pu le mettre dans un état pareil. Qu’est-ce qu’il a ? me demande Dom. Il est exécration.

– Je n’en sais rien. Vraiment. Depuis qu’il est levé, il est en colère.

– Poursuivons, me console Mia.

– Je vous aiderai du mieux que je peux.

– Il va falloir car nous n’avons que deux semaines.

– Vous avez fixé la date ?

– Oui, le cinq mai.

Nous discutons des différentes étapes de l’organisation point par point. Dom apporte ses conseils avisés sur la musique et les animations tandis que Mia s’occupe de chaque détail de l’agencement de

la réception. J'adore leur façon de travailler à ces deux-là : leur complicité est un exemple. Ils ne sont pas toujours d'accord, ils se disputent souvent, mais au moins ils écoutent les arguments de l'autre. Un peu comme mes parents.

Pas du tout comme nous.

– Retournons à la maison. Nous déjeunerons là-bas, me dit Mia. J'ai encore plein de choses à vous montrer à mon bureau.

Je monte vite dans ma chambre enfile une veste. La sortie dans la rue est toujours accompagnée de gardes du corps. Je me demande si à la longue on les oublie.

Je retrouve avec plaisir cette maison chaleureuse et pleine de vie. Ce n'est pas que la sienne soit froide ou morne, je la trouve même accueillante, c'est juste que je ne m'y sens pas à l'aise et ce sentiment s'accroît de jour en jour.

Dom descend au studio, d'où remontent des notes agressives de guitare. La musique est un refuge pour Hace. Il chante souvent ou alors il tape sur n'importe quelle surface au rythme qui lui trotte dans la tête. Le son s'arrête dès que la porte est fermée.

Mia m'emmène dans son bureau ; les étagères regorgent de livres, de catalogues, de magazines et, au milieu, des pots de plantes aromatiques. Sur un mur, un magnifique attrape-rêve avec de vraies plumes est accroché à côté d'un calumet et de deux lances anciennes.

– Vous aimez les plantes ?

– Je suis de la tribu Hopi. Je crois aux vertus des plantes médicinales.

– En Corse, nous en avons de très puissantes. L'aromathérapie est devenue depuis quelques années une pratique courante. J'utilise moi-même beaucoup les huiles essentielles.

– Moi aussi ! Mais nous en discuterons un autre jour si vous le voulez bien. Pour l'instant, concentrons-nous sur cette soirée. Nous avons beaucoup de travail.

– Oui, vous avez raison. Je vois que vous avez de l'expérience dans ce domaine, je lui dis en parcourant sa bibliothèque.

Mia sourit :

– Je possède une société spécialisée dans l'événementiel. Je suis très réputée... Et très chère...

Je blêmis à cause de ma maladresse.

- Mais pas d'inquiétude, Hace a les moyens, me rassure-t-elle.

S'il n'y avait que son compte en banque astronomique qui m'angoissait... Sa célébrité et ses inconvénients inhérents m'effraient même moins que la considérable domination – aussi bien mentale que physique – qu'il exerce sur moi.

Elle secoue une main devant son visage aux traits parfaits :

- Vous savez, vous êtes une bouffée d’air frais.
- Pourquoi donc ?

Je suis stupéfaite.

– Dom et moi avons chacun notre réputation bien établie dans nos professions respectives. C’est sûr, nous sommes loin d’être aussi célèbres qu’Hace mais nous sommes extrêmement sollicités. Et vous, vous n’avez aucune idée de qui nous sommes ou de ce que nous faisons. Vous êtes une jeune femme naturelle. Même avec Hace. Vous êtes la seule que j’ai rencontrée qui ait un comportement normal avec lui.

Peut-être parce que je suis tout ce qu’il y a de plus normal comme fille...

- Vous, vous êtes normale avec lui.
- Nous nous connaissons depuis longtemps. J’étais déjà mariée avec Dom quand je l’ai rencontré. Et je suis réellement amoureuse de mon mari. Aucun autre homme depuis m’a attiré.
- Vous formez une si jolie famille.

À l’opposé de ce que j’avais imaginé à propos de cet acariâtre de Dom.

- Oh merci Lizzy !

Elle me donne une accolade chaleureuse. Notre conversation reprend au sujet du buffet. Son logiciel professionnel permet de visualiser la scène, le chapiteau, les tables, les buffets avec des thèmes culinaires différents. Elle a des albums entiers de compositions florales, plus belles les unes que les autres. Je touche des dizaines d’échantillons de tissus pour les nappes, les serviettes et les décorations. Le catalogue des cartes d’invitation me donne des palpitations : savoir que nos noms seront imprimés sur un faire-part me terrifie. Elle me propose plusieurs noms de traiteurs et de photographes. Mais mon ignorance la conforte dans ses choix : elle prendra les meilleurs.

Avec elle, je ne vois pas le temps passer.

Des voix se font entendre dans le salon. Ils sont remontés de leur caverne... Ils discutent de musique, d’arrangements et d’accords avec un tel niveau de professionnalisme que même si j’étais Américaine, je ne comprendrais pas un traître mot. Grâce à mon père, je joue de la guitare, je chante juste, mais là je ne suis définitivement pas sur la même planète.

Rosalia vient nous avertir que le déjeuner est prêt. Je regarde mon portable. Ouah déjà midi ! Les Walker ont une vaste salle à manger accolée à leur cuisine, dans des tons très méditerranéens, olive et crème. Dom pose un baiser rapide sur la joue de sa femme :

- Bien travaillé ?
- Oui, nous avons été très efficaces. Et vous ?

– Hace nous a composé une nouvelle chanson absolument fantastique en une heure ! Elle va cartonner !

Bizarrement, Hace ne partage pas l’enthousiasme de son ami. Il persévère dans son mutisme.

– Hace, chante-la-nous. Lui demanda Mia .

– Non.

– Allez !

– Tu verras plus tard.

Il se mure dans son silence. Dom l’observe quelques minutes, cherchant ce que cette attitude défensive signifie. J’ai envie de lui dire que ce n’est pas la peine : il change en permanence d’humeur !

Néanmoins, le déjeuner, toujours des sandwiches chez les Américains, se déroule dans une bonne ambiance grâce à Mia qui raconte dans le détail l’organisation de la réception. J’ajoute parfois un avis ou une information. Je me suis volontiers prise au jeu. Il ne participe pas trop à notre conversation, mais il a au moins la décence de nous écouter.

Les deux hommes nous annoncent leur départ à Oakland pour rencontrer des futurs investisseurs pour leur société. Je ne pose aucune question parce que cela ne me regarde pas, mais je trouve qu’il a des journées bien remplies et très variées. Comment arrive-t-il à concilier toutes ces obligations dans vingt-quatre heures ?

Mia et moi les accompagnons jusqu’à la porte d’entrée. Dom embrasse sans retenue sa femme quand mon portable vibre dans la poche de mon jean. J’ouvre le message reçu et ma gorge se noue instantanément. Je lis et relis le texte :

[Connasse de terroriste corse, dégage de mon chemin.
Jamais il ne t’appartiendra. Il est à moi. Crève]

Je suis pétrifiée par la véhémence de ces quelques mots.

Hace s’aperçoit de mon malaise. Il lit à son tour le message par-dessus mon épaule. Il grogne dans mon oreille puis il m’arrache le téléphone des mains et le projette à travers l’entrée. Mon pauvre portable s’écrase sur le mur.

– J’en ai marre ! Il hurle de rage.

Nous le regardons tous, effarés, Rosalia en a lâché sa pile d’assiettes.

– Hace.

Dom essaie de prendre un ton apaisant. Mais son ami tremble de la tête aux pieds, il n’ose s’approcher de lui.

Instinctivement, je me plaque contre lui, enserme mes bras autour de sa taille et pose ma tête contre sa poitrine. Il me serre à son tour dans ses bras, se calmant peu à peu. Étrange comme nous savons nous reconforter l'un l'autre. Il m'embrasse sur le front.

– Désolé pour ton portable. Cynthia se chargera de t'en procurer un autre.

– Pas grave. Je m'en occuperai.

– Si, si, j'y tiens... Dom, appelle immédiatement la police. Qu'ils essaient de traquer cet appel de merde. Je ne veux plus jamais que Lisandrina soit importunée ! Et vois avec Peter pour la sécurité, bordel !

Malgré la tension sous-jacente, il reprend vite ses esprits.

– Lizzy, nous devons y aller. Ne t'inquiète pas, la sécurité veille sur toi.

– Je ne suis pas inquiète ! Tout va bien. Passe un bon après-midi.

– À tout à l'heure.

Il dépose un léger baiser sur ma joue et sort. Dom court derrière lui, portable déjà à l'oreille. Il est soucieux lui aussi. Personne n'est épargnée dans cette foutue histoire...

Mia ferme la porte derrière eux et s'adosse dessus.

– Ouah ! Hace n'a jamais réagi comme ça. C'est bien la première fois que je le vois si agressif.

– Ah bon ?

Je hausse les sourcils.

– Il l'a déjà été avec vous ?

– Assez souvent je dois dire.

Je ne veux pas lui faire une liste, mais en quelques jours je me suis pris ses sautes d'humeur en rafale.

– Ce n'est pas dans ses habitudes. Dom m'a expliqué que depuis son enfance, il est très nerveux, à la limite de l'hyperactivité, mais il sait depuis longtemps comment se maîtriser. La musique et le sport lui permettent d'évacuer son excès d'énergie. Il a des principes de discipline mentale et physique très stricts. Il ne s'autorise pas à... Comment vous expliquer ? À sortir de ses gonds. Il veut donner une bonne image de lui. En permanence. Il pense qu'il doit être un exemple, surtout pour les plus jeunes. Il a conscience de sa popularité et de l'influence qu'il peut avoir. Donc, il se contrôle.

– Eh bien pas avec moi ! je rétorque.

– Je me demande bien pourquoi...

Mia retourne dans son bureau avec un sourire en coin.

Notre séance « shopping » dans ses armoires se prolonge jusqu'à l'arrivée des enfants. Ils sont étonnés de me revoir, mais ils sont bien élevés donc ils me disent bonjour avec une solennité qui me

fait sourire.

- Les enfants, hier vous ne l’avez pas beaucoup vu, mais je vous présente la femme d’Oncle Hace.
- Bonjour.

Je leur tends la main.

- Moi, je m’appelle Taawa, ça signifie Soleil dans la langue de Maman et j’ai 6 ans, me dit fièrement la petite fille, belle comme un cœur avec ses deux tresses brunes, ses grands yeux noirs et une moue coquine.
- Et moi Diego, comme le père de mon père.

Le garçon est grand et carré d’épaule. Il se tient debout, droit et sûr de lui. Le portrait craché de Dom... avec une belle tignasse noire.

- Je m’appelle Lisandrina, mais vous pouvez m’appeler Lizzy.
- Tu as un drôle d’accent, me dit Taawa.
- Je suis Française.
- Oh ! Nous sommes allés à Paris avec Papa et Maman. Tu habites à côté de la tour Eiffel ?

Je souris.

- Non, ma maison est loin de Paris. Elle est sur une île.
- Comme dans *Pirates des Caraïbes* ?

J’éclate de rire :

- Non mais les plages y sont aussi belles que dans les Caraïbes.
- Tu exagères, me rétorque Diego. Rien n’est plus beau que la plage de notre maison à Key West.
- Je ne connais pas la Floride mais si un jour tu viens avec tes parents en Corse, je te ferai découvrir mon île. J’habite à dix kilomètres de la mer au pied d’une grande montagne et les plages sont paradisiaques.

Je fais de la publicité pour ma terre natale !

- Bon, peut-être pas comme à Key West, je rajoute devant sa mine boudeuse.
- Mais maintenant tu habites avec Oncle Hace, objecte la petite fille.

Je ne réponds pas et jette un regard embarrassé à Mia.

- Allez les enfants, vous pouvez jouer dans vos chambres. Lizzy et moi devons continuer à préparer une fête.
- Quelle fête ? crient-ils ensemble, tout excités.
- Nous allons célébrer le mariage d’Oncle Hace. Si vous êtes sages, vous pourrez venir avec nous à L.A.

Ce n'est pas une bonne idée ! Il faut que je le dise à Mia.

– Promis Maman, nous serons sages comme des images ! Emmène-nous ! On pourra se baigner dans la grande piscine d'Oncle Hace. Supplie Diego.

– Oh, je peux vous aider ? demande Taawa, les yeux implorants, les mains jointes.

Ils sont trop comiques. Leur mère et moi rions à gorge déployée. Que ça fait du bien ! Ils me rappellent tant mon petit frère.

Promis, j'appelle Anto ce soir quand il se lèvera pour aller à l'école.

Le reste de l'après-midi se déroule dans une gaieté qui me déstresse. Je vide mon esprit même si nous parlons de la fête. Je la considère comme une réception que je dois préparer pour des clients. Je ne me sens pas impliquée personnellement. Je règle des détails qui le concernent lui uniquement.

Je ne vois pas le temps passer. Il se fait tard. Mia doit s'occuper de ses enfants, qui n'ont pas hésité à donner leur avis. Je me souviendrai longtemps de la grimace dégoûtée de Diego quand je lui ai dit qu'il y aurait des escargots au buffet – évidemment ce n'est pas vrai, dommage j'adore ça – ou de la supplication de Taawa pour mettre une poupée Monster High au sommet du gâteau. Je les remercie pour ces agréables moments en leur compagnie ; le cœur beaucoup plus léger, je prends congé.

Je rentre seule... Si on ne compte pas les quatre gardes et la police qui patrouillent dans la rue. Trois cents mètres au ralenti pour revenir dans cette autre réalité qu'est sa vie de star de mondiale, où je me sens tel un avatar décalé dans un jeu vidéo.

À mon retour, Wendy et Peter discutent dans la cuisine. Je leur fournis quelques détails sur le déroulement de cette journée, en omettant toutefois le message. La gouvernante me prodigue quelques recommandations à propos des traiteurs, elle a travaillé pour des grands noms autrefois.

Mon portable étant en miettes, je leur demande l'autorisation d'utiliser l'ordinateur du bureau pour joindre ma famille. Ils ne saisissent toujours pas pourquoi je me gêne dans cette maison. Inutile d'essayer d'expliquer, personne ne m'entend réellement.

Sur son bureau trône évidemment un iMac ultrafin et ultra-performant. Je me connecte à ma messagerie et envoie un mail à mes parents car ils flippent un peu vu ce que j'ai pu lire sur Facebook. Ma mère me renvoie un mail immédiatement ; elle doit être sur son ordinateur. À trois heures du matin ? Elle veut une conversation vidéo.

Après vérification, je me branche sur Skype. Quand elle apparaît sur l'écran, des larmes coulent sur mes joues et sur les siennes. Nous nous envoyons beaucoup de messages, mais ce n'est pas toujours évident de se connecter en même temps à cause du décalage horaire et nos activités respectives. J'ai pu lire son inquiétude à mon sujet dans chacun de ses mails. Lui mentir ainsi me donne la nausée, alors la voir maintenant me rappelle à quel point je l'aime et que je m'en veux.

Je lui demande si elle est insomniaque. Elle a installé l'application sur son portable afin de me répondre le plus vite possible à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Elle doit être très préoccupée par ma situation. Elle me bombarde de questions, mais je me contente du strict nécessaire. Je ne veux pas qu'elle s'affole, elle l'est déjà assez. Je ne leur dis rien à propos de la réception sinon ils seraient capables de rappliquer et je ne veux pas mettre plus de monde en danger qu'il n'est nécessaire. Je dois convaincre Mia de ne pas emmener les enfants. Les personnalités présentes auront leurs propres gardes du corps. Les enquêteurs nous ont confirmé qu'elle était focalisée sur nous, donc selon eux nous sommes les seuls à être en péril. De toute façon, je ne veux personne qui m'est proche à cette soirée. Ce serait comme si j'officialisais cette union illégitime. Oui, je sais, elle est légitime, mais pas dans ma tête !

J'éprouve un sentiment bizarre de voir ma mère en nuisette dans le bureau de notre maison familiale, à moitié dans la pénombre car elle ne veut pas réveiller mon père. Derrière elle est accroché un pêle-mêle de photos de nous cinq, en vacances ou à Noël qu'elle a soigneusement composée. J'avale difficilement ma salive : où est ma vie ?

Comme je ne réponds pas beaucoup à ses questions me concernant, elle abandonne. Pas pour longtemps j'en suis sûre, elle reviendra à la charge demain... Elle me raconte ses journées et les dernières bêtises de mon petit frère.

Soudain, elle se tait, je sens un souffle dans ma nuque. Un frisson descend le long de ma colonne vertébrale...

- Je vais devoir apprendre le français, me murmure-t-il dans l'oreille.
- Hi. Ravie de vous rencontrer. Comment allez-vous ? le salue ma mère en anglais.
- Ta mère parle aussi anglais ?
- Oui, elle est bilingue. Elle travaille dans un office de tourisme.

Je lui réponds avec peu d'enthousiasme. Je ne veux pas mélanger ces deux mondes, lui donner trop de détails sur ma vraie vie.

Visiblement, ma mère souhaiterait poursuivre leur discussion car elle lui demande d'un ton très banal comment s'est passée sa journée. Et lui, il lui répond avec une décontraction qui me sidère, comme s'il la connaissait depuis des années. Je n'en reviens pas qu'il soit si gentil et normal avec elle, bref le gendre idéal.

À l'aide !

Tendue, je décide d'interférer dans ces échanges de politesse, en français. C'est moi la malpolie et je m'en fous.

- Maman, nous devons dîner. Et toi, tu dois dormir !
- D'accord, mais je t'appelle demain. Je t'aime ma chérie. Prends soin de toi.

Et je coupe la communication.

- Ta mère est sympathique. Tu lui ressembles beaucoup.
- Il paraît...

Il tourne le fauteuil pour que je lui fasse face.

- Qu'est-ce que tu as ? Tu es soucieuse à propos du message ?

Non, tu parles avec ma mère.

– Je n'ai pas eu le temps d'y penser. Mia et moi avons été occupées toute la journée par les préparatifs et les enfants.

Je suis la reine de la dissimulation.

Il sort un paquet de sa sacoche. Une boîte avec la photo d'un portable.

– Je n'ai pas eu le temps de l'emballer. Mais mon informaticien a réussi à remettre des données dedans.

Il m'offre un Smartphone dernier cri et surpuissant.

– Merci.

Effectivement, tous mes numéros sont là. J'ai quelques manipulations à faire, mais l'essentiel y est. Il avait raison, tout le monde obéit à ses ordres. Il a à sa disposition une quantité de personnes dans des domaines différents.

– Il ne te plaît pas ?

Il interprète mal mon silence.

– Si, si, merci... Il est parfait... Allons dîner.

Wendy a dressé la table dans la salle à manger. Il m'interroge sur la réception. Je lui explique les arrangements pris par Mia et à quel point j'estime son professionnalisme. Pour une fois, il est d'accord avec moi. Je décèle dans ses remarques une profonde admiration pour son amie qu'il côtoie depuis une dizaine d'années. Il apprécie son dévouement à sa famille tout en étant une grande chef d'entreprise. Il se demande où elle puise la force de s'occuper tout le temps des autres. Il me décrit ensuite sa journée éreintante à tenter de convaincre des investisseurs : Dom et lui ont une société de construction qui permet aux plus modestes d'accéder à la propriété, dans des maisons à basse consommation d'énergie. J'avais lu un article sur sa philanthropie et ses aides sociales. De mon île, il n'était guère évident de savoir si le but recherché était la publicité ou si véritablement il y croyait. Maintenant, sans aucun doute, son objectif est plus qu'honorable, et il est extrêmement important pour lui. Je suis impressionnée par ce qu'il a accompli ces dix dernières années.

Et lui, où puise-t-il sa force ?

Il a commencé jeune à œuvrer en faveur des plus démunis en servant à la soupe populaire dans le Massachusetts. Un autre Coluche. Je l'écoute avec admiration. Je lui explique les Restos du Cœur en France et le spectacle des Enfoirés. Il s'enthousiasme pour cette initiative. Je lui montre quelques extraits des concerts sur mon tout nouveau portable. Il aime bien l'idée et l'ambiance bon enfant de cette manifestation.

Je me lève pour débarrasser la table.

- Laisse. Wendy va le faire.
- Je n'ai pas été élevée ainsi.

Je range donc les couverts dans le lave-vaisselle.

- Lizzy, profite d'avoir des employés à ta disposition.

Je fronce les sourcils d'indignation.

- Prends ça comme des vacances...
- Rappelle-toi, tu me paies un salaire. Alors non je ne suis pas en vacances.

Sa colère est instantanée, il serre les poings et part dans son bureau en hurlant :

- Comment un si petit bout de femme peut-il me faire perdre le contrôle de moi-même ?

Une assiette à la main, je le regarde refermer la porte coulissante si violemment qu'elle se rouvre.

Les paroles de Mia me reviennent : « Il n'a jamais été agressif ». Elle devrait le voir maintenant, elle changerait d'avis !

Qu'il aille au diable !

Je m'enferme à mon tour dans ma chambre. J'explore mon mobile pour passer le temps, guettant ses pas dans le vestibule, mais rien, pas de bruit. Mes paupières lourdes m'obligent à me coucher et je m'enfonce dans un sommeil perturbé.

Chapitre 9

Une musique résonne... Et se répète... Ah, mon réveil. Je ne reconnais pas le son du nouveau portable. Je tâtonne pour l'arrêter en me demandant pourquoi je l'ai mis.

Oh merde ! Le rendez-vous chez son père ! Je n'ai jamais eu de relation assez stable pour subir une rencontre parents/petite amie officielle. L'angoisse totale ! Une première qui est loin de me plaire, en particulier dans ces circonstances.

Un café et je m'enferme dans la salle de bains.

Je ne trouve personne au rez-de-chaussée. Seule une bonne odeur de café frais m'accueille. J'ouvre plusieurs placards avant de trouver une tasse. Je l'emmène dans ma chambre, je sirote mon breuvage en fouillant dans l'armoire : que vais-je bien pouvoir porter ?

Je choisis ma robe du premier matin, la rose pâle. Le bustier drapé met en valeur ma poitrine. Près du corps, elle a toutefois une coupe classique. Je prends mon temps dans la salle de bains. Je ne crois pas avoir un jour pris autant soin de moi ! Épilation totale, maquillage précis, coiffure sage. Je m'observe au millimètre dans le miroir accroché dans le dressing. Tout a l'air de convenir... même mes petites ballerines blanches.

Quand je redescends, la cuisine est encombrée. Wendy sert du café aux hommes présents, Hace, Peter et Dom. Tous les regards se tournent vers moi.

Peter et Dom me saluent et continuent leur conversation. Lui reste sur son tabouret de bar, les yeux fixés sur ma personne. Décidée, je m'avance vers lui.

– Je suis prête. Nous allons bien chez ton père ?

– Tu as mis cette robe ?

Il paraît troublé.

– Oui...

Je lisse les plis, tout d'un coup inquiète.

– Elle ne me va pas ?

– Oh si... C'est celle du premier jour.

Il s'en souvient ? Il ronchonne dans sa barbe de deux jours :

– OK, en route pour le pilori.

Ah, ça, ce n'est pas bon signe. Il va être tendu toute la matinée. Super ! J'enfile ma veste en saluant d'un geste rapide Peter et Dom et je le rejoins dans le garage. Je pensais que Peter conduirait mais il se met lui-même au volant de la Fisker, bolide noir aux vitres teintées hors norme qui doit coûter au moins vingt ans de mon salaire annuel. Ne revenons pas sur son propriétaire, qui est, lui, hors du commun.

Hace ne dit rien, concentré sur la route. Je me cale dans mon siège hyper confortable ; cette voiture est sublime, avec un intérieur aux matériaux sophistiqués, la plupart recyclés. Curieuse découverte sur moi-même : j'adore les belles voitures ! Celle-ci en particulier.

Ouais, enfin peut-être parce qu'elle est conduite par Adonis...

Après Lake Street, nous longeons l'immense golf du Presidio. La Pacific Avenue est bordée par de grands parcs, des courts de tennis, un terrain de base-ball. San Francisco est une ville avec beaucoup de verdure qui a conservé de grandes parcelles de forêt. Les propriétés bordées de jolies haies taillées et de fleurs printanières sont magnifiques. Le quartier de Presidio Heights est aussi huppé que Sea Cliff. À partir de Divisadero Street, la route descend raide vers la mer, j'ai l'impression d'être passée de l'autre côté de mon écran télé dans la vieille série de mon père, « Les rues de San Francisco ». La ville possède un plan en damier et chaque îlot est organisé de la même façon : la maison donne sur la rue et le jardin dans celle en parallèle. Certaines villas doivent avoir des vues extraordinaires sur la baie. Enfin, pas autant que dans son quartier... Je serai curieuse de connaître le prix de l'immobilier par ici.

Aujourd'hui, mon guide est muet. Cela ne m'empêche pas de me régaler des rues presque à la verticale, d'admirer l'architecture typique de San Francisco ou de profiter des vues urbaines si différentes des montagnes de chez moi.

Il se gare devant une belle maison en brique rouge située dans une impasse. Le quartier est chic et tranquille. Un bow-window et une baie vitrée entourée d'un bougainvillier ornent la façade côté rue. Nous accédons à un perron par de jolies marches en marbre. D'ici et de la terrasse en contrebas, le panorama est magnifique, jusqu'à la rotonde du Palais des beaux-arts. Trois arcades posées sur des colonnes moulurées forment le hall d'entrée. Il sonne à la porte massive en bois sculpté. Une femme d'un certain âge en tenue de domestique nous ouvre. Je serre mon sac contre moi. Il doit sentir ma crainte car il me prend la main.

– Bonjour madame Abbott.

– Bonjour monsieur O'Keefe. Votre père vous attend dans le living-room. Je vous apporte le thé.

L'entrée a un sol en damier noir et blanc, avec un bel escalier en bois. Elle dessert la salle à manger et le salon, où nous entrons. Dans cette vaste pièce, la cheminée style château Renaissance occupe le mur du fond. Les bibliothèques sont remplies de beaux livres. Les meubles en bois massif sont volumineux. Mais partout des tableaux dans le style op art. J'en reconnais un, que j'ai déjà vu dans un livre d'histoire de l'art. Son père est-il un collectionneur ?

Un élégant et très bel homme, cheveux poivre et sel, aux mêmes yeux verts que lui, se lève promptement de son fauteuil où il lisait le journal. Il est vêtu d'un costume clair taillé sur mesure. Il ressemble à Hace, en plus âgé. Il vient vers nous et lui tend la main.

– Bonjour fils.

– Bonjour. Puisque tu as tant insisté, je te présente ma femme, Lisandrina Marini.

Quelle froideur entre eux deux... Je ne veux pas me laisser intimider. Mon plus beau sourire aux lèvres, je lui tends ma main, qu'il prend chaleureusement entre les deux siennes.

– Enchantée Lisandrina. Heureux de vous rencontrer.

– Lizzy, mon père, Richard Bowen.

Quoi !? Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? Richard Bowen est un des artistes peintres les plus connus aux États-Unis ! Je n'ai jamais rien lu sur Hace qui ait un rapport avec cet homme !

– Enchantée aussi de vous connaître monsieur Bowen.

– Appelez-moi Richard. Venez-vous asseoir à mes côtés que nous fassions connaissance. Hace, sers le thé, veux-tu ?

Tandis que je m'installe sur le canapé, Hace verse le thé dans de fines tasses en porcelaine chinoise.

– Vous êtes Française, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Je suis allé plusieurs fois en France. De quelle région êtes-vous ? Vous avez un nom du Sud.

– Je suis Corse.

– Ah, l'île de Napoléon !

Et à ma grande surprise, il entame un discours sur l'histoire napoléonienne. Il écoute attentivement mes commentaires sur ce sujet que je maîtrise bien. Hace s'est enfoncé dans un fauteuil, ses longues jambes croisées l'une sur l'autre.

M. Bowen se tourne enfin vers son fils :

– Tu ne dis rien ?

– Je n'ai rien à dire.

– Je ne savais pas que ton manager avait de la famille en France. C'est bien comme ça que vous vous êtes rencontrés ?

– Oui.

Constatant que son fils est toujours aussi peu loquace, il me regarde à nouveau.

– Mon fils n'est pas un grand bavard.

Ça, j'avais remarqué...

– Vous vous êtes retrouvés à Las Vegas, si j'ai bien suivi les informations.

Je reprends l'histoire que nous avons sortie aux journalistes lors de la conférence. Il n'a pas besoin de savoir la vérité, pour ne pas l'inquiéter, mais je sens aussi que son fils n'a aucune envie de le mettre dans la confidence. Il se montre charmant, intéressé par ma vie et mes goûts. Je passe un agréable moment au contraire de Hace. Il tapote sur sa cuisse, les yeux dans le vide. Je sais qu'il chante dans sa tête, il s'évade loin de son père par la musique. Mon cœur souffre pour lui.

La conversation évolue rapidement vers sa passion pour la peinture et moi pour l'architecture. Bien que je connaisse peu la peinture de M. Bowen, son style me plaît énormément. Il s'inspire de l'op Art et du surréalisme, une combinaison de mes courants picturaux modernes préférés. Il m'explique que ses peintures expriment ses méditations sur la conscience et la perte de mémoire. J'avale de travers mon thé : dois-je croire aux prémonitions ?

À ce moment-là, Hace se redresse et sort sur la terrasse. Il s'appuie sur la balustrade, les épaules rentrées. Il semble si triste...

– Mon fils vous donne du souci ?

– Comme tous les maris... je lui réponds, évasive.

– Hace est très intelligent, tenace, mais trop sensible. Il travaille dur, peut-être trop. Il court sans arrêt.

Un artiste n'est jamais trop sensible.

– J'ai remarqué.

– Lisandrina, apprenez-lui à se poser, à apprécier la vie.

– Vous pensez que ce n'est pas le cas ?

– Il ne s'est jamais satisfait de ce qu'il a. Oh je ne dis pas qu'il veut devenir encore plus riche. Il l'est déjà, mais il est en perpétuelle recherche de quelque chose.

– De quoi ?

Un pan du mystère épais qui l'entoure se dévoile. Je suis d'accord avec M. Bowen, il est en quête de quelque chose qui a un lien avec son enfance et sa mère. Mais quoi ?

– Je ne sais pas au juste... Il l'a peut-être trouvé avec vous.

– Non.

Je réponds trop vite. Il fronce les sourcils, souhaitant certainement que je poursuive. Mais...

– Vous avez une belle vue d'ici.

Je change de conversation et je pars rejoindre Hace sur la terrasse. Je pose ma main sur la sienne.

– Charmeur, hein ?

C'est plus une affirmation qu'une question.

– Comme son fils.

– Peut-être le seul point commun.

– Je ne sais pas.

Je me tourne pour voir M. Bowen nous observer à travers la baie vitrée.

– Viens à l'intérieur.

– Je n'ai rien à lui dire.

– Quand il ne sera définitivement plus là, tu n'auras vraiment plus rien à lui dire. Pas avant.

– Toujours aussi perspicace, mademoiselle Marini.

Il soupire lourdement. Il garde ma main dans la sienne et me ramène dans le salon.

M. Bowen tient dans sa main un livre qu'il me tend :

– Lisandrina, je voudrais vous offrir ce livre sur l'architecture des premiers gratte-ciel de San Francisco. Il est introuvable. Je suis sûr qu'il va vous intéresser.

– Merci beaucoup, monsieur Bowen. J'en prendrai soin.

– Richard, me reprend-il. Vous déjeunez avec moi, n'est-ce pas ?

– Je t'ai dit que ce n'était pas possible ! réplique Hace.

M. Bowen fronce les sourcils. Des clones ces deux-là ! Visiblement, il compte sur moi pour persuader son fils de rester. Je n'en ferai rien : il est tellement tendu que je ne veux pas en rajouter.

– Désolée monsieur Bowen, mais Hace et moi avons une réunion cet après-midi. Une prochaine fois peut-être ?

– Très bien. Mais surtout revenez bientôt me voir. Cela a été un réel plaisir de rencontrer l'épouse de mon fils.

Il nous raccompagne jusqu'à la porte d'entrée. En Française que je suis, je l'embrasse sur les deux joues pour lui dire au revoir. Le père et le fils sont stupéfaits, mais je n'en ai cure. Je ne sais pas ce qui se passe entre eux. Si je peux les rapprocher un tant soit peu pendant mon court séjour ici, je serai contente. Richard essaye de tisser un lien avec lui qui le rejette de toute évidence. Je ne saurai jamais pourquoi, mais je trouve ça dommage. Alors je me comporte comme la belle-fille modèle et attentionnée. Évidemment, eux se serrent la main sans parole superflue.

Dans la rue, les quatre gardes du corps grimpent prestement dans leur voiture ; nous montons dans la Fisker.

– Ne te fais pas avoir par mon père. Il séduit les femmes et ensuite il les jette. Il manipule tout le monde.

– Il est charmeur et charmant, c’est sûr, mais un : je ne me laisse pas avoir facilement... Enfin en général, je rajoute quand je vois ses lèvres moqueuses se pincer.

Je continue pour stopper toute remarque ironique de sa part :

– Et deux : il me considère comme l’épouse de son fils. Il ne va pas chercher à me séduire voyons !

– Je me méfie. En tout cas, tu es privilégiée, il t’a offert un de ses précieux livres !

Son ton amer dénote une profonde rancœur envers son père. Je ne le forcerai pas à me parler de lui, mais je suis chagrinée de le voir souffrir ainsi.

– Merci d’avoir menti pour moi. Je ne voulais pas rester.

– J’ai bien compris ! Quel est ton programme cet après-midi ?

– Il faut que je travaille le script de Cortese. Tu veux me servir de partenaire ?

– Je ne sais pas si j’en suis capable !

– Rassure-toi, c’est juste une première lecture. J’ai besoin de m’imprégner du scénario.

– D’accord.

Je verrai bien en quoi cela consiste. Ma conscience veut m’avertir du piège : un tête-à-tête avec lui peut s’avérer dangereux pour mon cœur.

Arrivés à la maison, nous croisons Wendy et Peter qui filent dans leur pavillon où les attendent des voisins pour une partie de poker. Le déjeuner nous attend dans la cuisine, des sandwiches au saumon et une salade de pâtes fraîches. Hace récupère le script dans son bureau et, tout en grignotant, il le lit à haute voix. Petit à petit, il se laisse emporter par l’histoire et agit comme si la caméra était plantée au milieu de la cuisine. Il bouge, saute, mime chaque mouvement. Je m’émerveille devant son jeu d’acteur, il est né pour ce métier. C’est un artiste complet. Je m’efforce au mieux de lui donner la réplique. Au fur et à mesure, nous nous déplaçons dans le salon. Pris dans l’action, Hace bondit sur le canapé, mais il part à la renverse. Je me précipite sur lui afin de vérifier qu’il n’ait rien.

– Ton bras !

Il rit et me bascule avec son bras valide sur lui :

– Tout va pour le mieux !

Et il m’embrasse fougueusement. Mes mains s’accrochent dans ses cheveux, mes genoux se plaquent contre ses cuisses. Le désir gagne l’ensemble de mon corps telle une déferlante. Il passe ses doigts dans mon dos et descend le zip de ma robe. Il souffle doucement :

– Depuis le temps que j’attends de t’enlever cette robe !

Sa chemise déboutonnée, je caresse sa poitrine avec le bout de mes doigts. Il a la chair de poule et c’est moi qui lui fais cet effet. J’ai du mal à y croire. Pourtant je sens son désir grandir autant que le

mien. Nos vêtements s'évanouissent les uns après les autres. Il sort son discret portefeuille en cuir de la poche de son jean, je sais qu'il y garde toujours un préservatif en réserve. Je me redresse un peu, le temps qu'il le mette. Mais nos corps nus l'un contre l'autre sont avides de contact, nous n'en pouvons plus d'attendre. Il empoigne mes hanches, me glisse avec prudence sur son sexe tendu. Impossible de résister, je le prends en entier en moi. J'ai besoin de ce plaisir que lui seul sait me procurer, mais surtout j'ai besoin de lui donner cette jouissance qui pourrait le détendre après cette matinée stressante. Un large sourire apparaît enfin sur son visage. Sa blessure a un avantage : je prends le contrôle de nos ébats torrides. Son bras en écharpe repose sur l'accoudoir tandis que son autre main caresse l'un après l'autre mes seins lourds. Il me tire des soupirs de ravissement avec son pouce et de son index qui pincent mes fragiles et sensibles tétons. Jusqu'à ce que je le rencontre, je ne savais pas que ma poitrine pouvait être aussi érogène. Je vois bien qu'il est concentré sur chacune de mes réactions, il se préoccupe de me donner du plaisir et des larmes de joie me montent aux yeux. Pour lui cacher mon trouble, je me penche pour l'embrasser, sa langue danse avec la mienne, ma peau s'enflamme. Je prends appui sur le dossier du canapé et, lentement, je me mets à coulisser sur son membre. Je ferme mes yeux, je me laisse gagner par des sensations inconnues. Je l'entends haleter à chaque fois que mon pubis vient frotter la base de son sexe. Je me fous que son pansement me râpe les côtes, je me fous que mon souffle s'amenuise, je me fous de demain, je continue de bouger sur son érection jusqu'à ce qu'une vague nommée orgasme déferle dans nos corps. Mon soleil éclate.

Blottie dans ses bras, je ne me lasse pas de regarder son visage.

- Tu as décidé d'accepter le film alors ?
- Oui. Tu m'as convaincu. Je ne peux pas laisser passer un tel rôle.
- Non. Tu ne peux pas. Combien temps dure le tournage ?
- À peu près cinq mois.

J'ai un pincement au cœur en me rendant compte que je serai alors en Corse, chez mes parents, à chercher un travail... et lui à l'autre bout de la terre, dans son monde cinématographique.

- Tu pourras venir me rejoindre si tu veux visiter les temples d'Angkor.

Il me fixe droit dans les yeux. Je me mords la lèvre, de frustration et de découragement. Pourquoi s'obstine-t-il à penser que nous resterons mariés ? De toute façon, dès que je serai repartie sur mon île, une superbe fille viendra me remplacer. Alors pourquoi m'imposer ce mariage et croire que nous continuerons à nous comporter comme un vrai couple après ?

- D'ici là, je serai en Corse à la recherche d'un travail et je n'aurai pas les moyens de me payer un tel voyage.

J'essaie d'être diplomate, mais ce n'est certainement pas la réponse qu'il attendait. Ses doigts se resserrent fort sur mon avant-bras. Il me fait mal. Je grimace sous la douleur. Il se détache brusquement et se lève afin de récupérer ses vêtements éparpillés. Acerbe, il me répond :

- Oui, revenons à la réalité.

Et il quitte le salon pour monter dans sa chambre.

J'essuie mes yeux humides et me rhabille. Je reste un moment debout devant la baie vitrée, à essayer de me noyer l'esprit dans l'océan.

Ressaisis-toi Lisandrina. Tu savais depuis le début que cette histoire se terminerait mal.

J'ai laissé mon sac dans l'entrée. Je fouille dedans à la recherche de mon portable. D'ici, j'entends la musique provenant de sa chambre, il écoute à fond « The Kill » de Thirty Seconds to Mars. Il devrait protéger ses tympans, il est musicien merde, on ne met pas le volume si fort !

Je préfère m'installer près de la piscine sur une chaise longue moelleuse, loin de lui, loin de ces paroles qu'il hurle de rage. Ses revirements continuels m'épuisent. J'en ai marre de passer de la chaleur d'une éruption solaire à la froideur de l'Antarctique.

Mon cerveau me crie de revenir à la normalité ou bientôt je perdrai pied pour de bon.

On est au milieu de l'après-midi, Karen m'a laissé plusieurs messages depuis notre départ de Vegas. Comme ma mère, et avant que j'aie ouvert la bouche, mon amie me tarabuste avec ses questions dès qu'elle décroche. Je lui réponds par monosyllabes.

– Lisa, mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne me parles plus ! Je suis sûre que tu ne vas pas bien. Remarque, avec cette agression, tu dois flipper un max.

– Karen, ne t'inquiète pas pour moi, tout va bien. La sécurité est efficace.

– Et lui, il s'occupe de toi au moins ?

– Oui, Karen. Mais arrêtons de parler de moi. Donne-moi des nouvelles de Moke. Vous êtes sortis avec la bande ces jours-ci ?

– Tu veux que je te raconte ce qui se passe ici à Vegas alors que tu vis avec Haze O'Keefe ?

– Oui s'il te plaît.

Au son de ma voix défaillante, Karen n'insiste pas. Elle me narre en détail ces derniers jours. Elle et Moke sont à la recherche d'un appartement pour vivre ensemble. Elle veut mon avis. Je l'encourage sur cette voie. Il n'y a qu'eux qui ne voient pas l'évidence : ils sont faits l'un pour l'autre. À mon grand étonnement, elle m'annonce que Gary a invité Amy à dîner en tête-à-tête. Je dois avouer que celle-là, je ne m'y attendais pas du tout. Gary est un garçon introverti alors que mon amie est toujours en fusion, au travail comme dans sa vie privée. Soudain, une douleur aiguë traverse ma tête avec une image : Gary et Amy assis l'un à côté de l'autre, les yeux dans les yeux et des spots éblouissants. Était-ce lors de cette fameuse nuit ?

Je me reprends malgré mon mal de crâne :

– Et Jack ?

– Ah ne m'en parle pas ! Moke s'est disputé avec lui.

– Pourquoi donc ?

Je suis stupéfaite, ils sont amis depuis le lycée.

– Jack raconte à tout le monde qu’il est ami intime avec la femme d’O’Keefe, il se sert de cette excuse pour draguer tout ce qui porte un string et des talons hauts. À l’allure où ça va, il va bientôt dire qu’il est ton ex.

– Il n’oserait pas ?!

Pourquoi suis-je si surprise ? Jack est un profiteur. Je l’appellerais bien pour lui mettre les points sur les I, mais j’ai d’autres soucis plus importants.

– Moke lui a intimé l’ordre d’arrêter ses conneries et de ne pas se vanter de te connaître parce que nous avons eu des difficultés à nous débarrasser des journalistes.

– Ils sont venus vous importuner ?

– Oui ! Ils ont enquêté sur toi alors tu penses bien qu’ils nous ont trouvés.

– Je suis désolée de vous poser autant de problèmes Karen.

– Ce n’est pas de ta faute Lisa. Ne t’inquiète pas, ils vont vite se lasser et passer à un autre sujet encore plus croustillant. De toute façon, qu’est-ce que nous pourrions raconter ? Nous n’étions même pas au courant !

– Merci quand même de votre soutien.

– Les amis sont là pour s’entraider, non ?

Quand nous raccrochons, je me dis que j’ai vraiment de la chance en amitié, aussi bien ici qu’en Corse. Les écouteurs dans les oreilles, j’essaie à mon tour de m’évader en musique. J’opte pour quelque chose de rock, le groupe Imagine Dragons et leur tube adéquat à cet instant « Radioactive ». Je ne peux plus écouter ses chansons, entendre sa voix sur un support numérique : elle est plus belle en vrai, grave et si douce...

Le tablier du Golden Gate Bridge est sous une brume épaisse, les piliers semblent flotter au-dessus du brouillard ce qui confère à la baie une atmosphère particulière. Les vagues du Pacifique viennent s’écraser avec force sur les falaises. La violence des éléments me calme. Je ne remarque pas que je fredonne sur le concert.

Je suis sortie de ma torpeur par une main sur mon épaule.

– Qu’est-ce que tu écoutes ? me demande Hace.

Il me montre les écouteurs. Il n’a plus sa tête d’enterrement de tout à l’heure.

– Imagine Dragons.

– J’aime beaucoup leur musique, ils dégagent une sacrée énergie, mais je ne les ai pas encore rencontrés.

Et sans me consulter, il met une oreillette.

Ouh... J’espère qu’il ne va pas prendre les paroles de « Demons » pour lui... Bien que... Il

écoute attentivement.

– Intéressant choix... Il est ironique. Tu as des goûts hétéroclites en musique.

– J’aime les voix originales.

La tienne surtout. Mais je me tais.

– J’ai eu un appel de la police. Les inspecteurs vont arriver d’un moment à l’autre, ils ont d’autres informations à nous communiquer.

Je me redresse d’un bond.

– Sur quoi ?

– Je ne sais pas. Ils n’ont pas voulu en parler au téléphone. Ils veulent discuter avec nous de vive voix.

– OK.

Je suis intriguée. Nous rentrons à l’intérieur, je remarque qu’il s’est changé. Il est en tenue décontractée, en jean délavé et un T-shirt simple sans manches blanc qui fait ressortir ses muscles... et son bandage.

La police se présente dix minutes plus tard. Hâce accueille les deux hommes cette fois dans le bureau, autour de la table de réunion. Peter et les gardes du corps se placent au fond de la pièce. Les inspecteurs nous expliquent les progrès de leur enquête. La police de San Francisco prend vraiment cette affaire au sérieux ; elle ne lésine ni sur les moyens ni sur le nombre d’hommes envoyés sur le terrain. Bon, c’est vrai aussi qu’elle concerne un des plus célèbres habitants de la ville. Les vidéos ont confirmé que la criminelle avait étudié les lieux avant de pénétrer dans les studios télé car elle a gardé sa capuche en permanence, elle savait où étaient les caméras et elle s’est déplacée en fonction, évitant de se faire remarquer par le personnel de la télévision. Elle a réussi à obtenir une carte magnétique pour franchir les contrôles à l’entrée, preuve que l’attaque a été préparée. Donc qu’elle a accès d’une façon ou d’une autre à son emploi du temps. Ils n’ont ni trouvé l’arme, ni d’empreinte exploitable sur les quelques objets qu’elle aurait touchés. En revanche, ils certifient qu’elle est calée en informatique parce qu’ils n’ont pas pu remonter la piste des appels téléphoniques. Un indice intéressant selon eux. Je ne sais si on peut appeler ça une bonne nouvelle.

Hâce leur expose notre idée sur la réception. Ils ne sont pas enchantés, mais admettent que cette annonce la fera peut-être sortir de sa tanière.

– Pensez-vous qu’elle puisse s’attaquer à lui en public lors de cette soirée ? Il y aura beaucoup de monde, je leur demande, à nouveau très angoissée.

– Nous croyons que l’agression au studio télé n’était qu’un avertissement pour prouver qu’elle pouvait l’atteindre n’importe où. Nous en avons déjà parlé la dernière fois que nous sommes venus. Notre profiler pense qu’elle préfère rester cachée dans l’ombre. Elle vous met la pression sans jamais se découvrir. Elle prépare ses coups bien à l’avance. Le jour où elle décidera de passer à l’action, elle le fera pour assouvir sa propre vengeance, pour se pavaner devant un public.

Ils nous assurent qu'ils vont se mettre en contact avec la police de Los Angeles. Avec la sécurité qu'ils mettent en place, elle ne pourra pas approcher les invités. Je ne dois pas m'inquiéter, me répètent-ils en boucle.

Ouais... plus facile à dire qu'à faire.

Dès qu'ils sont partis, Hace se tourne vers Peter.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je préfère m'occuper moi-même de votre sécurité rapprochée à tous les deux. Il n'y aura pas de souci. Nous avons récupéré aussi nos propres infos. Mais je suis d'accord avec eux, elle est sacrément douée. Impossible de la tracer. Dom m'a dit qu'il avait commencé à lancer les invitations et à appeler la presse. Je préférerais que vous restiez ici à San Francisco le plus longtemps possible. À L.A., votre protection est plus délicate à assurer.

– OK Pete. Mais nous devons nous rendre là-bas au plus tard dans trois jours. J'ai du boulot qui m'y attend. D'autres lettres sont arrivées au bureau ?

– Oui. Le style a changé. Fini le leitmotiv sur sa fascination pour toi. Elle concentre sa haine sur Lizzy.

Hace pose sa main sur mon genou qui sautille. J'aurais dû m'y attendre, elle ne va pas se contenter de m'appeler au téléphone. Elle poursuit son harcèlement quotidien par courrier.

– Elle a de la constance, on sait à quoi s'en tenir. Je tente de me rassurer moi-même.

Ils poursuivent leur discussion sur leur méthode de surveillance, l'organisation de notre protection à partir de maintenant jusqu'à la réception. J'ai l'impression que nous sommes dans un camp retranché. Je n'avais absolument pas remarqué que nous étions si bien gardés. Et ce sera pire à Los Angeles avec toutes ces célébrités au mètre carré...

Pendant la réunion, Wendy nous sert des sortes de tapas, des mini-brochettes avec des chips et enfin des muffins maison en dessert. Je me rue sur le *carrot cake*, mon favori ! Cette femme est un authentique chef ! Hace s'amuse de ma gourmandise, mon défaut préféré.

Puis chacun rentre chez soi. Je monte aussitôt me doucher, l'eau évacuera ma tension nerveuse.

– Lizzy !

Même quand il crie mon nom, j'adore sa voix... Je suis maso !

J'accours dans sa chambre, affolée. Il est assis sur le rebord de son lit, torse nu. Il essaie de remettre son bandage.

– Quand j'ai enlevé mon T-shirt, la bande s'est détachée. Je ne voulais pas te déranger, mais je n'arrive pas à la remettre tout seul.

– Infirmière Lisandrina à votre disposition ! je lui réponds avec un large sourire.

Il s'esclaffe devant mon salut militaire.

– La trousse à pharmacie est derrière, sur la table de nuit.

Je vais pour la prendre quand je trouve dessous l'album photo du mariage. Je m'immobilise de surprise.

– Tu veux le regarder ? me dit-il doucement.

– Je vais d'abord m'occuper de ton bras.

Je sors une bande neuve et le scotch de leur emballage, les mains tremblantes. J'enlève l'ancienne. De larges compresses couvrent les cicatrices. *Diù*, elles sont plus longues que je ne le pensais. Avec d'innombrables précautions, j'enroule la nouvelle bande qui protégera les pansements renouvelés tous les matins par une vraie infirmière diplômée.

– As-tu regardé les photos ? je lui demande, sans lever mes yeux de son bras.

– Oui, toutes.

– Et ? Ton avis ?

– Regarde d'abord et nous en parlerons après. Je ne veux pas t'influencer.

Une fois les soins terminés, je m'assois en tailleur sur son lit et j'ouvre l'album. Les photos, une vingtaine, sont dans l'ordre chronologique avec quelques commentaires fournis par l'église. Les trois premières sont celles devant l'autel avec le révérend Bradley. Sur les autres, nous posons ensemble ou séparés. Les trois dernières me pétrifient : ce sont des portraits rapprochés et nous avons nos yeux rivés l'un à l'autre, seuls au monde !

Et sur toutes, ma robe rose pâle.

Il est toujours assis au bord du lit, sans bouger, observant mes réactions.

– Le photographe est bon. Dit-il.

– C'est tout ce que tu as comme analyse ?

Je suis agacée par ce ton détaché.

– Non.

– *Diù* ! Dis-moi alors ce que tu en penses ! Tu as cet album depuis des jours ! Tu as bien dû y réfléchir un moment.

Il soupire.

– Pour les premières, nous nous tenons bien debout. Le révérend Bradley avait raison, nous n'avons pas du tout l'air ivres. La drogue est présente parce que ni l'un ni l'autre n'avons de souvenir, mais elle a uniquement touché notre mémoire.

– C'est ce que fait la drogue du violeur, le GHB. Et pour les dernières ?

- Non, toi d’abord. Je t’ai dit ce que je pensais des premières.
- Ce n’est pas un jeu !

Je m’énerve pour de bon.

- Non, Lizzy, je sais. Mais les trois dernières me laissent perplexe.
- Perplexe ? Pour moi, elles sont...

Je cherche le mot adéquat.

- Impossibles !
- Et je peux savoir par ce que tu entends par « Impossibles » ?

Il s’empare de l’album et pointe son doigt sur la magnifique photo de couverture en noir et blanc.

- C’est nous ça ! C’est arrivé ! Que tu le veuilles ou non !

Il se lève et parcourt sa chambre de long en large. Il est divin, avec son jean, torse nu et la pleine lune qui éclaire la chambre. L’effet qu’il a sur moi est dévastateur, j’en froisse les draps.

- Merde Lizzy, quand vas-tu te rendre compte que ce qui nous arrive est bien réel ? Nous avons couché ensemble plusieurs fois et tu me dis encore que c’est impossible ?

Comment pourrais-je lui confier le fond du problème ? Que ces photos représentent pour moi deux personnes éperdument amoureuses l’une de l’autre ? Ce que nous ne sommes pas. Du moins... *Diù...* Et si j’avais occulté volontairement l’essentiel ? Mes véritables sentiments ? Je serre les poings. Non, non et non...

Il passe vigoureusement ses mains dans ses cheveux en proie lui aussi à une grande tension.

- Hace, je dois t’avouer une chose.

Il est instantanément sur ses gardes.

- Je suis une de tes plus grandes fans. Tu peux fouiller dans mon portable ou ma tablette, j’écoute en boucle ta musique depuis des années. J’ai vu tous tes films aussi. Alors quand le premier matin, tu étais là, en chair et en os, allongé dans le même lit que moi, j’ai cru avoir une attaque ! Imagine l’effet qu’a pu avoir sur moi la découverte de notre mariage. Pour moi, toute cette situation, ta maison, toi... Tout est impossible. J’ai juste l’impression, depuis que je te connais, de visionner ma vie. Je suis une spectatrice dans un film où je suis aussi actrice. Je ne sais pas comment mieux m’expliquer. Tu me parles de réalité parce que TU es dans ta réalité, mais pas moi. Je suis dans l’impossible, un monde parallèle. Et ces photos pour moi ne sont que le résultat de cette drogue.

Il s’est figé dès mes premières paroles. Je devrais quitter en courant cette maison, cette ville ou même ce pays, mais je suis paralysée.

- Tu es bien une fan.
- Oui. Je lui réponds avec une voix honnête et franche.
- Mais tu n’as jamais eu l’intention de me nuire.

À mon grand soulagement, il semble en être sûr.

- Non, je le jure, jamais.

Je lève la main droite.

Il se rapproche du lit, s’agenouille dessus et s’avance vers moi, un jaguar à l’affût. Ma respiration s’accélère.

- Donc, d’après toi, tu n’es pas dans MA réalité ?
- Non, je murmure difficilement.
- Alors, je vais te démontrer que tu as tort.

Et sa bouche pressante arrive sur la mienne en un éclair. Mes mains autour de son cou, je me colle à ses lèvres. Il glisse son bras sous mes hanches et m’allonge sous lui. Ce soir, il n’a aucune patience. En quelques gestes et malgré sa blessure, il nous déshabille. Ses cuisses enserrant mes hanches avec fermeté pour m’empêcher de bouger pendant qu’il passe un préservatif sur son sexe fièrement dressé. Sans attendre, en un coup violent, il prend possession de mon corps. Sa main valide sous mes reins me force à me cambrer à chaque assaut. Il fronce les sourcils en me regardant droit dans les yeux. Il a la mâchoire contractée et la bouche fermée, signe évident de son irritation. Mais je ne fléchis pas, je m’accroche à ses épaules, mes ongles enfoncés dans sa peau. Nous avons entamé un combat érotique, chacun de nous essayant d’obtenir l’avantage. Il se dresse sur les genoux et mes fesses se décollent du matelas. J’enroule mes jambes au-dessus de ses hanches et notre fusion devient alors totale. Il pousse un sourd grognement. Je ne sais pas où il trouve l’air pour respirer, mais il me martèle avec une énergie qui se répand en une violente offensive sur l’ensemble de mon corps. Quand un plaisir brutal me submerge, je perds carrément mon souffle. Je n’ai jamais eu un orgasme aussi rapidement.

- Je ne suis pas réel ? me demande-t-il en me pénétrant plus fort.
- Hace...
- Je ne suis pas réel ? me répète-t-il d’une voix rauque.

Il attrape mes mains et les bloque au-dessus de ma tête. Ses dents mordillent ma lèvre inférieure tandis qu’il cherche sa propre satisfaction dans une succession d’assauts.

- Je suis réel Lizzy. Son murmure est une plainte qui me saisit le cœur.

Je ne peux que crier son nom. Jusqu’à épuisement.

Blottie dans ses bras, j’ai envie de ronronner. Il me caresse l’épaule, le bras, la hanche et descend sur ma cuisse. Chaque effleurement est accompagné d’un baiser dans le cou ou sur le lobe de l’oreille

qui accentue mes frissons.

- Suis-je réel maintenant ? me dit-il ironiquement.
- Trop...

Je me retourne pour l’embrasser. Il me répond aussitôt et sa main s’empare de mon sein. Un petit murmure de délice sort de ma gorge.

- Pas assez... Dit-il en descendant vers mon entrejambe.

Je soupire de plus en plus fort. Il ne me quitte pas des yeux.

- Non, vraiment pas assez réel...

Il plonge ses doigts en moi. Immédiatement, sans que je le veuille, mon corps se cabre. Comment réussit-il à me faire vibrer à chaque fois qu’il me touche ? Comme si je n’arrivais jamais à éteindre ma soif de lui... Il continue de jouer avec mon désir, il me torture délicieusement jusqu’à ce que je sois obligée de capituler. Encore.

- Je viens de te prouver que je suis bien réel. Deux fois.
- Oui, je lui réponds, tout essoufflée.
- Bien. On est d’accord.

Il m’embrasse du bout des lèvres puis il ferme les yeux. Brutal et tendre à la fois. Ses deux facettes m’exténuent. Réellement.

Les yeux grands ouverts, je fixe le plafond blanc et la même question revient en boucle dans mon cerveau épuisé : que vais-je devenir quand tout ça sera fini ?

Chapitre 10

Le lendemain matin, le lit est vide. Je m'étire avec ravissement. Un soleil radieux illumine une mer turquoise. Aujourd'hui, le Golden Gate Bridge est entièrement visible. Une belle journée qui s'annonce. Je me prépare avant d'aller déjeuner. Wendy aspire au rez-de-chaussée. Pour ne pas l'encombrer et malgré la fraîcheur matinale, je vais boire mon café sur la terrasse. Il faut que j'occupe ma journée. Un petit tour chez Mia ?

J'avertis la gouvernante de mon départ ; je ne veux pas que la sécurité ait des soucis avec Hace. Elle appelle Peter qui insiste pour m'accompagner. Je profite de cette courte marche avec lui pour lui demander s'il sait où est Hace. Il doit encore donner des interviews et après il a une réunion avec Cynthia. Mince, je l'avais oubliée celle-là. Elle a peu de considération pour moi. Je la soupçonne d'avoir des vues sur lui. Elle pourra toujours l'avoir après mon départ. Curieusement, cette idée me déprime. La journée s'assombrit d'un coup. Je me secoue devant la porte de Mia. Inutile d'apporter mes pensées sinistres. Rosalia me mène jusqu'au bureau de la jeune femme. Elle est au téléphone et me fait signe de m'asseoir sur le sofa. Elle est vraiment belle avec son port altier et une robe de couturier multicolore qui sied à son teint mat. Je n'ai jamais envié personne parce que j'ai toujours été bien dans ma peau, mais je dois avouer que Mia est si élégante que je voudrais un tant soit peu lui ressembler.

- Tu as l'air, je ne sais pas... différente, me dit-elle après avoir raccroché.
- Ah ?

Je rougis en pensant à la nuit dernière.

- Je suis venue voir si je pouvais encore aider pour la réception.
- Bien sûr. Je termine l'invitation de cette soirée et je suis à toi.

Je découvre que je suis une vraie novice dans ce genre de travail. Je croyais naïvement que nous avions déjà beaucoup avancé, mais je m'aperçois que non. Mia est une perfectionniste. Rien ne lui échappe. Elle fait attention au moindre détail. Elle ne veut pas nous décevoir ! Je m'empresse de la rassurer en lui disant que ce n'est pas moi qu'elle doit impressionner mais Hace. Je ne suis pas exigeante. Elle a reçu les propositions du traiteur et elle veut me montrer des modèles de menus.

- Tu as demandé des plats français ?

Je suis touchée par cette attention.

– Bien sûr, la réception est en l'honneur de votre mariage. Nous célébrons ainsi l'union entre deux pays. Si tu veux modifier un plat, une boisson, dis-le-moi. Mais lis attentivement.

Elle a un sourire en coin.

– Ah ?

Le buffet promet d'être délicieux ; chaque dessert aura son thème, les hors-d'œuvre, les plats chauds et les desserts. Un bar sera installé autour de la piscine. Je n'ai pas encore vu la maison, mais rien que les plans du jardin dessinés par Mia m'indiquent que c'est un palace, comme à la télé.

Les hors-d'œuvre me mettent déjà l'eau à la bouche : saumon fumé, blinis aux herbes avec du caviar, cakes au crabe et olives, mini burger au vieux cheddar et mini-pizza. Plus différentes salades composées.

– Le fromage de chèvre Napoléon ?

– Hâce m'a dit que tu es Corse, de l'île où est né Napoléon. Alors quand j'ai vu ce nom sur les propositions, j'ai coché. Tu auras un produit de chez toi.

– Je ne crois pas que ce fromage vienne de Corse ! Je ris de bon cœur. Vous savez, nos fromages ne peuvent pas passer vos douanes. Mais je garde volontiers cette salade. J'ai hâte de goûter. Je constate encore une fois que le nom de Napoléon fait vendre...

– Je ne voulais pas te vexer, me dit-elle, confuse.

– Mia, aucun souci. Je trouve ça très drôle, c'est tout. En fait, j'apprécie énormément tous tes efforts. Tu ne me connais pas et tu te donnes beaucoup de peine. Merci.

– Lizzy, je le fais pour Hâce qui est l'ami de notre famille et le parrain de mon fils, mais aussi pour toi. Tu es une jeune femme sympathique et intelligente. Je suis sûre que nous allons devenir de très bonnes amies.

Mon humeur tombe encore d'une marche : je ne serai plus là bientôt et je sais bien que l'amitié ne survit pas aux distances... Je préfère continuer ma lecture plutôt que d'analyser mes émotions et de me retrouver étalée en bas de l'escalier de ma douleur.

Bourguignon de bœuf, porc sauce barbecue et poulet mariné au miel côtoieront le traditionnel maïs grillé, des légumes bio sautés à l'ail et persil. Avec l'inévitable pièce montée, des mignardises, muffins aux myrtilles, tourtes aux noix de pécan et *cheesecakes* seront servis.

– Qu'est-ce que c'est ?

Je désigne une photo.

– La spécialité de ce traiteur, des sucettes façon dessert. Il enrobe les gâteaux ou les entremets dans des cornets de glace.

– J'adore l'idée !

– Et c'est succulent !

Mia la gourmande. Elle poursuit avec les boissons. Ayant effectué de nombreuses excursions à Napa Valley, je connais assez bien les vins californiens. Nous choisissons ensemble, selon le menu ; j'espère seulement qu'ils conviendront à Hâce... Mes pensées m'entraînent vers un chemin périlleux. Je bondis sur ma chaise : je réagis comme une épouse ! *Diù...* J'ai soudain très chaud. Je me lève et demande les toilettes. Je m'y précipite, je crois que je vais vomir. Penchée sur la cuvette, je prie

pour retrouver un peu de tranquillité dans ma cervelle dérangée parce que cette histoire me rend malade. Physiquement. Après plusieurs haut-le-cœur sans résultat, je m'asperge le visage d'eau froide. Quand je reviens dans le bureau, Mia me regarde d'un air suspicieux.

- Tu es sûre que tout va bien ? Tu es bizarre depuis ton arrivée.
- Un peu stressée, c'est tout.
- La police arrêtera cette folle. Tout ira bien.
- Je sais. C'est pour la réception en elle-même que je m'angoisse.
- Pourquoi donc ? Nous avons déjà presque tout planifié et tout se déroulera parfaitement bien, tu verras.

Mia non plus ne comprend pas.

- Mia, tu es comme lui. Vous évoluez dans ce monde sans vous poser de questions. Je ne suis confrontée à votre univers que je ne voyais qu'à la télé et sur Internet que depuis une petite semaine. Regarde la liste des invités ! Que des célébrités ou des milliardaires ! Je ne saurai même pas de quoi leur parler. Je suis larguée, là ! Je ne veux pas embarrasser Hace avec mon milieu modeste.
- Lizzy, je crois que tu dois avoir cette discussion avec lui. Il y a de toute évidence des choses que tu ne sais pas sur lui et qui pourraient t'aider. Il vient d'un milieu modeste aussi.
- Son père est Richard Bowen !

Elle se pince les lèvres.

- Parle-lui. Ce n'est pas à moi de te raconter ça... Choisissons les présentations de menus.

Elle a aiguillonné ma curiosité, je ne sais pas si j'oserai le questionner.

- Les cartons d'invitation ?
- Oh désolée Lizzy, mais je les ai fait envoyer ce matin par Cynthia. Nous ne pouvions pas attendre.
- OK.

L'assistante a dû les expédier avec nos deux noms inscrits dessus... Petit rayon de soleil dans ma tête.

Nous avalons une appétissante salade et des fruits pour le déjeuner préparés par Rosalia. Notre collaboration paisible se termine avec l'arrivée des enfants de l'école. La maison s'anime d'un coup. Je passe le reste de l'après-midi à jouer avec eux aux jeux vidéo ou à Uno. Diego apporte son ordinateur portable : il veut que je lui indique sur Google Earth d'où je viens. Quand je lui montre ma maison, il est étonné.

- Tu habites dans un village perdu !
- Oui, mais regarde là, il y a la mer et la montagne juste à côté.

Penchée sur la table basse du salon, je clique sur les sites les plus connus tels que les *calanche* de

Porto ou les Aiguilles de Bavella.

– La Corse ?

Je bondis sur le canapé. Cette voix... Je me retourne et le soleil brille.

Hace porte un costume gris clair, souligné sur la veste cintrée d'un liseré foncé sur le revers du col et sur les poches, et un pantalon impeccable. Il a desserré sa cravate et ouvert sa chemise. Ouah, une bouffée de chaleur irradie mon corps.

– Regarde Oncle Hace, c'est le village de Tante Lizzy là. T'as vu comme c'est petit.

Tante Lizzy ? Mon regard croise celui de Hace. Le sien est ardent, le mien désespéré. Je reviens sur le clavier pour zoomer sur ma maison.

– La maison de tes parents ?

Incliné sur mon épaule, il joue avec une mèche de mes cheveux. Son souffle dans mon cou me donne la chair de poule. Et il le sait ! Je sens son sourire dominateur derrière mon oreille.

– Oui, et là, la place de l'église. Derrière mon école primaire.

– C'est ton école ? S'exclame Diego.

– Eh oui ! Quand j'avais ton âge, j'allais dans cette classe-là, tu vois ces fenêtres ? Ici, la cour pour les petits de la maternelle et en bas, pour les grands.

– Tu aimais l'école ? me demande Taawa

– Beaucoup... Pour voir mes copines.

– Moi aussi. Je peux jouer avec Amber. C'est ma meilleure copine !

– Et pour embêter les garçons. Rajoute Hace pour la taquiner.

– Ah non ! C'est eux qui m'embêtent.

Nous rions tous à la mine contrariée de la petite fille. Mia les emmène au premier étage se préparer pour le soir. Hace s'assoit à mes côtés.

– Tu as passé la journée ici m'a dit Wendy.

– Oui. Nous avons travaillé sur la réception. Et après nous avons joué avec les enfants. Et toi ?

– Beaucoup moins passionnante.

Il s'adosse sur le coussin et ferme les yeux.

– Raconte-moi.

– Ça t'intéresse ?

– Oui, mais je ne veux pas m'immiscer dans ta vie. Pourtant, parler permet parfois d'ôter le stress de la journée.

– Je connais un meilleur moyen.

Il m'attrape par le cou et m'embrasse. Mes pulsations cardiaques s'accélèrent.

– Hum, hum.

Nous sursautons tous les deux. Peter se tient derrière le canapé.

– Oh Pete... Qu'est-ce qu'il y a ? lui demande Hace en voyant la mine de son ami contrarié.

– Nous avons un problème. Une voiture suspecte est en train de circuler dans le quartier. La police nous a signalé que les plaques sont fausses. Les gars patrouillent dans toutes les rues, mais elle a disparu.

– Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle est suspecte ? je m'inquiète.

– Elle roulait au pas. Les vitres sont teintées, impossible de voir le conducteur. Nous l'avons signalé à la police quand elle est passée pour la troisième fois devant les caméras du portail. Ils viennent de nous appeler à propos de l'immatriculation. Il faut faire vite pour rentrer.

– Croyez-vous qu'elle ait repéré la maison de Mia ?

– Non, je ne pense pas. Pourquoi ?

– Je m'inquiète pour les enfants. Je ne veux pas qu'ils s'aperçoivent de quoi que ce soit. Y a-t-il une autre sortie ?

– Le jardin donne sur l'autre rue, me répond Hace. Tu as raison, il faut éviter que cette maison devienne aussi sa cible. Sortons par là.

Ni lui ni moi ne voulons que les enfants soient impliqués dans cette maudite histoire. Je le suis à travers le jardin dominé par un énorme chêne de Californie. Un portillon électrique permet l'accès à la rue parallèle. Sur ordre de Peter, Wyatt s'est positionné sur notre trottoir, Chris sur celui d'en face. Hace me prend par la taille, nous pressons le pas. Au carrefour devant le portail de la maison, les trois gardes du corps sont rejoints par deux autres. Ils sont sur le qui-vive, ce qui ne me rassure pas du tout. Nous nous apprêtons à traverser quand une voiture en pleins phares déboule à fond sur l'avenue. Le bruit du moteur rugissant résonne dans ce quartier d'habitude si silencieux. Le conducteur ne ralentit pas, il ne ralentit PAS ! En une fraction de seconde, je comprends que c'est elle. Les yeux rivés sur les lumières, je suis pétrifiée.

Puis c'est le trou noir.

Encore.

Chapitre 11

– Lizzy !

Un hurlement strident me perfore les oreilles. Hace est allongé sur moi, ses mains me soutenant le crâne. Son visage est angoissé, ses lèvres tremblent.

– Tu n’as rien ?

– Non, enfin un peu mal à la tête et au thorax, tu m’écrases.

– Oh pardon...

Il m’aide à me relever et me tâte partout, à la recherche de blessures.

– Hace, ça va, je n’ai rien.

– Ne restons pas là. Viens, rentrons.

– J’ai cru qu’elle allait nous percuter... Tu m’as sauvée !

Je me jette à son cou, emplie de reconnaissance. Il me serre très, très fort dans ses bras. Les agents de surveillance nous entourent, muets de stupeur. Peter a ouvert le portail, il nous enjoint de rentrer au plus vite dans la maison.

Wendy se précipite sur nous dès que nous sommes sur le perron.

– Vous allez bien ? J’ai entendu des cris.

– Oui Wendy.

Je veux la rassurer, mais mon corps me fait mal.

– J’ai besoin d’une douche.

Il m’embrasse sur le front comme avec une enfant puis il part dans la cuisine discuter avec Peter. Il se masse le bras, le choc a réveillé ses douleurs. Je n’aime pas le voir souffrir.

Dans ma chambre, j’ôte mes vêtements avec difficulté, j’aurai des courbatures demain. Je file dans la salle de bains. Je me rends compte alors que quelqu’un a réellement voulu me tuer. Mes jambes ne me tiennent plus, je m’assois sous l’eau bouillante, les yeux fermés. J’entends la voix de Hace enveloppante m’appeler quand il entre dans la salle de bains.

– Lizzy, s’il te plaît, sors de cette douche.

J’acquiesce et m’approche de lui. Il m’entoure dans une grosse serviette-éponge, il me sèche avec une délicatesse qui réveille mes sens. Petit à petit, je m’apaise.

– Tu as des bleus sur les bras et sûrement une bosse à la tête.

Il culpabilise ?

– Ce n'est rien comparé à ce que j'aurais pu avoir ! Tu m'as sauvé la vie !

– Je suis le héros du jour, me répond-il, un brin sarcastique.

– Superman...

– Et tu es ma kryptonite...

Je ne sais pas comment je dois prendre cette réflexion. Cependant, la question se dissipe quand la serviette glisse à mes pieds et que ses mains parcourent mon corps endolori. La salle de bains se fait ensuite l'écho de nos gémissements de plaisir, ma tension disparaît sous ses caresses...

Revenu au rez-de-chaussée, Hace nous prépare un plateau-repas qu'il pose ensuite sur la table basse. Il allume la chaîne stéréo, la musique se répand dans la pièce par des enceintes encastrées dans le plafond. Je reconnais un de mes groupes préférés, Kings Of Leon. Je soupire de ravissement en me lovant dans le canapé.

– Tu aimes ce groupe ?

– J'adore... leur musique est différente de la tienne, mais tout aussi obsessionnelle.

– Obsessionnelle ? Ma musique ?

– Hein, hein...

Je croque dans mon hamburger pour ne pas répondre. Mais je ne peux pas prendre une deuxième bouchée. Il se place devant l'écran géant avec sa guitare et commence à chanter « Use Somebody ». Il connaît toutes les paroles et... *Diù*, son interprétation est fantastique ! Je suis béate d'admiration. J'en ai la chair de poule ; sa voix grave et emplie d'émotion transperce mon âme, mon cœur... ma raison. Hace O'Keefe chante pour moi ! Comment ne pas dérailler après ça ? Malgré tout ce qu'il peut me dire, pour moi, c'est un être irréel. Ça, cette histoire, ce corps assis dans ce canapé face au Pacifique, c'est pas moi ! Je suis beaucoup trop normale pour vivre ce genre de truc.

Il me fascine.

Hace vient s'asseoir près de moi et croque dans son sandwich. Je peux à peine articuler deux mots :

– Ouah... Génial.

– Il me semble que nous avons les mêmes goûts musicaux madame O'Keefe.

Longtemps, nous demeurons allongés ensemble sur le canapé, discutant à bâtons rompus. Nous ne nous touchons pas, chacun reste de son côté. Je lui parle de la réception tandis qu'il m'explique plus en détail son projet de logements sociaux écologiques. Il a eu un meeting avec des entrepreneurs cet après-midi. Mon père étant lui-même dans le bâtiment, je n'ai aucune difficulté à suivre ses commentaires techniques. Mes questions pertinentes le surprennent. Malgré mes réticences à mélanger mes deux mondes, je suis obligée de lui parler de mon père, de son engagement de longue

date pour les énergies renouvelables. Il fronce les sourcils, j'espère qu'il n'a pu lire sur mon visage à quel point je suis réfractaire à parler de ma famille.

– Nous avons déjà eu cette conversation.

– Quoi ?

– Oui, j'en suis sûr. Sur ton père et les énergies renouvelables.

– Non, c'est la première fois que je t'en parle.

– Ce n'est pas très clair dans ma tête. Peut-être que nous en avons discuté pendant notre « trou noir ».

Je suis sceptique :

– Eh bien ! Nous avons dû aborder beaucoup de sujets pour que j'en vienne à parler de mon père !

Homme discret, mon père n'aime pas être le centre d'intérêt. Je lui ressemble, à vouloir rester dans l'ombre. Je continue :

– Je parle plus volontiers du reste de ma famille.

– J'ai dû te raconter mes projets et ton père est arrivé dans la conversation. Bon, je ne sais pas si nous recouvrerons totalement la mémoire, mais ça fait du bien d'avoir un pan du voile qui se lève !

Il est content de lui. Il s'arrête de parler avec un regard interloqué :

– Le reste de ta famille ?

Je ne lui ai mentionné jusqu'à maintenant que mes parents, volontairement. Néanmoins, la phrase de Mia me revient à propos de son milieu modeste. Très bien, donnant donnant si je veux des réponses.

– J'ai une sœur et un frère.

– Ah ?

Il semble curieux d'en savoir plus. Je ne vois pas pourquoi, cela ne le regarde pas, il ne les connaîtra jamais.

– Oui... Je suis l'aînée. Ma sœur Marie vient juste d'avoir son diplôme d'infirmière. Elle travaille à l'hôpital de Bastia, la plus proche grande ville.

– Et ton frère ?

Étrangement, il m'écoute avec attention. Je souris à l'évocation de mon frère.

– Anto est beaucoup plus petit ! Il a le même âge que Diego, 10 ans. Il va à l'école primaire. C'est le petit dernier, pourri gâté !

J'ai mal au cœur parce que même le souvenir de mon petit frère ramenant de mauvaises notes et

priant ma mère avec ses grands yeux de chien battu de ne pas le punir, me montre à quel point il me manque.

Hace s'esclaffe :

– J'ai un beau-frère de 10 ans !

Je ne ris plus du tout. Mon sang a quitté mon visage.

– NON !

Il s'arrête net. Je ne trouve pas cela drôle. Je ne veux pas d'interaction entre ma famille et lui. Ça suffit déjà avec moi. Je dois les protéger.

– Je ne veux pas qu'il leur arrive quoi que ce soit.

– Lizzy, je peux envoyer un service de sécurité chez toi, si tu le souhaites.

Pire que tout ! Mes parents dans SON monde ! Il se méprend : il croit que je crains pour leur sécurité, mais égoïstement c'est pour mon équilibre mental que j'ai peur. Peur que si mes mondes s'entrechoquent, notre situation s'éternisera, ma mère et lui considérant déjà que ce mariage est légitime. Et ça, je ne le veux pas !

– Mes parents n'en ont pas besoin. Ils savent se défendre. Et franchement, elle est ici. Je ne la vois pas aller en Corse. Le voyage est bien trop cher.

– Peut-être...

Constatant ma contrariété, il change de sujet :

– Tu t'entends bien avec ta sœur et ton frère ?

– Oui... Et toi ? Tu en as ?

Je me dis qu'il n'a jamais dit qui était son père à la presse, il fait peut-être partie d'une fratrie.

– Je suis fils unique.

Son ton est sec. Il combat de toute évidence certains démons intérieurs.

– Mes parents se sont quittés quand j'avais 5 ans. Ni l'un ni l'autre n'ont eu d'autre enfant.

– Ils sont restés célibataires ?

– Ma mère oui, pas mon père.

Cet homme ne se livre pas facilement. Il semble souffrir à chacun des mots qu'il prononce :

– Ma mère est décédée cinq ans après leur divorce.

Je savais qu'il l'avait perdu jeune. Pauvre Hace. Il a l'air d'avoir adoré sa mère. Il garde

d'ailleurs cette photo d'elle à Antelope Canyon dans son portable. Une autre, dans un beau cadre argenté, trône sur son bureau, où elle est assise au bord d'une rivière, les pieds dans l'eau. Il n'en a aucune de son père.

– Tu as habité avec ton père alors ? Tu as connu sa compagne ?

– Oui, je la connais ! Tu sais, elle n'est pas morte. L'autre jour, elle n'était pas à la maison parce qu'elle est toujours en voyage, mais elle et mon père sont mariés depuis de longues années.

Le fossé entre le père et le fils est décidément profond et doit avoir un lien avec cette femme, vu son dédain quand il en parle. Tant pis pour ma curiosité, mais je ne rouvrirai pas volontairement cette blessure.

Je me lève pour débarrasser et Hace me suit pour m'aider. Une fois fini, il m'enserme dans ses bras et me soulève le menton :

– Toujours aussi perspicace... Merci de respecter mon intimité et de ne pas me presser de questions. Je déteste ça.

– Le respect est sur la top list des traditions corses. Et puis tout dépend de quelle intimité on parle...

J'encercle son cou de mes bras et l'embrasse fougueusement.

– Hum... Je crois que la règle ne s'applique pas à une épouse qui tente de séduire son mari, me rétorque-t-il, hilare.

Il me soulève subitement dans ses bras, sans effort, malgré sa blessure. Il me monte dans sa chambre au pas de course. Je ris à l'avance de la nuit qui m'attend...

Une dispute lointaine me sort de mon sommeil. Quelqu'un s'énervé au téléphone. Je mets mon pyjama et descends lentement l'escalier, je ne veux pas interrompre la discussion. Dans la cuisine éclairée par un beau soleil jaune, Hace est appuyé au comptoir, son portable dans une main, un café dans l'autre. Il me salue avec sa tasse, tout en écoutant son interlocuteur. Je m'assois sur un tabouret, je sirote mon thé brûlant, servi dès mon arrivée par une Wendy en mode tornade ménagère.

– Je vous paie une fortune ! Trouvez une solution ! Comment ça, il n'y en a pas ?... Vous vous répétez Maître... Non, cela n'est pas acceptable ! Je m'en fous de la loi ! OK, mon assistante vous fait parvenir les documents. Oui, elle ira chercher les formulaires... Au revoir.

Il jette son portable sur le comptoir et il glisse jusqu'au mur.

– Il me faut une copie de ton passeport.

Ce matin, il a oublié la politesse.

– Bonjour Lisandrina, comment vas-tu ce matin ? Tu as bien dormi ? Je l’imite avec une grosse voix.

– Lisandrina, voudrais-tu S’il TE plaît, me donner ton passeport pour faire une copie ?

Il est grinçant, je n’aime pas.

– Pourquoi ?

Je lui réplique sur le même ton. Je n’apprécie pas du tout ses manières.

Il se radoucit :

– Tu m’as dit que ton visa expirait bientôt alors j’ai demandé à mon avocat de le faire prolonger. Il a besoin de ton passeport. Mais il ne pense pas pouvoir le faire car tu aurais un visa spécial.

– Ce n’était pas la peine de demander à ton avocat, je te l’ai dit moi-même. Je sais que je ne peux pas le prolonger. Impossible de le modifier. Et puis pourquoi veux-tu le changer ? Je suis certaine qu’à la réception, la police arrêtera cette femme. Et après, j’aurai encore quelques jours pour profiter de Los Angeles avant de rentrer. (J’observe son visage se fermer au fur et à mesure que je parle.) Tu pensais qu’avec le mariage, mon visa pouvait être modifié ?

– Oui. Mais il faut que tu partes et que tu reviennes avec un autre type de visa. Il me faut ton passeport.

– Cela ne sert à rien.

– Explique-toi.

Il est hors de lui, je peux maintenant décrypter certaines expressions de son visage.

– Je te l’ai déjà dit. Une fois de retour, je dois trouver un travail et je ne pourrai pas revenir.

– Tu ne pourras pas ou tu ne voudras pas ?

J’ai soudain très froid. Comme je ne réponds pas, il continue :

– Je paierai le voyage. J’aurai besoin que tu sois là pour affronter la presse à l’annonce de notre séparation.

La température a chuté en dessous de zéro. Pour la première fois, il est d’accord avec moi sur le divorce. Je devrais sauter de joie ou crier à tue-tête, mais je suis à présent désespérée à la simple idée de le quitter. Non, non, non, pas ça... J’enferme une partie de mon âme à double tour aux tréfonds de mon cerveau. Interdit d’accès.

– Très bien, je vais chercher mon sac à main.

Je retiens des larmes derrière mes paupières.

Je reviens trois minutes après, les yeux encore mouillés. Je pose mon fourre-tout sur le comptoir. J’en sors mon passeport avec ma carte d’identité. J’ouvre mon portefeuille et lui donne aussi ma

carte de Sécurité sociale américaine. Un papier tombe en même temps. Un reçu de carte bancaire. Étrange, je ne les range pas là d'habitude. Je le lis pour voir à quoi il correspond. J'écarquille les yeux et lis encore. Je lève la tête vers lui et lui montre la feuille.

– C'est quoi ? me dit-il, toujours agressif.

– Le reçu d'un motel à Vegas, la nuit de notre trou noir... On dirait que nous y avons été après le night-club. Mystère résolu sur ce laps de temps entre la discothèque et l'église.

– Montre... Quel motel ?

– Diamond Inn. Je crois qu'il est à proximité de Little Church of the West.

– J'envoie quelqu'un vérifier.

– Pourquoi veux-tu vérifier ? Regarde la date et l'heure. Tout correspond.

– Je ne m'en contenterai pas. J'ai besoin de plus de renseignements.

– Si tu y tiens...

Je renonce à le comprendre. Pour moi, notre emploi du temps a été reconstitué. Fin de l'histoire.

Il prend mes papiers et fait lui-même les photocopies dans son bureau. Il me les redonne aussitôt.

– Garde-les près de toi. Cet après-midi, nous partons pour Los Angeles.

– Cet après-midi ? Jamais tu ne discutes avant de prendre une décision ?

Je hausse le ton car il me prévient encore à la dernière minute.

– Non. Et je n'ai pas l'habitude qu'on discute mes ordres.

Il retrouve le ton péremptoire des premiers jours. Notre complicité s'est envolée en quelques minutes. Je claque des talons et je remonte dans ma chambre. J'ouvre rageusement l'armoire pour empiler mes vêtements dans ma valise. Je me douche une dernière fois dans cette maison. Quand je suis prête, ma valise bouclée, je la porte dans le hall. Il est occupé au téléphone dans son bureau. Je vais m'allonger sur un transat au bord de la piscine, écouteurs sur les oreilles, « Hysteria » de Muse à fond et lecture. J'essaie de me plonger dans le livre que Richard m'a offert. Penser le moins possible, cela m'aidera... Peut-être...

J'ai dû somnoler car il me secoue le bras :

– Lizzy, si tu es prête, nous pouvons partir.

Sa voix est neutre, impersonnelle. L'appréhension me gagne, les prochains jours vont être décisifs. Je range le livre et mon portable dans mon sac. Peter nous attend dans le garage, il s'est déjà occupé de ma valise. Nous quittons El Camino Street, escortés par deux voitures aux vitres teintées ; je suppose que la sécurité est sur les dents.

Pendant le trajet, Hace est pendu à son téléphone. Il ne me prête aucune attention, jusqu'au moment où il me passe son portable sans un mot. Je ne sais même pas qui c'est car il a à peine prononcé deux mots lors du dernier appel.

– Allô ?

– Lisandrina, c'est Richard. Je voulais vous souhaiter un bon voyage. J'ai bien reçu l'invitation. Je vous en remercie. Je voulais vous confirmer personnellement notre participation à votre réception.

J'ai insisté auprès de Mia pour que Richard Bowen soit invité.

– Je vous en prie. À bientôt alors.

– Au plaisir de vous revoir.

Il raccroche.

– Tu as invité mon père ?

Son ton acerbe démontre un fort mécontentement.

– Oui.

Ce n'était peut-être pas l'idée du siècle, vu sa tête... Richard essaie de se rapprocher de son fils qui le tient aussi loin de lui que possible alors que je voudrais que ma famille soit aussi près de moi que possible. Je n'imposerai pas la mascarade qu'est cette réception à mes parents, mais lui et son père pourraient y trouver l'occasion de faire un pas l'un vers l'autre.

Enfin, on peut toujours espérer.

Il se replonge dans ses appels. Je plains ses interlocuteurs.

Nous rejoignons l'aéroport où est stationné le jet Lineage. J'en monte les marches pour la deuxième fois, mais je ne me fais pas du tout à ce luxe. Ike, le pilote, nous accueille avec le même ton chaleureux. Cynthia se montre en revanche encore très froide avec moi. Je m'en moque, je fais comme si elle n'existait pas. Une vraie top-modèle avec ses hauts talons, ses vêtements hors de prix et son maquillage parfait. Hâce devrait l'épouser, ce serait un couple très bien assorti...

Ah non, quelle vision horrible !

Je m'installe sur le siège à côté de lui. Il ne m'a pas adressé la parole depuis notre départ de sa maison. Je n'ai pas non plus envie de lui parler. Son comportement autoritaire m'exaspère et je déteste ses revirements d'humeur : je sais qu'il n'a pas à m'expliquer sa vie, qu'il se protège mais il n'est pas tout seul à devoir supporter notre cohabitation ! J'en ai marre de passer de la douce chaleur de ses bras à la douche froide !

Par le hublot, je contemple San Francisco s'éloigner. Ces quelques jours ont été les plus excitants de ma vie. J'ai adoré cette ville, la maison... et, soyons honnête, lui et les moments passés dans son lit...

Le vol est rapide jusqu'à Los Angeles, un peu plus d'une heure. Nous atterrissons sur l'aéroport

municipal de Santa Monica. Lorsque nous descendons sur le tarmac, Hace met ses lunettes de soleil et enfonce une casquette de base-ball sur sa tête. Je le trouve terriblement sexy avec sa veste à manches courtes en jean sur un tee-shirt blanc. Il semble très cool, mais quand il prend ma main je sens sa tension ; il n'aime pas être exposé. Il marche vite, je me félicite d'avoir des baskets aux pieds. J'aperçois au loin quelques paparazzis avec de longs téléobjectifs. Je comprends mieux la pression qu'il subit au quotidien ; tous ses faits et gestes sont suivis, observés et commentés. Il doit sans cesse être prudent, plus encore maintenant avec cette femme aux aguets.

Peter, qui rechigne à laisser Hace seul, part chercher en premier la voiture. Autant la Fisker est une sportive, autant celle-ci est un SUV noir de luxe, une Chevrolet Escalad, hybride bien sûr, qui convient à la vie hollywoodienne. Elle ne correspond pas à Hace ; il n'est pas l'homme décrit dans les magazines ou à la télé, la célébrité qui vit sur son piédestal. Je l'ai vu agir normalement avec ses collaborateurs, ses amis ou les enfants. Il s'est forgé une image de star glamour qui lui colle à la peau et qu'il semble porter comme une armure. Dès que nous avons mis un pied à L.A., sa démarche s'est sensiblement modifiée, son allure est plus hautaine. Mais après un coup d'œil aux personnes derrière les barrières, je comprends qu'il pose pour les photographes.

Dom s'assoit derrière avec nous, tandis que Cynthia se met devant. Les musiciens, qui nous ont aussi accompagnés, sont dans un autre véhicule. Et toujours, des gardes du corps qui suivent. Un convoi ! J'ai l'impression d'être une prisonnière que l'on escorte au bûcher...

Les routes sont plus larges qu'à San Francisco. Nous sommes rapidement sur l'autoroute à la circulation dense. Je compte, incrédule, le nombre de voies : dix en tout ! Je ne crois pas que je pourrais conduire ici ! La ville de Los Angeles est plus grande que la Corse ! Je suis impressionnée par la taille de chaque bâtiment, hôpital de West Los Angeles, cimetière national, gratte-ciel du Financial District, que j'entraperçois au loin. Tout est démesuré. Mais fascinant.

Nous empruntons ensuite Sunset Boulevard qui mène au quartier de Bel Air, le plus huppé de la ville. Il est composé de plusieurs vallées où les millionnaires ont fait construire leurs immenses villas sur les crêtes. De la rue, il est difficile de voir l'ensemble de ces propriétés, toutes entourées de magnifiques jardins et de hauts murs, agrémentées aussi, je suppose, de piscines. Je suis propulsée directement dans les séries télévisées.

Ici, on ne doit pas se déplacer beaucoup à pied. La voiture est de rigueur même pour faire du shopping. C'est clair, les propriétaires n'ont pas à se soucier d'aller chercher le pain tous les jours, ils doivent avoir une armée de domestiques ! Nous longeons ensuite un grand complexe sportif où se trouve même un terrain de foot (soccer). Dom m'explique qu'il fait partie du complexe de l'UCLA, l'université prestigieuse de Los Angeles. La voiture contourne le Bel Air Country Club, un superbe golf dix-huit trous ; elle rentre dans une rue étroite et circulaire où toutes les maisons sont au bord du green.

Nous stoppons devant un haut portail métallique automatique. Peter appuie sur un bip et les deux montants coulissent sur leur rail. Une allée bordée de gros pins Douglas, de cyprès de Monterrey et de palmiers à jupons serpente à travers un beau jardin aux pelouses taillées au millimètre et aux

massifs foisonnant de fleurs multicolores. Ma mère adorerait ! Quand la propriété apparaît, je mets ma main sur ma bouche pour réprimer un hoquet de stupeur. Je croyais que la maison de San Francisco était grande mais Wendy ne mentait pas, celle-ci est gigantesque, un palace ! Deux hommes et une femme nous attendent tout sourire sur le perron. Certainement le personnel. Je me tourne vers Hace qui me regarde, soucieux. Il doit penser que je ne cadre pas dans ce décor, il a mille fois raison...

- Tu... Je ne trouve pas mes mots. Impressionnant.
- Très ostentatoire, me dit-il sur un ton cynique bizarre.
- Elle ne te plaît pas ?

J'hallucine, il possède un palais et il n'est pas content.

- Trop grand, mais Dom...

Il fait un signe de tête vers son ami qui grimace :

- Dom pense que montrer sa fortune peut aussi rapporter.
- Plus tu t'exposes, plus tu es connu, plus tu travailles. Réplique Dom en sortant de la voiture. Je sais que cela ne te plaît pas, tu préfères ton ermitage de San Francisco, mais n'oublie pas que sans ta célébrité, nous n'aurions jamais pu créer la fondation.

Nous sommes devant ce que les Américains appellent une porte cochère et que je nomme moi une rotonde tout en marbre qui sert de parvis d'entrée.

- La fondation pour les maisons écologiques ? je demande, intriguée.
- Non, pour cela, nous avons monté une société, me répond Dom. Hace a créé une fondation pour les enfants.

De toute évidence, Hace ne veut pas en parler. Il sort même en personne, avec un des hommes venus nous accueillir, les bagages de la voiture. Le manager continue, très fier :

- La Fondation Carolyn O'Keefe aide les mères qui se retrouvent démunies après une séparation dans la recherche d'un travail et d'un logement. Elles sont accueillies dans des centres où elles ont à leur disposition des psychologues, des médecins ou une simple écoute.
- Quelle belle initiative !
- Lisandrina.

Hace me coupe la parole sèchement. Il a prononcé mon prénom en entier et malgré ses yeux cachés par les lunettes, je devine sa colère rentrée.

- Viens s'il te plaît. Je vais te présenter.

Les trois personnes me tendent leur main, il égrène leur prénom :

– Voici Leslie, la gouvernante et son mari Curtis. Ils logent là dans l’aile droite. Et voici Jim. Avec Curtis, ils s’occupent de l’intendance. Dans le pavillon là-bas, il y a les membres de la sécurité. Si tu as le moindre souci, Wyatt et Chris sont à ta disposition.

– Et moi aussi. Je suis dans le troisième appartement de l’aile droite, me lance joyeusement Peter.

J’éclate de rire devant son sourire pétillant. Une bouffée de détente bienvenue, Hace est trop tendu. Je ne comprends pas pourquoi ; cette maison est un bunker avec des murs d’au moins quatre mètres de haut, une végétation touffue le long de la clôture, des caméras vidéo partout qui sont reliées à un PC et des gardes du corps présents dans l’enceinte de la propriété.

Nous pénétrons dans le hall par une porte en bois et ferrures ouvragées. Je sais pourquoi il préfère la maison de San Francisco. Cette villa est tellement imposante qu’elle n’a aucune âme. Il a raison, ce n’est qu’une vitrine. Je me sens si décalée dans cet espace où le moindre objet est onéreux. Par la baie vitrée qui monte jusqu’au premier étage, je vois un long bassin qui se termine par un autre, rond celui-là, rempli de carpes koï. Puis une piscine à débordement bleu-océan avec vue sur le golf en contrebas.

Un double escalier en métal poli et en verre permet l’accès à l’étage. À droite un bureau et un couloir qui mène aux studios des invités et aux parties réservées au personnel. À gauche, la salle à manger peut recevoir au moins vingt personnes. Et toujours ce besoin de clarté avec des portes-fenêtres partout. Hace continue de me faire visiter à pas cadencés. La cuisine laquée noire très fonctionnelle avec une petite table pour quatre personnes donne sur un atrium éclairé par une verrière au plafond et transformé en îlot de verdure avec bambous, cactus et plantes grasses. Les couleurs, différentes de San Francisco, sont ici froides : noir, blanc et gris. Cette zone plutôt à l’usage du personnel côtoie une autre, immense, plutôt réservée aux invités avec un bar style boîte de nuit, un lounge et une piscine intérieure !

Derrière une porte vitrée, une salle de gym privée. Tous les deux, nous empruntons un deuxième escalier en spirale au fond de la pièce. Nous arrivons directement dans la chambre principale ouverte sur un balcon. Il ne s’arrête pas et je le suis presque en courant dans un couloir.

– Là, c’est la suite de Dom. Il y en a une ici et une autre là. Choisis celle que tu veux.

Je le regarde. Il a ôté ses lunettes qu’il tient serrées dans sa main. Il ne s’est pas détendu une minute depuis notre départ de San Francisco.

– Hace, qu’est-ce qu’il y a ?

Je ne supporte pas ses manières glaciales. Il ne me répond pas tout de suite.

– Rien. Fais comme chez toi. Installe-toi et nous dînons ensuite.

Il me laisse au milieu du corridor et part s’enfermer dans sa chambre. J’entends quelqu’un monter par l’escalier central. Jim arrive avec ma valise. Il se dirige vers la chambre de Hace, mais je le stoppe :

– Non, dans cette chambre.

Je lui montre la plus éloignée de la sienne. L'homme est surpris mais ne dit rien.

La pièce est spacieuse, dans les teintes grises et blanches. Le lit en cuir blanc est recouvert d'une couette taupe. Les meubles laqués blancs sont modernes. Un grand tapis en bouclettes beige est posé sur une moquette couleur souris. Un gros lustre en verre poli descend du plafond. La salle de bains dans les tons gris est impersonnelle.

Je me rafraîchis et je reviens dans le salon en bas. Cynthia est déjà partie. Dom et Hace discutent au comptoir de la cuisine pendant que Leslie met le couvert.

– À table, me dit Dom pour alléger l'atmosphère.

Je lui renvoie un petit sourire de remerciement. Je suis encore plus gauche ici qu'à San Francisco. Là-bas, je m'étais sentie plus ou moins à mon aise. Dans cette maison, impossible. Leslie nous apporte l'entrée ; Hace lui ordonne de nous laisser, nous nous servons nous-même. Elle s'exécute sans un mot. Les deux hommes poursuivent leur discussion sur leur programme du lendemain. Je mange en silence, l'estomac noué.

– Mia arrive dans deux jours, les enfants resteront à Frisco avec sa mère. Elle ira certainement à la Fondation. Vous voudriez l'accompagner ?

Dom, gentiment, essaie de me faire participer à la conversation.

– Volontiers. Mia s'en occupe aussi ?

– Oui. Ce n'est pas simple avec son travail, mais quand elle peut, elle donne un coup de main.

– Pourquoi avoir choisi de créer cette fondation ?

Je regarde Hace en espérant qu'il me réponde.

– Raisons personnelles.

OK, je n'aurai pas plus d'explication de sa part.

Malgré son attitude renfrognée, je donne mon opinion :

– Je trouve juste dommage que ce soit toujours les femmes et les enfants qui doivent pâtir d'une séparation. Les hommes coupables de maltraitance devraient, eux, quitter le foyer !

Je suis en général véhémence sur ce sujet. La meilleure amie de ma mère a dû abandonner sa maison avec ses deux enfants, car non seulement son mari la trompait, mais en plus il la frappait. Quand un jour il s'en est pris à sa fille, elle a décidé de divorcer et ma mère l'a aidée à s'enfuir. Moi, je ne comprenais pas pourquoi le méchant monsieur n'était pas en prison et que sa famille devait dormir chez moi. Et puis, elle est partie avec ses enfants sur le continent. Je ne les ai jamais

revus. Lui, il est toujours dans sa maison au village. C'est injuste. Les années ont passé, mais je ne peux pas le regarder sans être écoeurée.

– La maltraitance n'est pas toujours physique, elle peut aussi être morale.

Mon sang se fige au son de sa voix caverneuse. Qu'est-ce qu'il a bien pu vivre pour fonder cette œuvre de charité et se sentir si concerné ? Mes yeux se tournent vers Dom dont la mâchoire se crispe également. Il sait. Mais il ne trahira pas son ami et je n'insisterai pas. Le manager se lève chercher le plat dans la cuisine.

– Je t'expliquerai un jour, me dit doucement Hace.

– Tu n'as aucune obligation envers moi. Je respecte ta vie privée et en aucun cas je ne me permettrais d'intervenir.

– Ça, j'ai compris !

Sa mauvaise humeur s'accroît. Je ne sais plus quoi faire pour le détendre.

– Lizzy, vous voulez venir avec nous demain ? Nous devons aller aux studios de la Century Fox. Cela vous intéressera peut-être ?

– Si je ne dérange pas, oui.

Je suis enchantée à la perspective de visiter des studios de cinéma.

– NON, tranche Hace.

– Et pourquoi non ? demande Dom qui commence à s'agacer.

– Trop dangereux.

– Oh, ça suffit avec ta paranoïa ! Elle sera avec nous et tu pourras lui faire visiter un ou deux tournages. Elle ne va pas rester cloîtrer ici jusqu'à la réception. Comme elle repart bientôt chez elle, qu'elle profite un peu de Los Angeles.

Hace repousse son assiette et quitte la table. Il part s'asseoir sur un transat de la piscine ; il paraît à bout de nerfs, perdu dans des pensées sombres.

– Qu'est-ce qu'il a ? je demande à Dom avec anxiété.

– Je pensais que vous pourriez me le dire !

– Non, il est comme ça depuis ce matin.

– Que s'est-il passé ce matin alors ? D'habitude quand quelque chose le tracasse, il m'en parle, mais là, il est muet comme une tombe.

Je me remémore la matinée.

– Il m'a demandé mon passeport pour modifier mon visa.

– Vous ne lui avez pas donné ?

– Si. Mais je lui ai dit que ce n'était pas la peine car je dois rentrer chez moi de toute façon.

– Oui, ça, il m'a expliqué. Et que vous deviez revenir ensuite avec un autre visa.

– Oui, mais je dois chercher un emploi. Alors je reviendrai pour signer les papiers quand je pourrai.

– Quels papiers ?

– Ceux du divorce.

Je fronce les sourcils d'étonnement. Pourquoi n'est-il pas au courant ?

– Le divorce ? Hace a accepté ?

– Oui, je lui réponds en haussant les épaules.

– Mais qu'est-ce que vous lui avez fait ?! lance Dom, furieux, en se levant de table pour rejoindre son ami.

– Mais je n'ai rien fait ! je lui crie.

Je demeure sur ma chaise dans une incompréhension totale. C'est lui qui ne voulait pas divorcer alors maintenant qu'il pense que cette folle sera bientôt sous les verrous, il est enfin devenu raisonnable et il a accepté de divorcer. Donc je ne vois pas où est le problème. Pourquoi merde Dom est-il aussi furieux que lui ? Pire, il s'en prend à moi ! Comme si sa mauvaise humeur était de ma faute ! Dom devrait sauter de joie : je vais bientôt débarrasser le plancher. De quoi il se plaint ?

Les deux amis se disputent, chacun ayant l'air de camper sur ses positions. Dom marche de long en large devant lui qui, toujours assis sur le transat, se prend la tête entre les mains. Je ne sais pas pourquoi il souffre, mais comme à chaque fois sa douleur m'étreint le cœur. Plus je reste à ses côtés, plus ma connexion avec lui se renforce. Pas bon, pas bon... Je ferme les yeux pour me calmer.

Mes lasagnes refroidissent dans mon assiette...

À un moment, Dom pose sa main sur l'épaule de Hace. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais Dom semble encore contrarié quand ils reviennent ensemble s'installer à table.

– Bon, Dom m'a convaincu. Autant que tu viennes avec nous. Mais nous nous levons tôt et nous avons une journée chargée. Après la Century, il faudra quand même que tu reviennes ici car je vais répéter au studio d'enregistrement et je dois me concentrer.

Oh, se concentrer ? Et avec moi, il ne peut pas ? Je perturbe même son travail avec cette histoire insensée. J'en suis profondément désolée.

– Merci beaucoup de me permettre de visiter les studios avec vous. Ça doit être passionnant de voir comment on crée un film. Et ne t'inquiète pas, je saurai rester discrète. Ici, il y a de quoi s'occuper. De toute façon, je ne m'ennuie jamais. Je continuerai de lire le livre de ton père.

À l'évocation de Richard Bowen, il se contracte de nouveau. J'aurais mieux fait de me taire.

Je saisis soudain le rapport entre sa fondation et son père. Son antagonisme pour lui doit remonter à son enfance, au divorce de ses parents. C'est une évidence. Mia m'a raconté qu'il venait d'un milieu modeste bien que son père soit devenu riche avec sa peinture. Donc il y a une pièce manquante

dans le puzzle que petit à petit je construis sur sa vie. Alan a raison de m'appeler Little Weasel.

Il se fait tard, j'étouffe un bâillement. Comme d'habitude, je commence à débarrasser la table.

– Mais... commence Dom en voulant m'arrêter.

– Laisse-la. Elle ne peut pas s'en empêcher, le retient Hace.

Ma star personnelle me sourit à nouveau. Le soleil pointe à nouveau derrière les nuages.

Les assiettes dans les mains, je les regarde tour à tour, le sourire aux lèvres en constatant qu'il retrouve un peu de gaieté.

– Messieurs, sachez que ma mère m'étriperait si elle me voyait laisser de la vaisselle sale sur une table.

Je tourne les talons, faussement indignée. Mais une fois dans la cuisine, je cherche le lave-vaisselle. Je sens un souffle dans mon cou - il est là.

Il s'est collé dans mon dos, ses mains sur ma taille. Ses doigts caressants me font frissonner, mais quand il se frotte imperceptiblement sur mes fesses je dois réprimer un cri de surprise : son excitation me donne soudain très, très chaud. J'entends à peine Dom nous lancer un :

– Bonsoir vous deux.

Je me penche afin de ranger les couverts. Hace me tient toujours. Cet homme dégage un érotisme irrésistible, même dans les gestes les plus simples du quotidien. Quand mes mains sont libres, il me serre sur son torse. Ses doigts remontent de façon subtile sur mon ventre qui se creuse sous le désir, puis ils poursuivent leur ascension vers mes côtes. Là, j'arrête de respirer, d'autant plus qu'il embrasse la base de ma nuque, ma zone la plus sensible... Je manque de suffoquer pour de bon quand ses mains expertes saisissent mes seins.

– Désolé d'avoir été si désagréable depuis ce matin, me dit-il entre deux baisers dans mon cou.

Je n'arrive pas à lui répondre tout de suite. Attendrie par ses excuses sincères, je me retourne vers lui. Ses yeux graves rencontrent les miens qui l'implorant de m'embrasser. Je ne sais ce qui le préoccupe, mais moi mes pensées ne vont que vers lui. Je pose ma main sur sa joue dans un geste de réconfort :

– Ce n'est pas grave.

Sa bouche fond alors sur mes lèvres impatientes et frémissantes. Une journée sans le toucher et déjà mon corps réclame le sien. Mes mains passent sous son tee-shirt, l'enlèvent et le jettent sur l'évier. Elles défont le bouton de son jean ; d'un coup de hanche, il fait tomber son pantalon. Ses mains agiles ôtent mon gilet et ma robe en quelques secondes. Mon plaisir enfle au contact de nos peaux. Mes doigts courent sur son cou, ses bras, son ventre. Il enserre mes cheveux dans une main

alors que l'autre dégrafe mon soutien-gorge. Ses lèvres sillonnent mon visage, mon cou, et arrivent sur mes seins. Je soupire de plaisir en chuchotant son prénom. Il a l'absolue maîtrise de mes tétons, c'en est même déconcertant à quel point ils lui sont soumis. Sa bouche remonte sur mon épaule, je crois que je vais avoir la trace demain matin de ses lèvres. Puis il s'écarte :

– La petite minute de précaution élémentaire.

Il s'accroupit afin d'attraper dans son jean un préservatif. Il revient vers moi, avec un sourire de conquérant sur les lèvres. Soudain, il me prend dans ses bras et, doucement, m'allonge sous lui, sur le tapis du salon. Je suis en totale ébullition, jamais un homme n'avait provoqué en moi des sensations si fortes. Le pire est que je voudrais que ces sensations ne cessent jamais. Ça me fait une peur bleue qui doit se lire sur mon visage car il semble hésiter, mais je ne le laisse pas douter une seconde de mon désir en le ceinturant avec mes jambes. Arc-bouté sur les bras, il pousse un long soupir de satisfaction lorsqu'il s'introduit en moi :

– Tu es si douce, chuchote-t-il, ses lèvres chaudes sur ma poitrine.

Je ne peux m'empêcher de passer mes mains dans ses cheveux fins ; je ne voudrais être nulle part ailleurs que là, maintenant, avec lui prenant possession de mon être intime. Je me cambre à chaque coup de reins, cherchant à le retenir le plus longtemps possible. Je m'agrippe autant que je peux à lui parce que je sais que cet enchantement est provisoire. Mes ongles s'enfoncent dans ses épaules comme lui paraît s'enfouir en moi.

Nos yeux s'interrogent, mais ni l'un ni l'autre ne pouvons formuler les questions qui nous libéreraient. Nous sommes à la poursuite de notre plaisir mais aussi d'autre chose, c'est évident car son corps tendu au-dessus de moi me martèle sans répit. La jouissance me prend presque par surprise.

Et... il m'emporte loin, très loin, au plus proche du soleil.

Il s'écroule sur le sol, épuisé. J'effleure son bras blessé du bout de mes doigts. Il s'empare de ma main et pose un baiser dans le creux de ma paume.

– Je n'interviendrai pas dans ta vie Lizzy. Tu es libre de faire ce que tu veux.

– Je sais. Pourquoi me dis-tu ça ?

Il parle vraiment souvent sous forme d'énigme ! Il inspire profondément :

– Ce que je veux dire, c'est que je m'arrangerai avec la presse si tu ne veux pas revenir. Il n'est pas question pour moi que tu te sentes prisonnière ou je ne sais quoi d'autre.

Je suis franchement surprise de ce revirement. Dom a dû trouver les mots pour le persuader de changer d'attitude.

– Merci. C'est tout ce que je voulais entendre. J'ai horreur d'être acculée au mur et qu'on

m'oblige à faire ce que je ne veux pas. Je suis ici, avec toi, prête à t'aider contre cette folle, mais ne m'emprisonne pas. Je ne le supporterais pas.

Il ferme ses paupières, les lèvres serrées. Je suis sûre qu'il voudrait me parler, mais il n'y arrive pas. Je pose ma joue contre sa poitrine. C'est le milieu de la nuit, la lune éclaire le salon d'une lueur pâle. Il est absolument magnifique avec cette lumière sur lui. Je ne me lasse pas de l'admirer de si près après l'avoir si longtemps vu en image. Je n'en reviens toujours pas de ma chance, de mon bonheur. Oui, mon bonheur est là...

Mais ressaisis-toi Lisandrina, il ne peut être éternel.

– Viens dormir. Tu vas attraper froid, me dit-il, péremptoire.

Nous nous levons et récupérons nos vêtements en riant. Cette habitude que nous avons maintenant de les éparpiller à travers les pièces ! Il m'entraîne par la main dans sa chambre. Je suis trop fatiguée pour résister. Nous nous endormons vite dans les bras l'un de l'autre.

Chapitre 12

Un réveil sonne. Je ne veux pas ouvrir les yeux, je n'ai pas assez dormi.

– Lizzy, si tu veux venir avec nous, il faut te lever.

Mon cerveau est d'un coup en activité. Il est allongé près de moi, son bras sur mes hanches. *Diù*, que j'aime me réveiller à ses côtés.

– Je serai prête dans dix minutes.

Je saute du lit pour courir dans ma chambre. Après une douche rapide, j'opte pour un pantalon en toile uni et un haut coloré, une de mes tenues de travail. Je retourne auprès de lui. Il termine de s'habiller avec un jean et un simple T-shirt noir. Et il peut poser pour un magazine de mode... Y a pas de justice dans ce monde !

– Petit déjeuner ?

– Oui, je meurs de faim ! je lui réponds, faussement décontractée.

Dom est déjà accoudé au comptoir, buvant un grand café, la tête dans un magazine.

– Bien dormi vous deux ? demande-t-il, ironique.

– En quoi cela te concerne ? rétorque Hace.

– Juste par curiosité...

Dom éclate de rire en tapant dans le dos de son ami. Mes pommettes rougissent sous l'allusion. Je me prépare un thé aux agrumes, de ma marque préférée. Je mange un donut en silence, assise sur un tabouret de bar. Je les laisse mettre au point leur planning. Nous irons d'abord aux studios puis à leur bureau, tandis que moi je rentrerai avec les gardes du corps.

J'avais bien prévu pendant mon séjour aux States d'aller visiter les studios d'Hollywood, mais côté touriste... Je n'aurais jamais imaginé le faire côté professionnel, c'est incroyable ! Je suis obnubilée par mon aspect. Je réajuste le col de mon chemisier, vérifie toutes les dix secondes mon maquillage. Je ne veux pas passer pour la petite Française fraîchement débarquée de sa campagne. Pas pour moi, je m'en moque, mais pour lui et sa carrière, je me dois d'être présentable. Je me tords les mains et me tortille comme une enfant sur le siège de la voiture.

– Pourquoi es-tu si nerveuse ? me demande-t-il alors que la voiture passe le portail de sécurité.

Quelle question ! Il ne se rend pas compte un instant de la position où je suis. Depuis le début de cette histoire, je vis dans l'imposture devant la terre entière, mais par écran interposé et à l'abri derrière les murs de ses maisons. Là, je vais être confrontée à son métier, à des gens réels qui

travaillent avec lui. Les quelques personnes que j'ai côtoyées jusqu'à maintenant étaient plus ou moins au courant de la situation. Pour la première fois, je vais devoir jouer la comédie, rien à voir avec la conférence de presse où les journalistes avaient été tenus à distance.

Les studios de la Century Fox sont une ville dans la ville, avec tous ces hangars, ces larges allées, ces multiples bureaux. Une rue de New York entière a été reconstituée ; immeubles, échelles de secours, véhicules de pompiers, tout y est. Incroyable ! Peter se présente devant un autre portail gardé. Même Hace doit montrer un badge pour entrer dans ce parking. Le panneau d'accueil m'indique que le building est celui de la direction. Ouah... le saint des saints...

– Tu as rendez-vous avec la direction des studios ?

Ma demande est formulée d'une faible voix, tellement je suis impressionnée.

– Oui, des gens de l'exécutif et Cortese pour les dernières formalités du film. Nous n'en avons pas pour longtemps. Ensuite, je vois quel studio je peux te montrer.

– Je ne veux pas déranger !

Mon angoisse s'accroît. Cortese ? Des acteurs ? J'ai déjà des difficultés à m'habituer à sa seule présence à lui. Alors d'autres célébrités ?

– Lizzy, voyons. Relaxe... Pour tous, ici, nous sommes mariés. Donc, tu ne déranges personne. Tu accompagnes juste ton époux au travail.

– *Avà basta* ! Je m'écrie les bras au ciel.

Il hausse un sourcil d'incompréhension. J'ouvre la portière pour ne pas lui traduire. Ce matin, il était raisonnable en parlant du divorce, maintenant il retombe dans son premier délire. Il contourne la voiture et me toise :

– C'est une réunion importante pour moi, je ne veux pas que nous nous disputions maintenant.

– Hace ! Je suis stressée. Mets-toi un peu à ma place ! Mais, je te jure, en aucun cas, je ferai quelque chose ou je dirai un mot qui puisse te nuire.

Il me soulève le menton, son pouce caresse ma lèvre qui tremble. Il me parle calmement mais fermement :

– Lizzy, pas un instant je n'ai pensé que tu pouvais m'embarrasser. J'ai bien compris que tu n'étais pas à ton aise ici. Je veux juste avoir l'esprit libre pendant les discussions, ne pas avoir à m'inquiéter pour toi. Alors je veux que tu te détendes, que tu profites de l'instant présent.

Il pose un doux baiser sur mes lèvres, je m'accroche à son T-shirt à cause de l'effet dévastateur que sa tendresse provoque en moi. Il met son bras autour de mes épaules avant de m'entraîner dans l'immeuble. Bien sûr, la réceptionniste le reconnaît immédiatement et balbutie pour lui indiquer la salle de réunion au premier étage. Il a un effet indéniable sur la gent féminine, sur moi en particulier.

Plusieurs personnes sont déjà assises autour de la table. Je reconnais le réalisateur Walt Cortese et l'actrice Amanda Dawson. Hace me présente également les deux producteurs et le scénariste. Dom s'entretient avec son assistant Rod qui me salue. Je me borne à répondre avec des phrases courtes, souriant aux félicitations usuelles.

Pendant toute leur discussion, je me tais mais je suis fascinée par la complexité d'un montage de film. Chaque détail est soigneusement étudié. Et *Diù*, que c'est cher ! Des sommes colossales sont engagées dans cette production. Hace doit avoir une sacrée pression parce que le film repose en grande partie sur ses épaules. Comment a-t-il pu penser un instant à ne pas y participer ?

Est-ce à cause de cette folle qui le persécute ? Il faut absolument qu'elle soit arrêtée pour que sa vie privée et professionnelle reprenne son cours normal.

À la sortie de la réunion, Cynthia nous attend ; elle a réussi à obtenir l'accès à un studio où se tourne en ce moment même un épisode d'une série que j'adore.

– Madame O'Keefe, je suis chargée après la visite de vous ramener chez vous.

Je me tourne vers Hace, surprise. Je n'ai aucune envie de rester avec cette femme qui, de toute évidence, me déteste :

– Je croyais que je rentrais avec Wyatt et Chris ?

– Ils seront là aussi, mais Cynthia a sa voiture ici. Je dois garder Peter et la voiture avec laquelle nous sommes arrivés.

– OK.

La perspective d'être avec elle dans son véhicule ne m'enchante guère. Bon, tant pis, profitons d'abord du tournage. Ça n'arrivera qu'une fois dans ma vie.

Je suis ébahie par le nombre de personnes nécessaires pour tourner un épisode. Une vraie fourmilière ! Avec des câbles, des caméras, des projecteurs partout. Il faut faire attention où l'on marche. Hace m'explique le déroulement de la séquence. Il connaît le fonctionnement de toutes les machines du chef opérateur, le rôle de chaque personne, du préposé au café jusqu'au réalisateur en passant par l'ingénieur du son, il m'impressionne par ses connaissances techniques.

Bon d'accord, il est acteur depuis plusieurs années, mais je ne crois pas que beaucoup en sachent autant sur le maniement d'une caméra de plus de soixante-quinze mille dollars ! Le silence tombe dès que le réalisateur le demande. La scène est bien plus étroite qu'il n'y paraît sur l'écran. Je suis ravie de voir évoluer deux acteurs de ma série policière préférée. Cette visite est très instructive, je grave le moindre détail afin de pouvoir après expliquer à ma famille cette fabuleuse journée dans les vrais studios d'Hollywood.

Entre deux prises, l'un d'eux, Jared Mitchell, vient dire bonjour à Hace qu'il semble connaître de longue date. Il nous congratule avec une joie non feinte pour notre mariage. L'homme en uniforme de policier est grand et élancé. Avec ses yeux bleu océan, il est la caricature du surfeur blond

californien. Ils échangent quelques mots amicaux puis il rejoint ensuite sa partenaire. J'aurais dû amener un carnet d'autographe...

Apollon me prend la main et nous quittons le studio. Dehors, je m'aperçois qu'il s'est à nouveau renfrogné.

– Je constate que tu es ravie de ta visite. Tu t'es pâmée devant Jared.

– J'aime bien Jared Mitchell. Je regarde souvent cette série à la télé. Merci de m'avoir permis d'assister à un tournage. C'était super intéressant et impressionnant. J'ai adoré ! Je ne pensais pas qu'il y avait autant de monde.

Je lui réplique joyeusement, les joues roses. Je ne comprends pas ces sautes d'humeur. Je ne veux pourtant pas me gâcher la journée à chercher une explication. Il me laisse devant la voiture de son assistante ; il remet ses lunettes de soleil et part sans un mot avec Peter dans sa propre voiture.

– Super, débrouille-toi avec ça, Lisandrina, je murmure en français.

– Pardon ? me demande Cynthia

– Oh rien... Nous y allons ?

Je suis mal à l'aise en montant dans l'Audi Quattro flambant neuve.

Je garde mon sac serré sur les genoux pendant tout le trajet. Cynthia a mis une musique électro un peu fort, me montrant par là qu'elle n'envisage pas de me parler. Cela tombe bien, je ne le veux pas non plus. Elle roule vite, slalomant entre les voitures. Elle n'a pas peur des contrôles, pourtant fréquents, sur les autoroutes américaines. Ou elle préfère me déposer le plus rapidement possible... J'opte pour la deuxième idée. Néanmoins, mon caractère de curieuse patentée réapparaît, je ne peux m'empêcher de parler :

– Vous travaillez depuis longtemps pour Hace ?

Elle est étonnée que j'ose lui adresser la parole.

– Depuis plus de huit ans.

– Votre travail vous plaît ?

– Je ne pourrais pas trouver mieux.

Oui, je suis d'accord avec elle. Être avec lui est passionnant, stimulant, obsédant...

– Oui, cela doit être très intéressant.

Je lui réponds poliment. Elle ne veut vraiment rien me dire. Je parle pour deux :

– Merci en tout cas de me ramener. J'espère que vous ne faites pas un trop grand détour pour moi.

– Non, je dois aller travailler dans le bureau de M. O'Keefe... Chez lui.

Elle me jette un regard narquois en prononçant les deux derniers mots. Elle me fait bien sentir qu'elle ne me considère pas comme sa femme. Moi non plus, cependant elle n'est pas dans la confiance, elle n'a pas à réagir ainsi. Quelle prétentieuse ! Je ne relève pas car elle sera toujours là après mon départ, pas la peine de semer le trouble entre Hace et elle.

Devant la propriété, deux agents de sécurité inconnus contrôlent nos identités malgré l'arrivée derrière nous des habituels gardes du corps. Cynthia se gare près de la maison. Quand je sors de la voiture, je vois Chris courir vers le portail et Wyatt, talkie-walkie à la main, se diriger vers moi.

- Wyatt ? Il y a un problème ? je lui demande, légèrement tendue face à son agitation.
- Nous ne savons pas encore madame O'Keefe, nous vérifions.
- Expliquez-moi.

Je m'étonne du ton ferme qui sort de ma gorge. J'applique inconsciemment ma méthode de gestion de groupes sur lui : assurance et douceur.

– Une voiture de location nous a suivis tout le temps sur l'autoroute de San Diego, elle a pris la même sortie que nous, puis elle a disparu et nous l'avons vue à nouveau au croisement sur le Bellagio Boulevard. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence mais les vitres étaient encore teintées, c'est aussi un 4 x 4. Impossible de voir le conducteur. Mais le modus operandi ressemble à celui de San Francisco.

– Je suppose que cette maison est indiquée sur les plans des circuits touristiques ? Ce n'est peut-être qu'une coïncidence.

Les excursions à travers les rues de Beverly Hills ou Bel Air pour entrapercevoir les propriétés des célébrités sont très prisées.

– Oui Madame. La propriété est très recherchée par les touristes. Heureusement, la rue n'est accessible qu'en voiture. Nous sommes en liaison aussi avec d'autres agents de sécurité du voisinage. Plus les caméras, nous avons une bonne couverture de protection. Mais le risque zéro n'existe pas.

- Et vous trouvez cette voiture suspecte ?
- Oui Madame.

Wyatt est sûr de lui. Et moi, de lui.

– Laissez-les faire leur travail, me lance Cynthia qui se tourne ensuite vers le garde du corps. Je vais dans le bureau de M. O'Keefe ; s'il y a quoi que ce soit, avertissez-moi en priorité.

Je l'observe donner des ordres comme si tout le monde devait lui obéir au doigt et à l'œil. Hace le fait, mais pas avec cet air de supériorité imbuvable. Wyatt nous regarde l'une et l'autre, ne sachant que faire. J'acquiesce de la tête discrètement. Il baisse les yeux, un petit sourire aux lèvres. Il n'apprécie guère lui aussi l'assistante... J'entends alors mon portable dans mon sac.

- Allô ?

– Lisandrina, tout va bien ?

Hace a une voix affolée. Mince, il a été averti.

– C’est bon. Pas de souci. Qui t’a appelé ?

– Chris. Je rentre.

– Pas question ! La sécurité fait parfaitement son boulot. Donc, toi fais le tien !

Je pénètre dans la maison pour parler sans oreille indiscreète, je monte dans la chambre.

– Je te dis que tu n’as pas à t’inquiéter pour moi Hace. Je suis assez grande pour veiller sur moi.
OK ? Occupe-toi de ton travail !

– Je le voudrais bien, mais je n’arrive pas à me concentrer.

Je prends un ton apaisant :

– Je suppose que tes musiciens t’attendent. Et Dom doit compter l’argent qu’il perd pendant que tu es pendu au téléphone au lieu de chanter.

Je l’entends rire au bout du téléphone, je suis soulagée.

– Toujours aussi perspicace mademoiselle Marini. J’y retourne. Fais attention à toi. À plus tard...
Et...

– Et ?

– Non, rien.

Il raccroche, me laissant sur un point d’interrogation. Je reste un moment assise sur son lit me demandant ce qu’il voulait ajouter. J’ôte mes chaussures, je redescends pieds nus dans la cuisine. Leslie prépare un mets très odorant. Cette femme d’une quarantaine d’années me dépasse d’une tête au moins ; elle a des allures de catcheuse avec ses épaules carrées et ses cheveux bruns très courts. Elle n’est pas aussi chaleureuse que Wendy, mais elle n’est pas non plus antipathique comme cette bimbo de Cynthia.

– Si vous avez faim, je peux vous préparer quelque chose, me dit-elle de sa voix curieusement mélodieuse.

– Je voudrais bien un sandwich, s’il vous plaît.

Je me suis accoutumée à peu manger à midi depuis que je suis aux États-Unis et c’est pire en ce moment, je n’ai plus beaucoup d’appétit.

– Très bien. Installez-vous.

Je m’assois sur la petite table tout en examinant les lieux. Plusieurs œuvres d’art ornent les murs, je crois reconnaître deux toiles de Richard. Hace a des goûts hétéroclites en matière de peinture, car à côté, trois superbes tableaux forment un ensemble représentant une forêt à la lueur de l’aube, le

mélange est harmonieux. Reste que cette maison est neutre, sans vie. À San Francisco, il a soigné chaque détail, de la construction à la décoration ; il y a déposé ses objets préférés, tableaux – pas un de son père – livres, photos. Ici, ce pourrait être la villa de n'importe qui, rien de personnel, que du neuf, comme sur un magazine de biens immobiliers à vendre.

Leslie dépose sur la table un beau sandwich au thon. Mon appétit revient et je me détends. Comme dit ma mère, l'appétit vient en mangeant. J'ai un après-midi de farniente devant moi. Si j'essayais la piscine intérieure ? Et après un bon bouquin ?

L'eau est chauffée ; je barbote une bonne heure. Je tente de me souvenir des mouvements d'aquagym que ma mère m'a montrés. Il est urgent que je me remette à faire de l'exercice, je n'ai fait aucun effort depuis des jours !

Leslie se démène en cuisine. Des invités sont-ils attendus ? Cynthia vient grignoter. Quand elle m'aperçoit dans la piscine, elle hausse les épaules dédaigneusement. Je m'en moque. Après m'être séchée et rhabillée, je m'allonge sur un canapé en cuir noir, je choisis sur ma tablette un des livres en français que j'ai téléchargé avant mon départ, *Néfertiti* de Christian Jacq. Mon esprit a besoin de se ressourcer.

L'histoire passionnante de cette déesse de la beauté me fait oublier l'heure. La nuit est tombée quand je lève les yeux des pages. Mon portable m'indique neuf heures. Je suis seule dans cette immense pièce. Personne n'est venu me déranger. Je décide d'inspecter le frigo. Les spaghettis bolognaise de Leslie m'attendent dans un grand saladier. Je farfouille pour trouver assiette et couverts puis je mange directement sur le comptoir. Une fois que j'ai tout rangé, je monte me coucher. J'ai passé une étrange journée ; après l'excitation de la matinée, mon après-midi a été plus que calme, comme cela m'arrive rarement. Le sommeil tarde à venir : je l'attends, je le sais.

Ce n'est pas raisonnable Lisandrina.

Je me tourne et me retourne dans cet immense lit. Finalement, mon cerveau capitule.

Il fait jour quand je me réveille, en pleine forme. Mon humeur atteint le zénith à la vue de l'adonis endormi à mes côtés. Je ne l'ai pas entendu rentrer, il a été discret. Il est huit heures. Moke m'a envoyé un mail, encore une de ces bêtises qui circulent sur le Net, mais il ne me transfère que les plus subtiles, en bon libraire qu'il est.

J'ouvre la pièce jointe pour amorcer une journée sous le signe de la gaieté. Mon ciel s'assombrit subitement ; le diaporama est un montage de la cinglée : des feuilles défilent avec des textes imprimés en gros caractères, m'ordonnant de partir des États-Unis, de ne pas organiser la réception ou mieux, de disparaître à jamais avec une affreuse tête de mort. Je relis plusieurs fois le message ; je suis blême de rage. Si elle croit que je vais lui obéir ! Ma détermination se renforce à chaque attaque de sa part. Je secoue Haca pour lui montrer.

- Lizzy, je me suis couché tard... Ou très tôt. Laisse-moi dormir.
- Elle m’a envoyé un autre message, je lui chuchote à l’oreille.

Il s’assoit d’un bond et m’attrape le téléphone. À la lecture du message, il pâlit de fureur :

- Sale p*... !

Il ne jure jamais, il doit vraiment être en colère.

Je pose ma main, qui brûle à son contact, sur son avant-bras.

- Regarde, il y a plus grave que le texte en lui-même. Ce message a été envoyé depuis la boîte mail de Moke. Je ne l’aurais jamais ouvert si cela était venu d’un inconnu et j’aurais encore moins téléchargé la pièce jointe.
- Ce portable est censé être inviolable.
- Il doit l’être puisqu’en fait, c’est Moke qui a été piraté. Elle a dû enregistrer mon carnet d’adresses à partir du premier portable. Hace, elle s’en prend maintenant à mes amis !
- Je suis infiniment désolé Lisandrina.
- Ce n’est pas de ta faute ! Mais il devient urgent de la stopper. Et comment a-t-elle su pour la réception ?
- Nous avons passé un communiqué dans la presse.

Je suis dans une bulle depuis des jours, je n’ai ni regardé la télé ni ouvert un journal.

- J’avais raison en tout cas sur un point.
- Sur quoi Sherlock ?

Son sourire demeure crispé.

- Elle enrage à propos de la soirée, c’est évident. Il faut accentuer la pression et lui montrer que nous sommes aussi déterminés qu’elle.
- Et t’exposer ? Je...
- Hace, stop ! Je te répète que je suis ici pour t’aider. Mets-toi ça une bonne fois pour toutes dans la tête !

Je le coupe en lui tapant l’index sur sa tempe.

- Réfléchis à une idée.
- Bien chef !

Il se saisit de mon doigt et le porte à sa bouche, qui remonte après sur ma paume, sur mon bras. Elle atteint enfin mes lèvres. Les nuages se dissipent, le soleil réchauffe mon corps...

Au creux de ses bras, l’angoisse s’est évanouie.

- Ce soir, je t’emmène dîner au restaurant, me dit-il.
- Ne te sens pas obligé de me sortir. Cela ne me gêne pas de rester ici !

Il pose son coude sur l’oreiller et me fixe durement :

- Tu ne peux pas juste dire, Oui ?

Il soupire.

– Premièrement, cela me fait plaisir. Deuxièmement, c’est mon idée de « pression » comme tu le suggères. Dès que je sors quelque part, tous les journaux se précipitent. Elle saura que nous conservons une vie normale malgré ses menaces. Elle ne va pas apprécier.

- Vu sous cet angle...

Bon, eh bien ce soir, nous jouerons aux jeunes mariés. Nous jouerons, c’est tout.

- Je connais un restaurant au bord de la mer, très sympa. Il paraît que tu aimes les fruits de mer.
- Oh, tu as parlé avec Peter. Où tu voudras me conviendra.
- Hallelujah !
- Quoi ?
- Pour une fois que tu ne me contredis pas !

Il se moque de moi ! Je lui lance mon oreiller en pleine tête en me levant.

- Quand tu es sensé, je n’ai pas à te contrarier.

Je pars avant lui dans sa salle de bains. J’y ai amené hier ma trousse de toilette : pour les quelques jours qui me restent ici, autant éviter les discussions sans fin avec lui. Il veut jouer au couple marié, même à la maison, alors OK pour moi... Il me rejoint dans la salle de bains et, pendant que je suis sous l’eau, il se rase. Étrange impression... Nous agissons naturellement comme un couple marié depuis des années. Pendant que je me sèche, il prend ma place dans la vaste douche à l’italienne. Grâce au miroir, je le vois savonner son corps de dieu. Les sculpteurs de l’Antiquité l’auraient sûrement engagé comme modèle. Je peine à me brosser les cheveux, absorbée par cette vision érotique et sa voix sensuelle : il chante à tue-tête une de ses mélodies. Quand il sort enfin, je suis en transe.

- Ça s’est passé comment avec Cynthia hier ?

Oh, il a compris le malaise entre nous deux. Je lui réponds sans détour :

– Elle ne m’aime pas, je ne l’aime pas. Mais elle est trop pro pour avoir été impolie. Je crois qu’elle a des vues sur toi.

Il s’esclaffe.

– Non, ce n’est pas possible ! Elle se tracasse pour moi, elle te prend pour une croqueuse de diamants. Mais elle peut être désagréable avec les personnes qu’elle n’apprécie pas. Je lui ai dit maintes fois d’être un peu plus diplomate, surtout dans ce milieu.

– Je préfère les émeraudes, je lui réponds, narquoise. C’est ton assistante, elle est super efficace. Je n’ai rien d’autre à dire sur elle. Mais n’empêche, elle te couve du regard.

– Je ne suis pas son type. Elle a un côté maternel, c’est tout.

– Tu es sûr que c’est juste ça ?

Je suis sceptique, mais je ne l’ai pas assez vue pour la cerner correctement.

– Certain. Elle est lesbienne, elle vit avec son amie. Elles envisagent même d’adopter un enfant.

Alors là, je suis scotchée. Je ne l’aurais jamais deviné ! Je le regarde et il est hilare. Il a laissé ce malaise s’installer volontairement !

– Pourquoi ne m’as-tu rien dit avant ? Tu as bien vu que j’étais mal à l’aise avec elle.

– Tu es d’habitude si perspicace... Je pensais franchement que vous discuteriez un peu toutes les deux hier pour apprendre à vous connaître.

– Discuter ? Nous n’en avons aucune envie ni l’une ni l’autre. Et puis, je n’ai pas à me mêler de vos affaires ! Votre travail ou votre relation, qu’elle soit privée ou professionnelle, ne me regardent nullement. Pourquoi veux-tu que nous devenions des copines ? Je pars bientôt de toute façon.

– Je n’ai pas oublié, m’assène-t-il avant d’aller s’habiller dans son dressing.

Dans la cuisine, il bâille en buvant son café.

– Je vais aller réveiller Dom... La police vient dans vingt minutes récupérer ton téléphone. Après, je dois rejoindre le groupe au studio. Mia devrait arriver dans la matinée. Wyatt et Chris resteront ici. Je préférerais que vous restiez à la maison.

– Je verrai avec elle ce qu’elle a prévu, mais nous pouvons travailler ici. Et pour ce soir, tu reviens ici ou je te rejoins au restaurant ?

– Je rentrerai me changer. Nous partirons ensemble d’ici.

Il scrute mon visage, attendant je ne sais quoi.

– Tu n’as rien à ajouter ? me demande-t-il.

– Non.

Je ne vois pas où il veut en venir.

– Pas de contestation ce matin ?

Offusquée, je me mets mes mains sur les hanches :

– Je ne veux pas compliquer la situation pour la sécurité ou la police.

– Merci de te montrer raisonnable.

Il traverse la grande pièce pour monter voir son ami. Qui descend ensuite de très mauvaise humeur.

– Ce n’est pas une heure pour réveiller les braves travailleurs...

Il ronchonne encore plus en renversant du café sur le comptoir.

– Regarde, lui dit Hace en lui montrant le message.

Aussitôt, Dom se redresse et son humeur se dégrade encore un peu plus. Hace continue :

– Il faut que notre piège fonctionne. La situation devient intolérable. Elle s’en prend dorénavant aux amis de Lisandrina. Nous allons augmenter la pression.

Il lui présente notre projet de ce soir tandis qu’il m’encercle dans ses bras.

– Vous vous êtes mis d’accord pour me pourrir une nouvelle fois ma journée ?

Nous essayons de ne pas rire. Le manager s’empare de sa tasse et va s’affaler dans un canapé en marmonnant. Il nous regarde, les sourcils froncés.

– Arrêtez de vous moquer de moi. Ma femme va m’engueuler parce que je n’ai pas dormi et que j’ai une sale tête. Tout ça, c’est de votre faute !

Nos rires résonnent dans la cuisine. Sans se concerter avec mon cerveau, mon corps se presse de plaisir contre celui de Hace. Je rougis en comprenant la réponse du sien. Heureusement que Dom ne voit rien de mon trouble...

Curtis vient nous annoncer la venue de la police. Les deux inspecteurs de Los Angeles sont du central de Beverly Hills. Habillés en costume cravate, ils ont visiblement l’habitude de traiter avec les stars et riches personnalités de ces quartiers ultrachics. Ils sont prudents dans leurs paroles, comme s’ils ne voulaient pas froisser leur hôte avec des questions indiscrètes. Hace les met vite à l’aise, leur résumant les évènements de San Francisco.

La police locale a bien reçu le rapport de leurs collègues, mais les faits racontés de vive voix leur permettent de mieux appréhender le contexte. Ils me confisquent mon téléphone afin d’effectuer de plus amples recherches. J’ai l’impression qu’on pénètre dans ma vie privée ; beaucoup d’informations sont contenues dans ce petit appareil. Ils me réclament aussi les coordonnées de Moke. Je dois absolument avertir mon ami de ce qui se passe avant que des policiers ne débarquent chez lui, ou pire à la librairie devant son boss. Lui et Karen vont flipper, c’est sûr. Je m’en veux terriblement de les mêler à cette histoire, même si je n’y suis pour rien.

Les inspecteurs prennent aussi les dépositions des agents de sécurité sur l’incident de la veille. Devant le sérieux de la situation, ils nous informent que des patrouilles supplémentaires seront envoyées dans le quartier. Constatant que Hace ne leur parle pas de la réception, je décide de leur

expliquer notre projet. Ils nous regardent tous les deux, se demandant certainement si nous ne sommes pas tombés sur la tête !

– Monsieur et madame O’Keefe, vous devriez vous montrer plus prudents et laisser faire la police.

– Je n’arrête pas de leur dire ! C’est dangereux d’exciter une folle pareille ! Mais ils n’en font qu’à leurs têtes ! s’écrie Dom.

Oh le traître ! C’était le premier à accepter mon idée.

– Messieurs, ma femme et moi-même en avons discuté longuement. Nous ne pouvons pas attendre indéfiniment qu’elle soit arrêtée. Cette femme nuit à ma vie professionnelle et privée. Nous ne voulons plus être à sa merci. Donc, travaillons en collaboration pour lui tendre ce piège.

Hace a répondu sur un ton ferme à l’inspecteur le plus âgé en me serrant fort l’épaule. Il ne voulait peut-être pas que je leur en parle, mais je crois qu’il lui faut plus de protection, je ne supporte pas de le savoir en danger. La police nous aidera. L’inspecteur Faulkner, le plus jeune, s’accorde avec Wyatt pour préparer ensemble le dispositif de sécurité de la réception. Je suis plus rassurée après leur départ.

– Tu ne voulais pas leur dire pour la réception ? je demande à Hace, légèrement anxieuse.

– Non, pas maintenant. Je voulais être tranquille encore quelques jours avant que l’artillerie lourde débarque chez moi. Mais bon c’est fait.

– Je pense qu’il faut organiser ta protection dès maintenant pour la réception. Tu seras plus en sécurité.

– Tu penses à ma sécurité alors que c’est toi qui es menacée ?

Il me regarde, incrédule.

– Nous sommes tous les deux victimes de ces menaces. Mais moi, je ne suis pas sous la lumière des projecteurs vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dans cette maison, je ne crains rien. Toi, par contre, tu es exposé en permanence à l’extérieur.

– Tu es adorable...

Il me prend dans ses bras et m’embrasse délicatement sur le perron, devant les yeux embarrassés des gardes du corps, de Dom et des policiers qui montent dans leur véhicule. Cette surprenante démonstration de tendresse en public me prend par surprise. Je vacille de plaisir quand sa main droite passe sous mon T-shirt et rend ma peau brûlante de désir.

– Eh Hace ! Lâche-la. On nous attend au studio, nous interrompt un Peter, tout joyeux.

À mon avis, il joue son rôle de mari un peu trop à la perfection. Après leur départ, je suis vidée ; beaucoup trop d’émotions se bousculent dans mon cerveau. La matinée a été étrange, encore une fois.

Leslie me propose un café que j’accepte volontiers. Elle m’explique qu’elle a nettoyé la chambre de Dom pour accueillir Mia et qu’elle nous a concocté un menu savoureux. Je la remercie. En moi-

même, je pense qu'elle n'a pas besoin de me tenir au courant de son travail. Mais je comprends qu'elle ne sait rien, pas comme Wendy, qui me manque avec sa gaieté contagieuse. Je dois jouer mon rôle d'épouse avec Leslie. Il faut que j'en parle à Mia, qu'elle me donne quelques conseils pour gérer une gouvernante. Je sais guider un groupe de clients, mais du personnel de maison, non... Ce n'est pas pareil. Je déteste l'idée en fait. Même si faire le ménage ou la lessive ne me manque vraiment pas !

Je lui demande où se trouve le téléphone, puisque mon portable a disparu dans les méandres de la bureaucratie américaine. Elle m'en indique un dans le salon attenant au hall. Je bénis ma prévoyance : j'ai copié mon carnet d'adresses en plusieurs exemplaires, notamment dans ma tablette tactile, ayant déjà perdu le tout l'année dernière.

Moke, essoufflé, me répond après de nombreuses sonneries. Ravi de m'entendre, il me pose un tas de questions sur Los Angeles puis nous discutons de Karen et de lui, de leur recherche d'un nouvel appartement. Ils en ont visité trois dont un qui semblerait leur convenir sur Wynn Road, pas trop loin de la librairie où il travaille. Ils ont déjà averti M. et M^{me} Levingstone de leur départ. Gary et Paul reprendront leur studio. Tant mieux pour eux, ils étaient en colocation avec un type pas très sympa. Ils seront ainsi toujours ensemble tout en ayant leur propre appartement. Et puis Amy pourra au moins profiter de Gary : elle vit avec sa mère et sa fille, alors la pauvre ne peut avoir aucune intimité.

– Je sens que tu as quelque chose à me dire, me dit-il au bout d'un moment.

Je vais droit au but : je lui explique les menaces qui pèsent sur Hace et moi, les messages, les courriers, les filatures...

– C'était donc ça l'attaque sur le plateau télé ?

– Oui, mais ce matin, il y a eu plus inquiétant.

Je l'avertis du piratage dont il est la cible. Il ne s'en est pas encore aperçu.

– Hace et moi sommes sincèrement désolés de ce qui t'arrive. Nous ne pensions pas qu'elle en viendrait jusque-là.

Moke se tait de longues minutes.

– Vous n'y êtes pour rien, ni l'un, ni l'autre. Nombreuses sont les stars importunées par leurs fans. Pense à ce qui s'est passé avec John Lennon.

Je manque de m'étouffer au téléphone de frayeur.

– Oh, désolé Lisandrina. Je n'aurais pas dû faire cette comparaison. Excuse-moi. Mais ouah ! Tu te rends compte, je suis au milieu d'une affaire de harcèlement impliquant Hace O'Keefe !

Je n'y crois pas ! Il jubile... Ces Américains ! Ils veulent tous avoir leur quart d'heure de gloire : Andy Warhol avait raison...

- Ravie d’embellir ta journée, je lui réponds, sarcastique. Sache que la police va quand même te rendre une petite visite.
- Pas de problème ! Lisandrina, il faut que je te laisse, un client vient d’entrer et mon patron n’est pas là. Dis à Hace que je suis à sa disposition.
- Bye. Bonjour à Karen.

Je profite du fait d’être seule quelques moments pour envoyer des messages à ma famille. Je ne veux pas que mes parents paniquent plus qu’ils ne le font déjà. J’espère que la police sera discrète pendant la réception, pour ne pas attirer l’attention des médias et que nous fassions la une. Ma mère m’assaille de questions dans ses mails. Elle me reproche d’être trop laconique dans les miens, mais je suis incapable de lui dire la vérité et surtout de lui dire ce que je ressens car je ne le sais pas moi-même.

En attendant Mia, je farfouille dans mon armoire à la recherche d’une tenue pour ce soir. Ma garde-robe est simple et classique : j’opte donc pour ma robe vert d’eau à manches courtes et un long gilet en coton que je pose sur mon lit.

La femme de Dom arrive peu de temps après. Je suis contente de la revoir et de pouvoir m’occuper.

- Comment vas-tu ? Tu as l’air rayonnante, me demande Mia.
- Je commence à trouver un équilibre face à la situation. Je prends chaque journée l’une après l’autre, sans me casser la tête. Qu’as-tu prévu pour ces prochains jours ?
- Tu n’auras pas le temps de penser une seconde !

Sa joie est contagieuse. Cette femme est lumineuse, physiquement et moralement. Nous nous installons sur la grande table de la salle à manger. Elle étale tous ses papiers et échantillons. Je croyais que nous en avions fini avec les préparatifs à San Francisco, mais elle me réserve encore quelques maux de crâne avec les éclairages (bougies, lumières colorées), les fleurs et pour couronner le tout, le plan de table.

- Je pensais que les gens allaient s’asseoir où ils voulaient. C’est un buffet !
- Lisandrina, tu n’y penses pas ! Chaque invité a une place désignée. Hace et toi serez à la table d’honneur. Il faut bien choisir l’emplacement de chaque personne.
- Je ne connais personne, je te laisse faire. Et à la table d’honneur, nous ne sommes pas tous les deux, n’est-ce pas ?
- Non.

Elle sourit.

- Le père et la belle-mère de Hace seront avec vous.
- Et vous ? Je t’en prie, Mia, mettez-vous avec nous. Que je puisse avoir une épaule secourable à mes côtés.

Je la supplie avec une mimique si comique qu’elle rigole.

– D'accord. Mais Hace sera aussi là pour t'aider.

Je me renfrogne aussitôt. Ce n'est pas tant de côtoyer une foule de célébrités pendant la soirée qui m'effraie ou même de mettre ma vie volontairement en danger, mais c'est de devoir jouer au couple marié, nageant dans leur bonheur tout neuf. Je sais qu'il voudra me suivre tout au long de la réception de peur qu'il m'arrive quelque chose, mais il faut que la folle se manifeste et pour ça je devrais m'éloigner de lui.

La journée se déroule dans la bonne humeur avec Mia. Nous finalisons plusieurs dossiers puis nous profitons de la piscine et de la salle de gym. Ma nouvelle amie se dévoile un peu plus, me racontant sa vie, la naissance de ses enfants. Bien qu'elle soit très impliquée dans son travail, Diego et Taawa sont ses priorités. Elle a eu, comme moi, une enfance heureuse dans une famille soudée. Nous nous découvrons des points communs, sur les valeurs familiales, le respect envers les personnes âgées, la préservation des traditions. Ses origines amérindiennes ont forgé son caractère et ses principes ; il en est de même pour moi avec ma culture corse qui me colle à la peau.

Je me souviens de ses livres sur les plantes médicinales et l'après-midi se termine sur les vertus des huiles essentielles de nos deux pays. Je lui fais sentir la seule que j'ai emportée, malgré les risques douaniers : l'immortelle. Elle recule en sentant l'odeur puissante. Mais elle me croit sans hésiter quand je lui affirme que ses propriétés sont extraordinaires. La plupart des gens sont sceptiques, ce n'est pas son cas.

Absorbées par nos débats thérapeutiques, nous n'entendons même pas les deux hommes rentrés dans la cuisine. Nous sommes assises en tailleur sur le canapé au fond de la grande pièce, chacune un excellent thé blanc du Fujian à la main.

– Quel charmant tableau ! s'exclame Dom.

Mia se lève et l'embrasse amoureusement. Ils forment un beau couple uni. Hace les observe avec une expression indéchiffrable sur le visage. Je n'ose pas me lever, je sirote mon breuvage pour me donner une contenance quand il vient s'asseoir à côté de moi. Je vois immédiatement qu'il est épuisé.

– Dure journée ? je lui demande timidement.

Il hoche la tête en signe d'assentiment. Je me souviens qu'il n'aime pas parler après un concert. C'est peut-être pareil après ces séances d'enregistrement.

– Tu ne t'es pas trop ennuyée ?

– Pas le temps ! Avec Mia, nous n'avons pas arrêté de discuter. Nous en avons presque fini avec la réception.

– Lisandrina est très efficace, tu sais Hace. Elle a une imagination créative et nous avons beaucoup échangé à propos de nos cultures respectives. Elle habite dans une région intéressante.

– C'est ce que j'ai cru comprendre...

Il ferme les yeux d'épuisement. J'ai mal pour lui en notant que sa voix déraille légèrement.

– Je vais m’allonger une heure et après nous partions. Une table est réservée au Lobster, me dit-il en se levant.

Nous le regardons tous les trois monter l’escalier. Dom secoue la tête en s’affalant sur le sofa.

– Qu’est-ce qu’il a ? lui demande sa femme, inquiète.

– Je ne sais pas. Il est bizarre.

– Ça ne s’est pas déroulé comme vous le vouliez au studio ?

– Oh si ! Il a été incroyable ! Je ne l’ai jamais entendu chanter comme ça. L’album va être fantastique.

– Alors, quel est le problème ?

– Le paradoxe est que ce qui le tracasse transfigure sa voix. C’est... Dom cherche ses mots. C’est comme s’il avait tout donné aujourd’hui... Mia, il a écrit des chansons sublimes, sur l’ensemble de l’album.

– Tu me les feras écouter ?

– Non, il ne veut pas pour l’instant. Au studio, il a été tyrannique avec le groupe, avec tout le monde d’ailleurs, répétant sans cesse de ne rien divulguer. On n’a même pas le droit de fredonner un seul nouvel air !

Dom se tourne vers moi, un air réprobateur sur le visage. Je hausse les sourcils.

– Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

– Cela a un rapport avec Lisandrina ? l’interroge Mia.

– Je vais prendre une douche.

Dom s’en va, nous laissant toutes les deux étonnées.

– Mon mari ne me cache jamais rien. Étrange. Mais je suis d’accord avec lui. Hace a un comportement inhabituel depuis ton arrivée.

– Normal. Avoue que la situation n’est pas banale.

– Non, c’est sûr. Vous allez au restaurant ce soir ?

– Oui.

– Que vas-tu porter ?

Je l’emmène dans la chambre où j’ai étendu ma robe.

– Est-ce que cette robe est assez bien pour ce restaurant, le Lobster ?

– Lisandrina, ne te préoccupe pas de ton apparence. Tu es une jeune femme magnifique.

– Nous sommes à Hollywood ! Il faut faire attention à ce qu’on porte. Hace m’a dit que c’était important, quand nous étions à Las Vegas.

– Certes... Viens, nous allons voir ce que j’ai amené.

Après une heure plus qu’agréable passée entre les doigts de fée de Mia, je suis prête. Dom entre alors dans la chambre, encombrée de palettes de maquillage, de brosses, de peigne et de sèche-cheveux.

– Ce n’est plus une chambre mais un institut de beauté ! s’exclame-t-il, écoeuré. Hace t’attend en bas.

Je vais chercher mon sac et je descends en courant, manquant presque de me fouler la cheville dans l’escalier. Hace est au téléphone dans le hall d’entrée. Il est époustouflant dans son costume anthracite à la veste cintrée et une chemise grise assortie dont les premiers boutons ouverts me permettent de voir son torse puissant. Il sort de la douche, ses cheveux indisciplinés sont à peine secs et il ne s’est pas rasé... Il dégage une aura érotique irrésistible. Je dois me tenir à la rampe afin de ne pas vaciller. Mon attirance sexuelle pour lui prend d’inquiétantes proportions.

Quand il me voit, il me fait signe d’aller dehors où Peter nous attend avec les agents de sécurité. Il est toujours pendu à son portable en s’asseyant à l’arrière. La conversation est orientée musique et solfège : il parle avec Adam, le batteur. Je comprends pourquoi ils ont autant de succès, leur niveau musical est excellent et ils semblent être perfectionnistes autant l’un que l’autre.

Je profite donc de la vue sur Los Angeles à travers les vitres teintées. L’autoroute de San Diego traverse à cet endroit les quartiers ouest. Un gigantesque échangeur (selon mon avis de Corse, sachant qu’il n’y a pas d’autoroute sur mon île !) permet l’accès à l’autoroute de Santa Monica que nous quittons presque au bord de la mer. Après un centre commercial géant, nous aboutissons à Ocean Avenue. Je suis dans un décor de cinéma : des maisons roses aux stores verts, des hauts palmiers, des joggers nocturnes ! Étrange de voir en vrai des lieux qu’on n’a vu que sur écran... Ils paraissent alors familiers, comme si je ne pourrais pas me perdre ici...

Le restaurant Lobster construit sur pilotis possède une salle entièrement vitrée, face au Pacifique. En sortant de la voiture, je m’attarde à regarder l’océan. Je suis heureuse de revoir la plage. Je suis une insulaire, la mer et la montagne font partie de moi. Il fait nuit mais de nombreux lampadaires éclairent le littoral.

– Lisandrina ? me dit-il doucement. Tu viens ?

– Oui. Je ne me lasse pas de la mer.

– Moi non plus. Alors, je crois que tu vas adorer cet endroit. Il paraît que la vue est superbe... Et toi aussi.

Je rougis, encore une fois, je ne me lasse pas non plus de son regard brûlant.

– Merci.

L’entrée du restaurant est en haut d’un escalier en acier. Le patron se précipite à notre rencontre dès que Hace a la poignée de la porte dans la main. Il est flatté qu’une star aussi connue vienne dans son établissement : il nous emmène lui-même jusqu’à la meilleure table et nous donne les menus. Tous les yeux des personnes présentes, clients et employés, sont braqués sur nous.

Je suis raide sur ma chaise, ma jambe droite sautillant machinalement.

– Lizzy. Calme-toi, me chuchote-t-il par-dessus la carte.

- Tout le monde nous regarde, je lui réponds, gênée.
- Normal, nous sommes le couple de l'année...
- Hein, hein, très drôle.

Je préfère admirer la vue sur la jetée historique de Santa Monica plutôt que de croiser ses yeux moqueurs. Dans la maison, je peux être moi-même, mais pas à l'extérieur. Je me sens gauche, maladroite et inadaptée en sa compagnie. Même la carte me déconcerte, je n'ai pas les prix.

– Peter m'a conseillé le homard. Tu aimes ?

– Oui. Il me semble que Peter connaît tous les bons coins pour manger. Le restaurant de Sausalito était très bien.

– Lui et Wendy sont de fins gourmets.

Après avoir passé commande, nous discutons de nos goûts culinaires respectifs. Je n'arrive pas à le quitter du regard. Il est charmant, attentif à mes paroles et souriant. Cette déconcertante harmonie entre nous apaise toutes les craintes que j'avais sur ce tête-à-tête. Je me détends à l'écouter parler avec sa voix profondément sensuelle. Je lui raconte mes heures passées dans la cuisine avec ma mère à préparer d'abord des gâteaux puis, plus grande, des plats plus élaborés.

– J'adorais lécher le saladier quand Maman avait fait un gâteau au chocolat. Elle m'a prise en photo, je devais avoir 4 ans, mes joues, mon nez et mon menton sont recouverts de chocolat.

Il se tait, son visage reflète une profonde douleur. Des souvenirs ont dû ressurgir à propos de son enfance. Je me mords les lèvres de mon impair.

– Je suis désolée de remuer des souvenirs douloureux.

– Non, non...

Il scrute l'horizon, perdu dans ses pensées. Je patiente, le cœur déchiré.

– En fait, je crois que j'essaie tellement d'effacer les mauvais souvenirs que j'en oublie les bons.

– Tu dois au contraire te remémorer les meilleurs ! Pourquoi lutter ? Ne pas vouloir se rappeler est une façon de nier l'existence même de la personne. Ce n'est pas ce que tu veux.

À cet instant, le serveur nous amène un gros homard à la sauce au beurre, accompagné de maïs, de tomates cerises et de salade verte. Le plat est aussi bien présenté et odorant qu'il est délicieux. Notre conversation se poursuit sur la cuisine. Je dois avouer que je suis désappointée qu'il ne veuille pas se livrer un tant soit peu à moi.

Mais sois honnête Lisandrina, il ne te connaît pas assez.

Le dîner se déroule dans une plaisante sérénité. Nous avons fabriqué une bulle autour de notre table et nous ne nous préoccupons absolument pas des autres. Nous nous découvrons petit à petit et il est d'une agréable compagnie quand il est lui-même, loin de son travail et de ses tracasseries journalières. Hâce se moque gentiment de ma gourmandise lorsque je craque devant le crumble aux pommes et la

glace maison au rhum raisin ; lui ne prend qu'un expresso.

- J'ai trop mangé, j'aurais dû être plus raisonnable !
- Tu veux aller marcher sur la plage pour digérer ?

Je suis surprise de cette proposition, plutôt risquée pour sa sécurité, mais surtout beaucoup trop romantique à mon avis.

- D'accord.

Peter rouspète quand nous lui annonçons notre envie de nous promener sur la plage. Il nous approche en voiture le plus possible en se garant sur le parking qui doit pouvoir accueillir des milliers de personnes en été !

Malgré une température un peu fraîche, je jette mes escarpins au loin, j'enfonce voluptueusement mes pieds dans le sable. Je souris à la lune qui dessine une longue ondulation blanche sur les vagues. Je fredonne tout bas la chanson d'Indochine « J'ai demandé à la lune ». Hache reste sur le bitume, près de ses gardes du corps.

- Tu ne veux pas venir avec moi marcher sur la plage ?

Quelques secondes d'hésitation et il ôte consciencieusement ses souliers vernis et ses chaussettes puis les tend à Peter.

Je mets ma main dans la sienne et l'entraîne en courant près de l'eau.

- Tu es folle !

– Je n'ai pas été sur une plage depuis des lustres. Ça me manque ! Chez moi, j'y vais presque tous les jours en été.

- Tu as pourtant la peau très claire.

Il l'a remarqué... Logique, il m'a vu plusieurs fois nue...

- Je sais, mais en Corse on apprend très tôt à se protéger du soleil.

Ces mots ont soudain une étrange résonance dans ma tête. Je pense pareil à son sujet... Me protéger de la lumière aveuglante qu'il irradie... Nous marchons jusqu'au bord de l'eau en silence. Je ressens une joie paisible à être ainsi, à ses côtés, simplement.

– Ma mère adorait faire des cupcakes. Je l'aidais toujours ; elle avait plein de boîtes avec des vermicelles de couleur, des fruits confits, des trucs en papier. Moi, j'ouvrais le tout et je passais un temps inouï à choisir un décor pour chaque cupcake. Elle me disait toujours que plus on passait de temps à faire quelque chose pour quelqu'un, plus on l'aimait. Et que mes cupcakes étaient remplis d'amour.

Les yeux vides rivés sur la mer, les mains dans les poches de son pantalon, il s'est raidi pendant qu'il parlait. Je suis si touchée de sa confiance qu'une boule s'est formée dans ma gorge : il se confie tellement peu... Je m'approche de lui, l'encercle de mes bras et pose ma tête sur son dos. Il presse mes mains contre son ventre.

– Et tu aimais aussi lécher les plats ? je lui demande pour le détendre un peu.

– Oh oui !

Il se retourne vers moi, un sourire radieux sur ses lèvres, qui se penchent vers les miennes.

– Merci mademoiselle Marini.

– De quoi ?

– D'être si perspicace. Tu as raison, les bons souvenirs font du bien à l'âme. J'ai encore l'odeur et le goût des cupcakes de ma mère dans la bouche.

– Je suis sûre que tu n'en as jamais remangé de meilleurs ! Pour moi, rien ne vaut la tarte aux pommes de ma mère...

– Je n'en ai jamais remangé.

La boule au goût acide reste coincée dans ma gorge. Le traumatisme est bien plus grand que je ne le pensais.

– Alors il faut que tu les fasses toi-même.

– Quoi ?

Il ne comprend pas ce que je veux dire.

– Oui, pour retrouver le goût, il faut que tu essaies de fabriquer les mêmes cupcakes. Tu dois bien te souvenir de la recette.

– Tu me vois faire de la pâtisserie ?

– Tu sais cuisiner, je t'ai vu à San Francisco. Préparer un gâteau n'est pas difficile.

Il me regarde, l'air dubitatif.

– Tu me proposes une thérapie avec des cupcakes ?

Je me balance sur mes deux pieds, embarrassée. Lui aussi est perspicace.

– Je ne sais pas ce qui s'est passé avec ta mère et je ne te forcerai jamais à m'en parler si tu n'en as pas envie. Mais je crois que pour ton équilibre intérieur, il faut que tu fasses la paix avec toi-même à ce sujet.

– Oh je le sais...

Il me prend dans ses bras et m'embrasse fougueusement. Jamais il ne s'est livré ainsi dans ses baisers. Envahie par le désir, je me colle à lui, accrochée à son cou.

– Rentrons, me murmure-t-il. Ou je serais obligé de te faire l’amour sur la plage.

Il me prend par la taille, je glisse mon bras sous sa veste. La chaleur de son corps se répand dans le mien. Je n’ai qu’une hâte : me retrouver seule avec lui. Cet homme a le don de me vider de toute volonté, j’ai lutté pour gagner mon autonomie vis-à-vis de mes parents, de mes petits copains et même de mes amis. Je suis jeune, je veux vivre ma vie sans attache sentimentale et sans dépendance financière au moins jusqu’à mes 30 ans. Et vlan ! Voilà où j’en suis : je suis en train de marcher sur Venice Beach au bras du type le plus séduisant de la terre et richissime. Bordel ! Où ai-je loupé le virage qui aurait dû me mener droit à ma liberté ?

Il pose un baiser sur le sommet de ma tête et je ne peux plus penser. Nous remontons tranquillement vers la voiture quand Peter hurle nos prénoms :

– Hace, Lisandrina !

Il fait de grands gestes depuis le parking. Deux des gardes du corps, armes à la main, courent sur la route tandis que trois autres, censés rester dans les véhicules, accourent vers nous plus leurs deux collègues assignés à notre sécurité rapprochée.

– Couche-toi !

Hace me force à m’allonger avec lui sur le sable froid. Il se plaque sur moi, comme un bouclier. Je le sens tendu comme un arc, tous les sens aux aguets. La tête dans mes bras, je ne vois rien et je ne peux que deviner les gardes parcourir la plage à la recherche de cette mystérieuse ennemie. D’interminables minutes défilent. Les hommes s’interpellent, ils courent autour de nous, faisant voler le sable sur mes cheveux. Je ne comprends pas tout ce qui se dit, ils ont un code bien à eux de gardes du corps. Des sirènes de police retentissent au loin. Il est sur moi, il se tient sur un coude et une jambe pour ne pas m’écraser. Sa main me maintient le cou sur le sol. J’entends sa respiration rapide alors que je suis au contraire très calme. Je suis avec lui.

Peter nous rejoint sur la plage après un sprint rapide pour un homme de sa carrure. Il doit faire du sport lui aussi.

– Vous pouvez vous relever, le danger est écarté.

– Qu’est-ce qui se passe ? S’exclame Hace tout en époussetant ma robe de sa main.

– Nous avons remarqué une voiture qui a démarré de la rue au-dessus du restaurant, juste au moment où nous sommes descendus à la plage. Elle s’est garée un peu plus loin que nous sur ce parking, là-bas.

Peter nous indique un emplacement.

– Le conducteur est resté à l’intérieur. Suspect comme attitude. Alors j’ai demandé à Wyatt de me confirmer la marque du véhicule qui a suivi Cynthia et Lizzy avant-hier. C’était la même. Quand nous nous sommes rapprochés, elle a démarré en trombe.

– Elle ? je lui demande.

– Les vitres étaient teintées, mais celle du conducteur était un peu ouverte et j’ai vu un reflet dans le rétroviseur. C’était bien une femme, malgré la capuche sur sa tête. J’ai averti la police. Elle va rechercher la voiture.

– Lizzy, ça va ?

Il m’a senti trembler ; en fait, je suis transie de froid.

– Oui, et toi ?

– NON ! Elle était à deux doigts de t’avoir !

– Elle n’a jamais réussi à s’approcher de moi, mais de toi oui. Alors arrête de t’affoler ! Et ton bras, tu ne t’es pas cogné au moins ?

– On s’en va !

Il est hors de lui, ses yeux se sont rétrécis. Dans la voiture, il reste muet jusqu’à la maison.

Dom et Mia sont lovés sur le canapé devant la télé à notre arrivée. Ils décèlent tout de suite la tension environnante. Hace leur explique en quelques mots succincts notre mésaventure.

– Tu vas bien Lizzy ? s’affole Mia.

Je n’ai pas le temps de répondre.

– Elle est inconsciente ! Elle se fait plus de souci pour moi et mon bras que pour elle qui est poursuivie par une fanatique !

Ses amis nous observent, un brin amusés. D’un geste, je leur demande de ne pas en rajouter. Je crois qu’il est à bout de nerfs.

– Je vais me coucher.

Il monte au premier étage d’un pas énergique.

– Ça ne s’est pas arrangé depuis tout à l’heure, constate Dom.

– Le dîner s’est bien passé pourtant, même notre balade sur la plage. Mais je crois qu’il en a marre de cette histoire. Chaque fois que nous allons quelque part, nous sommes suivis.

– Une balade sur la plage ? Avec Hace ? s’étonne Mia.

– Oui, j’avais envie de marcher dans le sable.

Dom est soudain très sérieux.

– Lizzy, tu n’as pas remarqué mais ce n’est pas vraiment quand Hace sort qu’il y a un problème, mais plutôt quand TOI, tu sors. Il y a de quoi flipper un peu. Depuis la tentative avec la voiture à San Francisco, il craint pour toi.

– *Diù... E veru !*

Je comprends maintenant qu'il soit si stressé. Je suis un vrai boulet à ses yeux. Je tombe sur un fauteuil sous le poids de la culpabilité.

– Ne te culpabilise pas Lizzy. La célébrité n'amène pas que des avantages. Le revers de la médaille est souvent très lourd à porter surtout pour quelqu'un d'aussi connu que Hace. Personne n'y peut rien.

Mia essaie de me consoler ; je sais que je dois me ressaisir, mais la colère monte.

– Si. Quelqu'un est à l'origine de ces circonstances désastreuses : cette foutue bonne femme ! Depuis le début. Je m'énerve à mon tour. Bon, je ne vous dérange plus avec mes histoires. Bonne nuit.

À la française, je leur colle deux bises chacun sur les joues, les laissant estomaqués.

Je trouve Hace au lit, pianotant sur son ordinateur portable, les écouteurs sur les oreilles. Je me déshabille et enfile son T-shirt, le blanc, celui qu'il m'a donné à l'hôtel à Vegas. Je lui ôte une oreillette d'où sort une superbe musique. Il me l'enlève des mains brutalement. J'ai eu le temps de reconnaître sa voix, sur une nouvelle partition... Le prochain album ?

– Tu n'as pas sommeil ? je lui demande en me coulant le long de son corps chaud et vigoureux.

– Non, j'ai eu une idée et je dois l'écrire.

Il remet l'écouteur dans son oreille. OK, je ne dis plus rien, je laisse la place à son admirable créativité. Ma tête collée à son bras, mes yeux se ferment tout seuls...

Chapitre 13

Le lit est froid à mon réveil le matin. Je préfère me doucher et m'habiller avant de descendre. Comme si j'étais à l'hôtel...

Sur la petite table, un copieux petit déjeuner est servi. Mia me rejoint quelques minutes plus tard.

– Ils sont déjà partis ? je lui demande

– Oui. Hace a réveillé tout le monde aux aurores. Il était pressé. Cet après-midi, ils doivent aller à la Century Fox. Donc nous sommes seules toutes les deux.

– Je ne t'oblige pas à occuper ma journée, tu sais. Je ne m'ennuie jamais.

– Tu plaisantes ? Te laisser seule et malheureuse dans ce palace ? Nous sommes entre filles : ce qui veut dire ?

– Aucune idée.

– Lizzy ! Shopping ! J'adore faire du shopping avec mes copines.

– Hum... Je crains que ma conception du shopping ne soit pas la même que la tienne.

– Si tu as peur pour ton budget, pas de souci, il est illimité.

– Comment ça ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Mes yeux s'écarquillent d'horreur quand je déchiffre le visage réjoui de Mia.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Rien... Il m'a juste donné une carte de crédit avec montant illimité, pour nous deux...

– Non, non, non, non... pas question ! Il m'a déjà fait le coup à Las Vegas. Je ne veux pas.

– Si, tu veux ! D'ailleurs il me l'a donné parce qu'il savait que tu la refuserais, voire que tu serais capable de la casser en deux.

– C'est clair.

Je boude, contrariée qu'il me connaisse autant.

– Alors, préparons-nous, nous sortons !

Son enthousiasme est contagieux. Mais je crains cette journée : pour moi, c'est pire que d'être poursuivie par une tarée. J'aime faire du shopping, là n'est pas la question. Le problème se résume à un unique mot : argent. Je mets un point d'honneur à payer mes achats avec MON argent, dans la mesure de mes moyens. Ni plus, ni moins. Alors faire les boutiques avec une nana qui n'entre que dans des boutiques de luxe et qui en plus a entre ses mains SA carte, je panique total. Cette carte de crédit est liée à un compte en banque dont je suis incapable d'imaginer le montant en dollars ou en euros ou en yens, que sais-je encore ! Je grimace.

Ah et j'ai oublié un autre détail et non des moindres : les paparazzis. Hier soir, je n'ai rien

remarqué, absorbée par mon idole assise à côté de moi dans la voiture. Ce matin, ils ne se cachent même pas, leurs objectifs braqués sur nous dès que nous sommes sur la Bellagio Way.

Wyatt a pris le volant, Chris sur le siège passager et nous deux derrière. Il roule vite : une moto avec un photographe en équilibre dessus tente de nous suivre et de nous shooter. Le garde du corps se faufile adroitement dans la circulation, un vrai cascadeur ; je me cramponne à la poignée de la portière. Notre escorte est constituée de deux autres véhicules, conduit par des hommes style paramilitaires, sombres tant dans leurs uniformes que sur leur mine. Elle bloque la moto le long d'un trottoir, le pilote n'a pas d'autre choix que de s'arrêter. Je suis soulagée que ce ne soit que des journalistes.

Flegmatique, Mia m'explique qu'elle veut m'emmener sur Rodeo Drive à Beverly Hills, où sont regroupées toutes les marques de luxe de la planète.

– Non, Mia, s'il te plaît. J'accepte de faire du shopping avec toi, mais dans d'autres boutiques. Je ne peux pas aller chez Dior ou Gucci !

– Pourquoi ?

Elle est vexée de mon manque d'enthousiasme. Comment lui traduire mon ressenti ?

– Je viens d'un milieu simple. J'adore la mode, mais on ne s'habille pas chez les grands couturiers chez moi.

– Je sais, mais pour la réception il te faut une tenue adaptée.

– C'est ce que Hace a dit pour la conférence de presse. Que les journalistes analyseraient le moindre aspect de ma personne.

– Et il a eu raison. Certains journaux ont décrypté ta façon de t'habiller.

– Ah bon ?

Je suis stupéfaite ! Il faut dire que je n'ai vu que la une d'un journal le lendemain de la conférence.

– Je suis sûre que tu connais d'autres boutiques... Moins onéreuses...

– Qu'est-ce qui te dérange véritablement ?

– Je... Je ne veux pas me faire entretenir. Je suis une jeune femme indépendante qui travaille pour gagner sa vie. Acheter une robe pour une seule soirée, pour CES circonstances en plus, représente pour moi un gaspillage monumental.

– Bon, je comprends ton point de vue. Je ne veux pas te mettre dans l'embarras. Tu es une personne droite et sensible. Je ne brusquerai pas tes principes. J'ai ce qu'il te faut. Je connais une jeune styliste, pleine de talent qui a une boutique, toujours à Beverly Hills, mais pas sur Rodeo Drive. L'endroit est discret et elle crée des modèles uniques. Nous y trouverons ce qui te convient.

– Si en plus, elle peut bénéficier d'un peu de publicité, je suis partante. Cela l'aidera peut-être à se faire connaître.

– Hace a raison : tu veux toujours aider tout le monde !

Devant la boutique, les gardes du corps nous obligent à patienter dans la voiture quelques instants

puis Chris m'aide à sortir. Il me prend fermement par le coude jusqu'à l'intérieur tandis que Mia est secondée par un « sombre ». Ils ne prennent pas leur travail à la légère, c'est rassurant mais angoissant en même temps.

Une nouvelle fois, Mia m'étonne par son œil professionnel : elle a cerné ma personnalité, elle a su m'emmener chez la créatrice appropriée. Aileen Irving a ouvert une petite boutique-atelier où elle accueille ses clientes dans un décor doux et feutré. Plusieurs modèles sont exposés sur de jolis cintres en tissu rose poudré. Sur des murs neutres, des dessins colorés de ses créations, une vraie artiste. Elle encaisse d'abord sa cliente, qui, je crois, est une présentatrice de télévision, avant de s'occuper de nous. La jeune styliste connaît visiblement Mia depuis un moment, car les deux femmes entament la conversation sur leurs travaux respectifs.

– Aileen, je te présente mon amie Lisandrina, la femme de Hace O'Keefe.

– Oh ! Enchantée madame !

Aileen paraît ravie de nous recevoir dans sa boutique, elle arbore un large sourire amical, mais moi je ne réagis toujours pas à « madame ». Il me faut quelques secondes pour serrer la main qu'elle me tend.

– Hace organise une réception pour célébrer son mariage et Lizzy recherche une robe de soirée, explique Mia.

– Pas trop sophistiqué ! Je rappelle à ma copine qui a dégainé la carte de crédit de Hace sous le nez de la jeune styliste.

Elles se lancent un regard complice qui ne me dit rien qui vaille.

Mia et Aileen me proposent plusieurs robes longues, mais je dis non à chaque fois. Je profite du fait qu'Aileen réponde au téléphone pour prendre le bras de Mia et lui parler à l'écart.

– Mia, je ne peux pas porter de robe longue !

– Tu serais pourtant ravissante avec.

– Il me faut quelque chose de pratique.

– Lizzy, c'est une soirée importante pour Hace et toi. Cesse de penser au « pratique ».

– Non, tu ne comprends pas... Tu sais pourquoi on organise cette réception.

Je ne peux pas en dire plus en présence d'un tiers.

– Je dois pouvoir être à l'aise... Pour m'échapper en cas de besoin, je lui murmure très bas.

Mia me regarde, un peu effrayée.

– Oh, Lizzy, je suis désolée. Je n'y ai pas pensé. Je suis tellement enthousiaste pour cette soirée que j'en oublie que pour vous elle ne doit pas avoir la même signification.

J'expose donc à Aileen mon idée : je veux une tenue avec laquelle je pourrai me déplacer

facilement au milieu des invités parce que – et mon excuse est convaincante car véridique – je n’ai jamais porté de robe longue et que je ne veux pas être ridicule. Elle s’excuse le temps d’aller dans son atelier à l’arrière de la boutique.

– Je suis sur ce modèle, il n’est pas tout à fait terminé, il reste encore quelques détails. Mais je pense que c’est ce qu’il vous faut comme coupe.

– Parfait !

Je m’extasie devant une robe ivoire superbe : le bustier en soie aux fines bretelles est cousu sur une large ceinture ornée de perles et de sequins ; la jupe en voile double est dissymétrique : un peu long derrière et jusqu’aux genoux devant. Mia m’enjoint de l’essayer. Le vêtement est agréablement fluide sur mon corps.

Malgré les épingles qui me piquent la taille, je virevolte devant le miroir en redressant mes cheveux en chignon. J’adore. Aileen prend mes mesures ; elle fera livrer la robe directement à la propriété de Hace dans trois jours. Mia m’entraîne ensuite dans des boutiques de chaussures et de maroquinerie, pas trop chères à ma demande expresse. Je flashe sur des sandales assorties à ma tenue, aux talons pas très hauts pour courir au cas où...

Pour le déjeuner, Mia me propose un restaurant italien proche, Il Pastaio. Évidemment, elle connaît aussi le chef : avec sa profession et celle de son mari, elle a ses entrées partout. Je l’ai priée de ne pas révéler mon nom d’emprunt. Elle fait la grimace mais elle m’écoute. En dépit du beau temps qui règne – presque tous les jours ici – nous ne pouvons malheureusement pas nous installer en terrasse à cause de l’avis négatif de Wyatt soucieux de notre sécurité et surtout de la réaction de son patron s’il apprenait que nous nous sommes exposées à un quelconque risque...

Je me relaxe en lisant la carte en italien : je me rapproche de mon île avec des penne à l’arrabbiata. Une pensée file vers ma grand-mère et ses succulentes lasagnes... J’essaie de me raccrocher à mes racines dans ces moments si inhabituels : je déjeune avec une femme riche dans un restaurant ultrachic sur Rodeo Drive, entourée de personnes habitant dans les quartiers huppés de Los Angeles. Plus rien ne correspond à ma normalité et pourtant, je suis réellement là, assise sur cette chaise à discuter avec Mia.

J’apprécie de plus en plus sa compagnie. Elle est intelligente, drôle, pas du tout snob : elle pourrait l’être, avec l’argent qu’elle et son mari gagnent. Mais non, elle conserve son esprit de jeune fille issue d’une réserve indienne qui s’est battue pour gagner le moindre dollar. Elle est restée proche de ses quatre frères et de ses deux sœurs ainsi que de sa communauté qui est la base de sa culture. Elle veut transmettre à ses enfants les valeurs et les traditions qu’elle-même a apprises au sein de sa tribu.

Elle a rencontré Dom au lycée de Phoenix. Elle suivait un cursus sur ce que je traduirai par « restauration » et lui était dans le domaine artistique. Ensuite, ils sont venus à Los Angeles tenter leur chance chacun dans leur domaine. Il y a une dizaine d’années, Dom est devenu le manager d’Hace. Depuis, leur vie a pris un virage à cent quatre-vingts degrés : leur amitié couplée à leur

volonté de se sortir de leur milieu modeste leur a permis de grimper les échelons de la notoriété.

Mais à la naissance de Diego, Mia a souhaité s'éloigner de la frénésie de la Cité des anges afin d'élever son fils dans une ville plus agréable. Voilà comment ils se sont retrouvés à San Francisco malgré les grosses réticences d'Hace puisque ça le rapprochait de son père. Je suis étonnée par ces révélations : il les a suivis ? Alors que c'est lui la star, celle que Dom est plutôt censé suivre en tant que manager. Ce type est un vrai mystère !

Nous partageons bien plus qu'une conversation et des éclats de rire. Je lui raconte mon village, les jours heureux de mon enfance à courir dans les ruelles avec mes amies ou à me baigner dans la rivière. Je l'écoute avec plaisir m'expliquer sa vie incroyable.

Au milieu de l'après-midi, après un shopping exténuant et les bras chargés, nous rentrons à la propriété. Mes pieds me font souffrir, j'enlève mes baskets dans le hall d'entrée.

– Pieds nus...

Je sursaute : sa voix a le don de me donner la chair de poule.

– Bonne journée ? me demande-t-il.

– Excellente ! Et toi ?

– Nous avons avancé. Mais je t'attendais.

– Un problème ?

Il ne semble pourtant pas inquiet, plutôt espiègle. Devant mon air intrigué, il poursuit :

– Un petit travail à faire ensemble.

Il me prend par la main et m'emmène dans la cuisine. Sur le comptoir sont disposés saladiers, moules à pâtisserie, farine, œufs, sucre, beurre, décors de toutes sortes... Dom et Mia se sont assis sur les tabourets et inspectent les boîtes de bonbons et de chocolat.

– Qu'est-ce que c'est que tout ça ? demande une Mia, un brin moqueuse.

– C'est pour faire des cupcakes, rétorque Hace.

– Des cupcakes ?

Elle est éberluée par la réponse. Et moi aussi. Il m'a pris au mot !

– Maintenant ?

Il n'est jamais fatigué ?

– Oui. Maintenant. Avec toi.

Il insiste sur les deux derniers mots en me regardant droit dans les yeux. Les miens plongent dans ses prunelles vertes qui semblent m'implorer.

– D'accord.

Je ne peux rien lui refuser.

Je soupire en ouvrant le livre de recettes posé sur le plan de travail parce que je n'ai aucune idée des proportions pour des cupcakes.

Dom et Mia prennent congé de nous.

– Bon, les amis, amusez-vous bien ! Nous, nous allons dîner en amoureux au restaurant. Pour une fois que nous n'avons pas les enfants !

Et ils nous laissent seuls, après un clin d'œil de Mia...

– Alors mademoiselle Marini, par quoi commençons-nous ?

– Tu n'as jamais fait de gâteau ?

– Pas depuis vingt ans...

– OK... Commençons par les plus simples, à la vanille.

– Et à la cannelle ?

Je ne peux résister à sa moue : j'éclate de rire.

– Tu as de la chance, j'adore la cannelle ! Peux-tu allumer le four ?

– À vos ordres !

Il suit la recette à la lettre, tout en écoutant mes conseils pour mélanger la pâte et beurrer les moules. La pâtisserie est une affaire de précision : tous les ingrédients doivent être pesés et mis dans l'ordre indiqué par la recette sinon nous n'obtiendrons pas le bon résultat. Je lui imite mon oncle pâtissier avec sa voix de ténor :

– Lisandrina, si tu ne mets que des bons ingrédients, ton gâteau sera bon de toute façon.

– Vous savez que vous pouvez être très drôle mademoiselle Marini ?

Il prend alors un peu de farine sur son index et me la met sur le bout du nez.

– Tu as osé ?

J'essaie de l'agripper, mais il contourne le comptoir pour éviter mon doigt couvert de pâte. *Diù...* Qu'est-ce qu'il est beau quand il est aussi détendu ! Son visage est illuminé par un sourire enfantin, mon soleil fond de délice...

Je cours autour de l'îlot central, sans grand espoir de l'attraper, il est trop rapide. Feignant l'essoufflement, je pose mon front sur le comptoir. Je le sens s'approcher de moi :

– Tu vas bien ?

Et une fois qu'il est près de moi, je plonge mon doigt dans la ganache au chocolat et lui applique une longue trace sur la joue.

– Tricheuse !

Il s'empare de ma main et lèche le chocolat sur mon index... Mon corps est secoué en entier par sa caresse si charnelle. Ma respiration s'arrête quand il me plaque contre lui pour m'embrasser, si longuement que j'en ai le souffle coupé.

– Je me rends ! je lui dis, mes yeux dans les siens.

– Enfin !

Son exclamation est ambiguë, mais je ne chercherai pas plus loin.

– Il faut cuire nos cupcakes monsieur O'Keefe, si vous voulez les décorer après.

À regret, je le repousse pour enfourner les gâteaux.

Reste lucide Lisandrina.

Pendant la cuisson, nous surfons sur le Net pour trouver des idées de décoration pour nos cupcakes. Cette activité banale dénote dans cette villa de luxe, où même le budget fleurs journalier est plus élevé que mon salaire mensuel.

Vingt minutes plus tard, il sort la première plaque de gâteaux du four avec une grande fierté :

– Ils ont bien gonflé.

– Oui, ils sont vraiment réussis.

Nous passons l'heure suivante à napper les cupcakes, à poser vermicelles colorés, pépites de chocolat ou cerise confite, à enfoncer petits drapeaux ou parasols en papier. Notre conversation tourne autour de nos plats préférés ; je prends garde de ne pas trop réveiller ses souvenirs mais il se met à me raconter quelques anecdotes sur la cuisine de sa mère : elle lui faisait toujours des pâtisseries le dimanche. Tandis qu'il me parle, il nappe des gâteaux avec la ganache chocolat. Sa voix hésite, déraille un peu à l'évocation de sa mère ; il se force à me décrire son enfance, comme s'il voulait se libérer. Sa souffrance s'entend, je ne la supporte pas. J'ai mal pour lui. Je l'écoute avec attention, posant juste quelques questions anodines. Allons doucement.

La décoration terminée, je dispose les gâteaux sur un plateau à étages ; je recule pour vérifier l'harmonie des couleurs.

– Super beau !

– Oui très jolie.

Hum, cette voix m'ensorcelle. Il est derrière moi, son souffle dans mon cou. Sans me toucher, il

atteint mon point de fusion :

– Merci.

– Pourquoi tu me remercies ? C’est toi qui as fait les cupcakes, je demande en me tournant vers lui.

– Merci de me ramener en enfance, au temps de l’insouciance... Il ferme les yeux en soupirant. Mais cela ne dure jamais.

Avant que je puisse dire un mot, il s’éloigne pour répondre à son portable qui a vibré dans sa poche. Il répond avec une tonalité dure et tranchante. Oups, fin de l’état de grâce.

La nuit est tombée sans que je m’en aperçoive. J’ai besoin de respirer l’air frais. J’ouvre une grande baie vitrée et je m’approche de la piscine, d’où je peux voir le golf et au loin, les lumières du quartier de Westwood. Ma tension diminue lentement, je dois arrêter de me laisser envahir par les émotions. Lui, il sait se contrôler, maîtriser ses impulsions et refouler ses sentiments. J’en suis incapable. J’absorbe les miennes, mais les siennes aussi ; je me noie dans une avalanche de sensations contradictoires. Il est plus que temps que cela cesse.

J’aspire une grande bouffée et retourne dans la cuisine. Je réchauffe les plats que Leslie a préparés, je mets la table : ça m’occupe. Sa conversation s’éternise, j’entends sa voix dans le hall d’entrée ; il est agacé par son interlocuteur. Lorsqu’il revient il s’est repris, mais il entame son repas avec une colère rentrée.

– C’était mon père.

– Il va bien ?

– Oui. Il m’a demandé s’il pouvait loger ici quand ils vont venir pour la réception.

Oh... Le père et le fils dans la même maison ? Tonnerre en perspective. L’idée ne l’enchante pas du tout, ça se lit sur son visage. Il continue :

– Depuis ma naissance, il se fout complètement de ce que je fais. Et là, maintenant, il veut jouer au père de famille. Il croit que je vais l’accueillir chez moi comme tout bon fils devrait le faire avec son père !

– Qu’est-ce que tu lui as dit ?

– De se chercher un hôtel !

Je suis choquée. J’ai bien compris qu’ils sont en froid, mais au point de ne pas vouloir recevoir son père chez lui, d’autant plus que ce n’est pas la place qui manque ici ! Il me lance un drôle de regard :

– Il ne veut pas parce qu’il veut profiter de ces deux jours pour mieux te connaître !

– C’est gentil...

Je ne sais pas quoi ajouter d’autre.

– Gentil ?! Richard Bowen est tout sauf gentil, c'est un égoïste sans cœur ! s'écrie-t-il en tapant du poing sur la table.

OK, j'aurais vraiment dû éviter d'envoyer une invitation à son père. J'ai mal jaugé son antagonisme envers lui. Son couteau crisse dans son assiette tellement il appuie fort à l'assaut de son steak.

– Mais j'ai dû dire oui.

Ah...

– À cause de toi !

– De moi ? Oh là, un instant... Je ne veux pas être mêlée à vos histoires de famille ! La situation est déjà assez compliquée, ne viens pas en rajouter avec ton père.

– Trop tard ! Il ne fallait pas être aussi gentille avec lui quand tu l'as rencontrée. « Tu l'as conquis » d'après ses dires.

– Et tu voulais que je me comporte comment avec lui ? Dis-moi ? Comme une sale garce croqueuse de diamants ? C'est bien ainsi que m'appelle ton assistante ? Désolée monsieur O'Keefe, mais je suis bien élevée ! Et puis, c'est ton père à qui tu n'as pas avoué la vérité alors je ne vais pas m'excuser de jouer mon rôle !

Devant ma colère, il se relâche un peu :

– OK, pas la peine de t'énerver. Mais mon père a une attitude étrange depuis que tu es arrivée. Je n'y comprends rien. Et je n'aime pas ça du tout.

– Tu lui poseras la question quand il sera là.

– Il ne dira rien.

Tel père, tel fils...

Mieux vaut garder mes réflexions pour moi. J'ai l'impression de marcher en permanence sur une corde raide au-dessus d'un abîme sans fond. Ne pas dévier de notre projet, faire que cette femme soit arrêtée, ne pas me mêler de sa vie. Voilà ma ligne de conduite désormais.

Le dîner se poursuit dans le silence. Quand j'apporte les cupcakes sur la table, il fait tourner le plateau pour prendre son gâteau à la cannelle. Il croque dedans à pleines dents (qu'il a évidemment parfaites...). Il ne peut réprimer un « Hum... » De gourmandise.

– Ils sont délicieux ! Tu les as bien réussis.

Je ne peux que le féliciter, mon cupcake à la vanille avec son nappage chocolat est absolument savoureux.

– NOUS les avons réussis.

Et il s'empare d'un autre :

– Trop bon...

– En fait, tu es un grand gourmand !

– Oui, j'avoue. Mais demain, Chuck va me le faire regretter !

– Chuck ?

– Mon coach sportif. Tu l'as vu à Vegas... Il vient demain pour l'entraînement. J'ai un concert dans deux jours au Théâtre Dolby, tu sais l'ancien théâtre Kodak. Enfin, non, tu ne dois pas savoir. Bref, je dois être en forme. Avec le groupe, nous répéterons aussi ici. Je pense que nous en aurons au moins pour trois heures. Il nous faut travailler sur la programmation. Nous n'avons pas encore déterminé les transitions. Mais ne t'inquiète pas, nous ne ferons pas de bruit : la salle au sous-sol est insonorisée.

– Tu es chez toi. Tu fais ce que tu veux ! Et puis...

– Et puis ? Continue...

Je me mords les lèvres en me tortillant les mains. Comment lui dire ? Il s'impatiente, ses longs doigts tapotant la table. Je me lance :

– Je t'ai dit que j'étais une de tes fans...

– Oui... et ?

– Oh Hace, j'adorerais vous voir répéter ! Je connais toutes tes chansons par cœur, je les écoute tous les jours et...

Je ne peux pas finir ma phrase : penché au-dessus de la table, il m'embrasse délicatement :

– Pourquoi es-tu toujours aussi réticente à me demander quelque chose ?

Je hoche la tête, un oui muet et gêné... Il soupire :

– Voyons, tu peux me demander ce que tu veux, tu es ma femme.

Je sens aussitôt les couleurs de mon visage disparaître. Je croyais qu'il avait changé d'avis, qu'il était devenu raisonnable. Mais non, retour à la case départ. Heureusement, il ne semble pas remarquer mon malaise.

– Viens, allons-nous coucher, il se fait tard.

Il me tend sa main ; je le suis, complètement sonnée par ce qu'il vient de me dire. En me mettant au lit à ses côtés, j'ai bien conscience que j'entretiens le malentendu. Il n'a de toute évidence pas renoncé à ce mariage, même si au plus profond de lui-même il n'en veut pas. Il n'a pas été sincère en parlant divorce. J'en suis sûre maintenant, parce que dès le début c'était contre ses principes. Stupides principes qui m'emprisonnent !

Ostensiblement, je lui tourne le dos et feins de dormir. Il éteint la lumière après avoir déposé un léger baiser sur mes cheveux.

Le lendemain matin, la fatigue a disparu mais mon humeur est en berne. Je retrouve Mia et son mari au petit déjeuner, qui m'annoncent qu'ils partent pour la matinée : Mia doit voir un de ses clients richissimes qui organise une méga soirée dans un mois et qui exige un lieu insolite, elle a des repérages à effectuer. Je lui souhaite bon courage avec les desiderata de cet excentrique. Pour sa part, Dom retourne aux Studios discuter des contrats. Bref, je suis livrée à moi-même parce que Haces s'exerce déjà avec son coach sur un tapis roulant. Je n'entends rien depuis la cuisine mais je peux voir qu'il s'entraîne durement, il transpire malgré la fraîcheur matinale.

Après le départ du couple, je décide de prendre des nouvelles de l'agence. Je culpabilise un peu de n'avoir pas appelé avant et Priscilla, comme tous mes amis, est très excitée par ma vie avec une star ! Mais qu'est-ce qu'ils ont tous ? Je ne joue pas dans une télé-réalité ! Je demeure très évasive : je ne peux pas donner trop de détails ; si jamais nous étions écoutés, je ferais prendre un gros risque à tout le monde. Ma patronne m'explique qu'elle me regrette car ma remplaçante ne serait pas aussi professionnelle que moi, qu'elle est moins sympathique. Je ne sais pas si Priscilla le pense vraiment, mais sa reconnaissance envers mon travail me reconforte en cette matinée de doutes. Pendant notre conversation, je me suis assise en travers d'un fauteuil, les jambes sur les accoudoirs. J'aperçois dehors la fontaine jaillissant du bassin rond et l'eau de la piscine qui brille au soleil. Le ciel est d'un beau bleu, clair et sans nuage.

Plus loin, en contrebas, sur le green, quelques golfeurs profitent de cette magnifique journée. Je suis dans un palace, je devrais me délasser, me détendre, mais non, mon estomac est noué depuis hier soir.

Mon travail me manque, mes amis... Et ma famille. Je vivais et appréciais chaque moment ici aux États-Unis, sachant que ce ne serait que pour deux ans. Que je reverrai ensuite les miens, dans mon île... J'avais tous les jours, heureuse. L'éloignement n'a jamais été un problème pour moi, tant que je pouvais communiquer avec les miens. Je m'étais préparé, déjà avant mon départ, à cette nostalgie que ressentent tous les expatriés. Et pas une fois, je n'avais fléchi.

Mais en ce moment, j'aurais bien besoin du réconfort de ma famille... La solitude face à cette situation vient de me tomber dessus sans crier gare. Ils font tout leur possible ici pour me faciliter mon séjour, néanmoins je fonctionne de plus en plus comme un automate, mon cerveau se protégeant au mieux des émotions qu'il reçoit. Quant à mon cœur, je lui ai ordonné depuis plusieurs jours de se taire.

Il faut que je m'occupe.

Dans la cuisine, je tourne en rond autour du comptoir, cherchant une idée. L'énorme frigo américain doit bien renfermer de quoi préparer un déjeuner. Je n'ai pas vu Leslie et rien dans le réfrigérateur n'indique qu'elle a cuisiné pour le repas.

Enveloppée dans une feuille de cellophane, une belle pièce de veau côtoie des steaks à hamburger. Parfait pour une recette que j'adore, piquée sur le livre d'un de mes chefs corses favoris : le médaillon de veau aux agrumes et au miel. Les oranges et les citrons sont dans une longue panier à

fruit en acier. Pour le miel, je dois farfouiller dans de nombreux placards avant de le trouver. Je m'applique à peler à vif les agrumes et à conserver le jus. Je fais macérer la viande dedans, conserve le tout au frais, la cuisson se faisant à la dernière minute.

Je passe le reste de ma matinée à lire le livre de Richard. L'histoire de San Francisco me fascine, j'ai eu un véritable coup de cœur pour cette ville. Je ne sais pas s'il me sera possible d'y retourner un jour, mais je l'espère pour mieux la découvrir.

Un peu avant midi, Hace sort enfin de sa salle de gym, Chuck sur ses talons, un homme d'une quarantaine d'années, longiligne avec une musculature affûtée et... *Diù* ! avec plein de tatouages. Il avait l'air inoffensif habillé en costume-cravate, mais en tenue de judoka il est intimidant. Cependant, son sourire amical me fait oublier sa physionomie de Hells Angels hispanique. Ils ont pris une douche... Je n'avais même pas vu qu'il y avait une salle de bains là aussi !

– Bonjour, leur dis-je avec un grand sourire, vous avez bien transpiré ?

– Oui. Bonne séance, me répond Hace, laconique.

– Avez-vous faim ?

– Je meurs de faim. S'exclame Chuck, ancien basketteur professionnel de Chicago. Je me démantèle le cou à chaque fois que je lui parle, il doit mesurer au moins deux mètres dix.

– Quinze minutes et c'est prêt !

Je saute du canapé pour terminer mon plat. Je remarque à peine la surprise des deux hommes.

Quand je sors la viande du frigo, Hace vient près de moi :

– Tu as cuisiné ?

– Je ne savais pas quoi faire... Alors, je... Et puis, je n'ai pas vu Leslie... Je croyais bien faire, vous vous êtes tellement dépensés... Je bafouille.

– J'avais besoin de tranquillité alors j'ai mis Leslie en congé aujourd'hui et vu que mon père arrive demain, elle va être très occupée alors autant qu'elle se repose avant. Chuck et moi pensions juste grignoter quelque chose...

– Oh... Mais comme vous voulez...

– Lizzy ! M'interrompt-il doucement. Je serais ravi de manger ce que tu as préparé... Je suis touché que tu aies cuisiné pour nous, c'est tout.

Il me laisse cuire le repas sans un mot de plus puis il repart discuter avec son coach. Je suis anxieuse de connaître leur réaction à propos de cette recette moderne corse. Je leur amène les assiettes décorées de médaillons arrosés de sauce aux agrumes et miel, une timbale de riz parfumé et une feuille de menthe. Hace hume d'abord le plat et lentement porte une bouchée à ses lèvres. Je n'ose demander son avis.

– Délicieux ! J'adore ! me dit-il, enthousiasmé.

– Ta femme est une sacrée bonne cuisinière ! renchérit Chuck, la bouche pleine.

Leur appétit vorace fait plaisir à voir. Au moment du dessert, les musiciens débarquent

bruyamment dans la maison. Ils se jettent tous sur les cupcakes en ingurgitant des litres de café, trop léger à mon goût : je préfère les expressos. Heureusement, il y a une machine à dosettes qui m'évite ce « jus de chaussette » que les Américains boivent tout au long de la journée. Je m'adosse au comptoir, ma tasse à la main, essayant de comprendre leur conversation. Mais, là franchement, le vocabulaire technique sur la musique m'échappe complètement.

Ces hommes sont liés par une amitié sincère et leur passion pour la musique. Ils ont encore et toujours cette même envie de jouer ensemble comme quand ils étaient ados. L'ambiance pesante de ces derniers jours disparaît pour une animation joyeuse et bonne enfant. Je n'avais pas encore vu Hace ainsi, cool, détendu, bavardant avec tous, plaisantant sans retenue. Loin de la star adulée, loin de l'homme énigmatique qu'il est parfois en ma présence.

– L'heure tourne les gars, il faut aller bosser ! Eh Kyle ! Ne mange pas tous mes cupcakes. Laisse-m'en ! s'écrie Hace en frappant amicalement sur l'épaule de son bassiste, qui recrache presque la moitié du gâteau sur le T-Shirt de Franck. Le pianiste, écoeuré, est obligé de se mettre torse nu devant une assemblée hilare.

Je n'avais pas non plus vu Hace rire si fort, il se moque de ses musiciens qui font pareils en retour. J'aime cette nouvelle facette de lui. Ils se dirigent ensuite vers le studio en se bousculant comme des ados attardés.

Si j'ai bien compris, le studio est situé sous l'aile droite de la propriété. Hace me prend par les épaules, dans un geste si naturel qu'il m'effraie. Il m'entraîne avec eux dans l'escalier, il continue de plaisanter et à rire, ses doigts caressant mon cou machinalement. Mon corps se tend, brûle à chaque effleurement. Mon âme se perd...

Le studio d'enregistrement est hyper moderne, avec me semble-t-il, un matériel high-tech ultra-performant. Je m'installe sur le canapé en cuir et ouvre grand les yeux. Quel privilège d'être ici ! J'en suis pleinement consciente. Je me fais toute petite, écoutant tout ce qui se dit, buvant les paroles de Hace sur sa conception de la musique. Il est complètement imprégné par son travail d'artiste, perfectionniste à l'extrême et en même temps attentif à chaque remarque de ses amis.

– Tu veux qu'on joue quelques morceaux du nouvel album, pour faire un peu de pub pendant la soirée ? demande Adam.

Hace me jette alors un coup d'œil indéchiffrable :

– Non, nous restons sur les chansons que nous avons choisies. Voyons ensemble si on garde cet ordre.

Pendant un quart d'heure, ils mettent au point leur programme puis ils passent dans l'autre pièce pour jouer. Ce regard m'intrigue encore. Pourquoi ne veut-il pas que j'écoute ses nouvelles chansons ? Et une pensée sombre surgit : il craint que je ne les divulgue. Il n'a pas autant confiance en moi qu'il ne le dit. Je ne le blâme pas, mais je suis chagrinée quand même.

Dom m'annonce que Mia est coincée avec son client et qu'elle ne reviendra que ce soir. Il se met ensuite aux consoles, sur ce qu'il nomme un DAW, un truc où manettes, boutons et réglottes me font penser au tableau de bord d'un avion. Tous ces écrans et ses haut-parleurs sont visiblement de la meilleure qualité. Dom, l'homme polyvalent, m'explique qu'ils ont fait appel aux meilleurs spécialistes pour la construction du studio, mais qu'ils continuent à enregistrer les albums dans des studios de renom parce qu'ils emploient les plus grands techniciens du son qui répondent aux exigences d'Hace. Je n'en doute pas une seconde !

Dom fait quelques critiques par-ci par-là :

- La quatrième au lieu de la septième, un peu plus rock.

Je ne comprends rien à ce charabia.

Le groupe a tellement l'habitude de jouer ensemble ces chansons que la séance se déroule sans anicroche. Je me laisse emporter, calée dans le canapé, les paupières closes par sa musique et sa voix si sensuelle. J'ai toujours trouvé ses chansons obsessionnelles, le rythme adapté à ses paroles pertinentes. Mais les entendre dans cet espace si intime qu'est le studio me donne une sensation de transe exaltée : je suis totalement hypnotisée par ces mélodies qui résonnent au plus profond de moi. Je sens des larmes couler sur mes joues.

– Ce type n'est vraiment pas banal, murmure Dom.

Pas la peine de me le rappeler ! Il grignote la moindre parcelle de mon corps et de mon âme. À cette allure-là, il aura l'ultime bastion...

Dom se tourne vers moi, mais se parle plus à lui-même :

– C'est une bête de scène, il emmène les gars et le public où il veut ! Et moi, j'essaie de faire partie de son rêve.

Afin de cacher mon trouble, je quitte précipitamment la pièce, je vais m'asseoir sur une marche de l'escalier central. Hace me suit quelques minutes plus tard.

– Lizzy ! Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je...

Je ne peux même pas articuler, l'émotion est trop forte. Il est inquiet et n'ose pas s'approcher de moi. Je me reprends comme je peux :

– Merci.

C'est tout ce que je peux dire.

– De quoi ?

– Merci de m’autoriser à vous écouter. Je te l’ai dit, je suis une de tes très, très, très grandes fans. Je t’écoute tout le temps et là, je suis avec vous, un concert pour moi toute seule. Tu ne peux pas savoir à quel point je suis au-delà de tout ce que j’aie pu rêver. J’adore votre musique ! J’adore t’entendre chanter. J’adore ta voix... C’est difficile de t’expliquer ce que ça signifie pour moi. En fait, je pleure de joie.

Au fur et à mesure que je lui parle, son visage se détend, un large sourire apparaît. Il s’accroupit devant moi.

– À mon tour de te remercier pour ce compliment. Je suis très touché. Vraiment. Je ne savais pas que ma musique pouvait te faire un tel effet !

– Je ne suis pas la seule !

J’essaie tant bien que mal de justifier mes émotions partagées par des millions de fans sur cette terre :

– Quand tu es en concert, tu dois bien voir que le public est en transe !

– Oui, en concert, les gens sont en général très réceptifs. Quand on arrive sur scène, que tu vois toute la foule, là pour toi, ça te transporte, ça te transperce ! J’ai un métier fantastique, j’essaie de donner à mon public plus qu’il m’en donne quand je suis en concert, mais je n’ai pas beaucoup de retours... Comment dire ?... En direct. Je ne rencontre pas énormément de fans parce qu’avec toute cette sécurité autour de moi, peu de personnes arrivent à m’approcher, en dehors des habitués. Alors c’est extrêmement gratifiant de savoir que ma musique est appréciée par des gens qui vivent aussi loin, sur une petite île perdue au milieu de la Méditerranée !

Délicatement, il essuie une larme sur ma joue :

– Je dois y retourner.

De retour sur mon sofa, je continue de l’admirer devant son micro, concentré et imprégné par sa propre musique. Je suis irrémédiablement envoûtée par sa voix...

Il reprend avec les musiciens encore et encore les mêmes morceaux, se calant les uns avec les autres. Lors d’une pause, j’interroge Dom sur le concert :

– Le concert a lieu dans un théâtre, n’est-ce pas ?

– Oui c’est pour une œuvre de charité fondée par Cortese. La date a été fixée depuis longtemps. Hace ne t’en a pas parlé ?

– Non. Mais il n’a pas besoin de tout me dire.

Dom fait alors un geste à son ami à travers la vitre, qui vient nous rejoindre.

– Tu n’as pas invité Lisandrina au concert de Cortese ? Elle pourrait venir, puisque nous y allons tous.

Le regard noir de l'apollon m'indique immédiatement qu'il n'en avait aucune intention ! Il est même furieux :

- Si je ne lui en ai pas parlé, c'est qu'elle ne peut pas venir !
- Pourquoi ?

Dom me surprend par son insistance : son attitude vis-à-vis de moi s'est nettement améliorée, peut-être parce que sa femme a plaidé en ma faveur.

- Parce que !

Et la star repart en claquant la porte dans l'autre pièce. Dom fait pivoter son siège vers moi.

- Tu as compris quelque chose ?
- J'ai renoncé à le comprendre ! je lui réponds en haussant les épaules.

Je crois que tout simplement, il ne veut pas non plus que je m'incrute dans sa vie professionnelle. Il a la même réaction défensive que moi : ne pas mélanger notre drôle d'histoire avec notre vraie vie. OK, je suis d'accord. Je resterai à la maison. Et puis son père sera ici, je glanerais peut-être des renseignements qui me permettraient de l'aider un peu plus...

La grosse horloge indique presque dix-neuf heures ! Je n'ai pas vu l'après-midi passer. J'ai un urgent besoin de m'aérer : je suis enfermée depuis des heures, il faut que j'aille dehors. J'avertis Dom et m'éclipse le plus discrètement possible. Il fait presque nuit, je vais dehors, au bord de la piscine. Jim, qui répare une lampe d'extérieur, me salue brièvement d'un hochement de tête. J'étire tout mon corps en respirant à fond l'air frais ; malgré la faible clarté de la lune, la pollution lumineuse de cette ville titanesque qu'est Los Angeles diffuse un halo visible à des kilomètres. Comme Las Vegas, la Cité des anges ne dort jamais...

- Enfin, je te trouve !

Mia vient vers moi, deux verres à la main :

- Tiens, un cocktail maison. J'en ai bien besoin.
- Ta journée s'est mal passée ?

Je suis ravie de la revoir, de pouvoir enfin discuter avec quelqu'un.

– Ne m'en parle pas ! Mon client est dingue ! s'exclame Mia en s'écroulant sur une chaise longue. Je n'ai jamais vu un type aussi exigeant et excentrique. Et pourtant, j'en ai eu des demandes bizarres, mais là il frôle le ridicule.

- Tant que ça ?
- Oui, imagine un croisement entre Liberace et Iggy Pop et tu auras une idée !
- Effectivement, difficile à imaginer.

Elle me raconte sa très longue entrevue avec son richissime extravagant. J'essaie de visualiser la tête de son client et je me mets à rire quand Mia commence à l'imiter en se dandinant sur la pelouse.

Nous revenons dans la maison lorsque Dom nous appelle ou plus exactement nous siffle. Mia le gronde gentiment sur ses mauvaises manières. Ils sont très unis, ils me font penser à mes parents... J'ai eu une journée nostalgie aujourd'hui ; je me réconforte en me rappelant que bientôt je reverrai ma famille... Mais pourquoi diable je suis si triste ? J'observe la propriété, les jardins magnifiques, la piscine immense : ce n'est pas le luxe qui va me manquer, sûr ! Mes nouveaux amis d'ici ou de Las Vegas, oui... Et lui.

Leslie est de retour dans sa cuisine. Elle a dressé la grande table de la salle à manger : ils vont tous dîner ici. L'ambiance promet d'être animée. Chacun se place autour de la table, comme s'ils avaient leur chaise attitrée, Hace en bout. Je reste seule debout, gênée de constater que le siège vide est celui à l'opposé de lui... Je le regarde, embarrassée. D'un geste, il m'invite à m'asseoir. Je cherche du coin de l'œil le soutien de Mia, qui pouffe en silence.

– Ah merci... je lui murmure tout bas.

Et puis je regarde les musiciens : il vaut mieux préserver les apparences.

La gouvernante nous sert un repas typique américain, une salade de pommes de terre et bacon à la crème, du poulet grillé avec du maïs en épi (que j'adore !) et un *cheesecake* au caramel. Plus des conversations enjouées et intéressantes, ce repas se révèle être un pur moment de détente pour moi. Une impression d'être en famille.

La soirée se prolonge au bar du grand salon. Hace se transforme en barman expérimenté, servant expressos à l'italienne, les meilleurs whiskys ou des cognacs hors d'âge. Je participe peu à leurs discussions qui parlent surtout d'événements qu'ils ont vécus ensemble ou de personnes que je ne connais pas, du moins pas personnellement, parce que beaucoup de noms appartiennent au show-biz. Je me force pour ne pas avoir mon regard aimanté sur lui, mais je ne peux m'empêcher de jeter quelques coups d'œil réguliers. Je croise parfois ses yeux scrutateurs et mon flux sanguin s'accélère... Cependant à chaque fois, il détourne son regard et reprend sa conservation, maître de lui.

Tard dans la nuit, les quatre musiciens quittent la maison dans un amusant tapage. Mais dès que la porte se referme sur eux, Dom et Hace perdent leur bonne humeur. Mia est la première à parler :

– Qu'est ce qui se passe Dom ?

Son mari regarde d'abord Hace qui hoche la tête avant de répondre :

– La police a appelé en fin d'après-midi pendant les répétitions. Elle a réussi à remonter jusqu'à la source du piratage de l'ordinateur qui appartient à l'ami de Lisandrina.

– C'est une bonne nouvelle ! je m'exclame, espérant ainsi que la situation puisse enfin se débloquer.

Mais Hace me détrompe vite :

– Ils ont trouvé le lieu d’où venait le piratage, mais il n’y avait déjà plus personne et rien à exploiter car l’appartement a complètement brûlé.

– Mais ils savent qui habitait là ? Non ?

– Ils ont un nom oui, mais...

Il serre les poings, il y a plus sérieux...

– L’incendie de l’appartement s’est propagé, il a tué deux personnes, qui vivaient à côté, dans leur sommeil hier soir.

– Oh non !

Je m’écroule sur une chaise, la tête dans mes mains.

– Non, non, non...

Je tremble de la tête aux pieds, glacée jusqu’aux os. *Diù*, deux personnes sont mortes à cause de moi ! La situation empire de jour en jour et devient incontrôlable. Comment pourrais-je jamais vivre avec deux morts sur la conscience ?

Hace s’agenouille et pose ses mains sur mes jambes qui sautent sans que je puisse les arrêter.

– Lizzy, elle n’arrivera pas jusqu’à cette maison.

Je le fixe horrifiée. Il croit que je m’inquiète pour moi ? Je le repousse brutalement et m’éloigne en hurlant :

– Je me moque de ce qui peut m’arriver ! Deux personnes sont mortes à cause de moi ! De tout ça ! ... De cette histoire. Pourquoi tu n’as pas accepté le divorce le premier jour ? Regarde ce qui se passe maintenant ! Deux meurtres !

Je suis en rage !

Je ne comprends pas pourquoi ils ne réagissent pas. Ils sont là, tous les trois alignés côte à côte dans ce salon démesuré, prenant cette affreuse nouvelle beaucoup trop à la légère.

– Lisandrina, la police a depuis longtemps établi dans son profil psychologique que cette femme avait des tendances meurtrières. Avec ou sans toi, elle aurait fini par tuer quelqu’un pour arriver à ses fins. Ce n’est pas toi son but, mais moi. Donc, si quelqu’un doit se sentir coupable, ce n’est que MOI !

Je remarque alors le visage torturé de Hace, il a dû y penser tout l’après-midi, cacher ces faits sordides à ses musiciens. Mais visiblement, il ne supporte pas non plus d’être à l’origine de ce massacre. Mia s’avance alors vers moi, elle tente de m’apaiser, sa main sur mon avant-bras :

- Te flageller pour ce qui vient de se passer ne sert à rien. La coupable, c’est elle et uniquement elle.
- À cause de moi, elle a changé d’orientation. J’ai dû accélérer le processus.
- Peut-être, mais peut-être pas. Qui sait ce qu’il y a dans la tête de cette cinglée ?
- La police en a conclu qu’elle commence à débloquer, elle n’est plus rationnelle. Les deux inspecteurs qui sont venus l’autre jour vont revenir demain, nous terminerons de voir avec eux pour la réception. Ils sont maintenant aussi persuadés qu’elle tentera une action, rajoute un Dom qui se veut confiant. Ils inspectent en ce moment minutieusement les ruines de l’appartement. Ils trouveront peut-être des indices utiles.
- Ont-ils trouvé à qui appartenait cet appartement ?
- L’appartement était au nom d’une certaine Alexa Perkins. Hace ne la connaît pas. La police a envoyé une photo.
- Une photo ? Montrez-la-moi...

Hace me donne son téléphone du bout des doigts. J’examine ce visage allongé essayant de me remémorer un détail : la jeune femme a environ mon âge, 25 ans, des yeux marron écartés, légèrement tombant sur les tempes, des sourcils très épilés, un nez mince et pointu, une bouche aux lèvres fines et un menton anguleux. Ses cheveux noirs et courts accentuent la sévérité de ses traits. Elle dégage une séduisante beauté assez inhabituelle, hautaine et invincible. Son intelligence transparaît dans son regard obscur.

Je ferme un instant mes yeux, me concentrant sur une image qui vient de me revenir : au bar The Bank, au comptoir... Oui, elle m’a lancé un regard furibond quand j’ai buté dans le tabouret et que Hace m’a maintenue par le bras. Il s’est détourné d’elle une seconde... Elle a blêmi et elle a tourné les talons, sans qu’il puisse la retenir.

- C’est elle.
- Tu en es sûre ? me demande Hace, très surpris
- Oui. Le portrait-robot n’était pas assez précis, mais là, avec la photo, je me suis souvenue d’elle au bar : elle n’était pas contente de mon entrée impromptue sur ton tabouret. Et elle doit savoir.
- Savoir quoi ?
- Que nous nous sommes rencontrés là-bas ! Elle m’a reconnue à la télévision. Elle est loin d’être stupide, elle a dû faire le rapprochement. Ce qui expliquerait mieux son aversion pour moi et ses changements subits de stratégie. Elle sait que nous avons menti aux journalistes à propos de notre rencontre. Elle enrage qu’une inconnue ait réussi là où elle a échoué. Il n’y a pas de doute : elle va tenter quelque chose à la réception pour se venger de moi.

Hace se précipite alors vers la porte d’entrée, je l’entends hurler le nom de Peter. Dom et Mia me contemplent, un peu abasourdis.

- Je croyais que vous ne vous souveniez de rien.

Dom est un brin accusateur.

- Nous avons eu tous les deux quelques flashes. Mais sinon, c'est le noir total.
- Cela doit être bizarre de ne plus se souvenir de rien, murmure Mia
- Oui, c'est très déroutant... et frustrant. Ce ne serait pas trop grave si les conséquences n'étaient pas aussi dramatiques.
- Je vous plains sincèrement.

Elle me prend amicalement dans ses bras en signe de réconfort avant de me lancer :

- Je vais me coucher ; demain, nous nous levons tôt.
- Pourquoi ?
- Toute l'intendance de la réception arrive demain, voyons ! Les installateurs des chapiteaux débarquent à huit heures !
- Huit heures ? T'es sérieuse ? Honey, par pitié laisse-moi dormir ! rouspète Dom en baillant.
- Je serai réveillée pour t'aider, moi ! Bonne nuit.

Ils vont se coucher main dans la main. Ils sont beaux tous les deux...

Je me verse un grand verre d'eau glacé pour rafraîchir mes neurones en ébullition. Cette mauvaise nouvelle n'a pas fini de me hanter. Personne ne m'ôtera de l'idée que j'ai déclenché la furie de cette femme et que la conséquence en est la mort de deux personnes.

J'ai envie de vomir, j'ai des crampes d'estomac affreuses à me stresser comme ça. Mais ces gens morts, c'est plus que je peux supporter, je suis pliée en deux de douleur accroupie le long du frigo. Je pleure sur eux, récitant une prière en corse en leur mémoire...

– Lizzy.

Je sursaute en l'entendant prononcer mon prénom à sa façon lascive. Je me relève précipitamment, je m'essuie les yeux avant de me tourner vers lui.

- Oui ?
- J'ai montré la photo de Perkins à la sécurité. Ils feront le nécessaire avec la police demain, m'informe Hace.
- Mais tu leur as bien dit qu'il fallait la laisser entrer ?

Il soupire longuement, les dents serrées :

- Ils l'arrêteront dès qu'elle aura un pied dans la propriété.
- Elle est maligne.
- Je sais ! Mais elle ne nous approchera pas.

Son arrogance est ridicule : elle a déjoué la police, les gardes du corps, la sécurité des studios télé, donc je ne parierais pas sur son arrestation à la porte d'entrée... Mais je me tais, c'est préférable.

– Je vais me coucher. La journée promet d’être désagréable demain, j’aurai besoin d’énergie, me dit-il d’un ton las.

– Tu dis ça pour ton père ?

– Surtout pour sa femme.

Taciturne, il se dirige vers l’escalier qui mène à sa chambre.

Je rince mon verre avant de le suivre. Je suis curieuse de voir à quoi ressemble sa belle-mère. Quand j’entre dans la pièce, il ne porte qu’un simple boxer noir qui fait ressortir son torse athlétique. Assis en tailleur sur le lit, il consulte ses portables. Il n’a pas jeté un regard vers moi, il s’est refermé comme une huître depuis tout à l’heure. *Diù*, il en a trois ! Je passe dans la salle de bains avant de revenir vers lui. Je me cale sur l’oreiller et l’observe tapotant sur les écrans.

– Tu ne l’aimes pas, hein ?

J’ose enfin poser la question, mais je crains sa réaction.

– Qui ?

Il est focalisé sur ses messages.

– Ta belle-mère.

Il se retourne vers moi brusquement : j’ai dépassé la limite... Je me coule sous la couette en bafouillant :

– Tu n’es pas obligé de me répondre.

Il dépose ses portables sur le chevet et soulève le drap afin de voir mon visage cramoisi.

– Tu es une infatigable enquêtrice.

Il approche ses lèvres des miennes. Et immédiatement, mes bras sont autour de son torse. J’en ai rêvé toute la journée, mais j’en ai surtout besoin pour réduire cet énorme poids sur mon estomac. Je frissonne en imaginant ces deux personnes décédées, Hâce resserre son étreinte. Il y pense, j’en suis sûre.

Mais un téléphone vibre sur le verre de la table de nuit... Il s’en empare d’une main, l’autre me tient par les épaules. Après une rapide vérification, il répond agacé :

– Franck ?... Oui... Peut-être... C’est une bonne idée... Attends, je descends au studio et on essaie. Je te rappelle.

Il me fait une grimace comique :

– Désolé, je dois revoir un morceau avec Franck.

– La musique avant tout, je lui réponds avec un petit sourire.

C'est un artiste dans l'âme, il vit sa passion, je trouve ça génial.

Seule dans ce grand lit, j'enfouis ma tête sous la couette. Je frémis toujours. Je ne connais pas les visages de ces pauvres malheureux et pourtant, leurs silhouettes dansent devant mes yeux, brûlés vifs dans leur appartement sur la chanson de Midnight Oil, « Beds Are Burning ». Je dois demander leurs noms aux inspecteurs. Ils ne resteront pas des simples victimes dans un dossier de police pour moi. Paix à leurs âmes.

Chapitre 14

Je ne sais pas à quelle heure il s'est couché, mais le lendemain, quand mon portable vibre sous l'oreiller à sept heures, il dort paisiblement, collé à moi. Je me lève sans bruit et me prépare vite fait dans la salle de bains. Je retrouve Mia au petit déjeuner, très active avec toutes ses notes étalées sur la grande table de la salle à manger.

– Tiens, voilà notre programme de la journée, me dit-elle en me tendant une feuille.

Je n'ai même pas eu le temps de boire mon café que déjà la lecture du planning m'épuise. Elle a tout organisé au millimètre !

– Tu vas vérifier l'installation des chapiteaux et des tables, comme sur les plans qu'il y a dans ce dossier. Je m'occupe du traiteur qui amène la cuisine et le matériel. Dom s'occupera à son retour de la scène.

– Tu as déjà tout prévu !

– C'est mon job.

Elle a endossé sa « tenue » de professionnelle : sa voix et ses postures démontrent qu'elle est la manager de la soirée. Bien chef !

Wyatt vient nous annoncer l'arrivée des camions : ils ont vérifié toutes les identités et inspecté les cargaisons. Rien à signaler d'après eux.

Les livreurs nous attendent sur la terrasse surplombant le green. Nous descendons les quelques marches situées le long de la piscine pour les rejoindre sur cet espace couvert d'une belle pelouse fraîchement tondue. J'aime cette odeur d'herbe mouillée.

Malgré ma veste, j'ai un frisson dû à l'humidité matinale. Le soleil peut à peine percer le brouillard de pollution qui couvre la ville en contrebas. Mais l'activité me réchauffe vite : les structures métalliques sont montées à l'emplacement que j'ai au préalable indiqué aux installateurs.

Le chapiteau est orienté de façon à ce que les invités puissent jouir de la vue sur Los Angeles et sur la scène. L'autre, pour le bar, est disposé à côté de la piscine. Le traiteur aura sa cuisine sous un troisième chapiteau accolé à l'aile droite de la maison et avec accès direct à l'allée latérale.

Il est plus de midi quand la dernière table et ses chaises sont dépliées. Jim et Curtis terminent d'installer l'éclairage. Ils savent tout faire ces deux-là : ils ont aidé les livreurs, vissé, clouté, planté sans relâche. J'ai une pensée émue pour mon père, grand touche-à-tout. L'instant suivant, je me maudis d'être là. Je prépare une réception pour mon prétendu mariage bordel de merde ! Ça aurait dû être le plus beau jour de ma vie ! Mes parents, ma famille, mes amis devraient être présents. Je devrais être la femme la plus heureuse de monde parce que j'épouse mon prince charmant. Comment

le rêve de toutes les petites filles du monde peut-il se transformer en un cauchemar où la mariée attend d'être attaquée par une folle furieuse ? Je suis écœurée : ce soir je serai entourée d'inconnus pour fêter un événement synonyme à mes yeux d'imposture.

Pour couronner le tout, Cynthia apparaît : elle est venue coopérer à l'organisation de la réception. Polie, elle me salue, sans s'attarder de trop auprès de moi. Tant mieux, je ne suis pas d'humeur à la supporter. Son antagonisme est palpable, je ne comprends toujours pas pourquoi. Bah, pas d'importance, bientôt je ne la reverrai plus.

J'avoue cependant qu'elle est super efficace. Elle nous donne une copie de la chronologie de la soirée qu'elle a élaborée avec son patron. Je suis surprise qu'il ait vu le déroulement de la fête avec elle et non avec Mia. Après avoir lu soigneusement la feuille, je la plie dans mon jean. J'ai mémorisé les différents horaires : tout a été minuté, comme à l'armée. Pas de place pour l'improvisation. Ce n'est pas le style de la maison et de son propriétaire.

Mia me rejoint une fois qu'elle et le traiteur ont fini de régler les derniers détails. Mais je suis sûre qu'elle cogite encore à d'autres petits trucs : elle a toujours mille choses en tête !

– Tu as l'âme d'un général, me dit-elle

– Eh... Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de la présidente ! Et puis j'ai l'habitude de gérer des clients.

– Peut-être, mais tu as une autorité naturelle en toi. Je devrais t'embaucher, tu es efficace.

Ma bonne humeur s'évapore aussitôt. Quelle sympathique idée de travailler avec elle ! Mais je quitterai d'ici quelques jours les États-Unis, donc pas question de me faire des plans sur la comète !

– Merci pour le compliment, mais tu sais, je ne resterai plus longtemps ici.

– Dommage.

Je suis soulagée qu'elle ne rajoute rien, je n'ai pas envie de m'appesantir sur ce sujet.

– Où sont Hace et Dom ?

– Ils sont partis au bureau. Ensuite ils iront au Dolby Theater.

Une journée sans le voir... Bizarre. Je consulte ma montre et je m'affole :

– *Diù*, son père va bientôt être là !... Tu le connais ?

– Je les connais tous les deux.

– Ah. Et qu'est-ce que tu en penses ?

– Difficile à dire. Je ne les ai pas souvent rencontrés et toujours brièvement. Tu verras par toi-même.

– Au fait, comment s'appelle sa belle-mère ? Hace n'a jamais prononcé son nom.

– Pas étonnant. Elle s'appelle Vera. Je vais me changer. Tu devrais en faire autant.

Judicieux conseil, j'ai transpiré toute la matinée. Vu l'intérieur de leur maison, je sais que les

Bowen sont des bourgeois snobs, à cheval sur les apparences. Je me dépêche de me rendre plus présentable avec mon jean Armani et une chemise en crêpe bleu marine. Quand je redescends dans la cuisine, Wyatt m'attend avec un paquet à la main. Un autre portable.

– M. O'Keefe m'a demandé de vous acheter un téléphone. La police conserve le vôtre pour l'instant. Les inspecteurs s'excusent du retard, mais ils ont encore quelques vérifications à faire dessus.

– Vous avez vu les inspecteurs ? Je sais qu'ils devaient passer ici, mais je ne leur ai pas parlé.

– M. O'Keefe a donné des instructions pour qu'ils vous laissent tranquille. Nous avons mis en place un dispositif de sécurité et dès demain matin, les agents de surveillance patrouilleront dans la propriété et dans le quartier.

– Mais si votre surveillance est trop importante, elle ne viendra pas !

– Ne vous inquiétez pas madame O'Keefe. Nous serons discrets et nous laisserons suffisamment d'ouvertures pour qu'elle s'infilte dans les coulisses de la réception. Mais pas jusqu'à vous.

– *Certu. E dumane fara ghjornu.* je grommelle en corse.

La réception sera sous très haute surveillance. J'espère juste que cette folle trouvera un moyen d'entrer. Je me sens débile de compter sur son intelligence, mais je n'ai que cette solution pour repartir chez moi. Paradoxe total de souhaiter que cette prison dorée devienne mon cauchemar.

– Peter a remis vos numéros dans la carte SIM, continue Wyatt.

– Comment a-t-il fait puisque mon téléphone est au commissariat ?

Wyatt semble tout d'un coup très gêné :

– Nous avons téléchargé les numéros de votre portable sur un ordinateur.

Voyant à mes yeux que ma colère monte, il s'empresse de poursuivre :

– Madame O'Keefe, comprenez-nous, nous devons récolter quelques informations sur vous...

– En espionnant mon portable ?

Je suis hors de moi ! Quelle intrusion irrespectueuse dans ma vie privée ! Le pauvre homme, pourtant ancien militaire de carrière, ne sait plus comment se comporter devant ma fureur qui s'exprime en hurlant en corse. Mia accourt dans la pièce :

– Qu'est-ce que tu as ?

– Hâce a copié mes numéros de téléphone sur un ordinateur pour me surveiller !

– Quand ?

– M. O'Keefe n'a rien fait. C'est Peter et moi. Pour la protection de M. O'Keefe quand M^{me} O'Keefe est arrivée à San Francisco, corrige Wyatt.

Ses explications me calment un peu. Néanmoins, j'ai du mal à digérer d'être considérée telle une malpropre. Mais... soyons honnête... Je me considère moi-même comme une intruse, une usurpatrice. Alors c'est normal qu'ils le pensent aussi.

– Je m’excuse Wyatt. Je n’aurais pas dû m’emporter. Vous n’avez fait que votre travail.

– Merci madame de votre compréhension... Pour ce téléphone, nous nous sommes permis de rajouter des numéros.

– Lesquels ?

– Ceux de M. et M^{me} Walker. Et la sécurité : Peter, Chris et moi. Il faut que vous puissiez nous contacter en cas de problème. Peter est le numéro abrégé deux.

– Et le un ?

– M. O’Keefe.

– Oh...

Ils ont pensé à tout.

Wyatt s’éclipse en hâte. Je suis heureuse que Mia reste avec moi en attendant le couple Bowen. Notre conversation retombe sur les plantes aromatiques et leurs vertus. Je suis en train de lui montrer sur mon nouveau portable à quoi ressemble le myrte quand Leslie va ouvrir la porte d’entrée.

Richard Bowen pénètre en premier dans la salle à manger suivi d’une femme d’une cinquantaine d’années grande, mince et d’une extrême élégance dans son tailleur Chanel.

– Lisandrina ! Quel plaisir de vous revoir !

Chaleureusement, il me serre dans ses bras puis salue Mia d’une poignée de main.

– Mia, comment allez-vous ? Cela fait longtemps que nous nous étions rencontrés. Et vos enfants ?

– Bonjour monsieur Bowen. Tout le monde va bien. Merci.

Je sens une certaine froideur de part et d’autre.

– Lisandrina, je vous présente mon épouse, Vera Bowen.

La femme s’avance et me tend une main vigoureuse. Ses cheveux faussement blonds cendrés sont coiffés en un brushing impeccable ; on ne dirait pas qu’elle descend d’un avion. Ses yeux marron, un peu enfoncés, n’ont aucune expression ; ses lèvres fines et pincées renforcent cette sensation d’austérité globale. Elle n’est pas heureuse d’être ici, c’est sûr.

– Bonjour madame Bowen. Ravie de vous rencontrer.

Je souris de toutes mes dents.

– D’après mon mari, vous seriez Française. Est-ce vrai ?

Elle est bizarre sa question.

– Je sais beaucoup la France, j’ai étudié Sorbonne, me dit-elle dans un français hésitant. Nous allons Paris avec Richard souvent.

C'est sympathique de sa part d'essayer de me parler dans ma langue, mais son attitude hautaine me refroidit d'emblée, aucune émotion ne transparaît sur le visage de cette femme.

– Ma femme aime beaucoup parler français. Quand nous sommes en France, heureusement qu'elle connaît couramment votre langue, sinon nous serions perdus.

Couramment ? Si on veut.

Curtis me coupe dans mes réflexions : il a monté les bagages dans la suite des invités, située dans l'aile droite. Cool, je dormirai loin de cette bonne femme aride comme une fêrue sèche. M. et M^{me} Bowen le suivent. Je me tourne vers Mia avec une moue dégoûtée :

– Elle n'est pas très sympathique.

– Non. Je voulais que tu te fasses ta propre opinion. Mais aujourd'hui, elle est encore plus glaciale que d'habitude. Je suis certaine que Richard l'a poussée à venir ici, me dit Mia.

– D'accord avec toi. Qu'est-ce qu'on va faire d'eux ?

Hace nous laisse les gérer tandis que lui est tranquille sur sa scène... Je suis injuste, il travaille, mais je ne sais pas comment réagir avec ces deux-là.

– Pendant le déjeuner, nous verrons avec eux. Mais moi après, je dois aller voir mon client excentrique. Je ne peux donc pas rester avec toi.

– Oh non !

Il ne manquait plus que ça ! Je suis livrée à moi-même dans mon rôle de belle-fille. Au secours !

Leslie dresse la grande table de la salle à manger. Nous aurions pu déjeuner sur la petite, mais bon, avec Vera il faut mettre les petits plats dans les grands... La gouvernante a élaboré un menu plus sophistiqué qu'hier. Pendant le déjeuner, les discussions tournent autour des voyages du couple à travers le monde. Vera a tendance à monopoliser la conversation, mais quand Richard parle il dégage la même autorité que son fils et Vera ne s'oppose jamais à lui.

– Avez-vous regardé le livre que je vous ai offert ? me demande-t-il

– Je l'ai même lu en entier. J'ai adoré. Merci.

– Vraiment ? Tout lu ?

– Oui.

Nous terminons le repas sur l'architecture disparue de San Francisco après le terrible tremblement de terre de 1906 et l'incendie qui s'ensuivit.

Au café, je leur demande enfin leur projet pour l'après-midi. Droite sur sa chaise, Vera me toise, hautaine et ironique :

– Ma chère Lisandrina, nous avons un programme chargé ; Richard a une très importante exposition à organiser dans un mois. Dans la plus prestigieuse galerie de Los Angeles. Nous avons

rendez-vous avec le directeur. Et ensuite, nous devons revenir rapidement nous changer avant de repartir pour un gala de charité à l'hôtel Four Seasons. Vous aviez peut-être prévu... quelque chose ?

– Non, rien.

Je suis même soulagée de ne pas rester avec elle un après-midi entier !

Quand les Bowen quittent la maison, Mia est contrariée de me laisser seule. Je la rassure tout de suite :

– Pas de souci ! Je vais me reposer pour demain.

L'unique bruit provient alors du lave-vaisselle. Plus personne dans cette immense demeure. Leslie et Curtis doivent être dans leur appartement et les gardes du corps, à l'annexe. Pour combler ces longues heures, je chatte sur les réseaux sociaux avec ma famille et mes amis. Ma mère, toujours aussi inquiète, a renoncé toutefois à me poser trop de questions. Je culpabilise de lui mentir, mais bon, c'est plus prudent. Ma sœur se montre plus directe et ne mâche pas ses mots : elle me reproche l'anxiété de mes parents, elle soupçonne des irrégularités dans ma prétendue situation maritale. Je préfère couper la connexion plutôt que de me trahir.

À l'agence, Priscilla m'a trouvé une meilleure remplaçante, qui lui convient parfaitement : mon père a raison, nul n'est indispensable dans une entreprise. Je ne peux donc pas laisser Hace continuer à payer mes prétendus honoraires. Je peux ainsi annoncer à Priscilla ma démission et mon retour en France d'ici quelques jours. Surprise, elle me demande si tout va bien dans mon mariage. Ouh... Je ne sais pas si son téléphone est sous écoutes, alors je lui raconte que je nage dans le bonheur et que je vais présenter Hace à mes parents.

Si cette folle entend ça, j'espère qu'elle enrage...

Allongée sur le lit, je me mets une musique douce pour m'endormir, Jeff Buckley et son mythique « Hallelujah ». Un doux songe m'emporte sur un nuage magique, loin des cauchemars de la nuit dernière.

Une sonnerie stridente...

Les yeux fermés, je décroche :

– Allô.

– Pourquoi as-tu fait ça ? Hace crie dans son téléphone.

– Eh... Du calme !

Qu'est-ce qui lui prend ? Je lui réponds sèchement :

– Arrête de hurler comme ça ! Quel est le problème ?

– Ta directrice a appelé Dom.

– Ah.

– C’est tout ce que tu as à dire ?

– Je n’ai pas à me justifier auprès de toi à propos de mon travail ! Justement, tu ne dois pas répéter plutôt que de t’énerver au téléphone ?

– Je prends des pauses quand je veux, je suis le boss ! Pourquoi as-tu démissionné ?

– Je te le redis, cela ne te regarde pas. Mais comme tu insistes avec tant de gentillesse, Priscilla a trouvé une personne compétente pour me remplacer. Donc, je peux quitter l’agence l’esprit tranquille.

– Et rentrer chez toi. Car je suppose que cette histoire de présentation à tes parents est un mensonge.

Oups... Elle a tout dit. Et le ton acerbe qu’il emploie montre qu’il a enfin compris à quel point je suis déterminée : je retourne en Corse.

– Fais attention à ce que tu dis au téléphone, elle peut écouter.

– Je m’en moque ! On en reparle demain. Je dois y aller.

– Il n’y a rien à rajouter !

Je lui raccroche au nez. Il ne va pas s’immiscer dans ma vie professionnelle non plus !

Fini ma petite sieste. J’allume l’écran géant posé en face du lit et je m’abrutis de séries policières pour ne plus cogiter.

La nuit est tombée quand Mia frappe à la porte de la chambre :

– Tu veux manger ? Mon rendez-vous m’a affamé.

– J’arrive !

Mia et moi passons la soirée sur le canapé à grignoter les sandwiches de Leslie et à bavarder. Elle me raconte son rendez-vous chez son nouveau client, jeune millionnaire qui a fait fortune avec une start-up et qui en possède dorénavant une dizaine. Il adore les super-héros donc il veut organiser une soirée « Avengers », lui en Iron Man, ses copains en Spiderman ou Hulk. Il paiera une fortune pour des effets spéciaux dignes d’un studio de cinéma. Bref, il veut voler dans les airs et sauver le monde !

Nos rires me font oublier ma dispute avec lui... Jusqu’à ce que je m’enroule dans la couette. Le sommeil tarde : demain sera une journée, enfin une soirée décisive. Je récite tout bas les prières que ma grand-mère m’a apprises pour que la police arrête cette femme et que nous reprenions tous le cours normal de nos vies.

Je suis seule à mon réveil. Je l’ai été toute la nuit. Après une douche rapide, je cours presque jusqu’à la cuisine, espérant le voir. Personne.

Sur la table de la salle à manger, Leslie a disposé un petit déjeuner digne d’un grand hôtel. Dépitée, je m’assois et commence à manger. Hâce me rejoint peu après, fraîchement habillé d’un jean délavé, d’un T-shirt moulant blanc, il sort directement de la douche, ses cheveux encore mouillés le

rendent terriblement séduisant. À cause des frissons qu'il provoque en moi, je dois me concentrer pour ne pas renverser mon café. Il était où ?

– Bonjour, je lui dis gentiment en lui tendant une tasse de café, sans sucre.

Comme moi. Il prend le mug d'un hochement de tête et disparaît à l'étage. Charmant. Je grimace, mauvaise journée en perspective...

J'entends des bruits de gravier ; par la baie vitrée, j'aperçois des camionnettes avec l'enseigne du traiteur se garer dans le parking. Peter règle la circulation, Mia discute avec un homme vêtu en cuisinier, une toque sur la tête. Le chef je suppose.

J'engloutis mon muffin et je rejoins mon amie dans la cour. Elle me présente Joseph Kopold, le célèbre traiteur de Los Angeles, avec qui elle travaille régulièrement. Son équipe s'active déjà sous le chapiteau-cuisine. Des serveurs étendent les jolies nappes blanches brodées de fleurs argentées tandis que d'autres commencent à dresser le couvert. Mia a accroché sur une planche le plan et le dessin du décor de chaque table. Un livreur décharge les boissons côté bar. Plusieurs armoires à vin ont été installées, reliées à un groupe électrogène. À quelle heure sont-ils donc arrivés ? Quant aux fleurs, elles seront apportées en dernier. La météo nous est favorable : à dix heures du matin, je suis avec un simple T-shirt à manches courtes.

Mia me charge de poser les cartons des invités sur les assiettes. Un casse-tête de près de cent vingt personnes. Et elle ose me dire que c'est une « petite » réception ! Ma tâche terminée, j'aide à décorer les chapiteaux avec des ballons, des rubans et des paillettes. Je nettoie, range, porte les déchets jusqu'aux gros containers, au grand dam de Jim qui me houspille parce que je devrais laisser ça au personnel.

Je referme le couvercle de la poubelle quand des pas résonnent derrière moi :

– Qu'est-ce que tu fais bon sang ?

Hace est toujours exaspéré. Super.

– J'aide Mia, je lui réponds, furibonde.

– Et tu jettes les poubelles ?

– Ben oui. Les gens normaux vident leur poubelle eux-mêmes.

Je tourne les talons, j'en ai marre de son humeur massacrant. Il m'attrape le bras et me tire à lui :

– J'ai du personnel pour ça !

– Moi pas !

Je dégage mon bras et le laisse là dans la cour. Il retourne dans la maison en criant que je suis impossible à vivre. Tout le monde a entendu notre dispute ; je reviens penaude dans le jardin.

- Il est encore de mauvaise humeur ? me demande Mia.
- Oui, on dirait.
- Son comportement est de plus en plus étrange. Lui qui est toujours d’une humeur égale.
- Tu plaisantes ?! Il est en permanence en ébullition !
- Je crois que tu en es la cause.
- Peut-être, mais il n’est pas le seul qui se sente mal dans cette histoire.

Je parle à voix basse, trop de personnes nous entourent.

- Vous devriez en discuter tous les deux.
- Mia, ce n’est pas la peine. Je pars dans quelques jours.
- Raison de plus pour ne pas envenimer vos rapports. Va le voir.

Elle n’a pas tort. Je prends une profonde respiration et je rentre dans la cuisine. Il lit le journal, accoudé au plan de travail. Il ne lève même pas les yeux quand je m’approche.

- Hace.
- Humm...
- Peux-tu m’expliquer ce que tu as ?

Lentement, il referme son journal et pose sur moi un regard dur et pénétrant :

- Tu as décidé de retourner chez toi, non ?
- Oui.
- Très bien. J’ai décidé de ne jouer mon rôle qu’en présence de personnes étrangères à notre complot... Et je dors dans la chambre d’ami.

Il referme son journal et quitte la pièce. Mes yeux deviennent humides et mon cœur est compressé par une lourde tristesse. Je me maudis d’aimer autant m’endormir dans ses bras, d’aimer ses mains sur moi, d’aimer ses gémissements quand il jouit enfin en moi. Les larmes coulent sur mes joues livides.

Dans ma tête, il fait déjà nuit.

Chapitre 15

– Bonjour les enfants ! Comment allez-vous ce matin ?

Je sursaute au son de la voix de Richard. Mon cerveau en mode pause fonctionne au ralenti. M. Bowen m’embrasse sur la joue, il serre la main de son fils qui continue de me fixer. Mais avant qu’il remarque mon désarroi, je souris :

– Bonjour Richard. Avez-vous bien dormi ?

– Très bien. Nous sommes rentrés tard. Je dois avouer que je n’ai plus 20 ans, je récupère moins vite.

– Vous êtes en pleine forme pourtant.

– Mais je dois me ménager maintenant.

– Tu as un problème de santé ? demande Hace, réellement soucieux.

Même s’il dit ne pas apprécier son père, il s’inquiète pour lui. Bon point.

– Non, mais je fais attention à moi.

Hace se lève et grommelle :

– Comme d’habitude.

Il sort dans le jardin où règne une activité intense, le téléphone à la main.

– Il n’est jamais tranquille, constate judicieusement son père.

Je vois Vera entrer dans la salle à manger. Elle s’attable pour prendre son petit déjeuner avec des manières de vieille aristocrate européenne. Ridicule... Elle agite sa main dans ma direction :

– Lisandrina, venez me rejoindre pour discuter un peu.

Polie, je m’assois près d’elle, un expresso à la main. J’ai besoin de me tenir éveillée parce que là, franchement, j’ai juste envie de me réfugier dans une chambre afin de fuir cette ambiance pesante, en particulier de le fuir, Lui !

Tous les trois, nous entamons une conversation conventionnelle autour de mon travail et de ma famille. Vera se montre particulièrement invasive dans ses questions, je déteste. Je lui réponds avec des phrases courtes sans jamais lui fournir trop de détails. Je déteste son attitude indiscreète, ses manières hautaines et dédaigneuses. Qu’est-ce que Richard peut bien lui trouver ?

Des éclats de voix résonnent jusqu’à nous, malgré le bruit des serveurs. Nos trois têtes se tournent

vers l'extérieur. Hâce s'énervé avec son interlocuteur tout en jetant un coup d'œil dans ma direction : la dispute me concerne.

- Que se passe-t-il à votre avis ? me demande Richard, intrigué.
- Je ne sais pas.

J'essaie de boire le plus paisiblement possible mon café, mais les dernières paroles échangées avec lui m'ont bouleversée : nous sommes devenus ce que nous aurions toujours dû être : des étrangers.

- Il faut que je te parle.

Si son père n'était pas là, je l'aurais envoyé paître avec ce ton péremptoire. Mais ne voulant pas envenimer les choses, je le suis jusqu'à la salle de gym. Il ferme la porte derrière lui. Les bras croisés, j'attends ses explications sans un mot.

- La police a failli mettre la main sur Perkins, mais elle l'a ratée. De peu.
- Où était-elle ?
- Chez une de ses collègues. Les inspecteurs l'interrogent en ce moment, mais elle ne sait rien apparemment.
- Où travaillent-elles ?
- Dans une société d'informatique. Cela explique ses connaissances à ce sujet.
- La police doit bien avoir d'autres informations puisqu'elle a réussi à trouver son nom, son lieu de travail et même le domicile de sa collègue.
- Oui, mais ils ne voulaient rien me dire au téléphone. Ils voulaient ensuite venir ici, mais je ne veux pas inquiéter mon père ou le personnel.
- Pourquoi t'es-tu énervé au téléphone ?
- Ça me regarde. Je t'ai informée, maintenant je dois y aller.

J'ai juste le temps de l'attraper par son T-shirt avant qu'il me claque la porte au nez. Il se retourne, un air plus que contrarié sur son visage fermé.

- Hâce ! Parle-moi ! S'il te plaît, ne me tiens pas à l'écart. Qu'est-ce que la police t'a dit d'autre ?
- Rien. Ce sont des incapables, c'est tout !

Il quitte la pièce, saisit sa sacoche sur la table et part. Peter l'attend à la voiture. Je ravale ma colère. Il me ment. Quelque chose s'est passé, mais quoi ? Je reviens vers le couple Bowen occupé à discuter de la prochaine exposition de Richard.

- Rien de grave ? me demande Vera

Je me demande pourquoi elle me pose cette question de façon si insidieuse. Elle espère peut-être un esclandre entre lui et moi ?

- Non, juste un problème d'intendance avec la réception. Nous ne voulions pas vous ennuyer avec

ça.

Je sais bien mentir aussi quand je veux.

– Veuillez m’excuser un instant, je dois aller voir Mia. Avez-vous prévu quelque chose jusqu’à la soirée ?

– Oui. Nous avons rendez-vous avec un grand chef pour le vernissage de Richard.

– Vous devriez aller voir Kopold, il est aux cuisines. Il a l’air très bien.

– Ma chère Lisandrina, nous avons fait appel au meilleur de Los Angeles.

Richard me sourit :

– Nous reviendrons vers seize heures.

Drôle de couple.

Je rejoins Mia sur la terrasse. À travers les arbres, je peux apercevoir deux golfeurs suivis de leurs caddies qui arpentent le green tandis qu’un troisième tente sans succès de sortir sa balle d’un tas de sable. Richard m’a expliqué que ça s’appelait un bunker.

– Les Bowen sont partis ?

– Oui. Un rendez-vous...

– As-tu parlé à Hace ?

– Il est fermé comme une huître.

– Vraiment je ne le comprends plus et Dom non plus.

– Tu les retrouveras dans leur état normal d’ici quelques jours, quand je ne serai plus là.

Mia secoue la tête, elle veut ajouter un mot, mais un commis l’appelle. Je vais avec elle, curieuse de voir les cuisines. Y règnent des bonnes odeurs et une effervescence indescriptible.

Je me cale dans un coin, comme quand j’étais petite et que je regardais ma mère ; j’observe les cuisiniers aux fourneaux et les apprentis courir partout. Le chef est autoritaire, mais juste. Les meilleurs produits venus de toute la Californie seront servis pour le succulent menu qu’il a élaboré. Je crois que nous allons nous régaler. Kopold me fait goûter sa marinade au miel pour le poulet : hum, un délice.

Il m’écoute volontiers lui parler des différents miels de ma Corse natale et des recettes familiales. Il s’intéresse surtout à la farine de châtaigne. Tandis qu’il court d’un côté et de l’autre du piano, il me pose des questions sur son utilisation.

Je devrais remercier Mia de cette occasion unique qui m’est offerte : j’apprends beaucoup sur l’organisation d’une telle réception. Elle a un boulot vraiment super intéressant, qui comble l’insatiable appétit de mon esprit et surtout de mon estomac !

Plus que quelques heures avant le grand rush... Et la comédie.

J'ai besoin d'être seule. Dans la chambre, j'allume machinalement la télé, mais mes idées m'emmènent directement vers Lui. Je ne supporte pas son attitude distante et froide. Le soleil faiblit dans mon cerveau engourdi.

On frappe à la porte : mon amie me sort de ma torpeur avec une assiette à la main :

- Je te cherche depuis tout à l'heure. Tiens, un petit échantillon du menu.
- Merci Mia. Je suis juste un peu stressée. Je voulais m'isoler avant l'arrivée des invités.
- Tu verras, cela se passera bien.
- Ils sont tous riches.
- Oui. Et parfois l'argent rend les gens imbuables mais nous avons essayé de n'inviter que des gens charmants, me rassure-t-elle en riant.
- Si tu le dis.

Je croque dans une sucette de Kopold. Ouah, succulent ! Il est doué ! Ma gourmandise me rend mon sourire, Mia semble soulagée :

- La coiffeuse et l'esthéticienne vont arriver d'ici quinze minutes. Je leur dis de monter ici ?
- Oui s'il te plaît.

Je fais la moue car je n'ai pas obtenu de Mia qu'elle me laisse me préparer moi-même : elle a insisté et encore insisté pour que des professionnels me prennent en main.

Je me prélasse longuement sous une bonne douche chaude qui embue toute la salle de bains. Puis, j'enfile un peignoir qui sent son parfum subtil...

Mes pensées érotiques sont stoppées net par l'arrivée des deux jeunes femmes. Elles me triturent dans tous les sens. La coiffeuse effile mes pointes qui, selon sa réflexion critique, en avaient bien besoin. L'esthéticienne s'occupe d'abord de mes orteils et de mes doigts en y appliquant un beau vernis nacré et elle poursuit ses soins sur mon visage. Je reconnais que Mia a eu une bonne idée : un vrai moment de détente m'est offert avec les subtiles odeurs des produits à base de néroli, la musique douce de Sia et le papotage futile entre filles.

Deux heures de soins plus tard, je peux enfin me lever et me dégourdir les jambes. Je me regarde dans le grand miroir du placard mural. Le bilan de ces agréables manipulations me stupéfait : mes cheveux sont tressés en une longue natte fleurie avec des mèches savamment laissées sauvages, le maquillage discret me correspond par sa simplicité. Je félicite vivement les jeunes femmes qui me souhaitent en retour une belle soirée. Mia les raccompagne à l'entrée, m'ordonnant auparavant de ne pas bouger de la chambre. Différents bruits montent jusqu'à moi : il y a du mouvement au rez-de-chaussée. Les invités ne devraient plus tarder. Une grosse angoisse subite me prend à la gorge. Une sorte d'énorme giflé qui me remet dans le contexte : je vais célébrer mon mariage !

Ne pleure pas Lisandrina ou ton maquillage sera fichu.

Je marche de long en large dans la pièce, essayant de reprendre ma respiration : mon cerveau

semble avoir mis mes fonctions vitales à l'arrêt, je suis terrorisée par ce qui m'attend en bas. Je suffoque, ma vue se brouille, mes mains sont moites. Quand Mia revient dans la chambre, elle porte ma robe qui était rangée dans la sienne. Elle ne voulait pas que Hace la voie. J'ai eu beau lui dire que nous n'avions pas à respecter les traditions, elle n'a rien voulu entendre. Devant mon teint livide, elle tente de me rassurer avec de gentilles paroles de réconfort.

Après plusieurs minutes de délire cardio-cérébral, je me rassois posément sur le lit. Elle ôte le vêtement de sa housse : Aileen est une artiste avec des doigts en or. La robe est ajustée parfaitement à mon corps, je peux me mouvoir à ma guise. Les finitions sont superbes avec les perles brodées et les sequins dorés. Les chaussures sont assorties à l'ivoire nacré de l'organza.

- Tu es magnifique, me dit Mia.
- Toi aussi, cette robe rouge te va à ravir. Tu es si élégante !

Elle porte une longue robe fluide avec une ceinture et des bretelles noires, ses longs cheveux noirs flottent dans son dos nu.

- Les premiers invités sont là. Tu es prête ? Nous pouvons y aller ?
- Oui.

Je prends une grande et longue inspiration avant de descendre l'escalier derrière elle.

Tu joues un rôle, tu joues un rôle, tu joues un rôle.

Je me répète cette phrase en boucle pour me donner du courage.

Effectivement, beaucoup de personnes sont déjà autour du bar installé près de la piscine. Dans la maison, les Bowen discutent avec Hace et Dom. Quand Richard nous aperçoit, il me fait un signe de la tête admiratif. Hace suit le regard de son père et se retourne pour nous faire face. Dom, lui, s'élance vers sa femme, béat d'adoration.

- Darling, tu es splendide dans cette nouvelle robe.

Hace ne bouge pas, son visage inexpressif me déconcerte. Je marche délibérément vers eux avec mon plus large sourire, mais je ne peux détacher mes yeux de cet homme incroyablement sexy dans son smoking noir, sa chemise blanche et son petit nœud papillon. Ouah, j'hyperventile !

- Vous êtes ravissante ma chère belle-fille.

Richard pose un léger baiser sur ma joue.

- Vous êtes métamorphosée ma chère.

Véra et ses mots sympathiques...

- Merci. Avez-vous passé un bon après-midi ? je lui demande, par pure politesse.

– Oui.

Véra se lance dans une narration lyrique de leur rendez-vous. Hace est debout près de moi, muet et raide comme un tronc d'arbre. Richard fronce les sourcils, il sent bien que depuis ce matin quelque chose ne va pas. Il prend sa femme par le bras :

– Véra, je vois Walt, allons lui dire bonjour.

Ils sortent alors de la maison, nous laissant seuls dans la cuisine. Je m'apprête à les suivre quand Hace daigne me parler :

– Tu sais ce que tu fais ? me demande-t-il d'une voix monocorde.

– Combien de fois dois-je te répéter que je suis là pour t'aider ? Je suis prête à l'affronter. J'espère qu'elle sera là, c'est ma seule préoccupation.

– Tant mieux pour toi si c'est la seule... Mais...

Il stoppe sa phrase et me saisit la main. Il me conduit vers les invités qui nous acclament lorsque nous foulons le gazon de la terrasse. Ses doigts me brûlent la peau ; il m'a à peine touché depuis deux jours, chaque cellule de mon corps réclame son contact.

Son pouce caresse machinalement ma paume pendant qu'il me présente à ses amis du monde du cinéma et de la musique. Je souris, je réponds aux questions, je trinque un peu avec toutes ces personnes riches et célèbres, mais mon attention est focalisée sur sa main dans la mienne.

Après avoir fait le tour de ses convives, il nous dirige vers la scène où est déjà installé un DJ mondialement renommé.

– Qu'est-ce que tu veux faire ? je lui demande, un peu paniquée.

Il s'arrête et me toise ; je suis alors contente d'avoir des talons hauts pour mieux soutenir son regard impénétrable.

– L'heure du discours.

Ah oui... C'était écrit sur le papier de Cynthia. Sous la pression, j'ai totalement oublié.

Il hausse les épaules et me tire sur l'estrade. Il se compose un visage radieux. Quel excellent acteur ! Une seconde auparavant, il était un tout autre homme, distant et cassant. Il règle le micro ; tout le monde cesse de parler afin de nous regarder.

Il glisse son bras autour de ma taille, je me colle contre lui. Je ne vois pas les gens sourire devant l'image que nous formons, je ne vois pas le ciel se parer des couleurs du soir ou l'eau de la piscine scintiller sous les lumières du jardin... Je cherche dans la foule celle qui lui veut du mal.

Lorsqu'il commence à parler de sa voix suave, je l'écoute à peine ; mes yeux examinent chaque

personne, chaque attitude anormale. Wyatt et Chris se tiennent debout à la porte de la maison, Peter à l'entrée du chapiteau. Je sais que des inspecteurs sont déguisés en commis de cuisine ou en serveurs pour circuler librement dans les coulisses de la réception.

– ... mon adorable femme.

Il me pince pour me ramener sur la scène.

– Lizzy.

Il murmure dans le creux de mon oreille :

– Un mot s'il te plaît.

Il m'embrasse dans le cou, entraînant des gloussements parmi ses invités en même temps que des frissons sur toute ma peau.

Je suis prise au dépourvu, il le sait, mais j'allume le micro et me lance :

– Bonsoir mesdames, messieurs. Bienvenue. Il est vrai que notre mariage a eu lieu en toute intimité. Mais Hace et moi souhaitons partager cet événement avec vous. Alors merci de votre présence à notre réception. Vous êtes tous, ce soir, notre cadeau de mariage !

Les hourras et les applaudissements envahissent la nuit tombée.

– Merci.

J'ai droit à un demi-sourire. Ça me suffit.

Ensuite, c'est le rush, le buffet et le bar sont pris d'assaut. Mon estomac ne veut rien accepter ; il est parti discuter avec ses musiciens, tandis que je suis assaillie par des gens dont je connais très bien la biographie, mais qui en revanche n'ont aucune idée de qui je suis... Je passe d'un invité à l'autre, je chipe des amuse-bouche sur les plateaux des serveurs, je souris – beaucoup, vraiment beaucoup, ma mâchoire en devient même douloureuse – et je bois quelques gorgées d'un excellent champagne.

– Viens manger quelque chose de plus consistant, sinon l'alcool va trop te monter à la tête.

Il a deux assiettes dans les mains, il m'oblige à m'asseoir à la table d'honneur. Vera et Richard parlent de banalités avec Dom et Mia. Ces quatre-là n'ont rien en commun. Mia semble même soulagée de notre intrusion dans leur discussion.

– Ta mère serait très heureuse de vous voir tous les deux ce soir, dit Richard à Hace.

– Je t'interdis de parler de Maman et encore moins ce soir !

Je croyais que j'avais eu droit à la voix glaciale de Hace, mais là elle sort d'outre-tombe... Je ne

l'ai jamais vu aussi tranchant. Ses mains sont resserrées sur ses couverts pointés en l'air. Sa veine temporale est gonflée, tout son corps s'est raidi. Richard est figé sur sa chaise en voyant la réaction de son fils.

Doucement, je pose ma main sur son avant-bras pour qu'il abaisse son couteau et de l'autre, je masse sa nuque, mes doigts dans ses cheveux. Il se calme petit à petit, mais la tension reste sous-jacente. Chez moi aussi.

Heureusement, la musique s'amplifie et quelques invités s'avancent sur la piste de danse.

- Allons danser, je lui chuchote.
- Vraiment ?

Il fronce les sourcils, comme s'il trouvait ma demande saugrenue, mais il me suit.

Main dans la main, nous nous mettons au milieu des danseurs. Je découvre qu'il sait danser. Et très bien. Un grand merci à mon père qui m'a appris différents styles de danses. Lui et ma mère vont régulièrement à des bals organisés dans les villages l'été ou à des thés dansants quand ils passent quelques jours chez ma sœur à Bastia. Nous virevoltons, tournoyons en rythme, comme si nous dansions ensemble depuis des années. Il est le partenaire idéal, souple et fluide. Je me régale.

- Tu dances bien, constate-t-il.
- Toi aussi. Mon père m'a appris.
- Tu le remercieras de ma part.
- Pourquoi ?
- Mes pieds ont ainsi pu être épargnés.

Surprise par son humour, je ne sais pas quoi répondre. Le vin et la danse ont dû lui donner le tournis...

À la fin de la musique, Hace rejoint Walt Cortese. J'ai chaud, j'ai besoin de me rafraîchir. Wyatt et Chris me saluent discrètement quand je rentre dans la maison. Je monte rapidement dans la chambre pour vérifier mon maquillage. Un peu de rouge à lèvres et de blush. Je suis contente qu'il me parle à nouveau, simplement. Dans le miroir, je vois mes yeux pétiller de joie et mes joues rosies par la danse... ou par lui.

J'entends la musique jusque dans le couloir. J'espère que les voisins ont été prévenus qu'une réception avait lieu ce soir !

Un claquement de porte me fait sursauter. Quand je me retourne, je reconnais une des actrices qui participera au prochain film de Hace ; elle sort d'une des deux salles de bains réservées aux invitées. Un corps parfait, des cheveux blonds californien et de grands yeux bleus, elle est l'archétype de la comédienne hollywoodienne. Son assurance et son débit de paroles lui promettent, j'en suis sûre, un bel avenir. Elle a un aplomb que je lui envie.

– Vous avez une magnifique propriété. Quelle vue sur L.A. ! me dit-elle.

Je me mords la lèvre pour éviter de lui répliquer : « Non, ce n'est pas chez moi ! »

– Hace a un très bon sens de l'esthétique.

Elle me prend sous le bras et continue à bavarder pendant que nous redescendons à la réception. Mon cœur bat à cent à l'heure, elle m'a fait une de ces peurs ! Je n'écoute pas son babillage enfantin, maudissant ma panique : si c'était la folle qui m'avait surprise, je n'aurais jamais pu me défendre. Une fois dans le jardin, je la salue poliment en la laissant se pendre au bras d'un chanteur de Nashville. Je m'en veux un peu de lui refourguer cette fille insipide, mais je souffle intérieurement de m'en être débarrassée.

Près du bar, une coupe de vin blanc à la main, Hace discute avec Cortese ; dès qu'il m'aperçoit, il me fait signe de venir. Il m'attrape alors par la taille.

– Où étais-tu ? chuchote-t-il dans mon oreille.

– Aux toilettes.

Je peux lire l'inquiétude dans son regard. Il m'embrasse alors sur le front et reprend sa conversation avec le réalisateur.

– Ta femme est charmante, plaisante Walt, l'œil coquin.

– Vil flatteur... Je te préviens : interdiction de la séduire. Elle est à moi.

Hace m'enserme encore plus fort.

Il est ensuite sollicité par un couple d'acteurs très médiatiques. Intimidée, je n'ose pas ouvrir la bouche, je réponds par monosyllabes. Ils se connaissent bien ; ils travaillent ensemble sur certains projets sociaux. La plupart des personnes présentes participent à des œuvres caritatives. Mais Hace discute plus volontiers avec celles qui ont des actions vraiment désintéressées. Mon admiration pour lui s'accroît de jour en jour.

– Lizzy, je crois qu'il est temps de découper le gâteau, me signale-t-il en désignant du menton quatre serveurs qui se faufilent à travers les convives avec la somptueuse pièce montée.

Joseph Kopold se pavane derrière avec un couteau et une pelle à tarte en argent dans les mains.

Phase délicate : comment découper cette merveille sans qu'elle s'écroule lamentablement ? Je ne veux pas gâcher ce moment prétendument symbolique. Hace prend le gros couteau de Kopold et pose ma main avec la sienne sur le manche.

– Prête ?

Il paraît tout excité, ses yeux verts scintillent de joie. *Diù*, il est ravi de couper le gâteau de

mariage ! Je ne suis pas prête, c'est pire que d'avoir signé ce stupide acte de mariage : personne ne le savait, même pas nous... Là, nous allons officialiser notre union devant tous ces people, ses amis, sa famille...

Des photographes professionnels sont postés devant la table avec leur long objectif ; des journalistes triés sur le volet gribouillent sur leur carnet. L'impatience se lit sur le visage des invités, chacun retient son souffle.

Et elle ?

Nous voit-elle sur le point de lancer à la face du monde que lui et moi sommes véritablement mariés ?

Est-elle prête à se venger ?

La soirée s'est tellement bien déroulée que je doute qu'elle soit présente. Mon idée n'était pas la bonne, j'en suis désolée.

– Lizzy ?

Son sourire se fige un peu devant mon hésitation.

Je prends une profonde respiration :

– Commençons par la partie supérieure.

Composée de quatre étages, la pièce montée est recouverte d'un glaçage blanc et de décors floraux différents à chaque niveau. Délicatement, j'enlève les petits sujets, nous découpons en douceur le biscuit. Après avoir servi plusieurs parts, Hâce donne le couteau au chef. Il prend alors mon visage entre ses deux mains. De mes joues rouges se propage un courant électrique jusqu'à mes pieds, je regarde extatique cet apollon qui m'enlace.

– Tu es magnifique dans cette robe, me chuchote-t-il, admiratif. Ses lèvres enflamment les miennes, je dois m'accrocher à son cou pour ne pas tomber. Ma bouche avide répond immédiatement à son baiser enivrant. Des hurrahs et des applaudissements retentissent, mais mes oreilles les captent à peine. Quand il me lâche, je chancelle comme si j'avais trop bu.

– Les enfants, je suis si heureux pour vous !

Richard est le premier d'une longue liste à venir nous féliciter. J'ai le même sentiment qu'à la conférence de presse : nous vivons une imposture. Seuls Dom et Mia se tiennent à l'écart. Mon amie est soucieuse, elle scrute la moindre de mes réactions. Je hausse légèrement les épaules en signe d'impuissance ; elle fait une moue comique qui me rend le sourire. Enfin, quelqu'un qui compatit à mon angoisse. Je réussis à me faufiler jusqu'à elle et je la remercie de son soutien :

– Je voudrais tant vous féliciter en vrai...

Sa sincérité me trouble au plus haut point. Je ferme mes poings afin d'obliger mes émotions à rester au fin fond de mon subconscient. Dom interrompt heureusement mes pénibles pensées :

– En tout cas, c'est une sacrée soirée ! Tout le monde est enchanté.

Tant mieux. Au moins une petite satisfaction après tous ces efforts. La réception se poursuit jusqu'à tard, ou tôt le matin, devrais-je dire. Je danse une bonne partie de la soirée ; je passe de table en table, échange quelques mots avec les invités. Je vérifie qu'ils n'aient besoin de rien ; avec Mia, nous dirigeons le ballet des serveurs. J'essaie de jouer mon rôle le mieux possible.

Quant à Hace, depuis le baiser du gâteau, il m'évite. Il me sourit, me glisse quelques informations par-ci par-là à propos de ses convives. Il ne reste pas avec moi, il veut laisser une opportunité à la folle de m'approcher. C'est le but de la manœuvre alors pourquoi suis-je autant déçue ?

Il danse avec ses amies, son assistante et même avec Vera, mais là je rigole intérieurement : son déplaisir est évident ! Au fur et à mesure que l'heure avance vers le petit matin, les invités rejoignent leurs voitures de luxe, garées tout le long de la rue. La police a placé un barrage filtrant au début de Bellagio Way afin de faciliter la circulation dans le quartier. Je salue chacun d'eux ; je suis chanceuse d'avoir côtoyé pendant une soirée ces célébrités ou ces financiers. J'ai eu des conversations enrichissantes avec beaucoup de gens tout compte fait très sympathiques. Toute ma vie, je garderai un excellent souvenir de ces fabuleux moments.

Après le départ du dernier convive, je reviens vers la terrasse. Les serveurs sont déjà à la tâche, ils débarrassent et nettoient le buffet, tandis que Jim et Curtis s'occupent du bar.

La réception est un succès, mais pour moi c'est un échec : elle ne s'est pas montrée, je ne suis donc toujours pas libérée... Bon, si je me changeais, je pourrais aider à ranger. Je me faufile parmi les commis de cuisine : je ne veux pas qu'il me voie, il va encore me dire que je ne dois pas m'occuper du travail de son personnel.

Je contourne la maison et j'y pénètre par la rotonde. Je remarque le désordre dans la salle à manger, les invités sont aussi venus ici boire un verre, je viendrai donc ramasser la vaisselle sale quand je me serai mise en jogging. Je monte l'escalier central et seuls mes talons résonnent sur les marches en verre, mes oreilles apprécient ce silence après avoir subi autant de décibels cette nuit.

Je suis dans le couloir qui mène à ma chambre au premier étage quand une serveuse se plante devant moi. Je sursaute de surprise car je croyais que tout le personnel était dehors en train de nettoyer. Grande et mince, elle a de longs cheveux blonds attachés, des yeux noirs et des lèvres un peu trop maquillées. Elle s'approche de moi, sans un mot.

– Que faites-vous ici ? C'est privé, je lui dis durement.

Son visage reflète l'antipathie.

– Et vous ? Vous n'avez rien à faire dans cette maison. Elle m'appartient !

D'un bond, elle m'attrape et me ceinture les bras dans le dos. Je n'ai pas le temps de réagir, mais je fais le lien en une fraction de seconde : c'est elle !

Elle a beaucoup de force et elle est bien plus grande que moi, je ne peux pas me libérer de sa puissante prise : elle a fait du judo ma parole ! Je sens alors une pointe dans mon dos. Une peur morbide s'empare de moi. J'essaie d'avaler ma salive, mais elle reste bloquée dans le fond de ma gorge.

– Ne bouge pas et suis-moi tranquillement. Nous allons faire un petit tour ensemble.

Elle parle bas, avec une voix nasillarde. Où veut-elle m'emmener ? Il y a des gardes du corps partout...

L'arme, un couteau, j'en suis sûre, me pique douloureusement les reins. Je tente de ralentir les battements de mon cœur pendant qu'elle m'oblige à marcher à reculons jusqu'à l'escalier central. Les secondes me paraissent des heures.

– Maintenant, nous allons descendre. Ensuite, tu vas marcher devant moi jusqu'à la camionnette du fleuriste. Ne t'avise pas de crier ou d'avertir quelqu'un : je suis une experte en lancer de couteau. Je ne te louperai pas.

Je prends très au sérieux ses affirmations menaçantes. Elle a déjà prouvé son habilité au maniement des armes ; je ne doute absolument pas de sa détermination à vouloir m'exécuter. Étrangement, à l'entendre me parler de ses intentions, je suis moins paniquée. Elle s'attaque à moi, tant mieux. Je préfère ça plutôt qu'elle s'en prenne à lui. L'angoisse me tord l'estomac à en avoir la nausée. Des gouttes de sueur coulent le long de ma colonne vertébrale, j'ai peur.

Mais mon instinct de survie me dicte de réagir vite. Si elle m'entraîne jusqu'au véhicule, je suis foutue.

Un escalier et quelques mètres à l'extérieur me séparent d'une mort inévitable. Elle n'est pas là pour une rançon ou pour m'effrayer : elle a déjà tué, rien ne l'empêchera de recommencer. Elle a malgré tout envie de m'avoir à sa merci, me torturer pour prouver sa supériorité. Sinon, elle m'aurait déjà poignardé. Elle est tordue !

Ce qu'elle ne sait pas, c'est que moi aussi. Mon cerveau, pour une fois, galope à toute allure. Mon dos est plaqué sur son corps, très musclé pour une femme. Son bras gauche encercle mon cou et bloque à moitié ma trachée, son bras droit est enroulé dans les miens tandis que sa main droite tient le couteau, la lame me piquant au niveau de ma colonne vertébrale ; à défaut de me tuer, elle pourrait me paralyser. Elle me tire à reculons vers l'escalier, pas à pas, en silence. Nous approchons lentement des marches ; je jette un coup d'œil dans le hall. Évidemment, personne ! Ils sont tous à débayer la terrasse.

Elle entame un début de rotation pour que je sois face à l'escalier. Mais ma haine prend le dessus : je ne la laisserai pas gagner aussi facilement !

Je soulève haut mon genou et, d'un coup brusque, je lui plante mon talon aiguille dans le pied. En même temps, je lui mords l'avant-bras, au sang. Surprise, elle crie de douleur et elle se détache un peu de moi. Je lance mon coude le plus brutalement possible dans son ventre, je réussis à me retourner.

Sans plus réfléchir, je la pousse dans l'escalier. Elle dévale les marches en arrière, elle essaie bien de se retenir, mais la vitesse l'emporte jusqu'en bas. Je suis en courant sa descente. Elle s'étale sur le marbre de l'entrée. Et, avant qu'elle ne puisse se relever, je lui assène un coup violent sur la nuque avec mes deux poings serrés.

Le bruit a alerté Wyatt et Chris. Ils me trouvent à genoux sur le sol, tremblant de tout mon corps.

– Madame O'Keefe ? Ça va ? me demande gentiment Wyatt en s'agenouillant à mes côtés.

Chris ausculte le poulx de la femme et joint ses collègues par talkie-walkie :

– Peter, elle est là. Vite, appelle la police et une ambulance.

– Madame O'Keefe, que s'est-il passé ? continue Wyatt.

La porte d'entrée s'ouvre sur Peter, suivi de Hace, Dom et Mia. Je voudrais me précipiter vers lui, mais mes membres ne veulent plus bouger. Je réalise maintenant ce qui vient de se passer. Je ne me serais jamais crue capable d'une telle agressivité ; par vengeance j'aurais pu la fracasser à mort parce que je lui en veux féroce de persécuter Hace depuis des mois et de l'avoir blessé.

– Lizzy !

Il crie mon prénom en accourant vers moi. Il s'assoit sur le sol à côté de Wyatt. J'entends à peine sa voix, je sens juste le froid du carrelage sur mes genoux.

– Elle est sous le choc monsieur O'Keefe, l'informe le garde du corps.

– Je m'occupe d'elle.

D'un mouvement vigoureux, il me soulève dans ses bras et me transporte dans la chambre. Je mets ma tête sur son torse, mon soleil fait rebattre mon cœur...

Il me dépose sur son immense lit douillet. Il m'enveloppe dans la couette car j'ai une chair de poule persistante. Un souvenir ressurgit, le premier matin...

Quand je recouvre mes esprits, ses yeux vert émeraude sont rivés sur mon visage. J'esquisse un sourire :

– C'est fini.

Une expression furtive passe dans son regard, mais je ne peux rien défricher. Il est stoïque, à moitié assis sur le rebord du lit, les mains sur ses genoux.

– Oui.

Quelqu'un frappe à la porte, à moitié ouverte. Peter insère sa grosse tête dans l'entrebâillement :

– Hace, la police veut interroger Lisandrina.

– Pas maintenant !

– Si Hace. Autant le faire maintenant, je serai plus tranquille après.

– Tu as subi un choc, il faut que tu te reposes.

– Non ! J'ai l'esprit clair.

Je me glisse de l'autre côté du lit, cependant mes pieds ont du mal à me porter quand je me lève. Il tente de me rattraper, mais je bloque son geste de la main : je veux me débrouiller toute seule. Malgré les vertiges, je me force à revenir dans le hall. Je veux en finir une fois pour toutes avec cette histoire qui me détruit à petit feu. Il me suit en ronchonnant que je suis toujours pieds nus.

L'entrée est encombrée : Dom et Mia discutent avec Richard et Vera, tous deux revêtus de robes de chambre assorties brodées de leur monogramme ; du matériel médical gêne le passage au bout de l'escalier.

Des pompiers sont penchés au-dessus de la folle. Elle a repris conscience, ils vérifient son pouls et ses blessures. Elle n'a rien de cassé, elle a par contre de nombreuses contusions. Elle tourne la tête quand je descends l'escalier. *Diù*, quelle haine je lui inspire ! Mais quand elle le voit derrière moi, une larme coule sur sa joue. Je ne peux m'empêcher d'avoir un élan de compassion envers elle. Sa vie doit être centrée autour de lui depuis si longtemps ! J'ai anéanti tous ses espoirs à tel point que son obsession pour Hace l'a poussée à vouloir me tuer. Je crois qu'elle séjournera un certain temps en prison ou en hôpital psychiatrique.

Les pompiers la posent doucement sur un brancard ; deux policiers la menottent à une barre et suivent l'ambulance.

Après le départ des véhicules, les deux inspecteurs, toujours habillés en faux serveurs, s'adressent à moi :

– Pouvons-nous aller nous asseoir quelque part pour que nous puissions prendre votre déposition ?

– Certes, par ici, leur indique Hace. Mais avant que ma femme vous dise quoi que ce soit, je vous prierais d'attendre mon avocat.

Les policiers devaient s'en douter parce qu'ils ne bronchent pas. Moi, je suis ébahie : il est calculateur, même dans ces circonstances. Dom l'a effectivement déjà appelé, il nous annonce que l'homme de loi arrivera dans dix minutes. Il n'y a qu'une star pour sortir un avocat du lit à quatre heures du matin !

Hace me saisit le bras et m'emmène jusqu'au salon où, épuisée, je m'assois sur le canapé :

– Pas un mot, me dit-il fermement.

Les deux inspecteurs prennent place sur les fauteuils. Leslie s'active dans la cuisine à nous préparer du thé. Je boirais effectivement volontiers quelque chose de chaud. Les minutes me semblent interminables, là, sans parler, avec la police me dévisageant d'un air suspicieux. Je me sens coupable, pour rien, de rien. Hace est retourné dehors. Par la baie vitrée, je le vois au loin discuter avec Peter et Chris. Dom et Mia se sont installés dans la salle à manger et sirotent du champagne. Au moins, eux fêtent l'arrestation de cette femme ! Mon amie soulève son verre dans ma direction et lève son pouce.

– Merci, je lui murmure du bout des lèvres.

Richard et Vera se veulent rassurants en s'asseyant à mes côtés.

– Lisandrina, vous avez été attaquée ? me demande le peintre, apparemment très troublé.

– Oui. Mais tout va bien, ne vous inquiétez pas Richard.

– Mais c'est terrible ma chère ! s'exclame une Vera dont la sincérité est peu convaincante.

Je suis soulagée quand l'avocat s'avance vers nous avec Hace. Afro-américain, il est d'une stature imposante, mince avec un visage avenant. Il n'est pas vraiment coiffé, ni bien réveillé d'ailleurs car il a enfilé ce qui lui tombait sous la main, un jean et une chemise un tantinet froissée, loin de l'image qu'il doit donner à son bureau, mais son grand sourire affable me suggère que je peux lui faire confiance.

– Lizzy, je te présente mon avocat, Maître Hughes Langston, ma femme.

– Enchanté de vous connaître madame O'Keefe.

– Moi de même.

– Père, Vera, s'il vous plaît, laissez-moi seul avec ma femme.

Richard pose une main amicale sur l'épaule de son fils, il acquiesce sans un mot, entraînant son épouse dans son sillage. Vera semble, elle, vexée d'être tenue à l'écart. Elle doit être la reine des potins dans son quartier, celle-là. Elle me rappelle une voisine à mes parents, à l'affût du moindre ragot, vrai ou faux d'ailleurs, cette carne a causé de nombreux problèmes au village ; au fil du temps, elle s'est retrouvée isolée, déversant sa hargne lors de ses rares sorties qui se résument aux enterrements. Les Bowen regagnent leur chambre en parlant à voix basse. J'ai horreur qu'on discute derrière mon dos.

– Pouvons-nous commencer maintenant ? Je suppose que madame O'Keefe voudrait aller se coucher après tous ces événements, dit sèchement l'inspecteur Swanson.

– Je suis prête, je lui réponds poliment.

– Décrivez-nous ce qui s'est passé.

En quelques mots, je leur explique. Ce n'est pas du tout agréable de revivre l'agression, toutefois je refuse de me poser en victime, je ressens même une petite pointe de fierté de m'être défendue contre cette folle. Langston ne m'interrompt pas.

– Vous l’avez mordue ? s’étonne l’inspecteur Faulkner, bien plus sympathique que son collègue plus âgé.

Un peu contrite, je fais la moue :

– Un réflexe de mon enfance. Nous nous bagarrions souvent avec ma sœur. Mais comme elle était plus forte que moi, je la mordais pour me défendre. Je n’ai pas réfléchi, elle m’étouffait et m’entraînait vers la sortie.

– Vous n’avez pas eu peur qu’elle vous blesse avec son poignard ?

– Je me suis dit que c’était le moment ou jamais. Une fois dans la camionnette, j’aurais disparu de la circulation. Et elle aurait continué à harceler Hace.

Un gros bruit nous fait sursauter tous les quatre : il a tapé un grand coup de poing sur le comptoir de la cuisine où il s’est accoudé, un verre de whisky à la main. Il se tient à l’écart de moi, comme si j’avais la peste... Il est furieux, mais devant le regard furibond du policier, il se recompose vite un visage serein. Quel excellent acteur ! Comment vraiment savoir ce qu’il pense ?...

– Merci d’avoir répondu à nos questions. Nous vous souhaitons une bonne nuit malgré tout. Nous vous tiendrons informée des avancées de l’enquête dans la journée.

L’avocat s’entretient un long moment avec eux dans l’entrée et revient ensuite vers nous.

– Que va-t-il se passer maintenant ?

– Ils vont interroger la suspecte. Au plus dans six jours, elle sera mise en accusation. Selon le juge, le procès aura lieu dans les six mois au plus tard. Vous serez appelée à la barre.

– Six mois ?! Mais j’ai l’intention de rentrer en France avant ça !

Je n’avais absolument pas pensé à un procès qui m’impliquerait... La poisse !

L’avocat regarde Hace, complètement interloqué :

– Hace, il faut qu’elle soit là pour le procès.

– Ne t’inquiète pas Hughes, elle sera là.

Qu’est-ce que je peux dire ? Rien. Il a raison, je ne le laisserai pas tomber même si ce voyage obligatoire aux États-Unis ne m’arrange pas du tout... Mais alors pas du tout... Je ne pourrai chercher à mon retour qu’un emploi saisonnier puisqu’aucun employeur ne voudra prendre en contrat indéterminé quelqu’un qui doit s’envoler pour un procès aux États-Unis. Et ne parlons pas de mon cœur...

Langston me fait remplir une tonne de formulaires ; il nous quitte après nous avoir assuré qu’il s’occupait dès le lendemain de l’affaire.

– Bon, maintenant allons-nous coucher. Je suis épuisée ! Nous dit Mia, les cernes sous les yeux.

Je m'adosse, éreintée sur le canapé. Je remarque enfin des taches de sang sur ma jolie robe, la scène de l'attaque me revient en mémoire avec une force terrible. J'ai failli tuer un être humain ce soir... Machinalement, je lisse le voile de la jupe, comme pour effacer les traces douloureuses des événements.

– Je demanderai à Leslie d'emporter ta robe au nettoyage.

Hace s'est assis à mes côtés, il m'observe tout en jouant avec une mèche de mes cheveux. Ce geste tendre me fait fondre aussitôt. Je pleure en silence, je voudrais tant évacuer mon stress.

– Oh Lizzy, je suis désolé de t'avoir fait subir ça.

Il me prend dans ses bras, il embrasse mes joues couvertes de larmes, mon front et enfin ma bouche. Son doux baiser me détend tout de suite.

– Tu n'as pas à être désolé. Mia a raison, c'est uniquement la faute de cette Alexa Perkins. Je n'ai rien. Non, tu as été étonnante ! Tu as réagi très vite, c'est elle qui a des contusions partout !

– Elle ne pourra plus te nuire maintenant. Tu dois être soulagé.

Ses sourcils se froncent :

– Je ne sais pas si je dois l'être...

Cette réponse énigmatique me laisse perplexe.

– Il est temps que tu te reposes. Allons dormir.

Il m'aide à me lever de ce canapé si confortable et m'emmène dans sa chambre. Un sentiment de sérénité m'enveloppe alors, il est là pour moi et je l'en remercie du fond du cœur.

Évidemment sans lui dire.

J'ôte ma jolie robe souillée, je la range comme il faut sur un fauteuil. Mes mains tremblent encore, je ne sais pas comment évacuer mon angoisse. Je me retourne vers lui pour le voir se déshabiller.

Mon angoisse se dissipe aussitôt devant le spectacle de ses longues jambes nues et de sa chemise ouverte sur son torse musclé. De subtiles palpitations se forment dans mon ventre et se propagent entre mes cuisses.

Lisandrina Marini, c'est le contrecoup. Ressaisis-toi !

Il observe chacun de mes gestes, les sourcils froncés, mais je peux lire sur son visage une certaine préoccupation. Je passe vite dans la salle de bains, j'ai besoin d'un moment d'intimité. Devant le miroir, je ne vois pas mon visage décomposé, juste celui de cette femme qui voulait ma mort et mes mains se remettent à trembler. Quand je reviens dans la chambre, je le trouve allongé sur le dos, au-dessus des draps, portant un simple boxer noir. Ma tension s'accélère encore plus : ce soir, ou ce

matin plutôt, il dort avec moi. Il a changé d'avis... Un peu de joie dans cette cohue...

Je m'étends à mon tour sous la couette qui me réchauffe. Je hais ce froid qui s'est installé dans ma tête et dans mon corps.

Il me colle sur son torse et je sens sa douce chaleur m'envahir à travers le tissu épais. Je ferme les yeux de lassitude. Il embrasse mes cheveux et me susurre :

– Dors bien mon ange.

Chapitre 16

Les trois jours qui suivent défilent à toute allure. Le lendemain, à mon réveil, Dom et Hace sont déjà partis à leur bureau sur Missouri Avenue, les affaires n'attendent pas. Mais je suis déçue de ne pas le voir. J'aurais aimé le remercier de sa gentille sollicitude d'hier soir, enfin de ce matin... Mia m'invite à la Fondation Carolyn O'Keefe pour me changer les idées.

Je suis impressionnée par le travail du personnel de la Fondation : nuit et jour, les femmes en détresse sont accueillies au centre, elles y trouvent réconfort et aide. Je ne connais toujours pas la véritable histoire de Hace, mais il a dû beaucoup souffrir pour avoir tant œuvré à la création de cette institution. Difficile aussi de faire le lien avec son père. Je ne l'ai pas beaucoup vu, d'accord ; pourtant, il ne me paraît pas si diabolique. Je ne saurai sans doute jamais la vérité. En tout cas, ces quelques heures passées à écouter le désespoir de certaines femmes me font relativiser mon sort. Je n'ai vraiment pas le droit de me plaindre, après les horreurs qu'elles m'ont racontées.

Les deux jours suivants, je me contente de rester à la maison. C'est devenu de la folie avec les reporters. Dom et Cynthia sont harcelés nuit et jour pour que Hace et moi participions à des interviews écrites ou télévisuelles. Mais, à mon grand soulagement, il refuse toute proposition. Son manager et son assistante jouent donc les porte-parole, leur compte-rendu circule sur tous les médias et les réseaux sociaux. Je passe plus d'une heure avec ma mère afin de lui narrer en détail la soirée et la calmer. Je ne sais pas si elle me croit vraiment quand je lui dis que je me sens bien parce qu'elle raccroche très sceptique sur mes paroles qui se veulent rassurantes.

Les deux inspecteurs reviennent aussi m'interroger et je recommence mes explications au moins trois fois. Je suis persuadée qu'ils cherchent à me déstabiliser et à vérifier si mon histoire tient la route. Je déteste les voir douter de ma parole. Heureusement, Langston reste avec moi à chaque fois. J'apprécie sa compagnie et son professionnalisme ; compatissant et à l'écoute, il m'est aussi très précieux avec ses explications sur les rouages de la justice américaine. Je passe quelques heures à chercher la traduction du vocabulaire juridique. Hace trouve cela inutile, il me répète mille fois que je dois faire confiance à Langston. J'ai beau lui dire que ce n'est pas une question de confiance, mais que pour ma tranquillité d'esprit je veux savoir où je vais. Il sort aussitôt de ses gonds : il ne paie pas des gens une fortune pour que je fasse leur travail à leur place. Sa réaction est stupide, il ne décolère pas de la journée.

Richard et Vera nous quittent le lendemain de la réception. Il aurait voulu rester, mais Vera tient absolument à ce qu'ils fassent leur voyage prévu à New York : Richard doit exposer là-bas dans une importante galerie dans six mois. Il avait beau lui dire qu'ils pouvaient reporter le vol, elle n'a rien voulu savoir. Quel tyran !

Je perçois chez lui une forte envie de se rapprocher de son fils grâce à moi... Il va être déçu par mon départ, j'en suis désolée.

Je ne vois quasiment pas Hace pendant ces trois derniers jours, juste un peu le soir, tard. Il s'enferme dans le studio qu'il a loué pour la quinzaine avec ses musiciens. Dom confesse à Mia et moi que son ami est odieux avec tout le monde. Personne n'arrive à le raisonner.

Les trois nuits sont également calmes. La pression étant retombée, je m'endors dès que ma tête touche l'oreiller. Hace se couche après moi et part avant mon réveil. Il réussit très bien à m'éviter. Je suis sans cesse sollicitée par Leslie pour les repas, par Cynthia qui ne répond aux journalistes qu'après m'avoir demandé (ordre de Hace) ou par Mia qui s'inquiète de me voir si calme ; par conséquent elle s'évertue à bavarder de tout et de rien avec moi. Je ne suis pas du tout relaxe. Loin de là ! Mais à quoi servirait une crise d'hystérie au milieu de cette agitation ?

Le troisième jour, Langston vient lui-même m'annoncer qu'Alexa Perkins a été mise en examen et que son procès est fixé en septembre. Ce qui est une date relativement proche. Je suppose que le nom du plaignant a joué... Je suis donc libre...

L'avocat parti, je file à l'ordinateur du bureau. Je pianote quelques minutes, je trouve pour ce soir même un vol peu onéreux jusqu'à Paris puis une correspondance pour Calvi. Je n'hésite pas, j'achète le billet et je l'imprime. Je me tâte longuement : dois-je l'avertir maintenant ou quand je serai à l'aéroport ? Prendre la fuite sans dire au revoir serait trop moche. Je prends mon courage à deux mains et appuie sur la touche un de mon portable high-tech. J'espère tomber sur son répondeur en fait... Pas de chance, il répond à la première sonnerie :

– Lizzy ? Tout va bien ?

Non, rien ne va.

– Oui. Je lui réponds dans un murmure consternant. Je ne te dérange pas ?

Mes nerfs sont en train de lâcher, je dois puiser au plus profond de moi le courage d'aller au bout de cette conversation.

– Non, non. Je suis juste surpris que tu m'appelles. Tu ne le fais jamais. Que puis-je faire pour toi ?

– Je...

Courage Lizzy.

– J'ai pris mon billet pour la Corse. Mon vol est ce soir à dix-neuf heures vingt-cinq. Tu peux demander à Wyatt de m'accompagner à l'aéroport, s'il te plaît ?

J'ai parlé à toute vitesse sans reprendre mon souffle. Ma jambe droite gigote sous le bureau et mes mains sont moites. J'ai l'impression que je vais à l'échafaud.

Silence. Très, très, très, très long silence. Un fluide glacial me traverse le corps. Il n'est pas là, je sens malgré tout son regard menaçant sur moi. J'ai plus peur, là, maintenant, que lorsque Perkins

pointait un poignard dans mon dos.

– J’arrive.

Il arrive ? *Diù*, il n’est pas content !

Bouge, Lisandrina !

Je monte dans la chambre en courant, mais je n’y trouve pas ma valise, elle est restée dans la première. Nerveuse, je sprinte à travers le couloir. Je la pose sur le lit et commence à plier mes vêtements. Je descends dans la buanderie chercher une partie de mon linge, que je dois faire sécher un minimum. Je piétine d’impatience pendant que la machine tourne. Je suis fébrile, perturbée par ma soudaine décision. J’ai bien conscience que c’est une fuite en avant. Mia m’a entendu m’agiter depuis sa chambre, elle rentre dans la pièce.

– Lisandrina ? Qu’est-ce que tu fais ?

– Je pars ce soir. J’ai pris mon billet. Je lui réponds d’une voix saccadée.

Elle demeure sur le pas de la porte, abasourdie par la nouvelle.

– Où ?

– Chez moi, en Corse.

– Tu retournes en France ? Déjà ?

– Oui. Perkins a été arrêtée. Je n’ai plus de raison de rester ici.

Je ne la regarde même pas, je décroche mes vêtements, les range soigneusement dans mon bagage, je retourne à l’armoire, comme un automate prendre mes sous-vêtements.

– Tu l’as dit à Hace ?

– Oui, il arrive.

– Tu m’étonnes ! J’appelle Dom.

Elle part dans sa chambre. Quelques minutes plus tard, la porte d’entrée est violemment refermée et quelqu’un court dans le couloir. Le temps que je comprenne que cela ne peut être que lui, il me secoue fort par les bras.

– Pourquoi ?

Je ne l’ai jamais vu aussi hors de lui. Ses yeux se sont rétrécis sous la colère, ses mâchoires s’ouvrent à peine pour poser la question.

– Pourquoi je m’en vais ? Je t’ai promis de t’aider contre cette femme. Elle est en prison. Je peux rentrer chez moi. Cette histoire n’a que trop duré.

Je lui réponds avec un aplomb que je suis loin de ressentir, ce qui ne fait qu’accroître sa mauvaise

humeur.

– Ah donc pour toi, tout est fini ? Tu es fière de toi, tu as sorti une star des griffes d’une folle dingue. Maintenant, tu pourras t’en vanter auprès de tes copines ! (Il s’écarte de moi, les poings serrés le long de son corps.) Tu pourras dire : je suis celle qui a sauvé Hace O’Keefe !

Je ne dis rien, consternée par ses conclusions. Retour au point de départ, il me considère comme une arriviste. Pour ne pas lui offrir le plaisir de mes larmes, je ravale ma salive et termine de mettre ma trousse de toilette dans la valise. Je la ferme. Je ne vérifie rien, tant pis si je laisse quelque chose ici...

Il se tient contre la commode, les bras croisés, muré dans le silence. Nous pouvons être deux à jouer à ce petit jeu. J’attrape la poignée de mon bagage afin de la descendre.

– C’est trop lourd, je vais le faire.

Il pousse ma main et emporte ma valise. Mon corps s’est enflammé au simple contact de ses doigts...

Ressaisis-toi Lisandrina. Ne flanche pas !

Il l’a déposé au pied de l’escalier, il m’attend, l’air toujours aussi buté :

– Viens avec moi dans le jardin.

Voyant que je ne bouge pas :

– S’il te plaît Lizzy.

Je soupire, je ne peux résister à cette voix si sensuelle. Il prend ma main et m’emmène sur la terrasse, complètement débarrassée des chapiteaux. Cet après-midi, la vue sur Los Angeles est splendide avec un vrai soleil d’été. Une brume de chaleur, inhabituelle en cette saison, donne une teinte floue aux gratte-ciel.

– Pourquoi ne m’as-tu pas dit avant que tu comptais partir si vite ?

– Je te l’ai dit plusieurs fois : dès qu’elle serait enfermée, je rentrerai. C’est toi qui ne m’as pas écouté. Je reviendrai pour le procès.

– Et tu repartiras à nouveau ?

– Oui.

Son regard s’est égaré au-delà de l’horizon. Il est perdu dans ses pensées. Il ne sent pas mes yeux qui enregistrent chaque détail de son magnifique visage ; il a un profil de dieu grec.

– Tu veux divorcer ?

La question lui brûle les lèvres, j’en suis sûre. Et à cet instant précis, je dois lui donner la plus

difficile des répliques depuis le début de notre rencontre : je sais à quel point, il hait le divorce, je sais à quel point JE hais le divorce.

– Oui.

Mais il l’a dit le premier jour, si je le demande, il acceptera.

Encore un long silence, puis il reprend d’une voix lasse :

– Les papiers seront à ta disposition dès la fin du procès.

Il tourne les talons et rentre dans la maison. Je le vois partir vers le sous-sol dans son studio d’enregistrement : sa musique refermera des cicatrices que j’ai involontairement ouvertes, c’est ce qui l’a toujours fait avancer.

Pour ma part, je ne sais pas ce qui me fera avancer dorénavant. Je suis pour l’instant sur un chemin lumineux, mais au bout un mur sombre s’élève avec écrit dessus « Divorce » en grosses lettres noires. Derrière, le vide.

Dans la cuisine, Mia m’attend de pied ferme :

– Explique-toi !

Oh non, elle aussi est furieuse.

– Mia, vous saviez tous que je partirai une fois qu’elle serait sous les verrous. Pourquoi tout le monde a l’air si surpris ? Mon visa expire bientôt, je suis dans l’obligation de retourner en France. Je dois trouver un travail maintenant que la saison touristique commence. Je ne peux pas attendre plus, je dois gagner ma vie.

– Et Hace dans tout ça ?

– Quoi Hace ? Il l’a toujours su. Notre histoire est bâtie sur un mensonge depuis le début. Il faut qu’elle cesse. J’ai horreur de mentir. Je ne supporte plus cette imposture.

– À qui mens-tu Lisandrina ?

Je baisse la tête, les larmes aux yeux. Grande respiration. Je dois lui démontrer que je fais le bon choix.

– Je suis contente d’avoir fait ta connaissance, Mia ainsi que celle de tes enfants. Je te promets de te donner des nouvelles. Mais maintenant vous pouvez reprendre le cours de vos vies.

– J’espère bien que tu vas m’appeler, mais la vie ne sera plus pareille sans toi ici.

Elle pleure et sourit en même temps. Notre amitié a été d’un grand soutien pour moi.

– Dom va arriver d’ici un quart d’heure. Il tient absolument à te dire au revoir.

– Je croyais qu’il allait être content de se débarrasser de moi !

– Non voyons. Il t’apprécie beaucoup.

Mia est médusée, mais elle n’a pas vu son mari avec moi les premiers jours... Néanmoins, je suis ravie d’avoir amadoué l’acariâtre manager.

Peter déboule alors dans la maison en hurlant :

– Lisandrina !

– Je suis dans la cuisine !

Il s’avance vers moi, les mains sur les hanches, furibond :

– Tu t’en vas ?

– Oui Peter.

– Pourquoi ?

– Mais qu’est-ce que vous avez tous ? Pourquoi me reprochez-vous mon départ ?

Peter et Mia croisent leurs regards, l’armoire à glace me répond :

– Nous pensions que tu te plaisais ici.

– La question n’est pas là.

– Parce que votre mariage est bidon ?

– Gagné... je lui réponds, ironique.

– Vous êtes stupides tous les deux.

Attendu pour le débriefing journalier, Peter repart après m’avoir fait deux gros smacks sur les joues :

– À bientôt Lizzy.

Dom ne me sermonne pas et je l’en remercie. Enfin un qui se met à ma place... Nous discutons tranquillement tous les trois dans le salon jusqu’à ce que je jette un coup d’œil sur l’heure de mon portable.

– Je dois y aller. Je vais chercher Wyatt.

– Lisandrina, nous te souhaitons beaucoup de bonheur. Et nous te disons à bientôt parce que nous nous reverrons lors du procès, me dit Mia en m’embrassant.

– Oui bien sûr.

– Lisandrina, je te souhaite un bon voyage. Et je suis heureux d’avoir fait ta connaissance. Langston et moi te tiendrons au courant pour Perkins.

– Merci Dom. Vous m’avez tous accueillie avec bienveillance et cela me touche beaucoup.

J’ai la gorge serrée en leur serrant les mains.

Alors que je m’apprête à prendre ma valise, Hace s’en empare :

– C’est moi qui t’emmène.

Mon cœur s’écrase dans ma poitrine entre la joie et la douleur. Encore un peu de temps à le contempler : il porte son jean noir moulant que j’adore et un T-shirt près du corps qui dessine toute sa fabuleuse musculature. Mais aussi plus de temps à endurer sa présence qui m’est devenue indispensable.

Il met lui-même la valise dans le SUV. Les gardes du corps sont déjà installés dans leur voiture pour nous suivre. Leslie, Jim et Curtis viennent me saluer, je les remercie également pour leur gentillesse. Hace s’assoit au volant. Il me conduit vraiment à l’aéroport ? Aïe, seule avec lui dans la voiture... Je monte sur le siège passager et boucle ma ceinture. Dès notre sortie, les motos des paparazzis nous poursuivent. Cette fois, Chris ne les en empêche pas. Oh, peut-être qu’il faut justement qu’ils me photographient partant pour la France...

– Des paparazzis nous poursuivent.

– Je m’en occuperai plus tard.

Il a mis une station de radio rock, le volume presque à fond. Je l’en remercie mentalement : je n’ai pas la force de discuter. Et puis la voix de Myles Kennedy d’Alter Bridge retentit. Proche de la sienne, elle m’ébranle plus que d’habitude (j’adore ce chanteur), j’ai les larmes aux yeux quand je saisis les paroles de « Watch Over You ». J’ose jeter un coup d’œil vers lui. Ses lèvres bougent, sans le son. À mon avis, il en connaît le texte par cœur. Ses yeux sont rivés sur la route, ses mains crispées sur le volant montrent qu’il essaie comme moi de se concentrer sur autre chose que mon départ. Il ne décroche plus un mot jusqu’à notre arrivée devant l’aérogare. Wyatt descend de sa voiture pour prendre en charge le SUV.

L’aéroport de Los Angeles est un des plus grands au monde. Une foule de passagers, de visiteurs, d’employés, d’équipages s’entrecroisent dans ces couloirs interminables, insensibles les uns aux autres. Pourtant, quand Hace sort de l’ascenseur, me tenant par le coude et suivi par dix gardes du corps, cette masse informe se transmute en un attroupement d’individus divers qui écarquillent leurs yeux.

Les pauvres agents de sécurité de l’aéroport sont obligés de venir à l’aide de nos gardes du corps qui tentent de nous protéger au mieux. On nous encercle, on nous mitraille, on nous interpelle. Son nom fuse à travers tout le hall, chacun stoppe son activité pour admirer cette star planétaire qui déambule à quelques centimètres d’eux. Les femmes se pâment, les hommes l’envient. Les employés quittent leur boutique en entendant enfler la rumeur sur sa présence.

Il n’en a cure. Il sait où il va, il m’entraîne jusqu’au bon guichet d’enregistrement. Je crois que l’hôtesse d’accueil va s’évanouir... Et moi, je vais divorcer de ce dieu...

Il demeure un peu en retrait pendant que je présente mes papiers. Ma valise partie, je me tourne vers lui.

– Il faut que j’y aille.

– C’est par là.

Il veut m’emmener dans le salon des premières classes.

– Non, j’ai un billet économique.

– Quoi ?

Pour éviter qu’il ne crie plus fort, je l’attrape par le bras et trouve un petit coin tranquille près d’une librairie.

– Hache, pas de scandale ici. Tout le monde t’observe.

– Je m’en fous. Ma femme ne va pas voyager en classe éco !

– Je n’ai pas les moyens de m’offrir la première classe.

Il me colle contre la vitrine de la boutique, ses deux mains posées de chaque côté de ma tête.

– J’AI les moyens. Tu peux repartir en jet si tu le demandes.

Horriifiée, je secoue négativement la tête :

– Certainement pas !

– D’ailleurs, je te l’enverrai pour venir au procès.

Son sourire en coin ne me dit rien qui vaille : il en est capable.

– Tu es fou !

– Je crois, oui.

Soudain, il m’embrasse, ses lèvres ardentes trouvent une réponse immédiate de ma part. Je me consume en un brasier dont il ne restera même pas les cendres. Le dernier appel pour mon vol m’impose de le repousser. Dernier baiser.

Jamais je n’oublierai le goût de ses lèvres. J’enregistre chaque détail de son visage d’apollon, sa bouche sensuelle, son nez aquilin, sa peau bronzée et ses si beaux yeux verts.

OK Lisandrina, ici commence ton long calvaire : te séparer de lui.

– Je dois y aller. Merci pour tout.

Je voudrais lui crier mille fois merci pour m’avoir fait vivre les quinze jours les plus importants de ma vie, mais je ne peux pas, les mots restent coincés sur ma langue de plomb.

– Lizzy, tu m’as sauvé. C’est moi qui te remercie.

Il me montre son portable, le même que moi, couleur platine :

– Appelle-moi quand tu arrives à Paris. Nos portables sont configurés pour des vidéos conférences.

– Quoi ? Comment ça ?

– Oui, avec cette application.

Il appuie sur une icône verte :

– Nous pourrons nous voir quand nous nous appellerons.

Il veut continuer à avoir des contacts avec moi... Il veut me torturer... J'acquiesce vaguement de la tête et je me précipite vers la porte d'enregistrement, je suis presque la dernière.

Au bout de la file d'attente, il ne bouge pas, bras croisés sur la poitrine, une statue de marbre impassible. Mais même de là, je sais que ses yeux ont viré du vert émeraude au noir.

Après avoir donné mon passeport, je pénètre dans la zone d'attente. Les vitres opaques ne permettent plus de le voir. Les hôtes ont déjà ouvert les files d'attente. Comme un automate, je patiente puis tends à nouveau mes papiers avant de sortir sur le tarmac où un bus stationne. Il nous emmène jusqu'au pied de la passerelle de l'avion. Je suis les autres passagers, sans réfléchir... Une brebis parmi des centaines... Invisible.

Je m'assois à ma place au hublot qui donne sur l'aéroport. Il est là-bas, inaccessible. Comme il aurait toujours dû l'être... Ces quinze jours me reviennent tel un train à grande vitesse qui m'écrase sur les rails. Un rêve extraordinaire qui se termine dans cet avion qui me ramène chez moi. Réveil brutal, mais nécessaire. Mes larmes ne cessent de couler. Je ne peux plus rien contrôler, ni mon corps, ni mon cœur. Mon soleil a implosé.

Chapitre 17

Je ne sais pas comment je me retrouve à Orly, à attendre mon vol pour Calvi. J'ai dormi. Je ne m'en souviens pas. Mon cerveau s'est engourdi au fur et à mesure que mon avion approchait de Roissy. Mais à choisir, je préfère être secouée à trente mille pieds plutôt qu'être si perturbée par lui. J'en ai perdu mes neurones. Je change d'aéroport, je marche dans des couloirs interminables, je lis les panneaux. Pourtant, j'ai l'impression que seul mon corps fonctionne par automatisme. Pour le reste, c'est le néant.

Pendant l'escale, je trouve la force d'appeler mes parents pour que l'un d'eux vienne me chercher. Mon retour étrangement précipité n'échappe pas à ma mère :

- Lisandrina, mais qu'est-ce qui se passe ? Il y a un problème avec ton mari ?
- Maman, je ne peux pas de parler maintenant. Nous aurons tout le temps après.
- Très bien ma grande, mais je veux que tu me racontes tout et pas de mensonge !
- Promis.
- C'est moi qui viendrai. Je m'arrange avec ma collègue.

Mon portable m'indique que j'ai déjà trois appels de la part de Hace. Inspiration, expiration... J'appuie sur la touche un... Une sonnerie et sa voix soucieuse résonne dans mon oreille.

- Lizzy ! Enfin ! Où es-tu ?

L'entendre est un véritable supplice. Un méga trou se creuse dans ma poitrine.

- Je suis à Orly. J'embarque dans dix minutes.
- Tu vas bien ?
- Oui, oui... Hace... Pourquoi veux-tu rester en contact avec moi ?

Il attend un peu avant de me répondre. Il est tendu, je le sais, sans le voir. Ma main se crispe sur mon téléphone, je suis aussi à cran que lui.

– Après ce que nous avons vécu ensemble, comment peux-tu croire que je cesserai tout contact avec toi ? Et tu es encore ma femme !

Il m'épuise !

- Au revoir Hace.
- Appelle-moi quand tu es arrivée en Corse !
- Pourquoi ? Reprends ta vie maintenant !
- Appelle-moi !

Et il me raccroche au nez...

Quelle tête de mule !

Le second vol, je le passe accrochée aux accoudoirs, musique de Queens of the Stone Age à fond pour éloigner ma peur. Ironie du sort, ils chantent « My God Is the Sun ». Je ne respire qu'une fois les roues de l'avion à Santa Catalina.

Il fait beau. Mes montagnes sont enneigées sur les sommets. Mes poumons accueillent les odeurs du maquis du printemps avec un grand bonheur. *Diù*, que cela m'a manqué ! Mes parents et mon frère sont derrière les baies vitrées. Ils sont venus tous les trois... Je pleure à torrent. Je cours jusqu'à eux, dépassant tous les autres passagers. Je ne peux pas parler quand je me précipite dans les bras de ma mère, les mots sont bloqués au fond de ma gorge par une énorme émotion.

Elle dégage mes cheveux de mon visage et embrasse mes joues mouillées. Elle sourit, mais ses yeux noisette reflètent une profonde inquiétude. Elle a coupé ses cheveux très courts, je la trouve encore plus belle qu'avant mon départ. Même mon père a des larmes dans les yeux. Il m'encercle dans ses bras protecteurs ce qui entraîne une autre avalanche de pleurs. Il ne parle pas, mais je sens son émotion.

Je me détache de lui et je serre Anto à l'étouffer. Mon petit frère a bien grandi, il est presque aussi grand que moi ! Il devient un beau jeune homme. Qu'est-ce qu'ils m'ont manqué !

Nous échangeons des banalités en attendant ma valise. Mon téléphone sonne dans ma poche. Lui ! Il ne me lâche pas...

- Allô
- Tu es bien arrivée ? Comment rentres-tu chez toi ?
- Mes parents et mon frère sont venus me chercher.
- Tu es heureuse alors.

Il paraît sincèrement content pour moi...

- Oui.
- Je ne t'ennuie pas plus alors. Je te laisse à tes retrouvailles familiales. À demain. Je dois aller au studio, nous avons presque fini.
- Bonne journée.
- Bye.

Je me rends compte que mes parents me fixent avec insistance.

- Il voulait savoir si j'étais bien arrivée...
- Humm, humm...

Ma mère me regarde en coin avec son air soupçonneux, j'ai à nouveau 12 ans.

Le retour à la maison me semble irréel. Hier encore, j'étais à Los Angeles, épouse d'une célébrité mondiale, suivie par des paparazzis à chaque pas. Ici, je suis moi, Lisandrina Marini, jeune femme de 25 ans, sans emploi, habitant encore chez ses parents. J'ouvre la vitre pour humer l'air pur du printemps, le maquis est en fleur avec les genêts jaunes, le romarin bleu et les cistes blancs ; le soleil brille, il fait même chaud pour un mois de mai avec des températures estivales. Le Monte Grossu me paraît encore plus majestueux que dans mon souvenir : ma vue doit se réhabituer à un horizon délimité par la mer et la montagne. Là-bas, de son palais, le regard était à peine bloqué par les gratte-ciel de la ville, et à Las Vegas c'était le désert à l'infini. Les couleurs sont plus vives, nettes, lumineuses ; il n'y a pas ici ce nuage de pollution qui stationne au-dessus de L.A.

Anto me pose mille questions, mais ma mère l'arrête net devant ma mine défaite. Il boude et se plonge dans un jeu vidéo sur son portable. Il a un portable ?

Mon père gare la voiture dans la ruelle qui mène à la maison. Elle est au bout du village, avec vue sur la montagne d'un côté et vue sur la mer de l'autre. Ma mère en a hérité à la mort de mon grand-père. À mesure que leurs finances le permettaient, mes parents ont fait de cette vieille bâtisse une maison confortable et chaleureuse.

- Anto a pris votre chambre qui est plus grande. Ta sœur n'habite plus ici, et toi tu n'étais pas censée revenir, me dit mon père, quelque peu gêné en montant ma valise à l'étage.
- Pas de problème Papa, c'est normal.
- Lisa, viens voir comment est ma nouvelle chambre !

Je souris devant l'enthousiasme de mon petit frère. On ne se pose aucune question à son âge, il est tout simplement ravi de me revoir.

Je reconnais à peine mon ancienne chambre que je partageais avec ma sœur. Elle est dans le style urbain, typiquement ado ! Dans les tons gris, noir et rouge. Avec des posters de Nadal et Federer. Dieu merci, mon frère n'aime pas le foot, mais il joue au tennis depuis ses 6 ans. Ça me rappelle qu'il y a un court de tennis dans la propriété à L.A...

- Alors elle te plaît ?
- Ouah ! Elle est super bien décorée.
- Oui et j'ai même aidé Papa à peindre.
- Tu es devenu un grand garçon.

Un an et demi sans le voir et voilà qu'il peint les murs... Je lui frotte la tête ; il n'aime pas ça alors il se jette sur moi pour me chatouiller. Rien ne change avec lui... Tant mieux.

Mes parents attendent qu'Anto soit au lit avant de m'inonder de questions. Je ne peux leur cacher la vérité plus longtemps. Je leur raconte toute l'histoire, ou presque... J'ometts les passages sur mes nuits torrides avec lui. Je crois que je n'avais jamais réussi à faire taire ma mère, mais après mes confidences elle reste les bras croisés sur la table de la cuisine, complètement abasourdie. Mon père

s'exprime en premier :

– Dans quelle galère tu t'es mise ? Tu aurais dû divorcer de suite ! Tu as été inconsciente et irresponsable Lisandrina !

– Tu as raison Andria, mais cela ne s'est pas passé comme ça. Pas la peine de hurler, intervient ma mère.

– Discutez toutes les deux ! Moi, je vais m'énerver et ça va mal se finir.

Mon père se calfeutre dans le salon devant la télé. Il s'emporte toujours vite ; quand j'étais petite il me grondait peu, mais quand il haussait la voix j'obéissais tout de suite ! Mais là, il est démuni, il ne peut plus me mettre au coin comme une enfant. Donc courage, fuyons ! Je souris intérieurement, mon pauvre papa...

En fait, je crains plus ma mère. Elle ne lâche jamais rien. Je le vois à son regard pénétrant.

– Tu es amoureuse de lui, n'est-ce pas ?

J'ai l'impression de recevoir un uppercut dans le ventre : je deviens livide, je me plie en deux sous la douleur. Ma tête trop lourde tombe sur la table. Mon cerveau subit un burn-out, mon cœur cesse de battre. Elle a deviné. Immédiatement. Ma mère ne se voile jamais la face et aujourd'hui, elle met le doigt sur ce que mon subconscient refuse d'admettre, sur ce que j'ai enseveli au fin fond de mon esprit depuis le début.

Je le sais, je l'ai toujours su. Mais comment vivre avec un tel amour en soi ? Il est un astre inaccessible dans un univers parallèle. Nos trajectoires se sont croisées par le fruit du simple hasard et doivent se séparer...

– Oui.

– Ma chérie, tu dois réfléchir à ton avenir. Qui veux-tu être ? Et avec qui.

Elle me caresse le dos, tentant de me calmer.

– C'est si dur Maman.

– Laisse-toi le temps d'y réfléchir. Pour l'instant, tu dois te reposer.

– Oui, je suis fatiguée, je n'en peux plus. Je vais au lit. J'y verrai plus clair demain. Bonne nuit.

J'embrasse tendrement ma mère sur la joue. *Diù*, qu'elle m'a manquée !

Je me couche dans l'ancienne chambre de mon frère, dont les murs ont été récemment reblanchis.

Je m'enroule dans ma couette que ma mère m'a ressortie. Mes pensées vont vers Hace.

Que fait-il à cette heure ? Est-il toujours au studio ou est-il rentré à la maison ?... La maison ? Non, oh que non... Lisandrina... Ne va pas dans cette direction...

Ce n'est pas ma maison, bon sang. Je mords dans l'oreiller pour ne pas crier de douleur. Les écouteurs dans les oreilles, je suis bercée par la chanson de Sam Smith « Stay With Me ». Je suis perdue, dans mon propre univers. Mon soleil brillait, il s'est désintégré...

Le sommeil me fuit ; je me tourne et me retourne, le visage inondé de larmes. J'ai d'horribles crampes à l'estomac qui me forcent à me recroqueviller autour de ma couette. Mon portable indique quatre heures du matin ; le décalage horaire ne facilite pas ma nuit. Trois messages de lui ?

[Comment va ta famille ? Et toi ?]

Premier message quand j'avais à peine mis les pieds au village.

[Pourquoi ne me réponds-tu pas ?]

Dix minutes après, il exagère !

Deux heures plus tard :

[Tu as décidé de ne plus me parler ?]

Mais qu'est-ce qu'il a à vouloir rester en contact avec moi ? Je ne suis pas partie en vacances chez mes parents ! Je suis revenue vivre sur ma terre natale. Je ne peux honnêtement pas négliger ses appels :

[Tout va bien. J'ai mis mes parents
au courant de notre réelle situation.]

Envoi.

Je pose mon téléphone et je me cale dans mon lit. Mon cerveau commence à s'embrumer lorsqu'une sonnerie retentit :

– Allô ?
– Lizzy ?

Cette voix... Ma peau est parcourue de frissons, mes yeux sont aussitôt grand ouverts, mon cœur tombe en morceaux.

– Hace ! Il est quatre heures du matin.
– Je sais, mais tu viens de répondre enfin à mes messages. Je me suis dit qu'avec le décalage, tu n'arrivais pas à dormir.
– C'est vrai, j'ai du mal à dormir. Mais tu aurais pu réveiller ma famille !
– Oh... Désolé. Tu vas bien ?

Non, non et mille fois non, je ne vais pas bien.

– Oui, très contente de revenir chez moi.

Je mens bien au milieu de la nuit... Je ne fais que ça depuis que je l'ai rencontré.

– Et toi ? Tu es au studio ?

– Ah... Non, il y a eu des complications.

– Lesquelles ?

– Kyle est tombé bêtement de sa moto, il s'est foulé le poignet.

– Oh le pauvre ! Il ne souffre pas trop ? Il est plâtré ?

– Non, ça va. Ne t'inquiète pas. Il a juste une attelle. Mais il ne pourra pas jouer pendant quelques jours et cela retarde l'enregistrement de l'album.

Il me précise alors que les célèbres studios d'enregistrement ont des plannings très serrés, qu'ils sont réservés des mois à l'avance. Il se lance dans des explications passionnantes sur l'élaboration d'un album, sur sa façon à lui de concevoir un disque. Je l'écoute, je l'interroge, il répond. Cette conversation normale m'apaise. Au bout d'une heure, je ne cesse de bâiller.

– Hace, j'ai sommeil maintenant. Bonne nuit.

– OK. Je te laisse dormir. À demain.

– Non. Nous ne pouvons pas nous appeler tous les jours.

– C'est moi qui paie.

Je regarde mon portable hors de prix et je réalise, horrifiée, qu'effectivement il l'a payé, vu qu'il a fracassé le mien sur un mur et que l'autre est une pièce à conviction.

– Je vais changer le forfait. Désolée, j'aurai dû y penser. Tu n'as pas à payer le forfait d'une inconnue.

– *Oh God, Lizzy !* Je donne des millions à la fondation ou à mon entreprise pour financer des centaines d'inconnus. Je peux au moins payer le portable de ma femme !

Rien. Je ne peux rien dire. Il s'obstine sur cette voie. Je ne suis pas en état pour contrecarrer.

– Bonne nuit.

Et je lui raccroche au nez. Fin de ma tranquillité.

Après deux heures de torture cérébrale et de pensées érotiques douloureuses, je sombre finalement dans un profond sommeil jusqu'à quinze heures.

Je suis seule à mon réveil, mes parents sont au travail et Anto à l'école. La faim me pousse vers le frigo. Je salive devant le plateau de fromages. Miam... Je me prépare un savoureux sandwich au fromage de brebis du berger du Marzulinu, sur un lit de confiture de figue maison et du bon pain du village... Ah, les saveurs de mon île !

Allongée sur la méridienne du canapé, j'allume la télévision, je dois réajuster mes neurones pour comprendre la présentatrice de l'émission : un an et demi aux États-Unis et le français est relégué en seconde base. En fait, je suis trop bouleversée pour me concentrer sur le documentaire. Mon corps est bien allongé sur le canapé de mes parents, mais mon esprit est à l'autre bout de la planète. Je n'arrive pas à recoller les morceaux. Ce que j'ai vécu ces quinze derniers jours est tellement irréal...

Comment oublier, comment l'oublier ?

Les larmes coulent le long de mes joues pâles. J'ai fait ce que je devais faire : partir. Mais je comprends que ce n'était absolument pas ce que je voulais. Loin de lui, je me permets d'observer mon propre cœur et de m'avouer que oui, je l'aime, à la folie, à brûler mes petites ailes au soleil. Ma logique de défense m'a incité à ne pas voler comme Icare et à choisir un autre chemin, la fuite. Près de lui, je n'aurais jamais admis que je suis amoureuse. Et encore moins lui dire en face. Je préfère affronter une maladie mentale que de lui confesser mes sentiments. Et puis, pourquoi l'aurais-je fait ? Ils ne sont pas réciproques, je l'énerve, je suis une épine dans son pied, une imposture dans sa carrière. Ses accès de colère me l'ont suffisamment prouvé ; son refus de divorcer est juste une question de principe hors d'âge. À mon retour, je signerai les papiers et alors, plus rien ne nous reliera.

Ressaisis-toi Lisandrina, ton amour, tu le ranges dans un coffre fermé à double tour et passe à autre chose !

Je m'extirpe du sofa et je monte déballer ma valise. De l'action, voilà ce qu'il me faut. Et de l'air. Je décide de surprendre mon frère et d'aller le chercher à l'école. Il ne veut plus que ma mère vienne, mais il ne dit rien à ma sœur et moi. Devant la grille, beaucoup de mamans me saluent ou m'embrassent. Certaines sont des copines d'enfance. Elles chuchotent en me lançant des regards bizarres. Je vérifie ma tenue ; non, je n'ai rien mis à l'envers. Mon amie Julia arrive à ce moment, nous tombons dans les bras l'une de l'autre.

– Oh Marini ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu aurais pu me le dire que tu arrivais !

– Désolée Julia, mais les choses ont été un peu précipitées. Comment vas-tu ? Et ton fils ?

– Eh, c'est à toi que je dois demander ! Comment va notre star locale ? Raconte-moi tout !

Diù... Bien sûr. Quelle imbécile ! Les gens au village sont au courant du mariage ; des journalistes sont venus interroger mes parents. Pas beaucoup, car mon père a vite fermé la porte... D'où les drôles de regards. Rien ne sera plus jamais pareil. Même ici.

– Eh, ça va ?

– Non, pas vraiment. Je t'expliquerai. Mais pas ici.

Les enfants sortent de la cour en criant et hurlant. Mon frère est content de me voir, il me serre fort contre lui.

– Tu veux que nous invitions Camille pour le goûter ?

– Oh oui !

Les deux garçons ont trois ans d'écart, mais s'entendent bien. J'en profiterai pour papoter avec Julia.

Après avoir avalé gâteaux et compotes, Camille et Anto vont jouer dehors. La ruelle sert de terrain de jeu. Comme moi avant lui, Anto parcourt Calenzana à pied, en vélo ou avec son *overboard* tout neuf dès qu'il a un moment de libre. Avec ses copains, ils ont fabriqué une cabane au-dessus du moulin, mais ils gardent secret l'emplacement. Sauf que je vois très bien où elle se trouve, nous étions là avant eux... L'avantage de vivre dans un village c'est que les enfants sont libres de circuler et, s'ils font une bêtise, un jour ou l'autre, les parents sont au courant. Je sais de quoi je parle... Mes fesses aussi.

Mon amie est fébrile ; elle saute sur sa chaise, impatiente que je lui explique mon aventure, ou mes mésaventures, devrais-je dire. Je ne veux rien lui cacher. Par mail, je n'osais pas écrire quoi que ce soit après le piratage de Perkins sur l'ordinateur de Moke. Maintenant, je libère ma parole en même temps que mes émotions. Julia m'écoute attentivement, commentant parfois, mais elle demeure en général silencieuse, ce qui est un exploit chez elle. À la fin, elle est atterrée, elle pose sa main sur la mienne :

- Tu as été courageuse. Je suis là pour toi, si tu as besoin de parler.
- Je sais. Tu es ma meilleure amie.

Elle me quitte seulement après que je lui ai promis de venir dans la semaine dîner avec eux.

Quand mes parents rentrent, je leur ai cuisiné un bon repas et l'ambiance est plus sereine que la veille. Nous évitons tous les trois de parler de Hace. Mais Anto continue de me questionner sur mon séjour aux *States*. Je lui raconte quelques anecdotes, je lui décris les hôtels incroyables de Vegas, les lumières du Strip, les spectacles déments qu'on peut y voir. Je le fais rêver quand je lui dépeins le Grand Canyon ou le lac Mead avec son gigantesque barrage. Il m'écoute les yeux écarquillés. Après l'école demain, je lui montrerai les photos que j'ai prises. Je débarrasse la table quand mon portable vibre. Lui !

- Allô.
- Bonjour, c'est moi.

Il parle bien doucement...

- Je t'entends à peine.

Ce petit murmure dans mon oreille me donne des frissons dans tout le corps.

- À un déjeuner de bienfaisance. Je dois monter sur scène pour faire un discours sur la fondation.

Je n'appartiens définitivement pas à ce milieu, je ne me vois pas à ce genre de déjeuner.

– Tout le monde me demande où est ma femme. Reprend-il avec une pointe d’ironie contrariée dans la voix.

Je n’irai pas sur ce chemin. Devant mon silence, il continue :

– Comment s’est passée ta première journée chez toi ?

Merci ! Il a changé de sujet.

– J’ai revu ma meilleure amie en allant chercher mon frère à l’école.

Je l’entends glousser. Je fronce les sourcils :

– Quoi ?

– J’ai du mal à m’imaginer avec un beau-frère à l’école primaire.

– Tu n’as pas à imaginer ! Ce N’EST pas ton beau-frère ! je lui aboie au téléphone.

– Lizzy, qu’est-ce qu’il y a ?

– Rien. As-tu des nouvelles de Langston ?

J’essaie de contenir ma voix pour ne rien lui montrer de mon trouble.

– Non. Mais il devrait m’appeler d’ici quelques jours. Comment s’appelle ton amie ?

– Julia.

– Tu lui as parlé de moi ?

Mais pourquoi s’intéresse-t-il tant à mes proches ?

– Elle m’a sauté dessus pour que je lui raconte tout en détail.

– Oh... Tout ?

Son ton est devenu subitement plus tranchant. Sans le voir, je sais qu’il a parlé entre ses dents serrées.

– Oui... Mais ne t’inquiète pas. Seuls mes parents et elle seront au courant de notre situation. Ils ne diront rien. Je te promets que je ne parlerai à personne d’autre.

– Oui. Sinon, les journalistes n’hésiteront pas une seconde à nous lyncher si cela leur revient aux oreilles. (Il a sa voix dure de professionnel du show-business.) Lizzy, je dois y aller, Dom me fait signe. Et regarde tes mails, Cynthia t’a envoyé un truc.

Et il raccroche.

J’ouvre à la hâte la sacoche de mon PC, je perds patience en attendant qu’il s’allume. Plusieurs mails m’attendent, Moke et Karen surtout qui espèrent bien que je reviendrai les voir... Je n’ai pas pu leur dire au revoir. Je passerai les saluer après le procès. J’ouvre le mail envoyé par son assistante par l’intermédiaire de l’adresse de Hace. Que je m’empresse d’enregistrer. La pièce jointe

est une copie de son planning. Non mais, c'est quoi ce délire ? Quand va-t-il comprendre que nous devons suivre chacun notre chemin ? Ma réponse est brève :

Je te remercie, mais je n'ai pas besoin de connaître ton emploi du temps, tu es libre de tes mouvements. Et ne dois-tu pas commencer le tournage du film de Cortese ? Il n'apparaît pas dans le programme.

Pour me changer les idées, je me plonge dans un roman historique, qui, bien que passionnant, m'entraîne dans les bras de Morphée. La première des choses que je fais à mon réveil est de vérifier mes mails. La réponse a été rapide, de Hace lui-même.

Je veux seulement que tu saches que tu peux me joindre n'importe où, n'importe quand.

Cynthia te tiendra au courant pour le procès.

Hace

P.-S. : Je dois être dans vingt jours à Angkor pour le tournage.

Je souris malgré moi en me regardant dans le miroir de la salle de bains : mon idole est à ma disposition ! Je peux même le joindre comme je veux ! Mais j'ai un goût d'amertume dans la bouche : je ne veux plus vivre ainsi, dans l'imposture ; je veux être honnête avec tout le monde. Donc, la seule solution est de ne plus faire partie de sa vie. Je suis déterminée à faire ce qu'il faut pour ça. Quitte à en payer le prix fort.

Plus facile à dire qu'à faire...

Chapitre 18

Le lendemain, je m'installe au bureau de ma mère afin de remplir une liasse de documents et autres paperasses pour régulariser mon retour en France. Seulement, dès la première ligne, je bute sur la case « Nom ». Je ne sais même pas comment je m'appelle !

Je me prends la tête dans les mains, les yeux rivés sur les formulaires. Je suis obligée d'écrire « Madame O'Keefe »... Je ne peux pas nier la réalité. Chaque lettre à inscrire est une torture, elle me ramène inévitablement vers lui. Chaque case de ce maudit papier me renvoie en pleine tête des images de nous, à l'hôtel de Las Vegas, dans sa cuisine à San Francisco ou dans son lit à Los Angeles.

Ne traîne pas Lisandrina, termine ces papiers et basta !

Je m'active toute la journée, à ranger mes affaires, à faire le ménage, à cuisiner ; je me vide l'esprit.

Les jours suivants s'annoncent chargés avec toutes ces démarches administratives. Tant mieux. Je me triturerai ainsi l'esprit à remplir des cases inutiles de la paperasse française, c'est mieux que de penser à lui.

Je dois arrêter : un, de me tourmenter à propos de lui, deux, de surveiller mon téléphone et mes mails toutes les cinq minutes, trois, de faire des rêves érotiques qui me réveillent en sueur toutes les nuits.

Ma sœur se pointe dès le premier week-end. J'ai cru à un autre sermon. Pourtant, pour une fois, elle me soutient. Inutile de lui cacher ma souffrance, elle me connaît trop bien. J'essaie tout au long de ces interminables journées de garder le sourire, d'agir normalement. Mais comment tirer un trait sur lui ? Que quelqu'un me donne une solution, *please* !

Elle m'entraîne au café sur la place de l'église, elle ne supporte pas de me voir me morfondre dans ma chambre. Des copains d'enfance s'installent à notre table et commencent à discuter avec nous. Marie affectionne les ragots, elle pose des dizaines de questions sur les uns et les autres. Une vraie commère. J'envie sa décontraction. En moins d'une heure, je suis de retour au cœur des potins du village : je sais qui est mort, qui a accouché et qui a trompé sa femme, et tout ça à grand renfort de cris et d'éclats de rire.

Les gens qui me connaissent – c'est-à-dire la moitié du village – viennent tous me saluer, ils me taquinent en me surnommant l'Américaine. Je ravale à chaque fois ma salive, je souris avec courtoisie, mais ce surnom me fait mal. Nous terminons l'après-midi à la plage. Avec Marie et nos copains nous nous payons un tour de Flyfish, une sorte de bouée tractée par un bateau. L'adrénaline

monte en flèche dans mon corps en même temps que cet engin de mort !

Nous nous accrochons comme nous pouvons, mais je suis propulsée à la mer. L'eau est encore très fraîche malgré ma combinaison de plongée, mais mon saut spectaculaire a l'avantage de me remettre mon cerveau un minimum à l'endroit. Une belle journée de rigolade entre potes, voilà ce qu'il me fallait !

En partant, Marie me serre très fort dans ses bras :

– Tout ira bien Lisandrina. Tu es forte, tu trouveras une solution pour t'en sortir.

– Merci de ta confiance, mais je n'ai pas ton optimisme !

– Je te connais. Tu m'as assez crié dessus quand j'étais petite, je sais que tu es têtue et que rien ne t'arrête.

– Eh, c'est toi qui dis ça !

Ma sœur a un fichu caractère aussi. Dans ma famille, nous avons appris à décrypter son visage et à nous sauver devant son air buté.

Le lundi soir, ma mère m'informe qu'elle a prospecté un emploi pour moi. Elle connaît beaucoup de monde et je peux aller me présenter auprès d'un groupe de guides à la recherche d'une partenaire. Dès demain, j'irai les voir. Je ne peux pas prétendre à un emploi fixe à plein temps pour l'instant tant que je n'ai pas la date du procès. Néanmoins, rien ne m'empêche d'effectuer quelques visites.

Après une douche presque froide, je démarre mon mardi en pleine forme. J'appelle donc ma collègue. Je connais vaguement la guide qui me répond. Elle me donne rendez-vous dans l'après-midi et elle me confirme les propos de ma mère : leur petit groupe recherche des partenaires pour satisfaire à la demande des touristes et ma maîtrise de l'anglais est un atout majeur.

J'enfile une jupe, un top léger et des chaussures confortables pour les pavés de la citadelle ; je suis prête pour mon rendez-vous. J'emprunte la voiture de mon père pour descendre sur le port de Calvi. Je retrouve les routes étroites de mon île, à l'opposé des multiples voies américaines. J'ouvre la vitre, pour laisser les odeurs du maquis m'imprégner, mes narines me sont reconnaissantes après des jours de pollution à L.A. Il fait bon, le ciel est ici d'un bleu limpide. Une légère brise souffle sur les hauts eucalyptus qui bordent la route. Je fredonne sur la très belle musique d'A Filetta, « A Muntagnera » diffusée par la radio locale Je suis de retour. Je suis chez moi.

Je rejoins les trois guides dans un café. Sur le quai, je marche lentement ; je respire à pleins poumons l'air de la mer et j'admire le panorama qui s'offre devant moi : l'eau turquoise, la plage de sable fin, les montagnes enneigées surplombant les vallées verdoyantes de la Figarella et du Fiume Seccu. Je ne me lasse jamais de cette vue extraordinaire. J'adore ! Mon île est tellement belle !

Le port commence à s'animer en ce début de saison, les touristes flânent ou s'installent sur une des nombreuses terrasses. Quelques pêcheurs se préparent pour aller en mer et un yacht luxueux s'amarre au quai d'honneur.

J'aperçois les trois femmes assises autour d'une table, buvant leur café. Elles ont discuté avant mon arrivée. Intimidée, je m'installe dans un fauteuil, je commande un soda puis je présente brièvement mon cursus scolaire et professionnel. Mon entrevue se déroule dans une bonne humeur cordiale. Elles sont vraiment sympathiques, elles tiennent à me rassurer par rapport à mon manque d'expérience. Je note toutes les informations qu'elles me donnent. Elles me proposent leur aide pour reprendre mes marques dans le métier, comme me refiler leurs notes sur la microrégion ou les suivre lors d'une visite. J'ai guidé quelquefois avant de partir, mais pas suffisamment pour avoir acquis assez de pratique ou de connaissances et je les remercie vivement de bien vouloir partager avec moi leurs expériences.

– Lisandrina, tu permets qu'on se tutoie ? me demande Claire, la plus jeune.

– Oui bien sûr.

– Je ne voudrais pas être indiscrete. Nous connaissons toutes ta mère, mais quand Catherine nous a dit hier qu'elle cherchait pour toi un emploi nous avons été, disons, très surprises.

Elle n'ose pas continuer sa phrase, mais je comprends tout de suite le sous-entendu.

Je ne peux les blâmer : le métier de guide ne rapporte pas beaucoup et voir débarquer la femme d'un millionnaire pour travailler avec elles est plus qu'intrigant.

– Je sais que c'est un peu étrange, mais j'ai besoin de travailler un minimum cet été. Raisons personnelles. Sachez que si vous acceptez de m'intégrer dans votre groupe, je tiendrai mes engagements.

– C'est tout ce qui nous importe, intervient Catherine que j'apprécie beaucoup.

Elle pourrait être ma mère ; elle est dynamique et hyper cultivée. J'espère bien être un jour aussi professionnelle qu'elle. Nous discutons longuement de leur mode de fonctionnement et du travail que j'aurai à fournir. Je les quitte satisfaite : je vais être très occupée et mon esprit n'aura pas le temps de réfléchir avec tout ce que j'ai à apprendre.

Mes parents sont également contents pour moi. Je crois surtout qu'ils sont soulagés : je ne vais plus passer mon temps à me languir sur leur canapé. Je leur annonce que dès que j'aurai assez d'argent, je chercherai un appartement. Offusqué, mon père m'assure que je peux rester ici autant que je le souhaite. Sur le coup, ma mère ne dit rien. Elle attend que Papa aille se coucher avant de m'attraper le bras :

– Tu es sûre de ce que tu veux pour ton avenir ? Tu veux rester et travailler ici en Corse ?

– Bien sûr Maman.

Je la vois venir, mais rien ne me fera changer d'avis.

– Et que dit ton mari de ça ? Est-il d'accord ?

– Maman, je t'ai expliqué, ce n'est pas vraiment mon mari ! Et puis, il n'a rien à dire ! Nous ne sommes plus au dix-neuvième siècle ! J'ai le droit de vivre ma vie comme je l'entends !

– *Avà...* Tu es aussi têtue que ton père ! Nous verrons...

Elle hausse les épaules et monte se coucher en secouant la tête. Elle n'a jamais été soumise, ni à son père ou ses frères et encore moins à mon père et elle me pousse pourtant à consulter l'avis de Hace... Je ne comprends pas.

Dans ma chambre, je sors enfin mon portable de son tiroir. Trois appels en absence. De lui. Et trois messages sur ma boîte mail. J'envoie un message laconique, relatant mon rendez-vous et précisant que je serai ces jours prochains prise par mon nouveau travail. Mon téléphone ne tarde pas à sonner, je n'ai même pas le temps de mettre mon pyjama.

– Allô ? C'est moi.

Ça, je le sais, sa photo apparaît en grand sur l'écran !

– Tu es trop occupée pour me parler ?

Il n'est pas content.

– Non, je t'écoute.

– Pourquoi veux-tu travailler aussi vite ? Et qu'est-ce que ça veut dire que tu seras trop prise et que tu ne pourras plus me parler ?

– Hace, stop ! Tu as ta vie, j'ai la mienne. Nous étions d'accord pour les reprendre en main chacun de notre côté. Je dois gagner de l'argent et je dois me concentrer sur mon nouveau travail.

Ma voix a monté crescendo, je suis de plus en plus perturbée par ses appels répétés. Il démolit au fur et à mesure les barrières de mon esprit et je me défends comme je peux.

– Je vois.

Je sens son irritation dans le combiné.

– Tu as déjà refusé que je dédommage ta patronne ; je suppose donc que tu ne veux pas que je subviens à tes besoins.

– Tu plaisantes j'espère !?

Je suis outrée. Je regarde mon téléphone en secouant la tête. Merde qu'est-ce qui lui prend de toujours vouloir tout payer ?

Il reprend, sur un ton froid :

– OK, Langston te tiendra au courant pour le procès.

– Très bien.

Je suis volontairement sèche.

– Au revoir Lizzy.

Je fixe le téléphone muet. Il a coupé, net. C'est ce que je voulais alors pourquoi suis-je aussi triste ? Je m'allonge dans mon lit et rabats rageusement le drap sur ma tête. La nuit porte conseil. Ouais...

Les jours suivants m'amènent sur les routes de ma Balagne natale. L'entaille dans mon cœur se transforme en faille sismique. Je m'étais tracé une route bien droite vers un avenir certain. Celle-ci a disparu en une seule et unique nuit. Je tente de retrouver mes repères, ici sur ma terre natale, avec ma famille et mes amis. J'avance pas à pas.

Un après-midi, Catherine m'appelle pour me confirmer une visite de Calvi le lendemain, payée par l'office de tourisme. Paniquée, je me plonge dans mes notes. Je me prépare le mieux que je peux, mais quand j'arrive devant les remparts de la citadelle, ma carte de guide accrochée à ma nouvelle robe d'été, je tremble, j'ai le trac comme si je rentrais en scène. Je ferme les yeux et je me transporte dans la salle de la conférence de presse à Las Vegas, où il était là pour me soutenir.

OK, Lisandrina, tu vas y arriver.

L'image de Hace me rassure.

Une collègue de ma mère amène le petit groupe de trois personnes jusqu'au monument aux morts, point de rendez-vous. Elle m'introduit auprès d'eux en leur donnant uniquement mon prénom. Elle m'explique ensuite que ces journalistes publieront un article sur Calvi dans leur magazine respectif. Je dois adapter ma visite à leurs attentes. J'avale difficilement ma salive. Des journalistes !

Oups. Attention à ce que tu dis Lisandrina...

Je commence par une introduction à l'histoire de Calvi avant de pénétrer à l'intérieur des fortifications. Je les emmène jusqu'au panorama sur le large, mon endroit préféré, avec le phare de la Revellata d'un côté et la pointe de Spanu de l'autre. Parfois, quand j'étais adolescente, je montais sur les remparts, les bras en croix et je me prenais pour Kate Winslet sur le Titanic avec Leonardo Di Caprio derrière moi. Julia, elle, s'imaginait en Chevalier du Zodiaque dans son armure étincelante.

Je m'extirpe de ma rêverie romantique dangereuse et poursuis mes commentaires :

- Les remparts construits par les Génois...
- J'ai l'impression que je vous ai déjà vue, me sort une des journalistes.
- Êtes-vous déjà venue à Calvi ? je lui demande innocemment.
- Non, je découvre la Balagne. Je connais le Sud, toute la région de Porto-Vecchio, mais je ne suis jamais venue par ici. Mais vraiment, votre visage me dit quelque chose.

Je ne relève pas et je continue ma visite dans les ruelles. Ma tension est montée, je me concentre sur mes commentaires, mais je remarque bien que la journaliste cherche encore d'où elle me connaît. Devant l'ancien palais des gouverneurs, tandis que je raconte la période génoise, la jeune femme

s'exclame :

– Vous êtes la femme de Hace O'Keefe !

Et elle me montre sur son portable une photo de nous deux lors de la réception de Los Angeles.

À la vue de l'image prise en gros plan, je blêmis. Jamais je n'aurais cru que ce mariage aurait de telles répercussions. Jusque dans mon travail !

– C'est vous, n'est-ce pas ?

Elle insiste et les autres, penchés sur son téléphone, me lancent de drôles de regards. Je réfléchis à toute vitesse : je dois peser chaque parole pour ne pas lui nuire.

– Oui, c'est bien moi, je réplique le plus posément possible.

– Qu'est-ce que vous faites ici à travailler comme guide ?

Dans sa voix aiguë, j'entends le dédain. De quoi elle se mêle celle-là ? Je tourne plusieurs fois ma langue dans ma bouche avant de lui répondre.

– Mon mari est très occupé sur différents projets, j'en ai donc profité pour rendre visite à mes parents. Puisque vous semblez si bien renseignée, vous devez savoir que j'ai déjà travaillé comme guide en Corse avant mon départ pour les États-Unis. L'office de tourisme, avec qui j'ai de bonnes relations, avait besoin d'aide aujourd'hui, alors j'ai répondu présente.

Mon ton inflexible l'empêche de continuer plus avant son interrogatoire.

Un des participants lui donne un coup de coude :

– Elle t'a bien mouchée !

Je fais semblant de ne rien entendre et je poursuis mon chemin vers l'oratoire Saint-Antoine. Quand je termine la visite, je descends sur le port boire un café. Mes jambes ne me portent plus. L'appréhension sur la qualité de ma première prestation combinée à un rappel de mon statut marital m'a épuisé. Je sors mon portable de mon sac, j'appuie sur la touche un. Une sonnerie et je suis submergée par les émotions au son de sa voix :

–*Hi Lizzy.*

Mince, je le réveille...

– Désolé de te réveiller.

– Non, non, c'est bon. Je suis content de t'entendre. Que se passe-t-il ?

– J'ai fait une visite cet après-midi...

– Oh, tu as commencé à travailler ? Ça s'est bien passé ?

Pourquoi s'intéresse-t-il toujours à ce que je fais ?

– Oui mais... C'étaient des journalistes.

– Quoi ?!

Je le visualise très bien bondissant dans son lit, torse nu, passant sa main bronzée dans ses cheveux noirs en bataille... Je frissonne malgré la chaleur, mon corps réagit à la moindre image de lui s'imposant dans ma tête.

– Ils sont là pour des articles touristiques...

Je lui raconte tout en détail.

– Ils t'ont cru ?

– Oh oui, j'ai été très convaincante.

– Pourquoi leur as-tu dit que tu étais seulement en visite chez tes parents ?

– C'est la première chose qui me soit passée par la tête pour que tu n'aies pas de souci avec les médias.

– Ah...

– Oh non, as-tu dit autre chose à la presse américaine ?

Je n'ai pas suivi ce qui pouvait bien se dire sur lui ou moi.

– Non, c'est exactement ce que j'ai raconté. Je veux attendre que tu sois là pour...

Il ne termine pas sa phrase. Il a un vrai problème avec le mot « divorce » !

– Je suis désolée.

– Désolée ? De quoi bordel ?! *God*, Lizzy, tu as réagi parfaitement. C'est moi qui suis désolé. Je n'aurais jamais cru que tu puisses avoir des problèmes à cause de moi en Corse.

– Hace, ce n'est pas un problème. J'ai remis en place cette pimbêche, point.

– On dirait que cela t'a fait plaisir ?

– Ben... Oui... Elle m'a passablement énervée avec ses questions.

– Bienvenue dans le monde de la notoriété.

– Je m'en serais passé...

– Je sais Lizzy. Mais merci de m'avoir averti, je vais dire à Cynthia de surveiller les journaux français.

– OK. Je dois rentrer. Au revoir Hace.

– Au revoir. Heureux de t'avoir entendu.

J'essuie vite mes larmes, je ne veux pas que les gens voient mes yeux rouges. Je bois mon café et remonte à ma voiture. Aujourd'hui, je n'ai pas le cœur à flâner sur le quai ou à observer les yachts des millionnaires accostés sur le ponton d'honneur. Je me demande s'il a un bateau ?

Arrête Lisandrina. Rentre chez toi !

De retour à la maison, ma sœur et moi nous isolons dans notre chambre comme quand nous étions adolescentes : porte fermée, musique forte, gâteaux au chocolat ; nous discutons d'abord de son travail à l'hôpital, qui la passionne. Elle me parle de son nouveau petit ami, dont je ne dois révéler le nom à quiconque.

– Jure le moi, Lisandrina !

Je ne compte plus les aventures de ma sœur, mais là elle semble très accrochée à ce Petru. Dans deux jours, je vais à Bastia voir où elle habite, je tiens absolument à ce qu'elle me le présente.

– Une chose est sûre, tu ne me piqueras pas mon petit ami.

Ma sœur se moque de moi régulièrement, ce qui nous a valu, enfants, de nombreuses bagarres.

– S'il me plaît...

Je lui fais une grimace comique. Elle rit.

– Tu es une femme mariée maintenant.

Elle regrette immédiatement sa tirade quand elle me voit pâlir.

– Oh Lisa, je suis désolée, excuse-moi, je ne voulais pas te faire du mal.

Elle m'enserme dans ses bras et répète :

– Excuse-moi, excuse-moi...

– Pas grave Marie.

– Je ne réfléchis pas parfois quand je parle. Mais je ne croyais pas que tu l'aimais autant. Tu es si pâle. Et puis tu sembles si triste depuis ton retour. Tu sais, Maman et moi avons remarqué que tu n'allais pas bien. Tu essaies toujours de cacher tes émotions, mais si Papa ne se doute de rien, nous oui. Julia aussi s'inquiète.

Je hoche la tête, la gorge nouée.

– Lisa, tu dois lui dire.

– Certainement pas !

– Il doit tenir un peu à toi sinon il n'aurait pas été aussi sympa et puis tu ne te serais pas retrouvée dans son lit.

– Je crois qu'il m'apprécie. C'est tout. Nous avons géré la situation comme on a pu et ces circonstances exceptionnelles nous ont rapprochées. Dans un contexte différent, il n'aurait pas levé un œil sur moi ! Il est d'un autre monde.

– Ah, ça c'est clair ! J'ai du mal à imaginer ce que tu as vécu.

– Moi aussi. (Je détourne la conversation.) J'ai pris quelques photos. Tu veux les voir ?

– Yes ! yes ! yes !

Elle saute de joie dans la chambre, renversant au passage mon thé sur mon lit.

– Oh pardon !

Elle regarde silencieusement les rares photos des deux maisons. Moi qui passais mon temps à tout photographier pour partager ensuite avec ma famille et mes amis mon rêve américain, je n'ai quasiment rien pris pendant ces quinze jours. J'ai fait comme lui, je me suis protégée du monde. Mais avant tout, j'ai respecté son intimité ; je ne voulais pas qu'une image arrive par inadvertance sur le Net, il fallait qu'en priorité je le protège.

– Tu as vécu une drôle d'expérience. Mais tu sais Lisa, tu ne vas pas pouvoir rester dans ta bulle comme ça longtemps. Tu dois réagir, sortir, voir tes amis. Quelque chose quoi. Quand tu y retourneras, tu aviseras sur ce que tu dois faire. En attendant, bouge-toi ! Sois forte !

Ma sœur est devenue adulte depuis son entrée à l'école d'infirmière. Elle a étudié dur, j'ai une profonde admiration pour elle et son travail. Je n'aurais jamais pu me lancer dans une carrière médicale.

– Tu as raison.

J'ai soudain mal à la tête. Je voudrais un autre cerveau, vide de souvenirs, et abandonner le mien dans un placard noir, mais on n'est pas dans un dessin animé...

Chapitre 19

Grâce au ciel, la saison est favorable, j'effectue plusieurs excursions dans la semaine. Je suis éreintée quand je rentre : je n'ai pas encore l'habitude de circuler sur les routes corses en autocar avec quarante personnes derrière moi toute la journée. À Las Vegas, les groupes étaient bien moins importants et les routes... des lignes droites sans fin. Ici, le paysage change à chaque virage. Je ne fais pour l'instant que le nord de l'île, avec Porto et les célèbres *calanche*, la Balagne et ses vieux villages ou le sauvage cap Corse ; j'espère pouvoir bientôt partir en tour de Corse pendant six ou sept jours. Je patiente, je dois d'abord montrer mes capacités et prouver qu'on peut compter sur moi en me confiant un groupe sur une si longue période.

Mon manque d'expérience m'oblige à réfléchir constamment à mes commentaires. Je me donne à fond dans ce métier passionnant, j'essaie d'être disponible pour les clients, de sourire et de faire apprécier mon île à ces visiteurs parfois venus de l'autre bout du monde.

La chaleur accentue ma fatigue ; les visites se font à un pas plus lent et je crame derrière le pare-brise de l'autocar. Mais allongée dans mon lit le soir, le sommeil tarde toujours à venir. Et quand il daigne se présenter, il m'emporte dans un tourbillon sombre et hostile. Je me réveille souvent en sueur au milieu de la nuit. Mes rêves érotiques des premiers jours ont laissé la place au chaos. Mon cauchemar récurrent concerne l'attaque d'Alexa, je sens encore la pointe de son couteau dans mon dos, je me revois la jeter dans l'escalier. Puis je dévale les marches et quand je m'approche d'elle, je m'aperçois qu'elle ne respire plus, je l'ai tuée. Son visage se confond alors avec celui des deux autres victimes de l'incendie et c'est à cet instant que je m'éveille, le cœur palpitant et les yeux hagards.

Le vendredi matin, je file voir Marie à Bastia. Deux heures de route en solitaire avec la musique de l'Arcusgi pour me tenir compagnie. Je chante à tue-tête pour m'étourdir, loin de sa musique et de sa voix envoûtante. Je relègue tout ce qui peut me relier à lui dans un minuscule coin de ma tête.

Je voudrais tout effacer. N'avoir aucun souvenir.

Bordel de merde ! J'ai failli heurter une vache divaguant sur la nationale !

Concentre-toi sur la route Lisandrina !

Ma sœur loue un petit appartement près de l'hôpital, dans un quartier construit dans les années soixante. Je dépose mon bagage chez elle (elle m'a donné le double de ses clés) avant de me rendre dans le centre-ville où elle me rejoindra après son service. Je découvre une citadelle rénovée et entièrement remise aux piétons. Superbe ! Je visite le nouveau musée, mon calepin dans les mains. Je prends des photos des œuvres, je les décris, bref je me crée ma propre visite ; je mémorise mieux ainsi grâce à ma mémoire visuelle.

Devant les tableaux des notables de la ville, je relis mes notes décrivant la salle du donjon qui correspond à la période de la révolution corse : j'ai écrit plus de la moitié des mots en anglais ! Je suis stupéfaite, je n'écrivais pas en anglais avant, même à Las Vegas. D'ailleurs Priscilla me le reprochait, car je remplissais certains formulaires en français sans m'en apercevoir. Pourquoi fais-je le contraire maintenant ?

Je ne peux – ou ne veux pas – continuer mon introspection, car Marie m'attend avec son Petru au restaurant. Ils se sont installés sur une terrasse qui surplombe le Vieux Port. La vue est splendide aujourd'hui avec l'île d'Elbe dont nous voyons très clairement le relief accidenté. La Méditerranée est calme, quelques bateaux de pêche naviguent le long de la côte. Rien à voir avec la circulation intense dans la baie de San Francisco... Je ravale ma salive et je serre les dents.

Je suis assise face à Marie qui me donne un coup de pied sous la table pour me ramener sur terre. Un verre de vin blanc me rafraîchira les neurones.

Petru est un type sympathique et drôle. Beau garçon aussi avec une tignasse de cheveux frisés noirs, des yeux noirs et une fine barbe très à la mode en ce moment en Corse. Il est ambulancier ; ils se sont souvent croisés aux urgences avant qu'il ne se décide à l'inviter à dîner. Une rencontre normale... Nous discutons joyeusement autour d'un délicieux repas de bruschette. Ma sœur et lui se dévorent du regard : ils sont amoureux et leur complicité me donne du baume au cœur.

– Marie m'a dit que tu reviens d'un long séjour aux États-Unis ? C'est génial !

– Oui, c'était bien.

Il m'a tutoyée d'emblée.

– Tu n'as pas voulu rester ?

Je jette un coup d'œil à ma sœur qui se mord les lèvres. Elle ne lui a rien dit.

– Euh, non. Mon visa expirait.

– Dommage pour toi.

Touchée... Il ne sait pas à quel point les dommages me paraissent irréparables.

Le lendemain après un passage chez le coiffeur et une séance de cinéma avec ma sœur et Petru, je me retrouve chez leurs amis dans le cap Corse.

Allongée sur une chaise longue, à l'ombre d'un châtaignier centenaire, j'écoute d'une oreille les conversations médicales de ma sœur et son amie. Petru et François sont partis avec les enfants se promener sur le sentier muletier. Malgré l'agréable journée que je passe, j'ai juste l'impression que tout me ramène vers lui. Il ne m'appelle plus, il a enfin décidé de me laisser tranquille. Je ferme les yeux pour garder mes larmes derrière mes paupières. Et les souvenirs deviennent de plus en plus vivaces.

Je sens ses mains qui se promènent sur ma peau frissonnante, elles effleurent mes seins qui se raidissent et je soupire de plaisir. Elles descendent plus bas, là où il sait que je suis à sa merci...

Les cris des enfants qui remontent vers la maison me ramènent brusquement à la réalité.

Il fait trente degrés. J'ai froid.

Avant de se quitter, Marie me confectionne un petit discours moralisateur.

– Lisa, il faut que tu te bouges un peu là ! Tu ne vas pas rester toute ta vie dans cette torpeur morbide !

– Je t'ai déjà dit que j'allais bien, je lui réplique vivement.

– Tu peux sortir ton petit laïus aux parents, mais pas à moi !

– Je n'ai pas le temps de me morfondre. Je travaille, je te le rappelle ! Et puis, je sors, je fais du sport.

– À d'autres ! Tes seules sorties consistent à aller faire des courses ou à aller à la plage avec Anto. Tu n'es pas sincère avec la famille et tes amis, mais surtout avec toi-même.

Je soupire un grand coup, j'avais oublié qu'elle avait fait un stage en psychiatrie et que maintenant elle était capable d'analyser les sentiments des autres.

– Je compatis Lisa, mais tu m'inquiètes.

– Ce n'est pas la peine Marie, crois-moi. Je suis on ne peut plus honnête avec mon moi intérieur, seulement il est hors de question que les autres aient à supporter ma douleur. Alors oui, je mens. Pour leur bien.

Elle se met en colère :

– Ce n'est pas la solution. Arrête de te composer une fausse façade et tu te sentiras mieux.

Elle a raison. Mais comment faire ?

Revenue au village, je comprends que Marie et moi avons franchi une étape : nous ne sommes plus des adolescentes en guerre, mais deux adultes qui s'adorent. Nos relations apaisées me comblent de joie. Elle sera toujours d'un soutien inconditionnel.

Une visite de Calvi est prévue le lundi en fin de matinée. Je me réveille difficilement en frappant sur mon portable pour arrêter la sonnerie. La date me fait sauter du lit : aujourd'hui, il s'envole pour le Cambodge. Il ne sera plus dans l'environnement que je lui connais. Il sera dans la jungle, il aura chaud, il rencontrera des serpents et autres bestioles...

Je me secoue : il va tourner un film, il n'est pas en stage commando avec la Légion étrangère ! Mais rien à faire, j'angoisse pour lui.

Je dois sortir de ma torpeur ? OK, alors cours Lisandrina. Me vider l'esprit, m'oxygéner les neurones, m'activer, voilà ma délivrance. Baskets aux pieds, je fonce sur le chemin de la forêt de la Flatta. Je ne remarque pas les fleurs multicolores du printemps sur le talus, les vaches paissant dans les prés au fond de la vallée ou le restaurateur de l'auberge qui me salue de son pick-up. Je cours.

Tous les matins.

Tous les jours un peu plus loin.

Jusqu'à épuisement.

Mon cerveau est devenu une boîte vide sans le son de sa voix et mon corps endolori ressent tous les jours un peu plus la frustration et la faim : je voudrais tellement sentir ses mains sur moi, son souffle quand il m'embrasse au creux de l'oreille ou ses hanches puissantes qui se pressent contre les miennes. Chaque matin à mon réveil, le manque creuse un trou plus profond dans mon âme et mon cœur.

Mes parents n'osent plus m'interroger sur ma frénésie subite ; je m'abrutis dans le travail et les livres d'histoire, je comble mon peu de temps libre en pratiquant du sport ou en arrosant le jardin de mon père.

Les minutes, les heures, les jours défilent plus vite que je ne le pense. Je suis même surprise quand ma sœur, radieuse, débarque un week-end après deux semaines sans la voir. Elle déchant vite quand elle tombe sur ma grise mine. Avec mon frère, elle passe la soirée à essayer de me faire rire, mais la boule dans ma gorge m'étouffe de plus en plus.

Le lendemain matin, à peine debout, ma sœur tchatte déjà avec Petru, elle rigole tout bas, épanouie par cet amour réciproque. Ah qu'ils sont mignons. Je redoute ce sentiment qui s'insinue dans mes veines : je suis à nouveau une intruse et cette fois dans la maison de mon enfance. J'ai mal.

Je mets des écouteurs sur mes oreilles pour ne pas m'immiscer dans leur conversation. Merci au concert de Muse à plein tube dans mon cerveau. Je le sais, je m'isole de plus en plus. Je rechigne même à aller dans le salon avec mes parents.

Je sursaute au bip de mon portable enfoui dans la poche de mon jean. Un message en provenance de l'adresse mail de Cynthia ? J'ouvre et là je saute d'un coup de mon lit, pétrifiée par les mots que je lis :

Il ne sera jamais à toi, salope. Il est à moi. À jamais.

— Lisa, qu'est-ce qu'il y a ?

Ma sœur me secoue les bras.

– Il faut que j’appelle Hace !

Je tourne et retourne la phrase dans ma tête. Incompréhensible ! Elle est en prison, elle n’a pas accès à un ordinateur. Je me triture le cerveau quelques secondes quand je comprends la vérité : elle a un complice !

Touche un.

– Réponds, réponds...

Deux, trois, quatre sonneries. Réponds, s’il te plaît ! Quelle horrible sensation de se sentir pendue au bon vouloir d’un téléphone.

– Allô ?

Il est essoufflé.

– Hace ! Oh *Diù*, pourquoi ne réponds-tu pas ?

– J’étais sous la douche. Qu’est-ce qui se passe ? Je n’aime pas le ton de ta voix.

– Où es-tu ?

– Au Raffles, à Siem Reap. Pourquoi ? Tout va bien ?

– Non, ça ne va pas. J’ai eu un message.

– Comment ça un message ?

Je le lui lis :

– Il vient de l’adresse de Cynthia. Je suppose que Perkins n’a pas d’ordinateur en cellule ?

– Non.

– Elle a un complice qui s’y connaît aussi en informatique C’est la seule explication logique.

Je l’entends jurer au téléphone. Il peut être très vulgaire quand il s’y met !

– Tu vas bien ? Pas trop choquée ?

– Non. Je suis en colère. Elle a un complice !

– Toujours aussi perspicace mademoiselle Marini. La police le soupçonnait, sans preuve.

– Quoi ? Et tu ne m’as rien dit ?

– Tu es retournée chez toi ! Et je ne voulais pas t’ennuyer plus avec cette histoire. Tu es en sécurité en France.

– Ça, tu n’en sais rien ! En Corse oui, mais ailleurs on ne sait pas ! Et mets-toi dans la tête une bonne fois pour toutes que nous sommes ensemble dans cette galère !

– Tu as fini de crier ? Je peux parler ?

Je sais alors qu’il a un rictus moqueur au coin des lèvres...

– Oui.

– Je dois discuter avec Dom et Peter. Ce n’est pas normal que notre bureau ait été piraté. J’ai payé cher en sécurité informatique. Je t’en dis plus demain. Mais je t’en prie, fais attention à toi. Je te laisse, on m’attend.

– Oui, bien sûr.

Je le dérange. Ma colère retombe nette, il a repris sa vie de célibataire...

– Bonne soirée.

Quand je raccroche, ma sœur est plantée devant moi, complètement stupéfaite.

– Tu hurles sur Hace O’Keefe ?

– Il peut être très irritant.

– Mais c’est Hace O’Keefe ! LA star !

– Et accessoirement mon mari.

Je n’en reviens pas d’avoir dit ça !

Recule Lisandrina, tu es au bord du précipice...

– Marie, pas un mot. À personne. Et surtout pas aux parents, d’accord ? Nous devons d’abord résoudre ce mystère.

– OK. Je serai muette comme une tombe. (Elle s’allonge sous les draps.) Nous ?

Trop tard, j’ai vu son sourire narquois, je lui envoie mon oreiller en pleine tête pour l’empêcher de me ricaner au nez.

Toute la journée je surveille mes mails, mais rien. Pas de bip, pas de message. À mon angoisse se mêle la rancœur. Je ne supporte pas d’être tenue à l’écart : nous sommes censés gérer ensemble cette situation et, depuis mon départ, c’est presque le silence radio. Je pourrais rappeler, mais il doit être sur le tournage, il ne peut certainement pas me répondre. S’il veut me répondre.

Le soir, enfin, je reçois un mail de Dom :

Pour des raisons de sécurité, nous ne pourrons communiquer dorénavant que par téléphone fixe. Nous vous avertirons quand notre réseau de communication sera rétabli. Merci de votre compréhension. Cynthia Chesterfield.

Il m’a complètement évincé de sa vie. J’ai eu ce que je voulais. Ce message clair et au ton formel est la preuve que nous sommes revenus sur deux voies parallèles qui ne se croiseront plus...

Au retour d'une excursion, mon frère me saute dessus à peine ai-je mis le pied dans la cuisine.

– Lisa, tu as reçu un colis. C'est quoi ? C'est quoi ? Tu as commandé quelque chose ?

– Anto ! Laisse ta sœur arriver. Et puis tu es un petit curieux, le gronde gentiment ma mère qui me tend un paquet volumineux.

– Il vient du Cambodge, me dit-elle, légèrement anxieuse.

Elle n'aborde plus le sujet de mon mariage avec moi. Elle voit bien que parler de lui m'est pénible, mais elle ne sait pas à quel point je suis dans l'ombre... Et ce paquet m'apporte juste un rayon de lumière.

Mon frère a déjà un ciseau dans les mains pour que je coupe les scotchs qui maintiennent le carton. J'ouvre lentement la boîte. Une carte postale est posée sur du papier bulle. Je la retourne et lis attentivement les quelques mots qu'il a griffonnés :

« Un petit souvenir d'Angkor et de ses merveilles. Je sais que tu aimes les beaux livres. Hace. »

Il a pensé à moi finalement, je n'en reviens pas. Même malgré la distance et le fait que je le repousse à chaque appel...

Ma mère m'entoure de ses bras quand des larmes coulent sur mes joues :

– Il ne t'a pas oubliée, tu vois.

– On dirait...

– Ouvre les yeux ma chérie ! Cet homme a des sentiments pour toi, c'est certain. Sinon il ne chercherait pas à rester en contact comme ça avec toi.

Non, non, non, ça, ce n'est pas possible !

Je refuse cette idée : ce serait trop difficile d'y croire et que ce ne soit pas vrai.

– Oh un bouquin, c'est nul ! s'écrie mon frère qui me remet tout de suite les pieds sur terre et retourne jouer dehors.

Je monte vite dans ma chambre et j'envoie un mail rapide et concis pour le remercier de son cadeau. Même si le message est intercepté, il ne contient rien de compromettant. Je caresse la couverture du livre, il l'a touché et, en fermant les yeux, je l'imagine le tenant dans ses mains fermes et douces. Je tremble, repoussant le souvenir de mes nuits passées dans ses bras. Trop douloureux...

Je préfère le visualiser, qui déambule dans les couloirs sculptés de bas-reliefs d'Angkor Vat ou qui enjambe les racines tentaculaires des fromagers du temple de Ta Prohm. Je le plains avec la chaleur humide qui règne en été en Asie du Sud-Est. Les conditions du tournage doivent être difficiles. La moiteur colle les vêtements à la peau, son T-shirt doit se mouler sur son torse musclé...

STOP Lisandrina ! Une douche froide, voilà ce dont j'ai besoin.

Quand je sors de la salle de bains, l'humeur morose, j'entends mon frère chanter à tue-tête devant un clip à la télé. Je ne peux que rire : du haut de ses 10 ans, il se trémousse sur le tube de l'année dernière, Keen'v et Lorelei avec « La vie du bon côté ». Anto connaît les paroles par cœur et son enthousiasme est contagieux. Il m'attrape les mains :

– Allez Lisa, viens danser avec moi !

Rien ne vaut un petit frère pour arrêter de se lamenter !

Mais au fond de mon lit, à me tourner et à me retourner à la recherche du sommeil, je me rappelle...

Je me rappelle ses mains sur mon corps, ses lèvres sur mes seins, ses yeux flamboyants quand il jouit en moi. Mes nuits s'enchaînent et se ressemblent : une sombre fosse peuplée d'humains décharnés qui me pourchassent dans un hôtel en ruine. Pas besoin de Freud pour décrypter : j'ai refoulé les bons moments et mon subconscient n'a gardé que les mauvais. Alors à chaque réveil, je m'appuie sur le soleil perché haut dans le ciel afin de me ressourcer, au moins pour la journée.

Une routine s'instaure dans mon quotidien : je me lève tôt et après un petit déjeuner léger, je pars courir tantôt vers la Flatta, tantôt vers Zilia. Puis je m'installe confortablement, je continue à étudier dans mes livres ou j'emprunte ceux innombrables de la bibliothèque de Julia. J'aide ma mère à la maison et avec mon frère. Je pique quelques crises à essayer de lui faire faire ses devoirs ! Je m'active en permanence, avec un leitmotiv : ne pas penser.

Un matin, mon amie m'appelle tout excitée : elle veut assister le soir même à une conférence sur l'art roman, elle me supplie de venir avec elle parce qu'elle veut que je lui présente l'historien. Je le connais bien, il a été mon professeur. Elle craque pour lui, depuis qu'elle l'a croisé dans les couloirs de l'université. Le monde semble plus petit sur une île. On rencontre toujours une connaissance d'une connaissance.

– Je t'invite au restaurant après la conférence. Promis, je ne t'embête plus ensuite. Mais viens avec moi. Ça te sortira un peu aussi.

Je ne peux que souscrire à ses arguments. Il est temps de reprendre ma vie de jeune femme célibataire. Dès que je rentre de ma journée aux *calanche* de Piana, je me prépare soigneusement : ma robe fluide vert d'eau sera parfaite pour une soirée chaude de juillet, un brin de maquillage et des jolies sandales à talons hauts complètent ma tenue. Sauf que je dois grimper dans le 4x4 de Julia, tout poussiéreux car elle habite au milieu des champs... Nous nous moquons de nous-mêmes, avec nos beaux vêtements dans un véhicule qui sent les chèvres ! Elle habite au bout d'une piste au milieu d'un immense terrain qui sert au bétail de son voisin berger. Mais nous nous en fichons complètement, tant que nous nous amusons ensemble. À chanter à tue-tête sur la musique amusante de « Budapest » de George Ezra. Depuis sa séparation avec le père de Camille, elle s'est replongée dans une sorte d'adolescence adulte. Et c'est franchement drôle de sortir avec elle !

Arrivées dans la salle, nous nous composons un visage sérieux et digne. La bonne société locale est venue assister à la conférence donnée par mon ancien professeur. Un peu plus âgé que nous, il est une vraie pointure en histoire de l'art et je l'admire autant pour son érudition que pour ses talents d'orateur. Nous nous glissons à travers la foule pour aller le saluer. Pierre-Marie termine sa conversation avec une dame d'un certain âge et se tourne, l'air réjoui, vers nous :

- Lisandrina ! Alors comme ça, tu es revenue parmi nous ? Fini ton incartade américaine ?
- Eh oui !

Même lui s'y met... Il n'a donc pas toujours la tête dans les bouquins...

- Pierre-Marie, je te présente mon amie Julia qui a fait une intéressante thèse sur l'éducation méditerranéenne.
- Vraiment ? En quoi ça consiste ?

Mon amie rougit. Ouah... Elle est rarement impressionnée et encore moins intimidée. Mais elle se reprend et, en quelques mots, souligne les points forts de son travail que j'ai eu l'honneur de lire. Pierre-Marie est lui aussi visiblement sous le charme. Ah, ah... Nous sommes interrompus par la directrice du centre culturel qui l'invite à prendre place derrière le pupitre.

- Donnez-moi votre carte de visite, je suis très intéressé par votre travail mademoiselle.

Julia s'empresse de farfouiller dans son sac et, ô miracle, trouve rapidement son porte-monnaie. Elle lui tend sa carte, un sourire éclatant aux lèvres. *Diù*, elle est prise dans ses filets !

Nous nous asseyons au fond de la salle ; à voix basse, elle me remercie. Une bonne action me met toujours en joie. Je prends consciencieusement des notes, elles me seront utiles pour mes futurs commentaires. Pierre-Marie est vraiment brillant et mon amie boit ses paroles. Un entracte est programmé au milieu de la séance : par cette chaleur, elle est bienvenue et le public se précipite au bar à l'entrée de la salle. Je jette un coup d'œil sur mon portable en mode silencieux : cinq appels en absence.

Lui.

Touche un. Malgré l'heure tardive, il décroche à la première sonnerie.

- Bonsoir Hace.
- Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Sa voix pourtant sèche m'apaise.

- Bonsoir, je lui répète, décidée à ne pas me laisser intimider.
- J'entends du bruit. Où es-tu ?
- Je suis à une conférence donnée par un ami avec Julia.
- Vraiment ? Avec Julia ?

J'aurais mieux fait de me taire. Je me mords les lèvres.

– Tu as essayé de m'appeler. As-tu quelque chose à me dire ?

– Ne change pas de sujet ! Qui c'est ce type ?

– En quoi cela te regarde-t-il ? Tu crois que je vais te faire du tort avec un comportement inapproprié ?

– Lizzy... Il a haussé le ton.

– Je t'écoute. Que veux-tu ? La conférence va recommencer. Fais vite.

– Je vois. Je dérange. Je voulais juste te demander si le livre t'avait plu.

Il est irrité et moi aussi. Son appel me perturbe tellement que je suis incapable de raisonner poliment.

– Tu n'as pas reçu mon mail ?

– Si, mais il était court.

– Ah... Je ne voulais pas qu'il soit intercepté. Au cas où...

– Mon service informatique a résolu le problème la semaine dernière.

– La semaine dernière ?

Et c'est maintenant qu'il me le dit ? Je suis froissée qu'il ne m'ait pas avertie aussitôt.

– Nous tournions dans la jungle, je ne pouvais pas te contacter. Crois-moi, ce n'était pas agréable.

Je déteste être coupé du monde comme ça.

– Je comprends.

Un sourire de soulagement est apparu sur mon visage ; je n'ai pas eu de nouvelles, car il ne pouvait simplement pas m'en donner :

– Je te remercie pour le livre. Vraiment, les photos sont magnifiques. Et l'histoire de ces temples khmers me fascine. Tu m'as donné envie d'y aller un jour.

– D'accord. Quand tu veux.

Diù, il est capable de vouloir m'y emmener lui-même...

Julia me tape sur l'épaule pour me signifier la reprise de la conférence.

– Hace, je dois y aller.

– Comment s'appelle ce type ?

– Pierre-Marie. Et si tu veux tout savoir, c'est Julia qui lui court après, pas moi.

– Je suis... Tu es libre de faire ce que tu veux.

– Oui. Et toi aussi. Au revoir Hace. Fais attention à toi.

– Toi aussi Lizzy. À bientôt.

Mon amie me prend par le bras, l'air espiègle :

- Hace ? Hu, hu... La star t'appelle directement ? Qu'est-ce qu'il voulait ? Te faire encore souffrir ?
- Julia ! Il ne m'a jamais fait souffrir ! Les circonstances sont justes... Nous sommes coincés ensemble dans cette histoire, il ne m'a rien fait.
- Chut !

Des murmures de protestation nous obligent à nous taire. Je m'expliquerai plus tard avec elle. Je manque de concentration pendant la deuxième partie de la conférence. Mes notes éparses reflètent mon état âme : incohérent et fiévreux.

À la fin, Julia qui, évidemment, a remarqué mon trouble, m'entraîne sur la promenade qui longe la plage d'Île-Rousse. Assises à la terrasse du restaurant, nous admirons les îlots parés du rouge orangé d'un splendide coucher de soleil. Une des plus belles cartes postales de la région.

Julia me sort un speech identique à celui de Marie, mais je dévie la conversation sur mon ancien professeur.

De retour au village, nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain. Je n'échapperai sûrement pas à un autre sermon, mais depuis que je lui ai parlé je me sens plus apaisée. Allongée sur le transat dans le jardin, j'admire la voûte céleste en pensant à lui avec sérénité. Les branches du clémentinier oscillent doucement avec un léger vent du sud. Les rosiers de ma mère embaument l'air de leur parfum délicat.

Une chose est sûre : j'ai besoin de lui, besoin d'entendre sa voix, de savoir qu'il va bien. Je ne veux plus, enfin surtout je ne suis plus capable de le repousser quand il m'appelle...

Chapitre 20

Julia revient me voir le lendemain soir. Mon frère et son fils sont ravis de pouvoir jouer ensemble. Ma mère l'est encore plus quand elle nous voit rire, assises au fond du jardin en tailleur sur une vieille serviette de plage, sirotant une bière fraîche.

- Julia, tu dînes avec nous ce soir ? Marie ne va pas tarder à arriver. Elle sera contente de te voir.
- Volontiers madame Marini. Camille ne va pas au centre aéré demain. Nous pouvons veiller tard.

Ma mère partie, mon amie se tourne vers moi.

- Lisa, tu sais, tu m'impressionnes. Beaucoup de femmes se seraient accrochées à lui dans de telles conditions. Elles en auraient même profité financièrement.

Avec Julia, il faut s'attendre à tout, elle débite ce qui lui passe par la tête, change de sujet de conversation sans avertir, ce qui est souvent déroutant.

- Comment ça ? je lui réponds, dégoûtée par l'implication de ses propos.
- Il y en a qui lui auraient soutiré un max de fric. Mais bien sûr, toi, je suis sûre que cela ne t'a même pas effleuré l'esprit !
- Bien sûr que non !

Je suis horrifiée. Je ne veux rien de lui ! J'ai laissé la tenue Armani et la robe de la réception dans l'armoire de sa chambre. Quant à mon abonnement téléphonique, mon dossier de résiliation est en cours. Il est hors de question qu'il verse le moindre dollar pour moi !

Nous sommes interrompues par les cris des garçons qui déboulent autour de nous, pistolet à eau dans les mains. Notre unique défense contre ces mini démons réside dans l'arrosoir de ma mère. Pour finir, je m'empare du tuyau d'arrosage et je mouille ces garnements de la tête aux pieds. Je vais devoir me méfier de ces petits monstres pendant toutes les vacances, ils chercheront à se venger.

L'heure du dîner approchant, mon père s'attelle au barbecue, il envahit tout le quartier d'une bonne odeur de poulet mariné comme ma mère en a le secret. Ma sœur rapplique juste au moment où nous nous mettons à table. La soirée promet d'être joyeuse. Marie et Julia s'entendent très bien, elles font hurler de rire l'auditoire avec leurs histoires de boulot, l'une sur ses patients et l'autre sur ses élèves en soutien scolaire.

Quand je me couche, je me rends compte que pas un instant aujourd'hui – à part la réflexion de Julia – je n'ai pensé à lui. Suis-je guérie ? Je m'enroule dans le drap et frappe mon front dans l'oreiller.

Comme si c'était aussi facile...

Je somnole sur ma serviette, j’entends à peine les enfants jouer aux raquettes au bord de l’eau. J’irai m’acheter une glace tout à l’heure au restaurant d’à côté. Pour l’instant, je suis trop accablée par la chaleur pour me lever. En fait, la canicule est devenue ma meilleure amie : elle m’empêche de penser. Elle est en train d’ébouillanter mon cerveau surmené jusqu’à le transformer en une masse stérile. Y a pas à dire, c’est reposant d’être une étoile de mer luisante échouée sur le sable.

Mon téléphone me sort de ma rêverie. Je fouille dans mon sac de plage pour le trouver.

– Oh, ça va, ça va, je vais répondre.

Je rouspète quand la sonnerie se remet en marche une deuxième fois. Sa photo sur l’écran ? Lui ?! Je m’assois précipitamment.

– Allô ?

– Lizzy, c’est moi.

– Je sais oui. Tout va bien ?

– Nous atterrissons dans quinze minutes à Calvi. Tu peux venir à l’aéroport ?

Je prends du sable dans ma main pour vérifier que je ne rêve pas. Euh, non, je suis éveillée...

– Lizzy ?

– Mais...

Je bafouille, mon cœur bat à cent à l’heure. Je tremble.

– Lizzy ? Tu peux venir ou tu es trop loin ?

Sa voix monte d’un cran, j’entends son irritation.

– Euh Non... Oui. Euh... J’arrive.

Je raccroche.

Je jette ma serviette de plage ensablée dans mon sac, j’enfile mon short en jean et mon T-shirt rouge, mes tongs et je cours à ma voiture. Mon cœur bat à mille à l’heure, mon sang bout dans mes oreilles, je dois avoir les joues rouges sous l’effet de l’émotion.

Je vais le voir ! Je vais le voir !

Je démarre en trombe provoquant un nuage de poussière qui déplaît aux touristes que j’ai asphyxiés. Je n’ai jamais roulé aussi vite vers l’aéroport. Je m’impatiente devant la barrière du parking dont l’ouverture s’éternise, juste pour m’embêter. Mes mains sur le volant sont moites, je suis au bord de la syncope tellement je suis surexcitée.

Je gare la voiture au plus près et je ne prends même pas le temps de la fermer. Je cours jusqu'à l'intérieur de l'aérogare.

Le Lineage est déjà sur le tarmac, il me semble plus gros qu'au milieu des avions commerciaux de l'aéroport de Los Angeles. La porte est déjà ouverte et l'escalier installé. Peter descend en premier, la main dans sa poche. Je souris mentalement, ils n'ont rien à craindre ici.

Hace suit, habillé d'un pantalon cargo en toile marron et d'une chemise blanche en lin légère. Casquette et lunettes vissées sur la tête. Je m'appuie sur un pilier pour ne pas m'évanouir. Il est VRAIMENT là.

Tout est bien réel, je le remarque par l'attitude des personnes présentes dans l'aéroport qui se sont rapprochées de l'arrivée. J'entends des murmures derrière moi, mais je me focalise sur sa démarche sûre et rapide vers l'aérogare. Il m'aperçoit à travers les portes vitrées. Son visage est d'abord inexpressif puis il me fait un petit sourire discret. Je le salue de la main, trépignant intérieurement d'impatience.

L'hôtesse appuie sur le bouton pour ouvrir les portes et la voix de Peter emplit l'aéroport :

– *Hi* Lizzy, comment vas-tu ?

Il me broie les épaules dans une accolade très amicale.

– Très bien Peter ? Et toi ?

– Super !

– Hum, hum...

Peter s'écarte aussitôt quand il entend le raclement de gorge exaspéré de son ami et patron.

Il s'approche lentement de moi. Il a son visage impassible destiné aux paparazzis. Comme à chaque fois qu'il paraît en public.

Je me suis figée, tendue telle une corde prête à rompre. Il m'impressionne toujours autant. Et non, je n'ai pas oublié un seul détail de son physique de rêve.

C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! Il est là ! Il est bien là, en face de moi !

Sa main effleure ma joue et son pouce trace un trait sur mes lèvres. J'entrouvre ma bouche à la recherche d'une gorgée d'air qui s'est soudain raréfié autour de moi. Il me touche à peine et je chancelle sur mes jambes. Je voudrais tant me laisser aller contre son torse et passer mes bras autour de sa taille, mais j'en suis incapable, retenue par cette peur irrationnelle de souffrir plus fort que ce que je souffre déjà.

Le soleil me brûle.

– Bonjour Lizzy.

Sa voix, réelle, dans mes oreilles... Un pur enchantement...

Ses yeux sondent les miens, à la recherche d'une réponse que je n'ai pas, je ne connais pas la question.

– Bonjour Hace.

Deux mots. Je suis incapable d'en prononcer d'autres. Je lui envoie mon plus joli sourire.

Et là, mon univers chavire. Ses lèvres se posent sur les miennes et mon corps me trahit, se plaquant contre le sien comme un aimant... Une seconde, un simple et délicat baiser et je suis plongée dans un volcan en éruption, mon cerveau se transforme soudain en lave bouillonnante. J'ai l'impression qu'un jet de vapeur bouillant vient d'incendier les parties les plus intimes de mon corps.

Il s'écarte, je suis rafraîchie par une brise imaginaire. Son regard se fait encore plus intense, il m'examine de la tête aux pieds. Il joue avec une de mes mèches (et avec mes nerfs). J'ai les cheveux bouclés par la mer, du sable sur la peau.

– Tu viens de la plage ? Tu as un goût salé.

– Oui. Désolée de ne pas être plus présentable.

Il fronce les sourcils :

– Tu es adorable. C'est moi qui suis désolé de te déranger... Alors que, visiblement, tu étais occupée ailleurs.

– Tu ne me déranges pas. J'ai juste fait un tour à la plage après le travail.

– Seule ?

– Oui !

À mon tour de froncer les sourcils. Qu'est-ce que c'est que ces questions ?

– Que faites-vous ici ? je lui demande, toujours estomaquée de l'avoir en chair et en os devant moi.

Je remarque enfin la présence de Wyatt et Chris. Je leur serre la main, contente de les revoir également.

– Nous avons besoin de nous ravitailler. Nous sommes en chemin pour rentrer à la maison, me répond Peter qui doit, lui, vouloir rejoindre Wendy au plus vite.

– Nous arrivons du Cambodge et je me suis dit que nous pouvions faire un arrêt ici. Ainsi, nous pourrions discuter, continue la star d'un ton ferme.

– De quoi ?

– J'ai des nouvelles de Langston.

– Très bien.

Enfin, je vais pouvoir planifier mon emploi du temps. Le fait de ne pas connaître la date du procès m’empêche de programmer quoi que ce soit.

– Pouvons-nous louer une voiture et aller quelque part, pas trop loin ? Nous n’avons que deux heures devant nous.

Deux heures, c’est mieux que rien Lisandrina.

– Tu ne vas pas louer une voiture pour si peu ! J’ai celle de mon père. Elle est suffisamment grande pour nous cinq.

– Lizzy, je te rappelle que j’ai les moyens de...

Quel cynisme !

– Tut tut... Ici, tu es chez moi ! Alors, dans ma voiture avant que vous ne provoquiez une émeute.

Beaucoup de célébrités transitent par l’aéroport de Calvi, mais rares sont les stars mondialement connues comme lui. Qui plus est accueillie par la fille de l’entrepreneur du coin... Un attroupement s’est formé à distance, respectant néanmoins l’intimité de notre petit groupe. Les deux gardes du corps examinent chaque personne, prêts à protéger leur patron au moindre mouvement. Mais évidemment, rien ne se passe. Je les emmène jusqu’au parking après avoir payé. Au grand dam de Hace qui me suit à contrecœur.

– Je conduis, me dit Peter en voulant me prendre les clés.

– Certainement pas. Tu ne connais pas la route. JE conduis, je lui rétorque le doigt levé vers son visage. Il interroge Hace du regard, qui opine de la tête. Peter secoue plusieurs fois son crâne rasé sous l’œil hilare de son ami. Hace hausse les épaules dans un geste de résignation. Je craque devant le large sourire qu’il m’adresse lorsqu’il s’installe du côté passager. Les trois autres hommes se tassent sur les sièges arrière. Avant de démarrer, mes yeux passent de l’un à l’autre. J’hallucine de les avoir dans ma voiture ! J’ai l’impression de subir une collision interplanétaire.

– Où voulez-vous aller ?

– Boire un verre. Il fait chaud chez toi, me répond Peter en s’essuyant le front avec un mouchoir.

Il devait pourtant faire chaud aussi au Cambodge...

Je jette un coup d’œil à l’apollon assis à mes côtés.

– Alors ?

– OK. Un endroit tranquille.

– Je vous emmène où je vais à la plage. On ne viendra pas vous y embêter.

Les cinq minutes de route me paraissent durer une éternité. Personne ne parle. Par chance, je peux me garer devant la promenade en bois qui longe les rails.

– Vous devriez laisser votre veste dans la voiture, vous allez avoir trop chaud avec, je conseille aux gardes du corps quand ils sortent de la voiture.

Peter ouvre un peu son blazer et me montre son revolver. Je secoue la tête :

- Inutile ici... Mais bon, faites comme vous voulez.
- Boulot, boulot... me dit un Peter transpirant.
- Par ici.

Je traverse la voie ferrée et monte les marches qui mènent à la terrasse en bois de mon restaurant habituel à la plage.

– Belle plage, murmure Chris en lorgnant vers un groupe de filles dont certaines sont en monokini. Wyatt lui met un coup de coude dans les côtes qui lui tire une grimace comique. Alors que je vais pour m’asseoir à une table, son patron me prend le coude :

– Non, je veux deux transats. Il se tourne vers les trois hommes et leur dit sur un ton autoritaire : Vous restez ici sur la terrasse. J’ai besoin de parler à ma femme.

Diù, il continue à m’appeler ainsi !

La serveuse s’approche pour la commande, dévisageant notre petit groupe qui détonne au milieu des gens en maillot de bain et tenues légères.

– Que souhaitez-vous boire ?

Je leur demande pour ensuite traduire à la pauvre jeune fille qui vient de se rendre compte qu’elle est en face d’une vraie star : elle est scotchée à son carnet et aucun son ne sort de sa bouche grande ouverte. Je connais bien cette réaction...

- Bière ! s’exclame Peter, aussi gai que dans mon souvenir.
- Tu veux tester la bière corse ?
- Volontiers.

J’en commande cinq et réserve donc deux transats, une boule à l’estomac. Je mets mes tongs dans mon sac et descends sur le sable.

– Toujours pieds nus.

Son air moqueur me rassure quelque peu. Lui en revanche fait attention de marcher sur les dalles de bois. Oui, c’est vrai, il n’aime pas trop le sable. Je ne comprends pas pourquoi. Je m’assois, je suis nerveuse. Il ôte sa casquette et passe sa main dans ses cheveux qu’il a maintenant très courts.

- Tu t’es coupé les cheveux ?
- Oui, pour le film. Toi aussi. J’aime mieux tes cheveux plus longs. Mais ça te va bien.
- Merci.

Son compliment me va droit au cœur.

Ah, mon cœur n'est pas mort ?

Je prends une profonde inspiration. Je suis devenue très forte ces derniers mois pour cacher mes émotions.

– Tu veux discuter de quoi ?

Il ne me répond pas tout de suite, admirant la citadelle dominée par la coupole de Saint-Jean-Baptiste.

– Alors c'est là que tu vis ?

– Oui. Enfin plus exactement dans un village au fond de cette vallée là-bas.

Je lui montre les montagnes qui surplombent la pinède. Je ne vois pas où il veut en venir.

– Et ça là-bas, c'est la citadelle que tu fais visiter ?

Sa voix m'a tellement manquée !

– Oui. Mais pourquoi ces questions ?

– Pendant toutes ces longues semaines, j'ai essayé de me représenter où tu étais, ce que tu voyais.

– Ah...

Ses paroles me laissent songeuse. A-t-il pensé à moi aussi souvent que moi j'ai pensé à lui ?

– Je ne pensais pas que c'était aussi beau. Tu me l'as souvent dit et tu parlais avec tant de ferveur de ta ville natale que je trouvais tes propos un peu exagérés. Ne te méprends pas, je comprends qu'on aime l'endroit où on a grandi. Je suis comme toi, j'aime ma ville natale. Mais je réalise mieux maintenant pourquoi tu voulais rentrer. C'est magnifique ici. Paisible.

Il tourne alors ses magnifiques yeux verts vers moi :

– Tu es radieuse... et bronzée.

– Et toi tu es encore plus bronzé qu'à L.A.

– Oui, mais ce n'est pas en allant à la plage ! Bronzage de la jungle cambodgienne !

– Les conditions étaient difficiles ?

– Oh oui !

Il me décrit ensuite les galères du tournage dans la boue, les complications techniques dues à une chaleur accablante et des pluies torrentielles. Malgré toutes ces complications, il a adoré travailler avec Cortese, un réalisateur exigeant et dictatorial, mais à l'écoute de ses acteurs.

– C'est un génie ! Il a une vision globale qui fait qu'il entraîne toute l'équipe dans son univers. C'est tellement facile ensuite de se fondre dans le rôle parce que tu te crois vraiment dans cette autre

vie.

– Ouah... J'ai hâte de voir le film ! À t'entendre, tu as vécu des moments exceptionnels. Ce tournage sera un de tes meilleurs souvenirs, j'en suis sûre.

– Mais pas le meilleur...

Il ne continue pas sa phrase ; la serveuse, la main tremblante, nous apporte deux bières bien fraîches. Il boit une gorgée et me sourit. La température augmente d'un cran...

– Elle est bonne, mais elle a un goût spécial.

– Il y a de la châtaigne dedans.

– Vraiment ?

Il avale presque le verre en entier.

– J'ai eu des nouvelles de Langston hier.

– C'est de ça dont tu voulais me parler ? Nous pouvions en discuter devant les autres.

– Oui. Mais je voulais aussi cinq minutes d'intimité avec ma femme.

Son visage devient dur et sa voix cassante.

Je ne relève pas. Pas la peine. Il est obstiné. Il ne m'a pas choisi comme femme, il respecte simplement un stupide principe que lui seul connaît !

– Et que t'a dit ton avocat ?

Devant mon attitude sévère, il se raidit. Je dois me protéger, ne pas lui montrer à quel point je rêve de me jeter dans ses bras et de l'embrasser sans jamais m'arrêter.

– La date du procès a été retardée du fait qu'il y a un complice.

– Ils doivent être jugés ensemble ?

– Si possible, oui. Et tant que son complice ne sera pas retrouvé, l'enquête reste ouverte. Nous ne pouvons pas savoir maintenant quand aura lieu le procès. L'important est que Perkins demeure en prison et qu'elle ne soit plus une menace.

– Pourra-t-elle être condamnée après pour l'incendie meurtrier ?

– Oui. Quand la police aura tous les éléments en sa possession.

– Est-ce qu'elle a trouvé d'autres indices ?

– Pas vraiment. Perkins a effacé la plupart des traces qui la relieraient à des personnes.

– Pas de famille ?

Il m'explique alors qu'elle a un frère jumeau. La police l'a interrogé, mais il n'est au courant de rien. Un simple facteur de Tracy, petite ville près de San José. Les inspecteurs Faulkner et Swanson n'ont pas trouvé grand-chose sur lui. Il me montre une photo qu'ils lui ont envoyée : un homme au visage émacié, des yeux marron perçants, le même menton que sa sœur jumelle, un certain charme s'en dégage...

La fratrie a grandi dans le Wyoming, dans une ferme tenue par leur tante et son mari. Les parents semblent avoir disparu dès leur naissance. Puis, ils ont quitté tous les deux la ferme pour s'installer chacun de leur côté en Californie. Leurs rapports ont été, d'après lui, plutôt épisodiques.

– Tant que la police n'aura pas mis la main sur ce complice, le danger n'est pas écarté. Cette situation n'a vraiment que trop duré !

Sa colère sourde résonne dans tout mon corps ; son inquiétude visible est pénible pour moi, je n'aime pas le voir souffrir ainsi. Il se contracte à nouveau, les mains tenant fermement le rebord du transat :

– Je voulais un procès rapide pour que tu puisses signer, comme tu le souhaites tant, les papiers du divorce.

– Ne mélange pas tout ! Perkins est en prison. Si le procès est retardé, ce n'est pas grave. Je t'ai promis que j'y serai et tu sais que je tiens toujours mes promesses. Je reviens avant signer les papiers, c'est tout. Et tu n'auras plus à te soucier de moi.

Il blêmit et avale le restant de sa bière d'une traite.

– Je vois...

Il regarde la mer si bleue aujourd'hui. Son attitude crispée montre son agacement. Retour à la case départ. Je ne le comprendrai jamais. Il est d'accord pour divorcer, mais ça l'emmerde prodigieusement. Pourquoi ? Je n'en sais rien et là, franchement, en ce moment, je m'en fous. Je profite de ces quelques minutes divines à passer avec lui parce qu'il n'y en aura plus beaucoup maintenant.

– Nous ferons comme nous l'avions dit avant ton départ. Tu reviens, tu signes et j'organise une conférence de presse pour annoncer le divorce. Cynthia te tiendra au courant quand les papiers seront prêts.

– Oui, merci.

Le son de ma voix flanche, je suis frigorifiée...

Il me fixe intensément et, avant que je ne réagisse, il m'embrasse.

Sous la surprise, je n'ouvre pas mes lèvres, mais sa langue force le passage vers ma bouche. Quand je réponds enfin à sa sollicitation, son baiser se fait plus langoureux. Pour la première fois depuis mon retour en Corse, mon corps se détend. Je fonds comme glace au soleil.

Puis il se rassoit sur le transat. Quand je me suis ressaisie, je m'aperçois que plusieurs personnes nous observent et que les commentaires se répandent sur les transats. Oui ou non, est-ce bien Hace O'Keefe ?

J'ai envie de crier : Oui, c'est bien lui ! Un homme exceptionnel et mon mari adoré !

Mais bon, je me tais. Il entend aussi, mais ses yeux restent fixés sur mon visage rougi par l'émotion. Il pose ses deux mains sur mes genoux, désormais carbonisés, il prend son air espiègle :

- J'ai fait enfler la rumeur, n'est-ce pas ?
- Tu as compris ?
- Je ne parle pas français, je te le rappelle, mais je reconnais mon nom quand on le prononce.
- Bien sûr...

Je souris en voyant les têtes ahuries de nos voisines, des femmes de Calvi que je connais de vue.

Il regarde à nouveau sa toujours très onéreuse montre et il pince ses lèvres si enivrantes.

– Il faut que tu nous ramènes à l'aéroport. Dom m'attend à San Francisco : nous avons des réunions importantes avec les entrepreneurs pressentis pour notre nouveau projet.

Sa voix implacable d'homme d'affaires.

Je me lève à regret de mon transat.

Quand nous pénétrons dans l'aéroport agréablement climatisé, il me tient par la main, une sorte de geste machinal que je n'ai remarqué qu'à l'intérieur de l'aérogare. Un chauffeur de taxi, un ami d'enfance, s'approche alors de moi, ne faisant aucun cas des trois gardes du corps qui nous encerclent immédiatement :

– Salut Lisandrina !

Il me fait deux bises sur les joues. Je sens ma main être broyée sous la pression de la sienne. Je suis obligée de faire les présentations :

– Hace, Batti, un ami d'enfance.

Je continue en corse :

– Batti, je te présente Hace.

Batti tend la main à la star et lui parle en français :

– Enchanté.

Puis à mon attention :

– S'il te plaît, Lisandrina, dis à ton père que ma mère l'attend pour ses travaux. Il devait venir hier et elle ne l'a pas vu. Alors, elle râle. Et c'est sur moi que ça retombe !

Je rigole des grimaces de Batti :

- OK, je lui fais la commission. Mais mon père est débordé. Promis, je l’expédie demain chez toi.
- Merci Lisa. *Basgi.*

Batti part ensuite rejoindre des collègues au bar.

Soucieuse, je guette une réaction sur son visage :

- Un ami d’enfance ?
- Oui.
- Qu’est-ce qu’il t’a dit ?

Pourquoi veut-il savoir ?

Je lui traduis. Peter intervient :

– Pour sûr, ici, c’est un endroit tranquille ! Je n’ai jamais vu ça. Personne n’est venu emmerder Hace. Pourtant, les gens l’ont reconnu. Ça s’entendait à la plage. Même ici à l’aéroport. Ton copain n’a même pas tiqué et je suis sûr qu’il l’a reconnu.

– Oui, mais beaucoup de célébrités viennent en Corse. Pour être tranquilles justement. Il est très mal vu d’aller les harceler. Nous respectons l’intimité des gens. C’est ici une règle d’or, je lui rétorque fièrement.

– Un peu trop... grommelle Hace.

Qu’est-ce qu’il veut dire par là ?

À ce moment-là, Ike, le pilote, arrive et invite son patron à remonter dans l’avion, les préparatifs du vol étant terminés.

– Cynthia t’enverra un mail d’ici deux à trois semaines pour te dire quand les papiers seront prêts.

Le regard qu’il pose sur moi s’est assombri, son expression a encore changé : il est à nouveau la star qui décide de tout pour tout. Je devrais m’en réjouir, mais je sens un net refroidissement sur mes épaules.

- OK. Je lirai tout attentivement.
- À bientôt Lizzy. Prends soin de toi.
- Merci. Toi aussi.

Il me serre brièvement dans ses bras et s’éloigne très vite vers la salle d’embarquement. Je dis au revoir aux gardes du corps et je les regarde tous les quatre à travers les baies vitrées. Mon cœur est compressé, je peux à peine respirer tellement ma douleur est immense de le voir partir. Je ne bouge pas, l’avion décolle. Je ne bouge pas. Je suis seule.

Chapitre 21

Ma mère m'écoute en silence. Nous sommes assises toutes les deux à la table de la cuisine, devant un thé chaud. Il fait bien plus de trente degrés dehors et j'ai froid.

– Ne prends pas cet air consterné Maman. Je vais bien.

– Non Lisandrina. Tu es pâle à faire peur. Il n'aurait jamais dû venir ici ! Regarde dans l'état où tu es maintenant ! Tu es toute chamboulée.

– Il n'y est pour rien.

– Bien sûr que si !

– Maman, il n'a aucune idée des sentiments que j'éprouve. Il voulait juste me parler de l'enquête.

– Il aurait dû le faire par téléphone, ou mieux, par mail ! Tu n'aurais pas cette tête de déterrée.

– Je ne suis pas dépressive. Crois-moi. J'ai toujours su à quoi m'en tenir.

– Je m'en doute. Tu es intelligente et tu as du caractère. Mais dès que l'on touche à tes sentiments, tu te renfermes comme une huître. Même avec ta propre famille. Nous nous inquiétons tous pour toi.

Le nez dans ma tasse, je n'ai rien à lui répondre. Elle a raison, je n'aime pas étaler mes émotions. Mais j'aime encore moins causer du souci à mes proches.

– Maman. Je pose ma main sur la sienne et je lui sors mon plus beau sourire : Bientôt, cette situation aberrante sera terminée et je pourrai enfin me consacrer à vous et à mon travail. C'est une nouvelle vie pour moi qui s'annonce !

– Mouais...

Sur ce, ma mère se lève et commence à taillader les courgettes du jardin pour le dîner, en marmonnant. Je ne l'ai absolument pas convaincue avec mon petit discours... Je ne le suis pas moi-même...

Ma sœur non plus. Ma mère a eu la mauvaise idée de lui raconter le stop éclair de ma star à Calvi. Elle me rappelle dès la fin de son service. Je dois lui retracer minute par minute notre brève rencontre. Elle est surexcitée au téléphone :

– Incroyable, incroyable !

– Marie, tu te répètes.

– Lisa, je ne te comprends pas. Tu n'as aucune réaction. Ce n'est pas normal ! Hace O'Keefe vient te voir en Corse et tu ne ressens rien ?

– Je ne veux rien ressentir, je lui avoue, les yeux humides.

– Comme d'hab' ! Tu sais, quand j'ai fait mon stage en psy, les infirmières là-bas nous incitaient à toujours exprimer nos sentiments, à n'importe qui, mais il fallait les ressortir sinon on ne tenait pas longtemps dans ce service. Parle à quelqu'un où tu sombreras à un moment ou à un autre.

– Je te l'ai déjà dit que je suis amoureuse de lui.

– Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, mais à lui ! Libère-toi de ce poids une bonne fois pour toutes.

– Tu me vois dire à cette super méga star : je suis amoureuse de vous.

– Oui. Et l'avantage, c'est que vous êtes déjà mariés !

Elle ricane au bout du fil. Je l'étranglerais !

– Ah ah. Et toi, tu as dit à ton Petru que tu l'aimes ?

– Pas plus tard que ce matin figure-toi. Nous nous sommes déclaré nos sentiments depuis plus de trois mois déjà. Je n'ai pas attendu, moi. Je lui ai dit de suite.

Je n'aurais jamais pensé qu'elle oserait faire le premier pas avec un homme. Elle me détaille à son tour l'épisode de la déclaration entre elle et Petru. Très romantique, lors d'un pique-nique sur la plage de Saint-Florent par une belle journée de printemps. Je me réjouis pour elle, elle est tellement épanouie dans sa relation avec son amoureux.

Je crois que j'ai un beau-frère désormais.

Le sommeil tarde ce soir à venir. Je revis chaque instant passé avec lui sur la plage, chaque affleurement, chaque baiser... Je suis une bouilloire en ébullition, je me tourne et me retourne dans mon lit, je jette les draps au sol, j'enfouis ma tête dans mon oreiller... Mais les images de notre après-midi s'incrustent dans mon cerveau et se mélangent avec celles, toujours très nettes, de mes nuits torrides passées dans ses bras. D'autres plus floues s'interposent, indéchiffrables. Je me réveille le lendemain matin avec un mal de crâne épouvantable et de mauvaise humeur. Les jours suivants, je me traîne à travers la maison et même au travail. Un obscur malaise s'est emparé de mon être. Pas une dépression, juste une nausée permanente désagréable. Je dissimule à mon entourage mon état d'esprit avec des rires et des plaisanteries. Je joue et bats régulièrement mon petit frère à son nouveau jeu vidéo, je me fais par contre laminer au scrabble par ma mère et j'incite Julia à téléphoner à Pierre-Marie. Grâce à mon insistance, ils vont à nouveau se rencontrer, dans un premier temps pour le travail. J'espère que cet échange aboutira à une relation plus intime.

Je n'ai pas envie de demeurer solitaire en ce samedi soir. J'ai envie de prendre ma voiture et d'aller à Bastia. Un resto avec Marie et son Petru ? Ou un ciné ? J'ai besoin de me détendre.

– Oh ! Désolée Lisa. Ce soir, nous sommes invités chez la sœur de Petru qui pend sa crémaillère. En fait, nous sommes déjà à Porto-Vecchio. J'aurais dû t'en parler plus tôt, tu aurais pu venir t'éclater et danser avec nous. Elle a même fait installer une petite piste de danse sur sa pelouse.

– Une prochaine fois. Amusez-vous bien.

Cela me ramène à la réception, quand j'ai dansé dans ses bras...

Bah, un bon livre devrait suffire à me faire passer une agréable soirée. Je m'endors, le dernier best-seller d'Elisabeth George sur la poitrine.

Les images floues reviennent... Je m'approche, tentant de régler l'objectif... Des silhouettes... Des lumières tamisées... La musique, forte. Je suis assise, dans un fauteuil en cuir noir ourlé de fils d'or. Ce bruit ! Assourdissant. Je n'entends pas, quelqu'un essaie de me parler, mais sa voix est couverte par le rythme dance de Zinc et son « Show Me ». Il est loin, je dois me pencher afin de distinguer ses traits. Je distingue mieux mon environnement, ma vue s'adapte aux flashes incessants des spots et des boules à facettes accrochées au plafond. Le bar est au fond à droite, j'ai très soif et si chaud ! Il faut que je me lève pour me commander un verre d'eau. Mais ce visage, devant moi, il m'en empêche. Il veut danser avec moi. Je ne le vois pas, je ne peux pas aller sur la piste avec l'homme invisible. Il m'attrape la main, il insiste et ces yeux... Ces yeux perçants ! Non !

Je crie. Je suis assise sur mon lit, en sueur et je grelotte de terreur.

Soudain, la lumière jaillit :

– Lisandrina, tout va bien ? Je t'ai entendue hurler.

Ma mère se tient au pied de mon lit, à moitié endormie.

Il était là ! Avec elle ! Il sait tout...

– Lisa, ma chérie ?

Je me secoue pour ôter cette image de ma tête :

– Oui. Maman. Juste un cauchemar. Va te recoucher.

– OK. Rendors-toi.

Une fois qu'elle a refermé la porte, je me précipite sur mon téléphone. Touche Un. Mais au moment d'appuyer dessus, je suspends mon geste. Il a déjoué la police et les différents services de sécurité. Avec elle, il a piraté les serveurs de l'entreprise de Hace et les portables. Je ne peux me fier à aucun moyen de communication. Comment vais-je lui annoncer que ma mémoire a restitué des souvenirs du « trou noir » ? Ni téléphone, ni ordinateur. Une lettre ? Et non, il peut l'intercepter aussi... Et où est donc le temps béni du télégraphe ?

Allongée en croix sur mon lit, je fixe le plafond de ma chambre. Des rais de lumière provenant du lampadaire municipal situé juste en face de ma fenêtre filtrent à travers les persiennes et des bandes orangées dansent sur mes murs. Elles m'hypnotisent, et finalement je sombre à nouveau dans un sommeil contrarié.

Mon réveil m'indique sept heures du matin. Je m'étire lascivement sous les draps. Le soleil éclaire toute la pièce. Je sais que je n'ai qu'une seule et unique solution.

Chapitre 22

Lorsque j'annonce à ma famille mon départ pour les États-Unis, ils ne sont pas vraiment surpris. Ma mère paraît même soulagée que je me décide à agir. Par chance, je tombe sur un vol pas trop cher pour San Francisco qui décolle dans trois jours. Je n'ai pas besoin de visa spécial, je serai en séjour touristique. Donc côté paperasse, rien à faire, mon passeport est déjà en règle, aux nouvelles normes requises... Et au nom de Marini.

J'avertis mes collègues que je serai absente les quinze prochains jours. Elles ne me posent aucune question, elles savaient depuis notre première rencontre que j'étais susceptible de partir à tout moment. Elles me promettent de penser à moi pour du travail à mon retour.

Bien que fatiguée par sa journée, ma sœur fait l'effort de venir me dire au revoir. Elle aussi est contente : elle m'encourage une énième fois à tout lui révéler. Elle est têtue ! Quant à mon frère, il boude. Il ne veut pas que je m'en aille. Je passe les trois jours suivants à le couvrir de câlins.

Les questions se bousculent dans ma tête : comment vais-je être accueillie ? A-t-il une nouvelle petite amie ? Dois-je me réserver une chambre d'hôtel ?

Cette révélation sur l'enquête ne doit pas être un prétexte pour moi pour le revoir. Je voudrais avoir une autre solution pour lui confier mon rêve, mais je ne vois pas comment. Perkins s'est montrée très douée en filature et en informatique, les systèmes de communication n'ont pas de secret pour elle alors, à part lui parler directement, que me reste-t-il comme choix ? Aucun. Je sais que le retrouver sera extrêmement éprouvant. Les deux heures sur la plage de Calvi ont été une épreuve douloureuse. Heureusement, le fait d'être chez moi en Corse m'a permis d'engloutir ma peine au fond de mon cerveau, entourée que j'étais par ma famille et mes amis. Mais là-bas, je serai juste accrochée à ma propre corde avec personne en dessous pour me rattraper. Je suis une funambule avec le néant sous ses pieds.

Julia n'est absolument pas convaincue par mon projet : je veux couper les ponts une fois pour toutes avec lui, signer les papiers après lui avoir raconté ce que je sais et revenir ici, en Corse. Elle démonte point par point chaque argument que j'avance sur notre incompatibilité. Elle et ma famille me poussent à lui avouer mes sentiments. Plus l'heure de mon vol approche, plus j'essaie de me convaincre que j'ai pris la bonne décision : je vais terminer cette histoire grotesque une fois pour toutes !

Ma valise est vite bouclée. Mon dossier du mariage enfoui au fond sous mes T-shirts. Je vérifie mon sac à main : les douanes sont intransigeantes, pas de flacon, pas de verre, etc. Je range ma chambre, enlève les draps et nettoie les meubles. Tout est en ordre. Je peux partir.

Mon père m'emmène à l'aéroport de Bastia, plus éloigné, mais le vol matinal me permet de

prendre ma correspondance à onze heures à Roissy. Il n'a jamais interféré dans mes discussions avec ma mère, s'éclipsant d'ailleurs dès que le sujet devenait trop intime. Mais devant la porte d'enregistrement, il m'étreint longuement :

– J'ai toujours été très fier de toi Lisandrina. Tu as toujours su prendre les bonnes décisions, mais cette fois, je t'en prie, ne te précipite pas. Réfléchis bien. Tu es dans une drôle de situation. J'ai peur pour toi ma fille.

Je suis surprise par sa franchise :

- Aie confiance papa. Je ne ferai rien d'irrationnel.
- Oh, j'ai confiance en toi. C'est plutôt en cet homme que je n'ai pas confiance !
- Papa, j'ai vu comment il vit et agit, c'est un homme d'honneur.
- Nous verrons.

Dormir, manger, dormir, boire. Mon cerveau s'est positionné en mode silence pendant les deux premiers vols. À peine si je réponds aux hôteses. Puis cinq heures d'escale avec vue sur les gratte-ciel du centre-ville dominés par la Hearst Tower.

Bon, je ne peux pas rester en mode « robot ». Il faut que je me décide...

Touche Un.

Mon cœur a cessé de battre.

Sonneries. Une, deux.

- Allô ?
- Hace, c'est moi.
- Lizzy ? Un problème ?
- Non, non. Je suis à Charlotte, en Caroline du Nord. J'atterris à vingt-deux heures vingt à San Francisco.
- Quoi ?

Un bruit de verre cassé, une chaise qu'on repousse brusquement.

– Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai pensé durant tout le vol à une excuse valable au cas où nous serions sur écoute. Une m'est venue à l'idée, un prétexte logique, un demi-mensonge...

– J'ai envie de rentrer à la maison.

Silence, très long silence qui augmente mon angoisse. Puis une réponse brève et un peu brusque, mais qui enlève mes craintes, il a compris que quelque chose clochait :

- Je viendrai te chercher à l’aéroport Honey.
- Merci, je dois y aller maintenant.

Il ne m’a jamais donné de petit nom tendre. Que ce mot est agréable à entendre quand il est prononcé d’une voix si suave ! Mes yeux se brouillent. Et puis mon cerveau logique trouve une autre explication : il joue le jeu au cas où nous serions encore espionnés, je le sais, enfin je crois...

Une fois à l’aéroport de San Francisco, je rassemble en automate mes affaires, je suis les autres passagers à travers l’allée de l’avion puis les couloirs de l’aéroport. Je ralentis mon pas, indécise. Dans quelques secondes, je vais franchir une porte banale pour toutes ces personnes qui marchent devant moi, mais qui représente à mes yeux l’accès à un autre univers. Son monde.

Je l’aperçois de l’autre côté de la vitre, les bras croisés sur sa poitrine, jean et veste au col relevé noirs, sa casquette sur la tête. Je me mords les lèvres pour ne pas crier de joie de le revoir. Je n’entends plus que mon sang battre dans mes tempes et mon corps semble expulser un énorme poids de mon thorax. J’en ai les larmes aux yeux.

Peter est derrière lui avec six gardes du corps, inconnus. Ils forment un demi-cercle autour de la star qui empêche quiconque de l’aborder. L’aérogare n’est pas bondée à cette heure tardive cependant, les badauds s’arrêtent pour observer la scène et le prendre en photo. Il est imperturbable, son regard uniquement pointé sur ma petite personne.

À toi de jouer maintenant Lisandrina.

J’accélère, je voudrais des ailes... Les portes s’ouvrent sur la lumière. Et je suis dans ses bras...

Je m’étais promis de résister à la tentation, mais mes bonnes résolutions se sont envolées dès qu’il a posé ses yeux sur moi.

Son souffle dans mon cou. Je frissonne de la tête aux pieds, je me presse contre lui, respirant son odeur corporelle, son parfum imprégné dans ses vêtements. Dans un monde imaginaire, je resterais pour toujours ainsi, collée à lui.

– *God Lizzy*, qu’est-ce qu’il y a ? me chuchote-t-il à l’oreille.

Son souffle dans mon cou envoie des frissons dans mon corps qui se met à trembler involontairement. Je lui souris timidement, mon index sur sa bouche :

– Pas ici.

Il s’empare de ma main et dépose un baiser au creux de ma paume.

– Tu as l’air fatiguée. Viens, nous allons récupérer tes bagages et nous rentrons.

Il m’enserme la taille et, tout naturellement, je me colle à lui.

- Bonsoir Peter. Comment vas-tu ?
- Très bien. Merci.
- Et Wendy ?
- Elle t’attend avec impatience.

Sa remarque me fait plaisir.

Je salue d’un signe de tête les gardes du corps et notre groupe se déplace simultanément vers le tapis roulant. Nous n’échangeons aucun mot en attendant ma valise. Il me tient fermement contre lui, sa main sur ma hanche, et mon bras sur sa taille s’enflamme. Je me concentre comme je peux, essayant, malgré le tourbillon d’émotions qui m’assaille, de me remémorer la formation de Peter. Exercice pas facile quand tout mon être le réclame encore plus près...

À mon signal, un garde attrape mes bagages et notre petite formation d’allure militaire se dirige vers les parkings, sous les regards ahuris des gens qui doivent se demander ce qui se passe. Je sais, la scène a de quoi surprendre.

Je reconnais la Fisker, garée au plus près de la sortie. Peter se met au volant et nous nous glissons sur les sièges arrière. Aussitôt les portières fermées, son visage se crispe et ses yeux ont viré au vert sombre :

- Je t’écoute.

Je ravale ma salive, j’éclaircis ma voix et je commence mon récit :

- J’ai fait un rêve.
- Un rêve ? Qu’est-ce que...

Son appréhension se mue en déception.

– Enfin, plus exactement, des souvenirs ont ressurgi pendant un rêve. Des souvenirs de notre trou noir.

Je ne le laisse pas parler, voulant effacer son air suspicieux de son visage.

– Ma sœur était invitée à une soirée, mais je ne pouvais pas y aller. J’étais un peu déçue et je me suis endormie en y pensant. J’ai commencé par un rêve un peu flou, puis les images se sont faites plus précises. Je me suis revue au night-club The Bank. J’étais assise avec Gary et Amy. Moke et Karen dansaient. J’avais chaud. Un homme est venu vers moi pour m’inviter à danser. J’ai refusé, j’avais trop soif, je voulais d’abord aller commander un verre au bar. Il était penché vers moi, son visage à quelques centimètres du mien. Il a été désappointé, voire vexé par mon refus puis il est reparti vers la piste. C’était lui, le type de la photo que tu m’as montré à Calvi, le frère jumeau. Il était là, avec elle. Ils sont complices.

Peter grogne un « Merde », et quelques jurons supplémentaires.

L'apollon s'est figé, les traits durcis par une fureur qu'il a du mal à maîtriser. Puis il frappe un grand coup de poing dans le repose-tête du siège avant.

– La police s'est fait bernier par ce conard ! Ils n'ont rien vu et tu te retrouves à nouveau en danger sur le sol américain ! Pourquoi diable n'as-tu pas appelé Lizzy ? Tu as pris d'énormes risques !

– Le plus gros des risques était justement de t'appeler ou de t'envoyer un mail. Je n'ai plus confiance, ni dans un téléphone, ni dans un ordinateur. Et encore moins dans un courrier postal. Il est facteur non ?

– Toujours aussi perspicace mademoiselle Marini. Mais je te l'ai dit, le nécessaire a été fait en ce qui concerne ma sécurité informatique. Tu n'avais pas à te jeter encore une fois dans la gueule du loup !

Merde, il est furieux contre moi.

– Pete, tu contactes la police dès demain matin et l'agence de sécurité. Je veux des renforts. Wyatt et Chris seront attitrés à Lisandrina. Et je veux un scan complet de tout notre service communication.

– Nous en avons fait un il y a à peine un mois !

– Recommence !

Pendant qu'il parle, il regarde dehors, les doigts pianotant nerveusement sur la portière. Puis il se tourne lentement vers moi :

– Tu es sûre que ce n'est pas le fruit de ton imagination ?

– Je n'aurais pas fait plus de vingt-quatre heures de voyage si j'avais eu le moindre doute ! Et je n'étais pas droguée à ce moment-là. Je pense que cela s'est passé juste avant de percuter ton tabouret au bar...

Il soupire, comme si je le chargeais d'un énorme poids.

– Je suis désolée de te causer encore du souci... Je ne savais pas comment faire... J'ai cru bien faire. Mais je repars demain si ma présence te pose problème.

– Ne dis pas n'importe quoi ! Tu as certainement réagi de la meilleure façon possible. Encore une fois tu viens m'aider en mettant ta vie en danger. Je ne pourrais jamais assez te remercier.

– Je suis simplement venue t'avertir. Tu n'as pas à me remercier pour si peu.

– OK.

Résigné, il lève les mains, il paraît exténué. Je le remarque maintenant qu'il appuie sa tête sur le siège, les yeux fermés : il a des cernes prononcés.

– J'ai appelé Cynthia, elle s'occupe dès demain, en priorité, des papiers du divorce.

– Comme tu veux.

Il se redresse, furibond, et son regard me cloue sur mon siège :

– Non, ce n'est pas comme je veux. Tu sais très bien ce que j'en pense !

– Non, je ne sais pas. J'appuie sur chaque mot : TU ne veux pas divorcer soit, mais tu ne m'as donné aucune raison valable. J'ai cru au début que c'était pour ma propre sécurité, à cause de Perkins, mais j'ai ensuite compris que tu avais une autre raison, qui me semble être liée à tes parents. Cela ne me regarde pas de toute façon. Donc, non je ne sais pas ce que tu en penses.

La tension entre nous est montée d'un cran, chaque muscle de son corps est tendu, il serre ses poings, en proie à un conflit intérieur qui le dévore. Il respire vite et fort, ses yeux à moitié clos :

– Je ne divorce pas.

Il prononce chaque syllabe d'une voix sourde, qui vient du plus profond de son être.

Un coup de massue. Voilà ce que sa douleur provoque chez moi. Pour la première fois, je le sens vulnérable. Je tends ma main pour caresser doucement sa joue. Il ne s'est pas rasé depuis deux ou trois jours. Il se raidit encore plus.

– Je ne te veux aucun mal Hace. Tout ira bien.

– J'en doute.

Il saisit ma main et la repose sur mes genoux.

Quel homme mystérieux !

Il m'a repoussé, gentiment, mais il l'a fait. Notre séparation a bien remis les choses en ordre : nous sommes deux inconnus qui doivent résoudre ensemble un problème.

Je me colle à la portière, cherchant dans la nuit des repères familiers. Je suis loin de ma tranquillité corse, la circulation est dense encore à cette heure. Ces lumières partout qui donnent à la nuit une couleur orangée. Où est mon ciel noir étoilé sans pollution ? Nous longeons le Golden Gate Park, nous ne sommes plus très loin de sa maison, son refuge... Je viens encore troubler sa retraite.

Je reconnais quelques maisons voisines, et là, le portail qui s'ouvre. La voiture rentre dans le garage immaculé et super bien rangé, pas comme celui, plein de fouillis, de mon père. Je sors de la Fisker, déboussolée par ce retour à San Francisco. Il m'ouvre la porte menant au hall d'entrée. Je le frôle en passant devant lui, son odeur marine et musquée flotte jusqu'à mes narines frémissantes :

– Bienvenue à la maison.

J'ai un hoquet de consternation. Il est sérieux, cela se lit sur son visage. *Diù*, comment pourrais-je jamais me sentir à la maison ici ? Il est Hace O'Keefe ! Et moi Cendrillon qui croit au prince charmant...

Et pourtant... Je marche droit vers la cuisine d'où provient le bruit d'une bouilloire.

- Wendy !
- Oh madame O’Keefe ! Je suis si heureuse de vous revoir.

Je lui donne une accolade et l’embrasse sur les deux joues :

- Moi aussi je suis contente de vous revoir. Comment allez-vous ?
- Très bien. Vous voulez un bon thé ?
- Oui volontiers.
- Wendy, peux-tu nous l’apporter dans le salon s’il te plaît ?
- Oui monsieur O’Keefe.

Je pose mon sac à main sur le comptoir de la cuisine et je le rejoins au grand salon. À nouveau, je suis époustouflée par la vue sur le Pacifique et le Golden Gate Bridge.

- Pas trop fatiguée ?
- Si. J’ai envie de m’allonger dans un vrai lit. Les sièges étaient trop serrés.
- Si tu m’avais appelé avant, tu aurais pu voyager avec le Lineage et tu ne serais pas aussi épuisée !
- Hace... Ne commence pas s’il te plaît.

Il ne me répond pas, il joue avec une boule en métal, une sorte de casse-tête chinois. Wendy m’apporte le thé et s’éclipse aussitôt, la tension entre nous est si palpable. Je m’assois sur le superbe sofa en ivoire où nous avions... Je souris en sirotant mon thé bouillant.

- Quel est ton programme pour demain ? je lui demande le plus innocemment possible.

Il me communique son planning heure par heure et bien sûr, comme d’habitude, il est surbooké. Il doit absolument rencontrer l’architecte avec qui il travaille régulièrement pour leur nouveau projet de lotissements sur Napa Valley. Il veut finaliser les plans avec lui et revoir certains détails. Intéressée, je le questionne sur le chantier. Ils se sont enfin lancés dans les gros travaux. Il va même me chercher les plans dans son bureau, nous restons penchés dessus pendant plus d’une heure. Étrangement, nous nous comportons comme si nous ne nous étions jamais quittés et que nous reprenions notre conversation là où nous l’avions laissée. Ou nous évitons d’aborder les sujets qui fâchent...

Je penche pour la deuxième option.

J’étouffe difficilement un bâillement.

- Va te coucher, sinon tu vas t’écrouler sur mon carrelage, me dit-il avec beaucoup de sollicitude.
- Tu as raison, bonne nuit.
- Bonne nuit Lizzy.

Il reste planté devant l’immense baie vitrée, la mer noire en toile de fond et la lune dessinant un halo autour de lui, mon cœur s’emballe.

Oh non, il est trop beau pour toi Lisandrina. Ressaisis-toi !

Je monte l'escalier en spirale et me dirige vers ma chambre, enfin celle qu'il m'avait attribuée le premier jour de notre arrivée ici. Ma valise est là, mes vêtements déjà rangés dans l'armoire. J'ai un pincement, j'aurais préféré être dans l'autre chambre, la sienne...

Cynthia va t'apporter les papiers du divorce. Alors à quoi tu t'attendais Marini ? Ce n'est pas parce que ses principes sont contre le divorce, qu'il ne va pas le faire. Il a accepté. Il ne va pas venir maintenant dans ton lit !

J'ouvre les rideaux et la porte-fenêtre. Je ne pourrai pas dormir tout de suite. Le décalage horaire ? Non... Je m'accoude à la rambarde de la terrasse, admirant la baie. J'aperçois Alcatraz et son phare. Cette fois, j'aimerais bien en profiter pour y aller. Une lumière s'allume à ma gauche. Il est dans sa chambre. Je m'agrippe à la barre, il me trouble à m'en donner le vertige... Quelques minutes plus tard, la pièce retombe dans la pénombre. Dormir. J'irai mieux après. Peut-être.

Quand je me réveille, je suis un peu désorientée, je dois rassembler mes neurones afin de me rappeler où je suis. Je mets mes orteils dans la douce moquette bleutée. Je m'étire face à la mer, un soleil radieux, pas de brume et le Golden Gate en panoramique. J'adore cette vue... Aussi bien que la citadelle de Calvi.

Je descends pieds nus, un petit déjeuner sera le bienvenu, je n'ai fait que picorer dans l'avion. Une bonne odeur de café frais m'attend dans la cuisine où Wendy s'affaire déjà :

- Bonjour, me dit-elle chaleureusement.
- Bonjour, comment allez-vous ce matin ?
- Ce matin ? Il est midi trente.
- Non ? J'étais exténuée pour avoir dormi comme ça ! Il est parti depuis longtemps je suppose ?
- Oui, il revient ce soir. Peter a renvoyé les inspecteurs, ils reviendront vers quatorze heures.
- Renvoyés ?
- Oui, ils sont venus vous interroger, mais vous dormiez si bien...
- Vous auriez dû me réveiller !
- Monsieur O'Keefe nous a laissé des instructions : interdiction de vous réveiller.
- *Avà...*

Plus vite j'en aurai fini avec la police, plus vite ils pourront s'occuper de ce jumeau.

- Monsieur Langston va arriver un peu avant pour vous assister avec la police.
- Tant mieux. Savez-vous si Mia est ici ?
- Non, elle est partie voir sa famille avec ses enfants.
- Dommage. J'aurais aimé la voir pendant mon séjour ici.

Wendy me lance un étrange regard, mes paroles la mécontentent manifestement. Je préfère dévier

la conversation sur ses activités des derniers mois. Nous discutons de choses et d'autres pendant que je dévore ses pancakes et ses muffins à la banane. Pas très équilibré comme petit déjeuner, mais j'ai faim.

L'heure avance vite, je dois m'habiller avant l'arrivée de l'avocat. J'opte pour ma nouvelle robe d'été, forme portefeuille couleur jaune paille, qui fait ressortir mon bronzage. J'attache mes cheveux qui ont bien repoussé en deux mois. Le miroir me renvoie l'image souhaitée, même si elle est mensongère : une jeune femme sérieuse et sûre d'elle.

De l'escalier, j'entends Wendy et sa voix fluette qui parle avec un homme. Dans le hall, je croise Peter. Il me salue et part presque en courant. Je comprends sa hâte quand je vois la tête furieuse de sa compagne. La gouvernante stoppe net lorsque j'apparais dans la cuisine. Elle pointe son doigt vers son interlocuteur, qui n'est autre que monsieur Langston, l'avocat.

– Vous faites une grossière erreur ! Je vous le dis, moi !

Et elle quitte la maison en claquant la porte.

– Je n'y peux rien moi, murmure le pauvre homme.

Ce grand gaillard a été rabroué par un petit bout de femme et il est totalement décontenancé. Qu'est-ce qu'elle a bien pu lui dire ?

– Bonjour madame O'Keefe.

– Bonjour monsieur Langston. Merci de venir m'assister. Je ne me voyais pas parler toute seule à la police.

– Je suis votre avocat. C'est normal.

– Mon avocat ?

– Hace ne vous a rien dit ? Il m'a désigné comme votre avocat. Pour le divorce aussi. Il a pris un de mes collègues pour être le sien.

– Euh, non... Il ne m'en a pas parlé. Mais ce n'est pas grave, je ne connais pas vos lois. Alors je lui fais confiance s'il a jugé que vous devriez être mon avocat.

– Je vous ai apporté les papiers. Je préférerais que vous les lisiez. Ils sont également traduits en français. Si vous avez la moindre question, n'hésitez pas à me le dire.

Dernière ligne droite Lisandrina.

Je prends une profonde respiration pour me calmer. Il a les papiers du divorce, là, dans cette foutue sacoche en cuir brun. *C'est ce que tu voulais non ? Eh bien, tu l'as !*

– Allons-nous installer dans le bureau s'il vous plaît.

L'avocat me suit dans l'autre pièce, je referme la porte coulissante derrière moi. Je m'assois avec raideur à la table de la réunion. Il s'installe à côté de moi et me donne une liasse de feuilles. Une partie en anglais et une autre avec la traduction.

– Où dois-je signer ?

– Je préfère que vous lisiez d’abord. Voir si vous êtes d’accord avec les clauses du contrat de divorce.

– Quelles clauses ?

L’avocat semble surpris :

– Il ne vous a rien expliqué ?

– Expliquer quoi ? Je signe, je repars chez moi. Point. Il n’y a rien à dire de plus.

– S’il vous plaît, lisez.

Je m’exécute, je suis assez bilingue pour saisir le jargon juridique. La première page concerne les formalités ; la seconde commence par des formules toutes faites. Puis, je tressaute sur mon fauteuil. Dédommagements ? Au fur et à mesure que je lis le paragraphe suivant, mes ongles rentrent dans la paume de ma main, à force de comprimer mes poings. Pour être sûre d’avoir bien compris, je cherche dans la traduction ce même paragraphe. Non, je ne me suis pas trompée !

– C’est quoi ce délire ?

Je n’ai pas élevé la voix, mais l’avocat saisit tout de suite que je contiens ma fureur.

– Vous êtes en droit de réclamer plus.

– Pardon ?

Je me lève d’un bond et contourne la table, les feuilles à la main. Julia avait raison, il croit que je veux son argent ! Je jette la liasse au travers de son bureau, je remarque avec plaisir que la photographie que je lui ai offerte est toujours accrochée au-dessus.

Je me retourne vers Langston :

– Vous êtes bien mon avocat ?

– Oui madame.

Il réajuste sa cravate, pas très à l’aise.

– Bon, vous allez donc me réécrire ce document et m’effacer tout ce paragraphe sur les « dédommagements ». JE NE VEUX RIEN ! Rien, vous m’entendez ?

– Hace a bien stipulé que c’étaient ses conditions.

Comment a-t-il pu penser un seul instant que j’allais accepter cinq millions de dollars et un appartement à New York sur Central Park ? Il ne me connaît vraiment pas !

Wendy frappe à la porte et passe sa tête dans l’entrebâillement :

– La police est là.

– OK, nous arrivons.

Je lui réponds tellement sèchement que je le regrette aussitôt.

– Désolée, je lui murmure.

– Madame O’Keefe, je vous en prie, réfléchissez.

– Maître, c’est tout réfléchi ! Il est hors de question que j’accepte un cent !

Wendy se place à la hauteur de l’avocat et lui tape sur l’épaule :

– Je vous l’avais bien dit !

Avait-elle deviné ma réaction à ces « dédommagements » ? Si oui, enfin une qui me comprend...

Les deux inspecteurs sont plantés au milieu de la salle à manger, je les reconnais, Estrada et Floyd, je crois.

– Madame O’Keefe.

– Bonjour messieurs. Asseyez-vous. Je vous présente mon avocat, Maître Langston.

Les trois hommes se saluent et Wendy s’empresse de nous chercher des boissons.

Estrada, un homme d’origine mexicaine, affable et compétent, commence :

– Monsieur O’Keefe nous a fait savoir que vous aviez d’autres éléments à nous fournir. Il a parlé du frère d’Alexa Perkins.

– Oui, c’est ça.

Je leur répète mes souvenirs. Je parcours mes notes dans mon calepin, je ne veux rien omettre. Décrire tous les détails. Floyd m’enregistre et prend également des notes.

– Voilà, je crois que je vous ai tout dit. Croyez-vous que ce soit le frère son complice ? Car il a menti, il a toujours des contacts avec sa sœur. Il était avec elle à la discothèque, il devait être au courant de ce que préparait sa sœur. S’y connaît-il en informatique ?

– Oui.

Estrada baisse les yeux, un peu honteux :

– Votre mari nous a appelés tôt ce matin. Nous avons fait une petite enquête interne. Les collègues qui ont enquêté sur lui, se sont contentés de l’interroger, ils n’ont pas cherché plus loin. Ils l’ont cru. Un simple facteur. Ils n’ont pas imaginé une seconde que c’était lui le crack en informatique

– Il est doué non ?

– Oui madame. Il a poursuivi ses études au MIT. Nous sommes désolés. Nous aurions dû pousser nos investigations plus avant.

C’est clair, ça m’aurait évité de revenir ici et de subir cette humiliation de dédommagements.

– L’avez-vous arrêté ?

Deuxième confusion chez Estrada :

– Nos collègues de Tracy sont allés chez lui ce matin, mais il s’est enfui. Il est aussi malin que sa sœur pour disparaître.

– Mettez tous vos hommes sur cette affaire, inspecteur. Mes clients ont été patients jusqu’à maintenant. Mais vous devez faire le nécessaire pour qu’ils puissent reprendre une vie normale, intervient l’avocat.

De quelle vie parle-t-il ? La mienne ou la sienne ?

– Notre chef a déjà fait appel à tous les hommes disponibles. Il a été contacté personnellement par monsieur le maire, un grand ami de monsieur O’Keefe, semble-t-il.

Pardi...

– Bien, nous avons toutes les informations. Nous vous recontacterons si nous avons besoin d’autres renseignements.

– Je suis à votre disposition, je lui réponds en leur serrant la main.

Après leur départ, je m’affale sur un tabouret de la cuisine, la tête entre mes bras.

– Vous allez bien ? me demande Langston.

– Oui, oui. Ne vous inquiétez pas.

Je me redresse, il n’a pas à subir mon découragement. Je lui propose un café. Il accepte volontiers. Il suit chacun de mes gestes quand je prends une tasse, une cuillère, le sucre. Il semble surpris par ma connaissance des lieux. Oups, c’est vrai, j’évolue au milieu de cette luxueuse cuisine de rêve comme si j’étais chez moi...

Nous échangeons quelques banalités puis il prend congé, m’affirmant qu’il allait réviser le contrat de divorce. Il a intérêt... Il loge dans un hôtel du centre-ville, cinq étoiles, évidemment aux frais de son client. Wendy réapparaît avec son aide, une jeune femme qui a environ mon âge. Elle me fait un signe de la main en montant au premier étage. Sa collègue baisse les yeux, intimidée. Par moi ? Je suis mariée à son patron, mais de là à lui faire peur ?

Je suis seule, ou presque, dans cette grande maison. Comment m’occuper ? La piscine miroite dans la baie vitrée, une invitation au bain... Je cours enfiler mon maillot et je me jette dans l’eau. C’est agréable de sentir un peu de fraîcheur par cette chaleur moite. Quelques longueurs plus tard, je m’accoude au rebord du bassin. Quelle chance j’ai ! J’admire la vue. Le panorama unique, l’océan si calme aujourd’hui, la pointe Bonita qui marque l’entrée de la baie et la Kirby Cove avec sa plage de sable noir... En contrebas, China Beach et ses promeneurs.

– Bonjour.

Je sursaute. Hace est au bord de la piscine, les bras croisés sur sa poitrine, le visage fermé. Je nage jusqu'à l'échelle et je sors de l'eau. Il me tend une très large serviette, je m'enroule dedans tout en essorant mes cheveux. Je sens sa colère rentrée, mais il n'a aucune idée à quel point je suis moi-même furieuse. Je plante mon regard droit dans les siens, bien déterminée à régler cette épineuse question de contrat.

– Tu me prends pour qui avec ton contrat de divorce infamant ? Tu ne penses quand même pas que je vais accepter ?

– C'est ça ou rien.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ou tu acceptes ou je ne divorce pas.

C'est quoi ce chantage à la con ?

– Langston va le modifier, je lui réponds en haussant le ton.

– Il fera ce que je lui dicterai.

– Il est MON avocat ! je lui hurle, mes pieds sur les pointes pour me hisser au niveau de sa tête.

– JE le paie !

Il hurle aussi, on doit l'entendre jusqu'en bas de la falaise.

– J'en prendrai un autre.

– Tu crois pouvoir lutter contre le meilleur cabinet d'avocats de Los Angeles ?

Il me toise de toute sa hauteur. Ma colère augmente.

– Rien, je ne veux rien de toi !

Je le frappe sur la poitrine de toutes mes forces, la serviette en tombe à mes pieds, je trébuche dedans. Il me rattrape et m'empoigne les mains. Près de lui, mon cœur accélère son rythme pourtant déjà effréné, mais ma colère reprend le dessus : je le repousse durement.

– Seulement cinq millions de dollars, me dit-il

– Et un appartement à New York ! Je ne veux même pas un penny ! C'est insultant ! Je ne suis pas ce genre de personne !

– Je sais. Et je ne suis pas non plus ce genre de personne. Je ne laisserai pas ma femme dans le besoin.

– Je ne suis pas dans le besoin ! J'ai un métier qui m'attend, une famille qui me soutient. Et puis de toute façon, nous n'avons pas choisi d'être mariés je te le rappelle. Tu ne me dois rien.

– Alors je ne divorce pas.

Cette phrase... Je ne la supporte plus. Je me prends la tête dans les mains. Je continue à subir les conséquences de son passé. C'est inacceptable.

– Cette fois, tu me dois des explications.

Ma voix tranchante le surprend, c'est évident, mais ma tolérance a ses limites ! Je n'ai plus du tout envie d'être gentille à cet instant précis !

Instantanément, il recule de plusieurs pas ; il s'adosse au mur en pierres noires de la terrasse, complètement décontenancé par ma virulence. Je comprends que je viens aussi de lui demander l'impossible, raviver les souvenirs d'enfance liés à ses parents. Tant pis. Son attitude absurde m'a poussée à bout. Il se penche, les mains sur ses genoux, souffle deux, trois fois profondément. Je le vois, il lutte contre lui-même. Quand il se redresse lentement, ses yeux verts ont une nouvelle fois viré au noir, son visage est devenu inexpressif. Je me pince les lèvres, je crois que je l'ai poussé à bout avec ma curiosité déplacée, mais je m'en fous !

– Nous partons demain.

Ensuite, il rentre en furie dans la maison et hurle :

– Wendy, Peter !

Il décide encore de partir sans m'avertir !

– Ça suffit !

Je suis au milieu de son salon, en maillot de bain, trempée, les cheveux mouillés gouttant sur son beau tapis en laine. Il se retourne vers moi, je suis hors de moi. Si mes yeux étaient des lance-flammes, il serait déjà désintégré !

– Si tu tiens tant à avoir des explications, il faut que nous partions, m'assène-t-il très sèchement.

– Où ?

– Dans l'Arizona.

Il veut m'emmener sur les traces de son enfance ? Mauvaise idée, très mauvaise idée. Il va souffrir.

– C'est un peu excessif comme réaction, tu ne trouves pas ? Nous ne sommes pas obligés d'aller là-bas. Parle-moi ici. Ça ira très bien.

Les mains sur mes hanches, j'ai bien conscience d'être désagréable, mais il a vraiment le don de m'énervier. Son ton se radoucit devant mon air revêché.

– Je ne peux pas ici, pas dans cette maison.

Je hausse les épaules, cet homme est indéchiffrable.

– Il faut que tu voies. Pour comprendre. S'il te plaît.

– Ah enfin le mot magique ! je lui souris gentiment. D'accord, je te suis.

Il se rapproche dangereusement de ma petite personne, je peux humer avec ravissement son parfum

qui brouille systématiquement mes sens. Je n'ai qu'une envie : qu'il me prenne sur la moquette mouillée ! Mais il s'arrête à un mètre de moi, il a senti derrière lui la présence de Wendy et Peter.

– Appelle Ike, dis-lui que nous partons demain matin à huit heures pour Page.

– Page ? répète, incrédule, son ami d'enfance

– Oui. Page. Wendy, prépare nos valises s'il te plaît pour deux jours. Je préviens Cynthia pour qu'elle avise avec Dom pour nos rendez-vous.

– T'auras besoin du pick-up ? Ou je loue une voiture ? lui demande Peter, prêt à téléphoner.

– Pick-up.

– OK, j'appelle Steve.

Tous les trois s'évaporent dans les autres pièces de la maison, ils fuient, nous et notre furie. L'intruse, c'est-à-dire moi, reste plantée là, sur le tapis. Les événements m'échappent totalement, je n'ai plus de libre arbitre et je déteste. Je suis une invitée qui doit obéir. De l'escalier, je l'entends aboyer ses ordres par téléphone à son assistante. Avant que je ne ferme la porte de ma chambre, il discute cette fois avec Dom.

Après une rapide douche froide pour essayer de remettre mes neurones en place, je m'assois en tailleur sur mon lit, avec sur mes genoux mon ordinateur portable, acquis récemment grâce à mes quelques prestations. Je le connecte à la box de la villa. Écouteurs sur les oreilles qui diffusent ma nouvelle playlist, sans aucune de ses chansons. Je m'évite ainsi la douleur inutile provoquée par sa voix lancinante. Autrefois, je l'écoutais en boucle... Bon, d'accord, la première me fait penser à lui, Lorde et sa reprise de « Everybody Wants to Rule the World ». Je veux avertir mes parents que je m'envole pour l'Arizona. Ma mère m'a fait promettre avant mon départ de l'informer régulièrement de mes activités. Ses craintes sur mon avenir sont peut-être justifiées : mes prévisions se sont évanouies dès la lecture du contrat de divorce, il ne me facilite pas la vie.

Je suis si absorbée par mes mails, que je ne le vois pas entrer dans ma chambre. Je tressaute, encore, mon corps en ébullition dès qu'il pose son regard sur moi. Il s'assoit sur le lit et met un écouteur dans son oreille : Zaz (« Je veux »).

– Entraînant. Tu peux me traduire les paroles ?

Je grimace et secoue la tête négativement : cette chanson correspond tellement à la réalité de ma journée. Je ne peux pas lui traduire ! Il fronce les sourcils :

– Pourquoi non ?

– Parce que...

Mon cœur s'affole de l'avoir si près de moi ; pour le calmer, je me mords la langue. J'enlève les deux écouteurs de nos oreilles et les balance sur la table de chevet.

– Tu voulais me dire quelque chose ?

– Oui.

Il est contrarié. À juste titre, il me soupçonne d'éluder sa question :

– J'ai un repas d'affaires avec Dom ce soir. Je ne peux pas l'annuler. Je suis désolé de devoir te laisser seule.

– Aucun problème, je n'ai pas encore bien récupéré du décalage, je vais me coucher tôt. As-tu eu d'autres informations de la police ?

– Pas encore. Mais nous avons reçu un autre paquet au bureau à midi.

– Dans le courrier ?

– Non, par un livreur. Il te concerne.

Je suis surprise :

– Mais il ne peut pas savoir que je suis là.

– Tape People.com.

Je m'exécute. Han ! Horreur ! Une photo de mon arrivée à l'aéroport hier soir est déjà sur le Net avec des commentaires débiles sur ma « réapparition » dans la vie de Hace. Aucun geste de sa vie quotidienne n'échappe à ces vautours de paparazzis.

– Que contenait le colis ?

– Des fleurs séchées et une lettre écrite par lui. Nous n'avions plus rien reçu depuis son incarcération. Jusqu'à aujourd'hui.

– Désolée.

– Lizzy, combien de fois dois-je te le dire, tu n'y es pour rien.

Il quitte la pièce, un petit sourire contrit sur le visage. Je termine mon message, ferme mon portable et je file vers sa chambre. Sans frapper et surtout sans réfléchir, j'ouvre sa porte :

– Hace, je... Oups !

Il n'est vêtu que d'un boxer et s'apprête à revêtir son costume étalé sur son lit. Rouge de confusion, je repars aussitôt en m'excusant, je descends en hâte à la cuisine. Un grand verre d'eau glacé devrait suffire à refroidir mes soudaines bouffées de chaleur ! Quand il me rejoint, il ressemble à une gravure de mode, il dégage un charme indéniable et une aura féline qui excitent tous mes sens. Il tient à la main son attaché-case de marque, qui lui sert pour ses rendez-vous d'affaires.

– Tu t'es enfuie avant de me parler.

– Euh oui... Je voulais juste te dire que tu n'as pas à t'occuper de moi. Fais comme si je n'étais pas là. Je suis déjà bien assez gênée de squatter encore ta maison.

Il tourne les talons et se dirige vers le garage en marmonnant :

– Ce n'est pas possible, elle le fait exprès !

Et à mon attention, il me crie :

– Sois prête à six heures demain.

Bien, mon commandant.

Je soupire. Je suis de nouveau livrée à moi-même. Je regrette que Mia ne soit pas là. Je me poste devant la télé, je zappe sur des milliers de chaînes avant de trouver un truc qui m'intéresse vaguement. Wendy m'amène au milieu du film un plateau-repas ; elle me prévient qu'elle a tout préparé pour notre départ et qu'elle rentre chez elle. Sa gentillesse et sa discrétion m'apportent beaucoup de réconfort.

– Merci Wendy, vous êtes trop gentille, j'aurais pu me préparer moi-même quelque chose à grignoter.

– Ss, je suis ici pour m'occuper de cette maison et de ses habitants. Alors mangez et reposez-vous pour demain.

C'est sûr, demain sera une journée longue et difficile. Cette fois, c'est moi qui ai provoqué cette situation délicate et j'espère avoir enfin les réponses aux questions que je me pose depuis le début de notre histoire.

Merde Lisandrina, il t'emmène dans sa ville natale ! Ce n'est pas rien.

En réalité, j'ai une peur bleue de ce que je vais découvrir là-bas.

Chapitre 23

À cinq heures tapantes, je me réveille en pleine forme, mais très agitée après cette deuxième nuit de récupération. Je suis prête – douchée, habillée, maquillée, brossée – la chambre rangée, le tout en vingt-cinq minutes chrono. Un record. Je dévale les marches et je déboule au comptoir, persuadée de le trouver à boire son café. Non, raté. Wendy s’active seule devant son évier, elle m’accueille avec sa mine radieuse. Boisson chaude, jus de fruit frais et pancakes couverts de sirop d’érable m’attendent. Comment fait-elle pour que tout soit sur la table à notre réveil ? Elle a un don de voyance, ce n’est pas possible ! Tandis que je déjeune copieusement, la gouvernante me raconte quelques anecdotes sur son dernier week-end avec Peter à Napa Valley à la découverte du Clos Pegase et de son pique-nique gourmet. Nous avons en commun notre passion pour les vins et la gastronomie. Mais je dois l’interrompre : un brossage de dents est nécessaire avant de partir. Quand je redescends, il m’attend dans le hall, les mains dans les poches de son bermuda en jean.

– Bonjour.

Je suis heureuse de le voir enfin. Mais je déçante devant ses traits inexpressifs.

OK, la journée s’annonce mauvaise...

– Nous y allons.

Il m’ouvre la porte du garage. En passant près de lui, je me secoue pour retenir un désir fulgurant de l’embrasser.

Ressaisis-toi Lisandrina.

Je m’engouffre dans la voiture sans un mot. Peter range nos valises dans le coffre et s’installe au volant, lui aussi a le visage fermé. Pourquoi acceptent-ils de m’emmener dans l’Arizona si ce voyage est si pénible pour eux ? Ma star est accrochée à son téléphone tout au long du trajet. Il gère mille choses à la fois. Malgré une foule d’employés à ses ordres, il supervise personnellement chaque projet. Il continue à parler à ses interlocuteurs jusqu’à ce que nous soyons dans le jet.

Après avoir attaché sa ceinture, il éteint enfin son portable. Pour prendre un cahier à spirale et griffonner dessus. On dirait une chanson... Je ne peux pas lire de mon siège, mais les phrases sont courtes et il fredonne en même temps. C’est un grand honneur pour moi de le voir en pleine création. Il a en lui cette grande liberté d’inspiration autant dans la musique que dans son jeu d’acteur, mais son talent créatif lui confère une certaine fragilité. J’ai pu la ressentir lors de ses répétitions : il est perfectionniste, il s’interroge en permanence sur comment son public accueillera leurs chansons, si celui-ci reprendra en chœur ses textes, si le son portera assez... si, si, si... enfin sur plein de détails qui l’angoissent. Même avec son costume d’homme d’affaires, il conserve sa capacité à imaginer, à

créer pour les autres.

Bordel, qu'est-ce que je fais là ?

– Combien de temps dure le vol ? je demande à Peter, ne voulant pas le déranger.

C'est lui qui me répond :

– Environ trois heures trente. Tu peux aller te reposer.

Il n'a pas levé les yeux de son cahier.

– Non merci, j'ai récupéré du décalage.

Il est tellement froid. Je me sens mal d'être dans cet avion. Je me compare au boulet de canon fiché dans le rempart de Calvi, genre une verrue qu'on ne peut plus enlever. Il faut que je m'occupe. Personne ne parle, c'est flippant. Je prends mon livre dans mon sac et commence ma lecture. Je ne peux me concentrer, il grommelle sans cesse voire jure tout bas. Il rature des mots, s'exaspère sur une phrase, balance les feuilles arrachées dans la cabine. Les gardes du corps le scrutent bizarrement : ils ne l'ont jamais vu s'énerver ou quoi ? Moi si. Il ne jette pas un coup d'œil vers moi. Rien, pas un mot. Il est hyper tendu et j'en suis la cause. Je n'aurais jamais dû le pousser à bout hier. Toute cette tension entre nous m'épuise. Je m'assoupis dans le confortable fauteuil, mon livre ouvert sur les genoux.

Il avait vu les policiers devant la gare routière. Il avait alors traversé la rue sans être inquiété, il ne s'était pas enfui en courant, non il avait juste marché, tranquille. Les vendeuses du commerce pour femmes avaient été surprises quand il était entré, mais bon, une carte de crédit couleur or arrangeait pas mal de problèmes. Grâce à son pote ou plutôt à une connaissance de beuverie, rencontré chez Bernie, le bar qu'il fréquentait depuis cinq ans, il avait réussi à échapper aux flics sous leur nez !

Ce flic véreux était accoudé au comptoir tous les soirs après son service, il buvait des fûts de bière à faire pâlir un Bavarois. Un jour, complètement bourré, il avait cafté sur sa liaison torride avec la trop jeune fille du gérant de la station-service, président de surcroît du club de tir. Une aubaine pour lui ! Il le tenait par les c... ! Il était devenu copain avec cette ordure parce qu'il savait qu'un jour ou l'autre, il en aurait besoin. Et ce jour-là était venu la semaine dernière. Il sortait de la prison où est détenue sa sœur lorsqu'il avait reçu l'appel. Le flic véreux avait respecté sa part du contrat ; il verrait plus tard ce qu'il allait faire de lui...

La police de L.A. avait demandé à celle de Tracy de perquisitionner à son domicile. Ils pouvaient toujours fouiller, il s'en foutait, ils ne trouveraient rien de compromettant, ni sur lui ni sur sa sœur. Il avait toujours su se rendre invisible. Il avait alors roulé jusqu'à la gare routière avec sa voiture, mais il ne pouvait pas continuer avec : elle était à son vrai nom. Le bus lui avait semblé une bonne idée, mais un employé zélé de la gare l'avait repéré étant donné que sa tronche s'affichait toutes les cinq

minutes à la télé ! Il enrageait parce qu'il détestait improviser, il avait dû fuir au plus vite.

Il avait filé au centre commercial le plus proche. Cela lui avait permis d'effectuer une métamorphose rapide : nouvelle coupe et nouvelle couleur de cheveux, blond californien dorénavant, lentilles de contact bleu azur et garde-robe d'un homme d'affaires aisé et plein d'assurance. Bref, enfin il était lui-même, s'était-il dit en s'admirant dans le miroir de la boutique de mode. Être remarqué pouvait se révéler être une stratégie payante pour se fondre dans la foule. Et effectivement, il avait pu louer une superbe et puissante voiture sans problème. Sous un faux nom.

Il ruminait maintenant sur son idiotie de sœur qui était bêtement tombée folle amoureuse de leur cible, cet acteur à la con qui se prenait pour une star alors qu'il n'était qu'un sale déchet de la société. Elle avait pété un câble quand cette fille, sortie de nulle part, s'était mariée avec lui. Alexa et lui savaient pertinemment que ce mariage n'était que le résultat de la drogue que sa sœur avait versé dans son verre. Alors merde pourquoi Alexa n'avait pas attendu qu'ils divorcent ? C'était sûr que ça allait arriver, ce mariage ne pouvait pas durer.

Mais non ! Elle n'avait plus suivi aucune de ses consignes, obnubilée par cette poufiasse ; elle avait désobéi aux ordres et voilà qu'il se retrouvait tout seul à faire le boulot, sur cette route interminable qui le conduisait à San Francisco. Il lui fallait un plan B. Il aurait le temps d'en élaborer un pendant le trajet. Mais en priorité, il lui faudrait un appartement, avec des lignes sécurisées pour son matériel informatique ; il avait pu, heureusement, le récupérer en chemin. Il se l'était payé grâce à l'argent de ses logiciels pirates qu'il vendait à prix d'or, car indétectables.

Il s'était constitué aussi un véritable arsenal et plusieurs panoplies entières d'identités bidon par l'intermédiaire du Dark Net. Il était un génie méconnu, mais bientôt il sortirait de l'ombre et le monde l'applaudirait.

J'ouvre les yeux quand Ike annonce notre descente sur Page. Il a fallu que je cherche sur Internet où c'était. Au nord de l'Arizona, cette petite ville est un lieu de départ privilégié pour les excursions à Antelope Canyon. Mais bon, ce n'est pas pour la beauté des paysages que nous sommes là... Quoique.

Par le hublot, je regarde, fascinée, ce désert ocre orangé s'étendre à perte de vue coupé par des lignes vert sombre, qui serpentent au milieu du sable et des falaises abruptes, le lac Powell et Glen Canyon. Le pilote atterrit en douceur à l'aéroport municipal de Page. Les hommes visent casquettes et lunettes de soleil avant de sortir du Lineage. Le contraste entre l'air conditionné du jet et la chaleur sèche de l'extérieur me fait suffoquer dès la première marche. La température oscille autour des trente degrés, comme à Calvi, mais l'humidité est quasi inexistante. J'ai l'impression de revenir dans le désert autour de Las Vegas, sans la végétation artificielle de la Ville des lumières.

L'aérogare est en brique style adobe, des enseignes publicitaires pour des prestataires touristiques sur tous les murs. Page semble être une plaque tournante pour le tourisme dans la région.

Nous sommes accueillis par un grand type, avec un large jean usé, un T-shirt bariolé et un bonnet noir. Un Navajo pur souche, version vingt et unième siècle. Teint mat, cheveux ébène attachés en queue-de-cheval, nez aquilin, la trentaine comme Hace. Un immense sourire apparaît sur son large visage percé de grands yeux noirs.

- Hey man, qu’est-ce que je suis content de te voir ! Ça fait une éternité !
- Moi aussi Steve.

Ils s’enlacent longtemps, se tapant dans le dos. Hace a un large sourire qui en dit long sur la nature de leur relation. Je reconnais là une vraie amitié : ils sont émus tous les deux. Depuis quand n’est-il pas venu dans sa ville natale ?

- Steve, je te présente ma femme, Lisandrina.
- Alors c’est vrai ? T’es marié mec ? Inimaginable !

Il me serre la main.

- Enchanté. Enfin excusez-moi, je ne voulais pas vous vexer madame, mais mon pote a toujours été contre le mariage. Quand j’ai appris la nouvelle, j’ai recraché mon *burrito* !
- Je sais, personne ne l’a cru, même pas nous ! je lui réponds en rigolant. J’adore ce type d’emblée, avec son franc-parler et son sourire éclatant.
- Et tu n’as même pas eu la décence de m’appeler ! Je t’en veux à mort ! Alors comme punition, je te laisse le soin de t’expliquer avec ma mère ! lui lance Steve.

Hace tique et se dandine sur ses deux pieds. Il n’est soudain pas à l’aise du tout. Je crois bien qu’il n’a pas pensé une seule seconde que cette femme et moi devions nous rencontrer. De toute évidence, elle est importante à ses yeux, il n’a certainement pas envie de lui mentir. Comme moi, je n’ai pas pu cacher longtemps la vérité à mes parents. Je lui attrape la main, je me hausse sur la pointe des pieds et lui murmure dans l’oreille :

- Je sais. Je suis avec toi.

Il m’entoure la taille de son bras et nous sortons sur le parking où un pick-up et une vieille Chevrolet nous attendent. Ce bref contact me fait frémir de plaisir.

Lisandrina, éloigne-toi de lui ou tu finiras par tomber en mille morceaux !

L’aéroport est à la lisière de la ville. Pas de gratte-ciel ici, mais des maisons individuelles avec des cours et des jardins, seuls espaces végétalisés dans cet univers aride. Steve et Peter jettent nos bagages à l’arrière du véhicule et se racontent les potins du coin ; nous grimpons dans un Ford F-150 Raptor, un monstrueux engin, peint au logo de l’entreprise du Navajo qui m’intrigue.

- Qu’est-ce qu’il fait comme travail ton ami ? je chuchote à Hace assis près de moi.

Peter discute avec Steve, lui aussi le connaît visiblement très bien, même s’il a quelques années de

plus. Wyatt et Chris conduisent une autre voiture et nous suivent. L'apollon se déride :

- La même chose que toi.
- Guide ?
- Oui. Étrange hein ? Mon meilleur ami fait le même job que ma femme.

Steve a entendu et me lance un coup d'œil dans le rétroviseur :

- Vous aussi vous emmenez les touristes en excursion ?
- Oui.

Je lui envoie un large sourire, un collègue ! Qui aurait cru ?

Steve m'explique qu'il emmène les clients dans toute la région, spécialement à Antelope Canyon, il est en fier, car étant Navajo, il apporte aux touristes une authenticité et un lien avec cette terre. Je suis on ne peut plus d'accord, éprouvant des rapports similaires avec ma Corse natale. Je lui raconte mon attrait pour le désert depuis que j'ai sillonné les alentours de Vegas et lui confesse qu'Antelope Canyon me fascine. (La photo que j'ai offerte à Hace en particulier).

Hace ne dit rien, il m'écoute attentivement semble-t-il.

- Il faut l'emmener visiter le coin Hace.
- Pas le temps, lui répond son ami d'un ton abrupt.

Steve se tait, il le connaît bien, il sait comme moi que ce n'est pas la peine d'insister dans ces cas-là. Il relance sa conversation avec Pete.

Un portable bipe : Hace sort le sien de sa poche. Cynthia. Je peux lire son nom sur l'écran. Il répond à son message et immédiatement elle lui en renvoie un autre. Ils sont connectés en permanence. Un pincement de jalousie grimpe dans ma gorge. A-t-elle changé d'avis à mon sujet ? Je me moque de son mépris, mais je ne veux pas qu'il interfère dans mes relations avec son patron.

Après avoir longé la piste de l'aéroport, nous quittons la route goudronnée et empruntons une large piste, qui peut se transformer en torrent de boue à la saison des pluies, me signale Steve. Le pick-up stoppe devant une petite maison, aux volets clos. Elle date bien d'une cinquantaine d'années, mais elle est en bon état, la façade a été peinte récemment en blanc et les fenêtres sont neuves. Pas de jardin, ni de clôture. Un cabanon au fond de la cour en tôle ondulée et un garage, disproportionné par rapport à la taille de la maison. Chez qui sommes-nous ?

Hace descend de la voiture. Moi, je suis obligée de sauter, je ne suis pas assez grande... Il sort alors une clé de sa poche et ouvre la porte. Il m'enjoint d'entrer dans la maison. Un coup d'œil aux autres, ils sont restés dans le pick-up. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je pénètre dans un salon où tous les meubles sont recouverts de housses en plastique. Pas un grain de poussière, pas d'odeur de renfermé. La porte d'entrée qui claque me fait sursauter. Je reste plantée

au milieu de la pièce, les bras ballants avec mon sac à main qui traîne par terre. J'avale péniblement ma salive quand je comprends où je suis. Oh non...

– C'est la maison où tu vivais quand tu étais petit, n'est-ce pas ?

– Oui.

Le salon doit mesurer environ vingt-cinq mètres carrés, les murs sont à moitié couverts de lambris en bois foncé et le haut est peint dans un blanc immaculé. Il y règne une atmosphère spéciale, un peu ancienne avec les meubles d'origine et un peu moderne grâce à l'écran plat géant accroché sur un socle pivotant. La maison n'est pas souvent occupée, mais elle est entretenue, par ses soins je suppose. Je marche à travers la pièce, mes mains frôlant le canapé marron, le fauteuil à bascule et la commode en bois. Dessus quelques vieilles photos de lui enfant, seul ou avec sa mère.

– Elle était belle.

Je parle tout bas, plus pour moi-même que pour lui.

– Pourquoi m'as-tu emmené dans cette maison ? Je ne comprends rien.

Appuyée sur le meuble, je n'ose pas le regarder, mes yeux sont humides et des larmes prêtes à tomber ! La culpabilité m'étreint la gorge :

– Tu n'aurais pas dû. Je ne peux pas, je... Je ne veux pas t'obliger à te dévoiler, à parler de ta mère. Je n'ai aucun droit d'être là !

Je voudrais m'échapper, courir dehors, loin de ce sanctuaire ! Il m'attrape le bras et me force à le regarder en me maintenant le menton :

– Tu as tous les droits Lisandrina

Mon prénom en entier ?

– Tu es ma femme. J'estime que tu dois savoir. Et pour cela, il fallait que je t'amène à LeChee. Tu as beaucoup fait pour moi, plus que tu ne l'imagines. Tu mérites de connaître la vérité et pourquoi...

Il ferme un instant les yeux :

– Pourquoi le divorce est inconcevable pour moi.

– J'ai deviné dès le premier jour que cela n'avait rien à voir avec moi, mais avec ton passé.

Il me comprime le bras encore plus fort, le visage encore plus crispé. Je grimace et il me lâche aussitôt. J'entends le pick-up partir, soulevant un nuage de sable jaune visible de la fenêtre.

– Ils s'en vont ?

– Oui. Ils vont chez Steve. Il habite à cent mètres. Ils dormiront là-bas.

Devant mon interrogation silencieuse, il poursuit :

– Et nous ici.

Selon mes estimations, la maison n’a qu’une chambre, un salon qui donne sur une cuisine rustique et une salle de bains quelque part...

– J’ai l’habitude de dormir sur le canapé, ajoute-t-il, pensant peut-être me rassurer...

Ça ne marche pas, monsieur O’Keefe.

– Assieds-toi.

Il ôte la housse du sofa, l’enroule et la range dans un cagibi. Il continue avec les autres meubles. Il est loin, très loin de la star planétaire. Il est redevenu un simple jeune homme de l’Arizona. Il ferme soigneusement la porte du placard puis il s’assoit dans le fauteuil, les coudes sur les genoux, les poings sous le menton :

– Je suis né à Page. Ma mère avait rencontré mon père à peine un an auparavant. Ç’a été le coup de foudre pour elle. Ils se sont mariés dès qu’ils ont su pour moi. Ensuite ils se sont installés dans cette maison, celle de ma grand-mère maternelle. Mon père est de Denver, il est venu dans la région pour peindre les paysages et il est tombé sur ma mère. Au début, tout allait bien entre eux. J’ai quelques souvenirs de cette période. Mais mon père a commencé à être connu. Il gagnait sa vie en peignant Antelope Canyon pour les touristes, mais il avait aussi son propre style, celui que tu connais.

J’acquiesce, muette. Deux toiles décorent le salon, il ne les a jamais enlevées...

– Un jour, on lui a demandé d’exposer à Denver, dans une galerie un peu chic. Il était très excité, il n’arrêtait pas de parler de la nouvelle vie que nous allions avoir en ville avec tout l’argent qu’il allait gagner. Mais ma mère ne voulait pas quitter LeChee, c’était chez elle. Ma grand-mère venait juste de décéder et je crois qu’elle ne pouvait pas en faire son deuil. Et puis, elle ne voyait pas pourquoi nous avions besoin de plus d’argent : ils avaient un travail tous les deux. Moi. Des amis. Une vie qui lui convenait. À elle. Pas à lui.

Il ne m’a jamais autant dévoilé de choses sur lui, j’en ai la gorge nouée.

– Quand il est revenu de son exposition à Denver, il a annoncé à ma mère qu’il voulait divorcer. J’étais dans la salle de bains, j’ai tout entendu. Ils se disputaient, ils criaient tous les deux. Ma mère l’implorait de rester avec elle, avec nous. J’ai entrebâillé la porte et je les ai vus.

Soudain, il se lève et d’un pas lourd, il se place devant cette maudite porte :

– J’étais là. Mon père était debout ici devant le miroir, droit, hautain et si froid... Prêt à partir. Il n’avait même pas sorti sa valise de la voiture. Et ma mère... Elle l’aimait tellement... Elle était...

Je me lève d'un bond.

- Stop Hace ! Je ne veux pas te voir souffrir en te remémorant ces souvenirs douloureux !
- Il le faut !

Je me rassois.

Il se place là où devait se trouver son père ce jour-là.

– Elle était à moitié allongée sur le sol, elle lui tenait une cheville, s'agrippant à lui. Elle criait, le suppliait de ne pas s'en aller. Il lui a répondu sèchement qu'ils étaient mariés, que par conséquent, elle lui appartenait et qu'elle devait lui obéir. Mais que si elle ne voulait pas le suivre, elle devrait en subir les conséquences, c'est-à-dire qu'elle ne pourrait ensuite jamais venir se plaindre auprès de lui d'être dans la misère. Elle pleurait... Il a essayé de se dégager et il lui a donné un coup de pied dans les gencives. Elle s'est mise à saigner abondamment. J'ai eu si peur, elle crachait du sang sur le parquet. Je suis sorti en criant pour l'aider. Mon père nous a regardés tous les deux et il est parti. Sans se retourner, sans un mot.

- Quel âge avais-tu ?

Je suis ahurie par ce que je viens d'entendre.

- 5 ans.

Diù...

– Ma mère est partie le lendemain à Denver. Je ne sais pas ce qui s'est réellement passé là-bas. Mais quand j'étais un peu plus grand, elle m'a expliqué qu'elle ne voulait pas divorcer. Elle aimait mon père par-dessus tout, mais surtout elle savait qu'avec la séparation, il ne s'occuperait plus de moi, qu'elle devrait tout assumer. Mais ils ont quand même divorcé. Elle a dû trouver un deuxième emploi afin d'assurer les fins de mois. Elle ne voulait pas qu'il m'oublie, elle voulait qu'il joue son rôle de père, pour moi, pour mon équilibre. Il a refait tout de suite sa vie avec Vera et il ne m'a jamais recontacté. Du moins tant que j'habitais à LeChee. Elle a trimé tous les jours pour me construire un avenir. Sans se plaindre une seule fois. Toujours gaie et souriante avec tout le monde. Et elle en est morte. Elle a contracté un cancer du sein, elle n'avait pas les moyens de faire un dépistage et quand elle a vraiment commencé à souffrir, c'était trop tard...

Il parle, perdu dans ses pensées, revivant chaque instant, oubliant jusqu'à ma présence. Il revient dans le fauteuil, il semble si las. Puis il me fixe de ses yeux limpides, je ne peux détacher les miens de son visage triste :

– Voilà pourquoi je ne veux pas divorcer. Je me suis toujours dit que si un jour, par malheur, je me mariais, ma femme ne manquerait jamais de rien. Le divorce signifie pour moi la fin de tout. Je ne veux pas te faire subir ce que ma mère a vécu.

Depuis son enfance, il est ravagé par cette scène. Il a dû la garder au fond de lui, enfouie sous une

tonne de fausse arrogance et de fierté. Je ne veux pas briser ce moment si important, ce moment où il m'accorde une totale confiance. Mais impossible de me taire :

– Tu as vécu des moments horribles. Je ne sais pas comment un père peut faire ça à sa famille. Pour moi, on peut quitter son conjoint, mais on ne peut pas abandonner ses enfants. C'est... tellement cruel et si... dévastateur.

Je secoue la tête pour m'ôter ces images affreuses.

– Tu ne peux pas savoir à quel point ça me touche que tu te sois confié à moi. Et je suis franchement soulagée. Je suppose que peu de personnes connaissent la vérité à ton sujet. Je te promets de rien révéler.

– Merci Lizzy. Mais comprends-tu maintenant pourquoi je ne veux pas divorcer ?

Je me lève à nouveau et je m'approche de lui :

– J'ai compris ton point de vue. Mais je ne suis pas ta mère Hace. Tes parents ont voulu se marier, nous pas. Tu ne peux pas comparer deux situations aussi différentes ! Et puis arrête de me dire que tu ne veux pas divorcer ! Tu m'obliges à en accepter TES conditions. Qui sont, c'est vrai, très logiques pour toi, vu ce que tu viens de me dire. Mais inacceptables pour moi et mon intégrité personnelle.

– Ton intégrité personnelle ?

Son embarras est lisible sur ses traits, il vient d'être confronté à ma réalité, à mes opinions, il n'a jamais dû s'en soucier.

– Comment peux-tu croire un seul instant que j'allais signer ce contrat ? Jamais je ne me permettrai de te demander de l'argent ou n'importe quoi d'autre d'ailleurs et encore moins de te faire le moindre reproche parce que je vis uniquement de mon salaire. Ça serait malhonnête de ma part.

– Tu ne veux rien alors ?

– Combien de fois dois-je te le répéter ? Rien de rien ! Je veux que tu fasses changer ce maudit contrat.

– Tu ne changeras pas d'avis ?

– Non. Pourquoi veux-tu que je change d'avis ? Ne t'ai-je pas prouvé jusqu'à maintenant que j'étais sincère ? Je ne vois pas ce qui pourrait me faire changer d'idée.

Il me laisse perplexe avec ses questions.

– Tu veux aller visiter Antelope Canyon ?

– Quoi ?

Non mais qu'est-ce qu'il a ? Il passe du coq à l'âne, je suis perdue.

– Tu as dit à Steve que le Canyon te fascinait. Il peut nous y emmener maintenant.

– Nous sommes en train de discuter de divorce et tu me demandes de faire une excursion ? Tu te sens bien ?

– Oh que oui ! Alors mademoiselle Marini, nous y allons ?

Ses yeux pétillent d'excitation. Je ne l'ai vu qu'une seule fois ainsi... Le jour où nous avons fait les cupcakes... Quelle que soit son idée, elle le rend heureux et je ne veux pas gâcher son plaisir, mais j'insiste :

– Nous discuterons après ?

– J'espère bien !

Oh... Encore une réponse à double sens.

Son ami est là dix minutes après son coup de fil. Lui et Peter sont étonnés de nous voir en jean, baskets, casquettes et, parés pour l'excursion. Prévoyant, Steve avait acheté d'avance des permis pour nous (au cas où) dont le montant est reversé à la communauté Navajo. Il me conte pendant le trajet les légendes sur le Canyon, la géologie et l'histoire du site. Ses commentaires vivants et enrichissants me plaisent, il est un excellent guide. Il essaie de me faire prononcer le nom du site en navajo, mais peine perdue : c'est imprononçable : *Hasdeztwazi*.

– Moquez-vous, vous êtes d'ici, c'est facile pour vous !

Peter et Hace ne se gênent pas pour railler mon accent désastreux.

Avant Page, nous bifurquons direction la gigantesque centrale de Salt River alimentée par le barrage du lac Powell et gérée par la Réserve Navajo. Le paysage est quasiment plat, ponctuée par des poteaux électriques géants et quelques pans de collines. Steve gare son pick-up sur un immense parking, situé au bout d'une piste. Une baraque en bois sert de guichet et des toilettes portables sont posées en rang à côté. Steve sort deux sacs à dos et une carte.

– Vous trouverez dans le sac à boire et des barres de céréales. La carte vous indique le tracé dans les gorges, là le chemin du retour et les croix sont les échelles de secours. L'entrée est là-bas.

Il pointe son doigt vers un simple trou dans le sol.

– Steve ne vient pas avec nous ?

– Non.

– Je croyais qu'il était obligatoire d'avoir un guide.

– Je suis venu ici des centaines de fois Lizzy. Je suis né ici. Je n'ai pas besoin de guide... Et puis, j'en ai une avec moi, non ? me rétorque ma star.

Je suis déconcertée par cette subite décontraction.

– Je suis guide en Corse, ça s'arrête là.

Je vois Peter encore assis dans le pick-up. Il semble soucieux.

- Nous y allons tous les deux ? Tu ne veux pas de garde du corps ?
- Je ne crains rien dans le Lower Canyon.
- OK. C’est toi qui vois.

Je le suis sur un chemin poussiéreux jusqu’aux échelles. D’en haut, j’aperçois une longue faille irrégulière très étroite qui zigzague dans la mesa. Nous pénétrons dans les entrailles de la terre par des escaliers en métal qui nous permettent d’accéder au fond des gorges. Dès la descente, je suis envoûtée par les lieux, malgré la fournaise. En bas, le passage est tout juste assez large pour deux personnes. Les falaises nous surplombent de plusieurs mètres. Les parois sculptées par l’eau et l’érosion forment des vagues aux nuances parme et abricot, elles dessinent une sorte de serpent rocheux souterrain, où les jeux de l’ombre et de la lumière rendent ce lieu fabuleux. Je suis époustouflée par la beauté du site. Je caresse la roche striée par des millénaires de pluies d’orage, je m’accroupis et le sable doux et fin filtre à travers mes doigts. Je ferme les yeux et respire profondément. Le silence calme de la terre.

Il m’observe, je dois lui paraître bizarre, mais, je ne sais comment l’expliquer, je suis envoûtée par cet endroit, une étrange sensation de plénitude m’imprègne totalement.

- Une splendeur.
- Oui. Ça te plaît ?

J’acquiesce de la tête. Je n’ai pas de mot pour décrire cet endroit extraordinaire.

- Viens, allons plus loin.

Il me guide à travers les gorges, il me montre les trous dans des parois plus fines ; je lui dis que chez moi, nous les appelons des taffoni. Certains emplacements portent des noms et sont photographiés par des milliers de touristes. Je ne veux pas prendre de photo, je ne veux pas partager le Canyon, je veux garder égoïstement cette féerie pour moi. Et lui.

Nous croisons plusieurs personnes en groupe, venus capturer l’image parfaite lors de visites organisées spécialement pour les amateurs de photos. Je ne me préoccupe que de l’homme qui marche devant moi, sa visière abaissée pour ne pas être trop reconnu. Les gorges assez larges au début se rétrécissent et elles ne laissent parfois le passage que pour une personne puis elles s’ouvrent à nouveau sur des salles plus spacieuses. Nous grimpons et descendons de nombreuses échelles, le parcours est physique, nous nous arrêtons souvent pour admirer les formations géologiques et boire un peu.

- Voilà, c’est là.

Son portable dans la main, il me montre la photo de sa mère, elle est assise sur la pierre à ma droite, souriante et joyeuse, un chapeau en paille sur ses tresses brunes.

- Quel âge a-t-elle sur cette photo ?
- Pareil que moi maintenant, 28 ans. J’ai pris cette photo quelques mois avant son décès. Elle était

déjà malade, mais elle ne m'avait rien dit. Elle me l'a annoncé en rentrant. C'est ici que nous avons eu nos derniers moments heureux ensemble.

Ces derniers mots, il les prononce tout bas, un hommage à sa mère.

– Elle aimait cet endroit, n'est-ce pas ?

– Oh oui ! Nous y venions très souvent.

Comme sur la photo, un mince rai de lumière vient tout d'un coup illuminer notre espace... Tel un tableau de Georges de la Tour, on dirait qu'une bougie éclaire de sa douce lueur les parois du Canyon, dévoilant une palette d'or et d'orangé sur fond sombre.

– La magie est née ici.

Je n'ai pas d'autre mot pour décrire cette vision merveilleuse.

Enchantée par ce spectacle hors du commun, je me tourne alors vers lui, il a ôté sa casquette et s'est appuyé sur le mur de pierre. Il est immobile, son regard intense sur moi. Mon rythme cardiaque s'affole, ma gorge se contracte, je ne peux plus avaler ma salive. Il fait certes chaud à l'intérieur de ces roches, mais ma peau semble se consumer sous l'effet d'un feu invisible. Il n'a pas bougé d'un centimètre pourtant il me paraît si près de moi, comme s'il envahissait tout l'espace de cette petite grotte. Ses yeux devenus soudain vert d'eau m'enveloppent d'une étrange douceur. Ces émotions contradictoires font naître de violentes et incohérentes palpitations dans ma poitrine.

– Je n'ai donc pas rêvé.

Sa voix forte, quoique un peu trop rauque, résonne sur les parois de pierres.

Toujours ses phrases mystères... Je ne cherche pas d'explication, pas cette fois, pas ici. Cet endroit renferme une magie que je ressens au plus profond de moi. Elle m'attire, m'entraîne vers elle...

Je fais quelques pas et me place dans la lumière. Je lève les bras au ciel et je tournoie sur moi-même, espérant capturer le soleil...

– Elle a prononcé les mêmes mots que toi ce jour-là.

Il a murmuré dans mon oreille. Je ne l'ai pas senti s'approcher de moi. Son souffle dans mon cou me donne la chair de poule. Je rouvre les yeux sur les siens d'un vert ardent. Je manque alors plusieurs respirations tellement sa proximité me perturbe.

– Vraiment ?

C'est le seul mot que j'arrive à articuler. Je suis médusée par la coïncidence. J'ai tendance à croire aux phénomènes surnaturels, mais là ! Ouah, quel singulier hasard.

Il ne cesse de me fixer. Il ne me touche pas et pourtant mon corps sent ses yeux sur chaque centimètre de ma peau brûlante.

- Et c’est ce que tu m’as dit aussi quand je t’ai montré la photo la première fois.
- La première fois ? Mais... C’était pendant notre trou noir.
- Oui je sais. Mais...

Il soupire plusieurs fois :

- Mais quand nous sommes allés à l’église de Vegas, tu m’as parlé de la photo de ma mère. Et à ce moment-là, j’ai entendu ces mots : « La magie est née ici. » Ce n’était pas la voix de ma mère que j’avais dans ma tête, mais la tienne.
- Je ne comprends pas.

Où veut-il en venir ?

- J’ai eu alors le seul souvenir clair de cette nuit-là.
- Et c’est maintenant que tu me le dis ? Pourquoi ?
- J’ai longtemps cru que c’était le fruit de mon imagination. J’ai repoussé même l’idée que cela pouvait être vrai. Et puis nous sommes arrivés à LeChee. Je ne voulais pas au départ venir à Antelope Canyon, me disant encore et encore que c’était impossible. Mais en fin de compte, je devais vérifier si oui ou non je vivais mon rêve.
- Hein ?

Je suis sur des charbons ardents.

- Tu as encore répété ces mots aujourd’hui. Mais tu me les as dits la première fois au Bank. Je t’ai montré la photo quand nous étions assis dans l’alcôve, je crois parce que tu me parlais de ton île et des paysages. Tu t’es extasiée devant Antelope Canyon en prononçant les mêmes mots que ma mère.
- Étrange oui que tu te sois souvenu juste de ça. Mais comment ne pas être émerveillé par ce site ? Il nous inspire toutes les deux.

Je lui montre avec de grands gestes la salle éblouissante de couleurs.

- C’est pour ça que je t’ai épousée.

Il ne me quitte pas du regard. Je me transforme lentement en statue de pierre, mes pieds cloués dans le sable et les bras inertes.

- Pour quelques mots prononcés ?

Tendrement, il me prend le menton et passe son pouce sur mes lèvres. Je ne respire plus du tout.

- Oui parce que ces mots m’ont fait comprendre que tu es à l’opposé des personnes que je côtoie habituellement. Tu es aussi naturelle et sincère que ma mère. Je crois qu’il existe un lien entre elle et

toi, comme si elle t'avait envoyée à moi. C'est peut-être une croyance stupide ou de la superstition irrationnelle, appelle ça comment tu veux, mais une puissante magie existe réellement entre nous deux. Je suis sûr que tu l'as déjà ressentie. Tu m'as attiré comme un aimant dès le premier instant. Tu sais apprécier chaque instant, chaque lieu où tu vas. Tu es honnête, sans faux-semblant. Tu cherches toujours à faire plaisir aux gens que tu rencontres, tout en refusant de te mettre en avant. Tu es lumineuse et pourtant tu veux juste rester dans l'ombre.

Je reste pétrifiée de surprise au fur et à mesure qu'il prononce ces paroles : il me connaît mieux que je ne le pensais. Mais il ne me laisse pas le temps de réagir, il poursuit :

– Et j'ai réalisé ce fameux soir à Las Vegas que je ne pouvais pas laisser s'échapper la femme de ma vie.

Je vacille sous le choc ; il me retient à temps et il me maintient debout par les avant-bras.

– Lizzy ?

– Comment... Comment peux-tu dire une chose pareille ?

Je m'embrouille, mon esprit est sous l'emprise d'un chaos indicible.

– Tout était si confus quand nous nous sommes réveillés dans cette chambre d'hôtel. Je ne comprenais rien. Je haïssais le mariage, ce que ça représentait, ce n'était pas pour moi. Dès le début, je te l'ai dit, il me fallait une bonne raison pour me marier.

– Je me souviens de ce que tu m'as dit.

Ses mains s'enfoncent dans mes bras.

– Quand j'ai eu ce flash, devant l'église, les pièces du puzzle se sont mises en place toutes seules. J'ai su Lizzy. J'ai su que j'étais tombé fou amoureux de toi ce soir-là. Je n'arrivais pas à me l'expliquer. Au plus profond de moi, je le savais, mais pendant des semaines j'ai combattu cette idée, me répétant sans cesse que je ne pouvais pas m'être marié juste en montrant une photo de ma mère à une fille qui après prononce les mêmes mots qu'elle. Mais j'ai dû me rendre à l'évidence, le coup de foudre existe bel et bien... Je t'aime Lisandrina. Depuis le premier jour.

Je tangue sur mes pieds. Mon univers chavire.

Je m'accroche aux sangles de son sac à dos. Par chance, il continue de me maintenir contre lui. Je ne suis plus en état de réfléchir. Je ne peux plus articuler un mot. Je flotte sur un nuage.

– Honey, parle-moi.

Son incroyablement beau visage soucieux est soudain éclairé par un dernier rayon de soleil.

– *Tena caru*, je chuchote en corse, ma tête contre son torse au parfum océan.

– Quoi ?

Je n'ai alors qu'une irrésistible envie : je m'éloigne de lui de quelques pas, sourire éclatant sur les lèvres, bras écartés, je me mets à tourner et à hurler à pleins poumons :

– JE T'AIME ! JE T'AIME !

Chapitre 24

Mon cri résonne en un écho infini.

Sans effort, il me soulève dans ses bras, je m'accroche à son cou, mes jambes autour de ses hanches.

- Tu es folle !
- Oui, folle de toi.

Mon soleil irradie mon monde avec son rire joyeux. Je baisse ma tête, mes mains sur ses joues et je l'embrasse fiévreusement. Jamais nos baisers n'ont été si passionnés. Jamais sa bouche n'avait autant réclamé son dû. Nos langues se cherchent, tournoient, s'accrochent l'une à l'autre. Ses doigts s'enfoncent dans mes fesses. À l'aide de mes cuisses, je me hisse de quelques centimètres. Je ne quitte pas ses lèvres un instant, il rejette sa tête en arrière. Une respiration et je replonge ma langue avide dans sa bouche. Ma soif de lui est insatiable. J'en perds mon souffle. Je glisse lentement le long de sa poitrine et retombe sur la pointe des pieds.

Nous ne voyons pas les touristes passer à côté de nous, la lumière se tamiser. Le temps s'est arrêté dans cette grotte magique. Nous ne pouvons pas nous rassasier l'un de l'autre.

Pourtant, en homme responsable qu'il est, il s'écarte de moi :

- Nous devons repartir. Le site va fermer.
- OK.

Il me prend la main et ses doigts caressent ma paume :

- Steve nous attend avec sa voiture à la sortie. Dans dix minutes nous y serons.
- Très bien. Mais attends, j'ai soif.

Je bois la moitié de la bouteille d'eau et il me la remet dans mon sac à dos dont il vérifie les attaches. Il dépose un léger baiser sur ma bouche humide.

- Hum. J'adore le goût de tes lèvres. Allons-y. J'ai hâte de rentrer à la maison.

Ouah, ce sourire érotique... Je m'enflamme à l'idée de me lover contre son corps.

Nous devons grimper plusieurs escaliers avant de sortir des gorges. Je m'arrête admirative sur un palier : la perspective des marches est fabuleuse grâce à la vue en surplomb sur les gorges. Avec le soleil déclinant, les couleurs des parois oscillent entre l'ocre jaune et le brun rosé. L'ascension fastidieuse se termine sur les rebords d'une immense faille perpendiculaire au Lower Canyon. Nous

montons ensuite jusqu'au sommet de la mesa et nous arrivons sur un parking en terre. Au loin, trois jets de fumée blanche s'élèvent dans le ciel bleu pastel en provenance de la centrale électrique. Un seul véhicule. Le pick-up de Steve. Lui et Peter sont assis à l'arrière et sirotent une bière. Quand ils nous aperçoivent, ils se lancent un regard de connivence. Ah... ils ont compris : nous nous tenons par la main. Je baisse la tête, rouge de confusion. Dans l'intimité du Canyon, nous étions deux anonymes, seuls au monde. Maintenant, le monde nous rattrape !

Un Peter goguenard saute du Ford et s'avance vers nous :

- Ça va vous deux ? Bonne balade ?
- Parfaite, lui répond son ami qui me prend par la taille et m'embrasse.

Je suis surprise, ses baisers en public ont toujours été une démonstration pour « le piège Perkins ». C'est le premier qu'il fait tout naturellement. Steve s'approche à son tour, il pose sa main sur l'épaule de Hace :

- Tu t'es enfin décidé à lui avouer ?
- Oui.

Je lève mes yeux vers lui, interloquée par la question. Il a discuté avec Steve de ses sentiments ? Je ne le voyais pas aborder ce genre de sujet personnel avec quiconque. L'Indien doit énormément compter pour lui. Il a dit d'ailleurs que c'était son meilleur ami... Steve m'enlace dans ses grands bras puissants, il m'étouffe presque.

- Merci Lizzy, grâce à vous, mon ami est un homme heureux.

Il exagère peut-être un peu...

- Oh oh Steve, lâche-la. Pas touche.
- Eh man, partage.

Le Navajo pose un énorme smack sur ma joue.

Hace fait alors semblant de vouloir boxer Steve. Ils se tournent autour, les poings levés comme s'ils étaient sur un ring.

- Tu paries sur qui ? me demande Peter.
- Hace !

Qui d'autre ?

- Mauvais choix, Steve est un ancien lutteur... Oh, excuse-moi, un appel.

Il s'éloigne et je continue d'apprécier le spectacle. Je suis si bien, dans ce désert au soleil couchant. La chaleur s'est atténuée et l'homme que j'aime est devant moi, chahutant avec son meilleur

ami. Une plénitude divine m’envahit, bienvenue après tant de mois de stress. Je grimpe à l’arrière du véhicule et balance mes jambes dans le vide. Je dois avoir un sourire stupide de béatitude sur mon visage, mais je m’en fiche. Nous nous retournons soudain tous les trois quand nous entendons Peter vociférer dans son téléphone.

– Vous êtes des incapables. Je vous recontacte dans une heure.

Il raccroche et revient vers nous :

– Et merde, et merde et merde !

Hace est immédiatement sur lui :

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– La police a raté Perkins, frère.

– Comment ça, raté ?

– Ils avaient prévu un guet-apens qui n’a pas fonctionné.

– Où c’était ? je lui demande, inquiète.

– À la gare routière de Los Angeles.

– Qu’est-ce qu’il fait à L.A. ?

– Il est allé rendre visite à sa sœur en prison.

– Et la police ne l’a pas arrêté là-bas ?

– Lizzy, elle n’avait pas l’info à ce moment-là. C’était avant ton arrivée.

– Et on sait où il est allé ? l’interroge Hace.

– La police pense qu’il a pris un bus pour San Francisco.

Hace me regarde alors, je lis tant de sollicitude dans ses yeux que j’ai envie de pleurer : il s’angoisse véritablement pour moi ! Je me précipite dans ses bras, il embrasse mes cheveux poussiéreux :

– N’aie pas peur, je te protégerai.

– Je n’ai pas peur ! Par contre, je ne veux pas que tu t’inquiètes pour moi, compris ? Je vais plus que bien ! Alexa a été arrêtée, son frère le sera. J’ai confiance. Nous trouverons une solution pour ce débile aussi.

– Elle a un sacré cran ta femme ! s’écrie Steve

– Elle est inconsciente, oui !... Peter, l’avion, nous rentrons à San Francisco.

– Quoi, maintenant ?

– Oui !

Certaines choses ne changent pas : pas de concertation avant de partir pour une autre destination...

Steve intervient en l’attrapant par le bras :

– Attends une minute ! D’abord, tu vas passer voir ma mère ! Il est hors de question que tu t’en ailles sans la voir. Sinon elle va m’étriper si je ne ramène pas tes fesses à la maison ! Je ne veux pas

me prendre encore une engueulade à cause de toi !

– Je sais. J’aurais dû t’appeler plus tôt pour t’expliquer. C’est juste que les choses se sont... disons, compliquées.

Il me regarde en biais sur le dernier mot.

– OK, nous y allons. Une heure, pas plus longtemps. Compris Peter ?

– OK. Steve me déposera chez toi, je rangerai tout et ensuite vous repassez me prendre.

Le Navajo démarre en trombe sur la piste chaotique. Peter est le seul à parler, dans son téléphone. Steve est concentré sur sa conduite rapide et Hace... Il a les yeux dans le vague. Regrette-t-il déjà de m’avoir dit qu’il m’aimait ?

Après avoir laissé Peter, nous continuons sur un mile avant de stopper devant une longue maison à un seul étage. Une véranda ouverte borde la façade principale. Il y a plein de pots sur des étagères, des cactus aux formes variées et des plantes du désert. Une femme d’une cinquantaine d’années, alertée par le crissement des pneus, sort sur le porche. Son visage est celui de son fils : la mère de Steve. Oups... Je ne sais pas ce qu’elle sait, mais son air buté ne m’encourage pas à descendre de voiture. Elle a de longs cheveux soyeux noir corbeau avec une frange, un beau teint cuivré et des lunettes rondes. J’aime beaucoup ses bijoux traditionnels avec des turquoises. Hace s’approche à petit pas d’elle : ouah, on dirait un petit enfant qui a peur de se faire disputer... *Diù*, il craint une personne sur terre.

– Salut *Mom*, tu vois, il est là.

– Bonjour Steve.

La mère et le fils se donnent une brève accolade et lui disparaît dans la maison. Je suis restée près de la portière du Ford. Cette sensation d’être une intruse ne s’est pas évanouie... Au contraire, elle s’est renforcée.

– Bonjour Maman Sloan.

– Bonjour mon garçon. Tu viens me présenter ta femme ?

Elle me scrute intensément, j’en ai la chair de poule. Bon, elle ne peut pas être pire que certaines harpies de mon village...

– Oui. Lisandrina, je te présente la mère de Steve, Chooli Sloan. La meilleure amie de ma mère.

Courage Lisandrina.

Je m’avance vers elle et je lui tends la main :

– Enchantée madame.

Elle a une poigne ferme et amicale. Ses petits yeux noirs incisifs restent fixés sur les miens, elle

tente de lire en moi. Et elle doit y arriver... Cette femme a un don de clairvoyance, j'en suis persuadée : j'espère qu'elle voit à quel point je suis sincère. Au bout de plusieurs très, très longues minutes, ses lèvres forment un léger sourire et elle me lâche enfin la main.

– Bonjour. Bienvenue chez moi. Je vous en prie, entrez boire quelque chose.

Nous retrouvons Steve assis sur le canapé, les pieds sur la table du salon, devant un match de base-ball. Il salue notre entrée en levant une bouteille de bière.

M^{me} Sloan nous invite à nous asseoir dans la cuisine ; les meubles en bois massif sont sculptés de motifs géométriques imitant les tissages navajos. Son canapé et ses fauteuils sont habillés de superbes tissus multicolores. Des tapis faits main aux couleurs du désert couvrent le sol. Les murs aussi ont les teintes locales, jaune orangé et ocre. L'intérieur des Sloan prouve leur appartenance à leur peuple navajo et je m'y sens bien, malgré la pression sur mes épaules.

– Que souhaitez-vous boire ? me demande-t-elle en premier.

– Un thé s'il vous plaît.

– Je n'ai que du thé navajo composé de plantes naturelles de la région. Cela vous convient-il ?

– Parfait ! Cela me rappellera chez moi.

– Et toi Hace ?

– Une bière s'il te plaît.

Pendant qu'elle s'occupe des boissons, j'essaie de lire les sentiments de Hace sur son visage, mais rien ne transparaît : l'acteur s'est composé une façade. Pourquoi il fait cela avec une personne qu'il connaît depuis son enfance ? Et s'il jouait aussi avec moi ?

Quand elle a fini de préparer le thé navajo, elle s'assoit entre nous. Elle entame la conversation. Ses questions franches me rassurent, car elles sont celles que poserait ma mère à Hace : d'où je viens, que font mes parents, ma famille, mon travail. Elle veut me situer dans mon environnement pour mieux me cerner. Exactement comme en Corse ! Au bout de trente minutes, nous en sommes à comparer les vertus des tisanes de nos régions respectives.

– Tu es bien calme mon garçon.

– Je ne peux pas en placer une avec vous deux ! s'exclame Hace qui nous observe, incrédule.

Il préfère rejoindre Steve devant le match. C'est clair, il n'est pas porté sur les tisanes.

La demi-heure suivante se déroule dans une ambiance plus détendue. M^{me} Sloan me teste, elle cherche à en savoir plus sur notre relation, mais je ne lui laisse entrevoir qu'une partie de la vérité, le reste, ce sera à lui de lui expliquer. Il le fera, elle mérite de connaître la réalité sur notre rencontre. Steve est au courant, mais il n'a rien dit à sa mère, ordre de Hace je suppose. J'ai un coup de cœur pour cette femme authentique. Elle revendique sa culture navajo sans faire de comparaison avec la culture américaine. Elle est Indienne, point barre. Elle lève le voile sur une partie de l'enfance de Hace et son intérêt pour les Amérindiens que j'ai constaté lors de sa discussion enflammée avec

Moque.

L'heure avançant, ma star annonce notre départ. M^{me} Sloan lui prend la main et la serre fort :

– Ta mère serait heureuse pour toi Hace.

Ému, il baisse la tête et embrasse la main de Chooli :

– Merci Maman Sloan, je l'espère.

Steve dit au revoir à sa mère, je prends congé en lui serrant les deux mains. Je monte dans la voiture en premier pendant que Hace et M^{me} Sloan semblent arguer sur un sujet épineux. Sérieusement. Je n'entends rien, mais elle n'est pas contente et lui semble se défendre de quelque chose. Je présume qu'elle lui reproche notre mariage précipité. J'appréhende quand elle apprendra la vérité, elle risque de m'en vouloir. Curieusement, je ne veux pas la décevoir parce qu'elle m'a fait une très forte impression.

Steve klaxonne et crie par la portière à son ami de se dépêcher. Celui-ci grimpe dans le pick-up en courant, les dents serrées, il s'installe à l'avant. Il lui donne des consignes pour sa maison, Steve étant chargé de s'en occuper. Ils parlent ensuite de la société du Navajo. Après plusieurs minutes, je comprends qu'Hace l'a financée en grande partie. Il s'enquiert uniquement du bien-être de son ami dans son travail, pas une seule fois il ne lui demande des comptes.

Alors que Steve revient sans cesse sur sa bonne gestion. Il travaille d'arrache-pied pour trouver des clients et faire fructifier l'entreprise, la concurrence étant rude dans la région. Il veut lui prouver qu'il a eu raison de lui prêter de l'argent et de lui faire confiance. Embarrassé par tant de gratitude, Hace balaie d'un geste de la main les paroles de son ami d'enfance. J'avais raison : loin du show-business, sa véritable nature généreuse se révèle. Il est apprécié par toutes les personnes qu'il côtoie, malgré ses airs hautains au premier abord. L'ai-je deviné lors de la soirée à Las Vegas ? Est-ce pour cela que j'ai accepté de l'épouser ? Le coup de foudre existe-t-il réellement ou n'est-ce que l'image idéale que nous souhaitons donner à l'amour ?

Quoi qu'il en soit, je suis irrémédiablement amoureuse de lui. Et au plus profond de moi, je sais que c'est arrivé avant mon réveil à l'hôtel Nobu de Vegas.

Steve nous quitte à l'aéroport après avoir fait jurer à son ami de revenir au plus vite. Lorsque le jet décolle, je ne peux m'empêcher de contempler une dernière fois le désert qui a pris à cette heure des teintes roux cuivré : Antelope Canyon restera à jamais gravé dans mon cœur.

La femme de l'agence immobilière avait été plus que charmante. Joli brin de fille, blonde, pulpeuse avec des seins ronds et une tenue affriolante. Elle s'était pliée à tous ses desiderata, ou presque : elle ne s'était pas encore allongée dans son lit, mais cela n'allait pas tarder vu les œillades qu'elle lui avait lancées pendant les deux visites des lieux.

Elle lui avait dégoté ce magnifique duplex avec vue sur la baie et la maison adéquate pour son projet. Et tout ça, en un temps record. L'appartement possède des meubles modernes et épurés, de grandes portes vitrées qui donnent sur une belle terrasse avec des plantes en pot et une mezzanine comme chambre à coucher.

Cette ambiance neutre et froide lui convenait parfaitement, il aimait le style design et il avait horreur des décors en bois campagnard qu'il avait dû supporter dans son mobile-home miteux de Tracy. Il avait soudoyé la compagnie de téléphone afin qu'elle installe en deux jours une ligne sécurisée. Décidément, ce nouveau look lui réussissait : il obtenait ce qu'il voulait en un temps record.

Quand il était simple facteur, les gens ne le regardaient même pas, un bonjour ou un merci de temps en temps, il était l'homme invisible, comme pendant son enfance dans cette ferme maudite. Pourtant, son oncle et sa tante avaient fait leur possible afin de leur offrir une éducation parfaite. Ils avaient économisé le moindre cent pour les envoyer dans de prestigieuses universités.

Alexa et lui avaient grandi entourés de l'amour de ces parents de substitution. Mais rien ne pouvait effacer la souffrance que leur avait infligée leur mère biologique.

– Lizzy ?

Hum, cette voix... La plus belle des musiques...

– Réveille-toi, nous allons atterrir.

J'ouvre les yeux et il est là, assis près de moi, sa main caressant doucement mon bras ; mon corps entier frémit à ce simple contact. *Diù*, quel effet il a sur moi ! Et il l'a remarqué, il a un sourire malicieux sur les lèvres. Embarrassée par mes réactions incontrôlées, je saute sur mes pieds pour qu'il ne me voie pas rougir. Il me prend par la main puis il ouvre la porte de la cabine et me fait asseoir sur mon siège. Il agrippe les deux accoudoirs et me susurre à l'oreille :

– J'ai hâte d'être à la maison.

À la maison ? Je panique grave. Mon sang est descendu dans mes chaussures. Je n'ai pas réfléchi une seconde aux conséquences de ce qui s'est passé dans le Canyon. Rien envisagé, rien prévu. Calme, je dois rester calme. Rassembler mes idées en une pensée constructive.

Premier point : je l'aime. Certes.

Deuxième point : il m'aime... Peut-être. Il est très bon acteur.

Troisième point : il n'a jamais voulu se marier, mais il supporte encore moins le divorce.

Conclusion : Joue-t-il un jeu avec moi ?

Pour ma part, je sais. Je ne veux absolument rien de lui. Je ne veux même pas qu'il m'aime. Je me contenterais de l'aimer, loin de lui, du haut de ma montagne. Quitte à souffrir en silence. Mon univers demeurerait alors intact, à l'endroit. Sûr.

Du coin de l'œil, je l'observe pianoter sur son ordinateur. Malgré le fait qu'il soit couvert de sueur et de poussière, il est trop magnifique, trop séduisant, trop irrésistible, trop intelligent...

Enfin, Lisandrina, réveille-toi, il est trop parfait pour ta petite personne...

Il bosse sur son agenda tenu à jour scrupuleusement par Cynthia, je dirais même à l'heure... À cause de cet ignoble individu, il est obligé de modifier son planning. Avec ces nouveaux événements, ils vont être tous à cran sur la sécurité.

Quand nous entrons dans l'aérogare de San Francisco, un service d'ordre est déjà en place. Je compte au moins dix gardes du corps en plus de Wyatt et Chris. Les Men In Black comme je les appelle mentalement. D'anciens militaires, vu leur coupe rasée et leur carrure. Hace m'enlace par la taille pour traverser le hall jusqu'aux parkings. Je me sens minuscule au milieu de tous ces colosses avec mon mètre soixante. La Fisker est là, mais nous montons dans un immense SUV noire, aux vitres teintées. Chris au volant, son binôme à ses côtés et deux MIB sur les sièges derrière nous. Peter se met au volant de la voiture de son patron tandis que les autres MIB nous encadrent. J'ai à peine le temps d'attacher ma ceinture que la voiture démarre déjà. Intriguée, je cogne avec mon doigt sur la portière :

– La voiture est blindée, me dit Hace sur un ton rassurant, sa main sur la mienne.

Ouais... J'en étais sûre. Escortée par tant de personnes, je sens mon espace de liberté s'amenuiser au fur et à mesure que nous approchons de la maison. Il se réduit à quatre murs une fois que le SUV est entré dans le garage. Je ne sais pas si je dois me réjouir d'être arrivée là sans encombre ou si je dois pleurer, car je ne vais pas pouvoir circuler à ma guise tant que ce malade est dehors. Je patiente quelques minutes dans la voiture, le temps que Peter vérifie les systèmes d'alarme et dépose nos bagages.

Dans la maison, Wendy nous a laissé un thermos de thé chaud et quelques muffins sur le comptoir de la cuisine. Nous sommes seuls à l'intérieur. Pour la première fois, je suis extrêmement intimidée par les lieux. Par lui qui me scrute intensément. Je triture mes mains, mal à l'aise. L'épisode de Antelope Canyon me semble irréel maintenant, dans cette cuisine ultramoderne. Précipités par la situation, nous ne nous sommes presque pas parlé depuis notre départ.

– Enfin seuls...

Il s'approche de moi ; il m'attire tel un aimant solaire, je m'avance vers lui à petit pas, soudainement très troublée.

Bon, de toute évidence, je doute trop : les traits de son visage reflètent une telle douceur que mon pauvre cœur s'écrase dans ma poitrine. Ce que je vis est bien réel !

Il m'attrape les poignets et m'enlace, ses mains me collant contre ses hanches. Il a autant envie de moi que moi de lui. Enfiévrée, je me mets sur la pointe des pieds ; je passe mes mains derrière son cou et ma bouche impatiente se pose sur la sienne. Notre baiser s'intensifie, je voudrais me fondre en lui, ne jamais rompre ce contact devenu vital pour moi. Ses doigts souples remontent lentement le long de ma colonne, mon cou ; il enserre mon visage dans ses mains douces. Il frôle mes joues de ses pouces, mon menton. Je suffoque : je l'aime plus que tout !

– Je crois que nous avons besoin d'une douche, je lui dis sur un ton espiègle.

– Hon, hon.

Seule réponse avant qu'il ne reprenne possession de ma bouche.

– J'aime cette odeur de désert sur toi...

Il continue l'exploration de mon cou, ses mains descendent sur mes fesses qu'il pince.

– Mais après réflexion, j'opte pour la douche. À deux !

Il me saisit la main et m'entraîne en courant jusqu'à sa salle de bains. L'immense miroir me renvoie l'image méconnaissable d'une jeune femme rayonnante au côté d'un dieu grec. Une chimère...

Je soulève son T-shirt que je jette sur le lavabo. Il fait de même et une minute plus tard nos vêtements jonchent le sol. Il me tire par la taille sous l'eau délicieusement tiède. Nos corps mouillés se soudent aussitôt, avides de se retrouver. Enfin.

– Tu m'as tellement manqué Lisandrina, me murmure-t-il, sa bouche collée dans mon cou.

Ses mains s'emparent de mes seins super tendus, ma respiration s'enraye.

– Eux aussi m'ont manqué. Il lève ses beaux yeux verts vers moi. Je crois qu'ils ont été créés pour s'ajuster parfaitement à ma paume.

Je ris tout bas avant de suffoquer une nouvelle fois. Ses doigts frôlent mon ventre tandis que sa bouche aspire l'eau sur mon nombril, il s'est agenouillé devant moi et je dois plaquer mon dos sur la vitre pour contrôler un minimum mes tremblements. Sa langue continue son parcours voluptueux vers mon intimité.

– Et je ne parle pas de ton goût incomparable ! Je ne peux plus m'en passer.

Et là, mon cerveau capitule sous ses lèvres expertes qui enflamment chaque centimètre de mon épiderme, ses caresses intimes qui m'incendient au plus profond de mon être.

– Hace !

Depuis trois mois, je rêve de me retrouver dans ses bras, de sentir son désir pour moi et de lui offrir le mien.

Je ne suis qu'à moitié exaucée. J'attrape sa tête et le force à me regarder, il a un sourire angélique à faire craquer n'importe quelle femme sur cette Terre, mais il est pour moi. Pour MOI !

Il se redresse millimètre par millimètre, ses lèvres ne quittent pas ma peau qui ne semble plus vouloir s'arrêter de frissonner.

Une fois debout, il repousse mes cheveux trempés derrière mes oreilles.

– J'aime l'effet que je te fais, me taquine-t-il en me mordillant le lobe de l'oreille.

Il m'achève !

– Et moi j'adore l'effet que tu me fais, je lui réponds d'une voix rauque, emplie d'un appétit surpuissant.

– J'ai fait les tests après ton départ. Je suis clean. Dois-je prendre un préservatif Lizzy ?

Sa demande m'étonne tellement que mes ongles griffent son dos de façon involontaire.

C'est aussi la première chose que j'ai faite à mon arrivée en Corse parce que j'espérais tellement qu'à mon retour ici, je puisse faire l'amour une dernière fois sans cet insipide plastique entre nous.

– Je le suis aussi. J'ai fait les tests en revenant chez moi, je lui avoue en frôlant ses pectoraux.

– Je sais que tu prends la pilule. J'ai vu la plaquette le premier jour à l'hôtel de Vegas. Mais si je dois en mettre un, dis-le moi tout de suite parce que là, vois-tu, je ne peux plus attendre de sentir mon sexe en toi.

– Je te fais confiance moi ! je lui assène peut-être un peu trop sèchement, car il fronce les sourcils. Alors pourquoi me poses-tu la question une deuxième fois ?

– Au cas où tu aurais eu un petit ami pendant ces trois mois...

Les bras m'en tombent, je secoue plusieurs fois la tête pour me dégager de son étreinte. Quand je le regarde à nouveau, je pense lire sur son visage de la fermeté, mais je n'y découvre qu'une incertitude douloureuse. J'appose mes mains sur son torse et le pousse sur l'autre paroi. Je m'appuie sur lui, j'ai besoin de sentir sa peau contre la mienne, besoin de nous rassurer :

– Il n'y a eu personne Hace. Personne ! Je ne peux pas imaginer un autre homme que toi poser ses mains sur moi. Tu es le seul. Pour toujours.

D'un geste rapide, il m'enserme les poignets et me projette de l'autre côté de la douche, les bras au-dessus de ma tête. Son regard est devenu étrange, noir de désir, sauvage :

– Je t’aime Lisandrina. J’ai l’impression de m’être réellement réveillé le jour où j’ai croisé tes magnifiques yeux dorés dans ce lit. La lumière arrivait juste sur tes cheveux. J’ai cru à l’apparition d’un ange. Je n’ai plus jamais regardé une femme comme je te regarde.

Sa bouche se précipite sur la mienne, elle essaye de me parler sans mot, je ne peux qu’écouter. Il me fait pivoter tout en maintenant mes bras en l’air. Je me cambre à la recherche d’un contact plus intense. Il se penche sur mon dos, son souffle dans ma nuque exacerbe mes sens :

– Tu es indescriptible Lizzy quand tu t’offres à moi ainsi. Je t’aime.

Mon vœu se réalise, il prend la seule chose que j’ai à lui offrir, à lui qui a déjà tout, je lui donne mon désir effréné, mon amour infini.

L’attente a été si longue que je suis mouillée autant sur ma peau qu’à l’intérieur de mon intimité. Il maintient mes poignets d’une main ; son bras à la cicatrice encercle ma taille et force mon corps à suivre un rythme de plus en plus rapide. Mes gémissements de plaisir font écho aux siens. Ses hanches martèlent mes fesses comme s’il voulait rattraper le temps perdu. Je retrouve avec bonheur la merveilleuse sensation de le sentir en moi et de servir d’écrin à ses ardeurs. Je halète de plus en plus, au bord de la défaillance. Il enroule la longue masse de ma chevelure autour de son bras puis il se penche vers moi :

– Viens pour moi, Honey. Chuchote-t-il au creux de mon épaule d’une voix si rauque que je comprends qu’il est lui aussi à la limite du plaisir.

Jamais je n’ai été aussi heureuse de lui obéir. Un orgasme surpuissant monte en moi et je m’abandonne au soleil de minuit.

Nous restons longtemps assis enlacés, à peine rassasiés l’un de l’autre. La douche entièrement vitrée offre une vue magique en surplomb sur la baie de San Francisco. La nuit est éclairée par les milliards d’étoiles scintillant dans un ciel noir. Au loin, le Golden Gate Bridge illumine la mer de lueurs dorées. Des lumières dansantes rouges et vertes indiquent la présence de bateaux naviguant vers le pont.

Encerclée par ses longues jambes, je m’adosse sur son torse ; je me laisse gagner par une agréable sérénité. Il masse avec une extrême douceur mes bras, mes seins, mon ventre. Il fredonne une de ses chansons, une ballade romantique « Moon Over the Bridge ». Sa voix dans le creux de mon cou me rend dingue, elle a le don de susciter en moi des sensations jusque-là inconnues, je n’arrive même pas à les formuler, il n’existe pas de mot, je ressens juste des milliers d’émotions parfois contradictoires, sensuelles et électriques, calmes et violentes à la fois.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes demeurés là, dans un silence apaisant. Quand nous nous levons, je sens que quelque chose a changé entre nous. Un mur que je pensais infranchissable est tombé : je suis entrée dans son monde.

Pendant qu’il se sèche énergiquement, je m’enroule dans une douce serviette-éponge. Il me faut ma

brosse pour discipliner mes boucles. Je m'apprête à sortir de sa chambre quand il m'interpelle :

– Où vas-tu ?

– Dans ma chambre. Je suppose que ma valise y est. Il faut que je m'habille. Je ne peux décemment pas déambuler toute nue chez toi !

Il plisse ses sourcils, son sourire tendre a disparu. En deux enjambées, il est près de moi, avec une unique serviette autour de ses hanches. Il est archi séduisant... Mais je déteste quand il me toise de toute sa hauteur.

– Chez moi ?

À mon tour de froncer les sourcils. Qu'est-ce j'ai encore dit qui ne lui convient pas ?

– Il faut bien que j'enfile un vêtement et je dois me coiffer un minimum sinon mes cheveux vont être trop emmêlés.

– Lisandrina ! Il hausse le ton maintenant ? À quoi tu joues ?

Je le regarde, ahurie.

– Quoi ?

Je resserre la serviette sur moi, dans un geste réconfortant.

L'incompréhension doit se lire sur mon visage, il secoue la tête plusieurs fois.

– Nous devons discuter.

– Je sais. Mais d'abord, je dois m'habiller, j'ai un peu froid.

– D'accord. Je t'attends.

Je me précipite dans ma chambre. La valise est bien sur le repose-bagages. Vite, je me mets des sous-vêtements propres, un short et un long T-shirt. Il a raison, une discussion sérieuse s'impose. Toutes mes interrogations, toutes mes résolutions que j'avais en quittant San Francisco hier se sont évaporées. Pour que d'autres, plus préoccupantes encore, apparaissent.

Il porte un simple boxer noir quand je reviens dans sa chambre. Il est en tailleur sur son lit et il feuillette l'album du mariage. À mon entrée il me sourit, mais ses yeux trahissent une certaine appréhension.

– Les photos sont très belles, je lui dis en m'asseyant sur le bout de son lit.

– Oui, je crois que la femme du révérend Bradley a un vrai don pour la photographie.

Il me montre la dernière photo, celle où nous nous regardons dans les yeux, perdus dans notre bulle, seuls au monde.

– Ma préférée... murmure-t-il.

Puis il lève la tête vers moi en refermant d'un coup brusque l'album.

– Maintenant, explique-moi ce qui se passe ? Tu te comportes comme si tu étais une étrangère à la maison alors que l'instant d'avant tu étais dans mes bras. *God, Lizzy*, je ne sais plus quoi penser. Ni ce que je dois croire.

Il passe sa main dans ses cheveux, il est nerveux. Mais certainement pas autant que moi.

– J'ai peur, voilà tout.

– De quoi ? De moi ?

– Oui.

Comment lui dire ?

– J'ai peur de souffrir. Peur de me réveiller et de voir que tout ça n'était qu'un joli rêve.

Il bondit du lit, hors de lui, puis ouvre d'un geste rapide la baie vitrée et l'air frais de la mer envahit la pièce. Il respire plusieurs fois profondément et se retourne pour me faire face :

– Je ne sais pas dans quelle langue je dois te le dire. Je t'aime Lizzy. Je n'ai jamais été amoureux auparavant. Oh bien sûr, j'ai eu de nombreuses aventures, avec des femmes sublimes, riches ou célèbres ou tout ça à la fois ; elles voulaient la plupart du temps uniquement m'accrocher à leur tableau de chasse. Avec certaines, j'ai passé de très bons moments, c'est vrai. Je me suis bien amusé ces dernières années. Je ne vais pas te le cacher. J'ai fait la fête, j'ai dépensé des sommes colossales pour certaines de mes conquêtes en vêtements, bijoux ou voyage. Elles ont profité de moi comme moi j'ai profité d'elles. Mais rien de jamais très sérieux. C'était amusant, fort parfois, sexuel toujours. Je ne vais pas le nier. Et puis tu es rentrée dans ma vie.

Il soupire pour reprendre son souffle.

Les journaux à scandale n'ont donc pas toujours tort. En tout cas, j'apprécie sa franchise.

– C'est comme si la foudre s'était abattue sur moi, s'écrie-t-il en levant les bras en l'air. Les premières heures ont été atroces : je me retrouvais marié à une inconnue, charmante soit, mais totalement perdue. Et j'étais moi-même dans un état comateux, sans aucun souvenir de ce mariage ! Et merde ! Tout aussi perdu qu'elle ! Moi, qui prônais le célibat comme mode de vie ! J'avais tout gâché. Cette vie si bien organisée que j'avais passé tant d'années à construire s'est évaporée en une seconde.

Son ton est dur. Il a dû revivre ces instants en boucle, à essayer de comprendre ce qui s'était passé. Ma gorge est sèche, je suis incapable de lui répondre : nous pensions bien la même chose lors de ce jour fatidique. Il secoue la tête comme s'il voulait chasser ces souvenirs et poursuit :

– J'étais anéanti par ce qui m'arrivait. Jusqu'à ce que nous arrivions devant la chapelle. Les choses ont alors radicalement changé quand j'ai compris pourquoi je t'avais épousée : j'avais eu tout

simplement le coup de foudre pour toi lors de cette soirée.

C'est la deuxième fois qu'il me dit ça. Je sens ses tendres paroles se glisser dans mes veines, se frayer un chemin dans mon esprit et essayer de briser le mur érigé autour de mon cœur. Il ne me laisse pas le temps de l'interrompre :

– Je me disais que ça ne durerait pas, que tu étais juste une aventure sympa et exotique. Mais non. Plus je passais du temps avec toi, plus j'apprenais à te connaître, plus je t'aimais. Mais tu insistais pour divorcer. C'était l'horreur ! J'avais l'impression que cette maudite malédiction recommençait, comme avec mes parents. Je ne voulais pas que tu souffres. Quand tu m'as spontanément proposé de m'aider pour Perkins, j'ai pensé que c'était la solution pour te retenir un peu plus longtemps auprès de moi. J'étais partagé en deux : j'avais peur que Perkins te fasse du mal et je me haïssais de te retenir par pur égoïsme, et de l'autre je ne pouvais supporter que tu sois malheureuse à cause de moi, sauf qu'encore une fois, la situation m'a échappé...

À cette seconde, il est loin de la star et des paillettes du show-business. Il serre son poing dans sa main, il semble indécis, voire vulnérable, lui qui est toujours si sûr de lui.

Je suis toujours assise sur le bord de son lit, figée dans la position du lotus. Je ne peux pas bouger, articuler un mot ou même sortir un son. Je l'écoute ; je suis littéralement fascinée par cet homme. Il continue son monologue :

– Quand elle t'a blessée à la réception, j'ai failli la tuer de mes propres mains ! Heureusement que nous n'étions pas seuls. Et après...

Il grimace :

– Tu es partie. Je ne pouvais plus te retenir. Tu avais pris ta décision. Je n'avais pas le droit de t'obliger à rester près de moi après tout ce que tu avais fait pour moi. J'ai donc bossé comme jamais. Je me suis abruti dans le travail. L'album, le tournage au Cambodge. Je me répétais sans cesse que tu étais loin et que ton souvenir s'effacerait. J'ai juste oublié Peter...

Peter ? Que vient-il faire dans l'équation ?

Devant mon air interrogatif, il esquisse un sourire :

– Peter ne me supportait plus, il paraît que j'étais exécration. Il s'est mis d'accord avec Ike pour faire atterrir le jet en Corse.

Hein, hein, ce n'était pas son idée ? Je dois remercier Peter...

– Te revoir a été une joie et une torture. Tu étais à croquer sur la plage avec ton short en jean... Ce short d'ailleurs... Tes cheveux mouillés, ton merveilleux sourire... J'ai eu toutes les peines du monde pour me contenir et ne pas me jeter sur toi ! Et tu semblais si... distante... J'ai compris que tu avais repris ta vie en main, que tu n'avais pas besoin de moi. J'ai pensé à ce moment que tu n'allais

pas venir pour le procès et que tu signerais les papiers du divorce par correspondance. Alors imagine ma surprise quand tu m'as appelé de Charlotte. Tu venais à mon secours encore une fois. Je devais te remercier. C'est pour ça que Langston a réécrit le contrat de divorce en rajoutant l'appartement à New York. Contrat d'ailleurs que tu t'es empressée de me jeter à la tête. Je n'en croyais pas mes oreilles : tu refusais mon argent ! Et là, j'ai eu une lueur d'espoir. Si tu te donnais autant de mal pour moi, sans rien vouloir en échange, c'est que peut-être tu tenais un minimum à moi.

Un minimum ? Quel euphémisme !

– L'idée a alors jailli : je devais t'emmener à LeChee pour te faire comprendre qui j'étais, d'où je venais et pourquoi je ne pouvais pas divorcer. Et que si tu comprenais, peut-être que tu voudrais rester et que tu apprendrais à m'aimer un peu. Mais une nouvelle fois, tu m'as pris par surprise et tu m'as dit...

Je déplie prestement mes jambes engourdis et je m'élance vers lui :

– Je t'aime.

Il m'enlace et chuchote dans mon cou, son parfum m'enivre, je frissonne de plaisir :

– Je te l'ai dit à Antelope Canyon, je te le répète. Et je te le redirai jusqu'à ce que tu comprennes : tu es la femme de ma vie.

– Il est là le problème : nous sommes mariés.

– Il faut que tu éclaires ma lanterne là ! Tu es incohérente !

Je soupire d'exaspération :

– D'accord, tu m'aimes.

– Ah enfin !

– Chut. Ne m'interromps pas. Tu m'aimes, je t'aime. OK.

– Tu me rends dingue oui...

Il dépose pleins de petits baisers dans mon cou, je tremble de désir...

Concentre-toi Lisandrina, ne te laisse pas avoir...

– Mais je ne peux pas rester mariée avec toi.

– Quoi ?

Il me repousse brutalement et me tient à bout de bras.

Soutenant son regard furibond, je me lance : il faut qu'il sache ce que je ressens sur ma présence dans cette maison :

– Ni l'un ni l'autre n'avons voulu nous marier. Du moins, pas consciemment. Je n'ai aucun droit

d'être ici. Je me suis toujours considérée comme une intruse dans ta vie. Et regarde-nous. Nous vivons dans deux mondes différents. Nous sommes si différents. J'appuie sur la dernière phrase. Cela ne nous mènera nulle part...

– Stop ! Pas une seconde je n'ai pensé que tu étais une usurpatrice. C'est vrai que nos modes de vie sont diamétralement opposés, mais est-ce que cela veut dire pour autant que nous ne pouvons pas être ensemble ? Il suffit de le vouloir.

Il m'attire à nouveau vers lui. Je voudrais le repousser... Sauf que mon esprit me joue un mauvais tour et mes doigts glissent le long de son torse musclé. Le désir remonte en moi, mon souffle devient court. Ma volonté flanche. Il passe sa main sous mon T-shirt et sa caresse, si sensuelle, sur ma colonne vertébrale provoque un hoquet de plaisir. Il ne me lâche pas des yeux qui se radoucissent comme sa voix :

– Je sais que le début de notre relation a commencé d'une étrange façon...

Je l'interromps :

– C'est le moins que l'on puisse dire : nous avons commencé par le mariage !

Mon ton ironique ne lui échappe pas.

– Oui. Mais puisque nous avons brûlé les étapes, nous pouvons maintenant passer à la suivante.

– C'est-à-dire ?

Je suis intriguée.

– Apprendre à nous connaître.

– Tu veux vraiment que je rentre dans ta vie ?

– Tu ES déjà ma femme Lizzy.

– Ta femme ?

Il me l'a dit et redit, je sais... Je ne me considère pas comme telle. Hier comme aujourd'hui et peut-être pas demain non plus...

– Depuis le premier jour, pour moi, tu l'es. Si tu m'aimes, il est temps que tu me considères aussi comme ton mari.

Son sourire en coin est irrésistible, il joue avec mes nerfs.

– Mon mari ?

Face à lui, ces mots sonnent étrangement sur ma langue, si exaltants, si prometteurs...

– Et le contrat de divorce ?

Je suis si tendue que j'enfonce mes ongles dans ses avant-bras.

Ses traits redeviennent graves :

– J’ai toujours espéré que tu renoncerais à le signer.

Nous y sommes.

Un gouffre s’est ouvert à mes pieds. Je suis au bord du précipice. Soit je rebrousse chemin, soit je saute dans le vide sidéral. Mon destin se décide à cette minute, à cette seconde. Une légère brise frôle mon visage et apporte dans la chambre l’odeur iodée de la nuit. Je ferme les yeux.

Une respiration.

Un battement de cœur.

– Tu peux le brûler.

Je n’ai pas le choix. Et l’ai-je jamais eu ?

Il m’écrase alors dans ses bras et dépose mille baisers sur mon visage inondé de larmes de bonheur.

Je suis dans ses bras, je suis là où je dois être.

Ses lèvres dessinent un large sourire joyeux :

– *Hallelujah* ! Viens. J’ai un champagne d’exception pour célébrer ça.

Nous descendons main dans la main dans la cuisine. Je remarque qu’il m’imite, il est pieds nus.

– Nous avons déjà célébré notre mariage, je te le rappelle.

Diù, Hace peut être drôle, gai et tendre et sublime et... Je n’ai pas assez de qualificatifs pour le décrire.

– Si on veut. Mais ce soir, nous fêtons notre non-divorce !

Il se relève. Il a passé sa journée accroupi ou allongé sur le carrelage pour brancher et connecter ses nombreuses machines. Il a enfin terminé. Il a le dos cassé. Si un invité surprise entrait dans l’appart, il ne verrait que quelques ordinateurs reliés entre eux et croirait que le propriétaire travaille à domicile.

Aucun papier, aucune photo, rien qui traîne sur son bureau. À part une canette de coca et un magazine de moto. Y a plus qu’à espérer qu’il ne va pas faire sauter le compteur avec la multitude de prises qu’il a dû poser. En tout cas, il a une vue parfaite sur les quais, Treasure Island et l’Oakland

Bridge. Cool pour préparer son piège. Beaucoup mieux que son mobile home pourri de Tracy.

Il sourit à sa réussite, en mangeant son hamburger. Délicieux. Il adore cette ville avec toutes ses lumières, la mer et la bouffe. Eux aussi ont un panorama exceptionnel sur le Pacifique. Il est allé faire un tour aux aurores dans leur quartier huppé, repérer un peu les lieux. Mais c'est trop plein de gardes et d'agents de sécurité. La maison est à proscrire. Il trouvera le bon moment pour mettre son plan à exécution. Son emploi du temps lui fournira bien une solution.

Chapitre 25

Une musique rythmée résonne à mes oreilles. Je ne reconnais pas la chanteuse, je comprends juste le titre, « Wishing Well ». Ouais... C'est la musique de son réveil. Je me souviens. Je me tourne vers lui. Il n'entend rien ! Je pose un délicat baiser sur ses lèvres.

– Hum.

Et il se retourne, le drap sur la tête.

– Hace, ton réveil sonne. Tu dois te lever je crois.

Je l'embrasse dans le cou, il sent si bon, là au creux de sa nuque. D'un geste rapide, il me renverse alors sur lui :

– Bonjour madame O'Keefe.

Ce sourire matinal m'éblouit.

– Ça te plaît de m'appeler ainsi, n'est-ce pas ?

– Oh oui !

Il m'embrasse fougueusement et ce n'est pas seulement ma bouche qui lui répond mais mon corps en entier. Malheureusement, le réveil se remet à sonner et nous devons revenir à la dure réalité.

– Je dois y aller, me dit-il en me poussant sur le côté.

Je décide de me lever avec lui. J'enfile les vêtements de la veille et je le suis en bas. Wendy est là, avec un petit déjeuner alléchant. Elle nous regarde avec des yeux si bienveillants que je pense aussitôt à ma mère. Je dois parler à mes parents, à mes amis, à mes collègues... Bouh, je suis soudain submergée par les émotions. Je refoule ce lourd fardeau en arrière-plan et j'essaie de trouver une contenance en m'asseyant sur un tabouret. Wendy me verse mon café au lait dans un grand bol sans se départir de son large sourire, elle me sert un jus d'orange fraîchement pressé. Avant qu'elle ne fasse autre chose pour moi, je la devance en mettant moi-même mes tartines dans le grille-pain. Je ne m'habituerai jamais à être servie. Elle apporte son café à Hace et s'éclipse ensuite dans la buanderie, je crois qu'elle veut nous laisser notre intimité.

– Lisandrina, qu'est-ce qu'il y a ?

Oh non, comment a-t-il deviné mon désarroi ?

J'avale une gorgée de mon café et je lève mes yeux vers lui.

– Je dois parler à ma famille.

Il acquiesce de la tête, le nez dans son mug de café. Je continue :

– Hier, j’ai pris une décision lourde de conséquences en acceptant de vivre avec toi. Mais cela implique que je ne verrai plus ma famille, mes amis. Que je dois renoncer à mon travail que...

Je m’arrête de parler devant sa mine renfrognée. Oh non, il a changé d’avis ?

– Tu regrettes ta décision ? me demande-t-il, ses deux mains posées bien à plat sur le comptoir, il me fait penser à un gorille menaçant son adversaire.

– Non, bien sûr que non !

Il se méprend et, égoïstement, je suis presque soulagée de sa réaction, il a peur que je m’en aille !

– Je suis juste déstabilisée par ce qui m’arrive. Il faut que je mette de l’ordre dans mes idées et réfléchisse à mon avenir.

– Honey, je suis tout à fait conscient que je te demande beaucoup. Mais saches que je ne t’empêcherai jamais de voir ta famille ou tes amis.

– Je sais. Mais ils sont si loin...

– Vous pourrez vous voir quand vous voulez !

Les autres conséquences de ma décision frappent ma cervelle, plutôt lente ce matin, de plein fouet.

– Oh non, non, non !

Je répète en me levant brusquement du tabouret ; je m’agite dans tous les sens autour du comptoir.

– Je ne veux pas de ton argent ! Pas question !

Accoudé sur le marbre, il prend son air narquois si détestable :

– Nous n’avons pas de contrat de mariage.

Sous la surprise, j’ouvre grand la bouche. Ai-je bien compris ? Il continue, hilare :

– Depuis le début, mon argent est aussi le tien.

Il me regarde, de plus en plus intrigué :

– Tu ne le savais pas ?

– Comment veux-tu que je le sache ? Ça ne m’a jamais effleuré l’esprit !

– Franchement Lizzy, ta perspicacité est parfois aveuglée par ta naïveté.

– C’est Langston qui te l’a dit ?

– Non. Je le sais depuis le premier jour.

– Et je suppose que tu ne m’as rien dit parce que tu voulais te protéger. Au cas où j’aurais voulu te

ruiner.

Je repense à la réflexion de Julia à ce sujet. Il avait de bonnes raisons de se méfier d'une inconnue. Il hausse les épaules en faisant la moue. Ouais, j'avoue que j'aurais fait pareil à sa place.

– Logique... Quoi qu'il en soit, je ne veux pas vivre à tes dépens, je n'ai pas été élevée ainsi. Je veux travailler pour gagner ma vie.

Exaspéré, il regarde sa montre et lève à nouveau les yeux vers moi.

– Je ne peux pas discuter avec toi maintenant. Je dois y aller.

Il termine son café, songeur.

– Tu veux m'accompagner ? Nous pourrions parler dans la voiture.

– OK... Je vais vite me préparer.

Je file dans l'escalier, mais il me dépasse en montant les marches quatre à quatre.

– Le premier arrivé dans la salle de bains.

Un défi ? Inégal ! Mais je me mets à courir dans le couloir. Il se déshabille déjà quand je pénètre dans la chambre.

Mon cœur bat la chamade à la vue de ce corps de dieu grec digne de figurer dans un musée. Et cet homme est censé être marié avec moi ! Comment est-ce possible ?

– Tricheur, tu as de plus grandes jambes que moi !

– Yep !

Il forme le V de la victoire, tout sourire. J'adore le voir si gai et si détendu. Et j'adore le voir nu sous la douche.

Non mais franchement, Lisandrina, comment peux-tu être devenue aussi lubrique en quelques mois ? Tu ne penses qu'à lui sauter dessus !

Une demi-heure plus tard, nous sommes habillés. Un véritable exploit si on considère que nous n'avons pas arrêté de nous frôler, de jouer avec nos mains sur le corps de l'autre ou de souder nos bouches à intervalles réguliers. Il est prêt avant moi : je dois me maquiller un minimum, je vais paraître à ses côtés et ça me gêne toujours autant. Je l'entends discuter en bas avec quelqu'un. Cynthia... Une mallette coincée entre ses longues jambes galbées, elle consigne toutes les paroles de Hace dans son iPad. Elle me marmonne un vague bonjour, la tête sur sa tablette. Ostensiblement, je lui lance haut et fort :

– Bonjour mademoiselle Chesterfield. Ravie de vous revoir.

Elle daigne enfin me regarder. Si son visage ne trahit aucune émotion, ses yeux bleu clair me foudroient. Je ne comprends pas son antagonisme. Et Hace ne remarque rien, absorbé par les ordres qu'il lui dicte en se dirigeant vers le garage, elle sur ses talons. Elle s'installe près de lui avec un MIB et m'oblige donc à m'asseoir sur la dernière banquette arrière avec un autre agent taciturne. Si elle croit me vexer, elle a tout faux. Je profite du trajet pour mieux me repérer dans San Francisco : je suis censée vivre dorénavant dans cette ville. Je n'y crois toujours pas...

La voiture roule vers le centre, je reconnais sur sa colline la Coit Tower. Le bâtiment de la radio se situe non loin, sur une grande artère. Après avoir inspecté le parking et le hall d'entrée, les gardes du corps nous autorisent à sortir du véhicule. Ils sont sur les dents, la main sur leur arme, collés à nous au point que je peux sentir leur après-rasage. Peter tourne autour du SUV, lui aussi aux aguets. Les MIB nous escortent jusque dans le couloir où nous attendent Dom et son assistant.

– Lizzy ?

Il est plus que surpris de me voir ici. Il me donne une accolade amicale, mais interroge Hace du regard.

- Je lui ai demandé de venir, lui réplique son ami.
- Malgré le danger ?
- Oui.

Oh, réponse abrupte. Qu'est-ce qu'il a ?

Ils sont interrompus par le directeur de la radio qui nous accueille en personne : il est plus qu'excité par la venue de la star. Il débite son petit discours de bienvenue sur un ton effréné. Il demande ensuite à Dom et Hace de s'asseoir dans la cabine, chacun face à un micro. Le journaliste complète d'abord ses informations par quelques questions sur leur société et annonce le début de l'enregistrement. L'émission concerne les logements sociaux qu'ils ont commencé à faire construire à Oakland. Dom et Hace ont de toute évidence un discours bien rodé pour ce genre d'interviews.

Je suis la seule à les écouter attentivement, admirative devant l'œuvre qu'ils accomplissent avec un franc dévouement. Cynthia et Rod sont penchés sur des agendas numériques, les gardes du corps sont demeurés dans les couloirs. L'horloge indique que l'émission va encore durer une dizaine de minutes. Je dois en profiter et trouver Peter. Il est dans le hall, à vociférer dans son téléphone. Il raccroche à mon arrivée, il me barre la sortie vers la rue, les bras écartés. Je ne risque pas de passer avec cette masse devant moi.

- Tu ne peux pas sortir.
- Je n'en ai pas l'intention.

Je croise mes bras sur la poitrine et je me plante devant lui :

- Dis-moi ce qui se passe.

Son air embarrassé en dit long, ça me confirme mon impression de malaise.

– J’attends.

Je tapote mes doigts d’impatience sur mon bras.

Il soupire :

– Hace va m’en vouloir... Juste avant de partir de la maison, la police nous a appelés : ils pensent que Perkins s’est installé ici, à San Francisco, sous un nom d’emprunt. Un loueur de voitures à Los Angeles l’a reconnu sur une photo malgré le fait qu’il ait changé de coiffure et qu’il soit blond maintenant. Perkins a laissé la voiture à l’aéroport. Puis il a disparu dans la nature. La police a découvert qu’il avait réussi à se procurer de faux papiers. Il peut donc avoir plusieurs identités.

– Pourquoi Hace ne m’a-t-il rien dit ?

– Ben... Je crois qu’il ne veut pas t’effrayer. Tu as déjà subi l’attaque de la sœur...

– C’est du passé !

Je m’assois sur une chaise au fond du couloir, je dois réfléchir. Les événements s’enchaînent un peu trop vite à mon goût.

Déjà, j’ai un truc important à faire : appeler ma famille et Julia. Je m’isole au fond du couloir. Ma mère me répond à la première sonnerie. Je lui ai envoyé un court message à notre retour de Page, elle a inondé ma boîte mail, me demandant des informations complémentaires.

– Bonjour Maman

– Oh ma chérie, qu’est-ce que je suis contente de t’entendre ! Alors ton mari et toi, vous êtes réconciliés ?

– Maman ! Nous n’étions pas en froid ! Mais nous avons discuté et en fait, il...

– Il t’aime.

Elle ne m’a laissé finir ma phrase, elle me dit ça comme si c’était une évidence pour elle.

– Oui, il m’aime.

– Tu es heureuse, n’est-ce pas ?

– Oh oui ! Mais ça veut dire aussi que je vais rester ici.

Ma voix a faibli sur le dernier mot. J’ai peur de sa réaction. Peut-être de la mienne aussi d’ailleurs...

– Ton père et moi sommes ravis pour toi. Seul ton bonheur nous importe Lisandrina. Peu importe où tu vis.

– Merci Maman. Je viendrais aussi souvent que je peux. Et vous aussi, vous allez venir hein ?

– Oui, nous en avons déjà parlé avec ton père. Ton frère est super excité de voir où tu habites.

Quand je raccroche, ma boule au ventre a disparu : j’avais besoin de la bénédiction bienveillante

de ma famille. Dans la foulée, j'appelle Julia que ma mère a tenue informée. Je peux à peine parler tellement elle crie dans mes oreilles. Elle devient carrément hystérique après mon récit détaillé de notre aventure dans la grotte :

– Lisa ! C'est le top du romantisme ton histoire ! Qu'est-ce que je suis contente pour toi. J'ai hâte de rencontrer ce rare spécimen masculin !

J'ai du mal à imaginer la scène...

Une demi-heure plus tard, Dom et Hace sortent du bureau du directeur, je ne l'ai même pas vu y pénétrer, absorbée dans mes pensées. Un groupe de personnes s'est formé devant la porte d'entrée, beaucoup de paparazzis et une foule d'anonymes. Je me sens oppressée.

– Je m'inquiétais de ne pas te voir.

Il s'est accroupi devant moi, ses mains me massent doucement mes genoux et me détendent.

– J'avais besoin d'être seule. Pourquoi ne voulais-tu pas me dire que la police avait confirmé la présence de Perkins à San Francisco ?

– Je ne veux pas que tu aies peur.

– Je vais bien ! Je sais me défendre !

– J'ai vu. Et je ne veux pas revivre ça ! Alors je te garde près de moi.

– C'est pour cela que tu voulais que je sois présente aujourd'hui ? Mais c'est idiot ! Il peut être n'importe où.

– Oui. Et en étant avec moi, je serai là pour te protéger.

– Oh Hace...

J'approche son visage du mien et je l'embrasse sur le front, le nez, la bouche.

– Tu t'en veux de n'avoir pas été là lors de l'attaque d'Alexa sur moi ?

– Oui.

– Je te rappelle que c'est grâce à ça qu'elle est sous les verrous. Alors arrête de culpabiliser.

Moi, je trouve que nous nous en sommes bien tirés ce soir-là.

J'aime son côté chevaleresque, le protecteur des faibles, mais moins quand ça s'applique un peu trop à ma personne. J'ai toujours su prendre soin de moi.

– Et après tu es partie... continue-t-il.

– Mais...

Je comprends soudain qu'il a sûrement dû ressentir mon départ comme un abandon, ce même sentiment d'abandon qu'il a connu avec son père. Je suis consternée par mes conclusions, mais mes mots restent coincés

Oh, non Hace... C'était tout sauf un abandon...

– Hace, Lizzy, nous vous attendons, nous crie Dom.

Nous le rejoignons devant les portes d'entrée. La foule s'est agrandie en quelques minutes. Comment allons-nous sortir de l'immeuble ? Et s'il était là ? À nous observer ou pire, à préparer une attaque ? Je ne vois qu'une multitude de visages, une majorité de femmes hystériques scandant le nom de Hace, des pancartes levées au-dessus de leur tête avec des cœurs dessinés, des portables allumés ou des calepins pour autographe. Il y a quelques mois, j'aurais été parmi elles.

– Nous allons sortir une fois que les gardes du corps auront sécurisé le parcours, nous explique Cynthia.

– Il n'y a pas une autre sortie ?

Je suis plus qu'inquiète, la foule compacte représente un danger pour lui.

– Nous devons nous montrer ensemble. La presse se pose trop de questions sur nous. Les journalistes auront ainsi de quoi écrire pour plusieurs jours et nous laisserons un peu tranquilles, me précise-t-il.

– Votre départ a été plus que remarqué et nous avons dû faire face à des cohortes de journalistes.

Cynthia m'en veut, c'est évident !

– Honey, si tu es angoissée, nous sortirons par-derrière.

– Non, non... Nous ferons comme vous avez prévu. Je caresse sa joue : Fais attention à toi. J'ai un mauvais pressentiment.

– Reste bien à mes côtés.

– Tant que tu auras besoin de moi.

Les portes sont ouvertes par deux gardes de la radio avant qu'il ne puisse me répondre. Un cordon de sécurité a été établi afin de nous frayer un passage jusqu'à la voiture. Il enroule son bras autour de ma taille et nous sortons du bâtiment. Il se compose un tout autre visage, celui qu'il destine aux photographes et à son public. Cool et décontracté, grand sourire aux dents blanches. Il serre quelques mains, répond brièvement à quelques paparazzis, salue des journalistes qu'il connaît. Mais il me tient fermement contre lui. Je suis très tendue, seulement je ne dois rien laisser paraître. Alors, je souris, je hoche la tête... Mes yeux pourtant examinent chaque personne qui ose l'approcher. Je cherche ce visage qui me hante la nuit, qui lui veut du mal... Je le sais, il est là. Il nous observe, ruminant sa vengeance dans l'ombre. Non, il ne fera rien maintenant, trop de monde et de possibilités de se faire attraper. Est-il caché au milieu de cette foule ?

Peter a ouvert la portière du SUV. Wyatt et Chris nous suivent pas à pas sur les trente mètres qui nous séparent de la voiture. Je n'en vois pas le bout de ce trajet ! Hace me fait vite grimper dans la voiture, il secoue la main une dernière fois et s'engouffre à son tour pour s'asseoir à côté de moi. Cynthia est cette fois derrière avec un MIB. Je contemple la foule qui clame son nom, enthousiasmée d'avoir vu leur idole. Je suis comme eux, fascinée par lui.

– Oh non ! je murmure, affolée.

Il est là ! Près de cette adolescente en short bleu. Habillé en jogging noir, une casquette des Giants sur la tête, il nous fixe de ses petits yeux – ils ont changé de couleur ? – ses traits durs trahissent sa haine qui m’atteint de plein fouet. Pourquoi autant d’aversion envers nous ? J’ouvre aussitôt la portière de mon côté.

– Lizzy !

Il essaie de m’attraper, mais je bondis hors de la voiture pour le suivre. Un MIB m’agrippe pour m’empêcher d’avancer. En une seconde, Wyatt est sur moi.

– Madame, rentrez dans la voiture.

– Wyatt, il était là, je l’ai vu !

Je parle tout bas pour que la foule ne m’entende pas. Les gens me fixent bizarrement, ne comprenant pas mon comportement.

Aussitôt, le garde du corps envoie des instructions à ses collègues. Deux agents se mettent à courir dans la direction que je leur ai indiquée. L’homme a déjà disparu dans une rue perpendiculaire.

– Remonte dans la voiture ! De suite !

Je me retourne vers Hace, il est appuyé sur la voiture, furieux. Je me rassois en claquant la portière.

– Mais qu’est-ce qui t’as pris ? siffle-t-il entre ses dents.

– Je l’ai vu. Perkins.

– Lizzy, tu es sûre de ne pas t’être trompée ? Il ne faut pas qu’il t’obsède comme ça.

– Tu penses que je délire ?

– Non, mais...

– Je te dis que je l’ai vu. Je ne suis pas folle !

– Comment peux-tu en être si sûre avec toute cette foule ?

Quand la voiture démarre, je remarque que les gens se sont agglutinés aussi sur le trottoir d’en face, il y a au moins deux cents personnes.

– Pourquoi y a-t-il autant de personnes ? Ce n’est pas la première fois je suppose que tu participes à une émission radio.

– Non. Mais j’ai été absent quelques semaines je te rappelle pour le film. Alors quand on annonce que je réapparais, en plus avec ma femme, ça fait le buzz.

– Oh...

Par la vitre teintée, j’observe les fans s’éloigner. Quelle drôle de vie... Toujours à se protéger, à se cacher, à essayer d’échapper aux fouineurs... Est-ce que c’est ainsi que j’envisage mon avenir ? Je sens son regard sur moi. Il scrute mes réactions. Je me pince les lèvres, je réalise maintenant à quel point ma vie va changer... Ou pas... Il est toujours en colère.

– Je l’ai reconnu. J’en suis sûre. Je l’ai déjà vu en vrai, de près. Il a effectivement modifié sa coupe de cheveux et la couleur, mais ses yeux l’ont trahi. Ils sont bleus maintenant, mais toujours aussi inquiétants.

– Tu étais droguée ce soir-là !

– Non, concrètement, c’était avant et puis tu m’as montré sa photo.

– Et ça te suffit pour le repérer à travers une foule ?

Il est plus que sceptique, à la limite du sarcasme.

– Avec mon travail, j’ai appris à être physionomiste. Il ressemble aussi beaucoup à sa sœur.

Il me prend pour une écervelée ou quoi ?

– Nous l’avons perdu monsieur, nous interrompt Chris.

– C’était bien lui ? lui demande Hace.

– Oui. Votre femme a vu juste. Et il semble connaître la ville pour nous avoir échappé aussi vite.

Il nous a semés en sautant dans un bus.

– La police a été avertie ?

– Oui monsieur.

– Cynthia, je veux un débriefing avec la sécurité d’ici une heure au bureau. Donnez-moi mon programme des quinze prochains jours. Je vais devoir certainement annuler beaucoup de rendez-vous.

– Mais monsieur...

– Mademoiselle Chesterfield, je n’accepterai aucune objection ! La sécurité de ma femme est une priorité !

– Hace...

Ses yeux sombres m’indiquent aussitôt qu’il ne veut rien entendre. Tant pis pour lui, je continue :

– Tu ne vas pas modifier ton planning pour lui ! Ce serait lui faire trop d’honneur ! De plus, tu as engagé suffisamment de gardes du corps pour nous protéger.

– Il n’est pas question que je prenne le risque de te laisser seule tant qu’il n’est pas en prison ! Il était à dix mètres de toi ! Et tu t’es précipitée sur lui. Il aurait pu te tirer dessus !

– Eh ! Calme-toi ! Si c’était ce qu’il voulait, il l’aurait fait, mais il s’est contenté de nous observer de loin.

Sa colère est montée d’un cran, il ouvre à peine la bouche quand il parle. Cependant, nous ne sommes pas seuls dans la voiture et il ne fera pas de scandale. Le trajet se poursuit en silence. Personne n’ose plus parler, même Cynthia pour une fois a l’air mal à l’aise. Peter stoppe le véhicule devant un immeuble blanc sur California Street où se trouvent ses bureaux de San Francisco, moins importants que ceux de L.A. Deux MIB viennent encadrer la portière coulissante ; il sort de la voiture, suivi de son assistante. Il se penche vers moi :

– Je reviens dès que je peux et ne fais plus rien d’inconsidéré !

Je ne lui réponds même pas ! J'enrage d'être tenue à l'écart et d'être considérée comme une enfant. Il le comprend tout de suite en voyant ma tête. Il tourne les talons et je devine à sa démarche qu'il peste contre moi.

Peter redémarre la voiture et nous revenons à la maison. Cette fois, je ne vois rien de la ville, je rumine ma fureur jusqu'à ce que nous soyons rentrés. Wendy et son assistante sont occupées au ménage dans le salon quand nous arrivons. Je ne veux pas déranger alors je monte dans la chambre : je vais en profiter pour répondre à mes mails. Je parlerai à ma famille plus tard.

Pour l'instant, je suis trop en colère, ma mère s'en apercevrait aussitôt. Elle s'inquiéterait et mon père essaierait de me convaincre de revenir en Corse, définitivement. Mon avenir est certes un peu flou dans mon esprit, mais une chose est sûre, je l'aime et je ne peux plus me passer de lui.

J'envoie un message à mes collègues, elles ne pourront pas compter sur ma présence pour l'automne. J'avais été claire dès le début, mais j'ai l'impression de les laisser tomber. Je contacte aussi Karen et Moke : je souhaite aller les voir prochainement. Dès que le danger sera écarté. Ça, je ne l'écris pas. Pendant que je tape sur mon clavier, je garde en mémoire que mes mails peuvent être piratés. Je choisis chaque phrase, chaque mot soigneusement, ne laissant rien paraître qui pourrait lui donner une indication sur nos mouvements ou nos trajets. En tout cas, s'il intercepte mes mails, il saura que je reste aux États-Unis. Pour l'instant.

Je l'aime, mais est-ce suffisant pour que nous puissions vivre ensemble ? Je ne suis pas du tout, mais alors pas du tout, préparée à la vie qu'il mène. Pas par rapport à son travail. Mais ce qui va autour, la pression, les fans, les paparazzis en permanence, le moindre déplacement sous surveillance...

Arrête de te triturer le cerveau Lisandrina, chaque chose en son temps.

Je respire profondément avec une technique de yoga que ma mère m'a apprise. Je décide d'aller manger. Un ventre plein pourra peut-être – sûrement même – m'aider à mieux réfléchir. Wendy a rempli le frigo de ses délicieux sandwiches au thon et au saumon. Je me sers aussi de la salade arrosée d'une huile d'olive locale. Je dévore le tout d'un bon appétit. Aucun bruit dans la maison, je suis seule. Ou presque.

Peter et Wendy sont dans leur appartement et je suppose que des gardes du corps sont postés dans le jardin et la rue. Pour m'occuper, je parcours la bibliothèque. Il a vraiment beaucoup de livres, sur des sujets très différents. Je ne sais pas s'il aime lire ou s'il a imité son père qui raffole des beaux manuscrits. Je tombe sur une « Cable Car History », une édition rare. Je caresse la couverture luxueuse. Bon, si j'en apprenais un peu plus sur cette ville ?

Mon attention s'évapore au fil des pages. À la vingtième, je me triture les neurones à propos de mon avenir. Je suis en plein paradoxe : je suis follement amoureuse d'un homme extraordinaire, qui, ô miracle, m'aime, mais si sa vie (et lui !) fait fantasmer des millions de femmes, je ne suis pas sûre de supporter toute cette pression quotidienne et de devoir rendre des comptes à chacun de mes pas. Et

comment avoir un job avec un nom de famille pareil ?

Une question en amène une autre, puis une autre. Une liste sans fin de doutes et de suppositions. Je sursaute quand j'entends la porte d'entrée s'ouvrir. Je me lève et pose délicatement le livre sur la table. Je sais que c'est lui, je le sens. Il accroche sa veste au portemanteau dans le hall. Mon cœur bat à tout rompre, cet homme au bout du couloir, cet apollon est soi-disant mon mari, mais ça reste encore très vague dans mon esprit. Le refrain des Pixies me revient à cet instant : « Where Is My Mind ? ».

Dès que Hace apparaît, mon cerveau, lui, disparaît de ma boîte crânienne, je ne suis plus qu'un désir à assouvir. Mes jambes engourdies s'animent enfin et je cours le rejoindre. Je me pends à son cou pour attirer ses lèvres vers les miennes. Quelques heures sans lui et je suis déjà en manque... Complètement addict !

- Dispute terminée ?
- N'y compte pas ! je réplique. Pas avec un simple baiser !
- Ah ? Et là ?

Il glisse ses mains très lentement jusqu'en bas de mon dos tandis que sa bouche sillonne ma joue, ma nuque, et remonte vers mes lèvres, brûlant ma peau à chaque passage.

- Je résisterai.
- Tss, tu n'y arriveras pas.

Il me plaque contre le mur et son corps presse le mien, ses cuisses bloquant mes mouvements. Oh *Diù*, il a autant envie de moi que moi de lui, son érection étant directement placée sur mon sexe en feu. Sa main passe sous mon T-shirt et tire sur mon soutien-gorge en dentelle rose pour accéder à mon sein. Il réussit en une seconde à me faire perdre la raison avec ses doigts qui tournent avec lenteur mon téton délicat.

En quelques gestes experts, il défait les boutons de son pantalon et le zip de mon jean qui tombe sur mes chevilles. Il se débarrasse de son propre jean et de son boxer puis il s'agenouille devant moi avec un sourire suffisant. Un autre que lui aurait reçu mon genou dans le menton. Mais lui, il sait. Il sait que je ne peux pas lutter contre mon désir irréprouvable de le sentir en moi. Il sait qu'il obtiendra de moi ce qu'il veut.

Pendant qu'il descend mon string rose sur mes pieds, il remonte ses lèvres de mon genou à l'intérieur de ma cuisse. Je me cambre afin d'amener sa bouche à l'endroit exact où je la veux. Il pose ses longues mains sur mes fesses et approche sa langue de mon clitoris. Je ne peux retenir un sourd gémissement de pur plaisir. Mais je ressens son empressement, il veut plus et moi aussi. Il se redresse d'un coup et plante ses beaux yeux dans les miens.

- J'ai trop envie de toi, Lizzy. Toute la journée, je ne pense qu'à une chose : te faire l'amour.
- Alors, viens, je lui murmure, la voix éraillée par l'excitation.

Il enroule mes jambes autour de sa hanche. Sans aucun compromis, il prend possession de mon corps qui n'attend que ça. Je m'accroche au col de sa chemise. Mes yeux rivés aux siens, j'ondule d'abord avec lenteur sur son membre, mais je perds ma concentration à cause de la chaleur qui irradie de nos corps en fusion totale. Il me plaque alors plus fort sur le mur, resserrant notre étreinte et son sexe trouve le chemin direct de ma volupté. Le plaisir monte en moi comme un feu de forêt dévastateur. Il halète mon prénom dans mon cou et nous nous consomons ensemble dans un dernier soupir. Il reprend son souffle plus vite que moi tandis qu'il continue de me soutenir. Il fait fondre mon cœur avec sa moue rieuse :

- Alors madame O'Keefe, toujours en colère ?
- Mmm... Arguments convaincants. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.
- Pourquoi ne suis-je pas surpris ?

Il frôle ma cuisse de ses longs doigts de musicien, comme s'il jouait de la guitare et j'en tremble de délice.

- Tu m'as fait très peur ce matin, Lizzy. Ne recommence plus par pitié. Tu as pris un gros risque en sortant de la voiture.
- Je sais, je suis désolée. Je prends son visage entre mes mains et l'embrasse furtivement. Mais ne doute plus jamais de ma parole. Je sais ce que j'ai vu.
- Dans mon milieu, il est déconseillé de faire confiance à qui que ce soit. Il y a très peu de personnes sur qui je puisse réellement compter. Je suis habitué à remettre en cause tout ce qu'on me dit. Le mensonge et l'hypocrisie font partie de mon univers.
- Pas du mien !
- Je vois oui. Et... (Il me lâche et s'éloigne de moi.) J'ai beaucoup réfléchi.

Est-il, par hasard, arrivé aux mêmes conclusions que moi ? Que nos univers sont incompatibles ?

Je me rhabille, la peur au ventre, indécise quant à mon avenir.

- Peter doit te former à certaines règles de sécurité. Tu ne peux plus aller où tu veux, comme tu veux.
- De toute évidence...

Je le savais, mais me l'entendre dire est encore plus désagréable. J'ai besoin d'un café ou mieux d'un punching-ball pour me défouler.

- Lizzy ? Tu sembles contrariée. Tu as une autre idée ?
- Ouais... Rentrer chez moi par exemple.

Il se fige instantanément. Devant son expression tourmentée, je me mords les lèvres.

- Perkins t'a fait changer d'avis ? Tu ne veux plus rester ici ?

Son ton amer est empli de déception. Les muscles de ses biceps saillent sous sa chemise tellement

il écrase le tabouret de ses puissantes mains. Une discussion franche s'impose.

– Hace, je sais ce que je veux, mais je sais aussi surtout ce que je ne veux pas. Nous n'avons pas eu le temps de parler depuis ce matin. Tu m'annonces que nous n'avons pas de contrat de mariage, que je dois suivre aveuglément Peter quand tu lui dis de m'emmener quelque part, que je dois changer ma façon de vivre et que tu n'approuves pas que je veuille travailler ! Je fais quoi alors ? Je passe mon temps à faire du shopping et à dépenser ton argent pendant que tu disposes autour de moi un dispositif blindé pour que ce taré de Perkins ne puisse m'atteindre ? Est-ce que tu me crois capable de devenir cette femme-là ? Parce que si c'est oui, effectivement autant que je rentre chez moi !

– Tu ne vas pas me rendre la vie facile, n'est-ce pas ?

Sous son sourire craquant pointe une légère inquiétude.

– Non. Et toi tu ne rends pas non plus la mienne très simple.

– M'aimes-tu assez pour supporter toute cette pression ?

Ses yeux verts me lancent une supplication muette qui me frappe en plein cœur. La réponse est incontestable :

– Tu te souviens le deuxième jour quand tu m'as demandé si je voulais vraiment divorcer ?

– Oui et tu ne m'as pas répondu.

– Tu sais pourquoi ? Parce que la réponse était « Non ». Mon cœur, mon âme, mon être t'appartenaient déjà. Je n'en étais pas consciente, car tout était si confus dans ma tête. Pour moi, ta célébrité et ton air si sexy rendaient mes réactions incohérentes. Je n'étais plus en état de penser correctement.

J'ai besoin d'énergie pour continuer cette conversation essentielle. Je me sers un expresso à l'italienne. Je bénis le bruit de la machine qui rompt ce silence pesant. Je me racle la gorge avant de continuer :

– Je me disais sans cesse que je devais me ressaisir, que je ne devais pas succomber à ton charme. Je ne voulais pas ressembler à tous ces fans qui se pâment devant toi. Pourtant je suis pareille ; quand tu me souris, que tu t'approches de moi, sans même me frôler, je ne contrôle plus rien, ni mon corps ni mon esprit. J'essayais de me persuader que j'étais seulement aveuglée par ton physique.

J'avale mon café noir, les yeux rivés sur son visage attentif. Il est trop habitué à prendre seul des décisions, mais pour notre couple, je dois lui faire comprendre que dorénavant, nous devons traverser les obstacles ensemble.

– Mais quand je suis partie, j'ai compris que ce qui me manquait, c'était toi, en entier. Ta voix quand tu chantes dans la douche, ton rire quand tu joues avec les enfants ou toutes les discussions qui nous ont tenus éveillées des heures. Tu es l'homme le plus gentil, attentionné que je connaisse. Te quitter a créé en moi un vide cosmique. Que seule ta présence peut combler. Mais il est hors de question que tu contrôles ma vie. Je suis prête à faire ce qu'il faut pour m'adapter à ta façon de vivre. Mais tu dois me faire confiance. Ne me mets pas à l'écart. Surtout en ce qui concerne notre sécurité.

Le mariage est un partage, pour le meilleur ou pour le pire.

Au fur et à mesure que je lui parle, il contourne à pas lents le comptoir et s'avance vers moi. Je retiens ma respiration, la poitrine bloquée par mes émotions enfin dévoilées. Son visage tourmenté se transforme en une immense joie quand je prononce la dernière phrase. Il fredonne des paroles incompréhensibles sur une musique envoûtante. Il m'attrape par la taille et me fait virevolter avant de m'enserrer à m'en étouffer. Son regard dévorant de désir et de... de quoi ?... de tendresse respectueuse me fait littéralement craquer. Il murmure à deux millimètres de mes lèvres :

– Ah ! Enfin convaincue que nous sommes mariés ?

– Presque.

Mon souffle est coupé par son baiser passionné. Je ne me lasse pas de le sentir, de le toucher...

– Merci d'être si patient avec moi.

– Je crois que TU devras te montrer patiente. Ma vie est parfois un enfer.

– Alors à moi de la transformer en paradis.

– Tu as déjà commencé... En acceptant de vivre avec moi. Et s'il te plaît, ne me dis plus que tu veux rentrer chez toi ! C'est ici chez toi dorénavant... Enfin, sauf si tu as envie de voir ta famille bien sûr... Et autant que tu le voudras !

– Laisse-moi un peu de temps pour considérer cette maison comme la mienne. Et puis la Corse sera toujours chez moi, à jamais. J'aurai juste un pied de chaque côté de la Terre. Je sens un soulagement immense qui détend tout son corps. Mais mon cœur sera toujours là où tu es.

– Le mien est là.

Il pose sa main sur ma poitrine avant de m'embrasser avec passion. Il glisse ses mains sur mes fesses et me colle sur ses hanches. Nous sommes insatiables... Cependant, il stoppe son baiser qui me laisse étourdie.

– Bon, discutons maintenant de ton souhait de travailler.

– Mon souhait ? Une nécessité oui.

– Tu n'es plus dans le besoin Lizzy.

– Hache, je ne l'ai jamais été ! Mets-toi ça une bonne fois pour toutes dans la tête. Je VEUX travailler. Je te l'ai dit, je ne veux pas rester cloîtrer dans cette maison. J'ai besoin de faire quelque chose de mes journées, de gagner mon propre argent. Question de dignité !

– La plupart des femmes que je connais seraient ravies de passer leur temps dans les boutiques avec mon argent.

– Je ne suis pas de celles-là.

– Non. De toute évidence... C'est pour ça que je t'ai épousée... Son pouce effleure mes lèvres. Et pour ce si joli sourire. Pour ces magnifiques yeux dorés et ces cheveux si doux. Je ne parle pas de ce corps sublime aux courbes exquises. Adapté parfaitement à mes mains.

Je ne peux m'empêcher de rougir. Je ne suis pas prude en général, mais ces paroles sensuelles résonnent comme un feu ardent dans mes veines.

- Hum. Madame O’Keefe, j’adore quand tes joues deviennent roses de désir.
- Tu connais l’effet que tu as sur les femmes !
- Je me moque des autres. Seul l’effet que j’ai sur ma femme compte.
- Sachez, monsieur O’Keefe, que votre femme se consume complètement à chaque fois que vous la touchez.

Il dépose un baiser délicat sur ma joue et il ouvre le frigo :

- Tu m’as ouvert l’appétit !

Et moi, j’ai encore faim de lui...

Il prend un plat de gnocchi au basilic et le met au micro-ondes. Je sors les couverts, sans le quitter des yeux. Il est incroyablement sexy avec sa chemise blanche ouverte sur son torse parfait, son boxer qui ne cache rien de ses fesses musclées et un plat de pâtes dans les mains. Comment des gestes aussi ordinaires peuvent-ils me mettre en transe ? L’excitation d’une nouvelle vie qui s’annonce ?

- Veux-tu travailler à nouveau dans une agence de voyages ?

Il me sort de ma rêverie torride. Je secoue la tête pour me ressaisir.

- Si possible, oui.
- Je peux demander autour de moi.
- Certainement pas ! Je me débrouillerai seule !
- Vous êtes tous aussi farouchement indépendants sur votre île ?
- Tu n’as pas idée !

En quelques lignes, je lui raconte l’histoire de ma terre natale. Je suis étonnée qu’il m’écoute si attentivement, il me pose même des questions.

- Ça t’intéresse vraiment ce que je dis ?
- Oui bien sûr. Tout ce qui te concerne m’intéresse.

Nous finissons le déjeuner par des éclats de rire : il est un excellent imitateur. Il me décrit une scène du tournage du film de Cortese quand un assistant-réalisateur a senti un serpent sur ses chaussures alors qu’il urinait contre un arbre. Le pauvre garçon a détalé de terreur, quasiment nu au milieu du plateau de tournage !

- Qu’est-ce que tu chantais tout à l’heure ? Je n’ai pas reconnu la musique.
- Une des dernières chansons que j’ai écrites.
- J’ai bien aimé la musique.
- Oui ? Extrait du nouvel album.

Il part dans son bureau et revient avec sa guitare fétiche, une Martin. (Il paraît que ce sont les meilleures guitares acoustiques, mais je n’y connais rien...). Il commence délicatement à bouger ses

doigts sur les cordes et une douce musique s'échappe de sa guitare. Puis il accélère légèrement en même temps que sa voix enfle, emplissant le salon d'une sonorité transcendante.

- C'est magnifique ! je m'exclame quand il termine de chanter.
- Elle n'est pas finie. Je voudrais ajouter un violon et un violoncelle.
- Pour moi, elle est déjà parfaite simplement en acoustique... Mais bon, comme dit mon père, je n'ai pas d'oreille.
- Tu aimes la musique pourtant.
- Humm, et plus particulièrement la tienne.
- Tu n'es pas objective, tu es ma femme.
- Tss, tss... Je t'écoute depuis toujours.
- Ma musique... Mais pas moi.
- Hace ! Promis, je suivrai les consignes de sécurité dorénavant.
- *Hallelujah !*

Si j'avais su, je n'aurais jamais accepté sa proposition : Peter est un tyran. Je le prenais pour un nounours au cœur tendre. Eh bien non ! C'est un bourreau de travail qui n'a aucune pitié pour sa malheureuse élève ! Il tient absolument à m'enseigner des techniques de self-défense.

Je découvre le sous-sol de la maison où je n'ai encore jamais mis les pieds. S'y trouvent une pièce de rangement, une cave à vin dont le prix de certaines bouteilles pourrait me nourrir une année entière et une salle de gym digne d'un complexe sportif. Située sous la chambre de Hace, elle a une grande baie vitrée face à la mer.

Malheureusement pour moi, je ne peux admirer la vue, la plupart du temps, je suis allongée, face contre terre sur un tapis de sol ! Je suis couverte de bleus, tous mes muscles sont endoloris et mes articulations sont soumises à rude épreuve. Sept jours de chutes, de roulades, de course à pied dans le quartier, encadrée par dix gardes du corps qui semblent faire une promenade de santé alors que je sue sang et eau !

Mais je comprends très vite pourquoi ces efforts sont nécessaires : dès que je sors, je suis moi-même suivie par une horde de paparazzis. Ils ne vont pas avoir le scoop du siècle avec moi : je me concentre sur mon jogging, habillée avec mon survêtement acheté chez Walmart l'année dernière. Je suis loin d'être la top-modèle au sommet de sa forme et de la mode.

Quand j'aurai trouvé un nouveau travail, je pourrai aller faire du shopping. Je ne veux pas demander d'argent à Hace. Il m'a bien proposé d'alimenter mon compte bancaire, mais après mes cris il a abandonné l'idée. Il n'est pas revenu sur le sujet... Pour le moment.

Peter m'explique comment est organisée la sécurité autour de Hace. J'apprends par cœur les façons de se déplacer selon les lieux : dans la rue, dans un endroit public, dans une boutique. Comment descendre et sortir d'un véhicule rapidement. Ne pas laisser le temps à un éventuel agresseur de s'approcher.

Nous parcourons la ville ensuite pour une mise en situation réelle. Hace m'emmène au Berkeley Rep voir une représentation de Tartuffe. Nous évitons de sortir, mais nous ne voulons pas nous terrer à la maison, alors quand Hace m'annonce qu'il a des invitations pour une pièce de théâtre je suis ravie de partager une soirée avec lui à l'extérieur. Même si Peter me fait passer une véritable interrogation orale pendant le trajet et qu'il scrute chacun de mes gestes à la descente de la voiture.

Ce choix de spectacle me surprend de sa part. Son humanité envers les autres, ou envers moi, m'a touché depuis le premier jour. Mais là, à l'écouter parler de sa formation artistique, je me rends compte que ses onéreux cours de comédien ont eu un impact sur lui que je ne soupçonnais pas. Il puise sa profondeur d'âme dans une vaste culture hétéroclite et ouverte sur le monde.

Pourtant, comme tous les businessmen, il est connecté en permanence, il vit à deux cents à l'heure, il joue dans des blockbusters depuis dix ans, il chante du rock devant des milliers de personnes, mais je suis étonnée par son côté académique dû, je crois, à un apprentissage rigoureux de la musique, piano, guitare, solfège... Voulé par son père, si j'ai bien compris...

J'éprouve un réel plaisir à discuter avec lui ; nous nous rejoignons sur ce point, dans notre vie privée ou professionnelle, nous aimons partager, échanger avec les autres.

Je souris quand je l'entends déclamer en sourdine quelques vers de la pièce ; c'est étrange d'entendre Molière en anglais, mais j'adore comment les acteurs ont modernisé ce classique français.

Les jours suivants, cours accéléré sur les réactions à avoir en cas d'agression avec Wyatt et Chris. Je coopère volontiers, je m'efforce d'assimiler mille choses, je râle peu... Sauf quand Cynthia m'impose un planning rigoureux. Alors là, j'explose ! Je tiens à ma liberté de mouvement ! Hace et moi avons alors une dispute plus que houleuse à ce sujet qui se termine uniquement quand nous partons chacun dans une pièce différente.

Le soir venu, tandis que nous sommes couchés l'un contre l'autre, notre désir annihile notre colère. Je ne suis pas rancunière et, pour lui prouver, j'ai laissé ma nuisette sur la chaise, à côté de la petite pièce en dentelle qui me sert de sous-vêtement. Il me regarde, avec un léger sourire ironique, étendu sur les draps fraîchement lavés : il a très bien compris mes intentions, il retire son boxer qui valse sur la commode et me fait signe avec son index d'approcher. Je suis déjà en effervescence et il ne m'a pas encore touchée !

Il me colle contre lui avec vigueur, j'enroule mes jambes sur ses cuisses fermes. Son baiser doux et tendre me surprend après la tension qui a régné entre nous ces dernières heures. Sa langue explore avec délicatesse ma bouche en feu tandis que sa main caresse lentement mon dos de haut en bas qui se couvre de frissons irraisonnés. Mes doigts dans ses cheveux se crispent à chaque fois que je gémis de plaisir.

Son pouce et son index s'emparent d'un de mes tétons, toujours avec une douceur extrême. Je me cambre pour lui donner libre accès à mes seins dressés pour lui obéir. Je suis ravie de bénéficier de

la dextérité de ses mains due à des années passées sur sa guitare. Son sexe dur roule contre mon intimité : impossible de retenir mes soupirs de volupté. Instinctivement, mon corps ondule à l'unisson du sien. Nous bougeons ensemble à la recherche de cet éternel désir que seul l'autre peut nous apporter. Il continue de m'embrasser, mais je sais qu'il sourit de me voir si réceptive à chacun de ses effleurements. Sa main descend alors le long de ma cuisse puis elle prend (enfin !) le chemin de mon entrejambe. Sans aucune difficulté, ses deux doigts jouent dans mon sexe mouillé une musique que nous seuls connaissons... Il continue son exquis supplice de longues minutes, en surveillant mes réactions. Je craque complètement quand il joint son pouce sur mon clitoris. Mon cri ressemble à un chant de victoire. J'en suis maintenant persuadée : les guitaristes sont les meilleurs amants que je connaisse !

J'essaie de reprendre un semblant de souffle, mais il me bascule sur le dos. Penché au-dessus de moi, il pose un léger baiser sur mes lèvres avant de se mettre à genoux. J'adore son sourire coquin irrésistible. J'accroche mes jambes autour de ses hanches. Ses bras musclés encerclent mes cuisses et, d'un mouvement brusque, il s'enfonce en moi. Une sensation délicieuse de vertige me gagne, corps et âme. Une curieuse mélodie sourde résonne dans mes oreilles, c'est celle de ses gémissements couplés aux miens. Je me soulève pour accueillir son superbe sexe encore plus loin... Agrippée aux draps, je me force à rester concentrée sur lui, je rouvre mes paupières. Je veux voir ses yeux se plisser sous l'effet du désir, je veux entendre sa respiration ralentir, je veux sentir au plus profond de moi son corps tendu par la jouissance. Telle une guitare qui émettrait le plus beau son du monde...

Le lendemain matin, au petit déjeuner, j'ai la bonne surprise d'avoir Mia au téléphone. Elle est rentrée et elle veut absolument me rendre visite. Je suis enthousiaste. Enfin, je pourrai papoter d'autres choses que de techniques de combat rapproché ou d'évaluation des dangers ! Certains de mes muscles n'avaient jamais été autant sollicités, je suis courbaturée de partout. Après avoir déposé ses enfants à l'école, mon amie débarque avec un gros paquet-cadeau.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Pour toi et Hace. Un cadeau de mariage. Je peux enfin vous en offrir un.

Je suis trop émue pour lui répondre. Je l'embrasse sur les deux joues, les yeux mouillés.

– Dom m'a appelé dès qu'il a su que tu étais revenue. J'ai beaucoup prié pour que vous soyez enfin un vrai couple. Que vous vous rendiez compte que vous êtes faits l'un pour l'autre. Ouvre ton cadeau et après, raconte-moi comment Hace t'a fait sa déclaration.

– D'accord, je te raconte. Mais pour le cadeau, j'attendrai Hace. C'est notre premier cadeau de mariage.

– Vous en avez eu lors de la réception.

– Oui. Mais pour moi, ils ne sont pas... Je ne les ai pas pris pour de vrais cadeaux. Nous n'étions pas mariés.

– Avant ton départ, tu ne t'es jamais sentie mariée à Hace, n'est-ce pas ?

– Non, jamais.

- Et maintenant ?
- C’est encore difficile.
- Mais pour lui, tu es sa femme. Depuis le premier jour.
- Je sais. Allez, viens t’asseoir sur la terrasse et nous pourrions en discuter. Wendy ? Vous pouvez nous apporter du thé ?
- Tout de suite.
- Oh, je vois que tu t’es habituée à Wendy.

Je ris :

- Je crois plutôt le contraire. Elle est très patiente avec moi.

Nous nous installons au jardin fraîchement tondu. Mon odeur préférée... À l’exception du parfum de Hace sur sa peau... Les parterres sont uniquement composés de fleurs et de plantes endémiques à la Californie, comme le pavot jaune.

Mais Mia ne veut pas parler botanique aujourd’hui, elle me presse de questions sur Hace et moi. Je lui raconte en détail mon départ pour la Corse, mes longues semaines à essayer de me reconstruire grâce à mes proches et à la reprise du travail. Son arrivée surprise à Calvi qui m’a laissée encore plus désespérée. Je lui relate les dernières infos sur l’enquête et pourquoi je suis revenue à San Francisco. Dom lui en a caché une grande partie, certainement pour ne pas l’effrayer. Elle me remercie car, comme moi, elle veut savoir où en est la police. Nous nous plaignons de nos maris respectifs et de leur agaçante volonté de trop nous protéger. Elle attend impatiemment que je lui narre notre voyage à LeChee. Je lui donne les grandes lignes, mais je garde pour moi les détails les plus intimes. Certains moments nous appartiennent, je ne les partagerai avec personne.

- Quelle histoire romantique ! Elle me donne envie de pleurer. Je suis si contente pour vous deux. Avec Dom, nous étions désolés que vous vous soyez quittés. Vous formiez un si joli couple. Et les enfants t’adorent. Ils t’appellent déjà Aunt Lizzy.
- Je les aime beaucoup aussi.
- Et maintenant, que fais-tu de tes journées ?
- Je souffre.

Je lui explique mes interminables heures de supplice avec Peter et ses acolytes.

- J’ai aussi commencé à chercher un travail. Au grand désespoir de Hace.
- Il n’est pourtant pas contre le travail des femmes !
- Non, mais il a peur pour moi avec Perkins dans la nature. Il préférerait que j’attende. Mais je veux gagner ma vie, question d’estime de soi. Alors j’ai prospecté auprès des agences de voyages de la région.
- Hein, hein... Dans des agences de voyages ?
- Oui. Tu connais quelqu’un qui embaucherait ?
- Oui. Mais pas dans une agence de voyages.
- Mia, j’ai des diplômes pour être agent de voyages ou guide. Je n’ai pas d’autres compétences.

– Si, je l’ai constaté moi-même. Et je connais effectivement quelqu’un qui recherche désespérément une assistante compétente, intelligente et qui s’entendrait avec une directrice exigeante et perfectionniste.

– Qui ? Et dans quoi ?

– Dans l’évènementiel. Avec moi.

Je suis stupéfaite par sa réponse.

– Tu voudrais m’embaucher ? Mais tu as déjà du personnel.

– Lizzy. J’ai une entreprise à gérer, une image à préserver. Je ne te fais pas la charité. J’ai apprécié notre collaboration pour votre réception. Tu es consciencieuse et tu t’investis à fond dans ce que tu fais. Et surtout, tu as été réactive à chaque fois que je te demandais quelque chose. Je pouvais discuter avec toi, même si nous n’avons pas toujours été d’accord, nous avons réussi à mélanger nos points de vue. Nous avons créé une soirée mémorable. J’ai eu d’autres clients intéressants après. Qu’est-ce que tu en dis ?

– Que c’est trop beau pour être vrai.

– Toi et ton scepticisme !

– Mia, je serais honorée d’être ton assistante. Moi aussi j’ai adoré travailler avec toi. C’était génial ! Mais je veux d’abord être à l’essai. Que tu voies si je te conviens ou pas.

– OK, OK. Donc, nous disons demain, lundi à neuf heures.

– Où ?

– Viens à la maison et ensuite, je te montrerai mes locaux.

– Euh... Tu sais que je ne peux pas me déplacer seule ?

– Oh oui... Mais pas de problème.

La baie vitrée s’ouvre alors sur Hace. Mon cœur saute dans ma poitrine. Je crois que jamais cela ne cessera. Il embrasse Mia sur la joue et vient ensuite poser ses lèvres chaudes sur les miennes. Ce n’est pas du tout un baiser chaste ! Sa langue a plongé dans ma bouche affamée, ce brusque assaut aiguise aussitôt mon appétit : chaque centimètre de ma peau réclame d’être rassasié de son corps. Si mon amie n’était pas là, nous serions déjà déshabillés tellement notre désir est intense.

– Hey ! Je suis là les amoureux !

Mia fait semblant de s’éventer avec sa main.

Hace enroule ses bras autour de moi et je caresse ses mains fines de guitariste.

– Désolé Mia, mais elle m’a manqué toute la journée.

– Je vois ! Vous m’avez fait suffoquer. Vivement que mon mari rentre.

– Nous l’avons déposé à la maison. Comment se sont passées tes vacances ? Tes parents vont bien ?

– Oui ils sont en pleine forme. Dans quinze jours, ils partent en croisière dans les Caraïbes. C’est leur troisième cette année ! Ils n’ont cessé de gâter Diego et Taawa, je n’ai plus qu’à remettre les choses au point avec eux cette semaine. Ils sont persuadés que je vais faire comme ma mère, leur

laisser tout faire ! Ils rêvent. Oh, à propos, j'ai demandé à ta femme de travailler avec moi.

– Quoi ?

Il nous regarde toutes les deux comme si nous avions dit une insanité.

– J'ai accepté. Demain, je vais avec Mia visiter ses bureaux. Je vais tenter l'expérience.

– Wyatt et Chris seront sur votre dos. Et pas de discussion.

– Nous le savons.

Mia et moi lui répondons en chœur, un grand sourire aux lèvres.

– Je ne peux rien dire contre ?

– Non.

Il n'est pas franchement réjoui par la nouvelle, mais je le rassure en lui promettant de suivre à la lettre les consignes des gardes du corps. Il arrête de grimacer quand j'entoure sa taille de mes bras et que je pose ma tête sur sa poitrine. Son cœur bat vite, mon propre cœur accélère dangereusement sa course. Il resserre son étreinte avec un baiser sur mes cheveux. Je suis gênée de notre très apparente excitation devant mon amie. Mieux vaut que nous nous détachions l'un de l'autre.

Je pose le gros paquet de Mia sur la table et nous l'ouvrons ensemble. Elle a vraiment un don pour cerner les goûts des gens, elle a trouvé le cadeau parfait qui nous ressemble : un superbe plaid extra-large tissé main par des Navajos. Je caresse les losanges colorés, admirative de ce travail artisanal. Nous la remercions vivement tous les deux. Je nous imagine ensemble l'hiver devant la baie vitrée à regarder le Pacifique, emmitouflés dans cette belle couverture. Mia nous quitte, aux anges.

– J'ai hâte d'être à demain, me dit-elle en me disant au revoir.

– Moi aussi. J'ai enfin un but pour la journée du lendemain, qui m'appartient. Pas le programme des forçats de la sécurité.

– As-tu vraiment envie d'accepter ce job avec Mia ?

– Oui. La réception a été une super expérience. J'ai beaucoup apprécié le travail d'équipe avec Mia, mais aussi avec les autres professionnels. Elle côtoie plusieurs corps de métier, sa clientèle est très hétéroclite. Bref, c'est varié, jamais pareil. Et elle est très pro, très exigeante. Tout ce que je recherche chez un patron.

– Tu as l'air emballée par sa proposition.

– Je le suis. Et toi, tes rendez-vous ?

Il me retrace toute sa matinée, à accueillir des journalistes venus l'interroger sur son nouvel album qui n'est pourtant pas encore dans les bacs, sa réunion avec des spécialistes des normes antisismiques, obligatoires et drastiques en Californie. Rien à voir ! Il saute d'un sujet à l'autre comme si tout cela était normal. Son cerveau va exploser un jour... Mon admiration pour lui se mue petit à petit en vénération. Il est incroyable ! Qu'est-ce que je peux bien lui apporter ?

– Lizzy ?

– Oui ?

Je tressaille au son de sa voix.

– Tu es soucieuse.

– Euh... Non. Je me dis qu'en plus de ton travail, tu t'occupes d'une multitude de choses en parallèle. Tu es réellement un homme extraordinaire. Je ne comprends toujours pas ce que je viens faire dans cette équation.

– Stop ! Il me prend les mains fermement. Moi, je sais. Je t'aime. Tu ne te vois pas comme moi je te vois. Tu rends les gens heureux autour de toi. Tout le monde t'apprécie. Regarde Mia, elle t'a embauchée ! Et pourtant, qu'est-ce qu'elle peut être casse-pieds au boulot ! Oui, oui, tu peux dire ce que tu veux, mais j'ai suffisamment sollicité ses services pour le savoir. Quant à ce bourru de Dom, il ne jure que par toi, car il pense que tu as un effet bénéfique sur mon caractère...

– Je veux que les personnes que j'aime soient heureuses.

– Je le suis Lisandrina. Au-delà de toutes mes espérances.

Il me serre dans ses bras, ses mains explorant mon dos, mes reins...

Quelques minutes plus tard, nos vêtements traînent sur les marches. Hace a enlevé sa chemise dans le couloir, j'ai ôté mon T-shirt sur la rambarde. Nos pantalons et nos sous-vêtements jonchent l'escalier. Pas une minute nous n'avons décollé nos bouches : elles sont scellées me semble-t-il à jamais.

Nos pas nous conduisent à la hâte jusqu'à sa chambre. La lumière orangée de cette fin d'après-midi a modifié les couleurs de la pièce, lui conférant une atmosphère volcanique, à l'image de mon corps et de mon esprit.

Je l'attire vers la confortable méridienne couleur bronze. Je le pousse dessus, il obéit avec un plaisir évident, allongeant ses longues jambes et offrant à ma vue son magnifique corps sculpté. Il n'en a absolument pas honte et il a raison, mais je trouve toujours insensé qu'il s'expose sans complexe devant moi. Il n'a aussi aucune pudeur à me détailler de ses yeux électrisés de la tête aux pieds.

Enfiévrée par son regard explicite, je m'agenouille sur l'étroit sofa, me positionnant juste sur son sexe en érection qui n'attend que moi. Je glisse sur lui avec une lenteur exagérée. Il a placé ses mains sur mes hanches, car il veut accélérer notre rythme, mais je veux profiter de ce moment, je scrute chaque rictus de son visage, chaque soupir que je lui soutire et dont je suis si fière. Je veux qu'il sente à quel point j'aime l'emmener au-delà des étoiles comme lui me le fait.

– Lizzy, tu vas m'achever si tu ne vas pas plus vite, me supplie-t-il.

Je suis moi-même au bord de l'explosion. Je veux faire ce voyage vers l'orgasme avec lui alors je bouge de plus en plus vite pour arriver à destination en même temps.

Bien longtemps après, nous savourons en silence d'être enlacés dans son lit, baignant dans les derniers rayons rasants du soleil.

Chapitre 26

Cette connoise a failli le faire arrêter. P***** de merde ! Il a semé les flics à la dernière minute. Vive les bus de ville ! Un grand balèze l'a poursuivi jusqu'au pâté de maison suivant, mais il a eu de la chance, un type sortait d'un immeuble, il s'y est engouffré pour s'y cacher. Seulement en ressortant trois minutes plus tard, la rue grouillait de flics et il a dû à nouveau courir pour leur échapper.

Il a sauté de justesse dans un bus. Les passagers l'ont regardé bizarrement, mais il s'en foutait, c'était comme ça depuis qu'il était petit. Les gens le trouvaient étrange, ils ne comprenaient simplement pas qu'ils avaient un génie en face d'eux, il leur faisait peur. Tant mieux, il n'aimait pas la compagnie.

Quoi qu'il en soit, il a commis une erreur, il s'est approché trop près. Et comment a-t-elle pu le reconnaître ? Il doit se méfier, elle est physionomiste et plus maligne qu'il ne l'a cru. Mais son QI est celui d'un génie. Elle ne lui échappera pas.

Il s'est acheté une tondeuse électrique dans la supérette du coin et s'est débrouillé pour se faire une coupe de militaire lui-même dans sa salle de bains. Ses superbes cheveux blonds californiens ont fini à la poubelle. Il n'a pas pris le risque d'aller chez un coiffeur. Il lui en veut à mort à cette blondasse, il avait réussi à emballer une fille hier soir grâce à son nouveau look et maintenant, il ressemble à un *marine*.

Ou presque parce qu'il est trop maigre. Il va lui pourrir la vie, comme elle lui pourrit la sienne. Il s'est inspiré de ses jeux vidéo préférés ces derniers temps pour peaufiner sa technique sur les mécanismes de la peur. C'est incroyable comme certaines personnes craignent moins les coups que les révélations qu'on peut faire sur leur compte.

Il sait que ça ne marchera pas avec ces deux-là. Il a choisi une autre approche la concernant : le manque de repère. Cette poufiasse veut toujours tout savoir, elle apprendra à ses dépens qu'elle n'avait pas à se mêler de leur vie. Il prévoit de la faire mijoter dans le flou un moment. Et puis... Et puis, lui et elle paieront pour le mal qu'ils leur ont fait. Et puis il les tuera. Tous les deux. À petit feu.

Le lendemain matin, je suis réveillée aux aurores, excitée à l'idée que je vais enfin me construire un nouvel avenir. Hace s'amuse de me voir courir dans tous les sens. Il tente de me retenir dans ses bras quand je sors de la douche, mais pour la première fois depuis que je le connais, je m'échappe dans la chambre. Il prend alors un air si penaud que je doute une demi-seconde de l'avoir vexé. Mais devant ma mine déconfite, il éclate de rire.

J'ai oublié un instant qu'il est un excellent acteur et il m'a bien eue ! Pour le remercier d'essayer

de me détendre, je me pends à son cou et l'embrasse avec fougue. C'est lui qui doit me repousser et me sermonner pour que je m'habille. Moi qui d'habitude suis si raisonnable et ponctuelle, il arriverait à me mettre en retard pour mon premier jour de travail. Son magnétisme brouille tous mes sens !

Je me pose juste quinze minutes, le temps de déjeuner tranquille. Je fais les cent pas dans le hall d'entrée en attendant que Mia passe me chercher. Un rapide baiser à Hace, qui se moque gentiment de mon impatience et je monte dans la voiture de mon amie.

- Tu es survoltée ce matin.
- Je suis si contente de travailler avec toi.

Pendant le trajet, Mia m'explique le fonctionnement de son entreprise, les différents types de clients et surtout ce qu'elle attend de moi. Elle me tend un contrat et une chemise épaisse concernant ma fiche de poste. Ouah... Elle a déjà tout préparé. Je feuillette rapidement dans la voiture le dossier, mais mieux vaut que je le lise à tête reposée. Ses bureaux se situent près de Fort Mason, sur Buchanan Street. Elle a choisi ce quartier car il lui évite les gros embouteillages du centre-ville et est relativement facile d'accès par rapport à Sea Cliff. De plus, avec le Golden Gate Bridge à proximité, elle peut recevoir aisément des marchandises des marchés bio du nord de la baie. De l'autre côté de la rue, un supermarché lui permet de faire des courses aussi bien pour son entreprise que pour sa maison.

- Les clients viennent rarement au bureau. C'est moi qui me déplace.
- À part à Los Angeles, tu te déplaces jusqu'où ?
- Dans tous les États-Unis.
- Vraiment ?
- Oui, j'ai des clients à New York, Miami, Detroit, Phoenix... J'ai sillonné tout le pays.
- Ouah ! Quelle chance !
- Oui, mais il faut aussi que je pense à mes enfants maintenant. C'est pour cela que j'ai besoin de personnes de confiance autour de moi.

Devant la porte d'entrée, je suis tout à coup anxieuse : je m'apprête à rencontrer mes nouveaux collègues. J'espère qu'ils ne verront pas en moi la femme de Hace O'Keefe, mais Lisandrina Marini, une personne qui souhaite uniquement apprendre et s'intégrer à cette entreprise. Je me fais les cornes (superstition corse) en pénétrant dans le hall d'accueil où une réceptionniste nous salue chaleureusement derrière son comptoir en bois sculpté. Le décor me plaît d'emblée. Il est à l'image de Mia, coloré, gai et gourmand avec ses photos de plats superbement appétissants et de desserts alléchants, des plantes partout, des sofas couverts de coussins ethniques.

- Sidney, je veux tout le monde dans dix minutes dans la salle de réunion s'il vous plaît.
- Bien madame Walker.

Je continue de suivre Mia ; après un long couloir bordé de bureaux occupés par deux personnes, nous arrivons dans le sien. Il est vaste, mais sans plus. Ici, elle a joué sur la sobriété : un bureau

simple et élégant en bois clair, de nombreuses étagères garnies de catalogues de fournisseurs et de livres de cuisine. Je salive, rien qu'en lisant les titres. Au milieu, une immense table pour les réunions et, d'après ses dires, elle lui sert à étaler ses plans de travail. Je n'ai aucun mal à visualiser des dessins, des échantillons, des tissus déployés partout : j'ai vu ses méthodes de travail lors de la réception ! Elle a l'œil sur le moindre détail. Avant la réunion, elle consulte son agenda et répond à quelques mails. Les premières personnes entrent dans la pièce. Douze au total avec Sidney, dont trois que je reconnais puisqu'ils ont participé à la réception à Los Angeles. Dans mon stress, je ne les avais vus que de loin.

Calme-toi, Lisandrina, ça ne peut pas être pire que la conférence de presse. Et s'ils ne m'apprécient pas ? Si je suis nulle, que je ne comprends rien ? Respire.

– Bonjour à tous. Je suis ravie de vous revoir après ces quinze jours de congé. Je sais que vous avez fait un excellent travail pendant mon absence et je vous en remercie.

Des hochements de têtes flattés et des sourires de satisfaction me prouvent à quel point Mia est une patronne estimée.

– Je voudrais vous présenter une nouvelle collègue. Elle est Française, elle connaît bien la cuisine de son pays. Elle a, je suis sûre, les qualités requises pour devenir une bonne collaboratrice au sein de l'entreprise. Elle est novice dans l'organisation de réceptions, mais certains l'ont déjà rencontrée.

Nouveaux hochements de tête intrigués cette fois.

– Madame Lisandrina O'Keefe.

Merde, elle m'appelle Madame.

Murmures appuyés. Un flash me revient. Même surprise que mes copines d'enfance devant l'école : qu'est-ce qu'elle peut bien faire ici ?

Je me racle la gorge et je commence :

– Bonjour. Je suis très heureuse d'être parmi vous et de faire partie de votre équipe. Comme vous l'a dit Mia, je suis débutante dans ce métier. Mais j'ai la volonté d'apprendre et je m'efforcerai d'être une bonne élève... Et appelez-moi Lizzy.

Chacun leur tour, les employés de Mia viennent se présenter ; j'essaie de retenir leur visage, à défaut de leurs noms. Je suis bien dans une société américaine : il y a ceux avec qui je vais vite sympathiser et d'autres qui me considèrent directement comme une rivale, un frein à leur promotion. Bah, mon but est que mon travail soit à la hauteur des attentes de Mia.

– Lizzy, je te laisse avec mon directeur Nick Parson. Il va te faire visiter les locaux, tu t'installeras dans le bureau de Molly, la responsable artistique. Prends ton temps, assimile ce que tu peux. Nous en discuterons plus tard. J'ai du travail qui m'attend.

– OK.

Parson est un grand type sec et jovial, cheveux roux, des taches de rousseur sur les joues et des yeux bleus pétillants. Il est sur cent mille volts ! Il me débite un million d'informations à la seconde, j'en perds le fil au bout d'une demi-heure.

J'ai retenu que l'imprimeur attitré de la société se trouvait à deux pâtés de maison et que le café était bio... Quand il me largue dans le bureau de Molly, je soupire, mes oreilles bourdonnent, mes pieds souffrent dans mes talons hauts. Je suis face à une jeune femme, d'une trentaine d'années, noire, longiligne : elle dégage une vraie aura avec ses tresses tirées en arrière, un large front, des pommettes hautes et saillantes et un rire ! Qui résonne jusqu'au bout du couloir.

– Nick t'a saoulé avec son petit discours de bienvenue ?

– Euh, légèrement...

Je ne peux quand même pas critiquer le directeur dès le premier jour...

– T'inquiète, il fait ça à chaque nouveau, ça l'amuse de les déstabiliser, mais en fait, il est charmant.

– Je n'en doute pas. Je m'installe où ?

– Là, en face de moi. Cet ordinateur est le tien. Et cet espace.

Elle lance ses longs bras fins autour d'elle :

– Tout ça, nous l'arrangeons selon nos envies, nos humeurs. Nous sommes dans un espace libre et créatif.

– J'adore le concept !

Cette femme me plaît, elle a ce grain de folie que j'admire chez les artistes... Et que je n'ai pas décelé chez Richard Bowen... On dirait qu'il l'a perdu...

La journée défile sans que j'aie le temps de souffler. Je déjeune sur le pouce avec Molly qui me décrypte leur logiciel. Mais qu'est-ce qu'elle est désordonnée : Comment fait-elle pour s'y retrouver dans tout ce fatras ? En fin d'après-midi, je m'accorde une pause thé, les pieds nus sur mon nouveau bureau. Si Hace me voyait, les orteils en éventail, il aurait ce petit rictus narquois que j'aime tant...

– Alors, qu'est-ce que ça fait d'être mariée avec Hace O'Keefe ? me demande une Molly trépidante, aux yeux si noirs qu'on ne distingue pas ses pupilles.

À part Julia, personne n'avait encore osé me poser la question. Mon amie et sa franchise me manquent...

– C'est étrange.

– Étrange ? Je ne m'attendais pas à cette réponse.

– Disons que je ne réalise pas encore.

– Tu dois être au septième ciel : tu as épousé le type le plus sexy de la planète ! Je l’ai plusieurs fois aperçu pendant des réceptions, mais je n’ai jamais osé l’aborder. *God*, qu’il est beau ! Et en plus il est sympa. Jamais je n’aurais cru qu’il se marierait... Oh pardon ! Je ne t’ai pas vexée au moins ?

– Non Molly. Parce que je suis d’accord avec toi ! je lui réponds en riant.

Loin de son univers, je reviens à la normale, je me comporte telle une jeune femme qui papote avec sa collègue et non comme l’épouse de...

En fin d’après-midi, une Mia radieuse entre dans notre bureau : elle a décroché un gros contrat pour une importante société de produits cosmétiques moléculaires qui veut ouvrir un nouvel établissement sur le Fisherman’s wharf. Nous avons un mois pour préparer l’évènement qui sera peut-être celui de l’année à San Francisco : plusieurs acteurs et actrices, ambassadeurs de la marque, seront présents.

– Hace devrait être là aussi, suggère Mia

– Il ne joue pas dans leur publicité.

– Non, mais il habite ici et la société le sait. Ils aimeraient bien qu’il participe à la soirée.

– Tu lui demanderas.

– Mais il va y avoir un problème.

– Lequel ?

– Ce n’est pas lui le problème, c’est toi Lizzy.

– Pourquoi ?

– De quel côté seras-tu ? Du côté des invités ou du côté des organisatrices ? me demande mon amie un brin malicieuse.

– Du tien ! je m’écrie joyeusement. Si je peux éviter la corvée d’une soirée avec des stars...

Nous rions encore quand nous arrivons devant la voiture de Mia. Wyatt et Chris se précipitent dans leur Cherokee noire. Dans le rétroviseur, je vois les deux gardes du corps attentifs à nous suivre pare-chocs contre pare-chocs. Fini la normalité. Retour à ma vie détraquée... de traquée...

Mia me dépose au portail, mais je dois attendre que mes deux anges gardiens m’ouvrent la porte de la voiture avant de descendre et d’aller jusqu’à la porte de la maison : leçon numéro un bien assimilée.

Au salon, habillé d’un jean serré et d’une chemise blanche impeccable – hyper sexy – Hace m’accueille, une coupe de champagne à la main.

– En quel honneur ? je lui demande en prenant le verre.

– À ton premier jour de travail à Golden Bay Events. Comment ça s’est passé ?

– Super.

Je lui raconte ma journée en détail, ma visite des bureaux, les collègues, mes sentiments mitigés à l’égard de certains et ma rencontre intéressante avec Molly. Lors du dîner, délicieusement mijoté par Wendy, il parle à son tour de sa conversation téléphonique avec Cortese. Il devra partir en tournée

promotionnelle d'ici le printemps. Il veut la faire coïncider avec la sortie de son nouvel album. Je crains que les deux en même temps l'épuisent, mais il s'obstine : il ne veut pas me quitter trop longtemps au cas où Perkins serait encore dans la nature. J'espère bien que non...

Pendant les deux semaines suivantes, je me rode aux différents postes de l'entreprise. Je suis chargée de vérifier si la mise en page et la photo des cartons d'invitation de la soirée promotion sur des produits cosmétiques correspondent à la maquette imaginée par Molly et Mia. Cinq cents mètres à parcourir à pied et je suis déjà en panique. L'imprimerie Printsco se situe dans un immeuble de trois étages, en face d'un terrain de base-ball. À chaque fois que je suis dans la rue, je me sens à découvert et je marche vite, je rentre tout aussi vite dans le hall du bâtiment. Le manager me reconnaît maintenant ; je suis venue déjà trois fois afin de rectifier certains détails. Il me connaît seulement par mon prénom, Lisa et cet anonymat me convient parfaitement. Mia tient à ce que tout soit parfait, l'enjeu est de taille pour sa société, le contrat est juteux et peut déboucher sur un partenariat de plusieurs années. Le trajet, pourtant court, me donne des sueurs froides. Mes gardes du corps ne me lâchent pourtant pas une seconde, ils me suivent pas à pas dès que je suis dehors. Je ne devrais donc pas être si craintive, mais je ne peux me raisonner, je suis persuadée qu'il me surveille.

Ah la voilà l'autre salope ! Elle se croit invincible avec ses deux costauds derrière elle ? Non mais regarde-moi ça ! Elle se pavane au milieu de la ville comme si c'était la reine du monde ! Comment ce connard a-t-il pu épouser une Française aussi insignifiante ? Alexa était l'épouse idéale pour lui. Belle, intelligente, instruite et bien élevée. Et Américaine ! Rien de comparable avec cette stupide fille ordinaire.

Ça fait des jours qu'il la surveille et personne n'a rien remarqué. Normal, il s'est fait embaucher comme livreur de pizza « Chez Giorgio », à quelques pâtés de maisons de là. Même quand il ne travaille pas, il circule avec son scooter du boulot, casque sur la tête. Ni vu, ni connu.

Oh mais... On dirait qu'elle n'est pas tranquille. Tant mieux sale pouffiasse. Tu peux avoir peur de moi.

Il savait jouer avec ses victimes, sur leur anticipation du danger. Il les rendait sensibles à la « possibilité » d'une menace, parfois pendant des jours, jusqu'à ce qu'elles découvrent qu'elles étaient en fait de simples proies dans l'incapacité de lui échapper. Parce qu'il était un dangereux prédateur qui ôtait l'espoir. L'adrénaline montait dans ses veines, il était pressé de finaliser son plan, mais il savait être patient quand il le fallait. Va à l'imprimerie, mais sache que bientôt c'en est fini de toi !

Chapitre 27

Au bureau, j'ai pris mes repères, je ne me trompe plus ni de porte ni de nom. Bref, j'aime mon boulot. Je rentre le soir, la tête pleine, les jambes lourdes, mais je redeviens aussi légère qu'une aile de papillon à la vue de ma star. Tous les matins, Wyatt et Chris m'accompagnent au travail. Je reste enfermée entre quatre murs, je ne me risquerais pas sur la voie publique seule, sans protection. Donc quand je veux sortir, je les appelle et ils déboulent souvent en moins de quinze minutes. Mia a engagé un agent de sécurité malgré mes récriminations, elle prétend qu'elle aurait dû le faire depuis longtemps, que cela n'a rien à voir avec moi. Hum... Je soupçonne Hace d'être derrière cette subite embauche.

Un matin, elle m'envoie dans le bureau du responsable des fournisseurs, Garrett, un de ceux présents à la réception à Los Angeles. Il avait supervisé le ballet des livraisons. Il me charge de contrôler les coordonnées des prestataires dans son listing. Des heures devant mon ordinateur en prévision, il le sait et attend ma réaction, mais je prends cette corvée comme le meilleur moyen de retenir la liste des partenaires de Golden Bay Events. Je pense que cette tâche n'est pas nécessaire, mais si Garrett me teste il va être déçu, je ne lui donnerai pas l'occasion de me critiquer. Mon métier de guide m'a enseigné une chose : un sourire désarme mieux les récalcitrants qu'un accès de colère. Sans pour autant me laisser marcher sur les pieds. Je m'attelle à mon travail consciencieusement, assise devant mon écran. Dès que je suis au téléphone, je marche dans le bureau, sous le regard rieur de Molly, pour me détendre les jambes. J'ai arrangé mon espace avec des photos de ma famille, j'ai accroché sur le mur deux posters de la Corse que j'ai fait faire chez Printsco, un de la citadelle de Calvi et l'autre de la Restonica. Molly m'a demandé pourquoi je n'avais pas de photo de Hace. Bonne question.

À la maison, je n'ai qu'une envie : plonger dans la piscine et me défouler dans l'eau, Garrett est un maniaque de la virgule, il me donne des maux de tête. Hace ne revient qu'à la tombée de la nuit, j'ai déjà dîné. Lui aussi est resté enfermé au studio de Dom pendant des heures ; il me rejoint sur la terrasse respirer l'air frais du Pacifique. Il a allumé la chaîne stéréo et la douce musique d'Hunter Hayes nous enveloppe en cette belle soirée de fin d'été. Nous bavardons presque à voix basse, j'aime ces quelques moments de détente que nous essayons de nous octroyer ensemble, à l'écart de toute tension. Ils sont si rares...

Sur un transat double, je me suis allongée lascivement entre ses jambes et nous admirons les voiliers rentrant à la marina. Il passe lascivement des doigts sur mes bras et pose de délicats baisers sur ma tête ou derrière le lobe de mon oreille. Et comme à chaque fois qu'il me touche, je pousse de petits gémissements incontrôlables.

Ma respiration trop rapide soulève ma poitrine tendue. Notre désir qui monte telle une vague de fond nous empêche maintenant de parler. Une de ses mains s'aventure sur mon ventre autour de mon nombril puis elle continue de grimper sur mon sein droit. À travers le fin tissu de mon T-shirt, son

pouce et son index viennent en titiller la pointe. Je n'ai ni la maîtrise de mon téton, ni celle de ma raison. Je savoure chaque seconde de cette sensuelle intimité. La pleine lune jette sa lumière blanche sur l'acier rouge du pont. Magnifique.

Soudain, une alarme stridente résonne dans toute la maison. Je pousse un cri de stupeur, mon cœur a bondi dans ma poitrine comme pour s'enfuir de ma cage thoracique. Hace me pousse du transat, m'attrape fermement la main et il me tire jusqu'à l'intérieur. Il me plaque sur la bibliothèque puis il se place devant moi en me coinçant contre son dos.

– Ne bouge pas !

Il s'accroupit et d'une main, il ouvre un tiroir d'où il sort une arme qu'il pointe devant lui. Quoi ? Il possède un revolver ? Je sens nos cœurs accélérer leur rythme à l'unisson.

– C'est quoi cette alarme ?

– Chut !

Des bruits sourds nous parviennent du garage dont la porte doit s'être ouverte, quelqu'un aboie des ordres puis plus rien. Cette attente est insupportable. Je ne vois pas l'entrée, ma joue est bloquée entre ses omoplates, j'entends sa respiration rapide. Il tient son revolver à deux mains, sans ciller une minute. Je constate qu'il a de l'entraînement avec une arme. Je hais cet homme qui nous oblige à nous terroriser !

Cinq minutes plus tard, Peter, arme au poing, saute à pieds joints devant nous.

– Rien à signaler, fausse alerte.

– Vous avez bien vérifié ? demande Hace sur un ton tranchant.

– Oui, les gars font le tour de la propriété. Tu sais, il n'y a pas beaucoup de possibilités d'accès ici. À part par la rue.

– Je sais, c'est pour ça que j'ai acheté le terrain !

– Pas de souci Hace. Ne t'inquiète pas.

– Oui je m'inquiète, l'alarme s'est mise en marche. Trouve-moi pourquoi ! s'écrie Hace.

Peter hausse les épaules et part au poste de contrôle situé à côté du garage. Finie la détente. Je me rends compte que notre relative sérénité n'est qu'apparente. Nous sommes tous en alerte en permanence, même si ces derniers jours, personne n'a plus parlé de Perkins. Je sais que du courrier est encore envoyé à ses bureaux, mais pas plus.

– Depuis quand as-tu une arme ?

– J'en ai toujours eu une.

– D'accord. Et l'alarme ?

– J'ai fait remplacer l'ancienne alarme silencieuse pendant ton absence par une très bruyante, plus dissuasive.

– Tu aurais pu m'en parler. J'ai eu une attaque avec ce bruit horrible.

– J'ai oublié.

Il m'enlace et mon rythme cardiaque s'affole, mille fois plus qu'avec l'alarme... Et un million plus fort quand ses lèvres s'emparent des miennes.

– Hum, hum...

Gêné de nous interrompre en plein élan amoureux, Peter nous délivre son rapport sur l'incident. Apparemment, il n'y a eu aucune effraction dans la propriété, pas de trace, pas de clôture arrachée, pas de véhicule suspect aux alentours. Il a averti les informaticiens car il penche plutôt pour un piratage, les caméras de surveillance ayant été pendant quelques minutes hors service.

S'il a raison, cela signifie que nous ne pouvons pas compter sur la technologie pour nous protéger, mais uniquement sur les agents de sécurité... Et notre vigilance.

Je dois rester sur mes gardes, je ne veux plus que Hace s'angoisse à mon sujet. Plus de réactions inappropriées. J'ai plus peur qu'avec Alexa, peut-être parce que son frère paraît plus intelligent et machiavélique. Je suis parcourue de frissons ; Hace l'a senti et avec des gestes affectueux, il tente de m'apaiser. Cette montée d'adrénaline me met surtout en colère. Je ne veux plus avoir peur, je veux me battre contre ce connard, même à mains nues s'il le faut ! Mais il n'a pas les c* de nous affronter en face, il se joue de nous. Et *Diù* que je déteste ça ! Une chose est sûre, je lutterai le temps nécessaire pour nous protéger de ce malade.

La police débarque une demi-heure plus tard pour procéder à des analyses sur le terrain et sur les systèmes électroniques. Je suis au milieu d'un épisode des *Experts* ; des gens inspectent chaque recoin de la maison et du jardin à la recherche de micros ou de je ne sais quoi. Ils fouillent jusqu'à ma valise ! Je les regarde utiliser leur matériel sophistiqué dans toutes les pièces. Affalée dans le sofa, je me sens inutile voire pire, je suis à l'origine de la profanation de son sanctuaire. Je m'en veux de plus en plus. Hace discute avec le chef de la police O'Maley qui s'est spécialement déplacé pour l'occasion, un chauve charpenté et peu commode. Il me rappelle le flic d'une vieille série, Kojak.

Derrière ses petites lunettes, ses yeux ne loupent rien de l'investigation. Il salue cordialement Peter ; ces deux-là se connaissent à mon avis. Réflexion faite, c'est normal, une patrouille de police sillonne souvent le quartier et vu la popularité du propriétaire des lieux, ils doivent collaborer régulièrement ensemble. Je commence à avoir une vision globale de son univers avec ses ramifications dans une incroyable variété de secteurs. C'est assez déboussolant parfois...

Deux heures plus tard, les policiers partent enfin. Peter prend de nouvelles dispositions de sécurité en accord avec Hace. Je me couche, tracassée par la tournure des événements.

Bon. Son système de traque informatique fonctionne. Personne n'a réussi à cracker son logiciel jusque-là. Il est le plus fort ! Il savoure sa petite victoire, whisky à la main. Oh la tête qu'ils ont faite en entendant l'alarme. Ça valait vraiment le coup d'avoir travaillé des heures sur ses ordi rien que pour lire la peur sur leur visage. Mais il a encore mieux en préparation... Allez, il faut qu'il aille

faire des courses.

J'ai un réveil pénible le lendemain matin, avec une migraine atroce. J'ai mal dormi à cause de cauchemars répétitifs. Ses yeux perçants et menaçants, ses lèvres pincées, je n'arrive pas à les ôter de ma tête. Je me blottis contre le torse chaud de Hace, j'ai besoin de le toucher, de m'assurer qu'il est là, qu'il va bien...

Les paupières closes, il m'étreint de ses bras et de ses jambes. Ma bouche effleure son cou, son épaule, ses pectoraux. Il émet un petit ronronnement qui m'encourage dans mon exploration. Comment réussit-il à balayer en une seconde toutes mes angoisses ? Il suffit du contact de sa peau sur la mienne et les mauvais rêves s'évaporent. Mes mains et mes lèvres prennent possession de chaque centimètre de son magnifique corps, jusqu'à ce qu'il m'attire par la taille et que mon soleil m'envahisse de sa flamme incandescente...

La journée s'avère nettement plus sombre : le ciel est gris, Garrett est d'une humeur massacrant parce qu'un des fleuristes a percuté un lampadaire avec les bouquets d'une réception dans la camionnette. Il faut nous rendre sur place, voir si des fleurs peuvent être récupérées et en faire livrer d'autres. Wyatt et Chris ne sont pas franchement enthousiastes quand ils doivent m'emmener sur les lieux. Ils me répètent leur litanie sur les règles de sécurité.

Bientôt je vais mieux les connaître que mon numéro de téléphone ! Je rouspète, mais une fois près de la camionnette du pauvre fleuriste je ne peux m'empêcher de surveiller les badauds venus contempler le « spectacle ». Je deviens parano. Je scrute chaque visage à la recherche de ces yeux déplaisants. Je suis persuadée qu'il a de nouveau changé de coupe de cheveux ; cependant, il ne peut pas modifier la forme de ses yeux, je les reconnaitrais à des kilomètres.

– Lizzy !

Ah et puis je déteste la voix rocailleuse de Garrett, surtout quand il m'appelle Lizzy...

– Oh, réveille-toi un peu. Les bouquets sont là et les vases dans les cartons. Vérifie ce que nous pouvons emporter, compte les récipients cassés et les fleurs inutilisables, nous en aurons besoin pour l'assurance. Voilà le patron de Flower Marina Shop. Je dois lui parler. Et dépêche-toi, nous n'avons que deux heures devant nous !

Avec un sourire affable, je m'exécute. Quel con ! Il n'a aucune idée de la bonne façon de manager du personnel celui-là. Chris s'agenouille à côté de moi et m'aide à trier au milieu de la rue les dahlias, les lys et les bégonias.

– Vous ne devriez pas le laisser vous parler ainsi madame, me chuchote le garde du corps.

– Merci Chris, vous êtes gentil. Je sais mais je ne veux pas d'esclandre en public. Et puis je suis la petite nouvelle dans la société, alors il me teste.

– Monsieur O'Keefe ne sera pas content d'apprendre comment il vous traite.

– Ah surtout ne lui dites rien !

Il est dubitatif.

– Chris ?... Nous sommes d'accord ? Pas un mot. Je suis assez grande pour régler mes problèmes moi-même. Hace a assez de soucis en tête en ce moment sans que nous en rajoutions.

– D'accord madame... Mais si ce Garrett recommence...

– Je l'envoie bouler.

Chris fait une moue comique en roulant ses yeux. Jusqu'à maintenant, il ne me décrochait pas un mot, sauf en cas d'extrême nécessité. Trop distant et imperturbable à mon goût. En fait, c'est un garçon malicieux et gentil. À nous deux, nous vidons et répétons l'ensemble du véhicule en une demi-heure.

Pendant ce temps, Wyatt semble être en surtension, droit comme un I sur le trottoir. Nous aidons ensuite M. Cole, le fleuriste, consterné par les dégâts, et sa collègue à recharger une autre camionnette. Nous les suivons jusqu'à la boutique de téléphonie mobile, située près de la station de radio, où aura lieu la réception pour le lancement d'un nouveau portable ultrafin.

Par les vitres teintées du SUV, j'observe les passants dans la rue ; il était là l'autre jour, dans ce quartier. Était-ce un hasard parce qu'il habite dans les environs ou connaissait-il notre emploi du temps ? À creuser. En attendant, je dois subir le courroux incompréhensible de Garrett. Il s'énerve car je ne dispose pas les bouquets à l'emplacement indiqué sur le dessin de Molly... S'il ne me le donne pas ce foutu dessin, je ne peux pas savoir ! Je ronge mon frein.

Cool Lisandrina. Tu verras, d'ici un mois, il t'appréciera... Ou peut-être dans un an ? Dix ?

Je n'aime pas travailler avec des gens ronchons et qui, en plus, ne veulent pas de moi. Il faut que je trouve un truc pour le dérider.

Et puis, d'un coup, il sourit. Bon, ce n'est pas grâce à moi. Mia vient d'entrer dans le hall de la boutique réaménagé pour l'occasion. Elle salue le directeur de l'enseigne et ses employés avant de se diriger vers moi.

– Salut, ça va ? J'ai eu Hace au téléphone.

– Ah bon ?

– Oui, il m'a demandé pourquoi je t'envoyais sur le terrain après ce qui s'est passé hier. Il n'était pas content.

– Désolée. Il dramatise trop.

– Tu n'as pas à être désolée. Je l'ai envoyé promener. Je n'étais même pas au courant pour cette histoire d'alarme et puis il n'a pas à contrôler tes déplacements !

– Je sais. Il flippe, c'est tout.

– Vous avez réussi à récupérer quelques vases à ce que je vois. M. Cole a trouvé une solution ?

– Je crois, mais vois avec M. Grincheux

– Qui ?

- Garrett.
- Il est de mauvaise humeur ?
- Faut croire. Il est là-bas avec le directeur.

Une heure de travail acharné plus tard, nous avons mis en place les trois buffets, une estrade pour le discours, des écrans géants qui diffusent en boucle la pub du portable et... les fleurs ! Les invités commencent à se présenter à la porte, des « officiels » avec leur carton d'invitation, mais aussi les accros aux mobiles dernier cri. De plus en plus de personnes circulent dans la pièce et au milieu des serveurs avec leur plateau d'apéritifs pétillants. Une bouffée de stress monte dans ma gorge, trop de monde, pas de garde du corps dans la boutique. Dans mon cerveau, une alarme suraiguë retentit. Je me faufile très vite vers Mia :

- Je dois partir.
- Tu peux rester Lizzy. Il y a suffisamment pour nourrir une armée.
- Non, il faut que j'y aille. Je ne peux pas rester au milieu de cette foule d'inconnus.

Mia me regarde, navrée :

- OK, je comprends. Mais il faut que la police se bouge. Vous ne pouvez pas continuer à vivre sous pression comme ça. Tu as l'air si inquiète.
- Nous le sommes tous les deux.
- À demain. Bon boulot Lizzy.

Elle m'embrasse avant de retourner auprès de son client. Je rejoins Wyatt et Chris. Il fait chaud et humide aujourd'hui, avec un plafond de nuages bas. J'ai malgré tout attrapé des coups de soleil sur le visage, à ramasser les fleurs et les bouts de verre. Avec sa conduite souple, Wyatt me berce, je ferme volontiers les yeux au son de « Bad Romance » chantée par Thirty Seconds to Mars. Ce stress permanent m'épuise mentalement et physiquement. Soudain, Wyatt donne un coup de volant et prend un virage plutôt sec qui me propulse sur la banquette.

- Wyatt ?
- Nous sommes peut-être suivis madame.
- Quoi ?

Leçon trois mille et quelques : ne jamais se retourner si on est suivi. Pour ne pas éveiller les soupçons.

- Depuis quand ?
- Depuis la boutique madame.
- OK. Vous savez ce que vous avez à faire. (Et je sais ce qu'il va faire.)
- Oui madame.

Je m'accroche à la portière.

Il slalome entre les voitures, freinant au dernier moment aux croisements. Il appuie sur

l'accélérateur quand le feu passe au vert au carrefour de la Columbus Avenue, une des rares diagonales de San Francisco. Chris ne quitte pas le rétroviseur du regard et parle dans son oreillette en même temps avec Peter.

– Pete, nous sommes bien suivis... OK, compris.

Wyatt tourne brusquement le volant au carrefour suivant et je me cogne la tête contre la vitre. Il stoppe net devant une bâtisse et Chris bondit sur le trottoir, téléphone en l'air. Je crois qu'il veut prendre une photo du véhicule, qui passe à côté de nous sans s'arrêter et file droit sur la Vallejo Street. Je comprends pourquoi nous sommes là quand un policier en faction devant l'escalier de l'immeuble nous accoste : nous sommes au central de la police. Chris lui montre sa carte d'identité et lui explique la situation. L'homme repart dans le bâtiment, Floyd sort dans la rue peu de temps après. Il s'assoit à l'arrière de la voiture avec moi :

– Bonjour madame O'Keefe.

– Bonjour inspecteur Floyd.

– Avez-vous remarqué quelque chose de suspect aujourd'hui ?

– Non.

– Qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

Je lui raconte, mais je ne vois rien d'extraordinaire qui aurait pu me mettre la puce à l'oreille. L'inspecteur enregistre notre conversation sur son téléphone. Il essaie de ne pas paraître inquiet, mais il griffonne aussi quelques détails sur un calepin. Il m'assure qu'il nous contactera dans la soirée. Quand il ferme la portière, j'ai à nouveau cette sensation que quelque chose cloche. On dirait que Perkins distille ses apparitions au compte-gouttes, il veut nous effrayer, nous mettre sous pression et finir en beauté. J'en suis certaine. Il a un plan, assez bien conçu pour qu'il inquiète aussi la police.

De retour à la maison, Wendy et Peter sont pleins de sollicitude envers moi. Impossible de les convaincre que je vais bien. Pour couper court à la discussion, je m'isole dans le bureau et me plonge dans Facebook. Hace est parti pour la journée à Los Angeles. Je ne m'y habitue pas, je trouve toujours aussi incroyable de prendre son jet privé pour aller à son bureau à neuf cents kilomètres de là ! Moi qui il y a trois ans calculais le prix de chaque trajet pour me rendre à la fac de Corte à quatre-vingt-dix bornes... Oh, je pense à lui et sa photo apparaît sur mon portable...

– Allô ?

– Lizzy, tu vas bien ?

– Toi tu as parlé à Chris.

– Non à Wyatt. Je suis dans l'avion, je serai à la maison dans deux heures environ. Tu n'as pas eu trop peur ?

– Non. Fais confiance à ton service de sécurité, ils s'occupent très bien de moi.

– Je sais, je sais... Mais je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter pour toi.

– Et moi pour toi. Alors détends-toi et à tout à l'heure.

Mais son arrivée coïncide avec celle des inspecteurs Floyd et Estrada. Mauvais signe. Ils se sont

renseignés sur le lieu de l'accident, ils ont interrogé les témoins au cas où ils auraient remarqué une personne suspecte. Personne n'a rien vu de particulier puis ils ont interrogé le chauffeur de la camionnette en observation à l'hôpital. Il leur a raconté l'accident. Selon lui, il a été provoqué volontairement : le pauvre conducteur a vu déboîter une voiture noire aux vitres teintées qui a freiné subitement devant lui ; ensuite elle a accéléré si bien qu'il n'a même pas pu relever l'immatriculation. Pour l'éviter, il a donné un coup de volant trop brusque qui a envoyé son véhicule frapper le lampadaire.

– Quel rapport avec nous ? je leur demande.

– Peut-être pour vous faire sortir de vos bureaux. Quoi qu'il en soit, les circonstances de cet accident sont suspectes. Nous n'écartons pas la possibilité qu'il y ait un lien avec votre affaire.

– Comment aurait-il pu savoir que j'allais sortir ?

– Vous vous occupez bien de l'organisation de réceptions pour l'agence de M^{me} Walker ?

– Oui.

– Donc, il devait se douter que vous iriez sur place pour constater les dégâts.

– Je suis une apprentie à l'agence. C'est Garrett qui s'occupe de ça. Moi, je n'étais pas prévue.

– Nous ne savons pas comment, mais Perkins se doutait que vous iriez sur les lieux de l'accident.

Il est à San Francisco pour une bonne raison. Nous pensons qu'il vous surveille.

– Il n'avait aucun moyen de savoir où j'allais... Oh non... À moins que...

– Quoi Honey ?

– Mon portable.

– Non. Hace est affirmatif. Nous vérifions quotidiennement. Il n'est pas piraté.

– Alors monsieur O'Keefe, soit il a quelqu'un dans l'agence qui travaille pour lui, soit il a implanté un mouchard chez madame Walker.

– Mes collègues sont là depuis plusieurs années. Je ne vois pas qui aurait pu s'allier avec Perkins.

– Vous seriez surprise de ce qu'on découvre parfois au cours de nos enquêtes. Pas de souci aujourd'hui avec un collègue ?

– Ben...

Garrett, non...

– Lizzy ?

– Garrett a été infernal avec moi aujourd'hui, mais je crois qu'il a peur que je lui fasse perdre sa place. Il n'est pas méchant.

– Je connais Garrett depuis longtemps, je suis d'accord avec toi. C'est un type correct... Mais ? Comment ça, il a été infernal avec toi ? Je vais l'étrangler !

– Hace !

Je lui montre avec mes yeux les deux inspecteurs face à nous. Heureusement, ils prennent les paroles de Hace pour ce qu'elles sont : un accès de hargne.

– Nous irons l'interroger. Garrett comment ?

Je me mords les lèvres. Mince, j'aurais mieux fait de me taire. Garrett ne m'apprécie déjà pas, là

il va me détester. Et Mia est désormais mêlée à cette histoire, ça me désole. Je demande aux inspecteurs d'être discrets, je ne veux pas que mes collègues soient effrayés. J'écoute leur conversation avec mon amie, la tête entre les mains. Elle est contrariée et moi aussi ; je l'entends hausser le ton quand ils lui parlent de Garrett. Elle préfère qu'ils viennent en premier fouiller ses locaux, car elle accorde toute sa confiance à son responsable des fournisseurs ; elle leur confie qu'il est en plein divorce, d'où ses sautes d'humeur.

Exaspérée, je me lève de ma chaise et quitte le bureau. J'en ai marre, marre, marre. Partout où je vais, il est là, à nous pourrir notre quotidien. J'ai l'impression qu'il est omniprésent dans ma vie, je le cherche dans chaque personne que je croise. Ça devient infernal ! Wendy me sert un thé, sans que je lui aie demandé. Cette femme est une perle. Les inspecteurs partis, je téléphone aussitôt à Mia.

Je veux m'excuser pour le dérangement que je lui cause. Elle ne m'en tient pas rigueur, mais je sens son agacement. Elle se rend d'ailleurs maintenant à ses bureaux pour ouvrir à la police, elle veut qu'ils fassent leurs recherches hors la présence de son personnel. Je veux l'accompagner, je demande donc à Wyatt et Chris de m'y emmener.

- Je viens avec vous. Je ne vous laisserai pas seules avec la police, me dit Hace.
- Je ne veux pas que Mia soit impliquée dans cette histoire. Personne d'autre que nous ne devrait l'être.
- Je sais Honey. Mais nous n'y pouvons rien.
- J'aurais dû t'écouter.
- À propos de quoi ?
- De mon travail. J'ai mis tout le monde en danger.
- Arrête. Tu ne pouvais pas prévoir.
- Si justement ! Tant que Perkins n'a pas été arrêté, je dois rester ici, en sécurité. Je ne VEUX plus que quelqu'un d'autre ait des ennuis à cause de moi. Je vais le dire à Mia.

Qui n'est absolument pas contente quand je lui annonce ma démission. Elle ne l'accepte pas. Je ne lui donne pas le choix : je ne risquerai pas la vie de mon entourage. J'ai déjà deux morts sur la conscience, je ne les ai pas oubliés, ils demeurent à jamais dans mon esprit. Et je constate, à ses lèvres pincées, que Hace non plus ne peut effacer ces personnes de sa mémoire. Mia me concède un congé, limité jusqu'à l'arrestation de Perkins. Son amitié sincère me touche profondément.

Devant les locaux de Golden Bay Events, un véhicule de police nous attend ainsi que nos deux inspecteurs. Il fait presque nuit quand Mia ouvre la porte.

Pour rompre le silence, je demande à Mia des informations sur le mariage prévu le week-end prochain. Si je peux aider de la maison, je le ferai volontiers. Elle me promet de me donner une tonne de paperasse pour m'occuper ! Marché conclu, que je sois un peu utile au moins. Les policiers passent de pièce en pièce avec leur matériel haute technologie ; les murs, le sol, les meubles sont sondés un par un. Les catalogues, les photos et les cadres sont soulevés et examinés. Rien n'est laissé au hasard. Dans le hall, un type avec un ordinateur portable récupère un petit objet d'un de ses collègues et après plusieurs manipulations, il le connecte. Qu'est-ce que ça peut bien être ? Estrada

vient nous rejoindre en secouant la tête :

- Madame Walker, avez-vous fait appel ces derniers jours à une équipe de maintenance ou de nettoyage ? Des personnes que vous ne connaissiez pas ont-elles travaillé dans vos bureaux ?
- Vous avez trouvé quelque chose ? lui demande Hace.
- Oui, plusieurs micros. Et une caméra dans le bureau de M^{me} Walker.
- Une caméra dans mon propre bureau ?

Mia est horrifiée. Moi aussi. Je suis furax : les choses sont désormais hors de contrôle

Hace arpente le trottoir en proie également à la colère. Je le prends par la main et l'éloigne un peu :

- Hace, nous ne pouvons pas mettre en danger nos amis plus longtemps. Il faut trouver une solution.
- Oh, oh... Je connais cette moue. Qu'as-tu en tête ?
- Il nous suit partout. Il nous tend des pièges. Mais ne va pas plus loin. Comme s'il testait la sécurité autour de nous. Allons dans un endroit tranquille, loin de tout et forçons-le à se découvrir.
- Tu regardes trop la télé.
- Peut-être, mais il s'est attaqué à Moke, maintenant à la société de Mia et à ses employés. Je ne le supporte plus. Je me sens coupable de quelque chose dont je ne suis pas responsable. Prenons pour une fois les devants.
- Nous mettre en danger ? Encore ?

Il réfléchit et regarde Mia, complètement dépitée. Elle est au téléphone avec Dom, resté à Los Angeles. Elle a beaucoup fait pour nous lors de la réception. Elle et son mari y ont sciemment participé alors que le risque « Alexa » existait. Elle m'a aidée, soutenue, avant et après. Elle m'a proposé un boulot et elle reçoit en échange un coup de boomerang dans la tête : sa société est une cible de NOS persécuteurs.

- Tu as raison. Nous causons trop de problèmes. Ça suffit ! Dès demain matin, j'organise avec Pete notre départ. Pas un mot surtout. À personne.

J'acquiesce et, pour une fois, je ne ronchonnerai pas que nous partions à l'improviste. Floyd enregistre la déposition provisoire de Mia puis nous rentrons. Avant de sortir de la voiture devant chez elle, elle tient à nous rassurer : elle ne nous en veut pas, elle fulmine contre Perkins, mais ses paroles me réconfortent peu. Je m'en veux. Ce mariage n'est que source d'ennuis !

Devant le portail de la maison, Hace fait stopper la voiture avant que Wyatt ne la rentre au garage.

- Qu'est-ce qu'il y a ? je lui demande, perplexe.
- Je me méfie, la maison n'a pas été contrôlée pour les micros. Je ne veux pas que tu prononces un mot sur notre départ de demain à l'intérieur. Je vais voir avec Peter si nous pouvons nous préparer chez Mel. Nous devons faire vite, ne pas lui laisser le temps de réagir.
- OK... Qui est Mel ?

– Le type qui habite là.

Il montre la maison voisine. J’ai vaguement aperçu un vieux monsieur arroser ses fleurs et tondre l’herbe de temps en temps. Mais je ne lui ai jamais adressé la parole, à part un hochement de tête pour lui dire bonjour. Il m’entoure les épaules d’un geste protecteur et je me colle à lui. La journée a été éprouvante.

La matinée suivante n’est pas mieux. Une forte migraine me martèle le crâne dès mon réveil. Silencieux, nous déjeunons perdus chacun dans nos pensées. Idem quand nous nous habillons.

Mel, un très gentil monsieur d’environ 70 ans, nous attend. Il nous prête son salon décoré de beaux meubles en bois massif, un canapé cuir vieilli superbe et des vinyles accrochés partout aux murs. Mais surtout son ordinateur portable flambant neuf. Mel ne tarit pas d’éloges sur Peter qui l’a formé à Internet, ainsi il peut voir ses petits-enfants qui habitent à Tucson sur Skype. Il est convaincu d’être au top des nouvelles technologies et il nous montre fièrement sa dernière acquisition : une chaîne hi-fi high-tech qui diffuse du Hendrix. Je comprends pourquoi Hace aime bien Mel, ils partagent la même passion pour la guitare.

J’aime d’emblée ce veuf dynamique et enjoué. Seul dans cette grande maison et loin de sa fille unique, il est ravi d’avoir des voisins sympathiques qui lui rendent visite régulièrement. Dont Hace qu’il admire. Je jette un coup d’œil à ma star qui fait semblant de n’avoir rien entendu. Sa facette « privée » me séduit de plus en plus. Si c’est encore possible d’être plus amoureuse...

Peter nous demande notre destination. Bonne question, je n’en ai aucune idée. Hace lui soumet ses volontés : parc de Yosemite, grande maison isolée mais facile d’accès, avec au moins quatre chambres, une semaine de location. Ah... Une semaine ? Sept jours avec lui en forêt ? Mes neurones sautent de joie quoique je ne sois pas sûre que lui apprécie ma présence permanente à ses côtés. Il comprendra enfin que je ne suis qu’une fille banale. Bah, c’est peut-être mieux ainsi...

– Lizzy, as-tu des chaussures de marche ?

– Oui, mais en Corse.

– Il faut que nous t’en trouvions d’ici deux heures.

Il s’empare du téléphone fixe de Mel et appelle Cynthia, la secrétaire providentielle... Il lui commande de m’acheter une paire de chaussures pour le trekking :

– Quelle taille ?

– Euh...

Rapide conversion.

– 4.5.

Étonné, il regarde mes pieds en haussant les sourcils. Il répète la taille à son assistance et rajoute des vêtements de montagne sur la liste. Il continue en lui expliquant succinctement la situation et

annule tous ses rendez-vous. Les derniers détails réglés, nous prenons congé de Mel, je lui promets de venir boire une bière avec lui à notre retour.

À la maison, nos valises sont presque terminées grâce aux bons soins de Wendy. Avec une économie de paroles, nous finissons nos préparatifs. Je suis amusée par notre coordination muette.

Pour nous rendre à l'aéroport, nous empruntons le SUV avec Wyatt, Chris et deux autres MIB. Personne n'a envie de parler. Mon malaise s'amplifie, nous sommes les victimes et c'est nous qui fuyons. J'enrage d'être aussi impuissante.

Cynthia accourt vers nous au parking de l'aéroport : elle a une mallette et un ordinateur portable neuf à remettre à Hace plus un sac en bandoulière avec mes chaussures et des vêtements de sport. Dans son élégant tailleur-pantalon, elle s'impose auprès de son patron, me tournant ostensiblement le dos ; elle le briefe sur ses rendez-vous reportés et les nouvelles de la presse, principalement people.

Des rumeurs commencent à circuler sur nous, toutes fausses : Hace ayant disparu du devant de la scène depuis plusieurs jours, il serait en proie à une grave déprime suite à notre divorce. Ben voyons... Je m'interroge encore sur Cynthia et son aversion pour moi. Elle a une amie, donc aucune visée amoureuse sur Hace. Alors ?

Elle est hautaine, mais son snobisme envers moi n'explique pas tout. Elle est manifestement dépitée de rester au pied de l'avion. Ike a lui le visage grave ; le personnel proche de Hace est tout aussi préoccupé que nous à propos des circonstances de ce voyage. Je m'assois dans mon fauteuil – habituel maintenant – et j'observe par le hublot la ville laisser place à la vallée creusée par la rivière San Joaquin.

La Central Valley approvisionne une bonne partie de la Californie, grâce à ses grandes fermes irriguées par de nombreux réservoirs dont j'aperçois les eaux sombres. Des petites villes, pour les *States*, s'égrènent le long de ce plateau, bordé par la Sierra Nevada. Je suis la seule à profiter du vol, pas plus d'une heure vingt. Les gardes du corps se sont installés dans le premier compartiment et étudient les lieux de notre séjour. Hace est dans son nouvel ordi, censé être inviolable. Ouais...

Après la frénésie de cette quinzaine, je devrais apprécier le calme prometteur de ces vacances improvisées. Très peu pour moi dans ces conditions du « chacun dans son coin ».

Aucune perturbation lors du vol, même pas dans le ciel. Nous atterrissons à l'aéroport Mariposa-Yosemite. Je m'attendais à voir des arbres et du vert, mais le paysage « méditerranéen » ressemble surtout à la Balagne, sec avec une végétation type maquis. Cependant, dès que je suis sur le tarmac, je peux voir les contreforts de la Sierra Nevada, couverts de hautes forêts. Peter a loué deux gros Cherokee. Wyatt et Chris nous font monter dans le premier et les deux autres agents, Larry et Hal (mieux vaut que je connaisse leurs noms, je vais passer une semaine avec eux...) grimpent dans le deuxième.

Nous traversons la ville de Mariposa, qui, par le nom des commerces que je lis, a dû être fondé par des chercheurs d'or. Nous sommes ensuite sur une grande route au milieu de collines boisées.

Voir la nature me ramène le sourire aux lèvres.

- Enfin tu souris un peu, me murmure Hace à l'oreille.
- C'est très beau par ici, j'aime la forêt.
- Alors tu vas adorer Yosemite Park. Il replace une mèche derrière mon oreille. Tu vas pouvoir te détendre.
- Je vais bien Hace.
- Ah ? Et que penses-tu de passer six jours entiers, seule avec ton mari ?
- J'en pense qu'il va vite en avoir assez de me voir.

Il se redresse aussitôt droit sur son siège ; il veut parler, mais il se ravise à cause de Wyatt et Chris.

Au virage suivant, changement de paysage ; la route au fond d'une profonde vallée suit les méandres de la rivière Merced qui coule au ralenti en cette fin d'été. Sur l'adret aride, les arbustes et l'herbe sont grillés par le soleil alors que l'ubac est plus verdoyant. Des pare-feu et des pistes forestières parsèment les collines, je déplore qu'ils aient à combattre des incendies dévastateurs. Ma Corse version XXL. Et au milieu de cette longue route, la modernité avec un champ photovoltaïque et une grande station d'épuration.

La communauté d'El Portal semble être le centre névralgique de la région avec les services administratifs et les écoles, des *lodges* et des locations. Nous sommes passés de l'autre côté de la rivière ; surplombée par de hautes falaises ; la vallée se rétrécit et après plus d'une heure de voyage, nous arrivons à l'entrée sud de Yosemite symbolisée par le rocher de l'Éléphant. Plus nous avançons dans ces gorges encaissées, plus c'est beau. Nous quittons la route principale pour emprunter la Wawona Road qui monte jusqu'au plateau. Hace m'explique que la falaise fendue à cette intersection s'appelle le Bridalveil Falls, la cascade du Voile de la mariée. Nom qui m'évoque la chute d'eau de la Scala...

Il fait arrêter la voiture juste avant l'entrée d'un tunnel de plus d'un kilomètre. Un grand parking a été aménagé et je comprends pourquoi quand je sors de la voiture. Ouah ! Le panorama est extraordinaire. En bas, une forêt de pins et au-dessus, à perte de vue, des falaises abruptes, des montagnes, certaines en forme de pain de sucre. Hace me désigne l'El Capitan et le Half Dome.

- Tu connais bien le parc, on dirait ?
- Oui, j'y suis venu régulièrement, avec des camps d'été.
- Ça devait être sympa.
- Mes meilleurs souvenirs d'adolescent.
- Tu te faufilais dans les tentes des filles le soir ?
- Hein, hein... Comment as-tu deviné ?
- Parce que toutes les filles succombent à ton charme.

Je pose un rapide baiser sur sa bouche moqueuse, mais je ne peux m'échapper, il m'enferme dans ses bras et ses lèvres ardentes écrasent les miennes, à m'en couper le souffle.

Des touristes nous ont reconnus et nous observent. Wyatt nous conseille donc de remonter dans la voiture, avant que quelqu'un nous prenne en photo et que celle-ci circule sur le Net. Si les réseaux sociaux s'en emparent, c'en est fini de notre tranquillité. Après le tunnel, nous sommes sur un immense plateau où des incendies ont ravagé des parcelles de chaque côté de la route. Je n'ose imaginer un feu dans ces hauts résineux et cette végétation qui s'apparente parfois à du maquis, les flammes doivent être gigantesques et difficiles à contenir. Lentement, la nature repousse, mais il subsiste encore beaucoup de troncs d'arbres calcinés au sol.

Quelques virages plus tard, nous aboutissons au sommet d'une colline, où une route circulaire permet l'accès à plusieurs maisons cossues et imposantes. Wyatt gare la voiture sous la terrasse d'un magnifique *lodge*, en bois et verre, ingénieusement intégré à la configuration du terrain, avec ses chênes centenaires et ses gros rochers.

L'accès à l'étage principal se fait par un escalier qui mène à une terrasse entourant la maison. À droite, une salle à manger avec une table originale : une grande planche épaisse de séquoia vernie. À gauche, un chaleureux salon possède deux confortables canapés en face d'une haute cheminée en pierre. Au fond une salle de bains et une cuisine fonctionnelle. L'escalier intérieur mène aux quatre chambres et aux deux salles de bains que nous devons partager. Chris dépose nos valises dans la plus spacieuse au décor sobre et naturel, avec une cheminée en pierres de rivière, un lit king size en bois massif, et... une baignoire jacuzzi !

– C'est vraiment joli.

Cette maison dans les bois me plaît. Je suis la Jane de Tarzan, version luxe.

Une fois seuls, Hace me renverse sur le lit et s'allonge sur moi :

– Tu n'as toujours pas confiance dans mes sentiments, n'est-ce pas ?

Il me torture délicieusement avec ses lèvres sur ma joue, mon oreille, mon cou... Je respire par saccades.

– Tu crois que je vais me lasser de toi en une semaine ?

C'est exactement ça...

Ses mains glissent sous mes fesses et son désir devient plus que visible. Le souffle coupé par mon propre désir, je lui réponds en lui ôtant son T-shirt. Si lui se lasse un jour de ma banale petite personne, moi, je ne me lasserai jamais de caresser son torse puissant, ses abdos dessinés parfaitement et de sa bouche experte. En une minute, nos vêtements atterrissent, comme d'habitude, froissés sur la moquette. D'un coup, j'ai froid, il s'est mis debout et me tend la main :

– Viens.

Intriguée, je me laisse amener jusqu'au jacuzzi qu'il allume, des bulles de plus en plus grosses

explosent à la surface de l'eau bleu piscine. Il enjambe le rebord et m'invite, l'œil coquin à le suivre. Je m'enfonce avec délice dans les vapeurs du bain bouillonnant. Ce que je n'ai pas prévu, c'est la réaction instantanée de mon épiderme au contact de l'eau, mes seins pointent outrageusement juste devant son nez et son large sourire me prouve qu'il apprécie le paysage.

Il m'attrape la taille et enfouit son visage dans ma poitrine. Puis sa bouche se referme sur un de mes tétons. Je bous aussitôt et ce n'est pas à cause de l'eau chaude !

– Vous êtes bien gourmand monsieur O'Keefe.

Il relève la tête vers moi, on dirait un petit enfant pris en flagrant délit, la main dans le sac de bonbons. C'est drôle !

– Vous êtes la plus belle des gourmandises, madame O'Keefe.

Aujourd'hui, nous oublions toute patience, poussés par une frénésie certainement liée à la pression de ces derniers jours. Je m'assois sur lui pour introduire son sexe dans ma féminité. Il replonge sa bouche sur mon téton durci tandis que ses mains impriment un rythme de plus en plus rapide à mes fesses. Je veux qu'il jouisse en même temps que moi, mais je ne suis pas sûre d'y arriver ! Les jets d'eau et lui forment une combinaison explosive sur mes sens. Les yeux à moitié fermés, je le vois heureusement être submergé par le plaisir, ce qui décuple mon orgasme. Nous nous envolons par-delà les nuages ternes accumulés au-dessus de nos têtes. Collée à lui, je m'enivre de l'odeur enveloppante de sa peau, mélangée à son parfum à l'odeur marine.

– Tu m'as donné faim. Allons voir ce que les propriétaires ont mis dans le frigo, me dit Hace en enfilant son jean. Tu vois mon T-shirt ?

– Là, sur la table de chevet.

Ah, les hommes, ils ne trouvent jamais rien... Ma mère a raison...

Quand je sors dans le couloir, je vois Wyatt et Chris dans une des chambres, ils installent un QG de surveillance et Hace s'enquiert de leur système de sécurité. Je baisse la tête, les joues roses, croisant les doigts qu'ils ne m'aient pas entendu gémir. Larry et Hal, eux, placent des capteurs de mouvement et des caméras sur la propriété. Je ne veux pas penser que je suis dans un camp retranché, alors j'ouvre le frigo afin de nourrir tous ces ventres masculins. Facile et rapide, hamburgers maison avec des chips.

– Tu fais quoi là ?

Je sursaute au son de sa voix qui couvre celle de Black M : je danse et fredonne sur « Sur ma route », la chanson préférée de mon petit frère en ce moment.

– Euh... Je sais, je chante mal.

– Non... C'est juste drôle de t'entendre chanter en français. J'oublie souvent que c'est ta langue maternelle.

– Merci du compliment. Ça veut dire que j’ai fait des progrès en anglais.

– Tu ne m’as pas répondu. Pourquoi fais-tu autant à manger ?

– Cinq hommes, ça dévore !

– Oh... Tu as préparé pour tout le monde ?

– Oui... Ah, ils ont déjà mangé ?

– Non. C’est gentil de penser à eux. Ils vont être surpris... À partir de ce soir, une femme viendra préparer les repas et s’occuper de la maison.

Évidemment... Tout est prévu. J’ai franchement des difficultés à accepter d’avoir toujours du personnel autour de moi.

Un baiser fugace sur mes lèvres et il s’étale sur un des canapés, son ordinateur tout neuf sur lui.

Je mets le couvert dehors, autant profiter de l’air pur des montagnes.

– À table ! Je crie à la ronde.

Les quatre gardes du corps se concertent du regard, l’incompréhension se lisant sur leur visage.

– Messieurs, je vous en prie. Asseyez-vous.

Timidement, Larry prend une chaise, mais il a un grand sourire lorsque je pose le plat avec mes hamburgers énormes.

– Ma femme tient absolument à nous nourrir correctement alors faisons honneur à son repas... Des hamburgers à la française ? me lance Hace sur son ton railleur que j’adore...

– C’est quoi cette grimace ? Je lui envoie un coup de torchon sur le bras. Je sais cuisiner !

Wyatt et Chris sont droits comme des piquets au bout de la terrasse et nous observent, un peu ahuris, je pense, par mon comportement. Après une deuxième injonction de leur patron, ils s’assoient avec nous. Un silence gêné débute le déjeuner. Je décide d’entamer la conversation et de me renseigner sur leur plat préféré. La nourriture a toujours fait parler les gens. Et Hace a commencé à se confier à moi en me racontant ses journées cupcakes avec sa mère. Effectivement, la fin du repas est plus qu’enjouée, chacun narrant des anecdotes culinaires.

Malheureusement, nous sommes obligés de rentrer précipitamment dans la maison à cause d’une grosse averse. Je me mets sur le pas-de-porte, humant les parfums de la terre mouillée. Des bras puissants viennent alors m’enserrer et nous restons là, à contempler les gouttes tomber des aiguilles de pin, à écouter l’eau couler dans les feuillages. J’ai une envie soudaine :

– Veux-tu aller marcher avec moi après l’orage ? J’ai trop envie de m’aérer.

– Si tu veux. Je préviens Wyatt.

Une heure après, le soleil brille de nouveau et nous pouvons partir pour une promenade autour de Yosemite West : petit sac à dos, eau, casquette et crème solaire pour ma peau trop blanche.

Accompagnés de Wyatt et Chris, nous nous dirigeons vers l'autre versant du plateau, un chemin descend ensuite à travers les cèdres, les chênes noirs ou les pins ponderosa. Quelques arbres couchés attestent là encore d'un incendie récent. Hace me propose d'aller demain à Mariposa Grove pour admirer les séquoias géants. Super, je n'ai jamais vu que des images de ces gigantesques arbres. Il est incollable sur le parc et je découvre qu'il aime la nature autant que moi. Un vrai plaisir de randonner avec lui. Je vide ma tête de mes soucis.

Je bénis mes parents de nous avoir entraînés sur les sentiers corses : j'ai le pied sûr et je ne crains pas les dénivelés, même raides. Depuis la crête aride, à perte de vue, des collines, des vallées encaissées et des forêts aux nuances de vert infinies. À l'opposé de l'ocre orangé du désert de l'Arizona. Décidément, ce pays me réserve d'agréables surprises.

Nous rattrapons après deux heures de marche, tranquille à mon goût, une route proche de la maison de location. Larry et Hal jouent aux cartes sur la terrasse à notre arrivée. Ils se redressent d'un bond en nous voyant, tels deux enfants pris à faire des bêtises. Les pauvres, Hace leur fait une peur bleue.

Après une douche rafraîchissante, Wyatt me présente la cuisinière embauchée pour notre séjour, une gentille jeune femme, un peu gauche et qui se décompose quand Hace débarque dans le salon. Je secoue la tête, refrénant une forte envie de rire. *Diù*, je compatis sincèrement alors j'essaie de la mettre à l'aise.

Peine perdue, elle s'éparpille et n'avance pas dans la préparation du repas. Je sais ce que c'est que d'être paralysée par sa seule présence. D'un geste de la main, je lui demande d'aller ailleurs. Il fronce les sourcils, mais il m'obéit et entame sur la terrasse une partie de poker avec les gardes du corps. Dès que le rôti est cuit, je la renvoie chez elle, lui précisant avant qu'elle ne doit dévoiler à personne notre séjour ici et l'heure du petit déjeuner pour le lendemain.

Après son départ, Hace vient me voir dans la cuisine alors que je mélange la sauce salade.

– Tu sais que jamais personne ne m'a renvoyé d'un geste de la main.

Il est moyennement content.

– À part Vera, ajoute-t-il plus pour lui-même.

– Tu perturbais la pauvre Brenda.

– Je ne lui ai rien dit !

Je soupire exaspérée :

– Hace, regarde autour de toi de temps en temps. Tu impressionnes tout le monde dès que tu apparais quelque part. Hommes et femmes. Même tes gardes du corps ! Alors une jeune femme comme Brenda, qui vit au milieu du parc de Yosemite, crois-moi, elle a dû avoir une attaque en te voyant !

– Depuis des années, je suis tellement persécuté dès que je sors de chez moi, que maintenant, je ne vois plus rien.

En deux pas, il me coince contre l'évier :

– Et toi ? Tu as eu une attaque en me voyant ?

À le sentir contre moi, ma respiration devient haletante :

– Sous le choc, j'ai sauté du lit pour atterrir sur un miroir si tu te souviens bien.

– Humm... Oui... Je voyais ton dos nu dans cet immense miroir. Oh, cette chute de reins...

Heureusement que j'avais un drap autour de mes hanches.

– Quoi ?!

– Mon corps m'a trahi avant ma tête.

Je n'avais pas rêvé ce matin-là, nous étions déjà connectés avant même de nous réveiller.

Un raclement de gorge nous ramène sur terre.

– Monsieur O'Keefe ?

– Oui Hal ?

– Les gars et moi avons mangé. Si vous voulez profiter de la terrasse avec M^{me} O'Keefe. Il fait très bon ce soir. Et avec Larry, nous allons un peu patrouiller dans le coin.

– OK. Merci.

Brenda a décoré la table en blanc, les assiettes, les serviettes savamment pliées, les chandeliers, où brûlent deux longues bougies et elle a parsemé la nappe également blanche de fleurs fraîches multicolores. C'est superbe. Un vrai dîner romantique. Galant, Hace me tire la chaise pour que je puisse m'asseoir. Je suis subitement intimidée.

– Ça te plaît ?

Qu'est-ce que... ?

– C'est toi qui as commandé ce dîner ?

– Oui. Je te l'ai dit, nous devons commencer par le commencement.

– C'est-à-dire ?

– Te séduire.

Chapitre 28

Nous nous levons aux aurores pour éviter la foule. Lorsque nous arrivons sur le site, Hace met casquette et lunettes de soleil noires. Il a raison, le parking fourmille déjà de monde. Je m'extasie devant chaque arbre à son grand amusement. Je mitraille chaque scène, chaque plante, chaque arbre : je ne veux rien oublier et partager avec ma famille cette superbe randonnée. Au Wawona Point Vista, des marches en pierre donnent accès à une terrasse au bout d'un minuscule promontoire, en forme de proue de navire. Je m'extasie devant l'époustouflant panorama.

Sans le voir, je le sens venir derrière moi. Un souffle dans mon cou et ses mains sur mon ventre font aussitôt frémir chaque parcelle de mon corps.

- C'est beau, n'est-ce pas ?
- Oui, magnifique. J'ai l'impression d'être Kate Winslet dans *Titanic*.
- Je ne suis pas DiCaprio.

Je me retourne sur la pointe des pieds et dépose sur ses lèvres un chaud baiser :

- Non et puis je préfère les beaux bruns sexy.

Il passe le revers de sa main sur son front :

- Ouf, je n'ai donc rien à craindre de ce séducteur de Leonardo.
- Oh non !

Je me blottis dans ses bras, profitant de cet instant paisible avec lui au cœur de la nature.

- Si à chaque rando, tu te jettes dans mes bras comme ça, on va en faire beaucoup !

Sa bouche atterrit sur la mienne, l'intensité de son désir me coupe le souffle. Nous avons fait l'amour à notre réveil et nous pourrions recommencer trois heures après. Je pourrais rester des jours enfermée dans ses bras, à sentir ses mains sur moi, à soupirer sous ses lèvres, à goûter son corps si sexy... Je plane total, il m'enivre...

- On rentre ou dans cinq secondes, je ne pourrai plus rejoindre la voiture sans avoir la honte de ma vie, me chuchote-t-il dans l'oreille.
- Les femmes ont donc un avantage sur les hommes, on n'a pas de signe « extérieur ».
- Tss, ça, c'est pour ceux qui ne te connaissent pas. Il penche la tête, son index sur ma lèvre inférieure. Quand tu es excitée, tu te mords l'intérieur de la lèvre. Et tes yeux ! Ils deviennent deux étoiles dorées.

Je rougis du compliment... Et je me mords la lèvre !! Il éclate de rire.

– Je t’adore ! me dit-il.

Je fonds. Encore et toujours.

Wyatt et Chris sont à quelques mètres derrière nous ; ils ont repris leur position d’agent de sécurité, visage fermé, bras le long du corps, l’œil aux aguets. Quelques personnes circulent sur le promontoire, appareil photo ou tablette à la main, bavardant presque silencieusement. Comme si chacun venait ici pour se recueillir devant Mère Nature. Il commence à faire chaud, même à cette altitude. Je sors ma bouteille d’eau de mon sac à dos, j’ai à peine bu depuis ce matin et j’ai vraiment soif. Un bruit de moteur me fait sursauter, ainsi que Wyatt et Chris, qui ont déjà leur main sur leur arme cachée. Un 4x4 de ranger se gare à côté de la maison du parc. Un garde forestier, en uniforme vert et beige, en descend, un gros sac à la main. Fausse alerte.

Hace a entamé son sandwich, assis à califourchon sur la murette. Il semble avoir repris ses esprits. Mieux que moi en tout cas.

Il est vrai que le soleil est haut, il est presque une heure. Je comprends pourquoi mon estomac crie famine. Nos anges gardiens nous imitent, ils s’assoient aussi un peu plus loin, nous laissant notre intimité. Nous dégustons notre pique-nique face à ce magnifique paysage classé par l’UNESCO. Quel contraste avec les étendues poussiéreuses du désert !

Rassasiée, je ramasse les déchets pour les mettre à la poubelle. Les amendes sont exorbitantes si l’on est pris à jeter un papier par terre. Normal. Je ne supporte pas les gens qui ne respectent pas l’environnement. Curieusement, je ne peux m’empêcher de regarder le ranger en posant le sac dans la poubelle : Vous voyez, je suis consciencieuse... Je suspends mon geste, le couvercle à la main. Mes yeux restent coincés sur le visage de l’homme avec son chapeau en feutre à larges revers et ses grosses lunettes de soleil. Il me fixe froidement. Je me sens coupable alors que je n’ai rien fait de mal. Il reporte son regard sur Wyatt et Chris et ensuite Hace sans ciller un instant. Je n’ai toujours pas bougé, je tiens encore le couvercle de la poubelle, le cerveau soudain gelé et les pieds en béton.

Qu’est-ce qui cloche ?

Le container se referme avec un bruit sec. Je m’essuie les mains sur mon pantalon et lève la tête vers le garde. En grandes enjambées, il se dirige vers l’escalier pour descendre sur la petite terrasse. Un admirateur qui aurait reconnu ma star ? Pas étonnant avec sa notoriété. Il veut peut-être un autographe. Non, ce n’est pas ça, je le sais, je le sens. Je fronce les sourcils, envahie par une angoisse incontrôlable. Ces lèvres pincées... Ces yeux dissimulés derrière ces lunettes sombres...

NON !

Mon cri reste bloqué dans ma gorge. Mais heureusement, mes jambes sont en état de s’activer. Je cours. L’air revient dans mes poumons :

– HACE ! Attention !

Pendant les secondes suivantes, les choses défilent au ralenti comme si un mur s'était dressé devant moi, freinant chacun de mes pas. Hace se retourne vers moi, il doit lire la frayeur sur mon visage et je vois de l'incompréhension sur le sien. Je pointe mon doigt vers le garde. Il le regarde. Enfin ! L'homme se tient à environ un mètre de lui, une de ses mains sur son étui de revolver.

Dans le même temps, Wyatt et Chris sortent leur arme. Par miracle, Hace comprend aussitôt ce qui se trame et se jette sur l'homme. Après les événements s'accélérent et je n'ai pas le temps de réagir. Ils s'empoignent l'un l'autre ; ils sont rapides tous les deux et la bagarre au corps à corps ne permet pas à Wyatt et Chris de viser. Le ranger est nerveux et teigneux. Mais Hace a de l'entraînement et il est bien plus grand ; en deux uppercuts, l'homme s'agenouille au sol, haletant.

Ensuite, je ne comprends rien...

Rien...

Rien de rien !

L'agresseur se relève d'un bond et saute par-dessus le parapet. Nous nous précipitons tous les quatre sur la murette, complètement interloqués. Nous nous dévisageons, cherchant une explication à ce que nous voyons. Ou plutôt à ce que nous ne voyons pas ! Personne ! Il a disparu ! Son chapeau est bien accroché à une branche du chêne en contrebas, mais pas de corps. Le précipice est, il est vrai, abyssal. Il a dû tomber très bas, peut-être nous ne pouvons pas l'apercevoir d'où nous sommes.

Les touristes qui ont vu la scène se penchent eux aussi et essaient également de repérer le soi-disant garde forestier. Notre binôme prend la situation en main, Chris appelle la police et Peter tandis que Wyatt se positionne devant nous pour empêcher quiconque de nous approcher. Les quelques personnes présentes l'ont maintenant reconnu et discutent entre elles.

– C'était Perkins.

– Oui.

Hace est comme moi abasourdi par ce qui vient de se passer sous nos yeux. Nous sommes assis sur le mur, il a son bras autour de mes épaules, il est contracté à l'extrême et sans cesse il inspecte le ravin. Mais toujours rien.

– Pourquoi a-t-il sauté ? Je me parle à moi-même.

– Bonne question. Il a peut-être compris qu'il ne pouvait pas s'en sortir cette fois-ci.

Je suis sceptique :

– Il est trop malin pour ne pas avoir prévu un plan de secours.

– Lizzy ! s'écrie Hace. Regarde ! Il a disparu dans ce trou. Tu as vu comme c'est profond ? Personne ne peut réchapper à ça. Nous sommes enfin débarrassés de ce fou.

– Comment peux-tu croire qu'il s'est suicidé ?

– Parce je viens de le voir sauter par-dessus bord !

- Je n’y crois pas une seconde.
- La police va rechercher le corps. Et nous aurons la preuve qu’il s’est bien tué.
- Si tu le dis...

Rien ne sert de parlementer. Il cherche seulement à se persuader que cette histoire est définitivement terminée. Je n’ai aucune explication rationnelle à ce que je viens de vivre, mais je sais qu’il y en a une... En une demi-heure, le site est envahi par d’autres touristes, par la police qui déverse une vingtaine d’hommes armés de ses deux bus et par trois rangers – des vrais cette fois – arrivés au galop sur leurs chevaux.

Un vrombissement retentit dans le ciel, un hélicoptère nous survole. Les gardes forestiers doivent s’entretenir avec le pilote, car celui-ci commence ses rotations en contrebas du point de vue, vraisemblablement à la recherche du corps. Deux policiers établissent un cordon de sécurité autour de nous et deux autres interrogent Wyatt qui veut nous éviter d’être importunés. Trois véhicules de pompiers viennent compléter ce déploiement considérable de service d’ordre. Tout ça parce que c’est Hace O’Keefe...

Tous ces hommes d’action, de terrain, habitués à des situations dramatiques sont intimidés par lui. Raide et distant, il répond aux questions avec un minimum de mots. Il est redevenu la star face à une foule grossissante. Loin de la personne qu’il était l’heure précédente. Il me tient éloigné de la cohue avec Chris à mes côtés qui m’oblige à rester assise sur cette foutue murette. Je fulmine, mais je suis aux premières loges pour observer les deux pompiers encordés qui descendent en rappel dans le ravin. En liaison radio avec leurs collègues postés près de nous, ils déclarent ne rien avoir trouvé. Aucune trace, d’aucune sorte. Le mystère s’épaissit.

Au bout de deux heures, nous sommes autorisés à rentrer au chalet. Dans la voiture, nous nous remémorons les événements, essayant d’élucider cette énigme. Mais aucun de nous n’a compris ce qui s’était réellement passé. Pourquoi nous attaquer là aujourd’hui ? Ça n’a aucun sens. Et quel intérêt avait-il à sauter dans ce profond ravin ? Aucun non plus. Il n’est pas suicidaire, j’en suis certaine, et il veut délivrer sa sœur de prison. Je cherche encore et toujours le lien avec Hace. Les jumeaux veulent quelque chose, mais quoi ?

La police nous tiendra informés si elle a d’autres indices. Je ne vais pas bien dormir cette nuit. Le choc de cette confrontation se répand au fur et à mesure dans mon système nerveux, tel un gaz nocif. Le trajet retour me paraît interminable. J’ai mal à la tête à force de me creuser l’esprit et Hace m’énerve : il pense que Perkins est mort. Et la police abonde dans son sens. Super... Aussi incroyable que ce soit, je suis persuadée qu’il est là, vivant et plus acharné que jamais.

Au *lodge*, Larry est confiné dans le bureau à communiquer avec Peter qui lui-même est en relation avec la police de San Francisco et bien sûr Cynthia : elle va devoir gérer ce scoop médiatique qu’est notre agression à Yosemite. Une raison supplémentaire pour elle de me détester.

Finies nos vacances. Nous dormons ici encore cette nuit et demain aux aurores nous revenons à la maison. L’unique endroit sûr selon Hace.

La timide Brenda est encore plus muette dans sa cuisine. Cette agitation, inhabituelle pour elle, la perturbe. Et dire qu'il y a plusieurs mois, j'aurais réagi de la même façon. Comme quoi, on s'habitue à tout. Ou presque. Je préfère cuisiner avec la jeune fille, en silence, plutôt que de m'imposer dans le salon où règne une certaine effervescence. Ils sont tous pendus à leur téléphone ou sur leur ordinateur à organiser notre retour et les communiqués de presse. Mieux vaut ciseler les oignons pour le dîner de ce soir, c'est beaucoup moins « prise de tête ». Ce sentiment récurrent de mal-être concernant mon imposture ressurgit. Je me réfugie dans une action normale du quotidien : cuisiner.

Allez Lisandrina, ça au moins, tu maîtrises.

Mais sans cesse les images défilent dans ma tête. L'attaque de cet après-midi n'a vraiment aucun sens. Il est si minutieux, si calculateur... Alors à quoi son acte rimait-il ? Bizarre.

Chris revient au *lodge* : il a passé la soirée avec la police. Des pompiers ont découvert la chemise déchirée du ranger, couverte de sang au pied d'un arbre, sous le promontoire. Ils ont suivi la piste le long de la colline qui descend jusqu'à South Fork Merced River. Les gouttes de sang abondantes font présumer qu'il s'est gravement blessé et qu'il a voulu rejoindre la rivière pour nettoyer ses plaies. Quand je visualise le trajet qu'il est supposé avoir parcouru, je ne comprends pas comment il aurait pu avec de telles blessures. Et il n'y a aucun chemin, aucune chance de repli. Il n'est pas idiot, il n'a pas pu se jeter, comme ça dans le vide, sans avoir un plan B.

Par-dessus la table, Hace me prend la main et caresse ma paume :

- Tu vois, tu n'as plus rien à craindre. Nous sommes débarrassés des Perkins.
- La police n'a pas retrouvé son corps !
- Ce n'est qu'une question de temps.

Je soupire d'exaspération :

- Je n'y crois pas !
- Arrête de t'inquiéter s'il te plaît. Pour l'instant, profitons qu'il ait disparu. Même s'il n'est pas mort, il est blessé et il ne peut plus nous nuire.
- Tu as sûrement raison.

Je lui fais mon plus beau sourire, je ne veux pas gâcher sa joie :

- Et je suis ravie de reprendre le travail.
- Tant mieux. Tu seras occupée pendant mes déplacements.
- Tes déplacements ?

Sur son portable, il me décrypte son planning : c'est clair, pendant trois semaines, il ne sera presque pas à San Francisco. Il doit se rendre à Los Angeles, donner des interviews pour la promotion du film de Cortese à travers plusieurs États, jusqu'à New York, plus quatre concerts.

- Tu peux venir avec moi, si tu veux.

– Hace ! J’ai besoin de travailler. J’ai à peine commencé que déjà j’ai été obligée de quitter le bureau. Je ne peux décemment pas faire ça tout le temps. Je ne veux pas décevoir Mia. Elle m’a fait confiance... Et j’aime mon travail.

Nos regards se croisent et nous pouvons lire dans les yeux de l’autre une sorte de résignation : vivre ensemble n’est peut-être qu’une douce utopie. Des milliers de questions me traversent sans cesse l’esprit qui s’ajoutent à celles sur Perkins. Mon cerveau se craquelle sous la pression et mon cœur éclate à la simple idée qu’il puisse regretter son choix. Pourtant, lorsqu’il prend mon visage entre ses deux mains pour m’embrasser, ses lèvres enfiévrées effacent mes doutes. Je le veux.

Et aussi irréel que cela puisse être, lui aussi. Dans la chambre, la porte à peine fermée, nous ôtons nos vêtements fébrilement, sans rompre le contact de nos regards. Une sorte d’urgence s’est emparée de moi, nous allons être séparés, je veux profiter des moindres moments passés ensemble, loin de sa vie tumultueuse. Il me plaque contre la penderie, je sens à peine le froid du miroir sur ma peau parce que son corps chaud se presse contre le mien et que ses lèvres parcourent mes épaules. Je me cambre à la recherche de plus de contact. Sa main passe dans mon dos, son pouce suit ma colonne vertébrale.

– Depuis le premier jour, j’admire la chute de tes reins. J’adore te voir dans un miroir, c’est comme si je t’avais en double. Mais je t’aurais en triple ou en plus, je ne serais jamais rassasié de toi.

Comment résister à de tels mots ?

J’enlace ma jambe autour de la sienne :

– Je n’aurai jamais assez de ma vie pour découvrir l’exemplaire unique que j’ai devant moi.

Ses iris vert oasis se mettent à brûler encore plus fort, il tente de m’embrasser mais je le repousse :

– Tss, tss ! Laisse-moi commencer mon exploration.

Et avec lenteur, je m’agenouille en accompagnant chaque étape de baisers le long de ses pectoraux, puis de son ventre, puis de son nombril. Je ne le quitte pas des yeux mais son regard est porté sur le miroir, il m’observe avec un désir non dissimulé. Quand mes lèvres frôlent son érection, sa gorge produit un grognement involontaire. Il enfouit ses mains dans mes cheveux ce qui me donne encore plus envie de lui faire plaisir, alors ma bouche engloutit son sexe avec gourmandise. Ses doigts se crispent dans mes boucles. Je me réjouis en silence de mon pouvoir sur lui. Mais c’est réciproque, ma chair me le rappelle au fur et à mesure que ma respiration devient irrégulière. Il tire ma tête en arrière, sa voix prend un ton rauque :

– Tu me rends fou Honey.

– J’espère bien, je lui réponds en me relevant.

– À mon tour.

Il me conduit jusqu'à son lit avec un curieux sourire, on dirait un chat sur le point de bondir sur une souris. Il m'assoit sur le bord du lit et, toujours avec son air mystérieux, il pousse mon dos sur le plaid moelleux. Il s'installe à genoux à mes pieds, ses mains caressant avec volupté mes mollets puis mes cuisses. Il souffle ensuite sur mon sexe plusieurs fois. Je gémis à chaque bouffée d'air, mes mains accrochées aux draps. Il cesse son délicieux supplice en posant sa bouche sur mon clitoris. Je me soulève sur les coudes pour regarder le spectacle. Un cri s'échappe de ma gorge : il chante sur mes lèvres intimes ! C'est la chose la plus érotique que j'aie vécue de ma vie ! Impossible de retenir les tremblements qui me secouent.

Il joue avec sa langue et ses lèvres jusqu'à ce que je hurle ma jouissance. Je retombe la tête en arrière sur le lit, comblée.

– Satisfaite ? me demande-t-il avec son sourire de vainqueur.

Je grommelle un vague oui, encore sous le coup de l'émotion.

Il se relève, la main sur son sexe en érection. Son regard de braise m'indique qu'il n'en a pas fini avec moi.

J'avale avec difficulté ma salive. Il est irrésistible...

Je me redresse et je me remonte sur le lit, me coucher contre les nombreux oreillers moelleux. Avec mon index, je lui montre qu'il doit venir se caler entre mes jambes écartées.

– À tes ordres Honey, me dit-il d'un air ravi.

Il soulève mes cuisses et s'enfonce délicatement en moi. Il ne me quitte pas du regard, je peux y lire l'adoration qu'il a pour moi. Sa tendresse me fait monter les larmes aux yeux.

Les événements de la journée resurgissent en une poussée d'adrénaline dans mes veines et mes émotions contenues jusqu'à maintenant se transforment subitement en un tourbillon de sensations sauvages. J'entoure mes jambes sur ses fesses et passe mes bras dans son cou, j'ai besoin de le sentir entièrement sur moi. En moi. Il comprend mon message muet : il me couvre de son corps en s'enfonçant encore plus loin. Mes mains s'accrochent à son dos en sueur. Je soulève mon bassin plus vite, plus fort. Il me suit, augmentant la vitesse de ses coups de butoir. Il a l'endurance du sportif, j'ai la force de mon amour.

Avant, je ne voulais pas réfléchir quand j'étais dans ses bras, je me laissais guider par l'intense volupté de son corps, j'ai obligé mon esprit à se fermer au vrai plaisir, celui qui surgit dans chaque parcelle de son être quand l'amour véritable vous projette dans les flammes de la jouissance.

Jamais je n'ai mis autant d'énergie dans nos ébats et nous nous écroulons en sueur sur les draps.

– Ouah... Tu m'as épuisé. J'ai épousé une vraie tigresse !

– Je t'ai encore griffé ?

Je suis confuse. Il se met sur le côté, ses doigts effleurent mes courbes avec la légèreté d'une plume et je tremble comme les cordes d'une guitare. Ses beaux yeux verts me sourient tendrement.

– Oui. Et j'adore ! Tous les jours je te découvre un peu plus, et je dois avouer que ce soir j'ai adoré la surprise.

– Tu n'as pas encore déballé tous tes cadeaux...

Je le pousse sur le dos, je veux sentir, toucher et embrasser chaque centimètre de sa peau. Ma bouche voyage sur tout son corps jusqu'à ce que mon désir devienne incontrôlable.

Le lendemain, nous quittons le parc de Yosemite avec regret. Hace me promet que nous reviendrons pour rester plus longtemps et que nous nous baignerons au pied de cascades vertigineuses. Ouais, ce n'est pas pour tout de suite avec son planning surchargé...

Le jet nous attend sur le tarmac du petit aéroport de Mariposa. Retour à la réalité, au luxe indécent et aux coups de téléphone incessants. Cynthia est sur les nerfs, ses deux assistantes (deux ?!) débordées par les médias. Le pire, c'est Peter à notre arrivée ; surexcité, il ne décolère pas envers les policiers les traitant d'incapables. Malgré les arguments de Hace, il se rallie à mon avis, mais comme moi il n'insiste pas devant l'air buté de son ami.

La discussion est écourtée par un appel de Richard, complètement affolé. Il tient absolument à ce que son fils lui dise la vérité sur cette agression : il l'a logiquement reliée à celle d'Alexa à Los Angeles. Mais Hace a décidé de partir dès la fin d'après-midi pour la Cité des anges et lui raccroche quasiment au nez après quelques paroles véhémentes ; il n'admet pas l'intérêt soudain que lui porte son père et supporte encore moins de lui rendre des comptes. Il croit que Richard cherche à le manipuler. Je ne connais pas suffisamment M. Bowen pour avoir une opinion objective sur lui, mais je doute du jugement de Hace. Certes, je sers de prétexte à Richard pour contacter son fils, néanmoins il paraît vouloir sincèrement renouer des liens avec lui. Ou plutôt en créer. Ça fait si longtemps qu'ils ne partagent plus rien...

Hace s'active jusqu'au moment de son départ. Il fait plusieurs choses en même temps : il répond au téléphone pendant qu'il envoie des mails à un autre interlocuteur. Cynthia, qui a débarqué une heure après notre arrivée, le suit pas à pas, ne loupant pas un mot de ce qu'il dit. Elle ne perd jamais le fil et est visiblement au courant de tous les dossiers. Elle est d'une efficacité incroyable, ça, je ne peux pas lui enlever. Mais son dédain envers moi commence à me courir sur les nerfs. Pour elle, je suis transparente. Et je ne sais toujours pas pourquoi. J'en ai assez déjà avec la famille Perkins ! Je décide donc de la snober. Je l'interromps quand j'ai besoin de parler à Hace ou je ne la calcule pas pendant le savoureux déjeuner de Wendy, – une succulente salade composée de légumes frais et de morceaux de poulet caramélisé suivie d'un cheesecake – qu'elle prend avec nous. Il faudrait que je fasse vingt longueurs dans la piscine pour éliminer le dessert... Mais moi aussi, je dois travailler. Ostensiblement, je passe mes coups de fil dans la cuisine, obligeant l'assistante à rester muette quand elle sort du bureau de son patron. Je fais ma peste, comme ma sœur quand nous étions petites. Je

contacte Mia, qui, bien sûr, a été briefée par son mari sur l'agression. Je la rassure (je lui sors le discours persuasif de Hace, si ça peut aider...) et je lui demande dans quel bureau je dois aller demain. Elle veut que Garrett continue de me former. Ouais... Il va être ravi...

Au moment de partir, Hace me prend en aparté dans la chambre où sa grosse valise, préparée par les bons soins de Wendy, est posée sur le couvre-lit taupe à côté de la housse renfermant ses chemises hors de prix.

– Lisandrina, j'ai vu avec Peter, il va s'occuper de toi avec Larry et Hal. Tu n'as rien à craindre. Perkins est mort.

– Pour moi, il a juste disparu !

– Tu es bornée !

– Pas plus que toi. Mais ne t'inquiète pas, tout ira bien.

– Je m'en veux de te laisser seule.

– Hace ! Je suis une grande fille. Je me suis débrouillée toute seule jusqu'à maintenant. Et je continuerai.

Il se fige instantanément. Oh, mais qu'est-ce qu'il croit ? Que je vais me morfondre toute la journée à l'attendre ? Pas mon style du tout !

– Tu vas me manquer, je lui murmure en me hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

Ses bras se referment sur moi et il attrape ma bouche avec avidité. Lorsqu'il brise son étreinte, un frissonnement me traverse : plusieurs jours sans lui et rien que d'y penser, j'ai froid par plus de trente degrés.

– J'aurais volontiers passé cette semaine avec toi à Yosemite. Mais j'ai tellement d'engagements ! Maintenant que Perkins est hors course, je dois les tenir.

– Je comprends très bien. Crois-moi. Jamais je ne te reprocherai quoi que ce soit par rapport à ton travail.

– Tu viens de quelle planète ?

– Je viens d'un autre univers.

Après son départ, je me rends compte que je me retrouve dans cette maison, seule (ou presque...). Maison qui est censée être désormais la mienne. Où je devrais me sentir à l'aise, comme chez moi... Eh bien pas du tout !

Le lendemain, je reprends le travail le cœur léger. Garrett me remet vite au boulot. Il semble plus conciliant avec moi. Mia a dû lui dire deux mots. Ou sa future ex-femme a baissé le montant exorbitant de la pension alimentaire... J'opte pour ma première idée. L'exubérante Molly me raconte les potins de ces trois derniers jours et m'assaille de questions à propos de l'agression, de Hace, de notre mariage. Elle au moins ne s'embarrasse pas : elle dit ce qu'elle pense et n'a aucun complexe. Décidément, elle me plaît, elle me rappelle trop Julia.

Je continue ma formation au sein de l'entreprise, naviguant dans les différents services. Après deux jours avec Garrett, je passe dans le bureau de Nick Parson, le bras droit de Mia, excellent commercial. Il pourrait vendre du sable aux Touaregs ! Complètement allumé aussi. Je ne saisis pas toujours ce qu'il me dit. Plusieurs fois, je lui ai dit de parler moins vite, lui rappelant que je ne suis qu'une étrangère. Il se calme deux minutes et reprend son débit accéléré. Bref, mon crâne est en fusion à la fin de la journée. Pour ne rien arranger, Hace ne peut pas revenir comme prévu, il prolonge son séjour à Los Angeles et s'envole ensuite directement de là-bas pour Miami puis New York. Soit quinze jours au moins sans lui. Il réitère son offre de l'accompagner. Et je lui redis non. Tous les soirs, il m'appelle : nous nous racontons notre journée, il m'explique son monde peuplé d'artistes, de producteurs et de beaucoup, mais alors de beaucoup, de requins et moi je commente mes progrès dans mon nouveau travail nettement moins glamour, mais hyper intéressant. Il éclate de rire quand j'imite Nick et ses tics verbaux. L'éloignement nous oblige à nous parler, donc à nous découvrir l'un l'autre. Il a un vrai regard objectif sur sa profession et tout ce qui l'entoure. Il ne cède ni à la pression médiatique, ni aux propositions alléchantes ; il garde une ligne de conduite qui ne doit pas toujours plaire et je l'admire d'autant plus. Je m'aperçois que ce n'est pas si évident que ça, qu'il faut avoir les épaules, et surtout la tête, solides. Il veut me préserver, pourtant j'ai bien conscience que cela ne sera pas toujours possible. Et l'agression de Perkins a remis les projecteurs sur nous... Les chaînes télé ont cessé de diffuser l'info en boucle ; par contre, sur Internet ou sur les magazines people, je vois nos visages partout. À se demander où ils ont chopé toutes ces photos. Évidemment, j'ai dû m'empressement de rassurer ma famille et en particulier ma mère. Mes parents balisent trop, la solution serait peut-être de les faire venir ici, pour qu'ils constatent par eux-mêmes que je vais bien, et puis il faut bien qu'un jour ils fassent la connaissance de Hace. Ma mère m'a glissé quelques indices à ce sujet : elle s'est renseignée sur le prix du billet, des visites à faire à San Francisco. J'ai saisi le message. Mais pas tant que j'aurai cette certitude que Perkins peut encore nous nuire. Je ne veux pas que mes parents soient en danger, à cause de moi en plus.

Quand je parle à Hace des intentions de mes parents, il s'enthousiasme immédiatement. Il regrette de n'avoir pu les rencontrer à Calvi. Il veut organiser leur voyage et leur envoyer le jet ! Au début, je ne suis pas d'accord qu'il dépense son argent pour ça, mais après réflexion je me dis que ce n'est pas pour moi, mais pour mes parents. Ils triment tous les deux, depuis leurs 20 ans pour nous élever, ils méritent d'avoir un séjour inoubliable aux États-Unis. Alors, j'accepte l'offre généreuse de Hace, qui râle : je serais trop réticente à utiliser sa fortune. N'importe quoi ! Toutefois, lorsque le lendemain il me nargue parce qu'il va à un gala de charité et dîner avec Bono, je me dis qu'il y a des côtés agréables à son travail. Il me répète que je peux prendre un avion et venir avec lui à la soirée... Grrr... Il cherche la corde sensible. Mais non, je résisterai à la tentation. La plus forte étant celle d'être dans ses bras. Je raccroche, fière de ma volonté de fer. Quoique. Ne serais-je pas stupide en refusant de profiter de son argent et des avantages qu'il procure ?

Une fois que je me couche, mes questionnements s'évanouissent devant le paysage qui s'offre à mes yeux : je profite déjà. Je suis allongée dans un immense lit confortable, face à la baie de San Francisco, dans une luxueuse maison d'architecte. Tous les jours, un chauffeur et deux gardes du corps m'emmènent au travail et je gagne plus que correctement ma vie. Cerise sur le gâteau, je ne fais pas le ménage ! J'aimerais bien cuisiner un peu plus, mais Wendy me devance sans cesse. Je joue

avec Peter aux jeux vidéo sur des consoles même pas encore sorties en Europe : nous sommes des compétiteurs acharnés sur les courses de voitures. À propos de voiture, il va falloir que j'en achète une ici. Moke s'est occupé de vendre la mienne comme du reste : m'expédier mes affaires, clôturer le contrat avec mes propriétaires et finir de remplir les dernières formalités avec Priscilla. Un véritable ami. Il faut que j'aille les voir avec Karen. Les jours s'écoulaient rapidement, entre mon travail absorbant, mes soirées avec Peter et Wendy ou à chatter sur Internet avec mes amis. Mais le moment le plus important reste mes conversations interminables avec Hace. Toute la journée, j'attends cet instant avec impatience.

Après deux longues semaines, il revient. Enfin ! Il me fait la surprise de s'arrêter au bureau avant de rentrer à la maison. Molly se tait dès qu'elle le voit pénétrer dans son bureau où je découpe des rubans roses pour un baptême. J'ai du mal à croire qu'il est là pour moi. Je reste au moins une minute assise sur ma chaise, les ciseaux à la main, à l'admirer de la tête aux pieds. Il est nonchalamment appuyé sur l'encadrement de la porte et il pose un regard sur moi d'une telle intensité que je rougis. Les premières émotions passées, je me précipite dans ses bras, il m'embrasse si fort que ma respiration en est coupée. Mes mains attrapent son cou, j'ai besoin de le sentir encore plus près. Ma langue gourmande explore sa bouche qui m'a tant manqué.

- Euh... Je vous laisse mon bureau, s'écrie Molly en s'éclipsant.
- Encore mieux que dans mon souvenir, me murmure ma star, pressant son corps contre le mien.

Je suffoque sous les bouffées de désir qui montent dans ma gorge pour ensuite redescendre entre mes cuisses.

Je suis au bureau ! Ressaisis-toi Lisandrina !

- Comment vas-tu ? Tu m'as l'air épuisé.

Je frôle délicatement ses yeux cernés.

- Je sais. Je n'ai pas beaucoup dormi.
- Et trop travaillé. Tu dois apprendre à te ménager.
- On dirait mon père quand tu dis ça !
- Il a raison.

C'est instantané chez lui, dès qu'il parle ou entend parler de son père, il se crispe. Évitions les disputes dès son retour.

- Merci d'être passé me voir, mais rentre te reposer.
- Tu ne viens pas avec moi ?
- Non, je n'ai pas fini.
- Lizzy, ça fait quinze jours que je ne t'ai pas vu. Mia ne verra aucun inconvénient à ce que tu continues ton travail demain.
- Peut-être, mais moi oui.

Il me repousse et arpente la pièce, les mains croisées derrière sa nuque :

– J’ai envie d’être avec toi, mais j’ai l’impression que ce n’est pas réciproque.

Comment peut-il penser ça ? Je serre les dents. Il s’attend peut-être à ce que j’accoure à chaque fois qu’il claque des doigts ?

– Je suis ravie de te revoir. Et dans deux heures, je suis à la maison. Nous pourrions alors passer la soirée ensemble. Mais j’ai une conscience professionnelle et je veux terminer ce que j’ai à faire.

– Nous avons un dîner avec des investisseurs ce soir.

OK. À mon tour d’être déçue.

– Oh. Eh bien, nous nous verrons après.

– *God Lizzy* ! Tu viens avec moi !

– Quoi ? Mais *Diù* pourquoi tu ne m’as rien dit avant ? Et pourquoi je viens avec toi d’abord ?

Il s’exaspère :

– Parce que dans ce type de dîner, un homme est accompagné de sa femme ! À moins que dans ton pays, cela ne se passe pas comme ça ?

– Si, si.

– Alors explique-moi pourquoi tu es si surprise que je veuille que tu m’accompagnes ?

Mon embarras s’accroît :

– Je ne pensais pas que tu voulais que je sois présente à tes côtés pour ce genre de choses.

Furieux, il balance ses bras en l’air, poings fermés. Apparemment il est très irritable, je dois le calmer.

– Je viendrai.

– Merci.

Je tressaille au son de sa voix très sèche.

– Nous partons à dix-neuf heures de la maison.

Et il claque la porte en sortant du bureau. Je m’écroule sur le fauteuil de Molly, la tête entre les mains. Nous avons certes beaucoup de points en commun, mais nos différences creusent un fossé entre nous. La première est qu’il attend de moi un certain comportement qui m’est totalement inconnu. J’évolue dans un monde dont j’ignore les codes et qui sont, je dois l’avouer, parfois indéchiffrables compte tenu de ma culture insulaire. Je me fie donc à la femme la plus compétente de mon entourage : Mia qui me conseille par téléphone pendant que je fouille mon armoire à la maison.

Perchée sur des hauts talons aiguilles, je descends dans le hall où m’attend Hace, d’une rare

élégance dans son smoking noir. Il me lance un regard admiratif, mais je n'ai qu'une seule sensation qui m'envahit : la peur. Il est en danger et je ne le tolère pas. Lui ne se tracasse plus pour Perkins ; moi, je ne peux pas.

– Tu es magnifique dans cette robe.

– Merci. Ou plutôt remercie Mia, c'est elle qui me l'a offerte. Je te retourne le compliment. Où allons-nous ?

– Au restaurant Gary Tano.

L'établissement se situe non loin de Ghirardelli Square où se trouve une chocolaterie renommée, mon prochain lieu d'expédition prioritaire...

Hace me donne un petit exposé sur les deux investisseurs que nous allons rencontrer avec leurs femmes. Ils placent en général leur argent dans les start-up de la Silicon Valley, mais ils souhaitent dorénavant effectuer quelques placements financiers dans l'immobilier, le projet de la société de Dom et Hace leur paraît concret et ambitieux.

– Vous financer doit être aussi un moyen de valoriser leur image de marque.

– Oui. Ils veulent profiter de ma notoriété.

– Logique. Alors utilisez-les aussi.

– J'y compte bien. Mais la discussion va être rude.

Il a raison. Je n'avais jamais été confronté à ce type de personnages : des requins de la haute finance, accompagnés de leurs épouses, parfaites icônes de l'Américaine riche et désœuvrée. Elles ne travaillent pas ; elles courent sans cesse d'une boutique à l'autre, de la manucure à leur cours d'*aqua bike* ou d'un gala de charité à un thé chez leurs amies. *Diù*, comment font-elles pour ne pas s'ennuyer tout au long de leur morne journée ?

Pendant tout le repas, je copie l'attitude de Mia, à l'opposé de son comportement naturel habituel. Sourire forcé, petit rire discret, conversation uniquement concentrée sur les coiffeurs à la mode ou sur le styliste au top du moment. Je n'écoute que d'une oreille, tendant l'autre vers le débat captivant des hommes. Je déguste en silence mes coquilles Saint-Jacques sauce champignons et je m'extasie devant les talents innombrables de Hace : il défend avec passion leur projet de résidences à loyer modéré et écologiques en véritable commercial ; il détaille tous les côtés techniques des bâtiments. Puis Dom enchaîne sur les plans de financement dans des termes clairs et concis. J'ai tout compris !

Les deux investisseurs ont l'air impressionné : ils peuvent. Ils ont devant eux deux pointures du show-business qui non seulement savent gérer intelligemment leurs affaires, mais qui sont aussi abordables, sensibles et surtout généreux. Mon objectivité serait-elle teintée de fierté ?

L'excellent dîner se termine sur un accord de principe qui sera validé dans la semaine. Je suis ravie pour la société de Hace : ce partenariat leur ouvrira des portes sur des investisseurs qui évoluent dans d'autres secteurs d'activité. À la sortie du restaurant, Hace et Dom les remercient et

programment déjà un dîner pour célébrer la signature du contrat. Les deux couples partis, Mia nous propose d'aller boire un dernier verre chez eux. Un peu de détente sera pour moi la bienvenue. J'ai été stressée toute la soirée, à réfléchir à chaque mot pour ne pas embarrasser Hace avec des paroles ridicules.

Encadrés par deux gardes du corps, des nouveaux de l'agence de sécurité je présume, nous attendons sur le trottoir le SUV. Je ne peux pas m'en empêcher, j'examine les passants qui flânent par cette belle nuit d'été et les passagers dans le *cable car* qui dévale la rue juste devant nous. Je suis obsédée par Perkins ; c'est comme un arrière-plan dans mon quotidien, un fantôme qui me suivrait partout. Une grande bouffée d'air et je m'engouffre dans la voiture.

Nous passons devant Hyde Station, la gare de départ du *cable car*, idéalement située près de Fisherman's Wharf, le quartier le plus touristique de la ville.

- As-tu visité la jetée 39 ? me demande Hace.
- Non. Je n'en ai pas eu l'occasion. Je voudrais bien voir les otaries.
- OK. Demain nous y allons. Ça fait une éternité que je n'y suis pas allé non plus.

Derrière son volant, Peter intervient tout de suite :

- Tu crois que c'est prudent de te montrer en public en ce moment ?
- Écoutez-moi vous deux ! Nous sommes débarrassés des Perkins. Alors maintenant, je ne veux plus me terroriser comme un lapin !

Peter me lance un regard soucieux dans son rétroviseur. Que répondre à ça ?

Moi qui escomptais me détendre chez Mia... Raté. D'ici peu, j'aurai un ulcère à l'estomac à cause du stress. Je suis obligée de continuer de jouer la comédie avec mes propres amis. Pour ne pas les inquiéter. Ça me rend encore plus malade. Je n'ai qu'une hâte, revenir à la maison, me coucher et oublier ! Je feins un bâillement et Hace me propose immédiatement de rentrer. Tant pis pour le dernier verre. Je ne savais pas que j'étais aussi bonne actrice...

À mon réveil, une brume épaisse plane sur la baie et cache le soleil. La chambre semble flotter dans les nuages. Un air frais s'engouffre dans la pièce par la fenêtre béante, je remonte le drap sur mes épaules. J'entends la douche couler puis la porte de la salle de bains s'ouvrir. Mon cœur bondit à la vue de cet homme censé être mon mari, incroyablement beau, un large sourire sur ses lèvres sensuelles. Et nu. Ouah... Là, ce n'est pas le froid qui me fait frissonner, mais l'adrénaline qui coule tout d'un coup dans mes veines. Je m'assois prestement, le drap autour de ma poitrine. Étrange sursaut de pudeur.

- Bonjour Honey ! Bien dormi ?
- Oui. Et toi ?
- Je suis en pleine forme. Allez, prépare-toi pour ta visite privée des quais de San Francisco.
- Ma visite privée ?
- Tu as devant toi ton guide particulier. Je connais tout des otaries de la jetée 39. Adolescent, j'y

ai passé des heures à les observer.

– Tu observais les otaries ?

Je suis plus que sceptique ! Son air coquin me confirme que j’ai raison. Je file à mon tour sous la douche. Pendant qu’il s’habille, il me confirme mes doutes sur son intérêt surprenant envers ces animaux.

– Adolescent, je passais des heures avec quelques copains sur la jetée. Les otaries attirent les touristes, et nous, on était attirés par les jeunes touristes.

– Petit malin.

– Eh oui. Déjà attiré par de jolies inconnues.

Il cherche à m’enlacer, mais je m’esquive sous prétexte de m’habiller. J’ai encore beaucoup de difficulté à admettre cette proximité familière. Dans mon cerveau, certaines barrières sont demeurées en place

Le ciel ayant viré au gris, je préfère prendre mon blouson bleu marine, au cas où il pleuve. Je dois m’habituer à ce climat humide, à l’opposé de celui hyper sec de Vegas. Je ne me suis pas trompée : Hace et Peter ont chacun une veste imperméable noire. Leur bonne humeur est contagieuse. De toute évidence, ils sont contents de cette sortie. Et bonne surprise, Wendy nous accompagne. Nous allons prendre notre petit déjeuner là-bas ensemble. Excellente initiative !

Dans la voiture, Wendy se transforme en critique gastronomique et me commente chaque restaurant du Fisherman’s Wharf à la jetée 39. Avec Peter, ils les ont tous expérimentés ! De vrais épicuriens. Je reconnais, en passant devant, la célèbre enseigne du Wharf en forme de roue de bateau. Wyatt nous dépose à l’entrée de la jetée, où trône une sculpture en métal d’un crabe géant. Le long de ce quai en bois reconstruit en 1978, s’étirent des restaurants, des boutiques, un aquarium... Un des lieux les plus fréquentés de San Francisco, bien qu’à cette heure matinale, les badauds se font rares. Avec le bateau de croisière accosté juste au quai suivant, la foule va vite envahir le ponton. Oh je n’aime pas ça...

Après un copieux repas, nous flânonnons à l’étage puis nous redescendons au bout du quai. Je veux voir les otaries. Je suis ébahie par le nombre d’animaux alanguis sur les pontons flottants, à peu près mille sept cent selon les panneaux explicatifs ! Indéniablement, l’attraction principale de la jetée 39. Nous nous amusons à les regarder plonger pour pêcher des poissons et revenir ensuite lourdement sur leur promontoire. Malgré leur poids, elles sont très souples.

– Je ne me souvenais pas qu’il y en avait autant, murmure Hace.

– Je pense que la nourriture doit être abondante ici, elles s’y plaisent alors elles y restent.

– Oui. Elles bénéficient aussi d’un programme de protection grâce à l’aquarium.

– Ah... Comment sais-tu ça ?

Il hausse les épaules. J’ai tout de suite une intuition :

– Aurais-tu participé au financement par hasard ?

– Oui. En souvenir des heures passées ici à observer les otaries.

Une note mélancolique pointe à la fin de sa phrase. Les camps de vacances à Yosemite, les otaries sur le quai... Il a cherché à s'évader pendant toute son adolescence pour éviter son père. À moins que ce ne soit le contraire. Quelle tristesse...

Les croisiéristes et les promeneurs commencent à affluer. Le beau carrousel multicolore est très prisé des enfants avec ses magnifiques chevaux de bois. Nous nous promenons en toute simplicité tous les quatre, comme je le ferais avec mes amis. Sauf que là, ma star ne me lâche pas une seconde. Il me tient par la taille, tout contre lui, et de temps en temps il dépose un baiser sur mes lèvres. Quel plaisir de rire et de plaisanter avec lui. Normalement. Il est si loin aujourd'hui de l'image qu'il donne au public. Il est lui.

Je profite de ces instants de quasi autonomie – ne jamais oublier la dizaine de MIB autour de nous – pour admirer les vitrines : je n'ai pas fait de shopping depuis des lustres alors que je suis une consommatrice invétérée. Statut que j'assume totalement. J'achète quelques souvenirs pour ma famille : une maquette de *cable car* pour Anto, des magnets de la ville pour ma sœur, des boucles d'oreilles en perle d'Hawaï pour ma mère et une casquette de base-ball pour mon père. Une jolie boutique de produits de beauté m'attire plus particulièrement avec ses couleurs acidulées, ses parfums vanillés et ses savons artisanaux. Surprise. Il me suit à l'intérieur et fait des commentaires sur les textures des poudres ou les odeurs florales des laits pour le corps. Il s'y connaît en cosmétique ! En réfléchissant, c'est logique : pour son métier, il doit être souvent maquillé. Je me laisse tenter par une crème de soin aux senteurs océaniques.

La tension de Peter augmente à mesure que la foule s'accroît sur le quai. Larry et Hal se rapprochent de nous, reprenant ouvertement leur rôle de garde du corps. Je sais que les autres membres du service de sécurité se sont fondus incognito dans la foule. Hace paraît pourtant désinvolte, il continue de déambuler, tranquille, ne voulant pas remarquer les regards en coin que certains badauds lui lancent. L'anxiété de Pete déteint sur moi. Ou c'est peut-être le contraire. J'ai hâte de remonter dans la voiture. Mais j'ai bu trop de café et une envie pressante m'oblige à aller aux toilettes. Je presse le pas pour ne pas les retarder. Aux aguets, Peter m'accompagne jusqu'à l'entrée pendant que Wendy et Hace s'extasient devant une vitrine de cupcakes. Les sanitaires sont très propres à mon grand soulagement. Étonnant pour une zone aussi fréquentée. Il n'y a personne, tant mieux, je vais faire vite. Quand j'ouvre la porte des toilettes, une odeur âpre me saisit à la gorge...

Chapitre 29

J'ai mal à la tête. Mes bras me font souffrir, ils ne forment pas un angle habituel... Ils sont attachés derrière mon dos ! Je ne vois rien, un bandeau couvre mes yeux. Un foulard avec encore cette odeur désagréable est à moitié enfoncé dans ma bouche. J'entends des bruits de rue, des voitures qui circulent, des bavardages. Je ne peux pas me lever, mes jambes sont aussi attachées à une barre. J'essaie de frapper sur le sol, les pieds joints, mais une sorte de tapis assourdit les sons. La peur grimpe en moi, m'envahit, m'étouffe. Je ne peux plus respirer.

J'ai été kidnappée !

Le vide abyssal.

J'ai été kidnappée ! Je n'ai pas été assez prudente, je n'ai pas suffisamment surveillé mes arrières.

J'ai relâché ma vigilance. J'ai...

Ma stupidité me tire des larmes de colère et de haine.

Je me sens si impuissante.

Perkins !

Que me veut-il ?

Me tuer ? Non. Il l'aurait déjà fait.

Se servir de moi pour une rançon ? Oui, certainement.

Hace paiera.

Je voudrais me calmer, ralentir mon cœur qui bat trop vite. Respirer à pleins poumons. Mais l'air reste coincé dans ma gorge. Une douleur atroce bloque mon diaphragme, je suffoque littéralement. Une panique malsaine s'insinue dans mon corps et mon cerveau, ravageant le peu d'assurance qu'il me reste.

Je suis seule.

Au milieu de milliers de personnes.

Je me trouve dans une camionnette parce que vu comment je suis attachée, ça ne peut pas être dans une voiture. Pourquoi reste-t-il stationné ? Pourquoi suis-je là ? Je retiens mes larmes, je dois surmonter cette épreuve.

Depuis combien de temps suis-je ici ?

Ai-je été évanouie longtemps ?

Est-ce qu'il pleut ? J'entends des gouttes tomber sur la carrosserie. Je suis parcourue de frissons, il ne fait pas froid, mais je suis frigorifiée jusqu'aux os. Je ne peux me fier qu'à mon ouïe. Un chien qui aboie, une petite fille qui chante à tue-tête et une femme qui rit. La sonnerie d'un vélo.

J'essaie de capter des voix connues, mais de toute façon qu'est-ce que je pourrais bien faire ? Je suis ligotée et muette. Je secoue la tête comme une damnée pour ôter le foulard de ma bouche, mais il est solidement noué dans mon cou. Si je bouge trop les pieds, les cordes brûlent mes mollets nus. Mes épaules deviennent douloureuses à force d'être tirées en arrière. Mes efforts insensés pour me libérer n'aboutissent qu'à la douleur et je désespère encore plus.

Près de mon oreille droite, un cliquetis me fait sursauter. On a abaissé la poignée de la portière. Un glissement latéral.

– *Oh God* Lizzy !

Hace ? Hace ! NON !

– Assieds-toi connard. Tes mains derrière le dos.

Cette voix... Haut perchée pour un homme. C'est celle de mon rêve.

Perkins. Numéro deux.

– Lizzy, je suis là. Tout va bien. N'aie pas peur. Peter nous...

– Ferme-la !

Un coup sourd et Hace émet un gémissement.

– Je suis venu de mon plein gré alors...

– Ferme-la, je te dis !

Perkins doit mettre aussi un foulard sur la bouche de Hace, car je n'entends ensuite que des grommellements. Puis la portière claque à nouveau, celle de devant s'ouvre. Il s'installe au volant et démarre. Où nous emmène-t-il ? Il n'a pas dû avoir le temps d'attacher Hace aussi bien que moi, je sens un pied caresser ma cheville. Oh ! Ce simple contact m'est plus qu'agréable. Malgré les circonstances, sa chaleur apaisante m'enveloppe dans un cocon protecteur.

Je ferme les yeux ; mon cerveau fonctionne à nouveau et des centaines de questions y déferlent.

Il a Hace. Mais pourquoi ? Pourquoi nous deux ? Il veut une rançon plus élevée ? Cette idée me semble maintenant complètement absurde. Il doit y avoir une autre raison. Laquelle ?

Hace continue de se débattre et de marmonner, mais il s'arrête au bout de quelques minutes. Perkins sait comment ligoter les gens. J'essaie d'imaginer où il nous emmène.

Malheureusement, je ne connais pas assez bien la ville pour me repérer. Je sens que nous montons des rues très pentues et que nous en descendons aussi. Nous roulons au moins une demi-heure, sans être trop souvent arrêtés aux feux rouges. Il ne tourne pas souvent. Sauf juste avant de s'arrêter dans un endroit en dehors d'une route passante, il y a peu de bruit. Il sort de la camionnette et vient ouvrir la portière latérale. Il s'approche de moi, je sens son parfum capiteux déplaisant ; il coupe les liens en plastique qui attachaient mes bras à la barre puis ceux de mes jambes. Ouf, ça fait du bien. Deux secondes. Car ensuite, Perkins m'envoie un coup de pied dans les tibias.

– Avance ! Et ne t'avise pas de faire quoi que ce soit ou il y passe. Et c'est valable aussi pour toi le bouffon.

Je le crois sur parole, son revolver est pointé dans mes reins.

– Saute.

Perkins me pousse et je manque de m'écraser au sol. Il me rattrape par le bras et je remarque alors qu'il est extrêmement fort, bien qu'il soit très mince. Un nerveux. Mieux vaut l'écouter. Sous mes chaussures, des gravillons crissent, mais après je marche sur quelques dalles en béton. Il se sert d'une clé et je pénètre dans une maison. Je ne vois toujours rien, cependant je perçois des relents de nourriture et de désodorisant. Maintenant, il me tire vigoureusement par le bras, je vais avoir un bleu. Un couloir, je me cogne contre les deux murs et une autre porte.

– Attention à l'escalier.

Prudemment, je descends chaque marche en me guidant avec mes pieds. Au bout, un deuxième couloir. Une forte odeur de peinture arrive à mes narines. De même quand il me jette dans une pièce. Il me force à m'asseoir sur une chaise et m'attache dessus. Il ferme la porte, à clé. J'essaie de me lever mais la chaise est clouée au sol. Je préférerais le vacarme de la rue à ce silence sinistre. Des bruits de pas, deux personnes. Perkins amène Hace dans le sous-sol. Quand ils entrent dans la pièce, Hace traîne des pieds, il ne veut pas lui faciliter la vie. Perkins s'énerve :

– Allonge-toi là ! Dépêche-toi ou je bute ta copine ! Allonge-toi là.

Hace doit s'exécuter, j'entends un frottement sur du tissu. Je ne comprends pas ce qui se passe. Des petits tintements, des objets qu'on déplace et ensuite des protestations énergiques qui stoppent net au bout de quelques minutes. Je deviens folle à ne rien voir. Je veux remuer sur ma chaise, mais je ne fais qu'accentuer mes irritations aux poignets et aux chevilles. Qu'est-ce qu'il a fait à Hace ?! Il est toujours là, j'entends son souffle lourd.

– Tu fais moins le malin là, hein connard ? À toi la blondasse.

Perkins coupe mes liens, son arme dans mon dos. Dès que mes mains sont libres, j'ôte le bandeau

de mes yeux et le foulard de ma bouche.

L'homme se tient droit devant moi, son revolver face à mon visage. S'il croit que je vais ciller devant un calibre, il rêve. Je suis Corse, les armes ne m'effraient pas. Je le fixe droit dans les yeux. Il fronce les sourcils, ses lèvres déjà très fines disparaissent sous la crispation et ses doigts sur la gâchette deviennent blancs.

Lisandrina, ne le provoque pas !

Ravalant ma haine, je baisse les yeux, simulant la peur et la soumission. Du coin de l'œil, je vois Hace allongé, inerte, sur un matelas. Il a une voie veineuse dans le bras, un pied à perfusion scellé dans le mur porte une poche. Mon cœur s'arrête de battre.

- Qu'est-ce qu'il a ? je réussis à murmurer, la voix tremblante.
- Il va dormir un bon moment.
- Que lui avez-vous fait ?!
- Je l'ai neutralisé. Avec sa condition physique, je ne prendrais pas le risque de le voir m'attaquer. Mais j'ai besoin de lui encore un peu. Alors occupe-toi bien de lui, comme un bébé qui vient de naître.
- Mais... Mais je ne sais pas quoi faire !
- Quand le sachet est vide, tu le changes.
- Qu'attendez-vous de nous ?
- Tu le sauras bien assez tôt salope !

Ce n'est pas au MIT qu'on apprend à insulter les gens. Ce type a eu un drôle de parcours de vie. Supérieurement intelligent et supérieurement con.

Sur ces paroles désagréables, il quitte la pièce. Par la vitre grillagée de la porte, il me lance un regard mauvais qui ne me dit rien qui vaille. Il a un plan et, à mon avis, pas des plus sympathiques. Dès que la porte en haut des escaliers est refermée, je me précipite sur Hace. Il est inconscient mais il a une respiration constante. Sur son bras, je remarque une trace de piqure. L'enfoiré ! Il l'a carrément drogué ! Avec quoi ? Il a l'air dans le coma. Je m'assois par terre, la tête sur les genoux, découragée. Je ne sais même pas l'heure qu'il est, il n'y a pas de fenêtre, aucune lumière de l'extérieur ne filtre à travers la porte, encore moins un son. Je n'ai plus mon sac à main, donc pas de portable. La montre de Hace. J'ai besoin de repères. Elle indique treize heures. Mon estomac aussi.

J'enlève la coûteuse Vacheron-Constantin de son poignet. Je n'ai aucune idée de combien de temps nous allons rester ici et je dois garder un rythme régulier si je ne veux pas sombrer. Du regard, j'inspecte la pièce. Tous les murs ont été récemment peints en blanc, le sol est un lino gris, l'ensemble éclairé par un gros néon encastré au plafond. Hyper propre. On se croirait dans un hôpital. Le mobilier est restreint, deux chaises et une petite table, clouées au sol. Il a peur que nous lui lancions le mobilier à la figure ou quoi ?

Je remarque des cercles dans les quatre murs ; je dois me hisser sur la pointe des pieds pour les

examiner : des caméras ! Déprimant. Aucune intimité possible. Il semble avoir tout prévu : dans un coin, des provisions sont entassées. Je me lève pour les inventorier : six packs de bouteilles d'eau, plusieurs paquets de pain de mie, de chips et de crackers, des sachets de bœuf séchés de goûts différents, du jambon et des saucisses tranchées, des céréales et des fruits au sirop. Et puis dans des cartons, les poches pour la perfusion, tri-compartmentées (Glucides + Acides Aminés + Lipides) selon la notice, des compresses stériles et des changes pour adultes. Ce salaud a tout prévu...

Il y a là suffisamment de nourriture pour tenir au moins une semaine. Mais pas un couvert. Tout est à préparer et à consommer avec les mains. Il a été jusqu'à acheter des rouleaux de papier absorbant, deux gants et deux serviettes en éponge. Sauf qu'il n'y a ni lavabo, ni douche. Seulement des toilettes.

Je dois l'admettre : Perkins est organisé, maniaque et prévoyant. Rien ne peut servir d'arme. À part l'étouffer avec le bœuf séché ?... Je ris doucement pendant que des larmes coulent sur mes joues. Personne ne sait où nous sommes. Peter et Dom doivent remuer ciel et terre pour nous retrouver, mais ils n'ont aucun indice. Perkins n'a pas l'intention de nous laisser crever de faim, mais il ne va pas non plus revenir tout de suite : s'il a déposé autant de nourriture et prévu un minimum pour notre hygiène, c'est qu'il a d'autres projets pour l'instant.

Tout en réfléchissant, je grignote des crackers et je bois à la bouteille. Ma tâche principale maintenant est de m'occuper de Hace. Son état comateux est préoccupant. Il faut que j'essaie de le réveiller. Je le secoue doucement au début, mais comme il ne réagit pas, je le bouscule plus fort. Toujours aucune réaction. J'imbibe un gant d'eau et lui nettoie le visage. Il n'a aucun rictus ou mouvement des yeux. OK. Perkins l'a vraiment mis dans un état léthargique. Je dois l'hydrater sinon il va dépérir rapidement. Je pense à ma sœur. Qu'est-ce qu'elle ferait ? Essayer de lui faire avaler de l'eau. Lui soulever la tête pour mettre le goulot sur ses lèvres s'avère plus compliqué que je ne le pensais.

Après plusieurs tentatives, je change de position car son T-shirt est tout trempé et il n'y a pas de vêtement de rechange. Je me contorsionne pour me caler contre le mur et poser sa tête sur mes genoux. Avec mes doigts, je lui ouvre la bouche et je fais couler de l'eau dans sa gorge, avec mille précautions pour qu'il ne s'étouffe pas. Ouf, ça marche ! Quel soulagement !

J'ai plus peur pour lui que pour moi. Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. Ça me tuerait !

J'en profite pour le contempler... Je lui caresse doucement ses cheveux, sa joue, ses lèvres. Il semble si fragile ainsi, vulnérable même. Alors qu'il est si solide. Il a une force mentale incroyable. Il cumule plusieurs fonctions simultanément, il résiste à la pression médiatique et prend le temps de s'occuper de ses amis. Il appelle régulièrement Steve, et tous les jours les membres de son groupe. Son travail d'acteur lui plaît, mais la musique est toute sa vie. Il chante en permanence, à la recherche de sons et de paroles. Il remplit des pages et des pages de petits carnets qu'il trimbale partout.

Je ferme les yeux et fredonne tout bas une de ses chansons, mes mains dans sa chevelure. Assise contre ce mur froid, je somnole par à-coups. J'ai les jambes engourdies quand je me réveille et j'ai

des difficultés à me relever. Aucun signe d'amélioration, il est toujours dans le cirage. Sa montre indique quinze heures. Je dois bouger ou je vais devenir dingue. J'enlève ma robe que je pose bien rangée sur la chaise (j'ai l'habitude de mettre mes vêtements en boule quand je me déshabille, mais là, je n'ai qu'elle alors j'y fais attention). Je me mets à courir autour de la pièce à petites foulées, j'alterne avec des mouvements de gymnastique. Les images du film sur Mandela me reviennent : ancien boxeur, il s'est toujours entraîné. Et cet homme extraordinaire a tenu vingt-sept ans en prison ! M'occuper l'esprit. Garder le moral pour ne pas plier devant Perkins.

Au bout d'une heure, je suis en sueur. Il fait plutôt chaud dans cette cave. Je reprends mon souffle, je me rassois par terre à côté de Hace. Il paraît que les gens dans le coma entendent leurs proches. Donc, je lui raconte ma vie, depuis ma naissance. Ma famille, mes amis en Corse, ma scolarité. Je lui donne une biographie complète de ma petite personne...

Mais quand je cesse de parler, j'ai l'impression de m'engluier dans une boue nauséabonde. Je reste là, assise en boule, l'esprit vide. Je suis fatiguée. Ma tête dodeline sur le mur...

Dans un sursaut, je rouvre les yeux. Je dois combattre mes faiblesses. Être forte. Je ne peux pas devenir neurasthénique. Il a besoin de moi. J'opte donc pour un dîner énergétique : sandwich, pain de mie et jambon, bœuf séché et chips plus des fruits. Je garde le sirop pour Hace. Je me contorsionne à nouveau pour le lui faire avaler ; le sucré lui apportera un peu d'énergie. Du moins, j'espère. Je lui lève le plus possible la tête afin que le liquide coule dans son œsophage, mais *Diù*, qu'il est lourd. Je grogne tout bas, maudissant la famille Perkins pendant que je lui nettoie avec des gestes délicats son visage encore bronzé du Cambodge. Le cœur compressé, je suffoque d'impuissance.

Il est à peine vingt heures et j'ai une envie de dormir irrépressible, un moyen peut-être qu'a mon cerveau d'échapper à la situation. Il faut que je l'enjambe pour m'allonger sur le matelas, qui ne possède aucun drap. Je déteste dormir ainsi, alors je me blottis contre lui. Je chantonne des comptines de mon enfance en corse, une façon pour moi de me rassurer. Je sombre dans un sommeil extrêmement agité, tressaillant au moindre soubresaut ou râle de Hace. Je me lève plusieurs fois pour lui humecter les lèvres, un truc que ma sœur m'a appris sur les soins palliatifs. J'ai froid à cause de l'humidité de la pièce, je crois qu'elle est entièrement enterrée. Heureusement que je ne suis pas claustrophobe. J'arrive à peine à dormir quatre heures d'affilée. La faim m'ouvre les yeux à six heures tapantes. Pas de café ce matin... Ni de croissant du boulanger de mon village ou de pancake de Wendy... Je me contenterai de ces fantastiques céréales multicolores pour enfants et d'un grand bol d'eau.

Un jeu d'enfant ! Il avait minutieusement tout planifié et tout s'était déroulé à merveille.

Depuis son prétendu suicide à Yosemite Park, il savait qu'il pouvait les berner. Il les avait suivis jusqu'au parc national mais il avait galéré à mettre en place sa mise en scène, les communications étant très mauvaises là-bas. Il avait beau avoir du matériel informatique digne de la NASA, il n'avait appris que très tard leur projet de randonnée. Il avait dû aller de nuit faire ses repérages dans cette

horrible forêt de séquoias géants. Il détestait la nature, les animaux, pire il haïssait les insectes qui voletaient autour de lui. Mauvais souvenir de jeunesse quand son oncle l'obligeait à chercher ses foutues vaches qui se perdaient et qu'il fallait ramener dans leur champ, avec toutes ces saletés de mouches qui essayaient de rentrer dans tous les orifices de son corps. Il ne comprenait pas pourquoi les gens vénéraient autant la terre et ses bienfaits, et toutes ces conneries sur l'écologie. Il n'en avait rien à foutre ! Pour lui, la technique et l'informatique étaient l'avenir de l'homme.

Il ne savait pas jusqu'où allaient marcher ses proies, mais leur arrêt à Wawona Point Vista avait été une véritable aubaine ! Son saut par-dessus la murette les avait persuadés qu'il était mort. La chance avait été avec lui : il avait atterri sous un rocher puis il avait rampé sous les arbres le long de la falaise jusqu'à ce qu'il puisse remonter. D'ailleurs, c'était la première fois qu'il avait mentalement remercié son oncle de l'avoir forcé à passer tous les étés en camp d'ados. Il y avait appris l'endurance, la survie dans la nature et que la vengeance avait un goût savoureux : une année, il avait été le souffre-douleur d'une bande de gamins abominables, riches et orgueilleux. Il avait attendu des jours qu'une occasion se présente et puis un matin très tôt, alors que tout le monde dormait, il avait allumé un réchaud à gaz et l'avait renversé juste à côté de la tente de ses bourreaux. Ils s'en étaient sortis avec des intoxications à la fumée et leur chef avait eu une main bien brûlée. Il avait ensuite passé d'excellentes vacances d'été !

Caché dans son abri en pierre, il avait profité de ces dix minutes de panique générale au-dessus de sa tête pour ôter les vêtements du ranger. Il avait gardé les siens dessous. Il avait tremblé, un peu, quand il était revenu sur le parking, mais personne n'avait remarqué un type normal en jean et sweater. Comme d'habitude, il était passé inaperçu et il avait rejoint sa voiture. Le ranger était toujours là, allongé sur le sol, en sous-vêtements. Il avait frotté la chemise du garde sur sa tête ensanglantée. Il n'avait même pas regardé si le type respirait encore. Il voulait mettre la chemise un peu plus bas dans la vallée. Il avait repéré sur son GPS une rivière, il espérait que les enquêteurs suivraient la piste jusque-là, loin de lui et surtout qu'ils en concluraient qu'il ne faisait plus partie de ce monde. Les flics devaient lui lâcher les basques sinon il n'arriverait jamais à terminer de mettre en œuvre son plan.

Il avait eu raison. O'Keefe était persuadé qu'il était mort. Il ne se méfiait plus et sa sécurité s'était au fil des jours relâchée. Exactement ce qu'il avait escompté ! Il était un génie ! O'Keefe et sa blondasse avaient plongé tête baissée dans son piège. Quelle jouissance de les voir à sa merci dans cette cage... Leur impuissance décuplait sa propre force. Il en était sûr, Alexa et lui allaient enfin avoir ce qu'ils méritaient : l'amour.

Un bruit à l'extérieur me sort de ma léthargie qui m'enveloppe depuis hier, quelqu'un descend l'escalier !

Mon optimisme m'a poussé à croire que nous serions délivrés rapidement. Je regarde trop les séries américaines... FBI, CIA, SWAT. Des lettres qui font rêver les amateurs de films d'action. La réalité est nettement moins palpitante. Je suis enfermée dans cette cellule depuis trois jours.

Je me morfonds.

Je renfile ma robe et je regarde par le hublot de la porte. Perkins !

Ses petits yeux, rehaussés de sourcils très fins apparaissent au travers de la vitre.

– Assieds-toi sur la chaise ! beugle-t-il en brandissant son arme.

J’obéis dans la seconde et je mets mes mains derrière mon dos. Je baisse la tête pour cacher mon sourire : je joue la parfaite victime soumise.

Prudent, il entre avec son revolver dirigé vers moi en laissant la clé dans la serrure. Son œil de fouine inspecte la pièce puis revient vers moi.

– T’es une petite épouse modèle, dis donc, tout est encore bien rangé. Tu aurais été la femme idéale. Propre et soignée. Un beau petit lot, pour sûr. Dommage que tu aies préféré cet enfoiré à moi. Mais je n’avais aucune chance, n’est-ce pas, face à ce crétin millionnaire. Il a tout ce qu’il veut avec son sale fric.

Même millionnaire, je ne t’aurais jamais regardé sale con ! Je hurle dans ma tête, les yeux au sol.

– Tiens, écris.

Il pose sur la deuxième chaise une feuille et un crayon.

– Quoi ? je susurre d’une voix tremblante.

– C’est pour le connard de manager. Je veux que tu lui expliques que vous avez décidé de vous éclipser pour quelques jours en amoureux et que ce n’est pas la peine qu’il vous cherche.

– Il ne le croira jamais.

– Eh bien, fais-en sorte qu’il le croie. Et dépêche-toi, je n’ai pas de temps à perdre !

Oh. Pas de temps à perdre ? Quel plan est-il en train d’échafauder ? Je m’applique donc à écrire avec un graphisme élégant, je fais semblant de chercher mes mots en anglais en marmonnant en français. Il n’apprécie pas que je tergiverse ; il m’insulte et crie de plus en plus fort. Je voulais tester sa patience : il n’en a pas du tout ! Je bâcle la fin de ces dix lignes mensongères. Je sais que Dom et Mia n’en croiront rien. Il m’arrache presque la feuille des mains et, dans un geste de fureur contenue, il me frappe au visage. Je ne l’ai pas vu venir et je bascule sur le sol, la joue en feu. Ma première idée est de le mordre, mais lorsque mes yeux se portent sur Hace, allongé mollement sur le matelas, je me dis que je ne peux pas me permettre d’être insolente. Il pourrait se venger sur lui. Je demeure donc sur le lino, massant ma mâchoire endolorie. Il me saisit brutalement par le bras et me jette sur la chaise où il me ligote à nouveau. Il s’accroupit ensuite près de lui et sort une seringue emballée et un flacon de sa poche. Oh non... Pas une autre piqûre ! Malheureusement, il lui injecte ce foutu somnifère, enfin, j’espère que ce n’est que ça...

Après avoir coupé mes liens, Perkins sort de la pièce en claquant la porte et, tandis qu'il tourne consciencieusement la clé, il me jette un regard féroce. Quelques minutes plus tard, il quitte la maison.

À nouveau seule avec mon pauvre amour inanimé.

Tout au long du reste de la journée, je l'hydrate régulièrement. Je le pousse aussi sur le côté gauche pendant deux heures. Je refais la même chose sur le côté droit. En fin de matinée, je décide de masser son corps : cette inertie est mauvaise pour la circulation du sang. À califourchon sur lui, je commence par ses bras musclés, ses larges épaules jusqu'à ses mains puissantes et habiles... Hmmm... Son torse glabre, son ventre plat... qui se soulève plus vite. Oh *Diù*, il réagit, faiblement, mais il sent mes mains sur lui.

– Hace, mon amour, tu m'entends ? Je suis là. Tout va bien... Fais-moi un signe si tu entends ma voix. S'il te plaît... Hace...

Je me penche vers lui et je pose mes lèvres sur les siennes, si froides...

– Hace, je t'aime.

Silence. Je ne perçois que ma respiration qui me paraît soudain assourdissante. Ravalant un sanglot, je lui ôte son pantalon ; avec des mouvements circulaires, je lui masse les cuisses, les mollets et enfin les pieds. Au contact de mes mains, sa peau se réchauffe lentement. Je l'ai vu bien sûr plusieurs fois nu, mais aujourd'hui, je le contemple à volonté, examinant chaque parcelle de ce corps sculpté par des heures d'intenses activités sportives. J'accompagne mes massages de mes commentaires sur mon métier de guide et mon travail avec Mia. Je me raccroche désespérément à la réalité, j'en suis consciente, mais mon esprit se ressource justement grâce à ces souvenirs du quotidien et des personnes auxquelles je tiens. Parler me maintient en équilibre et j'espère que cela l'aide aussi à revenir vers nous. Vers moi.

J'ai accroché la montre à un barreau de la chaise afin de rythmer ma monotone attente. Je décide de manger à heure fixe. Après mes repas caloriques et sans légume, je m'occupe de le faire boire et de le nourrir. Au bout de trois fois, j'ai rodé ma technique pour qu'il avale. Je ponctue les intervalles avec des séances de course à pied et de micro-siestes réparatrices : le stress me tient trop en éveil et je dois absolument me reposer. Pour ne pas craquer. Pour être là pour lui.

Même si cette lettre ne va pas convaincre longtemps cet enfoiré de manager, ça va lui permettre de gagner un ou deux jours. Il faut qu'il la joigne. Vite. L'attente a assez duré. Il va enfin assouvir sa vengeance, c'est devenu une véritable obsession, le but de toute sa vie. Pour lui, pour Alexa, il doit parvenir à la mettre à genoux. Il veut qu'elle rampe devant lui, qu'elle se soumette à ses conditions. Il a tous les droits maintenant. Et elle ne pourra plus se défilier si elle veut sauver sa peau. Elle trouvera l'argent, il en est persuadé, mais il faut d'abord qu'elle avoue tout, qu'elle s'humilie comme elle les a humiliés. Peu importe le fric. Ils parviendront à un accord, il en est sûr, elle n'a pas le choix : elle

n'a qu'une seule porte de sortie.

Une quatrième nuit avec les ombres des jumeaux dans mes cauchemars. Je les sens dans mon dos, ils me poursuivent... Je ne dois pas me retourner...

Cours Lisandrina, Cours ! Ils seront bientôt à ta hauteur.

Le ciel s'obscurcit à mesure que je m'élance vers la lumière qui brille au loin, mais elle vacille, perd de son intensité. Finalement elle s'éteint. Des fantômes informes flottent alors autour de moi, je suis perdue dans cet espace-temps sombre et terrifiant. Tout est plat et uniforme. Aucun repère à l'horizon. Je suis seule dans le noir. Des yeux perçants me traquent à travers ce désert gris et brûlant, roulant dans le sable à vive allure. Gluants et menaçants, ils essaient de m'attraper et de me gober par leurs iris béants.

– Au secours !

Je me réveille en sueur, hagarde. Il me faut plusieurs minutes pour comprendre où je suis. La dure et horrible réalité vient frapper mon crâne encore endormi : je suis toujours dans cette cave isolée, enfermée et privée de liberté.

Lisandrina, ressaisis-toi.

Je me rendors, pelotonnée contre le corps réconfortant de Hace.

La lenteur s'accroît en ce cinquième jour. Je fonctionne au ralenti, tant physiquement que moralement. J'attribue ma flemmardise au manque d'air pur. Toute la matinée, je me traîne d'un mur à l'autre. Hace est livide et sa respiration parfois irrégulière. Je m'affole à chaque râle : je continue de lui humecter les lèvres et de lui faire avaler un peu de liquide. Je l'ai couvert de ma robe et de nos vestes, sa peau devenant un peu trop froide. Je m'ennuie. Mon flux de parole s'amenuise au fur et à mesure de la journée. Il ne réagit pas, pourquoi alors m'évertuer à lui parler ? Mes inquiétudes sur son état de santé augmentent. La drogue est puissante et Perkins s'en est procuré plusieurs flacons (il en avait un autre dans sa poche.). Il tient à conserver Hace dans sa léthargie, il doit prendre un malin plaisir à me voir déambuler comme une morte vivante dans son tombeau. Un sadique doublé d'un voyeur qui n'hésite pas à tuer. Sa mystérieuse vengeance l'a conduit à assassiner déjà deux personnes, celles de l'incendie. Je suis persuadée qu'il n'hésitera pas une seconde à nous trucher quand il jugera le moment opportun, quand son plan sera achevé. Mais qu'est-ce qu'il veut bon sang ?

Je grignote toute la journée machinalement ; je termine le stock de saucisses qui d'ailleurs me donnent très soif. J'espère qu'il a la décence de fermer les yeux quand je suis aux toilettes...

Je me repose par intermittence, quelquefois, juste assise par terre, la tête sur mes genoux. Si je m'allonge sur le matelas, je crains de trop dormir et je dois coûte que coûte m'occuper de Hace. Les heures sont interminables. Aucun son ne provient de la rue, cet incessant silence me devient

insupportable. Le soir, du moins selon mon unique source horaire, la très onéreuse montre en acier, je me force à me coucher, recroquevillée contre lui, mon bras sur son torse. Le marchand de sable m'a oublié depuis plusieurs nuits, il ne daigne me donner que quelques pincées... Je me tourne et me retourne, j'essaie toutes les positions, je compte plus de moutons que l'Irlande n'en possède... Pour la première fois de ma vie, je ne refuserais pas un somnifère.

Les journalistes ont envahi le quartier de Sea Cliff. Il a de plus en plus de mal à approcher la maison avec la prolongation de leur disparition. Les camions aux logos des chaînes de télé, les voitures de flics et les fans s'agglutinent de plus en plus comme des abeilles sur du miel autour de la propriété de O'Keefe. Il rigole. Tous ces connards n'ont aucune idée que celui qu'ils cherchent est juste à côté d'eux. Personne ne soupçonne un gars comme lui. Ils ont mis les fédéraux sur le coup et pas un agent n'est capable de le reconnaître ! Quels abrutis ! Bientôt quatorze heures. Walker a promis aux médias une interview. Il va bien voir si sa petite lettre a fait son effet. Il a besoin de gagner du temps pour avoir accès à sa propriété, car les flics sont partout dans la ville. Il veut que la police soit concentrée sur cette interview, ne serait-ce qu'une heure. Il n'a pas besoin que tout le monde croie à cette lettre, il a juste besoin de temps. Ah, voici ce chauve qui se croit balèze avec l'assistante lesbienne. Ils sont visiblement chargés de parler, mais derrière il aperçoit les musiciens du groupe, les gardes du corps habituels et, ouah, même son vieux pote d'Arizona, le Navajo. Il ne se souvient plus de son vrai nom, seulement de son pseudo. Mais O'Keefe et ce type s'envoient beaucoup de messages. Ils semblent tous partager la même douleur, ils sont tous traumatisés. Parfait... Allez, grouille-toi mec, j'ai pas que ça à faire !

Quand Walker s'approche du micro, toute la rue se tait. Une mise en scène médiatique savamment orchestrée ! Les journalistes sont aux abois, ils veulent leur scoop, ils l'auront. Patience bande de cons !

– Mesdames, messieurs, commence le manager avec sa voix rauque mais teintée d'angoisse...

Ouah, jouissif...

– Vous savez tous désormais que Hace O'Keefe et sa femme ont disparu depuis six jours. Nous avons reçu ce matin une lettre manuscrite qui nous annonçait leur départ pour une lointaine destination en amoureux. Quelqu'un a essayé de nous faire croire qu'ils étaient partis en lune de miel, sans prévenir personne. Nous savons tous pertinemment que ce n'est pas possible. Hace est un homme responsable, qui tient ses engagements, surtout vis-à-vis de la fondation qu'il a créée pour les enfants : il avait un rendez-vous très important avec eux aujourd'hui. Jamais il ne leur aurait fait faux bond. Et il est marié à une jeune femme tout aussi responsable. Certains journalistes ont commencé à spéculer sur leur départ précipité pour cacher je ne sais quel secret. Il n'en est rien ! Hace et sa femme ont été enlevés par des inconnus qui les persécutent depuis des mois. Toutes les forces de police sont à leur recherche et nous les remercions pour tous leurs efforts. Mais leurs familles veulent lancer un message à leurs ravisseurs : elles sont prêtes à se soumettre à leurs conditions. N'importe lesquelles. Du moment qu'ils reviennent sains et saufs à la maison. Merci de nous avoir écoutés.

Ils se rentrent tous à l'intérieur de la maison, sans répondre aux questions des journalistes qui sont déconcertés. Chacun y va de sa petite réflexion ; les présentateurs télé se mettent à broder sur les paroles de Walker et les journalistes de la presse écrite se précipitent sur leur dictaphone.

Trois quarts d'heure d'attente pour une minute de speech ? Et merde ! Pas sûr qu'il ait réussi à dégager la voie... Il y a beaucoup de journalistes autour de lui, mais il doit vérifier qu'il n'y en a plus là-bas. Il espère bien que son petit coup de bluff les a tous fait venir à Sea Cliff.

Dépêche-toi Tony si tu veux que ton plan marche.

Se faufiler à travers la foule, incognito. Il a fait ça toute sa vie. Mais bientôt, enfin, tout le monde connaîtra son nom. Et elle aussi.

Ses mains tremblent tellement quand il tente d'ouvrir le cadenas de sa moto qu'il est obligé de s'y reprendre à trois fois. Plus il s'approche du but, plus il est fébrile. Il doit absolument se maîtriser. Il n'a pas le droit de flancher. Alexa ne lui pardonnerait pas et lui non plus d'ailleurs. Assis sur sa superbe et toute nouvelle bécane, une Roehr 1250cc, il est grisé par la vitesse. Il en oublie presque qu'il va dans cinq minutes l'approcher. Après plusieurs années de séparation, il en a des crampes d'estomac, ses mains agrippées sur le guidon sont moites et ses yeux se brouillent. Pourtant, ses sens sont à l'affût dès qu'il arrive dans la rue derrière sa maison. Un rapide coup d'œil lui confirme qu'il va pouvoir appliquer son plan. Un peu d'escalade dans le jardin du voisin et il devrait atteindre la buanderie sans être vu. Ses repérages précédents lui ont permis de connaître les lieux par cœur. Et il sait aussi qu'elle éteint l'alarme lorsqu'elle est là. Il ne veut pas qu'elle le voie, pas aujourd'hui. Mais il meurt d'envie de la serrer dans ses bras, de sentir sa chaleur et son amour...

Il parvient sans encombre dans sa chambre. Il ouvre son tiroir à sous-vêtements et il y glisse l'enveloppe.

— Non madame Marini, vous ne devez pas venir. Nous ne savons pas pourquoi les Perkins en veulent autant à Hace, mais ils s'en sont pris à lui, à votre fille et aussi à son ami Moke. Toutes les personnes qui touchent de près Hace ou Lizzy sont en danger. Nous-mêmes surveillons nos arrières en permanence. Et s'il vous arrivait quelque chose, votre fille ne nous le pardonnerait jamais.

— Peter ! Vous rendez vous compte de l'angoisse où nous sommes ? Ça fait six jours qu'ils ont disparu ! Mon mari et moi ne pouvons pas rester ici à attendre que vous nous appeliez pour nous donner des nouvelles. C'est insupportable !

— Je vous comprends, mais croyez-moi nous faisons le nécessaire pour les retrouver.

— Je n'en doute pas. Si Lizzy a confiance en vous, nous aussi. Mais nous ne dormons plus. Nous craignons le pire et...

La détresse de la mère de Lizzy désarçonne complètement Peter. Il est lui-même très inquiet alors il n'ose pas imaginer ce que peuvent ressentir des parents qui sont confrontés à l'enlèvement de leur enfant, aussi adulte qu'il soit. Il ne sait quoi lui répondre. Wendy lui ôte le téléphone des mains et lui

murmure, énervée :

– Tu l’angoisses encore plus en te taisant... Madame Marini, c’est Wendy. Enchantée de vous connaître...

En voyant sa compagne partir dans sa cuisine, téléphone à la main, Peter est en fait soulagé. Maîtriser un voyou ou une fan hystérique il sait faire, mais gérer une mère en pleurs, il ne peut pas... Et que peut-il leur dire à ces pauvres gens ? Qu’ils ont tous merdé ? Qu’ils n’ont pas été à la hauteur ? Il n’arrête pas de se repasser la matinée dans sa tête, à essayer de comprendre ce qui a foiré. Personne ne lui fait vraiment de reproche, mais lui s’en veut terriblement. Il n’arrive pas à se pardonner sa perte de vigilance. Dom est en communication permanente avec la police, Cynthia se débrouille comme elle peut avec les médias qui les harassent à longueur de journée. Plus Steve qui veut aussi s’en mêler, prêt à retourner tout San Francisco pour retrouver son pote. Il est épuisé par ce va-et-vient perpétuel, cette effervescence bruyante entre les amis et les flics. Et tout ça à cause de sa négligence !

J’ai décidé de parler tout haut, je veux qu’il m’entende, qu’il sache que nous sommes ensemble. Chaque chose que je fais, je la lui décris. Je me lance ensuite dans une description détaillée de mon île, de son histoire, de ses paysages. Excellent exercice de mémoire et ça me passe le temps. J’alterne avec ses chansons que je chante à tue-tête. Je reprends ma course à pied à travers notre cellule. J’ai besoin de me défouler. Je cours, je cours, je cours...

À en perdre le souffle.

À en perdre la raison.

Arc-boutée sur le mur, je sens la transpiration couler le long de ma colonne vertébrale. Des larmes aussi.

Cette blondasse est d’un ennui ! Elle mange, boit, court un peu et pisse. Aucune autre réaction qui le ferait marrer un peu. Il espérait qu’elle craquerait, qu’elle pleurnicherait ou qu’elle s’écroulerait comme une larve qu’elle est sur le sol. Elle n’aurait jamais dû se trouver sur leur chemin. Tant pis pour cette putain de garce française ! Il s’en contrefout. Ce qu’il veut à tout prix, c’est que l’autre souffre autant que lui a souffert. Qu’elle comprenne à quel point c’est douloureux de perdre un être cher.

Huitième Jour.

L’aube doit se lever. Je n’ai qu’un néon. Mon soleil s’est éteint depuis une semaine.

Perkins est revenu hier refaire une piqûre de son sale produit à Hace. Il n'a pas ouvert la bouche cette fois ; d'un simple geste de la tête, il m'a fait signe de m'asseoir. J'ai obéi sans broncher.

Les paroles de Creed s'imposent dans ma tête, le leitmotiv lancinant de « My Own Prison ». J'ai coulé dans une fosse en béton, corps et âme. Ma mauvaise humeur s'amplifie, je n'ai aucune envie de me lever. À quoi bon ? Le plafond est le reflet de mon esprit : plat et blanc. Je reste les yeux fixés des heures, me semble-t-il, sur une craquelure. Quand je ferme les yeux, les couleurs réapparaissent, Antelope Canyon, le Golden Gate Bridge, la citadelle de Calvi.

Secoue-toi Lisandrina !

Je ne peux pas renoncer à me battre ! Je veux revenir chez moi, à El Camino Street. Emmener Hace dans mon village natal, monter avec mes parents et Anto dans le *cable car*... Mais mes muscles sont en plomb, chaque mouvement me coûte...

Il faut absolument que je me remue.

Je m'oblige à marcher pendant d'interminables minutes dans ces foutus vingt mètres carrés pour ne pas me muer en statue de pierre.

Si seulement j'avais un bouquin. Même un magazine me suffirait, mais je n'ai rien pour passer le temps. Pour combler mon ennui, je lis les paquets d'emballage : je vais connaître par cœur la composition des chips au cheddar et du bœuf séché Teriyaki. Quant aux fruits au sirop, je n'en mangerai plus jamais de ma vie !

Je me suis transformée en aide-soignante : le nourrir, l'hydrater, le masser et lui parler. Je continue mon bavardage, futile peut-être, mais utile pour ma sérénité. À midi, j'installe mon déjeuner sur la petite table, j'ai à nouveau 5 ans et je joue avec ma sœur à la dînette... Maman nous autorisait parfois le mercredi à goûter dans notre chambre, pour faire semblant. Je me réconforte avec ces agréables souvenirs d'enfance. Je raconte à Hace les bêtises de Marie et moi au village. Par exemple quand Marie a fait croire à mon grand-père qu'elle avait jeté la clé de la boîte aux lettres dans les orties parce qu'elle avait pris le courrier et qu'elle n'en avait donc plus besoin. Notre pauvre grand-père a fouillé dans les herbes piquantes pendant un quart d'heure avant que nous lui avouions que c'était une blague. Notre punition, elle, n'a pas été une blague : mon père était furieux !

Les heures me semblent pourtant ne plus s'écouler, le temps s'est arrêté. Je me sens vide et desséchée par cette inaction perpétuelle. Je peux à peine penser, mes neurones se sont mis en veille depuis des jours. Mon horizon est stoppé par quatre murs, je suis incapable de me projeter au-delà. Même le présent s'efface...

Elle a lu et relu la lettre. Ces mots, d'une écriture instable et peu structurée, lui ont dès la première lecture arraché un cri d'effarement : comment a-t-il réussi à pénétrer chez elle ? Jamais elle n'aurait pensé qu'il essaierait de la recontacter après tant d'années. Leurs relations épisodiques s'étaient

achevées pour elle il y a longtemps, alors pourquoi diable voudrait-il renouer avec elle ? Elle a toujours été claire sur ses sentiments. Et c'était mal la connaître de penser qu'elle allait se plier à son pathétique chantage affectif et financier. Au contraire ! Elle y voyait une bonne occasion de se débarrasser de l'ensemble de ses problèmes une fois pour toutes... Elle déchira la feuille d'un geste résolu puis la jeta dans le broyeur du bureau, bien déterminée à enterrer cette histoire définitivement.

Elle avait des choses bien plus importantes à faire. Elle devait rejoindre son amie Debbie pour leur cours de gym hebdomadaire.

Neuvième Jour de captivité. Je ne veux plus me réveiller. Je veux dormir, ne plus penser. Je veux gommer cette terreur qui m'empêche de fermer les yeux plus de dix minutes d'affilée et ne plus être.

Il va nous tuer, j'en suis sûre. Peut-être pas de ses propres mains, mais il va nous laisser crever là comme des chiens. Il va nous regarder mourir de faim et de soif. Il n'a pas réapprovisionné le stock de nourriture ou d'eau. Il n'a pas dit un mot hier, il ne jubilait pas comme les autres fois, il n'arborait pas son air supérieur. Son plan, quel qu'il soit, n'a pas l'air de fonctionner. Il attend quelque chose. Mais quoi ou qui ? Si nous n'étions qu'une monnaie d'échange, je suis sûre que nous serions déjà libres, l'argent n'étant pas le problème. Il n'a aucune revendication politique ou religieuse. Il est cynique et vicieux. Pire, inhumain. Il a tué deux innocents et il attend notre mort derrière ses écrans. C'est personnel. Juste une haine ancienne contre Hace. Je ne sais pas pourquoi, ni de quand ça date et je m'en fous. Je sais seulement que je suis prise dans cette toile poisseuse et puante et que je n'ai aucun moyen de m'en dépêtrer.

Il se délecte de notre impuissance et de ma rage. Qu'est-ce que je raconte ? Même ma colère est partie. Ne reste que le désespoir...

Et du vide... Du vide, du vide, sans fond, sans fin...

Dixième Jour

Neuf heures vingt-sept.

J'émerge difficilement, un horrible tambour frappe en continu sur mes tempes douloureuses. Respirer cet air confiné me donne la nausée. À moins que ce ne soit la perspective de passer encore une journée affreuse. Je croque des petites bouchées d'un infâme sandwich à la saucisse qui devrait reconstituer mes réserves de vitalité, mais qui n'a comme effet que d'accentuer mes crampes d'estomac. J'en ai marre de me sentir aussi inutile, de tourner en rond, de bouffer des cochonneries, mais surtout j'en ai marre de ce silence interminable. La tête sur la table, les bras ballants, je sombre dans une nébuleuse opaque et noire. Je m'enfonce de plus en plus profond pour arrêter les battements de mon cœur qui retentissent dans mes oreilles : j'ai trop mal, Hace ne bouge toujours pas. J'ai mal, j'ai peur. Une peur indescriptible me ronge depuis hier. Pas pour moi. Je me fous complètement d'être effacée de la surface de la Terre, mais j'ai peur pour lui. Il a encore tant de choses à offrir, à donner. Pourquoi Perkins ne le voit-il pas ? Hace doit vivre, trop de gens dépendent de lui, ses amis,

ses employés, les personnes qu'il aide à travers sa fondation ou sa société, son public. La liste est tellement longue...

Tout ce que je vois à travers mes yeux ternes est l'acier de la table et un paquet de crackers entamé. Mon univers se limite désormais à quoi ? Seize mètres carrés ? Je ne sais pas combien de temps je reste là, telle une momie à moitié vivante. On appelle ça un zombie, non ? C'est un soupir qui ne sort pas de ma gorge qui me fait réagir. Je bondis sur mes pieds et accours auprès de Hace. J'ai l'impression qu'il perd son teint caverneux, que ses joues se colorent légèrement. J'espère que les effets de la drogue vont bientôt s'estomper. Je vais tenter de lui faire ingurgiter un peu plus de sirop d'ananas.

Pendant que je lui fais un brin de toilette, je continue mon monologue. Je parle, je parle et puis sans vraiment y prêter attention, la distance que je mettais dans mes paroles disparaît au fur et à mesure. Je lui livre en vrac les émotions que j'ai là, à cette seconde, tandis que je suis enfermée dans cette pièce : à quel point, je souffre de le voir si impuissant, qu'il me manque terriblement et que je ferai mon possible pour que nous nous en sortions. Je ne lui cache rien, mes espoirs et mes regrets, mes rêves ou mes phobies, mes qualités et surtout mes défauts. Il voulait que nous apprenions à nous connaître. Ici, entre ces quatre murs, je me dévoile entièrement, mettant mon âme à nu.

Je me rends compte que, jusqu'à présent je me suis contentée de lui offrir mon corps, je ne lui ai dévoilé qu'une infime partie de mes véritables sentiments. La peur de me livrer et de souffrir ensuite m'a freiné. Et puis je ne pouvais pas admettre qu'il veuille obtenir autre chose de moi. J'ai toujours considéré sa déclaration d'amour comme un moment d'égarement de sa part, une chimère. Je n'y ai jamais cru réellement. J'ai passé ces dernières semaines à attendre qu'il me dise qu'il renonçait à notre mariage, qu'il s'était trompé. Persuadée qu'une fois Tony Perkins arrêté, il allait signer les papiers du divorce. Je profitais seulement du temps qu'il voulait bien m'allouer.

Comment ai-je pu penser ça ? Il m'a chaleureusement accueilli chez lui au printemps et quand j'ai voulu revenir en Corse, il n'a pas essayé de me retenir, respectant mon choix. Depuis mon retour, il s'est montré si adorable, si attentionné... Je suis farouchement indépendante et, malgré les circonstances, il n'a pas cherché à me cloîtrer à la maison ou à heurter mes convictions. Au contraire, il est ravi que je m'épanouisse dans mon nouveau travail, il a tout organisé afin que je m'intègre dans son étrange monde du show-business. Et moi ? Qu'ai-je fait ? Je l'ai mal jugé, alors qu'il m'a donné toutes les preuves possibles qu'il tenait à moi. Il a risqué sa vie pour moi il y a dix jours ! Il s'est jeté dans la gueule du loup, voulant uniquement me protéger de ce malade ! Et voilà où cela l'a mené : cloué sur un matelas, dans une cage. Comme Alexa en rêvait !

– Hace, réveille-toi, je t'en supplie. JE T'AIME !

La rage m'emporte et je hurle ma fureur, mon amour inconditionnel pour lui. Je frappe le mur des pieds et des poings. Ces cris de rébellion me soulagent et me libèrent enfin. Mon mari est un être exceptionnel, il s'en sortira. Ils ne gagneront pas !

Chapitre 30

Hace

Les yeux brouillés, la gorge sèche, je me lève péniblement, la drogue dans mon corps n'est pas encore totalement éliminée. Je titube sur mes jambes faibles, mais je peux me mettre debout. Une petite victoire après avoir passé de longues heures, allongé sur ce matelas. Je distingue à peine Lisandrina endormie assise sur une chaise au fond de la pièce. Oh, elle semble si fatiguée !

– Lizzy... Honey...

Je murmure, je ne veux pas que l'autre fou m'entende. Quoiqu'il doit avoir mis des micros aussi ici. C'est un malade mental, mais je dois admettre qu'il s'y connaît en informatique.

Mon adorable femme ouvre les yeux et elle me sourit. Comment peut-elle sourire dans un moment pareil ?

– Oh Hace. Enfin tu te réveilles !

Pourquoi « Enfin » ?

Elle se presse délicatement contre moi, comme si elle craignait de me voir m'écrouler. Sa douce chaleur me donne un supplément de force.

– Oui. Ce n'est pas encore la grande forme, mais je peux marcher.

– J'ai eu si peur qu'il ait trop dosé la drogue et qu'elle t'ait bousillé le cerveau. Tu ne répondais à aucune de mes paroles.

– Je t'entendais, mais j'étais incapable de répondre. Il est là ?

– Je crois oui. Avant que je m'assoupisse il est descendu, mais il n'est pas rentré. Il parlait tout seul. J'ai entendu quelques bruits, il n'a pas dû refermer la porte là-haut. Je n'ai aucune idée de ce qu'il fait ou de ce qu'il nous veut.

– Il est fou.

– Ne me traitez jamais de fou !

Perkins a ouvert la porte violemment, nous prenant au dépourvu. Il assène à Hace un coup brutal sur sa tempe avec la crosse de son revolver. Je pousse un cri, je ressens la douleur de mon mari dans ma propre chair. Il s'écroule à genoux sur le sol, mais il ne veut pas s'allonger. Malgré sa faiblesse physique, l'adrénaline a envahi tout son corps. Il ne laisse pas le temps à Perkins de réagir ; il se redresse péniblement à moitié et il percute de la tête l'abdomen du kidnappeur, qui recule sous le

choc contre le mur. J'entends un bruit métallique, le revolver est tombé des mains de ce taré, mais je ne peux pas m'en emparer, il est de l'autre côté de la petite pièce et les deux hommes me bloquent le passage.

Un peu désorienté, Hace vacille sur ses pieds, il avance au ralenti vers Perkins, qui lorgne vers son arme. Il peut l'attraper, Hace étant bien trop faible pour s'en saisir rapidement. La panique s'empare de moi. Jusqu'à ce que je constate que la porte est ouverte. Je me précipite dans le couloir. Deuxième porte à gauche et l'escalier. Je me félicite d'avoir si bien suivi l'entraînement de Peter.

Je monte les marches quatre à quatre et j'arrive dans un immense salon. Ma première idée était de sortir chercher de l'aide ou un téléphone, mais mon œil est attiré par un long objet sur une commode : un fusil de chasse ! Je l'examine : vide. Un tiroir est ouvert avec au fond une boîte de cartouches. J'en mets trois dans mes poches et charge le fusil avec trois autres. Je cours en sens inverse. De l'escalier, des bruits de bagarre résonnent. Pas de coup de revolver. Ouf ! Dernière marche. La porte. Le couloir gris et sinistre et puis...

– Hace !

Il est acculé contre le mur, les jambes molles, le souffle court. La drogue agit encore sur son organisme. Perkins est enragé et le frappe au visage et au ventre, comme s'il était un punching-ball.

– STOP !

Jamais de ma vie je n'avais hurlé si fort. Un cri sorti du fin fond de mon être.

Perkins s'arrête net et se retourne lentement, son revolver sur le front de Hace, une main serrée sur son cou qui fait suffoquer ma star. Sur son horrible visage, un sourire sardonique qui me glace le sang. Je n'hésite pas une seconde : je ramène l'arme serrée contre ma joue et la crosse bien calée au creux de mon épaule, mon œil directeur parfaitement dans l'axe du canon. Je tire.

Perkins s'écroule, la jambe ensanglantée. Il se tient la cuisse des deux mains pour freiner l'hémorragie, mais je ne crois pas avoir touché l'artère fémorale, sinon il ne beuglerait pas autant. Je réarme aussitôt le fusil. Je m'approche de lui, à petits pas, le fusil toujours pointé dans sa direction. Hace respire de grandes bouffées d'air et s'empare du revolver. Je ne quitte pas Perkins une seconde des yeux. Avec lui, il faut prendre des précautions.

– Lizzy, c'est bon, tu peux baisser cette arme, me dit Hace d'un ton apaisant, sa main sur mon épaule.

– Non, pas avant que la police n'arrive. Appelle-la, il y a un téléphone sur le bureau là-haut.

– Je ne te laisse pas seule avec lui.

– N'aie crainte. S'il ose encore bouger, cette fois, je tire dans la tête.

– Tu veux dire que tu as fait exprès de lui tirer dans la jambe ?

– Oui. Je ne pouvais pas risquer de te blesser.

– Où as-tu appris à te servir d'une arme ?

– Avec mon père. J'ai mon permis de chasse.

– Tu ne cesses de m’étonner !

Hace sort ensuite de la pièce, ses yeux fatigués me jettent un regard confiant. *Diù* que je l’aime !

Il chancelle un peu, mais il se force à rester droit. Je l’entends monter l’escalier puis plus rien. Un froid irrationnel me transit de la tête aux pieds. Perkins paraît à moitié évanoui de douleur, mais je me méfie, le sang ne coule pas tant que ça.

– N’essaie pas de lever ne serait-ce que le petit doigt car je te garantis, je n’hésiterais pas à perforer ton cerveau de malade mental.

– T’as fait de moi un handicapé à vie ! Je ne pourrai jamais plus marcher normalement !

Allongé en position fœtale sur le ciment, il a le teint pâle.

– Je m’en moque complètement. Tu n’as que ce que tu mérites. Ferme-la !

Ma rage envers lui est si grande que je voudrais lui donner un coup de pied dans le ventre, mais si je m’avance plus près il pourrait me saisir la cheville et s’échapper. Je reste à bonne distance. Les secondes s’égrènent de plus en plus lentement. Ces dix jours de captivité m’ont épuisée, je dois chercher en moi la force de garder Perkins en joue, car le fusil, une arme d’homme, est lourd. Le mien est plus léger. Les minutes s’éternisent. Que fait Hace ? Je n’arriverai pas à me concentrer longtemps, ma résistance faiblit. L’autre s’agite, il compresse toujours sa jambe et le sang commence à coaguler, il n’aura qu’une cicatrice. Qu’il s’estime heureux, j’aurais volontiers visé le fémur, mais je ne voulais pas avoir un handicapé ou pire un mort sur la conscience. Papa a bien fait de m’emmener au ball-trap et à la chasse. Ma mère ne voulait pas que sa fille sillonne le maquis en treillis, un fusil à l’épaule. Mais mon père était content que je l’accompagne. Et j’adorais ces moments privilégiés passés seule avec lui. Marie détestait l’idée même qu’on puisse tuer un animal. Elle n’a jamais mangé de gibier, au contraire de moi. Maintenant, Anto suit mes traces, il débute avec les battues. Je m’égare. Je me rassure.

Des bruits de pas, enfin... Et l’homme de ma vie se tient droit à la porte. *Diù* que je l’aime ! Il pointe le revolver vers Perkins.

– Va t’asseoir Honey. Tu as une tête épouvantable.

– La tienne est pire !

J’abaisse le fusil et secoue mes bras qui s’engourdissaient.

– La police arrive. J’ai aussi appelé Peter pour le rassurer. Il va nous ramener.

– Tu dois d’abord aller à l’hôpital. Tu as été sérieusement malade avec cette drogue, tu dois te faire examiner.

– Je veux rentrer.

– Hace, je t’en prie, sois raisonnable. S’il te plaît, fais-le pour moi.

Il hausse les épaules. Perkins nous fixe en permanence, sa haine filtre à travers chaque pore de sa

peau.

- Pourquoi nous détestez-vous autant, toi et ta sœur ? Nous ne vous avons absolument rien fait !
- T’as ruiné nos plans salope et à cause de toi, Alexa est en prison !
- N’insulte pas ma femme ! De quels plans parles-tu ?
- Je ne dirai rien. Je ne parlerai qu’en présence de mon avocat.
- Nous ne sommes pas la police, lui rétorque Hace.

Il s’approche de Perkins et lui envoie un coup de pied dans sa jambe blessée qui se remet à saigner abondamment. L’autre se met à hurler des insanités. Hace lui colle alors le canon du revolver sur la tempe :

- Parle ou je te jure que je te tue. Et j’invoquerai la légitime défense...

Hace aurait des mitraillettes à la place des yeux que Perkins serait déjà mort. Il ne retient plus sa fureur et l’autre l’a très bien compris. Il a les yeux exorbités, il se tortille sur le sol comme un vulgaire ver de terre. Hace appuie de plus en plus fort l’arme sur son visage.

- Hace...

Il ne m’entend pas, tous ses muscles sont tendus à l’extrême. Je vois les veines de son cou saillir sous la peau, sa respiration contenue entre ses mâchoires crispées.

Malgré la tension palpable, Perkins ne se démonte pas :

- Tu sais pas qui je suis, n’est-ce pas ?

Hace et moi sommes déconcertés par cette question. Merde, de quoi peut-il bien parler ?

– Parle ! vocifère Hace en lui donnant un coup de pied plus fort que le précédent. Perkins pousse un nouveau cri de douleur.

– Tu comprends pas, hein ? Toi qui as constamment été le plus intelligent, le plus brillant ! Celui à qui tout réussit ! T’es largué là ? T’as avancé dans ta vie de super star sans penser au mal que tu faisais. T’en as rien à foutre des autres ! Eh bien maintenant, tu as vu ce que ça faisait. Qu’est-ce que t’as pensé de ces derniers jours, hein ? T’avais pas le contrôle. C’était moi qui l’avais !

- Une simple question de jalousie parce que je suis riche et célèbre ?
- Tu offenses mon intelligence, connard !

Ces paroles hargneuses confirment mes impressions.

- Votre haine ne date pas de la célébrité de Hace, n’est-ce pas ?
- T’es maligne la blondasse.
- Toujours aussi perspicace, me dit Hace avec un clin d’œil.
- Alors ? Réponds à ma femme !
- Tu piges toujours pas ? Remonte dans tes souvenirs connard ! Les jumeaux !! Tu as dû en

entendre parler.

– Non.

Hace est de plus en plus perplexe.

– Non ? Une personne dans ton entourage qui parlait de nous, des jumeaux ? De ceux à qui tu as volé tout l’amour !

Nous sursautons au claquement de la porte principale. Des sons assourdissants après ce long silence dans la cave nous parviennent : des ordres rugis, des meubles bousculés et des bottes dans l’escalier. Trois hommes du SWAT déboulent dans l’encadrement de la porte. J’ai l’impression d’être dans une série télé. Instinctivement, je lâche le fusil et lève les mains. Hace braque toujours l’arme sur la tempe de Perkins. Il attend une réponse...

Qui ne vient pas. Deux des policiers soulèvent le kidnappeur sous les bras et l’aident à monter au rez-de-chaussée. Le troisième s’empare du revolver et du fusil.

– Monsieur et madame O’Keefe, venez. L’inspecteur Estrada voudrait vous poser quelques questions.

Voyant le visage fermé de Hace, il se reprend :

– Enfin, si vous n’y voyez pas d’inconvénient.

– Non, finissons-en, lui répond-il en me prenant par le coude pour remonter au premier étage.

Il a mis son masque de célébrité qui ne laisse rien deviner de ses émotions.

Une fois dans le salon, je m’aperçois que le jour est tombé. Le ciel s’est paré de jolis tons orangé et rose. Je respire à fond : enfin de la couleur, après ces journées noires. Deux ambulanciers nous font asseoir sur le canapé et procèdent aux premières analyses médicales... Ils nous font un *checking* global, mais ils nous conseillent de nous rendre à l’hôpital pour plus de sûreté. Hace refuse catégoriquement. L’inspecteur patiente cinq minutes avant de nous adresser la parole.

– Vous allez bien ?

– Oui inspecteur.

Je préfère que Hace réponde. Je n’ai plus d’énergie.

– Êtes-vous d’accord pour répondre à quelques questions ?

– Oui. Mais soyez brefs.

– OK. D’après ce que nous savons, vous avez été kidnappés alors que vous étiez sur la jetée
39 mardi vingt vers onze heures.

– Quel jour sommes-nous ?

– Jeudi trente, monsieur O’Keefe.

– Ça fait dix jours qu’on est là ? s’écrie Hace horrifié. Il se tourne vers moi et me serre fort dans

ses bras.

– Oh Lizzy, je...

– Vos gardes du corps nous ont raconté que vous, madame, vous étiez allée aux toilettes, l'interrompt Estrada.

– Oui exact, répond Hace. Perkins m'a appelé avec le portable de ma femme pour me dire de semer mes gardes du corps et de me rendre au Hard Rock Café. Il m'attendait assis sur une banquette. Il m'a montré une photo de Lisandrina dans une camionnette. Quand il m'a dit de le suivre, j'ai obéi.

– Ensuite ?

– Il nous a amenés dans cette maison. Après, je n'ai plus de souvenirs, il m'a drogué.

– Pourquoi vous uniquement ?

Cette fois, je réponds :

– J'ai aussi posé la question. Il m'a répondu qu'il ne pouvait pas être en permanence notre baby-sitter. Donc, comme il voulait nous garder en vie un moment, il avait besoin que je sois lucide pour m'occuper de Hace.

– Pourquoi droguer votre mari alors ?

– Il avait peur de Hace. Mon mari est un grand sportif et il craignait qu'il ne l'attaque. Il a voulu le neutraliser.

– Il aurait plutôt dû avoir peur de vous ! ricane Estrada en levant le fusil de chasse.

Je lui raconte ensuite brièvement les dix jours les plus terribles de ma vie. Hace poursuit avec notre libération. Je n'écoute plus. Ma tête est vide, je regarde sans les voir toutes les personnes autour de nous. La maison est minutieusement fouillée, les indices relevés et étiquetés. Il n'y a pas beaucoup de meubles, juste le nécessaire, aucun objet personnel à l'exception du fusil. Il n'habitait pas là. Les policiers font des va-et-vient entre l'intérieur de la maison et l'extérieur, où une multitude de véhicules, ambulances, camions et voitures de police, stationne dans la rue barrée à la circulation. J'ai des vertiges, je vois le camion de pompiers bizarrement incliné, le monde penche... Je pose ma tête sur l'épaule de Hace qui me caresse la cuisse avec des gestes tendres.

Après quelques minutes, je comprends que nous sommes dans un quartier typique de San Francisco où les rues sont très pentues, ceci explique cela. Je suis engourdie à l'extérieur et à l'intérieur.

Les badauds se tassent le long des cordons de sécurité et évidemment, des reporters avec leurs gros téléobjectifs... Les policiers chuchotent entre eux, commentent leurs découvertes et nous lancent parfois des regards curieux. Les sons s'estompent, je m'enferme dans ma bulle. Seule la main de Hace sur mes genoux me maintient sur terre.

– Hace ! Lisandrina !

Peter pénètre dans le salon comme une boule de bowling ; sa joie et son soulagement se lisent sur ses traits. Il a des cernes noirs sous les yeux, il n'a pas dû beaucoup dormir non plus. Nous nous levons et avec ses grands bras, il nous enserre tous les deux à nous étouffer.

- Vous allez bien, vous allez bien, répète-t-il en boucle.
- Pete.

Hace tente de se dégager, mais son ami nous retient contre son torse bombé.

- Nous avons eu si peur ! Tout le monde était sur les dents.
- Tout va bien maintenant Pete, le rassure Hace.
- Oui, oui... Lizzy, tiens. Appelle tes parents. Je n'ai pas eu le temps de le faire.

Il me tend son téléphone.

- Mes parents ? Ils sont au courant ?
- Bien sûr ! Nous ne pouvions quand même pas les laisser dans l'ignorance, c'était trop grave.

Peter me fixe sévèrement ; il a raison. Mes parents doivent être anéantis ! Oh et mon petit frère !

- Avance !

Un policier pousse devant lui Perkins : ils sortent d'une chambre. Je ne savais pas qu'il était encore là. Brrr... Un tressaillement irréprouvable m'oblige à m'agripper au bras de Peter. Quel visage impassible ! On dirait que rien ne peut l'atteindre. L'inspecteur Floyd suit les deux hommes :

- Il ne veut pas parler, il a demandé un avocat.
- Très bien. Emmenez-le au central. Quand son avocat sera là, appelez-moi. Je veux que nous l'interrogeons ensemble.

Le policier fait avancer Perkins avec les mains menottées dans le dos. Une fois à ma hauteur, Perkins se penche vers moi et, avant que je comprenne son intention, il murmure à mon oreille dans un souffle glacial :

- Vera.
- Avance ! vocifère le policier qui l'écarte brutalement de moi.

Quand ils sortent, Perkins se retourne une dernière fois vers moi et sa bouche esquisse une grimace diabolique. Un froid intense gagne mon être, mon esprit, mon cœur, puis mon cerveau est soudain éclairé par une lumière blanche arctique. Je mets ma main sur ma bouche, pour bloquer mon cri.

- Qu'est-ce qu'il t'a dit ? s'inquiète Hace.

Je réfléchis, vite une idée. Je ne peux pas révéler ça ici, devant tous ces gens.

- Euh, qu'il allait se venger.
- Ne craignez rien madame O'Keefe, il ne pourra plus rien vous faire.
- Lisandrina ?

Les prunelles de Hace sont devenues vert foncé, mais d'un petit hochement de tête je lui montre qu'il ne doit pas insister. Il fronce ses beaux sourcils bruns et se tait.

- Inspecteur, nous rentrons. Ma femme et moi avons besoin de nous reposer.
- Très bien, nous vous recontacterons demain.

Estrada me soupçonne, à juste titre, d'avoir menti. Mais je ne lui avouerai pas aujourd'hui ce que Perkins m'a susurré. Je dois en parler en priorité avec Hace. *Diù*, il va halluciner... Et être bouleversé, comme je le suis. Peter nous précède dans la rue. Il a fallu toute la force de persuasion de Hace et la menace d'Estrada de le jeter au trou pour que Peter n'étrangle pas Perkins ; il a beaucoup de mal à dissimuler sa rage devant la légion de journalistes.

Il marche à grandes enjambées jusqu'au SUV garé devant la maison d'à côté. Wyatt et Chris sautent dans le véhicule dès qu'ils nous aperçoivent et, sous le crépitement des flashes, nous y entrons têtes baissées. Ces images vont, sans aucun doute, passer en boucle à la télé. J'ai encore le téléphone de Peter dans la main. Mes parents...

Ma mère éclate en sanglots au son de ma voix. Je ne peux retenir plus longtemps mes larmes. Hace me cale contre son épaule et me masse le bras, tandis que je discute avec ma famille. Ma sœur et Petru sont aussi à la maison. Ils ont vécu ces derniers jours ensemble, accrochés à leur téléphone ; ils communiquaient plusieurs fois par jour par webcam ou téléphone avec Wendy, Dom ou Peter, qui ont tout fait pour les rassurer. Je dois les remercier. Je pleure plus fort quand Anto s'empare du combiné. Il n'aurait jamais dû vivre ce genre d'épreuve à son âge. Je pourrais gommer une partie de cette sinistre expérience... Avec le temps. Mais jamais, ô grand jamais, pardonner ce qu'ils ont fait subir à mon petit frère !

Quand je raccroche, mes yeux rouges me piquent, mon nez coule et je renifle. Hace me tend un mouchoir en papier. Sa tendre sollicitude renouvelle mes pleurs. Rien ne semble arrêter mon torrent de larmes. Hace me berce dans ses bras et fredonne doucement une de ses chansons. Il me calme de sa voix mélodieuse.

- Je suis désolée. J'offre un triste spectacle.
- Chut Honey. Tout va bien. Tu relâches la pression.

À l'approche de la maison, Peter a fini son débriefing à Hace, je n'ai quasiment rien écouté. Un périmètre de sécurité a été établi devant le portail. Une horde de paparazzis patientent de pied ferme sur les trottoirs. Certains même ont investi les balcons des maisons voisines. Super... Heureusement que le SUV entre directement dans le garage. Dès que nous pénétrons dans le hall, toutes les personnes présentes se lèvent. La maison est remplie : Dom et Mia, Kyle et sa femme Alice, David et son ami, Adam et sa nouvelle conquête, Franck avec sa mère, Chuck, Rod et Cynthia, qui ne paraît pas à l'aise. Pour une fois... Et bien sûr Wendy qui s'affaire à servir ce petit monde. Des cris d'hystérie nous accueillent. En une seconde, nous sommes entourés, embrassés, pressés, chacun parlant en même temps. Immédiatement, Peter reprend son rôle de garde du corps :

– Oh, laissez-les respirer. Allez oust. Ils ont besoin de tranquillité.

Sa grosse voix intimidante les rassoit tous : leur impatience visible est bridée par cet adorable nounours. Hace est ému, il a du mal à trouver ses mots :

– Je... Merci. Merci de votre soutien, d’avoir prié pour nous. De...

– Hey man !

Steve apparaît soudainement derrière nous, un large sourire sur son visage amical. Là, l’amour de ma vie craque ; il tombe dans les bras de son ami et je vois des larmes briller.

– T’es là ?

– Tu ne voulais quand même pas que je loupe la fête ? *HiLizzy*. Tu vas bien ?

– Beaucoup mieux Steve. Merci.

Wendy nous sert un bon thé chaud et nous enjoint de nous installer confortablement. Kyle et Alice nous cèdent leur place. Peter décide de nous épargner la corvée des explications : j’ai eu ma dose avec la police. Il relate à l’assemblée nos péripéties. Du moins, ce qu’il sait. Quelques commentaires, quelques hochements de tête, mais en général chacun se tait, abasourdi par cette histoire de fou. Son discours terminé, Peter leur demande de rentrer chez eux. Nos amis, fatigués eux aussi, nous quittent en nous serrant dans leurs bras les uns après les autres. Mia, la dernière, me fait deux gros bisous sur les joues :

– Je suis contente de te revoir Lisandrina. J’ai eu si peur pour vous.

– Je sais. J’ai pensé à toi aussi.

– Je viens demain matin.

– D’accord.

Seul Steve reste quelques minutes avec nous, vérifiant sans doute si nous sommes capables de demeurer tous les deux, mais il a la délicatesse de s’éclipser sans insister, à la demande de son ami et d’aller dans le studio des invités, situé à côté du pavillon de Peter et Wendy.

– Je vais prendre une douche. Je n’en peux plus de cette robe !

J’ai besoin de me sentir propre, de me récurer le corps.

– Dis-moi d’abord ce que t’a dit Perkins ! Je ne supporte plus cette attente.

J’avale difficilement ma salive. Encore des tourments en perspective pour lui. Je voudrais tellement les lui épargner. Je ne sais pas si mes conclusions sont correctes, mais je n’en conçois pas d’autre...

– Viens t’asseoir.

Je l’entraîne jusqu’au grand canapé. Au milieu d’un ciel étoilé, la pleine lune luit sur la ville ; les

lampadaires du Golden Gate Bridge se reflètent dans l'océan et dessinent une voie lumineuse irréaliste sur l'eau. Ce panorama a le don de m'apaiser et j'en ai bien besoin à cet instant. Je m'assois en tailleur, je passe mes doigts sur sa joue couverte d'une barbe de plusieurs jours. Ça lui va bien...

– Lisandrina ?

– Il ne m'a dit qu'un mot. Et tout est devenu limpide. Tu ne comprenais pas ce qu'il te disait parce qu'il nous manquait une pièce du puzzle. La principale. Celle qui soutient l'édifice et qui a conduit à cette sordide situation. La source de toutes tes douleurs et de celles des jumeaux Perkins. Vos souffrances sont intimement liées, même si aucun de vous trois n'en est vraiment à l'origine. Chez Alexa et Tony, les répercussions ont par contre été désastreuses.

– C'est par rapport à cette histoire de jumeaux dont il a parlé ? Je n'ai jamais entendu parler de jumeaux autour de moi. Je m'en souviendrais.

– Certainement. Mais eux le croient. Le seul mot qu'il a prononcé est un prénom : Vera.

– Vera ?

Il est plus que perplexe comme si ce nom ne lui disait rien. Puis il devient blême et se lève d'un bond. Il presse son poing contre sa paume, il va exploser... Il secoue la tête en marchant comme un lion en cage.

– Tu en as déduit quoi ? Que les Perkins ont un lien avec ma belle-mère ?

– Je pense que ce sont ses enfants.

– Mais, elle... Elle n'en a jamais eu. Elle déteste les enfants !

– Alexa et Tony ont quoi ? Deux ou trois ans de plus que toi ? Si j'ai raison, elle les a eus avant de connaître ton père.

– Et pendant toutes ces années, elle aurait menti et oublié ses propres enfants ?... Non, non, ce n'est pas possible... La police a dit qu'ils avaient été élevés chez un oncle et une tante.

– Oui. C'est bien ce que la police nous a dit. Elle n'a jamais parlé des parents biologiques.

– Vera n'a jamais éprouvé d'affection pour les enfants. Elle a beaucoup d'activités, culturelles ou sportives. Elle n'aurait jamais eu le temps pour des gosses. Elle n'en a même pas pour mon père, sauf quand c'est pour s'occuper de ses affaires. Elle a d'ailleurs toujours beaucoup voyagé, souvent seule. Parfois, elle disait qu'elle allait voir des cousins dans...

Il s'arrête brusquement :

– La police a bien parlé du Wyoming non ?

– Oui

– Un jour, mon père nous a emmenés tous les deux à l'aéroport, car nos vols étaient presque à la même heure. C'était la première fois que je partais au Film Academy Camp à Boston. Et elle... Elle allait à Cheyenne !

Il recommence à parcourir le salon en long et en large. Il est plus que bouleversé.

– Cheyenne est dans le Wyoming ?

– Oui, c'est la capitale de l'État.

– Tu crois que ça aurait pu être pour rendre visite aux jumeaux ?

– Pourquoi pas...

– Crois-tu que ton père aurait pu être au courant ?

– Non. Je peux reprocher beaucoup de choses à mon père, mais ce n'est pas un menteur. S'il avait été au courant, il m'en aurait parlé. Il a toujours été honnête avec ma mère et moi... Il nous a fait du mal d'accord, mais non il ne nous a jamais caché ses sentiments envers nous. Il me déteste, c'est tout.

– Il ne te déteste pas.

Hace me lance un œil ironique :

– Pourquoi s'est-il débarrassé de moi alors ? Il ne s'est jamais occupé de moi. Jamais il n'a montré le moindre amour envers moi. Je me suis débrouillé tout seul après la mort de ma mère.

– Les paroles de Perkins m'ont fait réfléchir. À l'influence que Vera a sur ton père, à sa soif d'autorité et de contrôle. Pareil que les Perkins. Ils lui ressemblent, même physiquement si tu réfléchis bien. Je pense qu'effectivement les enfants ont toujours été un frein pour elle. Si elle a réellement abandonné les siens, ce n'était certainement pas pour avoir celui de son mari dans les pattes. Elle a dû manipuler ton père pour qu'il te mette en pension.

– Peut-être. J'ai toujours eu cette impression qu'elle était pour quelque chose dans mon départ pour l'internat.

Il s'empare de sa veste en jean et de ses clés de voiture posées sur le comptoir :

– Je dois parler à mon père.

Je m'empresse de le retenir :

– Il fait nuit, attendons demain.

– Je ne peux pas !

Je lui saisis la main :

– D'abord, allons prendre une douche et ensuite nous y allons. Ensemble.

Il me presse contre lui et prend une profonde respiration :

– Tu as raison, nous empestons cette cave maudite.

Dans la chambre, il jette ses vêtements avec répulsion sur la moquette avant d'entrer dans la salle de bains. Je me retrouve seule dans ce décor de magazine de luxe avec ce lit immense et moelleux, ces superbes fauteuils modernes gris perle, cette commode design, des objets hors de prix. Je me sens totalement décalée. Mon cerveau vagabond s'échappe sur cet océan sombre et mystérieux qui s'étend à perte de vue en toile de fond.

– Lizzy ? Ça va ? Qu'est-ce que tu fais assise au milieu de la chambre ?

Je sors de ma stupeur morbide :

- Un coup de fatigue.
- Si tu veux rester ici, je comprendrai.
- Non, non. Il n'est pas question que tu la confrontes sans moi.
- Tu es fatiguée. Tu n'as pas à faire ça.
- Si. Parce que je t'aime.

Il pose son front contre le mien, son souffle chaud contre ma joue :

- Je sais. Je t'ai entendu. C'est ton amour qui m'a réveillé.

Ses lèvres frôlent les miennes, tout d'abord dans un baiser aérien avant de s'en emparer passionnément. Les angoisses épouvantables de ces derniers jours, la solitude endurée, la terreur de le perdre s'éclipsent sous la pression de sa bouche. Longuement, délicieusement, les frémissements secouent nos deux corps. Il se détache de moi, un large sourire illuminant son visage. Ses mains chaudes encadrent le mien et il me fredonne les paroles de Ryan Adams : « *What is this fire ? Burning slowly. My one and only. Mmm Desire.* »

Je soupire d'aise lorsque ses doigts effleurent ma joue.

- Mmm, allons-y avant que je ne sois consumé par ma tentatrice d'épouse.

J'esquisse un léger sourire en me levant. Il m'a redonné de l'énergie. Je me penche vers lui et l'embrasse sur le front. La salle de bains embaume son parfum. J'accroche soigneusement ma robe et mes sous-vêtements au portemanteau et j'entre dans la cabine de douche. Dans le reflet blanc de la lune sur la mer, j'aperçois l'ombre d'un voilier qui entre dans la baie. L'eau bienfaisante coule sur mes cheveux crasseux, mes épaules, mon ventre, mes jambes...

Le vide.

Encore le vide.

- Lizzy !... *Oh God* !... Honey ! Lisandrina, réponds-moi !

Je lève la tête vers lui.

Qu'est-ce qu'il fait tout habillé dans la douche ?

Il me soulève dans ses bras, comme un petit enfant puis il m'enroule dans une grande serviette-éponge. Sa chemise et son jean sont trempés, l'eau dégouline sur le carrelage.

- Tu es tout mouillé. Je ne reconnais pas ma voix. Pourquoi es-tu rentré avec tes vêtements dans la douche ?
- Ça fait vingt minutes que tu es sous l'eau ! Alors je suis rentré dans la salle de bains voir ce que

tu faisais et...

Le visage torturé, il me compresse sur son torse :

– Tu étais prostrée par terre, complètement ailleurs... Tu m’as fait peur !

– Ah bon ?

– Tu n’as presque rien dit depuis que nous sommes sortis de cette cave. Je t’en prie, parle-moi. Ou parle à quelqu’un d’autre si tu ne veux pas me parler. À n’importe qui, je m’en moque. Mais s’il te plaît, ne t’enferme pas dans ce silence qui ne te ressemble pas.

Je reste là, muette, collée à lui. J’ai eu si peur de le perdre ! Le cauchemar est terminé, je ne dois pas lui causer de souci supplémentaire.

– J’ai tellement parlé... Je suis vidée, je n’ai plus de mot.

– Parlé ?

– Oui. Je te parlais. J’espérais que tu te réveillerais si tu m’entendais. C’est peut-être puéril, mais je me sentais moins seule quand je te racontais ma vie. Tu sais, un peu comme quand les petites filles jouent à la poupée. Elles discutent et elles imaginent les réponses.

– C’était ta façon de t’évader ?

– Non. Au contraire. C’était ma manière à moi de préserver NOTRE monde. Je voulais continuer à vivre comme si nous étions tous les deux à la maison. Une façon peut-être de nier la vérité. Je ne sais pas...

Hace devient blême :

– Je n’avais pas réalisé...

Jamais sa voix n’a été aussi caverneuse, comme si un trou béant venait de s’ouvrir dans son estomac.

Il me repose par terre. Je chancelle un peu, mais je m’oblige à me tenir droite sur mes pieds.

– Ça va ? me demande-t-il en me soutenant sous les bras.

– Mieux, tu es là et vivant. C’est tout ce qui compte à mes yeux.

– Je ne lui pardonnerai jamais ce qu’ils t’ont fait subir !

Il se précipite vers son dressing. Il rumine qu’il veut des explications alors qu’il enfle à nouveau des vêtements secs. Et je sais que seule Vera est en mesure de lui répondre. Pas son père, j’en ai l’intime conviction.

Pendant que je finis de sécher mes cheveux redevenus enfin soyeux, il appelle Peter qui n’approuve absolument pas notre idée de sortir cette nuit, avec la horde de journalistes dans le quartier. Ils ont été repoussés à quelques rues, mais ils sauront immédiatement que nous quittons la maison. Le service de sécurité est rassemblé en cinq minutes dans la cuisine. Chacun donne son avis sur l’itinéraire, choisi finalement par Peter.

– Monsieur et madame O’Keefe, dans la voiture, nous vous cacherons sous des couvertures pour que les paparazzis ne voient rien, propose Wyatt, qui me paraît exténué.

Eux aussi ont dû passer de mauvaises journées.

– Hors de question que ma femme soit encore enfermée ! Trouvez une autre solution ! s’écrie Hace

– Hace, ça va. Wyatt a raison.

Il me saisit la main et m’entraîne dans le grand salon :

– Lizzy, tu es en état de choc. Je ne veux pas te retrouver comme tout à l’heure dans la salle de bains.

– Ça n’arrivera pas. J’ai tenu dans cette cave, je survivrai à deux couvertures sur ma tête !

– On verra.

Un dispositif spécial a été mis en place par la police autour de la propriété. Notre sortie nécessite des précautions particulières et longues à organiser. Vu l’heure tardive, je crains que les Bowen dorment déjà, presque minuit. Une question surgit soudain : pourquoi Richard n’a pas appelé depuis notre retour ? J’ai vaguement entendu Peter dire à Hace qu’il avait téléphoné plusieurs fois par jour pour se tenir informé de l’enquête, mais là, pas de nouvelle. L’angoisse s’incruste dans ma tête et mon cœur : pourvu qu’il ne lui soit rien arrivé à lui aussi...

Je n’ai plus qu’une hâte : aller chez les Bowen. Quand je m’allonge sur la banquette du SUV, je tiens mes tremblements tandis que Peter nous couvre avec un gros plaid. Les images du trajet dans la camionnette me reviennent de plein fouet. Je suis secouée par de petits spasmes. Je m’efforce tant bien que mal de faire abstraction de l’exiguïté du véhicule.

– Chut Lizzy, tout va bien.

Hace se met à chanter tout bas une de ses chansons que j’adore « The Colors of Love » en me tenant la main jusqu’à l’arrêt de la voiture. Le trajet me semble interminable. Peter se gare directement dans le garage des Bowen, car des journalistes campent aussi devant leur entrée. Décidément, nous serons toujours pourchassés par ces parasites.

Richard nous attend sur le pas de la porte qui mène à l’intérieur de la maison. Même au milieu de la nuit, il est d’une rare élégance avec son pantalon crème et sa chemise bleu ciel, on dirait un yachtman anglais. Richard est visiblement bouleversé et ses yeux brillent sous le coup de l’émotion. Hace se tient raide face à son père, pas un muscle de son corps ne bouge. Père et fils se fixent en silence, pendant de longues, très, très longues secondes. Aucun des deux ne veut faire le premier pas ? Ils ne veulent pas mettre leurs différends de côté même dans ces tragiques circonstances ? OK, je vais leur forcer la main. Je m’approche de Richard et le serre amicalement dans mes bras. Surpris mais content, monsieur Bowen m’entoure les épaules puis il m’embrasse sur la joue.

– Je suis si content de vous revoir en bonne santé Lisandrina.

Il se tourne ensuite vers son fils qui n'a pas cillé une fois. J'entends un soupir presque imperceptible : Richard s'avance vers Hace et l'étreint aussi fort qu'il le peut. Mon mari ne réagit pas tout de suite, extrêmement chamboulé par l'accolade de son père. Mais je vois son visage changer et toute la tension de ces derniers jours, voire de ces derniers mois, s'efface quand il pose la tête sur l'épaule de son père. Richard resserre son étreinte, il chuchote à l'oreille de Hace :

– Mon fils, mon fils, mon fils, Dieu soit loué, tu es sain et sauf.

– Papa, répond simplement Hace. Un mot qu'il n'a pas souvent prononcé dans sa vie.

Je ne peux contenir plus longtemps mes émotions. Je m'écroule.

– Lizzy !

Hace me rattrape de justesse.

Je rouvre les yeux sur le visage tourmenté de Hace. Il dégage une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Je tente de me lever mais il me retient sur le canapé.

– Reste allongée. Tu es blanche comme un linge. Je suis désolé, nous n'aurions jamais dû venir maintenant. Tu es épuisée.

– Non, non, je vais...

Je suspends ma phrase. Près de la cheminée se tient Vera ; droite, inflexible, enveloppée dans son précieux peignoir en soie rose bonbon, le même qu'elle portait à Los Angeles. Ses yeux bruns lugubres sont rivés sur nous, elle n'est pas à l'aise. Du tout. Pourtant, elle a cet air revêche habituel, avec un soupçon de quoi ? De défi ? L'adrénaline se répand alors dans mes veines me restituant mes forces : elle sait que nous savons !

Hace a remarqué ma colère et se tourne brusquement vers sa belle-mère. En deux enjambées, il se plante devant elle :

– Tout ça, c'est de ta faute ! Il crie tellement fort que Peter entre dans le salon pour voir ce qui se passe.

Nous sommes tous saisis par sa violente réaction. Si elle se pétrifie sur place, elle n'en demeure pas moins stoïque et froide.

– Hace ! Qu'est-ce qui te prend ? demande Richard, interloqué.

– TA femme est la cause de notre kidnapping !

– Tu délires, fils ! Elle n'y est pour rien voyons ! Nous étions à Miami le jour de votre enlèvement et nous sommes revenus sur-le-champ à San Francisco quand nous l'avons appris.

– Oui, mais c'est de SA faute ! Demande-lui si elle connaît Alexa et Tony Perkins ! Et pourquoi surtout ?

Le corps entier de Hace se contracte d'une rage souveraine, issue de ces douloureuses et longues

années de solitude et d'abandon.

Richard se décompose lentement et ses yeux passent de son fils à sa femme, cherchant des réponses qui annuleraient ces paroles assassines. Il est intelligent, il sait que si son fils est venu au beau milieu de la nuit le voir, c'est qu'il a une excellente raison. Certainement pas celle d'être consolé par son père après son kidnapping. Ils n'ont jamais eu ce genre de relation...

– Vera ?

Le doute s'est insinué dans son esprit.

Elle s'obstine dans son mutisme.

– Vera, s'il te plaît. Dis-moi que les allégations de mon fils sont fausses, supplie son mari.

– Je n'y suis pour rien.

Son ton glacial me donne l'impression que la température de la pièce a chuté en dessous de zéro. Elle ne quitte pas Hace des yeux et la vérité me saute au visage : elle le déteste vraiment ! Pire, elle n'a aucune compassion pour ce qui lui est arrivé.

– Oh bien sûr, l'enlèvement n'est pas de ton fait. Mais tu en es l'origine ! La haine que les Perkins ont envers moi provient de TON comportement envers eux. !

– Vera, tu connais vraiment ces personnes ?

Elle se tourne enfin vers son mari, le regard vide et sans âme :

– Ils n'ont aucune importance.

Diù, comment peut-on parler ainsi de ses propres enfants ?

Hors de lui, Hace lui agrippe le bras et la secoue brutalement :

– Pour toi, ils ne signifient rien. Moi, je ne signifie rien pour toi. Mais pour eux, tu es leur mère qui les a abandonnés !

Vera a un instant d'hésitation, mais elle se reprend tout de suite :

– Non, ce sont mes neveux.

Si c'était le cas, toute cette histoire n'existerait pas, je ne serais pas mariée avec Hace et j'habiterais de nouveau en Corse. Je me lève et m'approche d'elle, une colère sourde grondant en moi :

– Vous mentez. Tony Perkins a prononcé votre prénom lors de son arrestation. Il est jaloux de Hace, parce que pour lui, vous les avez remplacés par Hace.

– Stupide, me répond-elle avec un dédain non déguisé.

Elle s'est dégagée de la prise de Hace. Les mains sur ses hanches trop minces, elle nous toise tous, le menton pointé en avant, avec un air de défi intolérable.

– Là-dessus, nous sommes d'accord. Ils ne connaissent pas la vérité : que tu me détestes autant qu'ils me détestent.

Sous les accusations virulentes de Hace, les traits de Vera se déforment. Fini le rôle de composition : son vrai visage apparaît au grand jour : une femme aigrie par le dédain et la rancœur :

– Les enfants ne sont qu'un frein pour les femmes ambitieuses, comme moi. Je n'ai pas pu avorter et ma sœur ne pouvait pas avoir d'enfant. Alors je me suis débarrassée d'eux en les lui laissant. Tout le monde y trouvait son compte. Alors quand j'ai rencontré ton père, il n'était pas question que je m'encombre d'un gosse qui n'était même pas le mien !

– QUOI ?

Cette fois, c'est Richard qui s'énerve.

– Mon cher Richard, qu'est-ce que tu crois ? Avec un enfant, tu n'aurais jamais pu avoir cette carrière extraordinaire. Il t'aurait empêché de t'épanouir dans ta peinture. Tu avais besoin d'aide pour être au calme. J'ai fabriqué un environnement propice à ta créativité. Tu pouvais peindre et je pouvais m'occuper de la vente de tes œuvres en toute tranquillité. Nous sommes riches mon cher car j'étais à tes côtés pour veiller à nos intérêts.

Lourd et pesant silence. Nous sommes tous assommés par cet aveu déclamé sur un ton si détaché et insensible.

– Richard, maintenant tu connais la vérité. N'en parlons plus. Il est tard, je vais me coucher.

– Tu crois que le sujet est clos ? Que tu vas t'en tirer comme ça ? Tu es un monstre d'égoïsme ! s'écrie Hace. Est-ce que tu te rends compte que ton attitude m'a pourrie la vie ? Que depuis des mois et des mois, je suis persécutée par une folle, TA fille ? Que nous avons été enlevés par TON fils ? As-tu pensé à ma femme ? Sais-tu ce qu'elle a enduré ces dix derniers jours ? Elle était enfermée dans une cave, dans un pays étranger, loin de chez elle avec moi à moitié à l'agonie ! Et toi ? La seule chose que tu veux, c'est aller te coucher ? Mais va te faire foutre Vera ! Tu peux crever !

Dans les yeux de Vera brille la même lueur féroce que celle des yeux de son fils. Dans un accès de fureur méprisante, elle lève le bras pour gifler son beau-fils, mais Richard s'interpose entre elle et Hace ; il lui empoigne le poignet et le serre, on dirait qu'il veut lui briser les os.

– Jamais plus tu ne feras de mal à mon fils !

Richard toise sa femme de toute sa stature, il la dépasse d'une bonne tête. Elle semble se recroqueviller sur elle-même. Je doute que son mari ne lui ait jamais parlé sur ce ton acerbe. Pour la première fois, la ressemblance père-fils apparaît : ils ont une aura naturelle qui attire ou effraie leur interlocuteur. Et là, Vera a peur.

– Ce soir, tu dormiras dans la chambre d’amis, et demain tu fais tes valises. Je ne veux plus jamais te voir !

– Richard ! Je suis ta femme, voyons. Tu ne vas pas prendre le parti de ton fils !

– J’aurais dû prendre son parti il y a déjà bien longtemps. Je t’ai écouté aveuglément, pensant qu’une femme s’y connaissait mieux que moi dans l’éducation des enfants. Mais qu’est-ce que tu pouvais y connaître ? Tu as abandonné tes propres enfants et tu m’as poussé à faire pareil avec le mien ! Hors de ma vue ! Je veux que tu sortes de cette maison !

L’orgueil est plus fort : Vera se redresse et lance avant de quitter la pièce :

– Nous sommes mariés mon cher. Tu vas me le payer !

– Je crois que j’ai déjà assez payé ! Toutes ces années, tu n’as eu de cesse d’éloigner mon fils de moi !

Cet accablant reproche n’amène qu’un rictus méchant sur ses lèvres : cette femme a un mauvais fond qu’elle a su savamment cacher à son époux.

Richard s’assoit lourdement sur le canapé, cette altercation l’a épuisé.

– Hace, je ne sais pas si tu pourras me pardonner un jour...

– Papa, tu ne savais pas pour Alexa et Tony.

C’est la première fois que j’entends Hace prendre un ton conciliant avec son père.

– Non. Je te jure. Mais toi, comment étais-tu certain que je n’étais pas au courant ?

– Nous n’avons jamais eu de bonnes relations. Mais je suis sûr d’une chose : tu ne m’as jamais menti. Si tu l’avais su, tu me l’aurais dit.

La conviction profonde qui perce dans la voix de son fils semble rassurer Richard qui cherche ses mots quand il reprend la parole :

– Oui... Bien sûr... Je suis désolé. Je... Je n’arrive pas à comprendre comment j’ai pu être dupe à ce point pendant vingt-quatre ans.

M. Bowen se prend la tête dans les mains, accablé par le poids de l’humiliation. C’est dur de voir une personne se briser ainsi devant soi.

– Richard, vous ne pouviez pas deviner. Vera est une grande manipulatrice et je crois aussi qu’elle a été prise à son propre piège. Elle a élaboré le parfait mensonge et, au fil du temps, elle y a cru elle-même.

J’essaie de le reconforter un minimum, mais je crois que le chemin sera long avant qu’il aille mieux.

– Papa, Lizzy a raison. Et puis, mieux vaut tard que jamais.

Quel gâchis...

Richard me fait de la peine : sa vie vient d'être bouleversée en quelques minutes par ces révélations dévastatrices. Elles ont balayé ses convictions et son univers. Mais son aveuglement a abouti à notre kidnapping. Il faudra également qu'il assume un jour sa part de responsabilité.

- Ta femme est fatiguée Hace. Vous devriez rentrer.
- Oui. Mais toi, ça va aller tout seul avec Vera ?
- Elle et moi devons discuter. En privé. Je t'appelle demain.
- Bien. Nous y allons.

Père et fils se serrent la main amicalement : s'ils ont parcouru un bout de chemin l'un vers l'autre, ils ne se sont pas encore rejoints. Richard m'embrasse gentiment sur les deux joues :

- Reposez-vous ma chère belle-fille.

Puis, il salue Peter qui est resté immobile pendant toute la durée de cette scène pénible :

- Merci Peter d'avoir veillé sur mon fils.

Peter soulève un de ses sourcils, interloqué. Sa réponse sarcastique me surprend :

- Avec Chooli et Steve, on a fait ce que vous avez été incapable de faire !

Et il tourne les talons, laissant Richard la main tendue dans le vide. Bon, il n'y a pas que Hace qui lui en veut. Ce n'est pas gagné des déjeuners en famille le dimanche...

Nous réussissons à revenir à la maison à la barbe des journalistes. Wyatt, Chris et Peter rentrent également chez eux, relayés par le service de nuit. Les pauvres, ils ont du sommeil à rattraper.

La fatigue s'abat sur mes épaules d'un coup. Je veux mon lit... Mais Hace se prépare un expresso. Il est sur les nerfs, il tapote machinalement sur le comptoir. Je ne veux pas le laisser seul.

- Tu es soulagé ? je lui demande doucement.

Moi, j'ai l'impression que l'histoire est terminée. Que j'ai joué mon rôle et que je n'ai plus rien à faire ici. Il pose ses beaux yeux verts sur moi, un sourire triste sur les lèvres.

– Eh bien, d'un côté je suis soulagé que nous connaissions la vérité et que toute cette histoire soit derrière nous. De l'autre, mon père en subit les conséquences. Je lui en ai toujours voulu d'avoir fait autant souffrir ma mère, mais je n'ai jamais souhaité me venger. Du moins pas de cette façon.

– Je sais. Cependant, c'est mieux pour lui de connaître le vrai visage de sa femme. Il s'en remettra. Il a du caractère. Comme son fils.

– C'est surtout pour toi que je me fais du souci. Je réalise à quel point cela a dû être dur pour toi. Tu as vécu notre captivité seule. Tu as dû tout assumer. Le médecin m'a affirmé que tu avais fait les

gestes nécessaires pour me maintenir en bonne santé. Si tu m'avais laissé là, sans bouger sur ce matelas, j'aurais eu des séquelles, voire pire.

– Remercie ma sœur.

– Ta sœur ?

– Oui. Je t'ai dit qu'elle est infirmière. Je me suis souvenu de ses conseils.

– Lizzy, tu m'as sauvé la vie.

– Toi aussi. Quand Alexa a voulu m'écraser.

– ARRÊTE !!!

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Arrête d'être aussi gentille ! Je ne t'ai apporté que des ennuis ! Tu as failli mourir. Plusieurs fois même à cause de moi. Et pour finir, tu as été enlevée et tu te retrouves au milieu de mes problèmes familiaux. Je n'ai pas été capable de te protéger. Et toi, tu... Tu restes calme et sereine. Tu devrais me crier dessus et m'en vouloir !

Je hausse les épaules :

– Ce n'est pas de ta faute.

Il baisse la tête sur sa tasse de café.

– Hace ?

– Je crois qu'il vaut mieux que tu ailles te coucher. Tu es très pâle.

Il a raison, je ne le contredirai pas, j'ai dépassé les limites de ma résistance.

– Tu me rejoins ?

– Plus tard.

Mon appréhension s'accroît, il a repris l'attitude qu'il avait à Las Vegas : distant et secret. Nous sommes exténués et je conçois sa mauvaise humeur après ces événements tragiques. Mais j'ai peur, vraiment très peur. Devant moi s'ouvre un autre grand vide. Abyssal celui-là et encore plus effrayant que celui de la cave parce qu'il est sans aucune lumière.

Chapitre 31

Ma nuit n'est pas formidable. Je me réveille pratiquement toutes les heures, seule dans ce lit trop vaste, hantée par cette horrible cellule et d'abominables yeux marron à travers la lucarne de la porte. Ma main cherche désespérément son corps chaud à mes côtés et ne trouve que le froid des draps. Le cauchemar recommence alors ; je cours à perdre haleine vers cette lueur intense, mais quand j'arrive, la lumière s'éteint. Encore et encore. Lui est toujours allongé sur ce matelas immonde, inerte. Malgré mes efforts et mes supplications, je ne peux pas l'atteindre, il est emprisonné dans une boule d'acier.

Une faible clarté rosée filtre à travers les stores, il est tôt. Mon portable me dit six heures vingt. Mon subconscient m'ordonne de rester au lit, mais mon cerveau fonctionne déjà à plein régime.

Devant le miroir de la salle de bains, je ne peux que constater les dégâts : mine fatiguée, cernes prononcés et cheveux en pagaille. Je me nettoie le visage à l'eau fraîche espérant me revigorer un peu ; j'essaie vainement de discipliner mes boucles. Je rajuste la bretelle de ma nuisette en soie (que j'ai achetée exprès pour lui...) puis je descends au rez-de-chaussée où flotte une agréable odeur de café frais. Je me verse une grande tasse et me dirige vers le salon. Je m'attendais à le voir endormi sur un canapé. Mais il est assis sur le grand sofa ivoire, concentré sur sa guitare. Il fredonne à voix basse une mélodie aérienne absolument fabuleuse, penché sur son petit carnet.

Quand j'arrive dans son champ de vision, il sursaute :

- Oh, je ne t'ai pas entendu... Bien sûr, tu es pieds nus, c'est pour ça.
- Bonjour. Tu as dormi ?
- Non.
- Hache, tu dois aller te reposer.
- Je ne peux pas.

Je m'assois à côté de lui, je voudrais passer ma main dans ses cheveux si noirs, mais quelque chose me retient. Il se force à me sourire :

- Tu n'as pas beaucoup dormi non plus. Le soleil vient à peine de se lever.
- Ça va. Qu'est-ce que tu as fait toute la nuit ?
- J'ai composé.
- La musique que tu fredonnais est sublime.
- Elle te plaît ?
- Énormément.
- Je vais la mettre dans l'album. Je n'ai pas encore toutes les paroles. Dom va râler parce qu'il va falloir remodeler la maquette, mais tant pis.

Le dernier accord s'évanouit dans un profond silence qui dure plusieurs minutes. Avec son pouce,

il essuie délicatement une larme sur ma joue. Sa musique m'a toujours fait vibrer, mais après les horreurs que nous venons de vivre, celle-ci m'apporte une plénitude libératrice.

– Je ne voulais pas te faire pleurer Honey. Tes réactions me font parfois peur.

– Peur ?

– Oui. Ta vie n'a été qu'une succession de dangers depuis que tu me connais. Et tu sembles si... si stoïque que je ne trouve pas ça normal. Puis d'un coup, sur une simple musique, tu pleures. C'est déconcertant. Et effrayant à la fois. Je m'en veux, tu ne peux pas savoir !

Avec douceur, il prend mon visage entre ses mains, il a les sourcils légèrement froncés. Je ne peux détacher mon regard de ses yeux qui paraissent sonder mon âme.

– Tu m'as apporté tout ce que je recherchais sans le savoir : la normalité, me dit-il avec conviction. Je vis depuis tellement longtemps dans le monde du spectacle que j'ai oublié ce que c'était que d'avoir une vie normale. Je crois même que je ne sais même pas ce que c'est. Parce que je ne peux pas dire non plus que les quelques années que j'ai passées avec ma mère ont été simples. Jusqu'à ce que tu déboules dans ma vie, je vivais cette normalité à travers celle de certains proches comme Dom et Mia ou Kyle et Alice, mais je ne l'ai jamais envisagée une seule seconde pour moi, j'avais trop peur de reproduire les erreurs de mes parents.

– Tu n'es pas eux Hace ! je lui rétorque.

– Oui, je le sais maintenant. Il est donc hors de question pour moi de t'empêcher d'être heureuse et d'avoir une vie normale avec une personne qui t'apporterait la stabilité que tu mérites. Je comprendrais que tu veuilles me quitter parce que j'ai trop bouleversé ta vie. J'y ai réfléchi toute la nuit. Je ne peux pas t'imposer mon mode de vie. J'accepterai sans discuter ta décision.

– Hace ! Stop ! Ces dix jours dans cette cave ont été une torture : je ne savais pas si tu allais t'en sortir et ma seule préoccupation était de te maintenir en vie. J'ai eu si peur de te perdre. Si tu savais à quel point j'ai eu peur. J'ai cru que tu allais mourir ! Je ne supportais même pas l'idée d'y penser...

Ma gorge se serre à l'évocation douloureuse de son coma, mais il faut qu'il arrête de culpabiliser :

– Et puis, j'ai eu le temps nécessaire pour réfléchir à nous deux, à notre curieuse rencontre. J'ai pu passer en revue toutes les interrogations possibles et imaginables à propos de notre mariage. Toutes les réponses aussi. Dix jours, seule, c'est très, très long, crois-moi. J'ai fait mon introspection, soupesé le pour et le contre...

– Conclusion ?

Sa main chaude caresse ma joue tandis qu'il approche son visage du mien.

– Je ne veux pas, je ne peux pas te quitter. C'est comme si on demandait à la Terre d'arrêter de tourner autour du Soleil. Tu es mon mari, je t'aime. Je t'aime tellement Hace.

Ai-je déjà prononcé ces mots ? Dans ma tête oui, des milliers de fois. Mais j'ai l'impression de

lui avoir déjà dit à voix haute. Je souris à moi-même : toutes ces interrogations pour rien ! Mon cœur le savait depuis le début, la vérité m'apparaît claire et nette, je l'aime, comme la Terre tourne autour du Soleil, tout le reste est dérisoire.

– Je t'aime aussi, me murmure-t-il, sa bouche presque sur la mienne.

Par la grande baie vitrée, un rayon de soleil pénètre dans le salon quand nos lèvres fusionnent en un baiser plus que passionné. Sans lâcher ma bouche, il pose sa guitare et m'allonge sur le canapé. Mes mains enlèvent déjà son T-shirt et les siennes baissent mes bretelles pour ensuite frôler délicieusement mes seins. Fébrile, je m'attaque à son jean qui résiste à mes efforts.

– Humm, impatiente ?

– Je te veux.

J'ai déclenché une tornade. En cinq secondes, il fait voler nos vêtements par-dessus le canapé. Aucun préliminaire, totalement superflu à cet instant. Un désir impérieux nous consume. Il prend possession de mon corps, comme je prends possession du sien. Sans compromis. Son bras sous mes reins me plaque contre lui, m'obligeant à m'accrocher à ses épaules. Chaque centimètre de ma peau est relié à la sienne. Et quand je regarde au fond de ses yeux, je découvre soudain que mon âme est en complète harmonie avec lui. Il est concentré sur mon plaisir comme quand il est plongé dans sa musique...

Une révélation qui m'éblouit : je suis si fière d'avoir autant d'importance pour lui. Je sais maintenant que nous sommes unis pour toujours.

Je resserre mes cuisses sur ses jambes, je cherche le soulagement de nos corps. Sous la pression, il accélère ses va-et-vient. Ma respiration s'accélère à une vitesse folle. Retenant un ultime spasme, il ralentit alors son rythme impétueux et ses yeux vert émeraude fusionnent avec les miens. Ses lèvres effleurent mon oreille puis, dans un souffle hypnotique, il me murmure :

– Tu es ma lumière.

Mon corps réagit en premier. Ces mots me font l'effet d'une torche incandescente, je me cambre pour retenir en moi le plus longtemps possible le plaisir suprême.

Mon cerveau s'éclaire soudain et quelques souvenirs remontent à la surface, libérés enfin de la cage où la drogue les avait séquestrés. De vagues images de la première nuit. De ce moment magique où nous nous sommes découverts et donnés sans aucune retenue l'un à l'autre. Ce n'était jamais vraiment arrivé depuis. Jusqu'à cette précieuse minute.

Je passe mes bras autour de son cou. Je crois que mon sourire pourrait illuminer toute la ville :

– Tu sais, tu m'as dit la même chose le premier soir.

– Tu viens d'avoir un flash ?

– Oui. Et notre première nuit a été plus que mouvementée.

Il se cale sur le dossier du canapé, il continue de me torturer d'une exquise façon avec ses caresses langoureuses sur ma peau, parcourue de frissons à chaque touché.

– Je n'en doute pas ! Je n'ai malheureusement pas de souvenir, mais je n'ai rien oublié de mon réveil douloureux.

– Douloureux ?!

Je suis outrée ! Il rit de ma mine renfrognée.

– J'avais le dos lacéré et un mal de crâne épouvantable !

J'en rougis encore.

– Mais même si je ne comprenais rien, je savais une chose : la fille en face de moi était adorable.

Je deviens cramoisie.

– Et le plus exceptionnel, c'est qu'elle avait accepté d'être ma femme.

– C'était si étrange... Mais maintenant, je sais pourquoi. Je t'aime depuis le premier jour. Toi. Pas ce que tu représentes. Je suis tombée amoureuse de la personne, pas de la star.

– Je le sais Honey. Tu me l'as plus que prouvé. Et je suis plus que fier d'être ton mari.

J'encadre son visage dans mes mains, devenu si familier en si peu de temps, je l'embrasse sur les yeux, le nez, les joues... et ses lèvres enivrantes.

– Je m'appelle Lisandrina O'Keefe.

Ce lien si fin et si tenu qu'était notre mariage aurait dû se briser dès le début de notre rencontre, mais il s'est petit à petit renforcé pour devenir aujourd'hui aussi solide qu'un câble du Golden Gate, indestructible.

Chapitre 32

Le mois suivant est frénétique : les médias nous poursuivent, nous pourchassent, nous harcèlent pendant des jours. Impossible de retourner travailler. Hace prend mille précautions avant de sortir un orteil de la maison. J'attends la nuit pour me rendre parfois chez Mia et Dom et changer d'ambiance. Il faut que je monte cachée en voiture. Wyatt ou Chris font dix fois le tour du pâté de maison avant de revenir se garer à l'arrière de chez mes amis. Taawa et Diego rigolent bien de mes déguisements et ils participent à mes subterfuges à grand renfort de maquillage et de perruques.

Ces quelques soirées amusantes ne compensent pourtant pas la mauvaise nouvelle que nous ont annoncée les inspecteurs Estrada et Floyd.

Leurs investigations se sont déroulées sur plusieurs États, du Wyoming à la Californie en passant par le Nevada. Ils ont épluché des centaines de conversations téléphoniques, de mails et de courriers. Ils ont croisé une multitude d'informations et ils se sont demandé comment Tony Perkins réussissait à nous traquer. Quand ils viennent à la maison le lendemain de notre retour, ils nous questionnent sur les personnes au courant de nos emplois du temps. Réponse assez rapide, principalement les derniers jours : le service de sécurité, quelques employés de Golden Bay Events et certains assistants de Hace. Le cercle est réduit à une vingtaine de personnes, mais tous au-dessus de tout soupçon. Hace et Mia ont une entière confiance en eux. Mais forcément, il y avait eu une fuite. Perkins ne s'était pas retrouvé par hasard à la jetée 39. Il a préparé son coup. Le problème est que nous n'en avons parlé que la veille. La maison a été sécurisée ainsi que la voiture. D'où tient-il ses informations ?

La surprise est de taille quand les deux inspecteurs nous ont confirmé leur hypothèse. Hace est complètement abasourdi et moi, je me dis encore que notre rencontre a suscité une réaction en chaîne inimaginable, une convergence de situations heureuses et malheureuses à la fois...

Nous sommes assis tous les quatre dans la salle à manger, Peter étant nonchalamment installé sur un tabouret de la cuisine à siroter une bière.

– Monsieur et madame O'Keefe, nous avons une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Nous allons prendre les mesures nécessaires, mais je pense que vous aussi monsieur O'Keefe allez devoir en prendre.

– Allez-y, ne tournez pas autour du pot inspecteur ! s'énervé Hace.

– Nous savons qui fournissait les informations sur votre emploi du temps à Perkins. Elle ne pensait pas qu'il irait jusqu'au kidnapping, mais elle voulait absolument que vous divorciez.

– Vera ? demande Hace.

– Ce ne pouvait pas être elle, elle n'était pas au courant de notre visite à la jetée 39.

– Votre femme a raison. Ce n'est pas Vera Bowen. Elle est, comme vous nous l'avez dit, à l'origine de vos problèmes, mais du point de vue de la justice, elle n'a rien fait. Non. C'est M^{lle} June Reynolds.

- June ?! Vous devez vous tromper voyons. Ce n'est pas possible ! Elle n'a aucune raison de nous vouloir du mal !
- Qui est June ? je lui demande en lui prenant la main.

Il est bouleversé et je ne sais pas pourquoi.

- June est l'amie de Cynthia.
- Cynthia ne me porte pas franchement dans son cœur.
- M^{lle}Chesterfield ne nous a jamais caché son animosité envers vous madame O'Keefe. Elle a été très claire dès le début : elle vous prenait pour une fan hystérique et arriviste. Son honnêteté nous a d'ailleurs déroutés de la bonne personne. Monsieur O'Keefe, elle n'a jamais voulu vous nuire et elle a été littéralement anéantie par la nouvelle.
- Mais pourquoi June ? Et comment ?
- M^{lle}Chesterfield ramenait son ordinateur avec votre planning chaque soir chez elle. Si elle n'était pas à la maison, elle communiquait son emploi du temps à son amie. Qui correspondait en général au vôtre. Elles n'ont jamais eu de secret l'une envers l'autre.
- Je suis au courant. Je les connais bien toutes les deux.
- Vous savez alors qu'elles voulaient un enfant.
- Oui.
- Vous ont-elles dit comment ?
- Non. Je crois qu'elles voulaient adopter.
- Non monsieur O'Keefe. Elles voulaient leur propre enfant et c'était June Reynolds qui devait le porter.
- Oh, je ne savais pas. Quel rapport avec notre enlèvement ?

Estrada se tortille sur sa chaise, mal à l'aise. Il se racle la gorge et poursuit :

- Elles avaient des critères assez particuliers pour ce bébé. Elles voulaient vous demander, à vous, de donner votre sperme. Pour avoir le bébé parfait. Mais quand vous vous êtes mariés, June Reynolds a été désespérée. Ses rêves de maternité se sont envolés. Elle a donc tout fait pour vous faire divorcer. Elle a rencontré Alexa Perkins à une réunion de quartier. Perkins voulait se rapprocher de vous et a expliqué qu'elle était une de vos conquêtes, évincée par une Française sans scrupule. M^{lle}Reynolds est tombée dans le piège, elle communiquait votre emploi du temps à chaque fois qu'Alexa ou Tony appelait. Elle était tombée sous la coupe de ces deux manipulateurs. Ils ont réussi à la persuader qu'Alexa serait une épouse idéale pour vous. Elle nous a expliqué qu'elle n'avait pas réfléchi aux conséquences. Jusqu'à ce que vous soyez enlevés.

Le problème est qu'elle n'a rien dit pour que nous soyons libérés plus tôt !

Sur le coup, je n'ai pas de compassion pour cette June, mais quand je repense à Richard, je prends conscience que certains manipulateurs sont très doués, ils détournent leur proie de leur environnement d'origine pour en modeler un autre à leur convenance. Ce sont des pervers narcissiques, avec aussi de l'érotomanie en ce qui concerne Alexa, ce qui a rendu les Perkins très dangereux. Les victimes de ce genre de personnages psychopathes, dont je fais partie, ont besoin de

temps pour se reconstruire. Par bonheur, Hace est à mes côtés, nous affronterons les conséquences de cette horrible aventure ensemble.

Après le départ des inspecteurs, Hace convoque aussitôt Cynthia au bureau. Ils ont une discussion houleuse, mais la loyauté de son assistante ne peut être remise en cause. La pauvre est anéantie. Elle a perdu la femme de sa vie et a contribué sans le savoir à un enlèvement. Je la plains presque.

Hace et moi sommes plus sereins dans notre relation. Cet apaisement est un réel soulagement pour nous deux ; nous ne sommes plus à cran. Fini la pression. En dehors des journalistes bien sûr !

Du moins, c'est ce que je croyais... C'est sans compter sur ma mère ! Elle m'appelle quasiment tous les jours et me tarabuste pour que nous venions enfin en Corse. N'y tenant plus, j'en parle à Hace.

– Lizzy, c'est tout à fait naturel que ta famille veuille te voir. Tu aurais dû m'en parler plus tôt.

– Oui. Mais ce n'est pas le moment. Avec ce cirque médiatique, il faut peut-être attendre que ça se calme.

– Honey, les paparazzis campent devant ma porte depuis des années. Je vis avec. Et tu dois en faire autant.

Plus facile à dire qu'à faire... Ils sont l'inconvénient majeur de ma vie avec Hace. Mais bon, je les préfère à la famille Perkins.

Cet après-midi, je travaille à la maison. Mia m'a donné quelques courriers à taper pour calmer ma frustration de ne pouvoir retourner travailler directement au bureau. Je l'aide comme je peux. Hace rentre tôt, ce qui lui arrive rarement. Je l'entends discuter vivement avec Wendy. Je voudrais bien assouvir ma curiosité, mais je dois terminer le dossier préparatoire d'une réception pour le lancement d'une boisson énergétique bio. Je ne vois même pas comment on peut fabriquer un truc pareil...

La porte coulissante s'ouvre dans mon dos. Un baiser dans mon cou m'empêche de continuer : je ne serai jamais immunisée contre lui.

– Lisandrina, tu as une heure pour te préparer, nous partons.

– Quoi ? Non, non. Tu ne vas pas recommencer avec des départs impromptus ! Je dois finir ça. Mia attend ce dossier.

– Mets-le sur une clé USB. Tu continueras dans le jet.

– Et nous allons où ?

– Las Vegas.

Il a quitté le bureau avant que je ne puisse réagir. Je déteste quand il décide notre départ sans me consulter ! Bon, j'espère au moins que j'aurai le temps de voir Moke et Karen là-bas, c'est le point positif de ce départ précipité.

Deux heures après, nous nous envolons pour Vegas. Je me plonge dans mon travail pour le

terminer et être tranquille ensuite : je veux profiter pleinement de mes amis.

Ce n'est que lorsque nous arrivons à l'aéroport McCarran que la bonne question frappe mon esprit :

- Pourquoi dois-tu venir à Vegas au fait ? Ce n'était pas prévu à ton planning.
- Tu verras.

Une limousine nous attend à la sortie de l'aérogare. Le chauffeur m'ouvre la portière arrière, mais avant de monter je le regarde de plus près :

- Je vous connais non ?
- Oui madame. Je suis le chauffeur attitré de monsieur O'Keefe à Las Vegas. Heureux de vous revoir.
- Euh... moi aussi.

Bizarre retour en arrière.

Il nous conduit sur les larges avenues éclairées jour et nuit de Vegas. J'ai habité cette ville pendant plus d'un an et demi pour la quitter il y a seulement quelques mois. J'ai pourtant l'étrange impression que ça fait une éternité.

Je reconnais les gigantesques enseignes, les hôtels grandioses et les casinos célèbres. Je revois quelques boutiques où j'allais faire du shopping sur le Strip. En revanche, je ne pourrais plus y vivre. Fraîchement débarquée de mon île, j'avais adoré cette frénésie permanente. Aujourd'hui, je ne la supporterais plus au quotidien. San Francisco est devenu ma ville. Et puis là-bas, j'ai l'océan Pacifique, ce n'est certes pas ma Méditerranée, mais au moins j'y ai retrouvé la mer, l'eau à l'infini, les odeurs iodées.

La voiture contourne l'énorme fontaine qui sert de rond-point devant l'entrée du Caesar Palace. Bagagistes, réceptionniste et assistant personnel délégué par l'hôtel se précipitent dès que la limousine stoppe sur cet imposant parvis. Nous sommes visiblement attendus. Je me félicite de mon choix vestimentaire et d'avoir relégué ma tenue short et T-shirt de ces jours-ci pour la troquer contre une robe beige délavée et rehaussée d'une large ceinture en métal un peu plus chic. Idem pour mes hautes spartiates qui me permettent de marcher vite. Évidemment, les flashes nous éblouissent dès que nous posons le pied par terre. Une journaliste accourt vers nous, micro à la main. Mon premier réflexe est de reculer, la peur au ventre.

- Ce n'est qu'une journaliste Lizzy, me murmure gentiment à l'oreille Hace.

Ça va aller, Lisandrina. Perkins and Co sont en prison.

Je me redresse et j'essaie d'avancer dignement vers la jeune femme. Hace m'enlace par la taille, il répond à deux, trois questions avant de m'entraîner dans le hall entièrement décoré de marbre. Il discute, donne des ordres ou répond à l'assistant du Caesar Palace, Wilson je crois. Il salue les

clients de l'hôtel, du moins ceux qui se détournent de leur machine à sous. Tout ça avec une décontraction naturelle que je lui envie. Je suis en plomb, je ne m'habitue pas à être moi aussi sous le feu des projecteurs. Encadrés par au minimum dix gardes du corps, plus notre binôme de choc, Wyatt et Chris, nous empruntons l'ascenseur de la Centurion Tower. Mon cœur bat plus fort quand nous parcourons le couloir du Nobu Hotel. Hace s'arrête net devant une porte. *Diù*, c'est LA chambre ! Nous entrons tous les deux à l'intérieur. Je n'ose plus avancer. Elle est exactement comme dans mes souvenirs.

– Tu as réservé la même chambre ?

– Ben... Il a fallu que j'attende deux jours. Mais ça valait le coup, vu ta tête.

– C'est... C'est drôle.

– Je sais. J'ai cette impression aussi.

– Pourquoi sommes-nous là ?

– Le destin nous a réunis dans cette suite contre notre volonté. Et je veux que notre histoire débute sur d'autres bases.

– C'est-à-dire ?

Il a un sourire enjôleur qui m'intrigue.

– Je t'attends dans le salon dans une heure. Nos bagages sont dans la chambre là-haut.

– OK...

De plus en plus étrange... Je reprends ma respiration après avoir fermé la porte. Les images se bousculent dans ma tête, moi montant cet escalier avec la couette enroulée autour de moi, mes vêtements épars sur la moquette, le miroir...

Les valises sont posées sur le porte-bagages, préparées par les bons soins de Wendy. Dans une housse de pressing, ma robe rose... Savamment rangée au-dessus. Message compris. Je cours dans la salle de bains. Relooking total de la tête aux pieds. Je lâche mes cheveux sur mes épaules, léger maquillage *nude* et parfum derrière les oreilles. Et je descends. Des bougies aux fragrances florales sont disposées partout sur les meubles et embaument la suite, les lumières tamisées plongent la pièce dans une jolie pénombre ambrée et un feu fictif brûle dans l'immense cheminée. Il est là, vêtu de son jean gris clair et de sa chemise beige en lin, sa tenue du premier jour...

– C'est magnifique. Comment as-tu fait ? Je n'ai rien entendu.

– Secret de magicien... Une coupe de champagne ?

– Volontiers.

Malgré tous ces mois à ses côtés, il m'intimide encore. Peut-être encore plus parce que nous sommes dans cette suite...

– Alors, maintenant ai-je droit à une explication ?

– Patience... D'abord, un toast à cette soirée que j'espère mémorable.

– *Salute* !

Il répète après moi, essayant de prendre l'accent corse. Il est vraiment bon acteur car il s'en approche.

– Tu veux apprendre le corse ?

– Ces derniers temps, j'ai beaucoup écouté de musique corse. Certains chants sont magnifiques. Mais je vais surtout me replonger dans le français. J'étais nul à l'école, mais je suis sûr que tu feras un excellent professeur...

Il m'enlace et dépose un baiser dans mon cou.

– À ce rythme-là, tu ne vas pas apprendre grand-chose...

Des frissons courent sur ma colonne vertébrale.

– Je vais essayer... Viens, allons dîner.

Je le suis, ma main dans la sienne, jusqu'à la salle à manger dont les portes sont closes. Il les fait coulisser et ô surprise : sur la table dressée en blanc et or, deux chandeliers avec des bougies dorées, des fleurs partout. Des tulipes blanches... Il s'en est souvenu... De la musique douce en fond sonore. Je me tourne vers lui, étonnée :

– Un dîner romantique ?

– Un rendez-vous amoureux.

Nous sommes interrompus par le serveur frappant à la porte, il amène notre entrée, un tartare de saumon au caviar servi sur son lit de glace.

Galant, Hace me tire la chaise pour que je puisse m'asseoir puis il s'installe face à moi, avec encore ce sourire énigmatique.

– Bon appétit.

Je savoure mon plat tandis qu'il me raconte, rayonnant, la genèse de son album. Je l'écouterai des heures parler de sa musique. Le homard du Maine à la sauce wasabi est une merveille et notre discussion bifurque sur la cuisine : nous sommes l'un et l'autre des amateurs gastronomes. Mais je ne sais toujours pas pourquoi nous sommes là. Il ne dévoile rien, pas un indice et je suis de plus en plus intriguée. Pour finir, le silencieux serveur dépose devant nous un superbe dessert au citron vert qui me semble très rafraîchissant et repart sans un bruit.

– Je reviens, me dit Hace en se dirigeant vers le bar au fond du salon.

Je le vois farfouiller derrière le comptoir. L'odeur d'agrumes est alléchante, je suis tentée de prendre une bouchée de ce gâteau glacé, mais ce ne serait pas poli. Il revient, l'air grave.

– Que se passe-t-il ?

Il a la démarche d'un félin en chasse. Sa chemise légèrement transparente laisse apparaître sa fine musculature et son jean moulant le rend plus que sexy. Je ne peux jamais maîtriser mon trouble face à lui.

Puis d'un coup, il s'agenouille devant moi et me prend la main.

– Oh non...

Je réalise soudain où il veut en venir et tout mon corps se met à trembler.

– Honey, je te l'ai dit, je veux que notre histoire débute sur de bonnes bases. Alors ici et maintenant, et cette fois en pleine possession de mes moyens, je te demande de devenir ma femme.

Unique réponse possible.

– OUI, OUI, OUI ! je lui crie en m'agenouillant sur le sol, mes bras autour de son cou.

– En mon âme et conscience, je veux devenir ta femme !

Nous partons à la renverse sur le parquet, riant comme des fous. Allongée sur lui, je l'embrasse fougueusement, passionnément, à la folie. Il roule sur lui-même et je me retrouve sur le dos. Il est hilare.

– En général, une demande en mariage ne se termine pas sur le sol.

– Ah, vous les Américains, vous êtes trop conventionnels.

– Les Corses ne le sont pas ?

– Si. Je suis l'exception.

– J'aime cette exception.

Je ne mangerai jamais mon dessert.

Il se lève et me tend la main :

– Viens. Allons faire l'amour dans ce lit qui nous a porté chance.

– À vos ordres, monsieur O'Keefe.

Je lui réponds en jetant mes chaussures sous la table.

Il éclate de rire, un rire tellement joyeux qu'il me tire une petite larme. C'est un amour de mari !

Quand nous arrivons dans la chambre du « premier soir », nous sommes déjà nus, nos vêtements traînent sur chaque marche du bel escalier en bois.

Il se jette les bras en croix sur le lit, j'aime ce sourire éclatant sur son visage. Appuyée sur le chambranle de la porte, je ne me gêne pas pour le mater de la tête aux pieds. Il est absolument divin. Je me mords les lèvres devant son érection glorieuse. Un éclair de désir fulgurant se répercute le long de ma colonne vertébrale.

– Honey ! Arrête de me faire languir, me supplie-t-il, les mains jointes.

Je cours vers le lit et je saute dessus, les genoux de chaque côté de ses cuisses. Puis je plonge ma langue dans sa bouche au goût champagne. Pendant notre interminable baiser, mes seins frottent sur son torse. Hace excite encore plus la pointe avec son pouce et son index. Je gémiss sous la douleur exquise. Je sais qu’il sourit de son effet et il en rajoute avec une de ses cuisses qui vient masser mon entrejambe. Je relève la tête pour reprendre une bouffée d’air. Il en profite et me retourne sur le dos.

– J’adore tes seins, Honey, mais je préfère encore plus ton clitoris.

J’écarquille les yeux à cette déclaration. Il n’a jamais vraiment parlé pendant nos ébats et, pour être franche, j’adore qu’il me dise ce qu’il aime.

Il glisse entre mes jambes, mais ses paumes continuent leur délicieuse caresse sur mes seins tendus. Son visage s’éclaire quand je lui donne libre accès à mon intimité. Il n’hésite pas une seconde, il se penche et vient lécher mon clitoris déjà en feu. Je sursaute tellement mon sexe est sensible, je n’ai jamais été aussi à fleur de peau. Ma bouche expire un long souffle libérateur : je suis à lui. Pour toujours.

Il a senti l’effet qu’il me faisait, ses lèvres se referment sur mon clitoris et il lève les yeux vers moi. Mon cœur gonfle d’orgueil, Hace m’aime. Nos regards s’accrochent, ses mains se font plus câlines. Il continue, il attend que je jouisse sous sa bouche, les yeux toujours rivés aux miens. Il voit mon orgasme monter et il poursuit sa délicate torture jusqu’à ce que j’explose une première fois, puis une deuxième fois.

Satisfait, il dispose des dizaines de petits baisers sur mon ventre, sur ma poitrine et ensuite, là, au creux de mon cou où je suis hypersensible.

– Oh Lizzy ! Si tu pouvais voir comme tu es belle quand tu te laisses enfin aller.

Je pose une main chaude sur sa joue :

– C’est toi qui as réussi ce miracle.

Il fredonne sa nouvelle musique. Mince, je lui donne envie de chanter ! Je suis émue jusqu’aux larmes. Il encercle mon visage de ses mains, ses pouces effleurent mes lèvres. Il murmure dans un souffle :

– Je t’aime.

Et lentement, doucement, il s’enfonce en moi. Ses yeux verts sont concentrés sur moi, il guette la moindre de mes réactions. J’ai l’impression qu’il suit le rythme de sa musique parce que ses hanches bougent d’abord avec une certaine retenue, une sorte de slow langoureux, pour ensuite accélérer. Il s’agenouille pour augmenter le frottement sur nos sexes. Il me joue un rock endiablé avec sa queue. Les cordes de mon corps vibrent aux mêmes intonations. Notre respiration devient frénétique, nous

nous perdons hors du temps et de l'espace. Seuls nos sens nous relient l'un à l'autre. Il prononce plusieurs fois mon prénom, un chant d'amour qui s'accorde avec ses coups de reins de plus en plus rapides. Il semble atteindre la plus haute note dans un effort ultime. Je crie son prénom lorsqu'un orgasme surpuissant me saisit, mes jambes tremblent et mon corps retombe brusquement sur le lit.

Hace m'embrasse sur le nez et s'écroule à mes côtés :

– Tu m'as épuisé !

Je ris devant son air de satisfaction totale. Il m'attire à lui et caresse mon épaule, je ronronne de délice.

– Je t'aime Hace, je lui dis avant de fermer les yeux.

Quelle étrange sensation de revivre la même chose : le lendemain, une jambe est posée sur les miennes et son bras barre mes hanches. Il dort paisiblement. Je voudrais me lever, mais il est trop lourd.

– Humm. Il grogne un peu puis il se retourne vers moi. Tu ne vas pas te jeter contre le miroir cette fois ?

J'éclate de rire :

– Sauf si tu t'enroules dans ce drap.

– Non. J'ai d'autres projets.

Il effleure la pointe sensible de mes seins et... Mon réveil est infiniment agréable.

Après nos ébats épuisants, il s'étire lascivement dans le lit :

– Bon, maintenant que tu as accepté de m'épouser, nous pouvons passer à la deuxième étape.

– Quelle deuxième étape ? Je suis déjà ta femme, au cas où tu l'aurais oublié !

– Tss, tss. Pas aux yeux de ta mère.

– Ma mère ? Quel rapport ?

– Je l'ai appelé.

– Quoi ? Quand ?

Oh Diù, je suis mal.

– Il y a trois semaines. Il fallait bien que quelqu'un m'explique ce que je devais faire !

– Je ne comprends rien à ce que tu me dis !

Il s'assoit alors en tailleur, nu et parfait :

– Pour le mariage. Je ne connais pas les coutumes corses donc ta mère m'a aidé à comprendre et à tout organiser. Avec l'assistance de Mia. Elles s'entendent très bien d'ailleurs toutes les deux.

Il blague hein ?

– Lizzy ?

– Vous avez comploté derrière mon dos ?

– Oui.

Devant ma mine déconfite, il se mord les lèvres pour ne pas rire.

– Hace, jamais je n’aurais cru que tu veuilles célébrer notre mariage en Corse. C’est... Comment te dire ?... Tu combles mon vœu le plus cher.

D’un grand geste de la main, il me fait une révérence.

– À votre service, madame O’Keefe.

Épilogue

Effectivement, ils ont planifié la cérémonie tous les trois, plus mon père qui doit courir dans tous les sens afin de satisfaire les désirs irréalisables du trio.

Ma seule tâche consiste à établir la liste des invités. En Corse, facile : le village entier pour l'apéritif, la famille et mes amis pour le dîner. Pour les États-Unis, la liste est plus courte. Je veux inviter Moke et Karen, mais leurs faibles revenus ne leur permettent pas de faire un tel voyage. Il faut que j'en discute avec Hace, je déteste lui demander de l'argent, mais là ce n'est pas pour moi. Notre discussion se termine, comme d'habitude quand ça concerne l'argent, en dispute : il s'énervait à chaque fois que j'ai des scrupules à utiliser sa fortune !

Plus Dom, Mia et les enfants, les quatre musiciens et leurs familles, Peter et Wendy. Wyatt et Chris étant obligatoirement du voyage... Le choix des témoins est une évidence : Steve et Peter pour Hace et Julia et Marie pour moi.

Je crains la réaction de Chooli, mais elle est enchantée pour nous deux. Elle a surtout très mal pris les mensonges de Hace à propos de notre mariage. Bien qu'il lui ait expliqué en détail pourquoi il l'a tenu à l'écart, elle n'a pas apprécié son manque de confiance. Hace use de beaucoup de diplomatie pour la convaincre de venir avec nous dans le jet, Chooli est comme moi, ça me rassure, elle déteste profiter de sa fortune.

Reste le problème épineux de Richard. Plusieurs jours me sont nécessaires afin que Hace lui demande de vive voix, et non par téléphone, de venir. Vera étant partie, les deux hommes ont finalement discuté pendant des heures chez les Bowen. Je ne lui ai pas posé de question à son retour : il parlera quand il en éprouvera le besoin. Il doit digérer ce premier mais fragile pas vers la réconciliation avec son père. On est encore loin du pardon, cependant il ne se crispe plus à la moindre évocation de Richard. Soyons optimistes !

Au fur et à mesure que le départ approche, l'excitation et l'angoisse augmentent. À bien réfléchir, notre premier, et vrai, mariage a été nettement moins stressant... Je ne m'en souviens pas et je préfère presque ça à cette hystérie collective.

Le vol, en plusieurs étapes, est également agité : chacun y allant de sa petite histoire drôle sur les mariages ratés. Ils ne m'aident pas vraiment...

Je flippe à propos de la rencontre entre mon père et Hace. Pour rien. Ils s'entendent à merveille : la musique est un langage universel !

Autre souci : nos invités américains sont logés dans un hôtel cinq étoiles de Calvi, mais nous ? Hace est habitué au luxe et je veux profiter de ma famille. Dilemme vite résolu : il me connaît mieux

que je ne le crois, il accepte de dormir chez mes parents ! Situation incongrue, au-delà de ma faculté de compréhension. Me lever le matin avec lui dans MON lit et prendre le petit déjeuner ensemble dans la cuisine de mes parents est quoi ? Un mirage ? Une hallucination ? Un conte de fées ?

Hace O’Keefe attablé devant ma mère à papoter sur la place des convives ou le choix des menus ? Une invraisemblance ? Une déviation de l’espace temporel ? Wendy, elle, passe son temps à la maison pour connaître le secret de la *torta corsa* ou des *sturza preti*.

Bref, je passe quatre jours à chercher où me situer.

Je prête particulièrement attention à Anto : je veux le rassurer sur moi, il a fait des cauchemars concernant notre enlèvement. Hace et moi l’emmenons partout, surtout pour aller voir Taawa et Diego. Ils ne parlent pas la même langue mais se coordonnent parfaitement pour les bêtises, comme arroser les clients de l’hôtel avec leur pistolet à eau. Je suis morte de honte devant le directeur qui nous a convoqués. La notoriété de Hace peut parfois avoir des bons côtés, cela a arrondi les angles avec M. Cecci.

Jour J.

Respectant la tradition, Hace a dormi à l’hôtel. Je me lève aux aurores, mais ma mère est encore plus matinale que moi.

- Pas trop stressée ma chérie ?
- Oh si. Je ne sais pas comment tenir jusqu’à la fin de la journée.
- Tout ira bien. Ton père et moi sommes si fiers de toi : ton mari est un homme bien.
- Je sais, Maman.

Marie nous a réservé une séance chez l’esthéticienne : soins, massage, maquillage. La totale. Son cadeau de mariage. Mais par-dessus tout, deux heures, seule avec ma sœur adorée à nous raconter notre vie. Je pense que je vais devoir revenir d’ici peu en Corse pour un autre mariage.

À midi, déjeuner frugal, je ne peux rien avaler. La cérémonie à l’église est à quinze heures. Marie et Mia se sont proposées pour m’habiller. Maman et moi avons piétiné une journée entière à Bastia à la recherche du modèle idéal. Un moment mère/fille inoubliable. La robe en satin écru est une pure merveille ; le bustier croisé sur ma poitrine est enserré dans une fine ceinture brodée de perles dorées. La jupe ample tombe en plissés jusqu’à mes chevilles. Une délicate coiffe en perles montées sur une chaîne en or orne mon chignon. Si j’ai opté pour la sobriété avec la robe, j’ai craqué sur les chaussures : des fines sandales à talons dorées avec des lanières en strass. Debout dans la chambre de mes parents, je ne reconnais pas la jeune femme lumineuse qui se reflète dans le miroir. Personne ne dit mot. Embarrassée d’être le centre d’attention, je leur demande ce qu’ils en pensent :

- Tu es la plus jolie des mariées, ma fille.
- Merci Papa.

J'ai souhaité aller à l'église à pied avec ma famille, Marie courant derrière moi pour soulever la robe. Les voisins m'applaudissent et viennent gonfler le cortège. Sur la place de l'église, le village entier guette mon arrivée. Les gendarmes sont tous mobilisés pour écarter paparazzis et curieux. Mon cousin Jean-Do leur indique qui peut ou non entrer dans le périmètre de sécurité. Devant les marches, ma tension s'accroît. Je l'aperçois au fond de l'église, face à l'autel. Quand j'apparais à la grande porte, il arbore un sourire triomphant. Son charisme irradie sur l'ensemble des personnes présentes, qui n'avaient d'yeux que pour lui avant mon entrée. Et pourtant, il ne regarde que moi.

Sa bouche prononce une phrase muette que je reconnais immédiatement parce qu'il n'a de cesse de me le répéter :

– *I love you.*

Je marque un temps d'arrêt, car mon cœur a bondi et s'est arrêté dans ma poitrine compressée. Quand ma respiration repart, tous mes doutes, toutes mes craintes sur mon avenir se sont évaporées. Je me sens alors la plus belle des femmes.

Celle qu'il désire.

Celle qu'il veut à ses côtés pour la vie.

Cette merveilleuse idée me pousse en avant, vers la lumière qui brille au bout de l'allée.

L'église est bondée, je l'ai rarement vu ainsi. Je m'accroche désespérément au bras de mon père qui tremble autant que moi. Il est très classe dans son costume neuf et il fait si jeune. Nous marchons lentement au rythme de l'hymne nuptial, la larme à l'œil l'un et l'autre. Tête haute, je m'avance vers lui, ne remarquant rien, ni personne. Devant l'autel, je m'agrippe au bras de Hace qui murmure dans mon oreille :

– *God Lizzy*, tu es absolument sublime.

Monsieur le curé lui intime le silence : la préparation au mariage a été un cours accéléré avec lui. Je n'entends pas vraiment ce qu'il dit. Mon esprit se focalise sur la chaleur de cette main dans la mienne ; elle m'envahit, me consume et je ne perçois que la présence de cet homme flamboyant dans son costume noir aux revers satiné, sa chemise blanche à col cassé et un nœud papillon. Je flotte sur un nuage, jusqu'à l'échange symbolique de nos alliances (j'ai déjà la marque sur mon annulaire) ; Anto nous les apporte fièrement sur un joli coussin.

– Lisandrina, voulez-vous prendre pour époux Hace ici présent ?

– Oui je le veux.

– Hace, voulez-vous prendre pour épouse Lisandrina ici présente ?

– Oui. Je le veux. Encore une fois.

Je baisse la tête, je ne peux décemment pas éclater de rire devant l'autel. Les confrères entament leurs chants ; je suis étreinte par l'émotion. Mes larmes coulent involontairement aux premières notes

du « Dio vi Salvi Regina ».

La messe terminée, nous sortons sur le parvis de l'église où nous sommes photographiés, interpellés et soumis au rituel du riz volant. Hace enlace ses doigts dans les miens et me glisse dans l'oreille :

– Désormais, tu es vraiment ma femme pour ta famille.

J'acquiesce d'un signe de tête, ne pouvant plus articuler un mot. Mes parents me poussent dans la voiture joliment ornée de rubans blancs, je peux souffler deux minutes : je suis si submergée par les sentiments que ma gorge en devient douloureuse.

L'apéritif se déroule sous un chapiteau dressé dans un champ, avec un décor « nature », feuillages du maquis, branches de chêne vert accrochés partout, plats en bois d'olivier et assiettes en *teghje* (ardoises) et spécialités corses à profusion. J'ai adoré l'idée de Mia : elle me correspond totalement. Je suis assaillie par des centaines de personnes, venues surtout pour approcher Hace. Qui se prête avec une grande gentillesse au jeu des congratulations appuyées et des accolades multiples, si loin de sa culture américaine. On lui parle en français ou en corse et il opine de la tête alors qu'il ne comprend pas un traître mot. Je voudrais bien le sauver de cette foule, mais je suis accaparée de mon côté par mes collègues guides. Après deux heures d'effusions et de toasts, nous partons en cortège jusqu'à la plage de Calvi où se déroulera le dîner. Ma mère et Mia ont réussi un tour de force : elles ont privatisé un restaurant et assuré grâce à l'appui de la municipalité un périmètre de sécurité immense. Nous ne serons pas importunés et nous pourrions rester en petit comité, une cinquantaine de personnes. Le résultat de leur labeur est au-delà de mes rêves les plus fous. Le ciel se pare des couleurs ambrées d'octobre, une lueur rasante éclaire encore la citadelle et le soleil enflamme la mer de ses rayons dorés.

– C'est le paradis ! s'exclame madame Leone, la mère de Franck. Lizzy, vous habitez sur une très jolie île.

– Merci madame Leone.

– Appelez-moi Laura, nous sommes de la même famille maintenant.

La famille... Elle est rassemblée ici, ma famille de sang et ma famille de cœur.

Marie et Maman s'activent pour placer les invités sur la plage. Sous des tonnelles ornées de fleurs multicolores et de guirlandes lumineuses, les tables et les buffets sont posés sur des planchers en bois. De hauts photophores sont plantés dans le sable et donnent une lumière tamisée intime... Même si des baigneurs intrigués longent le bord de l'eau et s'échappent vite devant l'allure patibulaire du service d'ordre.

Mia a choisi une belle vaisselle en porcelaine fine avec un liseré d'argent. Chaque invité a devant lui un petit vase avec des œillets blancs et d'autres très hauts sont remplis de longs lys et de tulipes blanches. Le chemin de table confectionné par Julia est une tresse d'oliviers, de feuilles d'arbousiers et de myrte. Un espace convivial avec canapés et fauteuils a été aménagé, pris d'assaut par Camille,

Anto et les petits cousins. Les serveurs circulent parmi nous avec des flûtes de champagne et de pétillant corse quand j'entends un tintement :

– S'il vous plaît, mesdames et messieurs, un petit mot.

C'est Chooli avec ma mère à ses côtés qui traduit :

– Comme malheureusement, Hace n'a plus sa mère, je voudrais, en tant que sa meilleure amie, vous dire deux mots. Hace est un homme exceptionnel, pour ceux qui ne le connaissent pas et ceux qui le connaissent ne me contrediront pas. Longtemps, j'ai désespéré qu'il trouve une femme qui lui corresponde. Puis il a rencontré Lizzy. Par hasard. Et ce hasard a bien fait les choses. Cette jeune femme l'a transformé. Elle le rend heureux. Alors Lisandrina, merci. Vous êtes de notre famille désormais.

Je ne peux m'empêcher de verser une larme, je suis profondément touchée par les paroles de Chooli. Je n'ai pas le temps de lui répondre que Richard s'empare du micro. Il est de toute évidence stressé :

– J'ai longuement réfléchi sur mon droit à prendre la parole aujourd'hui. Mais il m'est paru évident que je ne pouvais faire autrement. Je suis et je resterai jusqu'à la fin de mes jours le père de Hace. Il est la fierté de ma vie et Lisandrina, vous le savez, je vous accueille avec joie comme ma belle-fille.

Je sens Hace me presser fortement l'épaule, mais il reste silencieux. J'adresse un petit signe de remerciement de la main à Richard.

C'est ensuite le tour de mon père. Ma mère a la gorge sèche, je crois qu'elle est aussi émue que moi. Mon père s'éclaircit la voix quelques secondes. Mon pauvre papa, il n'a pas l'habitude de parler en public.

– D'abord merci d'être présents ce soir et d'être venus de si loin célébrer le mariage de ma fille. C'est un honneur de vous recevoir chez nous. Mes enfants sont aussi ma fierté Richard. Alors quand Lisa nous a raconté sa drôle d'histoire avec Hace, nous avons été très inquiets. Je vous avoue que j'aurais préféré que ma fille reste ici plutôt que de retourner à San Francisco. Mais bon, elle est têtue et elle veut toujours faire ce qui est juste. Même si elle doit mettre sa vie en danger. Et elle est amoureuse, qu'est-ce qu'un père peut faire contre ça ? Donc Hace, prenez soin de notre bébé ou je viendrais vous voir.

– Humour corse, je murmure à Hace qui soupire de soulagement.

Le dîner est un pur régal où se mélangent les saveurs corses et les mets raffinés. Les invités discutent entre eux, essayant de communiquer malgré le barrage de la langue, ils se promènent de table en table. Mia et Julia semblent être des amies depuis toujours. Chooli discute avec ma sœur et Dom tente désespérément de communiquer avec mon père. La musique douce de l'orchestre, des copains à Petru je crois, apporte à cette fête une ambiance chaleureuse et amicale. Je savoure chaque minute partagée avec toutes ces personnes qui me sont chères.

Je cherche Hache des yeux après qu'il a testé le fromage du village. J'espère qu'il n'a pas été écœuré par ce goût fort auquel il n'est pas habitué. Un bruit sur la scène attire alors mon attention : ses musiciens et lui s'y sont installés sous l'admiration non contenue des membres de l'orchestre. Il s'est changé ; il porte un jean noir délavé et un T-shirt gris anthracite, sur lequel se détache son naja, un pendentif navajo en croissant de lune, bijou offert par sa grand-mère à sa naissance. Ma tenue de scène préférée... Il tapote sur le micro et dans un français hésitant :

– Lisandrina, cette chanson est pour toi.

Il poursuit en anglais :

– Tu en connais la musique. Tu m'as inspiré les paroles.

Je reste interdite : il a composé une chanson pour moi ?

Tout le monde applaudit, attendant avec impatience.

Il commence alors à jouer quelques notes sur sa guitare, les premiers accords plutôt gospel se muent en pop rock quand sa voix s'élève dans la nuit ; c'est la musique qu'il a composée lorsque nous sommes sortis de la cave...

*« I was lost in the dark
And you found me in this park
I was so lonely
But you brought me to the light
You're now and definitely
My love and my guide
Starring at the sun
You caught me up
Now I don't have to run
I left behind the shadows
Memories killing
I can see through the windows
You, wearing my ring
Starring at the sun
You caught me up
Now I don't have to run
No more
No more »*
*(« J'étais perdu dans le noir
Et tu m'as trouvé dans ce parc
J'étais si seul
Mais tu m'as ramené à la lumière
Tu es, maintenant et définitivement*

*Mon amour et ma guide
En regardant le soleil
Tu m'as attrapé
Maintenant je n'ai plus besoin de courir
J'ai laissé derrière moi les ombres
Les souvenirs qui tuent
Je peux voir à travers les fenêtres
Toi, portant ma bague
En regardant le soleil
Tu m'as attrapé
Maintenant je n'ai plus besoin de courir
Plus jamais
Plus jamais »)*

Je suis transcendée par sa musique et que dire des paroles ? Elle m'émeut jusqu'aux tréfonds de mon âme. Sur la plage, le silence n'est interrompu que par le clapotis des vagues. Lorsque la dernière note s'est envolée dans le ciel pur de la nuit, les invités explosent de joie, ils applaudissent le groupe, certains debout sur leur chaise.

Hace entonne aussitôt mon autre chanson favorite, « The Desert Heart » que j'écoute à peine, encore secouée par la première chanson. MA chanson.

– C'est la plus belle chanson qu'il ait jamais écrite, me chuchote Dom.

J'approuve d'un hochement de tête.

Trois morceaux plus tard, il descend de la scène et la laisse aux musiciens. Je m'élance à sa rencontre :

– C'est le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais offert !

Il me sourit tendrement en me prenant par la taille. Il veut m'emmener en dehors de la fête. J'ôte mes chaussures et mes pieds retrouvent avec plaisir le sable fin.

– Pieds nus comme toujours.

Nous nous éloignons assez loin de la réception. La lune éclaire la citadelle qui projette son ombre sur la mer. Il s'arrête enfin, mes deux mains dans les siennes brûlantes :

– J'avais besoin de me retrouver seule avec ma femme. Pour lui dire à quel point elle est extraordinaire dans sa robe de mariée.

– Merci. Merci aussi d'avoir organisé ce merveilleux mariage. Ma famille est ravie.

– Ma famille aussi. La réception de Los Angeles était, disons, un peu trop factice. Ils préfèrent celle-ci. Mais pour moi, notre vrai mariage est celui de Vegas.

Il m'ôte un grand poids :

– Oh Hace, pour moi aussi ! Je n'osais pas te le dire, tu semblais si attaché à ce que notre histoire parte sur d'autres bases. Mais je sais maintenant que nous nous sommes réellement mariés par amour à la Little White Chapel et c'est ça le plus important.

– *God* ! Je t'aime tant Lisandrina.

Il se penche vers moi et m'embrasse avec une telle passion que mon abandon est total. Lascive entre ses bras, je pose un instant mon front sur son torse. J'entends sa respiration haletante. Oui, il m'aime.

Et c'est la seule vérité qui compte.

Un cri d'amour sort de mes lèvres :

– Tu es mon soleil !

Chapter 0

Hace

J'ai chaud, très chaud. Un mal de crâne épouvantable, caractéristique des lendemains de cuite. Mon bras bouge tout seul... Je sens quelque chose à côté de moi, tourne péniblement ma tête lourde et me retrouve nez à nez avec... une inconnue !

Qui c'est bordel ?

J'attrape le drap pour l'enrouler autour de ma taille et sors précipitamment du lit. Je la vois faire pareil avec la couette autour d'elle.

Merde, qu'est-ce qui se passe ?

J'ai un bruit de tambour épouvantable dans les tympans, mais le pire est ce trou noir béant dans mon cerveau. Je n'ai aucune idée de comment je suis revenu dans ma chambre d'hôtel et encore moins de qui est cette femme ! Je la fixe, cherchant désespérément dans ma mémoire un souvenir de cette nuit.

Elle articule quelques mots que je ne comprends absolument pas.

– Vous n'êtes même pas américaine ?

C'est la merde, une touriste ! Mais elle me réplique dans un anglais parfait qu'elle est française.

Bon, j'aime bien la France...

– Qui êtes-vous ?

– Lisandrina Marini.

Une lueur dans ma tête embourbée m'apprend que j'ai déjà entendu ce nom. Une fan ? Certainement. Et en plus, elle a réussi à déjouer mon service de sécurité.

– Une fan qui a traversé l'océan pour me droguer et me mettre dans son lit ? Je suis un de vos fantasmes ? Ou...

Elle me coupe aussitôt la parole. Oh ! Elle est plus que furieuse, elle a les yeux qui me lancent des éclairs qui, s'ils étaient vrais, me pulvériseraient ! Très énervée, elle s'agite en levant les bras en l'air.

C'est alors que je le vois. Un anneau à sa main scintille au soleil qui embrase toute la chambre et

j'en sens un autre à mon propre doigt...

NOONNN !

Je saute sur le lit et me précipite sur elle. Je lui attrape la main gauche, à la peau blanche et fine, puis mets la mienne à côté.

Non, non... Merde et merde... Les mêmes alliances ! Qu'est-ce que c'est cette histoire ?!

Je la regarde plus attentivement. Elle est terrorisée et c'est moi qui lui fais peur. D'anciens souvenirs douloureux remontent brusquement à la surface. Non ! Je ne peux pas effrayer une femme. C'est contre tous mes principes !

Je m'écarte et m'assois sur le lit. Je ne peux pas la quitter des yeux. Elle est... elle est adorable, jolie comme un cœur avec ses cheveux bouclés et échevelés, des yeux inquiets mais si dorés ! Et elle me fait beaucoup, mais beaucoup trop d'effet : elle s'est assise par terre et je vois son dos nu jusqu'à la chute de ses reins dans le miroir. Mon esprit n'a aucune réaction, mais mon corps, lui, ne réagit que trop bien et je bénis le drap autour de mes hanches. Sans nul doute, vu l'état de la chambre, on a couché ensemble cette nuit...

Je suis perdu. Je suis... marié ? Chose inconcevable à mes yeux et elle semble aussi désorientée que moi. Elle se lève soudain et marche jusqu'à un sac à main, vraisemblablement le sien. Qu'est-ce qu'elle pense trouver là-dedans ?

– J'essaie de trouver des réponses, figurez-vous !

– Il me semble que la réponse est : nous sommes mariés !

Elle ne comprend rien à la situation ! Elle ne semble pourtant pas idiote... Il faut que je le lui prouve. Une vague idée me dicte de trouver ma veste. Je sors de la chambre et dévale l'escalier. Mon blazer de chez Armani est sur le billard. Oh, avec un petit gilet blanc... Qu'ont-ils fait sur ce billard ?

Je ne sais pas comment je l'ai deviné, mais le papier est bien roulé dans ma veste. Je le déplie et le lis. Un acte de mariage !

Merde et merde et merde !

Je laisse tomber le papier

– Nous sommes mariés !

J'ai hurlé sans m'en rendre compte. Une fissure s'est ouverte dans ma cage thoracique, j'ai terriblement mal. J'ai détruit la vie d'une femme ! Je me dégoûte ! Je n'ai jamais voulu m'engager pour n'avoir pas à faire souffrir quelqu'un. Jamais je ne me le pardonnerai. J'ai commis l'irréparable.

- Nous sommes à Vegas. Nous pouvons faire annuler rapidement ce mariage.
- Je ne divorce pas, rétorqué-je, sèchement.

Certainement pas ! Je ne lui ferai pas subir ce que ma mère a subi. J'ai besoin de m'éclaircir les idées. Comment en suis-je arrivé là ? Que s'est-il passé hier soir et surtout cette nuit ? Je me retrouve marié à une inconnue ! J'étouffe, cette situation inconcevable m'étouffe. Ce brouillard dans ma tête m'incommode, une bonne douche me remettrait peut-être la cervelle dans le bon sens. L'eau glacée a pour effet de me calmer. Un peu. Quand je reviens dans la chambre, elle est debout, la couette toujours autour d'elle, traînant comme une robe de mariée sur le sol, les yeux fermés. Un ange...

Je déglutis avec difficulté et me sèche vigoureusement les cheveux. Je dois m'habiller sinon elle ne tardera pas à s'apercevoir de mon trouble. Elle rentre dans la salle de bains et ferme vite à clé. Je souris, j'ai une folle envie de la rejoindre sous la douche. Mais merde, qu'est-ce qui m'arrive à vouloir faire l'amour à une étrangère ? Je serre les poings pour ralentir mon rythme cardiaque.

Respire mon vieux, tu ne la connais pas, tu ne peux pas avoir envie d'elle voyons !

Et pourtant si. Elle m'attire comme un aimant.

J'attends, la rage au ventre, assis sur le lit. J'écoute chaque son en provenance de la pièce d'à côté. À quoi pense-t-elle ? A-t-elle peur ? Veut-elle de l'argent pour me faire chanter ? Mon instinct me dit que non, mais je ne dois pas m'y fier, pas en ce moment.

Quand elle ressort, j'ai un mouvement de recul : cette robe rose pâle ! Elle lui va à ravir. Elle est magnifique...

- Mes lèvres sont enflées, lui reproché-je.
- Et moi, j'ai des griffures dans le dos.

Eh oui, ma chère et belle inconnue, notre nuit a dû être torride...

Elle en rougit et j'adore cette réaction sincère.

- Ça va ?
- Non.

Elle ne me ment pas, je le vois bien. Elle est comme moi, complètement effarée par notre situation et mal à l'aise.

- Vous vous souvenez de quoi ? me demande-t-elle de sa douce voix cristalline.

Difficile de répondre. J'ai un trou noir à la place du cerveau. J'ai des souvenirs jusqu'à mon arrivée au night-club. Puis rien.

- Hier soir, je ne travaillais pas. C'était relâche.

- Moi, j’ai travaillé jusqu’à vingt et une heures et j’ai rejoint mes amis au night-club The Bank. Cela m’est revenu quand j’ai regardé mon portable.
- Comment ça travailler ? Vous travaillez ici, à Vegas ?

Elle n’est pas une touriste. Information non négligeable qui me rend aussitôt soupçonneux. Elle m’explique alors que par son travail, elle avait eu des entrées. Dom aussi avait reçu au bureau les invitations de la société d’équipement de sport.

Dom ! Mais oui ! Il doit savoir ce qui s’était passé !

Mon manager est un de mes meilleurs amis, un des trois fidèles de « la Maison O’Keefe », c’est ainsi que j’appelle Dom, Pete et Steve. Un trio que je n’échangerais pas pour tout l’or du monde.

Quand j’entends la voix de Dom, je soupire de soulagement. Mais je déchanté aussitôt devant l’hystérie de mon ami. Il crie au téléphone en me demandant comment je vais et où je suis. Mais comment ça où je suis ? Même lui ne sait pas que j’étais de retour à l’hôtel ? Oh là là ! Cela se complique. Pire, Dom a appelé la police, car j’ai complètement disparu de la circulation depuis hier soir et, en plus des flics, tout le staff a passé la nuit à arpenter les rues de Vegas à ma recherche. La situation dégénère. Il faut que je stoppe la machine ou ils vont tous être broyés, par la presse en premier lieu !

Quand Dom a fini son sermon, je l’interroge sur la nuit précédente. Mon ami ne comprend pas vraiment où je veux en venir, cependant j’ai besoin de savoir de quoi se souvient Dom. Nous en avons besoin, rectifié-je mentalement en lorgnant vers ma charmante compagne visiblement en attente elle aussi d’informations. Elle se tortille les mains sans cesse. Dom me décrit une jeune femme, brune et sexy, qui m’avait accosté au bar et dont il n’a aucun souvenir. Et ce n’est de toute façon pas avec elle que je suis sorti du bar... Ce qui me surprend le plus, c’est que j’avais échappé volontairement à mes gardes du corps. Ce qui ne m’est jamais venu à l’esprit, tellement ma sécurité nécessite un service constant, principalement en ces temps tourmentés avec cette folle dans la nature. Dom a paniqué trop vite et surtout il a eu la très mauvaise idée d’appeler la police. Il faut qu’il gère ses conneries, je ne peux pas se permettre d’avoir aujourd’hui flics et journalistes sur le dos ! Il est vital pour l’instant de me concentrer sur moi et la jolie petite personne à ses côtés.

Je raccroche violemment au nez de Dom. Je sais que d’ici quelques minutes ma colère sera retombée, mais là mon cerveau est en train de déjanter. Je ne contrôle plus rien.

- Merde...
- Alors ? Qu’est-ce qu’il vous a dit ?

Sa voix est anxieuse, je dois la mettre en confiance.

– J’ai bien discuté avec une fille, mais ce n’était pas vous car Dom me l’a décrite comme une grande brune très sexy.

Elle est de plus en plus mal à l’aise, elle n’ose même plus me regarder. Elle en a même fait tomber

sa serviette enroulée sur sa tête. Elle se donne alors une contenance en essuyant sa magnifique chevelure d'or.

– Et vous, vous êtes une adorable blondinette...

Elle dégage un charme fou qui me brouille tous mes sens.

Ressaisis-toi O'Keefe ou tu finiras au pilori.

Je ravale sa salive et continue à haute voix :

– Donc, d'après mes estimations, nous nous sommes vus après une heure du matin. Dom m'a dit que j'avais bu. Et je bois rarement... L'effet a dû être rapide.

– Je bois un peu quand je sors, mais jamais au point d'être dans un brouillard total ! Je travaille. Je dois faire attention... Je... J'ai dû aussi dépasser la limite...

– Dépasser la limite ! Nous sommes mariés !

Non sans blague ? Elle n'a vraiment pas pris conscience des conséquences de son comportement insensé ou quoi ?

Oh là, ses yeux dorés lancent des flammes, elle est à nouveau très en colère :

– Je vous répète que j'ai compris et, pour l'amour du ciel, arrêtez de croire que c'est uniquement de ma faute ! Et moi aussi, je peux crier !

Très en colère la petite demoiselle ! Mais elle n'a pas tort. Nous sommes tous les deux dans le même bateau, je suis aussi fautif qu'elle.

– Calmons-nous et mettons en commun nos souvenirs.

– Je suis d'accord. Mais d'abord, quelle heure est-il ? Nous aurions une idée de la longueur de notre « trou noir ».

Elle simule des parenthèses avec ses doigts.

– NOTRE trou noir ? Oui, on peut dire ça comme ça. Pour ma part, il semblerait que j'ai oublié qui j'étais quand j'étais déjà avec la fille brune. Donc vous seriez arrivée après et c'est pour ça qu'à mes yeux, vous êtes loin d'être innocente dans toute cette foutue histoire.

Est-elle de mèche avec cette brune ? Bizarre comme cette question sonne faux dans ma tête. Elle se remet à crier. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle s'énervé comme ça. Je sais au fond de moi-même qu'elle n'est pour rien dans cette situation abracadabrantesque.

– Vous êtes pourtant charmante dans cette petite robe rose pâle.

Merde, la phrase m'a échappé. Je ne veux pas la troubler davantage. Il faut absolument que je contrôle mes neurones, enfin surtout mes pulsions. Cette fille me perturbe.

Je me concentre afin de reconstituer mon emploi du temps. Ma montre indique quatorze heures. Bon sang, j'ai été inconscient plus de douze heures. À quelle heure alors nous sommes-nous donc mariés ?

– L'acte de mariage !

Elle le dit en même temps que moi. Nous nous précipitons ensemble dans l'escalier. Le document est sur la table basse. Je me mets à le lire, assis sur le canapé. Je la sens à côté de moi, ma cuisse frôlant la sienne. Je n'ose pas la regarder, je sais que ses lèvres sont à quelques centimètres des miennes. Je me mords la langue pour me forcer à garder les yeux sur ce foutu papier. Nos deux noms y sont inscrits. Elle a un joli nom, Lisandrina Marini. Il chante bien dans ma tête.

Elle lit l'adresse et le nom du révérend Bradley. Puis, elle m'assène un nouveau coup : elle veut aller seule là-bas. Elle rêve ! Elle n'a pas encore pigé je ne ne divorcerai pas ? Elle n'arrivera pas à me berner : je ne lui offrirai pas l'occasion de faire annuler ce mariage. Et puis hors de question qu'elle se promène seule dans Vegas non plus ! Trop dangereux pour une si petite jeune femme !

– Mais... C'est ridicule ce que vous dites ! Nous sommes des inconnus l'un pour l'autre, nous ne pouvons pas rester mariés. Je ne le peux pas ! Je dois continuer ma vie.

Et moi je veux des réponses !

– Écoutez-moi bien. Si nous nous sommes mariés, c'est qu'il y avait une raison, et une bonne car même complètement ivre, je ne PEUX pas m'être mis la corde au cou par hasard ! Je veux savoir pourquoi. Et pourquoi avec vous, qui, comme vous le dites si bien, êtes une parfaite inconnue.

Elle se lève et fait les cent pas devant la télé, elle semble bouleversée.

– Je m'en moque du pourquoi, je veux partir.

– Vous êtes libre. Nous sommes dans un pays libre, vous savez. Je ne vous retiens pas.

Qu'est-ce qu'elle croit ? Que je vais l'attacher à un poteau jusqu'à ce que cette histoire soit résolue ?

– Ah oui ? Je peux partir, mais je dois rester mariée avec vous ? Comme vous le dites si justement, je peux aussi demander le divorce !

Mon sang ne fait qu'un tour, je me lève le plus calmement possible alors que mon instinct me dicterait de la secouer pour ensuite la coucher sur mon lit. Mon cerveau et mon corps se jouent une guerre sans merci, je n'ai jamais autant désiré une femme et, par malheur, je dois m'en méfier comme de la peste. Je m'approche d'elle et la regarde droit dans les yeux.

Elle ne se laisse pas facilement démonter la mignonne blondinette.

– Ma petite demoiselle. Sachez que je dispose d'une armée d'avocats prêts à tout pour me

satisfaire. Si je ne veux pas quelque chose, tout ce petit monde travaillera jour et nuit pour suivre mes ordres. Et me prendre mon argent que j'ai quasiment en illimité.

– Mais pourquoi ? Pourquoi me vouloir du mal ?

Lui vouloir du mal ? *God*, non ! Qu'est-ce qui peut bien lui faire penser ça ? Suis-je si terrifiant ? Comme mon père ? Putain, j'espère bien que non !

– Je ne vous veux pas de mal. Je me protège.

– De quoi ? Je ne suis pas une menace pour vous.

Elle parle d'une toute petite voix.

– Je ne sais pas si vous êtes une menace. Pas encore du moins. Ainsi, tant que je suis dans le noir, je vous garde près de moi et puis après, je...

Comment fait-elle pour me désarmer en quelques mots ?

– Après quoi ? murmure-t-elle dans un souffle.

Elle me fixe de ses magnifiques yeux dorés qui font chavirer mon cœur.

– Je ne suis pas quelqu'un qui divorce...

FIN

Disponible :

Coach me, Love !

Patron d'une salle de sport, sûr de lui et beau comme un dieu, Max a l'embarras du choix question filles. Mais les relations de plus d'une nuit ne l'intéressent pas, jusqu'au jour où il croise Marion. Marion est belle, mais surtout quelque chose en elle le bouleverse, le touche au plus profond de lui. Seulement, elle est brisée par une vie qu'elle essaie de reprendre en main comme elle peut. Et elle n'est vraiment pas prête à laisser qui que ce soit briser le fragile équilibre de son existence. Mais Max n'a pas dit son dernier mot. Apprivoiser Marion, la séduire, la faire rire, la faire jouir ? Défi relevé...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Play with me* de Louise Valmont

PLAY WITH ME

Premiers chapitres du roman

ZJOY_001

1. Rien que pour une glace

– Non.

Les célèbres yeux bleu marine de Lucie Lavigne se posent sur moi, suppliants.

Je reste inflexible malgré la moue boudeuse et les battements de cils de la top model la plus demandée de la saison.

Je ne peux absolument pas céder. Lucie a beau être une star des podiums et le mannequin que l'on s'arrache dans la planète mode, c'est une gamine. Elle a tout juste 16 ans et j'en suis responsable pendant son séjour à New York.

C'est même mon job !

Abby Morton, ma boss, compte sur moi, Joy Delill, 24 ans, assistante junior depuis quatre jours chez Idol, agence internationale d'événementiel et de mannequins. Le must des agences, un sésame sur mon CV. Mais ce poste est surtout la première étape vers le job de mes rêves : styliste.

OK, j'entre par la petite porte.

Mais peu importe, même les grands ont commencé leur carrière par le bas de l'échelle.

Ainsi, après quatre ans d'études au Art, Fashion and Design Institute de Boston, je vais pouvoir approcher les créateurs et stylistes que j'admire.

Enfin, si j'ai le temps.

Car Abby semble s'être inspirée des dix commandements pour rédiger mon contrat : foi, fidélité, respect... Sans le septième jour, le jour de repos.

J'entends encore sa voix grave me résumer l'essentiel de ma mission : « Gérer le quotidien de Lucie Lavigne, icône de la marque de prêt-à-porter StanOscar et mannequin vedette de leur prochain défilé. »

Ma journée de travail type ressemble à une *to do list* version mère poule :

1. aller chercher Lucie le matin selon le planning établi par l'agence ;
2. l'accompagner à ses rendez-vous en respectant les horaires ;
3. lui fournir une alimentation saine arrosée de deux litres d'eau quotidiens ;

4. la divertir avec sports, visites touristiques et/ou culturelles et la raccompagner à 19 heures ;

5. gérer sa présence sur les réseaux sociaux.

Ces tâches en feraient fuir plus d'un, mais je m'accroche, fermement décidée à gravir les échelons vers le métier de mes rêves.

Avant de me signifier la fin de l'entretien, Abby Morton avait ajouté de sa voix d'alto :

– Satisfaire les demandes personnelles de Lucie dans la limite du raisonnable.

Au vu de ce dernier point, il est clair qu'une glace dans un régime de mannequin élevé aux haricots verts est hautement déraisonnable. Mais Lucie continue à tirer mon bras vers le meilleur glacier de New York.

Or la réponse ne peut être que :

– Non.

Je me tourne vers elle pour le lui réaffirmer les yeux dans les yeux, soit les miens levés vers son mètre quatre-vingt-deux. L'espace d'un instant, je comprends l'effet que ça peut faire à un fox-terrier d'affirmer son autorité face à un lévrier afghan.

Mais des cernes bleuissent sous ses yeux et même ses joues d'ado semblent moins roses. Debout depuis cinq heures, elle vient de se faire un dimanche que ma mère qualifierait de « journée tonnerre » : quatre heures de shooting en maillot de bain sur une plage de Long Island, suivies de six heures sous des spots à Manhattan à essayer des vêtements en évitant les épingles, juchée sur des talons de 12.

Après plusieurs jours à cette cadence, Lucie a envie d'un plaisir simple, non prévu au planning, donc carrément transgressif, qui pourrait lui faire croire que sa vie est normale : deux boules de *dark chocolate*.

Et je la comprends !

– OK, une petite, dis-je en contournant la limite des droits accordés par Abby.

Sachant que celle-ci a un dîner à l'autre bout de la ville, le risque est minime. Pourtant, je ne suis pas complètement sereine : à peine quatre jours de travail et me voici déjà en train de faire une entorse au contrat... Situation qui me met mal à l'aise : est-ce parce que j'ai été éduquée dans le culte de l'honnêteté intellectuelle et du refus du mensonge ?

Merci maman, voilà une glace qui me coûtera au moins deux ans de psychanalyse...

En me souvenant du corollaire des principes parentaux « Mentir finit inmanquablement par se retourner contre toi », j'ai une sueur froide. Glacée quand je pense à Abby.

Cet écart pourrait me coûter mon job.

– À condition que ça reste exceptionnel et entre nous, dis-je à Lucie.

Installée à une petite table sur la terrasse du glacier, elle engloutit coup sur coup plusieurs cuillerées. Le chocolat ruisselle sur son menton.

En réalité, cette fille meurt de faim !

Elle me sourit, des éclats de cacao plein les dents. Son naturel à cet instant la rend touchante. Je suis agréablement surprise de voir apparaître derrière l'image sophistiquée de l'icône de mode une fille simple, gourmande, avec des plaisirs comme tout le monde.

Assise en face d'elle, j'envoie à Kirsten :

[3 m de jambes]

Kirsten m'a demandé hier : « Qu'est-ce qu'elle a de plus que nous ? » On était au téléphone, mais sans la voir, j'imaginai parfaitement sa mimique et ses yeux levés au ciel. Ma meilleure amie est la personne la plus expressive que je connaisse : toute pensée s'inscrit immédiatement sur son visage.

« C'est pour ça que je ne pourrais jamais faire de politique ou de diplomatie », m'avait-elle dit le jour où nous nous sommes rencontrées en première année de fac.

Depuis ce jour, Kirsten est celle avec qui je partage tout : ma vie-mon œuvre-mes amours-mes délires. C'est la première que j'ai appelée, bien avant ma mère, à la sortie de mon entretien chez Idol. Kirsten était enthousiaste, ma mère beaucoup moins. Malgré dix ans passés au service photo de *Elle*, ma chère maman a peu d'estime pour le milieu de la mode. Sans un regret pour cette période de sa vie, elle préfère son existence « peace and zen » dans les vallées du Massachusetts, où elle passe ses journées entre sa table de dessin – elle illustre des livres pour enfants – son potager bio et son yoga.

Sans désapprouver mon projet professionnel, elle ne manifeste pas non plus la farouche volonté de le soutenir. En gros, c'est « vis ton expérience par toi-même ».

Technique maternelle qui a engendré de gros moments de solitude dans ma jeunesse.

Heureusement, Kirsten a un sens de l'entraide développé et m'a tout de suite proposé de loger chez elle. La description de sa coloc sur Lexington Avenue à deux pas de Central Park faisait clairement rêver : un hôtel particulier dont elle occupe le premier étage, le deuxième étant celui de son colocataire – accessoirement propriétaire de l'endroit, Aaron Scott.

Je n'ai jamais rencontré Aaron.

Ce n'est pas faute d'en avoir entendu parler.

Dans les rubriques économiques et pages business des journaux, mais surtout par la famille de Kirsten. Chez les Dwight, on est unanime de mère en fille sur les qualités d'Aaron Scott. John, le père, est plus réservé mais tout aussi fan.

Certes, Aaron a un CV impressionnant. Major de sa promotion à l'UCLA, créateur et gérant d'un fonds immobilier à 23 ans, fondateur et associé de sa boîte à 24, classé au top des 100 plus grosses fortunes à 30.

Mais il est surtout prince charmant N°1.

L'homme pour lequel le cœur de Kirsten brûle d'amour depuis qu'elle a dix ans. À l'écoute, bienveillant, sportif, drôle, attentionné, élégant, protecteur, cultivé, ambitieux, sérieux, naturel, passionné, ouvert, poli, intègre, sensible. Beau et sexy. Aaron Scott n'a aucun défaut. Sauf...

Mes réflexions sont interrompues par Lucie qui écarquille les yeux en regardant au-dessus de mon épaule, comme si elle voyait le diable en personne. J'essaie de déchiffrer sur ses lèvres le sens du borborygme qu'elle émet. Puis je me retourne. Ma colonne vertébrale se tend comme un arc et je me redresse presque au garde-à-vous.

Abby Morton est là.

– Mais qu'est-ce que tu as là-dedans ? siffle Abby en posant son index au milieu de mon front.

Puis son doigt accusateur pointe vers Lucie.

– C'est quoi, ça ?

On ne dit pas « ça » en parlant d'un être humain, surtout quand on bosse chez Idol, l'agence qui respecte ses mannequins... Mais, mon septième sens, celui de la hiérarchie, me recommande le silence.

Les talons hauts d'Abby claquent sur le sol. Elle retire la coupe de glace des mains de Lucie et celle-ci pousse un cri qui réveille son accent français.

– Eh, mais j'ai pas fini...

Abby se campe face à moi, sanglée dans une veste noire boutonnée sur une robe beige.

Ma carrière à peine commencée défile dans mon crâne en accéléré. Suivie d'une bouffée de consternation.

Est-ce que je vais me faire virer un dimanche soir pour une putain de glace ?

– On dirait que je ne me suis pas bien fait comprendre, dit Abby d'une voix grondante comme un roulement de tambour annonçant le saut de la mort.

J’essaie de soutenir son regard en préparant une ligne de défense. Mais mon cerveau semble s’être carapaté. J’arrive tout de même à bégayer quelques mots dans le bon ordre.

– Abby, je suis désolée, je pensais que...

Jetant un œil sur sa montre bordée de perles, Abby me coupe.

– Ne me fais pas perdre davantage de temps, dit-elle d’un ton sans appel. Nous en reparlerons demain.

Sauvée par le gong.

Sans plus attendre, elle saisit Lucie par le bras :

– Maintenant, fini les fantaisies : je te raccompagne.

De son élégante main à peine levée, Abby arrête un taxi au milieu de la 5^e avenue et pousse Lucie à l’intérieur. La mannequin pose son front sur la vitre : il me semble voir de la détresse dans ses yeux bleus.

Est-ce qu’une simple glace pourrait vraiment renverser le cours de ma nouvelle vie à New York ? Je prie de tout mon cœur pour que mon rêve à peine commencé ne s’écroule pas dès demain. Mais bizarrement, j’ai le pressentiment que cette histoire n’est que le début d’une longue série de catastrophes.

2. Coloc surprise

Depuis trois jours que j'habite cette coloc de luxe, je commence à prendre mes marques.

Quand Kirsten m'a fait visiter, je suis restée silencieuse devant les colonnades en marbre du perron. J'ai émis un *waaaa* dans le petit, le moyen puis le grand salon côté jardin, j'ai hoché la tête dans le bureau aux murs couverts de livres et de photos d'archi.

Malgré mes pensées préoccupées par Abby, je souris en pensant aux recommandations de mon amie.

« Surtout tu ne déranges pas Aaron, tu restes discrète, tu n'empiètes pas sur son intimité, etc. »

Kirsten m'a ensuite montré sa chambre, sa salle de bains avec jacuzzi et douche italienne, son dressing où ses vêtements semblaient perdus dans les immenses penderies.

Un peu comme moi dans cette maison.

Domage que Kirsten ne soit pas là.

Ma meilleure amie, qui travaille au département Visual Merchandising de la chaîne Saks, est à Philadelphie pour une mission professionnelle. Elle me manque. Je me laisse tomber sur un des canapés du grand salon et je l'appelle.

- Si Abby Morton voulait me virer, elle n'aurait pas attendu demain, non ?
- T'inquiète, bientôt, M ne pourra plus se passer de toi.

Sa bonne humeur me fait chaud au cœur, James Bond est mon idole depuis toujours.

M fait toujours confiance à Bond, même quand il fait des erreurs... Mais Abby ?

Après une bonne demi-heure de conversation avec Kirsten, me voilà regonflée à bloc : Abby ne va pas me virer pour ça, et si elle le fait, c'est que ce job n'est pas fait pour moi.

Pas question de me laisser abattre.

Dans la cuisine suréquipée, je me prépare à dîner. Au menu, côte de bœuf grillée au four.

À la radio, la chanson *You never can tell* retentit. Je monte le son. L'odeur de la viande se répand, rassurante. Je reprends le refrain *C'est la vie, said the old folks*. La musique remplit mon crâne. J'oublie tout. Mes pieds, mes mains et mes cheveux marquent le tempo, tandis que mes hanches balancent en rythme.

C'est à cet instant que j'entends un bruit dans la maison. Je m'arrête instantanément de danser.

Un cambrioleur ?

Idiot. Ce serait stupide de venir maintenant alors qu'il n'y avait personne de la journée. À moins que ce ne soit quelqu'un qui vienne pour me voir. Pour me parler. Dans ce cas, ce serait quelqu'un qui ne voudrait pas attendre demain...

Abby Morton ? Oh non !

Sur la pointe des pieds, je me dirige vers l'entrée : en effet, il y a quelqu'un.

Qui n'est pas Abby, ce qui est somme toute assez logique.

La trentaine, en costume, chemise desserrée au col, teint hâlé. Grand, solide, épaules carrées. Beau comme un dieu. Je le reconnais tout de suite.

Aaron Scott.

Mais qu'est-ce qu'il fait là ? Il n'était pas censé rentrer avant dix jours !

Il ne me tend pas la main. Il se contente de me fixer, l'air sévère, téléphone coincé contre sa joue.

Sans me quitter des yeux, il pose son sac de voyage. Son regard est vif, sa façon de se mouvoir assurée, avec un je-ne-sais-quoi de nonchalant. Une indolence féline, comme un animal prêt à bondir. En live, il est beaucoup plus impressionnant que sur les photos montrées par Kirsten ou vues dans la presse.

Soutenant son regard, je note ses yeux vert d'eau, soulignés de cils épais, puis la légère barbe et les cheveux ondulés un peu emmêlés, ce qui lui donne un air négligé chic assez charmant.

– Je vous demande un instant, Cindy, dit-il d'une voix agréablement chaude à son interlocutrice, je règle un léger problème d'organisation domestique.

C'est moi, le problème d'organisation domestique ?

Il soupire.

– Si vous voulez bien revenir demain, me dit-il d'un ton aimable, le moment sera plus approprié.

J'ai un moment de stupeur. Qui provoque une paralysie temporaire de ma fonction « réponse adéquate ».

– Demain ? me contenté-je de répéter d'un air de poisson rouge dans son bocal.

Avec tout le respect que j'ai pour les poissons rouges, ils ne sont pas connus pour leur sens de

la repartie.

Sourcils relevés, Aaron marque un temps puis se détourne sur le côté, avec un signe de la main, comme pour me signifier que sa conversation touche à sa fin.

Il est vrai que ce n'est pas hyper facile d'avoir une discussion suivie avec un type dont toute la partie gauche du corps – oreille, cerveau et main – est accaparée par quelqu'un d'autre !

En plus c'est un peu gênant d'écouter ses conversations avec cette Cindy. C'est qui au juste, sa secrétaire ? Elle bosse encore à cette heure-ci ?

Pour ne pas paraître indiscrete, j'observe le motif du carrelage au sol comme si je pouvais y trouver la réponse à mes interrogations. Je n'ai pas d'explication, mais une chose est sûre : quelque chose bugue. Je jette un rapide coup d'œil à Aaron, qui continue sa discussion, je m'efforce de ne pas le fixer trop longtemps.

Pourtant, de profil, il est aussi réussi que de face.

– On annule les rendez-vous de Tokyo. Mais vous ferez ça demain, Cindy. Bonne soirée.

Il enfonce son téléphone dans sa poche de veste.

– Écoutez, dit-il très poliment en se tournant vers moi, je ne sais pas pourquoi vous êtes là à cette heure-ci, mais...

La sonnerie de son téléphone l'interrompt.

On va pas y arriver !

Si ça s'éternise, je le laisse à ses coups de fil.

– Oui Miles, j'arrive de JFK. À tout à l'heure, dit-il en raccrochant.

Sans lever les yeux de son téléphone, il reprend à mon intention :

– Demain sera parfait pour finir le ménage, je vous assure.

Quoi ? Apparemment on n'est pas sur le même canal. Mais je ne me laisse pas démonter et cette fois, je réplique.

– Figurez-vous que demain, je ne peux pas.

Il se fige.

Ben quoi ? Moi aussi je peux faire la super débordée, même si je n'ai pas trente-six appels à la minute.

Son regard s’immobilise sur mes pieds nus puis remonte vers mon visage. Au passage, il s’arrête sur mes courbes les plus avantageuses. Je me sens rosir. Une ride apparaît sur son front.

– Ah non ?

Aaron retire alors sa veste, ce qui conforte l’impression de départ : musclé. Et ferme quand il ajoute :

– Bon, j’ai été ravi de faire votre connaissance, mais il va falloir y aller maintenant.

Il semble attendre que je fasse quelque chose. Mais que fait-on quand un super beau mec estampillé intelligent et brillantissime vous fixe avec insistance ?

Elle a raison Kirsten : ce mec est un cas rare ! Il reste là, posé, patient et courtois tandis que moi, je me sens partir dans tous les sens.

Mais qu’est-ce qui m’arrive ? C’est lui qui me trouble ?

Et ça ne s’arrange pas car lieu de dire « Je suis Joy, Kirsten a dû vous prévenir de mon arrivée », je me dandine d’un pied sur l’autre avant de prononcer d’une voix un peu trop enjouée.

– Eh bien alors, je vais voir où en est le dîner.

Oh non, pourquoi j’ai dit ça ?

Accrochant sa veste sur la rampe d’escalier, il souffle :

– Dites-moi, afin que je puisse avoir une juste appréciation de la situation, vous comptez rester jusqu’à quand ?

– Un mois ou deux si c’est possible.

Son rire grince comme un crissement de dents. Puis il passe la main dans ses cheveux, avant de frotter son menton plusieurs fois.

Pas le temps de lui expliquer que Kirsten, ma meilleure amie, m’a prêté sa chambre car une odeur de brûlé atteint mes narines. Je bondis dans la cuisine : trop tard. Une fumée épaisse s’échappe du four. Je sors le plat où ma côte de bœuf gît, carbonisée, avec une odeur de graillon.

Conditions idéales pour faire bonne impression.

Debout sur le seuil de la cuisine, Aaron fixe le plat d’un air agacé.

J’entends d’ici les tss tss qu’il retient.

C’est à ce moment-là que le ciel me tombe sur la tête. Littéralement.

Il y a d'abord un craquement sourd. Puis un grincement métallique. Quand je lève les yeux, le plafond se lézarde à toute vitesse. Puis, deux mains me tirent en arrière. Avec un bruit terrifiant, un truc énorme en inox s'écrase au ras de mes orteils. Un nuage de poussière grise se mélange à la fumée. Mes yeux piquent, je ne vois plus rien pendant un instant.

– Ça va ? me demande Aaron d'une voix réconfortante.

Il me tient par la taille, je me retrouve contre son corps, si près que je peux sentir son souffle.

Il saisit ma main et me fait reculer dans la fumée, sous une pluie d'eau glacée qui se met à jaillir en salves tandis qu'une soufflerie se déclenche. Nous sortons de la cuisine rapidement.

Je tremble de tous mes membres. Il frotte mes épaules pour me réchauffer ou me rassurer, je ne sais pas.

– C'est la sécurité incendie, explique-t-il avec calme.

– Très sécurisant en effet.

Il ne semble pas remarquer le sarcasme de mes paroles et continue posément.

– C'est un système ultra-performant que je fais tester ici avant d'en équiper nos bâtiments.

– Et vous en êtes satisfait ?

Il se recule pour me regarder. Quand son corps s'éloigne du mien, j'en ai presque des regrets. Cette proximité inattendue, sa main sur mon dos, sa voix mélodieuse et ses explications rationnelles étaient étonnamment agréables, malgré les circonstances.

Il se met à rire. Son rire franc et chaleureux fait apparaître une fossette absolument craquante sur sa joue.

– À part le bloc de ventilation de 500 kg qui aurait dû rester au plafond, l'ensemble fonctionne de façon optimale, dit-il avec un sourire malicieux.

Optimale ?

Je m'en doutais, Aaron doit faire partie de ces optimistes qui disent LA phrase qui m'insupporte : « Il n'y a pas de problèmes, il n'y a que des solutions. »

Le déluge s'arrête soudain dans la cuisine. Aaron tend l'oreille.

– Il manque peut-être un détail...

De la musique classique se fait alors entendre, interrompue par une voix off « les secours vont arriver, attendez les consignes de sécurité ». Depuis le couloir, je vois des masques à oxygène tomber du plafond comme des lucioles.

C'est le générique de fin ?

Mais je tourne sept fois ma langue dans ma bouche.

– À propos de détail, je m'appelle Joy Delill et je ne suis pas la femme de ménage, dis-je avec mon plus beau sourire.

– Enchanté, Aaron Scott, répond-il sans se démonter. Et si nous passions au salon pour que vous m'en disiez un peu plus ?

Alors là ! Ce type est extraordinaire ! Il rentre de voyage, sa cuisine est détruite et lui, il reste zen et courtois ? Mais comment il fait ??

Près de la porte de la cuisine, Aaron ouvre un boîtier, tape des chiffres sur un écran, puis comme par magie, la soufflerie s'arrête, remplacée par un système d'évacuation de l'eau. Je fixe le cube en inox tombé du plafond : il fait la taille d'un lave-linge.

– Merci, dis-je.

– Pour le bain de pieds ?

– De m'avoir sauvé la vie.

Il hausse les épaules. J'observe son profil. Une goutte ruisselle de ses cheveux mouillés, j'ai envie de passer ma main sur sa joue pour l'essuyer.

La sonnerie d'un téléphone retentit. Avec un bruit curieux provenant de ses chaussures remplies d'eau, Aaron court vers l'entrée. Je le suis. Il fouille dans sa poche de veste. La sonnerie cesse.

Puis une autre sonnerie semble provenir de son sac dont il sort un deuxième iPhone.

S'il en a un troisième, je fais un vœu !

– Oui Gloria, répond-il. Non tu ne me déranges pas du tout.

D'un geste naturel, il recouvre mes épaules avec sa veste. Cette fois j'écoute la conversation sans retenue : Gloria est la mère de Kirsten, elle connaît bien Aaron qui a vécu chez eux après la mort de ses parents. Je souris en pensant à Gloria et à la façon dont elle met tout le monde à l'aise : depuis le premier week-end où Kirsten m'a conviée chez ses parents, j'adore cette famille !

Un peu celle que j'aurais rêvé d'avoir.

– En fait, je suis à New York, dit Aaron.

Il s'assied sur une marche et enlève ses chaussures. Il lève le regard vers moi :

– Oui en effet... Depuis vendredi ? Non je ne savais pas.

Il défait les boutons de sa chemise. Je m'appuie contre le mur, un peu troublée.

– OK. Tu sais bien que tu peux compter sur moi.

Il raccroche et enlève sa chemise trempée : le voilà torse nu. Ah oui !

J'essaie de ne pas trop m'attarder sur ses abdos parfaits. Il faut vraiment que j'éclaircisse la situation.

– Je viens de trouver un job à New York, ça s'est fait très vite alors Kirsten m'a proposé de m'installer chez elle. Elle devait vous prévenir.

Son pouce fait défiler ses messages.

– Gloria vient de m'en informer. Et en effet, j'ai un SMS de Kirsten... Mais je ne consulte jamais mon numéro privé quand je suis en voyage.

– Vous avez raison, ne puis-je m'empêcher de lui répondre, avoir des principes et s'y tenir, ça forge le caractère.

Il me regarde, amusé, quand soudain son premier téléphone se remet à sonner dans la poche de sa veste. Qui est sur mon dos.

C'est fait exprès tous ces appels, juste pour me couper la parole toutes les trente secondes ?

Il avance vers moi et sa main me frôle avant de plonger dans la poche. Je frissonne.

– Vous allez prendre froid, me dit-il d'une voix caressante avant de prendre la communication.

Tu parles, j'ai plutôt un coup de chaud.

Ce type est une merveille de la nature, un pousse-au-crime, un concentré de fantasmes. Je comprends que Kirsten soit scotchée depuis quinze ans...

Non mais, qui pourrait ne pas succomber à une voix aussi suave, un corps aussi parfait, des mains aussi douces.

Coupant court à mes divagations, la sonnette de l'entrée carillonne.

Mais y a combien de trucs qui sonnent ici ?

Aaron ouvre la porte à un homme en costume, grand, baraqué, qui lui sourit de toutes ses dents. Le regard du nouvel arrivant balaie l'entrée, se pose sur le torse et les pieds dénudés d'Aaron, puis me repère.

Facile, Sherlock, j'ai laissé des traces de pieds mouillés.

– Miles Holmes, mon associé, Joy Delill... ma nouvelle colocataire, précise Aaron devant la mine interrogative de Miles.

J'y crois pas, il s'appelle vraiment Holmes ?

– Et Kirsten ? Elle n'habite plus là ? demande le nouveau venu après avoir bougonné un vague bonjour à mon intention.

Il flaire immédiatement le big bang qui vient de se produire dans la cuisine.

Il faut dire que l'odeur de viande brûlée est tenace : elle persiste dans tout le rez-de-chaussée.

Holmes me fixe, suspicieux, comme s'il savait que j'étais la cause du drame, cherchant à me faire avouer par télépathie.

– Il faudra revoir la sensibilité des capteurs, lui explique simplement Aaron.

C'est le moment de m'éclipser. Après leur avoir souhaité poliment une bonne soirée, je monte lentement les marches mais je ralentis quand j'entends :

– C'est une amie de Kirsten, dit Aaron, je n'ai jamais entendu parler d'elle avant, mais Gloria m'a demandé d'en prendre soin.

Le silence de Kirsten ne m'étonne pas vraiment : au lycée, une de ses copines était sortie avec Aaron, brisant ainsi le cœur de mon amie. Depuis black-out sur toutes copines et amies.

– Je n'ai pas trop le choix, dit Aaron à Miles, mais vraiment le baby-sitting ce n'est pas mon truc.

Baby-sitting ?

Qu'est-ce qu'il croit ? Que j'ai besoin de lui pour me débrouiller à New York, que je l'ai attendu pour trouver un boulot ?

Ah il n'a pas le choix ? Je suis une corvée ?

Vexée, je fulmine. Son ton condescendant m'a blessée. Ou humiliée.

Les deux en fait.

Je m'apprête à redescendre les escaliers quand je pense à la tête de Kirsten si je colle une claque à son Aaron en lui disant ce que je pense des arrogants dans son genre.

D'ailleurs si je touche un cheveu d'Aaron... elle me tue.

Et si je le touche tout court, j'ose même pas imaginer !

Je reste immobile sur les marches, je devrais partir mais je ne peux pas.

La main sur la rampe, je réfléchis. Si l'on tient compte du fait que je viens de déclencher l'alarme

incendie, j'ai peut-être aussi quelques torts à faire oublier...

- Et ton truc, c'est de te mettre à demi à poil devant tes invités ? raille Miles.
- J'étais trempé.
- Mouais.

Je remonte enfin en ronchonnant. Sur le palier, je dépose la veste sur les marches qui mènent au deuxième étage, celui d'Aaron. Mais sans bouger, je continue à écouter la conversation des deux hommes.

Je sais, ça ne se fait pas, mais j'assume.

– Alors, on en est où avec l'avocat de Stan Oscar ? Faudrait quand même qu'il se décide à signer avant l'inauguration.

Je sursaute, le poil hérissé comme un rat de laboratoire qui reçoit une secousse électrique. Aaron connaît Stan Oscar ? Je n'ai pas le temps de chercher à comprendre, car de Stan Oscar, mon cerveau saute à « Lucie », et bloque en boucle sur « Abby ».

Du calme...

– On a eu assez de mal à négocier le cahier des charges de la Tour 88. Et il nous reste les derniers étages à sécuriser selon le programme H112 vu avec HC, reprend la voix mélodieuse d'Aaron.

Alors Aaron et Miles bossent sur le chantier de la Tour 88, l'immeuble hyperfuturiste de 100 étages sur la 88^e, là où va avoir lieu le défilé qu'Idol organise pour Stan Oscar ?

Le monde est petit...

Ils discutent ensuite de points techniques dont le sens m'échappe. Je les laisse à leurs petits secrets de bataille navale pour aller me coucher.

Le ventre vide.

Mais je ne me vois pas redescendre et leur dire : qu'est-ce qu'on mange, les garçons ?

Allongée en travers du lit méga king size de Kirsten, j'envoie un texto à ma meilleure amie :

[Surprise : Aaron est arrivé.]

Elle me répond immédiatement :

[TVB.]

[Parfait, j'ai déclenché le système incendie.]

[J'ai fait cramer le dîner]

[Alors comment tu le trouves en vrai ?]

Attention question piège.

Je réfléchis avant d'écrire.

[Agréable à regarder je confirme ☺]

[Pas touche, tu m'as promis]

Aucun risque. Abstraction faite de son physique, il n'est pas du tout mon genre : je déteste les frimeurs psychorigides.

Pour rassurer ma meilleure amie, plutôt sensible sur le sujet, j'écris :

[T'inquiète miss Parano, je te le laisse sans l'ombre d'un regret.]

3. Bons baisers de New York

– Entre et ferme la porte.

Une vague de moiteur imbibes le dos de ma chemise. Je fixe la robe à damier noir et blanc d'Abby. Sa main se tend vers un tableau blanc accroché au mur avec des jours indiqués en haut.

– Ça, c'est le planning du défilé StanOscar. En rouge les exclus.

Elle écrit Lucie sur la première ligne.

– En orange les confirmations, bleu les premières options, vert les secondes. Trois jours avant le défilé, si une fille n'a aucun passage confirmé, on se pose des questions. La veille du défilé, si elle n'a toujours rien, on la vire.

Son regard se pose sur moi au mot « vire ». J'avale ma salive péniblement.

– Pour mémoire, Stan Oscar nous prend quarante mannequins pour son défilé. C'est un énorme contrat. Aussi, ta mission consiste à m'assister et non à faire le contraire de ce que je te dis.

Si j'ai bien entendu, elle n'a pas dit « consistait »...

Je hoche la tête, confuse. Mais admirative de la concision de son exposé pour me remettre à ma place vite fait bien fait, en me rappelant l'essentiel : je suis à ses ordres.

– Maintenant, on va regarder la liste des filles à faire venir.

Ma respiration coincée jusqu'alors se libère. Ce on indique que je continue à faire partie de l'agence Idol. Et je me jure de passer en assistante confirmée.

Merci Abby !

Toute la matinée, j'envoie des mails à des agences en Pologne, Ukraine, France et même au Groenland pour vérifier la disponibilité des jeunes mannequins que ma boss a repérées.

De temps en temps, Abby ouvre la porte du bureau d'à-côté : depuis ce matin, Lucie y a été condamnée à marcher avec talons de 12 sur une ligne tracée au sol.

– Stan Oscar dit que tu tangles.

Lucie peste en français, langue qu'Abby n'a pas l'air de comprendre.

En milieu d'après-midi, j'ai envoyé 85 mails, booké 20 places d'avions et réservé 17 chambres.

Lucie, les pieds en compote, a droit à une pause.

Je l'accompagne.

Assises sur un banc de Prospect Park, nous regardons un girafon faire ses premiers pas.

– Tu savais que la grossesse d'une girafe dure 15 mois ? me demande Lucie.

Le cou de l'animal se tend vers nous.

– Il y a neuf sous-espèces, que l'on distingue par leur pelage. Celles-ci viennent de Tanzanie, continue-t-elle sans attendre ma réponse.

– Comment sais-tu tout ça ?

Elle sourit fièrement.

– Quand j'étais petite, aux vacances, mon grand-père m'emmenait au zoo de Vincennes. On voulait aller en Afrique.

Nous, c'était l'Europe qu'on devait visiter en famille.

Fixant le sol, Lucie dessine des cercles sur le sable avec ses baskets.

– Il est mort l'année dernière, reprend-elle d'une voix enfantine.

– Vous aviez l'air très proches. Il doit te manquer.

Une larme coule sur sa joue. Je lui tends un mouchoir en papier et passe mon bras autour de ses épaules.

– Oui. Beaucoup, répond-elle en essuyant son nez.

La tête penchée, elle entortille le mouchoir entre ses doigts. Je frotte son dos avec affection. Au bout d'un moment, elle inspire à fond et se redresse, volontaire et battante.

– Mais depuis je vis seule, dit-elle avec fierté.

À seize ans, elle vit seule ?

– Et tes parents ? dis-je surprise.

– Mes parents ont un restaurant à Lyon. Je n'ai pas le temps de les voir. On se parle au téléphone. Ou sur Skype. Mais ça va, assure-t-elle.

Ça ne doit quand même pas être marrant tous les jours.

Sa solitude et son caractère combatif me touchent.

– Moi, c’est un peu pareil. Je ne vois pas trop mes parents, mon père habite en France et ma mère au fin fond de la campagne, dans le Massachusetts, dis-je pour tenter de la soutenir.

Les yeux de Lucie s’éclairent :

– Alors tu connais la France ?

– Non. Je n’ai jamais revu mon père depuis qu’il est parti.

J’avais huit ans quand mon père nous a quittés, ma mère, New York et moi, pour s’installer à Paris.

– Il te manque ?

Certainement pas.

– Il a fait son choix. C’est sa vie. Moi je vis la mienne maintenant.

– Et donc ton métier, c’est nanny des stars comme moi ?

J’éclate de rire. Vexée, Lucie croise les bras en boudant.

– Tu es une star ! Ce n’est pas pour ça que je ris. Moi, le métier que j’aimerais faire, c’est styliste.

Un jour je créerai ma collection.

– C’est nul alors ton job : nounou de mannequin...

– J’aimerais mieux faire des tâches plus en rapport avec ma formation, mais c’est aussi important de prendre soin des mannequins.

J’ai l’impression que pour Abby, leur bien-être est accessoire : elle ne pense qu’organisation et planning.

Lucie me regarde avec curiosité.

– Un vêtement vit quand il est porté, dis-je. Il change selon les personnes, leur état d’esprit, leur humeur. Et qui le porte en premier ?

– Ben, moi !

– Exactement. Donc, si tu te sens bien, tu mets encore mieux en valeur le vêtement. Voilà ce que j’aime dans ce travail.

Lucie réfléchit, surprise par mon point de vue.

– Si tu veux, je pourrai t’aider pour ta collection, dit-elle avec sérieux. Essayer tes modèles, te donner mon avis. J’ai l’œil à force de voir des robes.

Je lui souris, touchée par sa fraîcheur sous son allure de femme.

– C’est adorable, mais je n’y suis pas encore. Pour le moment, je cherche mon style. Et puis toi, tu dois te concentrer à fond sur ton travail.

– Je sais, dit-elle songeuse.

Elle se lève, remet ses lunettes de soleil et revoilà Lucie la star.

Dans le taxi qui nous ramène de Brooklyn à Manhattan, elle ferme les yeux, écouteurs sur les oreilles. Sur Flatbush Avenue, je reconnais la bibliothèque où nous allions le samedi avec mes parents.

J'ai pleuré des jours et des nuits quand nous avons quitté Brooklyn pour nous installer à Boston. Ma mère aussi, mais que la nuit.

Perdue dans des souvenirs que je croyais effacés à jamais, je regarde défiler les rues jusqu'au 154 Park avenue. J'accompagne Lucie au 13^e étage où je la remets aux mains de M^{me} Harving, gérante de cette pension pour jeunes mannequins.

Elle, son premier job, ça a dû être maton à Alcatraz.

Dans la cuisine qui a repris sa forme normale, Aaron a accroché un petit mot : « je ne serai pas là ce soir ». Je m'abstiens d'écrire : « j'en suis ravie, merci ».

Un, parce que ce serait une déclaration de guerre, deux, Kirsten serait fâchée, trois, parce qu'au fond un mec qui laisse un mot à la fille qui lui a ruiné sa cuisine, c'est plutôt gentil.

Ce soir, j'ai du travail. Je dois mettre en ordre mon book.

Sur la table basse du salon, je pose mon carnet de croquis et mes pastels, sur un canapé mes dessins, sur l'autre mes tableaux d'inspiration et mes échantillons.

Avant de commencer, j'observe la pièce. Pas mal : des coloris doux, simples, et au mur, une peinture.

Je me lève pour le regarder de plus près.

Une bonne copie d'un...

– Matisse, dit soudain la voix d'Aaron derrière moi, me faisant sursauter.

Ce mec aime les arrivées surprise.

– Je ne vous ai pas entendu entrer.

– Il ne faudrait pas que ça devienne une habitude, dit-il avec un sourire charmant.

C'est vrai que ça fait deux fois qu'il débarque sans être attendu.

En même temps, il est chez lui...

Il déplace une pile de dessins pour s'asseoir sur le canapé. J'en profite pour le regarder. Comme le choix des couleurs de son salon, la sobriété de son costume anthracite et la discrétion de sa chemise bleue ne cherchent pas à en mettre plein la vue. Il est évident que le type qui est dedans suffit largement à épater, mais ça ne colle pas avec l'impression que j'ai eue hier.

Est-ce que je me serais trompée ?

– Je n'ai pas été un hôte très accueillant, dit-il avec l'air de quelqu'un qui veut se faire pardonner.

Oh ? Alors, il est bien conscient que son accueil a pu me rester en travers de la gorge ? Est-ce qu'il sait aussi que j'ai entendu – enfin plutôt, épié... – sa conversation avec Miles ? En toute hypothèse, s'il s'en doute, il ne veut pas que je reste sur une mauvaise impression...

– Ni moi une invitée modèle... réponds-je faisant à mon tour acte de contrition.

– On est à égalité alors.

On dira que ce sont des excuses, de part et d'autre...

Je me détends un peu. On va vivre dans la même maison alors, mettons toutes les chances de notre côté pour que ça se passe bien, non ?

Son évidente volonté d'établir une relation paisible et courtoise me convainc. Aaron est un homme qui a du savoir-vivre. Mais je dois reconnaître que sa voix chaleureuse et son regard caressant à chaque fois qu'il s'adresse à moi ne sont pas pour rien dans mon changement d'état d'esprit...

Tout en dénouant sa cravate, il jette un œil sur mes croquis.

– Alors, quel est ce travail qui vous amène à New York ? demande-t-il avec bonne humeur.

Ses doigts font glisser mes dessins les uns sur les autres.

– Je travaille dans une agence de mode, Idol, dis-je.

Il hoche la tête. Quand il se penche pour saisir un crayon, sa veste ouverte laisse apparaître une doublure de soie turquoise à grosses fleurs vertes.

Tiens ? Un peu de fantaisie dans l'élégance sur mesure ? Étonnant...

Tout à coup inspirée par ce motif fleuri, je trace rapidement une silhouette sur mon bloc. Ensuite je l'habille d'une tenue drapée pleine de liberté et de détails extravagants avant de l'installer dans un décor de jungle.

– Mais vous dessinez aussi, dit-il en faisant tourner le crayon entre ses doigts.

Il me semble percevoir de l'admiration dans son ton de voix. Mais je dois faire erreur car il fronce à présent les sourcils en regardant un croquis où ma perspective est complètement ratée.

– Oui depuis toute petite.

De la pointe du crayon, il suit les lignes du dessin comme s'il pensait à autre chose.

– Et qu'est-ce que vous voulez faire dans la vie ?

Décidément, entre Lucie et lui, c'est la journée de l'orientation.

Mais au moins il s'intéresse à moi. Ce qui est plutôt flatteur.

Je m'arrête de dessiner pour l'observer : d'un geste sûr, il redresse une droite et déplace le point de fuite qui manquait à mon croquis.

– En vrai ?

Son sourire fait réapparaître la fossette sur sa joue. Il acquiesce.

– Styliste, dis-je fièrement.

Il noircit à présent une feuille vierge. Je pose mon bloc, fascinée par la rapidité avec laquelle il déplace son crayon sur le papier.

– Je veux créer ma marque, concevoir un univers, une identité. Être libre.

Mais parfois, je ne sais par où commencer.

Même mon book part dans tous les sens...

Aaron semble lire dans mes pensées :

– Un challenge, ça se prépare... Commencez par déterminer vos objectifs. À court, à moyen et à long terme. Sur quelles compétences et ressources, internes et externes, pouvez-vous vous appuyer ? Lesquelles vous faudra-t-il développer ? Aujourd'hui, quels sont vos atouts ?

J'écarquille les yeux, impressionnée par son sérieux.

Beau gosse mais boulot-boulot. Mes atouts ?

Saisie par une envie puérile de le provoquer, je me regarde de bas en haut comme si je découvrais mon corps en dessous de moi.

Oups, Aaron n'est peut-être pas le candidat idéal pour une blague à deux balles.

Il y a un silence durant lequel ses yeux parcourent mon corps, semblant glisser sous mes vêtements, comme une caresse sur mes épaules, ma poitrine, mon ventre, mes cuisses. Déclenchée par son regard, une vague de douceur m’envahit, comme une brise tiède au soleil.

Et je me demande ce qui m’a pris de faire des sous-entendus pareils...

– Ce n’est pas tout à fait ceux auxquels je pensais... dit-il.

Je rosis.

Ça m’apprendra à jouer avec le feu.

Surtout quand le feu ajoute :

– Toutefois, il n’y a rien à redire.

Un sourire sensuel accompagne ses paroles, et ses yeux brillent d’un éclat sauvage. Une sensation de langueur se répand dans mon corps, attisée par son regard. Là je rougis carrément.

S’il me regarde encore comme ça, je vire au violet.

Heureusement son téléphone vibre.

– Le devoir me rappelle, soupire-t-il en resserrant le nœud de sa cravate. On pourrait dîner ensemble demain ? Je ne rentrerai pas tard et j’aurai un peu plus de temps à vous consacrer.

Le souvenir de ses paroles d’hier me revient en mémoire. Mais si je mets de côté mon orgueil froissé, je dois avouer qu’il a été charmant ce soir.

Pourtant, je reste silencieuse, aussi flattée par sa proposition qu’intimidée à l’idée de dîner avec lui. Il s’éloigne rivé à son téléphone. Quand il se retourne vers moi, j’ai peur que ce ne soit pour avoir une réponse. Mais il me sourit.

– Vous avez dit « styliste » en vrai. Il y a un métier en faux ? demande-t-il avec intérêt.

Son regard intense posé sur moi me donne l’impression d’être une énigme passionnante qu’il doit absolument résoudre avant de pouvoir repartir travailler.

Je réussis à ne pas piquer un fard.

– Ma mère voudrait que je sois prof en école de mode ou à l’Université, un job stable dans un milieu moins superficiel.

– Ah les souhaits parentaux, murmure-t-il avec une douceur qui me surprend.

Il a peut-être plus de délicatesse qu’il n’y paraît ?

En rassemblant mes croquis éparpillés, je découvre ceux qu’Aaron a griffonnés pendant notre conversation : une composition abstraite, un jardin fantasmagorique, un palais majestueux.

Mince, il a un sacré coup de crayon.

Tout en glissant ses dessins avec les miens dans mon book, je m’aperçois que j’ai changé d’avis.

Aaron Scott m’intrigue.

Le lendemain à midi, la tête d’Abby émerge de son ordinateur.

– Joy, commande des pizzas pour tout le monde.

Aussitôt dit aussitôt fait : je fais le tour des bureaux et passe la commande en deux temps trois mouvements. Sans oublier la salade au poulet pour Lucie, la seule mannequin présente aujourd’hui.

Efficace. Top assistanat.

Une heure plus tard, trois livreurs arrivent.

Trois ?

Chacun porte une dizaine de cartons de pizzas sur lesquels une mini-salade joue le rôle de la cerise sur le gâteau. Je m’adosse au mur, un peu inquiète.

– Ce n’est pas notre commande, leur affirme Abby en secouant sa queue-de-cheval rousse.

Les jambes flageolantes, j’invoque le dieu des assistants en panique.

Faites que je ne me sois pas trompée.

– Mais si, dit le livreur, vous avez demandé 30 pizzas.

Les sueurs froides qui ont débuté à la vue des livreurs, se transforment en chutes du Niagara le long de ma colonne vertébrale...

Mais comment j’ai pu m’embrouiller entre nombre de parts et de pizzas ?

– Joy ?

S’ensuit alors un de ces moments de vide existentiel où on a envie de se transformer en plante verte. Plastique. Dans un abri antiatomique.

– Dis-moi, est-ce que tu es vraiment allée à l’Université ?, insinue Abby avec un sourire mielleux.

N'aurais-tu pas plutôt rajouté quelques lignes honorables à un CV d'une banalité navrante ?

Une bouffée de révolte me monte à la gorge.

OK j'ai fait une erreur.

Mais j'ai bien envie de lui dire en quoi consiste le respect du genre humain. Car, même si elle fait sans l'ombre d'un doute autorité dans son domaine professionnel, Abby Morton a des choses à améliorer côté management. Règle de base : on ne dénigre pas devant témoins.

En l'occurrence, devant trois livreurs.

Je prépare donc une repartie assassine quand j'entends Abby dire :

– Et les trois paresseux en casque là, ils attendent quoi, que leurs mobylettes montent les chercher ?

Avec un sourire d'excuse et de solidarité pour les livreurs qui reculent penauds, je comprends que ma boss est comme ça avec tout le monde.

Abby Morton parle aux gens – surtout à ceux qui sont sous ses ordres – comme à des êtres appartenant à un monde inférieur.

Je choisis de me taire.

Et je sens que j'en verrai d'autres.

– Règle-moi ce problème tout de suite, dit sèchement Abby avant de claquer une nouvelle fois la porte de son bureau.

Tâche qui me semble aussi ardue que de transformer la Bérézina en victoire de l'épopée napoléonienne.

– La journée a été bonne ? me demande Aaron en gravissant les marches deux à deux.

– Mmm, marmonné-je.

Plutôt pourrie mais je préférerais ne pas y penser.

– Je me change et je commande à dîner, ajoute Aaron.

– Oui oui, dis-je la tête ailleurs. Partagée entre le boulot, que je me force à oublier, et ses fesses, que je regarde monter.

La perfection de ses muscles fessiers en mouvement est un assez bon dérivatif.

Puis en attendant Aaron, je m'installe dans le jardin : je retire mes sandales. Pieds nus dans l'herbe, je me pose sur un transat pour profiter de la douceur du soleil de fin de journée. Au bout d'un moment, Aaron réapparaît en version casual, ce qui lui va aussi très bien. Égal à lui-même, il tient un téléphone dans chaque main.

Il doit avoir l'impression de se balader tout nu s'il ne les prend pas...

- Alors, thaï, chinois, gastronomique, demande-t-il. D'habitude, ils livrent très vite.
- Au diable l'habitude, dis-je en riant. Et si on improvisait ?

Vu sa tête, le concept ne lui est pas familier.

- Ce n'est pas ma spécialité, confirme-t-il en enfonçant mains et téléphones dans ses poches de jean.

Mais il semble intrigué.

- Qu'est-ce que vous proposez ?
- Il fait très bon. On pourrait faire un pique-nique ?
- Oh ? dit-il presque timidement.
- Vous savez, depuis quelques années, ce n'est plus uniquement réservé aux scouts et aux porteurs d'opinel, dis-je pour le faire rire. Et puis, vous avez mis le nez dehors aujourd'hui, vous ?

Il secoue la tête.

- Eh ben moi non plus. Alors allons nous aérer.

En réalité c'est moi qui ai besoin de sortir.

Parce que tout à coup l'idée de me trouver en tête-à-tête avec Aaron me fait peur. Alors il me semble qu'un dîner informel sera moins impressionnant.

Je me relève d'un coup.

- On y va ?
- Comme ça ? Sans rien prévoir ni commander ? C'est très aventureux, commente-t-il l'air amusé tout en tenant la porte pour que je passe devant lui.

Je lui fais un clin d'œil.

- C'est l'idée : rien d'organisé. On avisera sur place.
- D'accord. Je vous fais confiance. D'autant que vous arrivez à rendre ça presque excitant, ajoute-t-il en riant.

Tout en marchant vers Central Park, je parle à Aaron de ma mission pour Idol. Il écoute attentivement et pose de temps à autre des questions sur ma relation avec Lucie, sur la préparation du

défilé, sur ce que je pense des collections de Stan Oscar. Arrivés devant la camionnette de snacks, je lui indique le menu. Son front se plisse à la lecture des plats : hot dog, pizza ou burger.

La malbouffe arrosée de Coca n'est clairement pas son type d'alimentation.

– Comme pour vous, dit-il conciliant.

Je commande des jus de fruits frais et des hot-dogs.

Pour moi, pizza est désormais synonyme de mauvais souvenir.

Nous nous dirigeons vers le Château du Belvédère, un des plus beaux spots du parc selon moi. Je m'assieds dans l'herbe, il semble hésiter puis s'installe à côté de moi. Face à la vue. Au loin des gratte-ciel étincelants reflètent les nuages. Nous sirotons nos jus en continuant à parler de travail et je ne peux pas m'empêcher de lui raconter ma deuxième faute professionnelle.

– J'ai peur de me faire virer maintenant.

– À cette heure-ci, dit-il en hochant la tête avec sérieux, ce serait déjà fait si c'était la solution envisagée. Que s'est-il passé après la livraison ?

– J'ai rameuté les journalistes de passage, une blogueuse en visite, les coursiers, le comptable, le portier, les filles du bureau du dessus et les avocats du dessous. Au final tout a été mangé... Mais il y en a eu pour une fortune ! Ajouté-je en soupirant.

À nouveau soucieuse quant aux conséquences de ma bourde, je fixe l'herbe en silence.

– Je suis sûr que ça va aller, affirme-t-il d'un ton rassurant.

Puis d'un geste tout aussi protecteur que caressant, il passe le bras autour de mes épaules. Il m'attire doucement vers lui et je me retrouve envahie par son parfum où je reconnais du musc et des épices. Les senteurs boisées de son élégante eau de toilette me montent presque à la tête.

Ou bien est-ce la très très grande proximité du corps d'Aaron ?

– Et puis, vous savez, dit-il d'une voix douce, la notion de fortune, c'est très relatif.

– C'est vrai que je parle à un milliardaire.

– Une notion complètement surfaite, dit-il avec un clin d'œil.

Je souris.

– Mais quand même... dis-je.

Sa main quitte mon épaule pour extraire un téléphone de sa poche.

– Bon, dit-il en activant la fonction calculette. Disons que votre commande a coûté 400 dollars, si on compare ce chiffre à la note d'un déjeuner à l'extérieur, si on le multiplie par le taux horaire des salaires, puis le pondère par le capital sympathie que vous avez généré chez vos voisins. Si on pense

aux retombées en termes d'implication donc d'efficacité du personnel, mais aussi en matière d'image véhiculée par la presse présente, Idol est largement gagnant. On peut même parler de plus-value.

– Waouu, vous savez parler aux femmes ! dis-je surprise et un poil ironique.

Mais étonnamment, le pragmatisme de ce raisonnement me rassure. Pas le temps de me demander comment ni pourquoi, car un homme à vélo arrive.

– Monsieur Scott ?

Sans que j'aie le temps de réaliser que c'est bien à nous qu'il s'adresse, l'homme extrait de son sac à dos un seau à glace argenté dans lequel il déverse des kilos de glaçons. Ensuite, il y enfonce un magnum de champagne. Je le regarde, médusée.

Est-ce une apparition ?

Il a pourtant l'air bien réel car il sort de sa sacoche un immense plaid, qu'il étale avec des gestes précautionneux sur l'herbe devant nous. Rien qu'à le voir, le plaid est 100% cachemire et son moelleux évident indique au moins 12 fils.

Impressionnée, je me mets debout et recule pour mieux observer. Le livreur s'interrompt et Aaron se tourne vers moi. Il me semble voir de l'inquiétude dans son regard.

– C'est tellement... lui dis-je incapable de trouver le mot pour dire mon émerveillement.

Aaron me sourit et fait signe au livreur de continuer à sortir ses trésors de sa sacoche.

Ce type a pillé la caverne d'Ali Baba !

Car il installe à présent deux énormes photophores avant de les allumer. Plus un plateau en argent sur lequel il dispose deux coupes en cristal.

Si un majordome en queue-de-pie apparaissait, je ne serais pas surprise.

Je tourne autour de la table improvisée sur le sol et j'applaudis, admirative et ravie.

Et carrément épatée par le luxe de cet impromptu.

Enfin, le livreur dépose une énorme boîte ronde, ressemblant à un carton à chapeau. J'en reste bouche bée : des macarons Ladurée ? Il l'ouvre délicatement et j'aperçois des dizaines de rangées de douceurs de toutes les couleurs.

– On n'avait pas de dessert, m'explique Aaron avec un sourire gourmand.

Il a surtout l'air ravi que sa surprise me plaise.

Au fait, à quel moment a-t-il commandé ?!?

Il se lève pour glisser un pourboire au livreur et à l'air satisfait qu'affiche celui-ci, j'imagine qu'il a dû être généreux. Puis Aaron m'invite à m'asseoir avant de s'installer à côté de moi. À nouveau son parfum épicé m'enveloppe.

– Vous voyez, ajoute-t-il en ouvrant lui-même la bouteille, grâce à vous, j'apprends à improviser !

Je vois surtout qu'un simple pique-nique se transforme en dîner de fête. Et que j'adore.

– À vos nombreux talents, dit-il en me tendant une coupe de champagne.

Tourné vers moi, il sourit. Ses yeux verts scintillent de petits éclats dorés et sa fossette me donne envie de caresser sa joue.

– À l'imprévu, réponds-je. À la magie de ce moment.

Luxe, calme et volupté, le genre de moments de rêve auxquels je pourrais très vite m'habituer.

Nous grignotons les macarons en bavardant de nos goûts respectifs : je suis plutôt sucrée – on dirait qu'il l'a deviné –, Aaron préfère le salé. Nous avons tous les deux fait de la natation, lui en compétition à la fac. J'aime danser, il va souvent voir des spectacles de danse contemporaine...

Deux heures plus tard, la bouteille est bien entamée et, dos sur l'herbe, nous regardons la lune apparaître dans le lointain. L'air est doux, et la lumière sublime. Allongé à côté de moi, Aaron ferme à demi les yeux. Son corps si proche à nouveau me trouble.

À quoi pense-t-il ?

Moi c'est clair : à lui.

Et mon opinion a clairement basculé. Si ma première impression était plutôt négative, la deuxième est qu'Aaron est... attirant.

Et je ne pense pas qu'à son physique d'Apollon.

Plusieurs bips sur son téléphone interrompent le silence. *Et mes rêveries...* Aaron se remet en position assise pour taper un message avec un air agacé. Le rythme nerveux de ses doigts semble confirmer mon impression.

– Un souci ? lui dis-je en me relevant sur un coude et en passant la main dans mes cheveux.

Il sourit avec un air étrange avant de me répondre.

– Nous sommes en train de finaliser un gros chantier, la Tour 88. Un de nos clients, que vous connaissez indirectement, veut y installer son siège social.

J'acquiesce, surprise qu'il me parle de son activité. Il m'avait paru plutôt secret sur ce sujet.

– Mais il change d’avis assez souvent... et nous perdons beaucoup de temps.

Bienvenue chez Stan Oscar, maître incontesté du genre lunatique et reconnu caractériel dans la profession.

– Je supporte mal les gens qui tergiversent et les situations bloquées, dit-il d’un ton crispé.

Il me sourit aussitôt comme pour essayer de me masquer sa contrariété.

– J’ai un truc pour vous, lui dis-je. C’est une posture de yoga. Je l’ai apprise quand j’étais petite : ça permet de voir les choses sous un autre angle. Et ça remet les idées en place.

Ses yeux restent insondables dans la nuit qui descend. Je me lève.

– Démonstration.

Posant le sommet de mon crâne sur le sol, j’élève mes jambes vers le ciel en poirier.

– À vous, dis-je la tête en bas.

– Non, répond-il catégorique.

– C’est vraiment non négociable ?

Il sourit à nouveau.

– Votre truc s’apprend à l’école primaire, ajoute-t-il d’un ton dédaigneux.

– On y apprend aussi à faire des colliers de pâte. Est-ce que ça vous empêche d’en manger ?

Rhétorique douteuse mais l’idée essentielle est : essaie !

Il me regarde, ironique et sûr de lui, genre « c’est moi qui décide et personne ne me fait faire ce dont je n’ai pas envie ».

– Voyez-le comme un défi, dis-je.

Son regard brille d’une lueur intriguée. A-t-il remarqué que je lui avais emprunté sa méthode ?

– Avantages : un afflux de sang dans le cerveau, une meilleure circulation, des pensées plus rapides.

Aaron fronce les sourcils.

– Inconvénients, une sensation étrange de renversement et une possibilité de perte de contrôle.

Il sourit et sa fossette creuse sa joue.

– Risques : retomber en enfance, apprécier une sensation inattendue.

Il ne me quitte pas des yeux. Est-ce qu'il hésite ? Je continue, bien décidée à le convaincre.

– L'objectif ultime pourrait être : faire sourire sa nouvelle colocataire.

C'est mon argument choc.

Qui semble efficace... car, aussitôt, Aaron se lève.

Pensif, il fait quelques pas. Puis il se retourne vers moi et m'observe, de haut en bas. Son regard suit lentement les lignes et les courbes de mon corps renversé.

Efficacité mitigée de mon argument choc vu qu'il ne semble pas décidé à se risquer la tête en bas, mais intensité extrême de l'intérêt qu'il me porte.

Tous les deux immobiles, nous nous fixons un long moment les yeux dans les yeux. Il me semble voir ses muscles tressaillir, comme s'ils allaient brusquement se mettre en action.

Ou alors je prends mes désirs pour des réalités ?

Car pourquoi il céderait ? Pour ne pas perdre la face, parce qu'il est incapable de résister à un défi ?

Ou juste pour mes beaux yeux plongés dans les siens ?

J'ai l'impression de voir les mêmes interrogations passer en désordre dans son regard, le faisant battre des paupières plusieurs fois.

Puis tout à coup, il hoche la tête en souriant, comme s'il se demandait « et pourquoi pas ? »

Alors il s'installe la tête au sol, avant de tendre ses jambes à la verticale.

Je veux croire que c'est pour mes beaux yeux : c'est beaucoup plus flatteur.

Son regard est toujours plongé dans le mien. Son tee-shirt glisse vers sa poitrine, son ventre apparaît, tendu d'abdominaux ciselés à la perfection.

– Respect, dis-je.

Et je ne pense pas qu'aux abdos d'acier.

Une fois remis dans le bon sens, Aaron nous ressert de champagne, imperturbable, comme s'il ne s'était rien passé.

Juste les joues un peu plus roses. Et le regard pétillant.

– Faire le poirier à onze heures du soir dans Central Park n'est pas anodin, dit-il sans sourire.

Il fait tinter son verre contre le mien.

– Alors quand on a vécu cette expérience avec quelqu’un et qu’on lui a montré son nombril...

Vision ô combien sexy.

Il sourit.

– On a atteint un certain stade d’intimité donc...

Donc quoi ? Quelle pourrait en être la conséquence ?

Sa main se tend vers moi.

– On peut se tutoyer, conclut-il. Qu’en penses-tu ?

Il enlève une mèche de ma joue et la glisse derrière mon oreille. Sans faire le poirier, un afflux sanguin fait brûler mes joues. Je bafouille :

– Si tu veux.

Pour me donner une contenance, je ramasse le panier en cherchant comment me sortir d’une situation que je sens potentiellement dérapante.

– Je dois me lever tôt. Abby m’a demandé d’aller chercher le chien de Lucie qui arrive à 5 heures à l’aéroport.

Il fait une grimace :

– Et tu as dit oui ?

Je hoche la tête piteusement. Après deux impairs en deux jours, il me fallait reconquérir Abby. De toute façon, je n’avais pas vraiment le choix.

Sur le chemin du retour, Aaron me montre les particularités de l’architecture de son quartier et me parle de ces nouveaux immeubles résidentiels de 90 étages dont la construction est en train de changer la physionomie de New York. Tout en l’écoutant en silence, j’observe les rues et les bâtiments, parfois je tourne la tête vers lui pour le regarder.

Première constatation après cette soirée : cet homme me fait de l’effet. Et bien plus que ce que je veux bien m’avouer.

La seconde : il n’a pas l’air insensible à mes charmes.

Et ça, c’est aussi agréable que dangereux.

Sur le palier de mon étage, il se penche vers moi :

– Bonne nuit, dit-il d’une voix caressante.

Ses lèvres se posent sur ma joue. Ma peau frémit sous son haleine chaude. Puis sa bouche glisse vers la mienne. Il embrasse le pourtour de ma bouche, lentement, comme pour me découvrir.

Et me faire languir.

C’est délicieux. Et addictif. Ses lèvres entrouvertes semblent me goûter, ses dents me déguster à petites touches. Puis sa bouche tout entière épouse la mienne qui s’offre, nos lèvres se cherchent et se happent, et nos bouches s’unissent pour ne faire qu’un seul et ardent baiser. J’ai l’impression de croquer un mets précieux, délice fondant, mystère sensuel gorgé de saveurs inédites.

Ce baiser est encore meilleur que je l’imaginais.

Car oui, je l’imaginais.

Je ferme les yeux en lui rendant son baiser avec fougue.

Ses mains qui enserraient mes épaules courent voluptueusement vers mes reins, éveillant mon corps à d’autres envies délicieuses.

C’est le moment où mon téléphone se met à vibrer dans mon sac. Rompant la magie.

Me ramenant direct à la raison.

Mince, je suis en train d’embrasser Aaron ?

Je quitte ses lèvres et repousse ses mains. Il semble étonné et reste figé tandis que je fonce dans le couloir.

Surtout ne pas me retourner.

Pense à Orphée, à qui ça n’a pas réussi de se retourner pour voir son Eurydice. Elle a fini en Enfer.

Pourtant je me retourne. Aaron me fixe, un sourire amusé sur son visage d’ange. Je l’ignore de façon très peu courtoise et, dans la panique, je claque la porte de la chambre derrière moi.

C’est moi qui me prépare à visiter l’enfer, si ça existe.

Alors, ça suffit. Les baisers et les poiriers. En langage Abby, fini les fantaisies !

Je m'effondre sur le lit, chamboulée par ce qui vient d'arriver. Mon téléphone bipe à nouveau. Un message de Kirsten s'affiche.

[Alors ? Comment s'est terminée cette journée ?]

[Beaucoup trop d'émotions ☺ Suis épuisée, on se parle très vite. Bonne nuit]

J'enfonce mon visage dans l'oreiller et me répète plusieurs fois :

Putain ! J'ai embrassé l'amoureux de ma meilleure amie !

4. Journée tonnerre

Je ne sais pas s'il était comme ça avant de prendre l'avion, mais Woody, un labrador à poil noir, est complètement déjanté. Le nez dans son cou, Lucie l'excuse :

– C'est un bébé, il a cinq mois.

Si tous les petits aboyaient autant en sautant partout, je pense que personne, chiens compris, ne voudrait fonder une famille...

Au bout d'une heure à ce régime, Abby pose les mains sur ses hanches :

– Joy, Lucie, Woody, dehors.

Un peu brutal mais, moi aussi, ce chien me donne des envies de crise d'autorité...

Nous voici donc avec un Woody jetlagué au bord du réservoir de Central Park. Lancé à la poursuite d'un écureuil, il loupe son freinage et tombe à l'eau.

Il nous faut une heure pour le ramener sur la berge, parce qu'à chaque canard, il y retourne.

– Il a besoin de faire ses dents, dit Lucie quand le chiot se met à tenter de mordiller les mollets d'un jogger.

De bonne composition, celui-ci sautille sur place un instant en jouant avec Woody puis il reprend sa course. Cette fois, Lucie retient son chien.

– À propos, tu as vu le sac d'Abby ? ajoute-t-elle en souriant au jogger qui se retourne vers la mannequin.

– Bien sûr.

Comment aurais-je pu ne pas remarquer la merveille, un trapèze pleine peau couleur cognac avec piqûres sellier et signature racée ?

– Woody l'a un peu... attaqué. Mais t'inquiète, j'ai mis du feutre sur les traces de dents, on ne voit plus rien.

Le « à propos » aurait dû m'alerter.

– J'espère, dis-je en essayant de rester sereine.

Mais je sens que cet incident va provoquer la colère, justifiée, d'Abby. Est-ce que Lucie ne se rend pas compte qu'elle me met dans une situation très inconfortable ?

Quand nous rentrons au bureau, je suis toujours crispée. Woody, encore humide, s'ébroue à côté d'Abby avec une odeur épouvantable de chaussette d'ado mâle oubliée plusieurs jours dans un sac de sport... Dressée sur ses hauts talons, ma boss examine Woody.

– Ne refais jamais ça, tu entends ? Ailleurs qu'à New York, tu serais mis dans le sèche-linge puis abandonné sur l'autoroute pour moins que ça, lui dit-elle d'un ton menaçant.

Et dire qu'elle n'a pas vu son sac...

Au pied de son bureau, l'objet se dresse, d'apparence impeccable.

– Tu vois, elle n'y voit que du feu, chuchote Lucie.

J'imagine sans mal le feu, la foudre et les hallebardes qui vont sortir de la bouche d'Abby quand elle va s'apercevoir du désastre.

– Arrête de chuchoter, dis-je à Lucie. Si Abby le remarque, elle va se douter de quelque chose.

Je prête sans doute à Abby des dons de double vue, mais sait-on jamais ?

Mon téléphone vibre dans ma poche : ma mère. Je refuse l'appel. Ce n'est pas le moment de provoquer Abby avec des conversations perso au bureau.

– Abby, vous pouvez venir ? On a un problème avec Paris, dit Léo Arthur Loomis, le directeur et fondateur d'Idol, qui apparaît alors sur le seuil du bureau de ma boss.

Cinquante-deux ans, ventre plat, costume trois-pièces à fines rayures, amateur de vins français mais prêt à renier sa ligne chèrement entretenue pour un bagel pastrami de chez Joe's, LAL n'est pas homme à plaisanter avec le boulot. Abby s'exécute. J'en profite pour lire le SMS qui s'affiche :

[Rappelle-moi. Bizz, Maman]

– Joy, je t'attends, dit Abby en revenant sur ses pas.

Sans être explicite, sa courte mais significative affirmation se transforme en ordre de déplacement. Je la suis donc sans attendre.

Désolée maman, c'est pas le moment.

Nous entrons dans le bureau de LAL qui, d'un geste impérieux, indique son ordinateur :

– Qui a envoyé ce mail à Vincent chez Best ?

Best est notre partenaire à Paris, et Vincent un agent pointilleux persuadé que le français reste la langue diplomatique internationale. À quelques semaines du show, il n'est pas stratégique d'être en mauvais terme avec l'agence mère de Lucie et des nouveaux visages qui vont cartonner.

Qui a pu écrire autant de boulettes ?

Je ris en lisant : « le client recherche des chevaux bouclés non lycée » et « salutations s'insèrent ».

Mais je ne ris plus du tout quand j'entends Abby dire :

– Joy, tu peux t'expliquer ?

Interdite, je fais volte-face. Ce n'est pas possible !

Le mail a été envoyé pendant que j'étais au parc !

Alors Abby est en train de m'accuser ? Je m'apprête à réagir, à me révolter, mais...

– Tais-toi, me glisse-t-elle entre ses dents.

J'en ai le souffle coupé. Observant son visage aussi pâle que du marbre, je n'arrive pas à deviner son état d'esprit. Est-ce qu'à présent elle me menace ? Ou est-ce qu'elle me demande de l'aide ? Ahurie, je la dévisage un long moment, presque grossièrement. Je ne sais que penser.

Me disculper reviendrait à l'accuser... Et la délation, c'est minable. Pas professionnel. Pas du niveau d'Abby.

Elle, elle n'a pas parlé à Léo de la glace et des pizzas. Enfin je ne crois pas...

Et puis peut-être est-ce une simple faute de correcteur ?

Pianotant sur le bureau, Léo s'impatiente carrément tandis qu'Abby semble s'être transformée en statue. Je réfléchis à cent à l'heure. Il faut agir.

OK. Je m'écrase. Je ferai mes preuves autrement.

L'air perplexe de Léo réveille mes glandes réactives. J'ai une idée pour prouver mes compétences.

Et noyer le poisson... en ne fustigeant pas l'auteur(e) de ce mail indigne d'Idol.

– Je vais appeler Best, dis-je en cherchant malgré moi un soutien du côté d'Abby, qui ne bronche toujours pas. Si vous êtes d'accord, Monsieur ?

LAL acquiesce. Je mets sur haut-parleur. Et c'est dans un français académique que j'explique à Vincent combien Idol est confuse de l'envoi de ce mail, parti sans avoir été validé.

– Nous regrettons tous au plus haut point cet incident, dis-je en raccrochant.

Léo me félicite. Sait-il qu'Abby est en fait seule responsable de ce mail truffé de fautes ? En tout

cas, s'il a des doutes, il n'en laisse rien paraître. Abby, quant à elle, se tait, imperturbable. LAL m'interroge ensuite sur le parcours qui m'a conduit chez Idol. Je lui parle de mes études et de mon projet professionnel.

– Apportez-moi votre book la prochaine fois, conclut-il.

Comment sait-il que j'en ai un ? J'en ai parlé à l'entretien ? Peu importe, sachant qu'il connaît 200% des VIP de la mode, je viens de marquer un point, à ranger dans la case atout/réseau professionnel.

En sortant du bureau de LAL, Abby retourne dans son bureau sans un regard pour moi. Si son pas n'était pas aussi saccadé, on pourrait croire que rien ne vient de se passer. Elle pourrait avoir l'idée de me remercier, non ?

Je viens tout de même de lui sauver la mise !

Enfermée dans les toilettes, j'écris à Kirsten.

[À peine 5 jours et chacun est plus éprouvant que le précédent. J'ai l'impression de courir au milieu d'un champ de mines déposées par Abby]

[Mais tu t'en sors toujours gagnante, 007]

[La partie est rude !]

[À part ça la vie est belle ? NY, maison, Aaron ?]

J'ai un pincement au cœur.

[On se croise.]

[OK. Bon, faut que j'y aille, travaille bien et fais une bise à mon amour de coloc ☺]

Si j'avais besoin d'un rappel des sentiments de Kirsten, le voilà.

Et côté bise, fini de me laisser troubler par des lèvres charmantes qui s'aventurent un peu trop près des miennes.

Bien décidée à oublier le flirt interdit, l'attitude d'Abby, Lucie et son chien grignoteur, je me remets au travail. Je suis plongée dans la préparation du planning des journées presse de Lucie quand je reçois un mail qui me fait bondir.

De : frederic.gabriel@photography.fr

A : Joy (joy.delill@gmail.com)

Objet : passage à New York

Bonjour Joy

Ta mère m'a donné ton adresse mail. Je viens prochainement à New York, et j'aimerais beaucoup que l'on puisse se rencontrer. Nous avons tant de choses à nous dire. Il me tarde de te revoir.

À très vite

Papa.

Nous ?

Il te tarde ?

Mais, Papa, ça t'a pris seize ans.

J'appuie sur « supprimer » en maudissant ma mère, mon père, mes frères et mes sœurs que je n'ai pas eus.

Mais la journée tonnerre est loin d'être terminée, comme me le confirme le corps de la terrible M^{me} Harving barrant l'entrée de sa porte. Bras croisés, jambes écartées et pieds semblant enracinés au sol, elle me fixe en secouant la tête. Puis du menton, elle me montre la plaque dorée qui orne le mur.

*Harving House, pension pour jeunes filles
Animaux interdits.*

– Aucune bête n'entre chez moi, dit-elle sans aucune intention de bouger du seuil de son appartement.

Le genre de femme à s'enchaîner à son paillason pour protester contre toute tentative de faire pénétrer le genre animal en son domicile...

En théorie, je devrais appeler Abby, car ceci relève de ses compétences. Mais elle est capable de faire rouvrir Ellis Island pour Woody. Et de m'y enfermer avec lui.

J'essaie de négocier avec M^{me} Harving, le temps que je trouve une solution.

– Non. Ce chien n'entrera pas chez moi, répète-t-elle froidement. Juste elle.

À ces mots, elle attrape Lucie par le coude et la tire vers l'intérieur.

– Mais il ne va pas dormir dehors ? supplie Lucie. Prends-le Joy, t'as un jardin.

Très vite, je capitule et assure à la jeune mannequin que je vais prendre soin de son Woody. Ça m'apprendra à faire la maligne en lui parlant de ma coloc de luxe. Et de mon colocataire, mais ce matin, c'était plus fort que moi : je devais prononcer le prénom « Aaron ».

Que va-t-il dire si je ramène un chien ?

Je soupire : je n'ai même pas son numéro de téléphone pour lui demander.

J'ai le cœur qui bat et les mains moites en apercevant Aaron dans le jardin. Il porte un short qui découvre ses cuisses hâlées. De grosses baskets fluo et un tee-shirt « art is difficult but somebody has to do it » complètent sa tenue.

Je m'avance vers lui à pas mesurés, en surveillant ses moindres gestes.

Comment on fait là : je lui tends la main ? Je lui saute au cou ?

– Excuse-moi si je t'embrasse pas, je viens d'aller courir, me dit-il avec un sourire.

Ouf. Un problème de résolu.

Quand il boit au goulot, une goutte d'eau perle de sa bouche, il passe sa langue sur ses lèvres pour l'arrêter.

Je me sens toute chose...

Mais Woody que je cachais derrière moi, se libère et gambade autour de nous. Après un moment de stupeur, Aaron éclate de rire.

– Lucie ne pouvait pas le garder, dis-je en baissant le visage vers mes pieds, penaude.

– Jeune Padawan, dit Aaron en relevant mon menton du bout des doigts pour me fixer droit dans les yeux, tu as encore besoin d'apprentissage dans la définition de tes missions...

Son geste déclenche un séisme sensuel qui se propage dans tout mon corps.

Aïe aïe aïe, je ne maîtrise plus rien là...

Pendant que je cherche à arrêter l'onde frémissante qui me parcourt jusqu'aux orteils, Woody écrase les massifs de fleurs un par un et finit par trouver une balle qu'il apporte à Aaron. Ce dernier s'agenouille et se met à caresser le chien en souriant.

Et il n'a pas même pas l'air contrarié ! Woody massacre son jardin et Aaron lui fait des papouilles sur la tête ?

C'est peut-être un des nombreux bénéfices à être milliardaire : il suffit d'appeler un cuisiniste ou

un paysagiste, et tout est remis en état dans l'heure...

- Il t'a adopté, dis-je en le regardant jouer avec Woody.
- Je suis généralement très apprécié... dit-il avec un clin d'œil, par la gent canine !

Un peu gênée, je lui explique alors que Woody est à ma charge ce soir et que j'aurai une solution dès demain.

Enfin j'espère.

- Tu vas devoir le nourrir, le promener...
- J'ai toujours eu du mal à dire non, dis-je avec un sourire coincé.

Il devrait en savoir quelque chose, lui que j'ai laissé m'embrasser sans résister...

Mais soyons honnête, je lui ai un peu rendu !

Il pose sur moi ses yeux couleur de lac et d'herbe mêlée.

- Appelle-moi la prochaine fois, je te dirai comment faire.

Fouillant dans sa poche de short, il me tend une carte après avoir noté son numéro de portable dessus.

- Jour et nuit, dit-il avec un sourire d'ange. Bon, je vais me doucher.

Je reste bras ballants en le regardant s'éloigner. Je lis plusieurs fois le bristol raffiné que je serre entre mes doigts.

*Aaron Scott
Holmes and Scott
Président exécutif, Co-Directeur Général
New York City, USA*

Troublant. Flatteur. Impressionnant.

D'abord par le fait qu'un PDG se balade, même pour aller courir, avec des cartes de visite. Ça, c'est du professionnalisme ou je ne m'y connais pas.

Ensuite parce qu'il m'a donné sans hésiter son numéro perso. Et que je peux l'utiliser...

Je ne sais pas combien de temps je reste à rêvasser devant cette carte et ses multiples possibilités, car au moment où je me dirige vers la cuisine pour préparer à dîner, Aaron redescend.

À part ses cheveux mouillés plaqués en arrière, il a repris totalement sa forme business man.

– Je dois repasser au bureau, Miles et le directeur financier m’attendent pour finaliser le prévisionnel avant demain, dit-il en s’éloignant d’un pas pressé.

Déjà repris par son travail, il n’a pas l’air de se rendre compte que je ne comprends pas grand-chose à ce qu’il dit. Je le regarde partir jusqu’à ce que la porte se referme sur lui. Puis je me secoue.

Entre Woody à nourrir et à promener, la soirée passe vite. De même que la nuit car je dois le sortir dès l’aube, en évitant qu’il aboie pour ne pas réveiller Aaron. Au cas où ce dernier serait là car la maison me semble vide ce matin.

À 9 heures précises, nous sommes cinq dans la salle de réunion d’Idol : Abby, Léo, deux filles de l’événementiel et moi. On prépare l’arrivée des 40 bébés mannequins.

– Dès qu’elles sont là, Joy, tu les mesures, tu prends des polas et tu les briefes.

Je prends des notes avec application tandis qu’Abby hausse un sourcil en voyant un papier tourbillonner devant la fenêtre.

– Tu checkes leur Instagram et leur page Facebook, reprend-elle.

Le regard d’Abby est à nouveau attiré par des avions en papier qui volettent dans le ciel.

La suite de la réunion file à toute vitesse. Abby planifie, organise et anticipe. Rien n’est laissé au hasard. Rendez-vous presse, photographes ou journées RP, tout est prévu et calé dans le planning. Même les imprévus ont leur place. J’avoue que si j’ai des reproches à faire à sa gestion du personnel, j’admire son professionnalisme et sa maîtrise de la situation. D’autant plus que Léo lui ajoute de nouvelles responsabilités concernant l’organisation matérielle du défilé et qu’elle en découvre les multiples tâches sans sourciller.

À la fin de la séance, je dépose timidement mon book devant Léo, et j’entends Abby lui confier :

– Je connais le directeur de casting de So, donc on pourra faire passer nos filles en premier.

À nouveau je constate combien ce milieu est petit. Sur ce point ma mère avait raison : « un vase clos », dit-elle. Tout le monde se connaît et... tout se sait.

Je m’éclipse discrètement dans le couloir pour laisser Léo et Abby finir leur discussion.

Quand Abby quitte la salle de réunion, je la suis dans son bureau. Quand nous entrons, la pièce est étonnamment calme.

– Mais où sont la belle et la bête ? demande Abby en cherchant Lucie et Woody du regard.

Ce matin, j'ai ramené le chien au bureau, espérant m'en débarrasser. Mais Abby m'a dit « Moi, les bêtes à poil, je les aime empaillées ou en manteau. »

Traduction = démerde-toi.

Donc à moi de chercher une solution... Dans l'urgence, ce matin, j'ai tendu la laisse de Woody à Lucie, en lui recommandant de le surveiller pendant que j'allais en réunion.

À présent, leur absence n'augure rien de bon.

Confirmant mon pressentiment, Abby pousse un cri : ses étagères sont vides, sa collection de *Vanity Fair* de 1983 à 1993 a disparu. Devant la fenêtre passe alors un avion en papier, qui virevolte lentement vers le trottoir, douze étages plus bas.

Avec un juron, ma boss se lance dans l'ascenseur, direction dernier étage.

Sa capacité à faire le lien entre le lâcher d'avions en papier et la disparition des magazines et de Lucie me stupéfie.

Sa rapidité de déplacement sur talons aiguilles est tout aussi remarquable.

Car je dois courir derrière elle pour la rattraper.

Quand nous poussons la porte métallique, Lucie, assise en tailleur sur le rebord du toit-terrasse, déchire les pages d'un *Vanity Fair* collector. Le visage d'Abby vire au blême.

Moi aussi, mais parce que j'ai le vertige en apercevant le vide derrière la mannequin, qui, elle, ne semble pas du tout incommodée.

La tresse d'Abby se balance comme une faux à chacune de ses enjambées vers la mannequin, appliquée à plier une page avant de l'envoyer dans les airs.

– Il est sympa ce rooftop, dit Lucie sans sembler remarquer qu'Abby se métamorphose en *Scream* à vue d'œil.

– Joy, tu t'en occupes avant que je la passe par-dessus bord, dit ma boss en opérant un demi-tour aussi grinçant qu'une tourelle de char de combat.

Les cris d'Abby résonnent malgré la porte refermée :

– Et tu vas tout récupérer en bas !

Je n'ai pas souvenir que mon contrat stipule en toutes lettres de réparer les bêtises à répétition de Lucie. Mais j'obtempère : Abby est ma boss. En revanche, rien ne m'interdit de dire à Lucie ce que je pense de son attitude de gamine mal élevée.

– Écoute, je t'aime bien, mais tu pousses un peu, lui dis-je en conclusion.

– C’est beaucoup d’histoires pour quelques vieux journaux, soupire Lucie. En plus, ils étaient tout jaunis.

Je me refuse à lui expliquer le principe de la collection et l’intérêt de certains, dont Abby, pour les magazines vintage. Je risquerais de m’énervier...

Cinq minutes plus tard, Lucie, Woody et moi sommes dans la rue. Quand les pages volantes n’ont pas atterri dans les poubelles, elles s’agglutinent dans une flaque autour d’une bouche d’égout fumante. Évidemment Woody court après les survivantes pour les déchiqueter. Lucie, assise sur le trottoir, se marre.

Je ne dis rien, à présent exaspérée.

Est-ce qu’elle ne comprend pas qu’il y a des limites, même quand on est une star payée des milliers de dollars la journée ?

– Ça ne te fait pas rire ? demande Lucie.

– Pas vraiment, réponds-je sèchement.

Parfois mon boulot se transforme en basses besognes grâce à toi.

De retour dans les bureaux, le butin est maigre : cinq couvertures flétries qu’Abby regarde avec dédain avant de replonger dans les dossiers techniques du défilé.

Moi je crois que j’aurais envie d’assassiner tout le monde si on m’avait fait un coup pareil.

En définitive j’ai peut-être beaucoup à apprendre en observant Abby...

Une demi-heure plus tard, exécutant les ordres de ma boss, je dépose Lucie – et Woody – au salon de manucure, bien contente de ne pas avoir à m’en occuper pendant quelques heures. Elle m’a vraiment agacée.

Puis je passe la fin de matinée à répertorier les attachées de presse qu’il me faudra ensuite inviter par mail avec une petite phrase personnalisée pour chacune d’entre elles. Soit 150 personnes rien qu’aux USA.

À la pause déjà que je prends rapidement, je reçois un texto de Kirsten.

[Ça va ?]

[Super ! Le chien de Lucie est arrivé, aussi ingérable que sa maîtresse...]

[Il a bouffé le sac d’Abby. Je te dis pas quand elle va le voir...]

[Allez courage !]

L'heure tourne sans que je m'en rende compte, mais j'ai pas mal avancé sur la mise à jour du carnet d'adresses. Abby a passé une bonne partie de l'après-midi au téléphone avec la production et l'événementiel. Vers 16 heures, sa colère semble s'estomper quand un livreur apporte le vestiaire mis à disposition par StanOscar pour Lucie.

– Ce sont des prototypes, m'explique Abby en déballant les vêtements un par un.

Elle les accroche sur un portant en inspectant chaque pièce. Ses gestes sont précautionneux, comme si elle manipulait des objets précieux. Revenue du salon de beauté depuis peu, Lucie, qui joue à Candy Crush sur son téléphone, n'a pas un regard pour les vêtements magnifiques.

– Elle, elle les porte, me dit Abby en indiquant la mannequin du menton. Tous les jours.

– Tu parles d'un sacerdoce, ronchonne Lucie.

– Ton job, c'est de parader en StanOscar, lui jette Abby. Pour ce qui est de dire des mots intelligents, tu nous laisses faire.

À cette parole cinglante, je comprends qu'Abby retient sa colère depuis ce matin.

Avec un regard dédaigneux, Lucie rejette sa chevelure en arrière.

– Toi, tu pourrais même pas rentrer ton cul dans ces robes, dit-elle en français.

Bonjour l'ambiance ! Heureusement qu'Abby ne comprend pas le français et a décidé d'ignorer Lucie. Et si chacune reconnaissait ses torts et on passe à autre chose ? Parce que, moi, bosser en faisant tampon ou punching-ball, je ne suis pas sûre que ça m'amuse longtemps...

Le téléphone du bureau retentit, diversion pacifique et bienvenue. Debout près des vêtements, j'admire les tissus soyeux, les broderies, les mailles souples, les dentelles faites à la main. Je suis béate devant une robe cocktail entièrement rebrodée de perles et de sequins. Tout est superbe : les matières, les coupes, les finitions.

Rien que pour avoir la chance d'étudier ces merveilles, je supporterais dix Lucie et autant d'Abby.

– C'est pour toi, me dit Abby en me tendant le combiné. Aaron Scott.

Pourquoi il me téléphone ici ? Est-ce qu'il est arrivé quelque chose ?

Toutes les options défilent dans ma tête tandis que je rougis sous le regard perçant d'Abby. Je réalise soudain que, manquant à toute bonne éducation, je n'ai même pas donné mon numéro de portable à Aaron alors que lui m'a inscrit le sien sur sa carte de visite !

– Es-tu libre ce soir ? dit Aaron à l'autre bout du fil sans aucune forme de préambule.

– Pourquoi tu m'appelles au bureau ? chuchoté-je.

– J'ai besoin de ton aide.

Je me détourne vers la fenêtre pour éviter les yeux brillants de curiosité d'Abby, qui, connaissant le tout New York des célébrités et des puissants, ne peut ignorer qui est Aaron Scott. Son nom est partout synonyme de prestige et de réussite éclatante.

- Je ne peux pas te parler, je suis au bureau ! réponds-je.
- Je le sais bien...

Derrière sa voix chaleureuse, je devine son sourire.

Est ce qu'il me drague là ? Pas question de réitérer le coup du baiser.

- J'ai besoin de tes talents de styliste. Peux-tu m'aider à choisir une tenue ? Je dois aller à la soirée d'inauguration du Met.
- Les nouvelles salles du musée ? m'entends-je répondre d'une voix surexcitée.

Car c'est l'événement qui fait bruisser tout New York : invités triés sur le volet, tickets d'entrée millésimés et donations aux multiples zéros.

- Donc c'est oui ?

Aaron ne me laisse pas le temps de répondre :

- Alors rendez-vous à 19 h30 chez Alter ego sur la 5^e avenue.

Alter ego, le concept store le plus branché du moment ?

- Mais... on ne va jamais me laisser entrer dans ce magasin avec Woody, dis-je en réalisant que, n'ayant pas trouvé de solution, j'aurai certainement encore le chien avec moi ce soir.
- Bien, dit Aaron pour qui rien ne semble être un problème, alors un dog-sitter t'attendra à la porte du magasin et le prendra en charge pour la soirée.
- Parfait, dis-je prise de court.
- On se retrouve à l'intérieur. À tout à l'heure !

Et il raccroche. Un cintre à la main, Abby continue à m'observer, comme si elle attendait que je lui explique ce qui se passe.

Mais moi-même je ne suis pas sûre de bien comprendre. Que me veut vraiment Aaron ? Il est divinement habillé, il n'a pas besoin de moi pour être élégant.

Alors... cette demande serait un prétexte ?

Honnêtement, ça en a tout l'air.

Je souris à Abby et l'aide à installer le reste des vêtements sur le portant.

Je travaille dans la mode après tout. Alors maintenant, à moi de montrer à Aaron mes

compétences professionnelles !

5. Dangereusement nôtre

En entrant chez Alter ego, je suis un peu intimidée : ce temple de l'élégance branchée, niché dans un patio sous de superbes verrières, est LA boutique où s'habillent les stars. Ici toutes les marques tendance sont réunies. Fascinée par le luxe épuré du lieu, j'hésite un instant puis j'aperçois Aaron. Il avance vers moi. Vêtu d'un smoking bleu marine qui met en valeur sa haute taille, il me sourit, élégance et charme incarnés...

– Mais tu es habillé, m'étonné-je.

Ses yeux prennent un reflet moqueur :

– *What did you expect ?*

Je baisse les yeux, un peu gênée.

Il s'installe dans un fauteuil confortable dont il n'a clairement pas l'intention de bouger. Je fronce les sourcils. Il indique son smoking en écartant les mains.

– Moi, j'ai déjà ce qu'il faut.

– Et où il faut, dis-je sans réfléchir.

Non, mais qu'est-ce qui me prend ?

– Si tu le dis, dit Aaron avec un éclat de rire.

Je me ressaisis :

– Qu'est-ce qu'on fait ici alors ?...

– On te choisit une tenue pour m'accompagner au Met.

– Pour moi ? Mais je ne peux pas !

– Écoute, j'ai un carton pour deux, cela implique que je n'y aille pas seul.

Logique mais impossible. Quoique tentant.

– Pourquoi moi ? Tu ne dois pas manquer de candidates pour t'accompagner.

– Peut-être. Mais c'est à moi de choisir non, dit-il avec un sourire ambigu.

– Quoi qu'il en soit, je n'ai pas les moyens, ajouté-je cherchant à clore le débat par un argument imparable.

Je jette un coup d'œil désolé aux vêtements, chaussures et sacs de la boutique.

- Tu as juste à t’occuper de dire oui. Le reste me regarde.
- De quoi aurais-je l’air si j’accepte ?
- D’une fille qui va à une soirée...

Avec un mec canon...

- Il y aura tout le gratin de la mode...

Là, il marque un point.

- Tu pourras prendre des contacts, ajoute-t-il en observant le bout de ses ongles d’un air détaché.

J’ai terriblement envie de me laisser faire...

- Ce serait une sorte de mission professionnelle alors ?

Il acquiesce en me regardant par en dessous.

Et pourquoi pas après tout ?

- D’accord, dis-je un peu trop fort.

Car je suis mal à l’aise en pensant à Kirsten.

Je ne fais rien de mal après tout.

Que dirait-elle si elle l’apprenait ?

Je ne suis pas obligé de lui dire, si ?

Dans une cabine-boudoir, j’enfile la robe en lamé préparée par une des vendeuses. Immobile sur mes sandales vertigineuses, je me regarde dans le miroir, intriguée par mon image, bien différente de mon allure habituelle.

- Alors, demande Aaron, je peux voir la merveille qui se cache là-dedans ?

Je tire timidement le rideau.

- Je parlais de la robe bien sûr, ajoute-t-il d’un ton innocent. Elle te va très bien.

Enhardie par son compliment, je m’observe d’un œil professionnel :

- Ce genre de coupe est trop droite pour moi. Comme j’ai des hanches, ma taille doit être soulignée davantage. Plus de fluidité en bas serait mieux, et le décolleté est trop rond pour mes épaules.

Il hoche la tête.

– Essaye autre chose.

Je réapparais, vêtue d’une combinaison pantalon en voile sous laquelle est prévu un body en dentelle. Je reste debout près de la cabine, presque impressionnée par la féminité affirmée de cette tenue.

Je suis pas bégueule mais j’ai un peu l’impression d’être à poil.

Surtout quand je vois les yeux d’Aaron briller.

– Attends, dit-il en s’approchant de moi. Tourne pour que je voie tout !

Je pivote sur mes talons, tous les sens en alerte. Son parfum est tout près de moi, comme une invitation.

Et une tentation...

Sa main se tend pour remettre en place la bretelle du body sur mon épaule. Mon cœur bat à toute vitesse. Ses doigts effleurent ma peau et remontent vers mon cou, où ils se glissent à l’intérieur du tissu. Je manque d’air. Tout mon dos frémit et ma nuque se renverse presque sous la caresse.

– L’étiquette dépassait, dit-il d’une voix rauque. Quand au tombé...

Sa main suit le tissu fluide et le fait voleter près de mes reins.

Moi, je manque de tomber à la renverse.

– Il me semble qu’une coupe un peu plus près du corps mettrait mieux en valeur tes... formes.

Le pire est qu’il a raison.

– OK dis-je en le prenant au mot.

J’enfile alors une robe rouge, dont la coupe ajustée souligne et épouse toutes mes courbes.

Je sors de la cabine, avec un mouvement de bassin ondulant.

Juste pour le fun.

Il reste un moment silencieux. Son regard est rempli d’éclats scintillants comme des émeraudes. Je tourne sur moi-même pour lui montrer le dos, qu’un ajouré dévoile avec subtilité. D’une main, je relève mes cheveux en chignon. Je pose l’autre sur ma hanche, avec un air de défi de danseuse de flamenco. Il se lève et à pas lents, avance vers moi.

– Cette fois, la coupe est parfaite, dit-il en aplatissant un minuscule pli sur mon épaule.

Je chancelle presque sous la chaleur de sa main.

À cet instant j’aperçois mon reflet dans le miroir : mon corps dangereusement près du sien, prêt à lui tomber dans les bras. Je prends conscience que ce petit jeu est très risqué.

Stop. On ne joue plus !

Je recule brusquement.

– Il faudrait y aller, non ? lui dis-je un peu sèchement.

Il semble stupéfait.

– En effet, dit-il retrouvant son flegme. Allons-y.

C’est pour le travail qu’il m’invite et que j’ai accepté. Pour me faire un réseau professionnel, rien d’autre.

En partant, il redresse son nœud papillon devant un miroir.

– Tu n’es pas facile à analyser pour un mec comme moi.

Le plus étrange est que, pour moi c’est tout aussi difficile depuis quelques jours...

À peine arrivé, Aaron est happé par Miles qui veut lui présenter le directeur d’un groupe immobilier européen. Au passage, Miles me lance un grognement en guise de bonjour.

Aaron effleure ma main :

– À tout de suite.

Troublant.

D’autant plus quand je pense à Kirsten.

À quoi joue-t-il ?

Sait-il seulement combien elle est amoureuse de lui ?

Et moi, est-ce que je sais vraiment ce que je fais ?

Une cour d’hommes et de femmes se forme autour d’Aaron et semble boire ses paroles. Il se

déplace vers un autre groupe, saluant à droite à gauche d'un signe de tête. Dès qu'il s'approche, les conversations cessent, le cercle s'écarte pour lui faire place et les visages se tournent vers lui. Regard fier et sourire distant, Aaron avance, symbole de puissance et de pouvoir.

L'Aaron du premier jour, pas forcément celui que je préfère.

Je ne suis pas la seule à l'observer. Toutes les femmes le suivent des yeux.

Il faut dire qu'il est le plus magnétique de tous les mâles présents. Célébrités comprises.

Tout en cherchant à repérer les visages connus, j'écoute les conversations :

– Holmes and Scott sont les plus gros mécènes du Met. Beaucoup de ces tableaux viennent de la collection personnelle de Scott.

– Il a bon goût.

Quoi ? Alors le Matisse chez lui, ce n'est pas une copie ? Et tous les autres trucs au mur, ce sont des toiles de maître ?

Je n'en reviens pas... En fait j'habite une annexe du Met !

Deux femmes gloussent quand Aaron les salue en rejoignant un autre groupe de puissants de ce monde. Tandis que je déguste ma coupe de champagne, mon regard glisse sur ce ballet mondain.

Fermant à demi les paupières, je retourne alors plus de seize ans en arrière : à ces vernissages où mes parents m'emmenaient parfois. Jeune photographe en pleine ascension, mon père était toujours au centre de l'attention. C'était un très bel homme, admiré, imposant et courtié. Arrogant. Même ma mère, élégante et racée, semblait pâlir à son côté.

Ça fait au moins trois fois que je pense à mon père depuis que je suis à New York et c'est déjà trop.

Agacée, je songe à son mail, sorti du néant et destiné à y retourner. Je me secoue.

Fin du chapitre paternel.

J'écris à Kirsten :

[Devine où je suis !]

[?]

[Met, soirée d'inaug... Pour le boulot.]

Si l'histoire de Pinocchio est vraie, mon nez doit être en train de pousser.

Mais je n'ai pas envie que Kirsten me pose de questions, ce serait compliqué de lui expliquer l'invitation d'Aaron.

D'ailleurs, je suis là uniquement pour réseauter.

[Je suis sûre qu'Aaron doit y être. Tu l'as vu ?]

[Y a trop de monde. Bon, je te laisse, faut que je prenne des contacts !]

30 centimètres s'ajoutent à mon nez...

Aaron bavarde à présent avec une femme moulée dans une robe qui ressemble à un plumage d'oiseau. Miles se dirige vers la sortie. Je prends une autre coupe de champagne. Je regarde à nouveau vers Aaron qui semble chercher quelque chose dans la salle.

Je lève mon verre dans sa direction au moment où nos regards se croisent. En souriant, il se dirige vers moi, fendant son armée de courtisans.

- Tu ne t'ennuies pas trop sans moi ? dit-il.
- Tu étais très demandé.
- Mais je suis tout à toi maintenant.
- Tout le plaisir est pour moi !

Réplique de bonne éducation, mais soupçon de vérité...

Qui semble aussitôt devinée par Aaron car une moue gourmande apparaît sur ses lèvres.

- J'y compte bien, murmure-t-il à mon oreille.

Ses lèvres sont si proches de mon cou que son souffle me fait frissonner. Sa main glisse autour de ma taille, ses doigts m'enserrent, j'ai l'impression que leur pression transperce ma robe.

Cet homme a sur moi un effet inédit : paralysant et délicieux...

- As-tu fait le tour des salles ? demande-t-il en souriant.

Sans attendre ma réponse, il m'entraîne par la main à travers le musée. Nous sommes seuls. Face à nous, un tableau se détache de tous les autres : le portrait d'une femme avec une robe aux reflets mordorés.

- On dirait la robe couleur de lune dans Peau d'âne, dis-je.

Évidemment, mon cerveau emprunte un raccourci pour me rappeler que le père est le salaud de ce conte.

- Curieusement, ce n'est pas de la robe de Peau d'Âne dont je me souviens le mieux, rit Aaron.

Mais du désir que la jeune femme inspire au prince.

Je n'avais pas lu le conte avec ce point de vue mais...

Sa main se pose au bas de mes reins. Doucement elle monte le long de mon dos, jusqu'à ma nuque. J'avale ma salive, son visage se rapproche du mien, j'entrouvre les lèvres.

Et...

– Non pas ça !

Mon cri hystérique le fait reculer.

Une longue silhouette avance vers nous, une coupe à la main : les yeux dans le vague, Lucie Lavigne chaloupe dangereusement.

– Oh Joy, tu es là toi aussi ?

J'en reste muette, Aaron figé.

Que fait-elle ici ?

Lucie s'accroche à mon bras. De toute sa hauteur, son regard passe sur les tableaux avant de se poser sur Aaron.

– Oh, bonsoir, dit-elle, sa bouche dessinant un baiser.

Je chuchote mais il me semble que tout le musée m'entend.

– Qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'as pas le droit de boire.

– Oh, ça va, fais pas ta commandante.

Équilibre douteux et vocabulaire en pleine régression. Mais combien de coupes a-t-elle déjà avalées ?

Elle lâche mon bras. Secouant sa chevelure, elle oscille sur ses talons, fait tomber son verre et manque de dégringoler. Aaron la rattrape par le coude et m'interroge du regard.

Sans le son, mes lèvres articulent LUCIE.

Il hoche la tête. Quant à elle, elle s'appuie carrément sur lui.

Ce qui m'horripile.

Va savoir pourquoi...

- Désolée, je dois la ramener chez elle tout de suite.
- Je t’accompagne. On est solidaire ce soir, me dit-il sans hésiter une seconde.

Son regard limpide et confiant est posé sur moi, semblant dire « ne t’en fais pas ». Comme la tête de Lucie repose sur l’épaule d’Aaron, il ajoute :

- D’ailleurs, je crois qu’elle s’est déjà attachée à moi.

Je remarque alors que Lucie porte la combinaison StanOscar.

Au moins elle a écouté Abby.

Sauf que... Chaque pois, matérialisé par une perle et des broderies par le couturier, est à présent entouré de pétales, dessinant de grosses marguerites sur la soie rose pale. Et les pétales ont été rajoutés au feutre...

Je serre les dents pour ne pas hurler.

- Tu aimes ? demande Lucie en voyant mon regard ébahi. C’était tellement triste tous ces pois.

Restons zen. Chaque chose en son temps. D’abord la sortir de là.

Aaron ouvre la marche, je le suis avec Lucie, priant pour que personne ne la reconnaisse.

Plus que vingt mètres et nous serons dehors.

Mais à cet instant, devant les portes, se dresse Abby accompagnée de deux rédactrices de mode. Je maudis le rouge flamboyant de ma robe.

Si seulement elle pouvait se transformer en cape d’invisibilité.

Car leur regard professionnel scanne déjà qui est habillé en quoi. J’attrape Aaron par le coude.

- C’est Abby, juste là, bafouillé-je.

Tirant Lucie à moi, je me recroqueville presque. Il me sourit, rassurant. J’ai l’impression que son torse se déploie, solide comme un rempart.

- Bien, dit-il, toi, tu sors avec Lucie. On se retrouve dehors.

Main tendue, Aaron se dirige calmement vers ma boss et ses comparses.

- Abby Morton, quel plaisir ! Comment allez-vous ? dit-il.

Aaron connaît Abby ? Comment, pourquoi et depuis quand ? Pas le temps de m’interroger sur la nature de leur relation... Pendant qu’Aaron fait diversion, je tire Lucie par le bras pour rejoindre la

sortie sur le côté.

Trois minutes plus tard, opération sauvetage réussie : ma boss ne nous a pas vues et nous voici, Lucie et moi, sur le trottoir, très vite rejointes par Aaron.

Dans le taxi, Lucie s'affale contre Aaron. Elle sort son portable :

– Un selfie de nous deux.

Oups , je réquisitionne le téléphone et vérifie ses photos. Catastrophe : elle s'est photographiée sous toutes les coutures dans le musée.

Prise de panique, je fonce sur ses comptes de réseaux sociaux.

Horreur absolue

Elle en a posté des dizaines ! Je supprime à toute vitesse tout ce que je trouve en priant très fort pour que personne ne les ait vues.

– Toi et moi, on va faire un carton, dit la mannequin à Aaron.

J'efface tout ce que je trouve. Pendant ce temps, elle roucoule pour Aaron qui me jette de petits coups d'œil amusés. Visiblement l'OOA, Opération d'Offre Amoureuse, lancée par Lucie a l'air de le divertir.

– J'adore votre parfum, minaude-t-elle.

Elle jette ses cheveux en arrière. Il se recule pour la regarder.

– Si vous voulez venir me voir aux shows...

Elle se cambre, main sur la taille. Avec un sourire admiratif, Aaron hoche la tête.

– Mais on pourrait se voir avant : pour déjeuner, se faire un ciné ou promener Woody ?

Aaron me fait un clin d'œil moqueur. Paniquée, Lucie se tourne vers moi :

– Mais il est où Woody ?

– Chez moi, dit Aaron en riant, avec un dog-sitter.

– Oh, vous êtes trop chou.

Et elle l'embrasse sur la bouche en sortant de la voiture.

Sur la bouche ?!?

S'il a été surpris par ce baiser déposé sur ses lèvres, Aaron semble plutôt s'en amuser. Haussant les épaules, il me sourit et secoue la tête, comme on s'attendrit devant une gaminerie. Néanmoins, je rumine ce détail – sur la bouche – en raccompagnant Lucie jusqu'à la porte de M^{me} Harving, qui nous regarde d'un œil suspicieux.

– Soirée professionnelle, dis-je en espérant qu'elle n'en dise rien à Abby.

– Désolée pour ce qui vient de se passer, dis-je en remontant dans le taxi.

Aaron sourit.

– Disons que ça a été... insolite.

Parle-t-il de Lucie ?

Mon ventre se serre.

Je ne vais quand même pas être jalouse d'une ado...

– Mais troublant serait le mot juste, ajoute-t-il sans que je parvienne à deviner son état d'esprit.

La tête tournée vers les rues illuminées, je me tais. Mi-contrariée mi-envieuse... Moi aussi, j'aurais pu embrasser Aaron ce soir. Si Lucie n'était pas arrivée, que serait-il advenu ? Les yeux dans le vague, je me laisse aller à quelques rêveries où Aaron et moi nous embrassons langoureusement.

Je lui jette un coup d'œil. Son corps est loin de moi.

Ce n'est pas plus mal.

La voiture s'arrête enfin devant le perron à colonnades.

– Nous y sommes, dit Aaron en me tendant la main pour sortir.

Il fait lourd, l'orage menace. Sa main me tire à l'abri des gouttes qui commencent à tomber. Il referme la porte derrière nous et me fixe en souriant.

C'est affreux comme j'ai envie qu'il me prenne dans ses bras.

Je n'aurais pas dû boire de champagne, ça me donne des idées... totalement déplacées.

– Eh bien que d'émotions en une soirée, dit-il. On prend un verre pour se remettre ?

Reniant totalement mes dernières constatations, j'acquiesce.

D'une part, je n'ai pris que deux petites coupes de champagne, et encore j'ai à peine touché la deuxième... D'autre part je me dois d'être sociable avec mon colocataire et hôte.

N'écoutant que la mauvaise foi de ces dernières pensées, je m'installe sur le canapé du salon.

Après je me couche, je dors et demain tout ira bien.

Il s'assied à côté de moi.

Mais pourquoi à nouveau si loin...

Non, mais ça suffit !

Il emplit deux coupes d'un Bollinger dont l'année ferait saliver les amateurs : l'or profond du champagne miroite dans le verre qu'il me tend en souriant. Il retire son nœud papillon et passe la main dans ses cheveux. Je ne peux m'empêcher de le regarder tant il est sexy à cet instant, un peu ébouriffé, presque coquin.

– Cette robe est vraiment superbe, commence-t-il très sérieux.

– Oui je l'adore, dis-je en la lissant sur mes cuisses. Merci et merci pour cette soirée ! Je n'ai jamais vu autant de tenues magnifiques réunies.

– En effet les silhouettes étaient parfaites, dit-il d'un ton neutre.

– Les toiles présentées étaient extraordinaires. Mais je n'ai pas pu toutes les voir.

– Oh, est-ce que j'entends ici un soupçon de frustration ?

– En quelque sorte, réponds-je en pensant malgré moi au moment où nos bouches ont failli se rejoindre.

– Moi aussi, je t'avoue que je reste un peu sur ma faim.

– Ah ? dis-je en m'empressant de prendre une gorgée de champagne.

Est-ce que c'est moi qui mets du sous-texte coquin à ses paroles ?

– Oui, tu es ravissante dans cette robe, mais j'aimerais te voir autrement.

Il marque un silence durant lequel j'ai le temps de rougir et de m'interroger sur la nature exacte de ce autrement...

– J'adorerais te voir porter tes créations, dit-il.

Les porter, les enlever...

J'inspire longuement, bercée par ses paroles qui sont comme une caresse sur mon corps.

J'ai tellement envie de l'embrasser. Plus il parle, plus je voudrais ses lèvres sur les miennes. Ses mains sur ma nuque. Ses bras autour de moi.

NON. Et Kirsten alors ?

– À quoi penses-tu ? demande-t-il.

Ce ne serait pas bien du tout. Complètement malhonnête. Déloyal. Traître.

D'un geste naturel, il passe son bras derrière ma tête sur le dossier du canapé. Son visage se tourne vers moi, ses pupilles brillent d'un éclat métallique, qui semble le reflet des éclairs qui tonnent dehors.

– Tu as l'air ailleurs.

Ses doigts jouent avec les boucles de mes cheveux et à chaque fois que sa main effleure ma nuque, je frémis. Une palpitation voluptueuse s'éveille au creux de mon ventre. Je ferme les yeux pour la contenir. Je ne respire plus, je ne pense plus.

– Je t'ennuie ?

Non. Embrasse-moi. Maintenant.

Comme s'il m'avait entendue, ses doigts caressent mon épaule avant de saisir doucement ma nuque. Je manque de gémir. Il approche mon visage du sien. La pression de sa main sur mon cou s'accroît jusqu'à ce que ma bouche soit à quelques millimètres de la sienne. Je sens son souffle tiède, court, un peu rapide. Il me dévore des yeux. Ses lèvres se posent sur les miennes pour un baiser d'abord doux et délicat, puis presque violent. Sa bouche a des arômes de miel, de vanille, de noisette, de fruits... Un parfum de voyage au pays du sensuel.

Le genre de baiser dont on se souvient toute sa vie.

Mais pour moi, c'est une première.

Il se recule pour murmurer :

– C'est tout à fait ce que je disais : troublant.

J'en veux encore.

Prenant son visage entre mes mains, je l'embrasse passionnément.

Un goût de fruit défendu et exquis.

À cet instant, j'oublie tout : la mode, la soirée, Lucie, Abby. Et surtout Kirsten. Il n'y a plus qu'Aaron et moi, et mon irrésistible envie de lui. Plus forte que ma raison qui abdique.

Ses lèvres couvrent mon visage de baisers légers comme des effleurements. Quand il mordille ma bouche, mes lèvres se tendent pour un nouveau baiser.

– J'attends ce moment depuis des heures, souffle-t-il à mon oreille.

Ces mots envoient une onde chaude au creux de mon ventre. Ma robe semble collée sur ma peau moite. Je frissonne, à la fois excitée et apeurée.

Saurai-je répondre à cette impatience ?

Ses yeux brillent de leur éclat sauvage si particulier. Ses deux bras saisissent ma taille. Je me retrouve contre lui, sentant chaque partie de son corps contre le mien. Il caresse la rondeur de mes hanches et dérive sur ma chute de reins. Puis il remonte en explorant ma robe, à la recherche de ma peau dans les plis du tissu. Sous ses doigts, ma chair me semble à vif.

– C’est ce que tu veux, tu es sûre ?

Le tressaillement de mon corps contre le sien lui répond mieux que des phrases. Ses mains se posent sur mes fesses. Malgré nos vêtements, je perçois la tension de son corps, comme s’il était nu.

Je colle ma bouche sur la sienne pour un baiser langoureux, rendu rapidement torride par le désir et la température orageuse. Ses lèvres brûlantes déclenchent en moi des vagues de désir de plus en plus vives. Plus il m’embrasse, plus je me presse contre lui.

Si j’en crois la bosse qui durcit contre mon ventre, son désir croît à l’unisson du mien.

Sa voix est basse :

– Je t’invite chez moi ?

Je ris :

– Au cas où vous ne l’auriez pas remarqué, j’habite déjà ici.

– On ne se tutoyait pas avant ?

À ces mots, je choisis définitivement la voie de la déraison et des délices.

Et je m’en remets à Aaron.

Au deuxième étage, sa chambre est immense, mais je ne vois que le lit vers lequel il m’entraîne. Je me retrouve allongée sans avoir eu le temps de réfléchir. Mais je suis de toute façon en incapacité de réfléchir, mes sens ont pris le pouvoir depuis longtemps.

Appuyé sur un coude, Aaron me regarde avec un sourire gourmand. Sa main passe sur mon visage, lisse mes cheveux avant d’atteindre mon cou. Puis elle se dirige vers ma poitrine qui se bombe sous ses caresses. Ses doigts suivent les courbes, les englobent, les pétrissent, puis s’immiscent dans mon décolleté avant de revenir souligner l’arrondi de chaque sein. Je tends le cou pour l’attirer vers moi, et l’embrasser mais il pose un doigt sur mes lèvres.

– Attends, je veux te découvrir.

Je vais mourir de frustration mais le laisse faire. Il défait un à un les boutons de nacre qui ferment la robe. Quand ses doigts écartent le tissu pour faire apparaître mon soutien-gorge rose pâle, je renverse la nuque et mes reins se cambrent malgré moi.

J'ai l'impression que mon corps ne m'obéit plus, irrésistiblement attiré par celui d'Aaron. Je n'ai pas eu beaucoup d'expériences sexuelles avant lui mais ce soir c'est physique, c'est chimique et c'est inédit.

Pas le temps d'y réfléchir. Ses yeux me fixent, de plus en plus sombres. Derrière lui, le ciel noir se strie d'éclairs.

Je ferme à demi les paupières quand il passe la main sous la soie et excite la pointe de mes seins en la faisant rouler entre ses doigts. Quand sa bouche survole mes tétons tendus, je vibre sous son haleine. Il me semble que ma poitrine va exploser.

Je suis excitée comme jamais. En même temps, je suis un peu gênée par la force de mon propre désir. Par les pulsions que je découvre en moi.

Il se redresse avec un sourire étrange. Puis sans me quitter des yeux, il défait les boutons qui descendent jusqu'à mon nombril.

Alors là je vais hurler d'impatience.

Je respire lourdement.

Sa main descend plus bas, elle frôle l'aine puis court le long de mes jambes avant de se faufiler entre mes genoux. Je frémis quand Aaron remonte ma robe et fait glisser ma culotte jusqu'à mes pieds. Sa bouche embrasse chaque parcelle de ma peau, suivant le chemin de ses doigts qui dessinent une liane le long de mes jambes. Il serpente ainsi jusqu'au mont-de-Vénus, à présent livré à ses caresses. Quand ses doigts effleurent mon intimité, je me mords les lèvres. Je gémis quand ses doigts pénètrent les plis secrets de ma chair. Il ne me quitte pas des yeux tandis que sa main me fait tordre de plaisir. Renflées d'excitation, mes chairs les plus délicates palpitent à chaque pression.

Souffle court, haché, je respire vite, j'ondule sous sa main, je murmure « encore ».

Encore ? Est-ce bien moi qui ai dit ça ?

Le plaisir me fait perdre mes repères. Ma bonne éducation. Et ma retenue...

Jamais je n'aurais pensé pouvoir oublier ainsi toute pudeur et contrôle.

Aaron répond à ma demande et accentue ses caresses.

Je voudrais profiter de chaque seconde. Ressentir ce que jamais je n'ai ressenti. Car mon corps me semble à présent doté de nouvelles cellules et de nouveaux récepteurs de plaisir. Comme s'il

s'était transformé sous les caresses d'Aaron.

Que m'arrive-t-il ?

Qu'est-ce que cet homme déclenche en moi pour que je m'abandonne aussi intensément ?

De mon sexe part alors une onde légère comme un picotement, qui brûle d'abord légèrement, puis emplit mon entrejambe d'une chaleur intense, avant de basculer dans mes reins, descendre le long de mes jambes puis emplir le ventre, comme un feu voluptueux. Aaron accélère le rythme de ses doigts, je tourne la tête à droite à gauche, la respiration me manque, mes tempes battent.

Je le regarde alors, presque affolée par la violence du plaisir qui monte, mais il m'embrasse langoureusement.

– Laisse-toi faire, murmure-t-il entre deux baisers sans cesser sa caresse.

Je lui fais confiance.

La vibration s'amplifie, intense, ondoyante, envahissante, elle bouillonne dans mon sexe épanoui comme une fleur ouverte. Puis elle enflamme mon corps tout entier. Elle reste un moment en suspens, bruissant de plaisir et de tension intense, avant de me secouer de spasmes longs et déchirants. J'explose de plaisir, dans une série de soubresauts qui me surprennent tant ils sont violents. Quand les secousses s'arrêtent, Aaron m'embrasse à nouveau.

Le plaisir perdure, tandis qu'il fait glisser ma robe sur mes épaules. Je ferme les yeux pour le savourer. Jamais un homme ne m'avait caressée ni fait jouir ainsi.

Tant d'intensité est pour moi un émerveillement.

Les yeux mi-clos, je sens qu'Aaron dégrafe mon soutien-gorge et libérer mes seins. Il retire mes sandales l'une après l'autre, puis il me regarde en souriant :

– Tu es si belle.

Je suis nue devant lui et je me sens bien.

Belle et désirée.

Un frisson agréable me traverse quand ses mains enserrant mes chevilles et courent le long de mes cuisses. Cette fois, il effleure à peine mon sexe pour prendre à pleines mains mes seins qui dardent vers lui. Sûr de lui, il agace mes mamelons jusqu'à me faire presque mal, puis les cerne de baisers concentriques qui me font m'arc-bouter. Quand enfin, ses lèvres happent le bout de mes seins dressés de désir, je soupire de contentement. Tandis que sa bouche me dévore, sa main plonge à nouveau entre mes cuisses, retrouvant une humidité accueillante. Cette fois, il enfonce ses doigts en moi et je pousse un cri de surprise. Je le rassure avec un sourire.

– Ce n’est que le plaisir, dis-je d’une voix cassée que je ne reconnais pas.

Il me fixe, les yeux brillants, pupilles dilatées par l’excitation. Je l’attire vers moi.

Quand son bassin s’écrase sur mon ventre, je sens son sexe dur et impatient.

Tout à coup, une inquiétude me saisit : saurai-je être à la hauteur ? Son expérience – séduisant comme il est, il a dû coucher avec beaucoup de femmes – et sa connaissance du corps féminin me font tout à coup un peu peur.

Et si je ne savais pas ?

Mais il m’embrasse et je repousse mes craintes. Je veux même maintenant lui montrer que je peux moi aussi le déshabiller. Mon audace me surprend un peu, comme si Aaron faisait naître en moi une femme libre et sensuelle. J’ai envie de découvrir son corps. De mettre sa beauté à nu.

Ouvrant sa chemise, je dégage les pectoraux parfaits, les épaules fortes et le ventre dur. Je passe la main sur sa poitrine, couverte d’une douce toison dorée, je caresse ses tétons bruns et pose un baiser sur chacun d’eux. Je remonte vers son visage et l’embrasse à la naissance du cou, dans le creux entre les clavicules, là où la peau est si fine. Sa peau a un goût de sel délicieux. Puis ma bouche descend vers son nombril que j’entoure de baisers. Mes mains parcourent son torse parfait, avides de pétrir sa peau ferme et douce. Je sens les muscles de son ventre se tendre et sa chair se hérissier de plaisir à chaque caresse.

– Mmm, murmure-t-il doucement.

Je me redresse pour le contempler, je ne me lasse pas d’admirer son corps magnifique. Des pieds à la tête, la plastique d’Aaron est idéale : splendeur classique, proportions parfaites, harmonie des parties et du tout.

Comment peut-on être aussi beau ?

Quand je lui retire sa chemise, il se laisse faire en souriant à demi. À présent nu, son torse s’offre à moi. Il me reste à découvrir le reste, dont les proportions semblent tout aussi réussies. Son sexe bombe glorieusement son pantalon. Ma main se dirige alors vers son entrejambe où je caresse la vigueur de son désir. Quand je saisis timidement son membre à travers le tissu, Aaron ferme les yeux et gémit. Je défais lentement sa ceinture, il râle quand je glisse la main dans son caleçon.

– Oh oui, dit-il.

Je m’enhardis à le caresser plus intensément. Ses soupirs m’encouragent. Puis je retire le reste de ses vêtements. Quand il m’aide à le déshabiller en basculant ses reins, tous ses muscles se mettent en tension et je suis à nouveau saisie par la perfection de son physique. De longues jambes solides, des muscles bien découpés et... un sexe chaud, très doux et très raide. Je reprends mes caresses, en observant leurs effets sur le visage d’Aaron. Mais tout son corps exprime contentement et envie

d'encore. Sa nuque renversée, son ventre tendu, ses fesses contractées et ses murmures autant que la fermeté de son sexe...

Aaron frémit et gémit à chaque fois que ma main l'enserme plus fort.

Je suis heureuse de lui donner du plaisir.

Au bout d'un moment, il rouvre les yeux et me fixe, des éclats ardents dans les yeux.

– J'ai envie de toi.

Je souris : cet homme beau comme un dieu, qui a toutes les filles qu'il veut, me désire, moi, petite Joy de 24 ans ?

C'est démentiel, c'est à peine croyable, mais j'y crois.

Et j'y crois, parce que ce soir, pour la première fois de ma vie, je me sens vraiment femme.

Je lui réponds par un baiser passionné.

Moi aussi j'ai envie de ne faire qu'un avec toi.

Il étire son bras vers le meuble près du lit pour y attraper un sacnet.

Quand il s'allonge sur moi, j'aime le poids de son corps sur le mien. J'ondule, incapable de maîtriser l'excitation qui monte en moi. Il saisit mon visage à deux mains. Son regard semble m'interroger.

– Oui, lui dis-je en basculant mon bassin vers lui pour le lui offrir.

Je me sens prête. À la fois fière, impatiente et audacieuse.

Chaque cellule de mon corps l'appelle.

D'un geste, il enfle le préservatif puis caresse l'orée de mon intimité avec son sexe. Un crépitemment de plaisir aussitôt démarre entre mes cuisses, furtif et léger. Attentif à ma réaction, Aaron accélère sa caresse, je me sens partir, m'envoler, fondre de plaisir.

Cette fois, je n'ai pas peur. Même le regard d'Aaron ne me gêne pas.

Au contraire.

Une vague de jouissance me saisit, ondoie autour de mon ventre comme une tornade, puis s'abat et m'embrase. Aaron sourit, comme satisfait de voir le plaisir qu'il me donne.

Je ne m'attendais pas à ce nouvel orgasme aussi subit que rapide. C'est nouveau pour moi. Comme

est nouveau le fait d'avoir du plaisir à être regardée en train de jouir.

Ce soir, tout est découverte.

Le peu que je croyais savoir sur le désir et le plaisir me semble si loin Je ne savais rien et je découvre tout avec délice.

Je murmure :

– Viens.

Les deux mains de part et d'autre de mes épaules, il entre en moi d'un coup de reins.

– Oh, soupire-t-il en se cambrant davantage.

Je crie, je me cabre sous sa fougue et son désir. Il se met à aller et venir, alternant les rythmes, s'arrêtant presque parfois totalement, me faisant rugir d'impatience, puis reprenant la cadence jusqu'à me faire hurler. Sa respiration devient plus lourde, plus haletante, il râle et souffle en même temps. Moi, je perds haleine, je m'agrippe à lui, je me fonds en lui et il se coule en moi, nous sommes une masse en fusion.

Tous mes sens s'embrasent, mon sexe est bouillant, palpitant, désirant, le sien me remplit et me comble, comme si l'intérieur de mon corps était assoiffé de cet homme.

Je ne sais plus où j'en suis, mais je me laisse emporter.

Guidée par Aaron

Il me tient maintenant par les poignets et se redresse pour mieux poursuivre son délicieux et terrible mouvement. Je me laisse porter, emmener et sous lui je m'abandonne. Ses hanches cognent contre les miennes de plus en plus fort, plus vite et son sexe me pénètre plus profondément. Mes gémissements s'accélèrent, les siens couvrent les miens, ma respiration se raccourcit. La sienne est puissante et régulière, entrecoupée de grognements de plaisir. Je perds tout repère. Je me raccroche à ses yeux qui ressemblent à des lacs entre les arbres, où je pourrais me noyer.

Maintenant, nous sommes une vague, nous nous emportons mutuellement, unis par le désir et soudés de plaisir.

– Quel délice, murmure Aaron comme pour lui.

Il impulse le rythme, je m'y sou mets, je me creuse et je me tends, j'épouse son corps à chacun de ses mouvements. Nous formons un seul corps ardent.

Cette sensation de fusion totale m'enivre.

Délicat et subtil, le plaisir commence à irradier délicatement ma chair, puis enfle, se répand entre

mes cuisses et bouleverse le creux de mon ventre. Il prend le pouvoir de mon corps, il entre dans chacun de mes organes et pénètre ma raison jusqu'à l'emporter.

Puis, ample et profonde, la jouissance me submerge.

Emporté, mon corps se soulève pour mieux recevoir celui d'Aaron : sous ses poussées vigoureuses, je vibre, je me consume, je fonds et je jouis dans un hurlement et un bonheur extraordinaires.

Comme s'il attendait cet instant, Aaron explose à son tour dans un râle.

– Oh Joy, murmure-t-il plusieurs fois d'une voix rauque.

Sa jouissance est longue et violente. Des spasmes de plaisir nous secouent pendant longtemps. Épuisés par l'opulence de ce moment, nous restons dans les bras l'un de l'autre.

Je ferme les yeux pour repenser à ce que je viens de vivre dans les bras d'Aaron. Il est clair que jamais je n'avais connu tel plaisir. À la satisfaction complète de mes sens, des sentiments étranges se mêlent sans que je parvienne à tous les identifier : de la reconnaissance, – Aaron m'a donné tant de bonheur – de l'admiration, de la tendresse, de l'émotion, de l'étonnement, de la fierté.

Je me sens bien. Comme remplie d'une assurance nouvelle.

Plus tard, je ne sais pas quelle heure il peut être, il m'embrasse sur les paupières et les lèvres, puis se laisse tomber sur le côté. Il me semble lui aussi épuisé et heureux.

La tête sur son épaule, j'écoute la pluie légère qui tombe à présent, bienfaisante après l'orage. La respiration d'Aaron revient au calme. Une sensation de plénitude m'envahit au moment où je m'endors, apaisée par sa main qui caresse mes cheveux.

6. Bonnes résolutions

Le soleil me réveille. Je me retourne plusieurs fois, la tête enfouie dans les oreillers, à la recherche du corps d'Aaron. Puis j'ouvre les yeux. Il n'est pas là.

Déjà parti ? Quelle heure est-il ? Merde, 9 heures ?

Heureusement que Lucie allait directement à sa séance d'essayages sans avoir besoin de moi.

Sous l'eau tiède de la douche, mon corps me semble encore endolori de plaisir. Je m'aperçois dans le miroir : suis-je différente ce matin ? Est-ce que ce qui s'est passé se voit sur mon visage ?

Je viens de vivre une nuit extraordinaire, le genre de nuit d'amour que je pensais réservée aux écrans de cinéma : excitation, plaisir et jouissance sublimes avec un partenaire merveilleusement beau, sensuel et sexy.

Je n'avais jamais connu de moment aussi fort avec un homme.

OK, je n'en ai pas eu 36.

Mais je sens bien que là, c'est unique.

Est-ce que pour lui c'était aussi fort ?

Mais... et Kirsten ? Comment faire ? Comment lui dire ? Pourrait-elle comprendre ?

En courant vers la station de métro, je réalise que je ne sais même pas si Aaron éprouve quelque chose pour elle.

Ni pour moi d'ailleurs...

Après une nuit pareille, je voudrais en savoir plus. Savoir ce qu'il pense, ce qu'il ressent. Si cela a été aussi fort pour lui que pour moi. Aussi exceptionnel ?

Debout devant son bureau, Abby semble m'attendre, sa veste Chanel blanche à la main et son sac dans l'autre.

– C'est un désastre ! gémit-elle.

Qui a le mérite de lui faire oublier mon retard.

L'air innocent, je secoue la tête en observant les dégâts : le feutre a bavé sur le tissu, le flanc de la veste est taché et les morsures sur le sac sont criantes de réalité.

Je regarde, j'écoute mais, malgré moi, j'ai l'esprit ailleurs...

Elle appelle Chanel puis Bloomingdale.

– Un défaut de fabrication ? se retient-elle de hurler, vous vous moquez de moi ? Dites plutôt que vous l'avez maquillé. Passez-moi le directeur.

Ses talons martèlent le sol comme des roulements de tambour.

– Tâchez de trouver une solution. Ou je vous colle un procès pour malfaçon et abus de confiance.

Abby Morton met New York à feu et à sac.

Quand elle raccroche, elle réfléchit en me regardant avant de dire :

– Alors comme ça, tu connais Aaron Scott ?

Mon ventre se tend avec un petit ressac de plaisir. Je baisse la tête en m'ordonnant.

Du calme.

Pourtant un frisson me parcourt avec des picotements dans tout le corps au souvenir de la nuit que je viens de passer avec Aaron.

– Pas vraiment.

Menteuse...

– Mais c'est lui qui t'a appelée hier ?

– C'est l'ami d'une amie, dis-je.

Et je viens de coucher avec lui...

Je soupire.

Ça, c'est un désastre, et bien pire qu'un sac bouffé ou une veste tachée !

Abby lisse sa robe sur ses hanches en s'observant dans le miroir.

– Je l'ai croisé à la soirée du Met.

Elle penche la tête.

– C'est un homme très séduisant.

Son sourire est rêveur. Le mien crispé.

Il est évident que je n'étais pas moi-même.

C'est à cause de cette histoire avec Lucie, ce ne serait jamais arrivé si elle n'avait pas débarqué comme ça. J'ai été toute chamboulée. Après, ça a dérapé. Mais, ça n'a aucun sens et ça n'aura aucune suite, c'est un moment d'égarement. Dû à la malchance, aux circonstances, à la météo...

– C'est un accident, dis-je à haute voix.

C'est moi qui ai dit ça ?

Heureusement Abby ne semble pas surprise. Elle fronce les sourcils.

– Si un tel pouvoir de séduction est accidentel, je m'interroge sur les risques d'une version intentionnelle de ce même pouvoir... J'ai du mal à imaginer ce qui se passerait si vraiment il voulait séduire. Qu'en penses-tu Joy ?

D'une moue dubitative, je lui indique que je n'ai pas d'avis sur la question.

Pas d'avis, mais du vécu : il m'a été impossible de résister à Aaron.

Mais je ne dois plus y penser. L'incident est clos, fini, oublié. On n'en parle plus et personne n'en saura rien.

– Bon, au travail maintenant, dit Abby en me lançant la veste. Tu files chez le teinturier.

Je lis l'adresse sur la carte qu'elle me tend.

– C'est le pressing le plus efficace de New York contre les taches, précise-t-elle avec un soupçon de supériorité devant mon ignorance.

Ouais mais il se trouve à l'autre bout de Manhattan ! Y a pas marqué bonne à tout faire dans mon contrat !

Prête à lui rappeler que l'esclavage a été aboli en 1865 grâce à Abraham Lincoln, je regarde Abby qui, elle, ne me regarde déjà plus et tempête contre ses mails.

Et puis zut.

Prendre l'air va m'aider à y voir clair. Et je suis bien incapable de supporter les humeurs de M^{me} Morton ce matin. Et encore plus de me concentrer.

Après avoir déposé la veste au pressing, assise sur un banc à côté de la teinturerie, je crayonne pour me détendre. Mais un panneau sur la façade d'un immeuble neuf semble clignoter à mon attention : une réalisation de Holmes and Scott.

Je me mords la langue.

Ça n'aurait pas dû arriver, mais je contrôle.

Je frotte mes tempes pour repousser une flopée de souvenirs voluptueux.

Ce genre de situation arrive depuis la nuit des temps. Ce n'est pas si grave. Et puis, on est des adultes consentants.

Je respire à fond, en me remémorant le consentement de tous mes sens. Suivi de leur délicieux contentement

On n'a fait de mal à personne après tout.

Enfin, il est hors de question d'en faire. En particulier à Kirsten : lui parler de cet incident est inutile. Ce serait la risquer de la blesser pour rien. Car c'est l'aventure d'une nuit. Juste un dérapage. C'est comme les histoires d'infidélité dans un couple, tous les psys le disent : en parler ne sert à rien.

Même sous la torture, je nierais. Et ce ne serait pas mentir : il ne s'est rien passé d'important entre Aaron et moi.

Quand je replie mon carnet de croquis pour le ranger, je m'aperçois que j'ai dessiné un déshabillé de dentelle complètement suggestif.

Je suis hyper sereine en poussant la porte du bureau d'Abby.

– La veste est impeccable. C'est comme si c'était oublié !

Mantra que je me répète depuis que j'ai décidé de circonscrire la nuit dernière à un épisode sans suites.

Mais... Abby est debout à côté de la table, une main posée sur le dossier du fauteuil sur lequel est installé LAL, le directeur. Leurs mines sont identiques : chiffonnées et sinistres.

– Lucie est arrivée chez StanOscar dans un état épouvantable : valises sous les yeux, haleine de coyote et retard de $\frac{3}{4}$ d'heure, commence Abby.

– Alors Stan Oscar pète un câble, ajoute Léo. Il veut tout arrêter, le show, l'exclusivité. New York...

Abby me scrute :

– Le plus drôle de l'histoire est qu'elle serait sortie la veille... Elle ne sait plus où mais elle dit que tu étais là.

Ça s'appelle un coup bas.

– Tu comptais m'en parler quand ? Tonne Abby. Soit tu as une tête de linotte, ce qui n'est pas pour me rassurer... Soit j'ai vraiment embauché la seule assistante au monde diplômée en irresponsabilité ?

Je m'appuie sur le bureau pour reprendre mon souffle.

Je ne balance pas moi.

Puis je me redresse bien droite, face à eux : j'explique tout sans préciser avec qui.

Malgré le regard inquisiteur d'Abby, je ne mentionne pas non plus le Met, laissant ainsi le flou sur le lieu exact de l'incident qui me vaut cette assignation à confession devant mes chefs.

Une fois Léo reparti sans un mot, elle me toise avec condescendance.

– J'envisage hélas une autre possibilité : tête de linotte ET irresponsable.

Anéantie par toutes ces émotions, je me réfugie dans les toilettes. La tête entre les mains, je retiens mes larmes. J'ai besoin de parler à quelqu'un. De dire combien tout ça est injuste. Que Lucie est une stupide ingrate, Abby une killeuse, et Idol... un beau rêve bientôt perdu. Je compose le numéro de Kirsten.

Je me sens mal.

Je raccroche avant que ça ne sonne.

C'est comme si Aaron était entre nous.

Enfin plutôt son corps.

Je tape un SMS, je l'efface, puis 2 puis 10, tous aussi nuls. Tous sonnent faux.

Finalement j'écris :

[Panique ++ au boulot]

– Tu as de la chance, me dit Abby. Fred, qui connaît Stan Oscar, a réussi à le raisonner. On garde le contrat, StanOscar garde Lucie. Et ta tête est sauvée. Tu peux dire merci à Frédéric Gabriel !

J'ai les yeux en soucoupe. *Frédéric Gabriel ?*

– Enregistre bien ce nom, dit Abby qui se méprend sur ma réaction. Dans les grands photographes

de mode, il y a Peter Lindbergh, Paolo Roversi, Mario Testino... ET Frédéric Gabriel. Tu as intérêt à te souvenir de lui.

Dieu sait que je l'ai maudit et cherché à l'oublier.

Par choix, je porte le nom de ma mère, Delill. Je ne veux rien savoir ni devoir à ce père que j'ai adoré les huit premières années de ma vie, attendu en vain les suivantes puis rayé de ma mémoire. Je ne veux pas être « la fille de ».

Et maintenant voilà qu'il apparaît dans ma vie professionnelle ! Et je devrais lui en être reconnaissante ! C'est du délire ! OK c'est un petit milieu mais une telle coïncidence ressemble à de l'acharnement !

– C'est lui qui a fait de Lucie une star, ajoute Abby.

Manquait plus que ça.

Mais au fait comment ça, il connaît Lucie ? Alors c'est pour cette raison qu'il m'a contactée ? Pour que je prenne soin de sa starlette ? Et moi qui ai imaginé – et je ne dis pas espéré – une seconde que c'était pour me voir.

L'arrivée de Lucie interrompt mes pensées furibardes.

– Est-ce que quelqu'un aurait une aspirine ? ronchonne Lucie.

– Non, mais une paire de gifles sans problème ! jette Abby de sa voix grave.

Pour une fois, je suis d'accord avec ma boss. Double paire même...

– J'appellerai le 911 en précisant que vous me battez. Ça vous coûtera une blinde.

Les yeux d'Abby tombent sur le sweat à capuche et le jean troué de Lucie.

– Écoute, aujourd'hui, c'est ton jour de chance : Stan Oscar ne te vire pas. Prie pour que ça dure.

Lucie perd son assurance d'un seul coup.

– Parce que nous, c'est DEUX blindes qu'on a investies pour toi, rajoute Abby si froidement qu'elle en devient terrifiante. Alors, si tu ne veux pas passer le reste de ta vie à poser pour des catalogues de vente par correspondance afin de nous rembourser...

Le nez au sol, Lucie tortillonne une mèche de ses cheveux.

– Suis mon conseil : porte les vêtements de la marque dont tu es encore l'égérie, dit Abby en tournant les talons.

Lucie me regarde, désespérée.

N'essaie pas de m'attendrir. Je suis rancunière.

– Mais, je ne peux pas, sanglote Lucie. Je les ai plus.

Quoi ?

Je l'entraîne dans la cafétéria. Et je ferme la porte.

– J'ai tout jeté hier soir, les robes et le reste.

Mais qu'est-ce qui lui a pris ? Eh bien elle va aller faire les poubelles de M^{me} Harving pour se rattraper...

– Y avait le camion benne : il a tout emmené

Arghh. Voici un vrai gros problème...

– Mais comment on va faire ? gémit Lucie.

On ?

Sa mine effondrée me fait flancher. Je lui demande de me laisser réfléchir.

C'est moche d'être mesquine... Ce n'est qu'une gamine. Qui a grandi trop vite.

En plus quelque chose me dit qu'Abby aurait vite fait de me mettre dans le même sac et direction la porte...

Voyons. Comment faire ?

Méthode brevetée Aaron : challenge, stratégie... Objectifs à court terme : un nouveau vestiaire. À moyen terme : garder le job de Lucie et le mien. Délai : urgent, soit demain maximum. Options : tout dire à Abby. Risque : énorme, licenciement probable... Compétences, forces, ressources : là tout de suite... aucune.

Bref à part un miracle je ne vois pas.

« Cherchez sur quelles ressources vous appuyer... » Les paroles d'Aaron résonnent dans ma tête.

J'ai besoin d'aide. Aaron ?

Il gère des affaires complexes, il est de bon conseil, et... il connaît Stan Oscar.

Mon cœur s'accélère quand je l'appelle.

– Ne t'inquiète pas, dit-il d'une voix calme après m'avoir écoutée, je m'en occupe. On va trouver

une solution.

– Mais qu'est-ce que je dois faire ?

– Rien. Je m'en charge. Lucie aura tout le jour du Plaza, affirme-t-il.

À nouveau, sa voix est posée, sans aucune trace d'inquiétude ou de doute sur l'issue positive du problème. En l'écoutant, j'ai même l'impression qu'il sourit, un sourire confiant. Pourtant les questions continuent à se bousculer dans ma bouche.

– Qu'est-ce que je dis ? Comment je fais en attendant ? Et combien ça va coûter ?

– Du calme. C'est une affaire de disponibilité et de délais de livraison. Pour le reste, laisse-moi faire, dit-il d'un ton définitif.

Il a l'air tellement sûr de lui que je le crois. Je raccroche rassurée.

Aaron va gérer ce problème en professionnel.

Aucune mention de notre nuit...

C'est bien normal : je l'ai appelé pour le boulot. En parler aurait été gênant. Indélicat. Inapproprié. Indécent.

Mais ? Pas même une toute petite allusion ?

C'est étrange, non ?

Bon ça suffit, le délire.

Le problème concerne le travail. Mon travail.

Et puis j'aurais fait quoi s'il avait dit : « Alors, chérie heureuse » ?

Bon il ne l'aurait pas dit comme ça.

C'est plutôt le genre à dire « J'ai un souvenir merveilleux de cette nuit ».

Mais... Est-ce qu'il aurait pu dire « inoubliable » ?

Non en fait, ce n'est pas le genre à parler de ce qu'il ressent...

Un factuel quoi.

Revenons à l'essentiel : Aaron va m'aider à régler ce problème.

Mais était-ce bien malin de faire appel à lui ?

Après cette nuit justement...

Parce que maintenant voilà la situation – et pas forcément confortable ni équilibrée : je lui dois quelque chose.

Tout le temps que dure cet échange schizophrène, et fort heureusement muet, avec moi-même, Lucie me fixe. Puis elle demande :

- Tu crois qu’il va tout arranger ? C’est qui ?
- Toi, tu ne dis rien à personne. Demain, tu mets la combi.
- C’est le beau gosse d’hier ? dit Lucie en séchant ses larmes.
- Tu te débrouilles pour enlever le feutre.
- C’est ton coloc ?
- Ça va marcher, je te dis.

Je coupe court aux questions de Lucie, quand un mail s’affiche sur mon portable.

De : frederic.gabriel@photography.fr

A : Joy (joy.delill@gmail.com)

Objet : TR : de passage à New York

J’arrive à New York samedi : quand peut-on se voir ? Ça me ferait vraiment plaisir.
Je t’embrasse.

PS : si tu as besoin, je peux te faire rencontrer des gens dans le métier.

Sans aucune intention de donner suite, j’imagine tout de même une réponse adaptée :

« Mon cher papa,

ce n’est vraiment pas le moment d’en rajouter une couche. Les choses sont assez compliquées comme ça ces jours-ci pour ne pas, en plus, avoir l’immense déplaisir de te revoir. Merci donc de ne pas te mêler de ma vie qui ne te regarde pas. »

Ou encore :

« Mon bien cher papa, va te faire foutre. »

Expéditif mais synthèse parfaite de mon état d’esprit.

Soulagée, je fais « supprimer ». Plus : vider les messages supprimés.

De retour à la maison, je me laisse tomber sur le canapé du salon, épuisée. Je rêve en pensant à Aaron et à nos baisers sur ce même canapé. Un frisson me parcourt de la tête aux pieds en pensant à

l'évolution de la soirée d'hier. Je n'arrive même plus à culpabiliser.

Mais mon téléphone me rappelle à la raison : Kirsten. D'une voix un peu trop gaie, je lui réponds.

– Je vais te faire rire, m'annonce mon amie d'une voix tonique. Tu te souviens de Valeria, la fille de mon lycée ?

Je sens que ça ne va pas être hilarant.

Cette Valeria est la fille du lycée qui avait eu la grossièreté de draguer ouvertement Aaron et l'outrecuidance de coucher avec lui. Depuis Kirsten l'a bannie de son univers et ne présente plus aucune amie à Aaron, toutes étant présumées coupables de vice et de trahison. « Tu es la seule en qui j'ai confiance », m'avait dit Kirsten, en m'installant chez elle pas plus tard que la semaine dernière.

Et depuis...

La sueur qui perle sur mon front n'est rien à côté de la gêne qui me submerge.

– Je t'ai parlé de la fille du marketing, continue Kirsten imperturbable, celle qui plombe ma boîte mail tous les lundis avec ses process, objectifs chiffrés, tableaux de bord et statistiques analytiques... Eh bien c'est elle, Valeria... Elle s'appelle Welsh maintenant. Cette garce lubrique et frustrée a réussi à se marier.

– Pourquoi frustrée ?

– Bordélique et incapable de gérer ses pulsions sexuelles, c'est un signe. C'est une salope.

J'avale ma salive un peu trop bruyamment.

– Mais tu lui en veux encore ? demandé-je en faisant le dos rond malgré moi.

– Tu parles ! Personne ne touche à Aaron !

J'aurais bien aimé en douter mais l'emploi du présent et la réaffirmation de l'interdit sont clairs : Kirsten éprouve toujours quelque chose pour Aaron...

– Et toi, reprend Kirsten, on en est où ? C'est quoi ce vent de panique ?

L'une des seules choses dont je peux lui parler sans mentionner Aaron, c'est la réapparition de mon père. Et je modère mes propos, concluant par un « s'il ne tenait qu'à moi, on lui interdirait l'accès au sol américain ».

Pour changer de sujet, je lui parle aussi de Woody, notre nouveau colocataire, couché à mes pieds.

– Tu es trop bonne, 007.

Si tu savais... Mais non tu ne sauras rien, jamais.

Quand je raccroche, je m'en veux terriblement. Mais il est évident que j'ai bien fait de me taire.

Que je ne peux me confier à personne et surtout pas à ma meilleure amie. Et que je suis une menteuse.

Un affreux sentiment de solitude me serre le cœur. Doublé de culpabilité.

Le carillon de la porte d'entrée retentit. J'ouvre la porte, Woody sur les talons.

– Ah, c'est vous ? me dit Miles avec son air suspicieux habituel. Aaron est là ?

Il jette des coups d'œil derrière moi comme si je venais d'enfouir un tas de cadavres dans le salon.

– Non. Enfin je ne crois pas.

Pourquoi ? Il devrait être là ?

Est-ce qu'Aaron m'évite ?

Miles ne me laisse pas le temps de m'interroger.

– Votre présence déclenche beaucoup de complications. Qu'est-ce que vous cherchez exactement ?

Avant que je n'aie pu répondre, il ajoute tout en me dévisageant sans ciller.

– Vous êtes qui en fait ? Vous débarquez, vous vous installez, vous trafiquez avec un chien, une mannequin et maintenant une histoire de vêtements soi-disant disparus à remplacer ?

C'est une façon de voir les choses. Mais c'est complètement paranoïaque ! Ce type est un obsessionnel... Ou un fana de John Le Carré, ou encore un ancien de la Stasi...

Mais au fait, Aaron lui a tout raconté ? Tout ?

Je serre les poings.

Bon sang, je ne dois PLUS penser à Aaron. Il est l'amour de ma meilleure amie, et il le restera. C'est clair ?

– Qu'insinuez-vous, demandé-je sèchement, préférant ne pas répondre à ses questions.

De toute façon, il a l'air au courant de tout !

– Et Kirsten, vous la connaissez depuis longtemps ? Elle sait vraiment que vous êtes ici ? Elle a une idée de ce qui se passe en son absence ? Continue-t-il, comme s'il ne m'avait pas entendue.

Je hoche la tête, perplexe. À ce point, j'ai affaire à un cas d'école. M. Freud se délecterait de tels symptômes.

Malgré tout, il faut reconnaître une vraie qualité à Miles. Tout parano qu'il est, ce type est la voix de la conscience.

- Finalement, c'est assez confortable pour vous ici.
- En effet, dis-je sans chercher à discuter.

Ce Jiminy Criquet voudrait me traiter de parasite qu'il ne le dirait pas autrement !

- Mais attention, moi, je vous ai à l'œil.

Il joint le geste à la parole en faisant un mouvement d'aller-retour avec la main de son œil vers mon visage. Je manque d'éclater de rire. On dirait De Niro !

Quand même, Aaron me semble avoir un associé très bizarre.

– Aaron et moi sommes associés, mais aussi amis, conclut-il comme s'il avait lu dans mes pensées. Sur ce, bonsoir. Dites à Aaron que je suis passé.

Je ne sais pas si cette amitié est très rassurante mais je ne fais pas de commentaires.

Je me contente d'acquiescer. Je ferme la porte et vais me coucher directement.

Pourquoi Miles me déteste à ce point ?

Je n'ai pas très bien dormi. Je ne sais pas si Aaron est rentré et ce matin, je ne l'ai pas croisé. Et je ne sais pas non plus si je dois en être soulagée.

Mais j'oublie vite mes insomnies devant l'avalanche de mails professionnels auxquels je dois répondre.

- Je déjeune au Plaza demain, dit tout à coup Abby avec un sourire béat.

Lucie hausse les épaules. Je jette un œil à sa combinaison à peu près revenue à l'état normal. Comme convenu hier, elle a réussi à laver les traces de feutre.

On a sauvé une journée.

Abby semble n'avoir rien remarqué, concentrée sur son déjeuner 5 -étoiles.

- Tout le staff de SO plus Anna Wintour de *Vogue*, Paolo Lagorce de *Vertu magazine* et...

Soit le gratin des rédacteurs mode à influence intergalactique.

- Évidemment Fred Gabriel...

Mais il peut pas me lâcher celui-là...

Je baisse le nez, prête à me noyer dans le travail mais le sourire rêveur d'Abby me retient.

– Tiens, Aaron Scott sera là aussi.

Ne pas réagir à ce nom. Ne pas réagir à ce nom. Ne pas réagir à ce nom.

Une main sous le menton, Abby feuillette le dernier *Vanity Fair*, pages people.

– Il sort toujours avec des canons. Mais ça ne dure pas en général. Ceci dit, avec un physique pareil, il obtient ce qu'il veut, cet homme. Nous nous sommes retrouvés un jour à une soirée et c'était... magique.

Aaron a dragué Abby ?

Il ne sort qu'avec des belles femmes ou des femmes de pouvoir alors ?

Qu'est-ce qu'il a pu me trouver ? L'attrait de la nouveauté ? La fraîcheur d'une petite assistante par rapport aux célébrités ?

Mes pensées s'affolent.

Est-ce que j'ai été trop naïve ? Mais qu'est-ce que j'ai cru ?

Je tape rageusement sur mon clavier : je ne vais pas commencer à me torturer pour une simple nuit. Abby ferme le magazine d'un coup sec.

– Bon, trêve de potins. Lucie, tu viens au déjeuner, bien sûr. Tu mets la robe cocktail avec les broderies.

Comme Lucie se décompose, je me lève d'un bond et l'entraîne loin d'Abby au prétexte de voir où est Woody.

– Mais c'est impossible, dit Lucie en se tordant les mains.

Ses yeux sont noirs de peur.

– Comment je vais faire ? Je ne peux pas y aller. Et si j'y vais pas, Abby va me tuer.

Tout à coup, elle se redresse et se dirige vers la porte, raide comme un chevalier qui viendrait d'avaler son armure :

– Je vais tout lui dire. Elle peut arranger les choses avec SO, leur dire qu'on a perdu les vêtements. Si c'est elle qui leur dit, ils ne vont pas me...

Sans finir sa phrase, elle se laisse tomber sur une chaise, saisie par l'évidence : Abby ne lui fera pas de cadeaux. L'agence la plus éthique de la planète est capable de la griller méthodiquement et à tout jamais dans le milieu couture avant de lui faire payer ses dettes rubis sur l'ongle. Lucie risque gros.

Moi aussi. Ma place, ma réputation et mon avenir dans le milieu.

Ma seule chance à cet instant est entre les mains d'Aaron. Mais puis-je vraiment lui faire confiance ? Est-il comme mon père un homme sur lequel on ne peut pas compter ?

Je ne sais plus à présent. J'ai eu l'impression qu'il était un homme de parole.

Alors un tombeur, peut-être, mais un lâcheur ?

Inquiète, je prends mon téléphone pour appeler Kirsten : elle me connaît bien et elle est toujours de bon conseil pour le boulot.

Mais je n'y arrive pas. Je ne peux pas appeler car j'ai peur de parler à ma meilleure amie.

Parce que je pense bien trop souvent à Aaron.

Et que c'est aussi de lui que je voudrais parler...

Et je m'en veux.

Le reste de la journée s'écoule en me surinvestissant corps et âme dans la planification méthodique des emplois du temps des mannequins pour le défilé. J'en oublie même de déjeuner. Et de penser aux vêtements StanOscar...

L'absence de Lucie qui, sur autorisation express d'Abby, passe l'après-midi dans un Spa, m'aide, m'évitant d'avoir à faire face à son inquiétude en plus de la mienne. En la raccompagnant le soir à la pension, je lui assure que tout ira bien.

Pourtant au moment où je me glisse sous ma couette épuisée, je n'ai toujours aucune nouvelle d'Aaron.

Au matin, après une nuit entrecoupée de cauchemars où Abby, Lucie et la garde-robe StanOscar figurent en bonne place, mon inquiétude reste latente, même si je n'ai plus d'alternative que de faire aveuglément confiance à Aaron. Quand je le vois entrer dans la cuisine en fin de matinée, je tremble un peu en réalisant que je ne l'ai pas revu depuis notre nuit. Il me paraît encore plus sublime. Avec naturel, il se penche sur moi et pose un baiser sur mes lèvres.

– Salut, dit-il d'une voix affectueuse.

Mon cœur fait un bond joyeux. Je bafouille un bonjour et replonge le nez dans mon café pour ne pas montrer mon trouble.

Alors on est un peu ensemble ? Ce n'était pas qu'une nuit ?

Donc pour lui aussi, c'était... incroyable ?

J'en oublie tout le reste. Il se sert de café et s'éloigne vers le salon pour téléphoner. Woody le suit en agitant la queue.

– Tout va bien, me rassure Aaron au moment où nous montons dans la voiture pour aller chercher Lucie avant le Plaza.

À nouveau je n'en suis pas si sûre mais je vais lui faire confiance.

Ai-je vraiment le choix ?

Tout le long du trajet, il reste silencieux. Un demi-sourire plane sur son visage détendu. Il est si beau ce matin, s'en rend-il compte ? Quand le chauffeur ralentit devant l'immeuble de Lucie, je croise les doigts très fort.

Pourvu que...

Comme par magie, elle apparaît, vêtue de la robe StanOscar rebrodée de perles et de sequins, irradiant de grâce, de naturel et de beauté. Je pourrais m'envoler tant je me sens légère.

– Tout a été livré ce matin, m'explique Aaron en suivant la jeune mannequin des yeux.

– Merci, lui dis-je. Je suis tellement soulagée. Je ne sais pas comment tu as fait, ni comment te remercier. C'est extraordinaire.

– Ce ne sont pas tout à fait les mêmes, mais ils font partie de la même série, répond-il avec modestie. Le directeur artistique m'a garanti que personne ne s'en rendrait compte à part lui.

– Merci, ne puis-je que répéter plusieurs fois avec gratitude.

– T'as vu, c'est génial, me dit Lucie en s'installant sur la banquette. Ils les ont retrouvés !

Aaron me fait un clin d'œil. Je me détends enfin.

Aaron Scott est un homme qui sait tenir ses promesses.

La voiture s'arrête devant le Plaza. Au moment de descendre, je me sens bizarre. Un peu comme quand des amis partent à une fête à laquelle on n'est pas invité.

Mais j'ai passé l'âge des enfantillages. En plus, c'est un déjeuner professionnel.

Lucie sort en dernier et me tend la laisse de Woody, que j'avais oublié, préoccupée par les vêtements de sa maîtresse. Elle s'approche d'Aaron.

Va-t-elle lui faire un french kiss de sa spécialité pour le remercier ?

Non, elle l’embrasse sur les deux joues. Je suis bêtement soulagée. Puis elle rejette ses cheveux en arrière et s’éloigne sans attendre personne. De sa démarche chaloupée, la star des podiums gravit les marches du palace au milieu des chasseurs en livrée.

– Merci, tu m’as sauvé la vie, dis-je un peu gauchement à Aaron.

Encore, devrais-je dire.

Il m’intimide avec son costume de lin et sa cravate vert sombre. Il est particulièrement en beauté ce matin et ses yeux légèrement cernés – il a bossé toute la nuit – semblent d’un vert plus profond.

– Ce n’est rien, dit-il en posant la main sur mon bras nu.

Ce contact réveille toutes les sensations que je refoule depuis deux jours : délice, frisson et envie d’encore...

– C’est un coup de pouce à une future grande professionnelle, ajoute-t-il. À propos, qu’a dit Loomis de ton book ?

– Rien encore. Mais comment sais-tu que ?

Aaron baisse les yeux. J’ai envie de me jeter dans ses bras quand il murmure :

– Tu as beaucoup de talent. Je lui ai suggéré de voir ce que tu fais. Tu ne m’en veux pas, j’espère ?

Je secoue la tête, incapable de dire un mot tant je suis flattée, heureuse et fière.

Alors il croit vraiment en moi ?

Je lui souris.

Je rends définitivement les armes. D’autant plus naturellement qu’il me prend dans ses bras et m’embrasse voluptueusement.

C’est comme si je retrouvais d’un coup ce qui m’a manqué depuis deux jours et deux nuits.

Je renie tout, mes promesses, mes bonnes résolutions, mes mensonges, j’en veux encore et encore, je ne veux pas perdre ce bonheur et cette intensité.

Au loin, une voiture klaxonne et des voix me parviennent. Je reviens à la réalité.

– Il faut que j’y aille, dit-il en se détachant doucement de moi, dînons ensemble ce soir.

J’hésite, mais ses lèvres se rapprochent à nouveau pour un baiser qui me fait vibrer jusqu’au fond de l’âme.

Je ne peux pas résister à cet homme. Est-ce que c'est si mal ?

– D'accord, dis-je dans un murmure.

Je frémis quand il embrasse le bout de mes doigts en guise d'au revoir. J'observe son dos qui s'éloigne. Sa main qui cherche son téléphone dans ses poches m'attendrit.

Incapable de s'en passer.

Arrivé sur les marches, il se retourne et revient vers moi.

Va-t-il à nouveau m'embrasser ?

– J'ai oublié de te dire. J'ai eu un texto de Kirsten, dit-il. Elle va rentrer plus tôt.

Cette nouvelle me paralyse. Il se passe aussi quelque chose d'étrange dans ma tête : un vide absolu. Une incapacité à penser.

– Mais je crois qu'il y aura assez de place pour trois dans la maison, ajoute-t-il en souriant avant de repartir vers l'hôtel.

Woody tire sur la laisse pour le suivre. Je ne bouge pas, les yeux fixés sur les lourdes portes dorées qui tourbillonnent jusqu'à me faire tourner la tête. Mécaniquement, je regarde mon portable qui vient de vibrer. « Nouveau message de Kirsten ». Je lis :

[Changement de stratégie marketing, serai bientôt à NY, hâte de te voir]

Mes jambes se déroband, je m'assois sur le rebord du trottoir : c'est évident, Aaron n'a aucune idée de ce que Kirsten ressent pour lui. Mais moi je le savais. Et je n'en ai pas tenu compte.

– Qu'est-ce que je vais faire ? demandé-je à Woody.

Et devant un hôtel chic où se tient le plus grand déjeuner de la mode de la saison, je dresse le palmarès des révélations catastrophiques de la semaine :

Un, malgré mon ambition professionnelle affirmée, je suis loin d'approcher mon objectif. Ayant en outre un handicap majeur : ma boss veut ma peau.

Deux, je suis en train de parler à un chien.

Trois, mon père est réapparu de nulle part et me harcèle alors que j'avais fait une croix sur lui depuis presque deux décennies.

Quatre, je suis suspectée par Miles de profiter de l'hospitalité de Aaron.

Et surtout, surtout... je suis coupable de haute trahison envers Kirsten qui ne me le pardonnera

jamais.

Par ma faute, me voilà condamnée au pire choix : perdre Aaron ou perdre l'amitié de ma meilleure amie.

Car non seulement j'ai couché avec Le mec de sa vie, mais, plus effroyable encore, je crois que je suis en train de tomber follement amoureuse de lui.

**À suivre,
dans le premier volume du roman.**

Disponible :

Play with me – 1

Joy avait toutes les raisons de rester loin d'Aaron : il est arrogant, insupportable, et c'est l'homme que sa meilleure amie aime depuis l'enfance.

Hors de question de lui succomber !

Sauf qu'il est aussi attirant, sensuel, joueur... et déterminé à attirer Joy dans ses bras.

Mais à jouer avec le feu, on finit par se brûler !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© Edisource, 100 rue Petit, 75019 Paris

Octobre 2018

ISBN 9791025745021

ZOKE_001